This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ
1213
.A2
T37
v.3.5

Table

des pièces

Contenues dans ce Volume

	Titres	Dates 1826	Nombre de pages
1	Les Dames à la mode	5 Janvier	1
2	La salle des pas perdus	14 id	1
3	Midi ou L'abdication	2 février	1
4	Pamela	4 id	1
5	L'appartement garni	20 id	1
6	Joseph II	25 id	1
7	Lia	9 mars	2
8	Le Tailleur des Bossus	20 id	1
9	Cadran bleu	5 avril	2
10	La Sourde Muette	20 id	1
11	L'auvergnate	26 id	1
12	Roman par Lettres	6 mai	1
13	L'anonyme	29 id	2
14	Oréno	7 Juin	1
15	25 pour %	13 id	1
16	La pêche de Vulcain	5 Juillet	1
17	Le Vieillard de Viroflay	26 id	1
18	Le 15 ou Le déménagement	14 aout 1826	1
19	Le Prologue	23 7bre 1826	1
20	Le Voisin	3 8bre id	1
21	Le Bain	11 id	1

Théâtre du Vaudeville

LES

DAMES A LA MODE,

A-PROPOS-VAUDEVILLE

EN UN ACTE,

PAR MM. GERSIN, BRAZIER, GABRIEL ET GUSTAVE,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIERE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 5 JANVIER 1826.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THEATRE,

CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,

Cour des Fontaines, N°. 4, et passage d'Henri IV, N°s. 10, 12, et 14.

1826.

Pd. by
Sour. Diem. Fd. Rom. Dept
12-23-33

LES DAMES A LA MODE.

A-PROPOS-VAUDEVILLE.

(*Le théâtre représente un joli salon, les trois portes du fond qui sont ouvertes donnent sur le jardin.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DOCTEUR *seul; il est assis auprès d'une table.*

Voilà ma correspondance terminée, relisons mes nouvelles circulaires. (*Il lit.*) « Le docteur Lenòir, membre » de plusieurs sociétés savantes, professeur d'anatomie à » l'école de médecine de Constantinople, et médecin » ordinaire des premiers souverains de l'Europe, a l'hon- » neur de prévenir les dames qui voudront bien lui ac- » corder leur confiance, qu'il vient d'ouvrir une maison » de santé entièrement destinée au beau sexe. Son éta- » blissement, situé au centre du quartier de la Nouvelle » Athènes, ne laisse rien à désirer. L'air pur que l'on y » respire, et les médicamens que l'on y emploie doivent » contribuer à conserver l'existence à la plus belle moitié » du genre humain. *Nota.* On se met à table à cinq » heures précises. »

Grâce à mon activité, je compte déjà beaucoup de pensionnaires.... c'est un rude métier, n'est pas qui veut leur médecin. Mais il est plusieurs de ces dames qui m'inquiètent : la lecture des romans, la passion du théâtre, leur a tourné la tête. Après avoir joué la comédie en société, elles ont pris les noms des dames à la mode aujourd'hui, et je les entends s'appeler chaque jour *Armide*, *Sémiramis*, *la Dame du lac*, etc., etc cela peut les mener bien loin, cependant avec moi, il n'y a jamais rien de désespéré. Je soigne la santé des dames et je ne leur fais pas la cour.... j'ai trouvé un

moyen miraculeux de calmer les indispositions les plus tenaces.... avec la musique! et mes belles pensionnaires se ressentent toujours de l'influence du choix des partitions.

Air : *Vaud. de l'Etude.*

Pour des mots de nerfs irascibles,
Je prends du *Méhul*, du *Grétry*,
Pour des vapeurs inamovibles,
Catel fait un bien infini!
S'il faut chasser l'ennui maussade,
Pour *Daleyrac*, ce n'est qu'un jeu;
Et pour guérir la plus malade,
J'ai toujours là du *Boyeldieu*.

SCÈNE II.

LE DOCTEUR, CLARINETTE, *elle porte un panier de blanchisseuse.*

CLARINETTE, *à la cantonnade.*

Finissez, monsieur le concierge, si vous recommencez encore, je le dirai à monsieur le docteur; c'est vrai ça, on ne peut pas entrer ici sans qu'il vous fasse des niches.

LE DOCTEUR.

Qu'as-tu donc, ma petite Clarinette?

CLARINETTE, *surprise.*

Ah! rien, monsieur le docteur; c'est que votre concierge voulait m'embrasser. Je viens de finir de repasser tout le linge de vos dames, et je voudrais savoir si elles sont visibles.

LE DOCTEUR.

Certainement..... mais tu dis donc que mon concierge....

CLARINETTE.

C'est mal à lui; il sait pourtant que le neveu du confiseur qui demeure au bout de la rue, me fait la cour pour le motif légitime et que nous n'attendons plus que le consentement de son oncle.

LE DOCTEUR.

Un confiseur, diable!... et ton père qui joue de la

grosse caisse au théâtre de la Porte Saint-Martin, qu'est-ce qu'il dit de tout ça?

CLARINETTE.

Mon père!.... il ne dit rien (*riant*) il aime les confitures! et puis, la fille d'un musicien peut bien épouser le neveu d'un marchand de dragées.

LE DOCTEUR.

Je te crois aussi un peu gourmande.

CLARINETTE.

Oh! monsieur le docteur.... après mon mariage, ça s'ra bien autre chose.

Air *du Ballets des Pierrots.*

Je suis comm' tout's les jeunes filles,
J'aime à recevoir un bonbon;
Des pralines ou des pastilles,
Tout c' qu'est sucré me semble bon!
Le maron glacé me transporte,
Les ananas sont enchanteurs;
Avec un mari de la sorte
J' suis à la source des douceurs.

LE DOCTEUR.

Ah! la petite gaillarde.!..

(*On entend plusieurs sonnettes.*)

CLARINETTE.

Voyons si j'ai tout leur linge dans mon panier..... v'là d'abord une collerette et une camisole pour la *princesse des Ursins*; v'là un fichu pour *Semiramide*; v'là une cornette pour *Armide*, des bas noirs pour la *Dame Blanche* et un peignoir pour la *Dame du lac*, mais, monsieur le docteur, j'ai un petit conseil à vous donner... vos pensionnaires jabottent, j'ai entendu bien des petites choses.

LE DOCTEUR.

J'ai tout prévu: je vais appeler le gardien de la maison.... Léonidas!

CLARINETTE.

Léonidas!

SCÈNE III.

LE DOCTEUR, LEONIDAS.

LE DOCTEUR.

Léonidas !

LÉONIDAS.

Présent. (*Clarinette sort en chantant tra la la. Léonidas est chargé de romans et de brochures de toute espèce qu'il jette sur la table.*) Ah ! quelle charge !

LE DOCTEUR.

Qu'apportes-tu donc là ?

LÉONIDAS.

Ce que vous m'avez demandé pour le fourniment de votre maison : les romans nouveaux, les pièces nouvelles, et puis des poèmes de toutes façons ; je crois qu'il en pleut. Le poème des fleurs, le poème des plantes, le poème des nuits, le poème des jours, le poème des heures.

(*Il les jette sur la table les uns après les autres.*)

LE DOCTEUR.

Quel déluge de vers.... pourquoi donc arrives-tu si tard ?

Air : *Connu.*

Monsieur, je sais bien du nouveau,
Aux Bouffons, ah ! grands dieux, quel schisme ;
D'après ce qui s' passe à Feydeau,
Je ne réponds plus du Rossinisme.
Il a jetté son dernier cri,
Et déjà vers la fugue il penche,
Je viens d' voir deux dilettanti
Qui marchandaient la Dame Blanche.

LÉONIDAS.

Eh bien, monsieur le docteur, ils m'ont mis en scène, ils ont donné mon nom à une tragédie, ou à quelque chose comme ça.

LE DOCTEUR.

Ah ! silence, pas de mal de Léonidas, ça ne prendrait pas.

LÉONIDAS.

Oh! je sais ce qu'il vaut.... dans l'histoire d'autrefois....

Air : *Vaud. des Scythes.*

Dans ce tems-là s' trouvaient déjà des braves,
Vers le même but chacun était poussé;
La gloir' pour eux n'avait jamais d'entraves,
De père en fils l' même amour a passé! *(bis)*
Leurs sentimens devaient être les nôtres,
Est-ce que l' soldat n'est pas soldat partout;
Léonidas devait dir' comm' nous autres
Je suis Français, mon pays avant tout.

LE DOCTEUR.

Ah! çà, mon cher Léonidas, je t'ai confié les intérêts de ma maison.

LÉONIDAS.

Aussi pas une brèche, et quoiqu'il n'y ait que des femmes, la discipline est à l'ordre du jour.

LE DOCTEUR.

Tu te trompes, on médite une évasion.

LÉONIDAS.

Bah!

LE DOCTEUR.

Tu es seul, et je crains...

LÉONIDAS.

On doublera les postes.

LE DOCTEUR.

On murmure tout bas.... on s'agite, on parle beaucoup.

LÉONIDAS.

Ah! des femmes, je ne peux pas empêcher ça.

LE DOCTEUR.

Mon établissement ne fait que commencer, et je ne dois pas laisser échapper les dames que l'on m'a déjà confiées, ma maison est d'utilité publique. En attendant, surveillance générale, on ne peut sortir d'ici que par cette porte qui conduit au passage du jardin. C'est ce qu'il faut garder.

LÉONIDAS.

Ah! monsieur, en fait de passages, je m'y connais..

Air *de Doche.*

De nos usages
Et d' nos modes peu sages,
J'ai ri souvent, car moi je ris de tout ;
Mais j' conviendrai, monsieur, que les passages
Sont ici-bas tout-à-fait de mon goût.
Comme autrefois plus d'un riche était cancre,
De quel passag' pouvait-on s' glorifier,
Rien n'était noir comm' le passag' de l'Ancre,
Et que d' poussièr' dans l' passag' Cendrier !
Privé d' théâtr', le passage Molière,
N'offrait plus rien de curieux ni de beau.
Mais en faveur de ce nom qu'on révère,
J' n'y passais pas sans ôter mon chapeau...
Etant jeune homm', je n'avais pas de montre,
Et quand j' donnais un rendez-vous galant,
Pour n' pas manquer l'heure de la rencontre,
On s'attendait au passag' du Cadran ;
Certain passage ou les enfans se pressent,
C'est, voyez-vous, celui des Variétés :
Tous les marmots depuis long-tems connaissent
Ses p'tits acteurs et ses petits pâtés.
J' d'mand' seul'ment dans le passag' Vivienne,
Pourquoi Mercur' porte une aile au talon...
C'est p't'être afin qu'un commerçant apprenne
A lever l' pied dans certaine occasion !
D' Véro-Dodat l' passage est magnifique,
Puiss'ent les marchands mett' pour prix d' leurs efforts,
Autant d'argent dans le fond d' leur boutique
Qu'on a déjà mis de cuivre dehors.
C'elui d' l'Opéra m'offre avec élégance,
Tous les bijoux d'un caravansérail ;
Mais quand j'y passe avec ma connaissance,
J' lui dis tout bas d'ouvrir son éventail.
D' passag' nouveaux, quoique Paris abonde,
J' puis affirmer, moi qui suis un expert,
Qu' celui dans l'quel y pass'ra le plus d' monde,
Ce s'ra toujours le passag' du Grand-Cerf !
A vingt-cinq ans, j'étais propre à la guerre,
Il n'est point d' post', qu'on n'ait pu me donner,
Tant qu' j'ai gardé le passage du Caire,
On n' voyait pas un Turc s'y promener...
J'aime á garder les passages difficiles
Vaincre ou mourir, en tout temps fut ma loi :
Vienne pour nous l' passag' des Thermopyles,
Tout nos soldats sauraient l' garder comm' moi.

LE DOCTEUR.

D'après cela je suis tranquille.

LÉONIDAS.

Et moi aussi.

LE DOCTEUR.

J'entends ces dames, retire-toi et va voir ce qui se passe.

LÉONIDAS.

En avant, ronde major.

(*Il sort en faisant un geste militaire.*)

SCÈNE IV.

LE DOCTEUR.

Les voici, ne les effarouchons pas, entrons dans leurs manies, il ne leur faut que bien peu de choses; mes soins, une bonne table, des romans qui les endorment et j'ai tout cela.

SCÈNE V.

LE DOCTEUR, ARMIDE, SEMIRAMIDE, LA DAME DU LAC, LA PRINCESSE DES URSINS.

Mme DES URSINS.

Eh! c'est notre docteur.

LE DOCTEUR.

Mesdames, je vous salue.

LES DAMES.

Air : *Vaud. d'une Heure de Folie.*

Bonjour, bonjour, mon cher docteur.

LE DOCTEUR.

Cette santé me paraît bonne.

mad. DULAC.

Non, je suis laide à faire peur,
Faut-il que cela vous étonne?
J'ai rêvé pavots et souci.

ARMIDE.

Je conçois votre maladie.

SÉMIRAMIDE, *d'un air lugubre.*

Moi, j'ai rêvé de mon mari.

mad. DES URSINS.

Vous deviez être à l'agonie.

Les Dames à la mode.

débarrassez-nous de tout cela, cher ami, nous sommes ici pour respirer...

LE DOCTEUR, *en souriant.*

Princesse, reposez-vous sur moi, je sais tous les égards, les soins, les ménagemens que l'on doit à votre rang, à votre naissance. (*A Sémiramide.*) Voyons ce pouls, ma belle Sémiramide, car vous permettez que je vous donne le nom que vous avez pris en entrant ici?

SÉMIRAMIDE.

Oui, oui, et que ne suis-je en effet la belle Sémiramide, cette reine superbe.

LE DOCTEUR.

Allons, allons, encore l'imagination qui trotte (*lui tâtant le pouls*) c'est comme le pouls : désirs ambitieux, idées vaporeuses, tout-à-fait aérienne!

SÉMIRAMIDE, *avec sentiment.*

Vaporeux!... aérienne! comme c'est ça...

ARMIDE.

Eh bien! vous n'ordonnez rien?

LE DOCTEUR.

Ne vous en plaignez pas; ce sont mes amis que je traite ainsi. Et nous, belle Dame du lac, aimons-nous toujours la musique?

LA DAME DU LAC.

Plus que jamais, elle m'anime, me transporte...

LE DOCTEUR.

Eh bien! on a de tout chez moi, excepté la comédie, vos maris l'ont défendu, je sais ce que l'on doit à la beauté, à l'esprit, à des talens comme les vôtres.

DES URSINS.

Est-il galant le cher docteur?

Mme DULAC.

C'est Hippocrate à la française.

LE DOCTEUR.

Je me pique d'avoir ramené la médecine à sa plus simple expression.

SÉMIRAMIDE.

Vous avez bien fait.

LE DOCTEUR.

Plus de latin, plus de ces grands mots qui ne disaient

rien; pour parvenir aujourd'hui, la science, c'est du luxe. Il faut de la complaisance, de bons chevaux et un peu de savoir-vivre; connaître l'anecdote du jour, celle de la veille, avoir dans sa poche un journal, un coupon de loge aux Bouffes et ne parler de son art que le bouquet à la main.

LA DAME DU LAC.

Eh bien! docteur, est-ce que nous n'irons pas faire un tour à Paris.

LE DOCTEUR.

Non, mesdames, défense expresse de sortir d'ici, d'ailleurs qu'y feriez-vous?

Air : *Vaud. des Blouses.*

Notre Paris est bien, quoiqu'on en dise,
Un assemblage assez original;
Près du talent se trouve la sottise,
Et près du bien assez souvent le mal,
Qui voyons-nous dans cette ville immense,
Petits cerveaux et gens à grands projets!
Des bâtimens que partout on commence,
Des monumens qu'on ne finit jamais....
Un grand Bazar à l'usage des dames,
Que nos sultans vont visiter le soir:
Là pour les mœurs les commis sont des femmes,
Qui galamment vous jettent le mouchoir.
A l'Athénée irez-vous, je vous prie,
Prendre un fauteuil? mais vous n'avez rien fait.
Ce n'est pas là comme à l'Académie,
Le président veut au moins un couplet!
Qui verrez-vous dans la foule commune?
Bien des flatteurs qui marchent à genoux,
Beaucoup de nains, qui vont à la fortune,
Quand un géant se fait voir pour vingt sous;
Des esquimaux de leur lointain rivage,
Viennent montrer leurs traits et leurs habits!
On voudra voir une femme sauvage,
C'est une chose assez rare à Paris.
A l'Odéon, du sein de leur famille,
On a chassé trois et quatre cousins!
Et l'autre jour ce malheureux Camille,
S'est vu battu par ses propres Romains.
De Tivoli, chercherez-vous les traces,
On bat le plâtre où naissaient les gazons!
Où folâtraient les amours et les grâces,
On voit piocher des milliers de maçons....

Adieu Beaujon, nous n'avons plus d'ombrages,
Tout est tombé sous l'instrument tranchant!
Pour tout jardin, nous aurons vingt passages,
La halle aux cuirs et le palais marchand.

LA DAME DU LAC.

C'est délicieux.

LE DOCTEUR.

Mais pardon, mesdames, j'ai une visite à rendre ici à une petite dame de la rue Feydeau, qui m'est singulièrement recommandée.

ARMIDE, *avec dédain.*

Ah! ah! cette petite femme qu'on ne peut voir que de deux jours l'un.

LE DOCTEUR.

Surtout, ménageons bien ces petites santés... du repos... du repos, mes belles dames.

CHOEUR DES DAMES.

Air : *On cherche à vous séduire.*

Merci de l'ordonnance,
Nous nous en souviendrons;
Grâce à votre science,
Enfin, nous guérirons.

LE DOCTEUR, *parlant à chacune d'elles.*

Vous prendrez chère amie,
Une aile de perdreaux!
Vous de la Malvoisie...
A Armide.
Et vous du vieux Bordeaux.

TOUTES.

Merci de l'ordonnance, etc,
Le Docteur sort.

SCÈNE VI.

Les Précédens, excepté le DOCTEUR.

ARMIDE.

Il est charmant, le docteur.

DES URSINS.

Délicieux!

LA DAME DU LAC.

Une conversation savante, pas un mot de son état.

DES URSINS.

Tout-à-fait étranger à la médecine.

SÉMIRAMIDE.

Quel docteur! savez-vous qu'il fera faire à son art des progrès immenses.

LA DAME DU LAC.

Air : *Vaud. de l'Homme Vert.*

Lui dit-on, la fièvre me mine,
C'est un compliment qu'il vous fait.

SÉMIRAMIDE.

Si vous souffrez de la poitrine,
Il entonne un joyeux couplet.

ARMIDE.

Se plaint-on d'être moins jolie,
Il vous présente le miroir.

DES URSINS.

Eprouvez-vous une insomnie,
Il vous lit le journal du soir.

Je l'aimerais à la folie, ce cher docteur! si je n'étais pas forcée de rester chez lui.

ARMIDE.

Ce sont nos maris qui nous ont fait mettre ici, pourquoi se mêlent-ils de notre logement?

SÉMIRAMIDE.

Qu'ont-ils à nous reprocher? j'aime la toilette, les spectacles, les bals, pourquoi y en a-t-il?

DES URSINS.

Je souscris à toutes les modes, qu'on les supprime.

LA DAME DU LAC.

Je suis de tous les concerts, de toutes les soirées, il faut bien être quelque part dans le monde.

DES URSINS.

A la fin du mois, on leur demande de l'argent, ils ne veulent pas en donner, et voilà comme ils mettent le trouble dans la maison... A propos, c'est aujourd'hui ma loge aux Bouffes... quel dommage, je vous y aurais menées, mesdames.

LA DAME DU LAC.

La nouvelle salle est donc bien jolie?

DES URSINS.

Délicieuse!

Air : *Depuis long-tems j'aimais Adèle.*

C'est enchanteur de voir ce qui s'y passe,
C'est le bon ton du beau quartier d'Antin;
C'est de la bourse et l'esprit et la grâce,
Et l'air décent du faubourg Saint-Germain!
On se regarde, on sourit, on s'admire,
Tout est banquier, duc, comte, ambassadeur;
Si l'on s'aborde, on ne sait que se dire,
C'est le salon d'un grand seigneur.

Eh bien! mesdames, faites-vous de la musique ce matin?

SÉMIRAMIDE.

Oui, je sais la cavatine de Sémiramide.

ARMIDE.

Moi le duo d'Armide.

LA DAME DU LAC.

Moi je sais l'air de la Dame du lac.

DES URSINS.

Ah! chantez nous donc ça. (*La Dame du lac chante l'air en italien.*) A la bonne heure, ça nous change un peu de ces tra la la qu'on entend partout.

LA DAME DU LAC, *avec ironie.*

Ah! n'en dites pas de mal; ils font fureur depuis long-temps.

ARMIDE.

On en a la tête fendue.

LA DAME DU LAC.

Air : *d'Emma.*

Les tra la, la, sont à la mode,
Pour chanter rien de plus commode;
Avec ce refrain tout est dit,
On peut s' passer d' beaucoup d'esprit!
Allez à l'Opéra-Comique,
Ecoutez, écoutez la musique,
Quentendez-vous dans Emma?
Tra la, la, la,

SÉMIRAMIDE.

Air : *Du tra la, la.*

Sortant du passag' Feydeau,
Pour rencontrer du nonveau;

Allez-vous aux Variétés,
Vous entendez d' tous côtés
Tra la, la, la.

ARMIDE.

Air : *de Jeannot et Colin.*

Allez au Gymnase!
Toujours on voit là
L' public en extâse,
Sur ce refrain-là
Tra la, la, la,

DES URSINS.

Air : *Fragment de Robin des Bois.*

Sans fair' d'épigrammes,
Convenez-en mesdames;
Toujours
Les mêm's gammes
Sont d'un grand secours;
Passez la rivière,
Là Robin, encor,
Cherchant à vous plaire,
Chante au bruit du cor
Tra la, la, la,
Vivent les tra la, la, la.

LA DAME DU LAC, *vers la table.*

Que vois-je? des brochures, des pièces nouvelles, *Armide*, *Sémiramide*, *la Dame du lac.*

DES URSINS.

Les pièces qui font courir tout Paris et qu'on voulait nous empêcher de jouer.

TOUTES.

Voyons.... oh! la bonne occasion.

(*Chacune d'elles prend une des pièces nommées et s'apprête à la parcourir.*)

SEMIRAMIDE.

C'est dit, je m'empare de Sémiramide.

ARMIDE, *prenant le poème d'Armide.*

Moi d'Armide.

LA DAME DU LAC.

Moi de la Dame du lac.

DES URSINS.

Moi, de la Princesse des Ursins.

TOUTES.

Air : *J'ai de l'argent.*

Ça va bien, (*bis.*)
Nos maris n'en sauront rien ;
Qu'un plaisir a de prix,
Pris
A l'insu des maris,

LA DAME DU LAC.

Est-il un plaisir plus doux,
Nous ne jouerons que pour nous ;
Et demain, aucun journal
De nous ne dira du mal.

CHŒUR.

Ça va bien, (*bis*)
Nos maris n'en sauront rien ;
Qu'un plaisir a de prix,
Pris
A l'insu des maris.

Elles sortent.

SCÈNE VII.

CLARINETTE *seule, elle les regarde sortir.*

Ah! mon Dieu, mon Dieu, comme elles sont gaies... et moi, je déchante joliment, j'ai l'air d'un mélodrame... je viens d'en apprendre de belles, mon futur va en épouser une autre ; je disais aussi il m'arrivera malheur... depuis quelque temps, je suis comme une imbécille, en repassant mon linge il me vient des idées...

Air : *Au Clair de la Lune.*

Si j' ris, si j' badine,
Le charbon m' poursuit ;
Si j' fais la cuisine,
V'là l' charbon qui m' suit !
Ces vilain's histoires
N' m'annonc'nt rien de bon ;
J'ai des idées noires,
Je n' rêv' qu'au charbon.

Faut que je sorte de là : v'là M. Léonidas, je vas lui demander le plus court.

SCÈNE VIII.

LEONIDAS, CLARINETTE.

LÉONIDAS, *à part en entrant.*

La conspiration ne marche pas, je puis aller mon chemin. Eh! eh! un petit mot de conversation avec la jeunesse n'blesserait pas la consigne.

CLARINETTE.

M. Léonidas, pourriez-vous me donner un conseil, sans vous commander?

LÉONIDAS.

Commandez, mademoiselle, on est toujours pour vous sous les armes.

CLARINETTE.

Bien obligée, dites-moi, avez vous jamais eu des idees?

LÉONIDAS.

Comment, des idées?

CLARINETTE.

Oui, de ces idées qui vont et viennent, tantôt par-ci, tantôt par-là.

LÉONIDAS.

Mais oui, selon le vent et les objets.

Air: *du Carnaval de Béranger.*

Quand à ma place un ant' soldat s'expose,
V'là qu'il me prend des idé's de chagrin;
J'ai d'autrefois d's idé's couleur de rose,
Quand je me vois la bouteille à la main,
Au champ d'honneur, quand le danger m'appèle,
L'idée d' la gloir' me travaille à son tour...
Et je n'peux pas vous voir, mademoiselle,
Sans qu'il me vienn' des p'tit's idé's d'amour.

CLARINETTE.

Y a encore d'autres idées dont vous ne parlez pas, qui... qui... vous font faire... hou... vous entendez bien?..

LÉONIDAS.

Pas trop...

CLARINETTE.

Eh! bien, tenez, une supposition; ça ne vous tuera

pas ; si vous vouliez en finir : quelle est, selon vous, la plus belle fin ?

LÉONIDAS.

Elle sur le champ de bataille.

CLARINETTE.

Pour vous, mais pour un autre ?

LÉONIDAS.

Air *de Mademoiselle Lecomte.*

On peut mourir d' tristesse,
D'amour, ou de regret ;
On ne meurt pas d' vieillesse,
Autant qu'on le voudrait !
Un bachique délire
A nos jours peut mett' fin,
On peut mourir de rire.

CLARINETTE, *à part.*

Quand on n'a pas d' chagrin.

Il ne me comprend pas, ne lui en disons pas davantage, mon parti est pris.

Air : *Gai, gai, mariez-vous.*

Chaud, chaud,
Ne soufflons mot ;
Dans c't' affaire
J' sais c' qu'il faut faire
Chaud, chaud,
Ne soufflons mot ;
Allons chercher mon réchaud.

Il ne s'agit plus d' pleurer,
Il faut qu' mon chagrin s'appaise ;
Je suis déjà sur la braise,
C't' état-là n' peut pas durer !
Chaud, chaud, etc.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

LÉONIDAS, *seul.*

Cette pauvre petite, est-ce qu'elle aurait quelque mauvais dessein ? (*On entend jouer l'air :*)

« Aimons-nous, tout nous y convie. »

Ah ! ah ! voilà madame Armide qui prend ses grands airs, je vais lui faire une fugue. (*Il va pour sortir.*)

SCÈNE X.

LÉONIDAS, ARMIDE, *en costume d'opéra ; elle entre en chantant, et ramène gravement Léonidas sur la scène.*

ARMIDE.

« Ah ! si la liberté, me doit être ravie,
« Est-ce à toi, d'être mon vainqueur. »

LÉONIDAS, *voulant sortir.*

Pardon, madame... mais, j'ai affaire là bas...

ARMIDE.

Tu ne sortiras pas d'ici.

LÉONIDAS.

Bah !

ARMIDE, *avec âme.*

Renaud !.. Renaud !..

LÉONIDAS.

Moi !

ARMIDE.

Cher amant !.. veux-tu donc me quitter... quand j'oublie tout pour toi.

LÉONIDAS.

Ah ! par exemple, faut que l'amour lui fasse illusion, elle me prend pour monsieur Renaud.

ARMIDE, *le regardant avec amour.*

Air : *de Julie.*

Oui, c'est bien lui, oui, c'est l'amant que j'aime,
Ce sont ses yeux, sa démarche et ses traits ;
C'est mon héros, oui, c'est Renaud lui-même,

LÉONIDAS.

Regardez-moi donc de plus près.
Votre Renaud, charmante Armide,
Plein de jeunesse et de santé,
A le bonheur d'être en activité,
Et moi je suis un invalide.

ARMIDE, *recommençat*.

Aimons-nous...

LÉONIDAS.

Je n'ai pas le temps.

ARMIDE.

Aimons-nous...

LÉONIDAS.

Je reviendrai tout-à-l'heure.

ARMIDE.

Ingrat ! après tout ce que j'ai fait pour toi, tu veux me fuir.., tu veux quitter ces lieux embellis par ta présence. (*Chantant toujours.*)

Aimons-nous...

LÉONIDAS.

Ah ! c'est trop fort !..

ARMIDE.

» Attendez... j'ai sur moi des cartes,
» J'ai besoin de savoir... je vais les consulter. »

LÉONIDAS.

Vous devriez vous ménager un peu, je m'aperçois que votre voix...

ARMIDE, *criant.*

» Ma voix jusqu'aux enfers, ira se faire entendre. »

LÉONIDAS.

C'est à peine si je vous entends d'ici...

Air: *des Cancans.*

N' chantez pas,
N' criez pas;
P'tit' mère,
Ça n'y peut rien faire!
N' chantez pas,
N' criez pas,
Ne fait's pas tant d'embarras!

ARMIDE, *criant.*

Ingrat, lorsque j'ai, pour toi,
Trahi mes vœux et ma foi;
Hélas! tu m'échapperais,

LÉONIDAS.

C'est vrai, j' suis dans mon tort... mais
N' chantez pas,
N' criez pas, etc.

ARMIDE, *de même*.

Va, désormais à mes yeux,
Tu n'es qu'un monstre odieux,
Un traître que je voudrais...

LÉONIDAS.

Oui, j' suis un scélérat... mais
N' chantez pas,
N' criez pas.

ARMIDE, *le retenant.*

Si tu me pousses à bout,
Je te poursuivrai partout!
Aux enfers même j'irais.

LÉONIDAS.

Bien; allez au diable... mais
N' chantez pas,
N' criez pas
P'tit' mère,
Ça n'y peut rien faire!
N' chantez pas,
N' criez pas,
Ne fait's pas tant d'embarras.

Les voilà toutes, nous allons rire.

SCÈNE XI.

LÉONIDAS, SEMIRAMIDE, DES URSINS, ARMIDE, LA DAME DU LAC. (*Toutes dans le costume des pièces qu'elles représentent.*)

SÉMIRAMIDE, *à Armide.*

Eh! bien, madame, nous vous cherchons.

ARMIDE.

Toutes en costume?..

LA DAME DU LAC.

Nous venons vous prier, madame Armide, de nous prédire notre sort.

ARMIDE.

Vous voulez que je vous tire les cartes.

TOUTES.

Oui, oui.

ARMIDE.

J'ai toujours mon grand jeu sur moi.

TOUTES.

Voyons, voyons...

Air : *Quand j'étais Garde-Marine.*

Dites-nous, savante Armide,
Le destin qui nous attend.

ARMIDE.

Si la vérité me guide,
Aurai-je un remercîment.

LA DAME DU LAC, *à Armide.*

Lancez-lui des épigrammes.

DES URSINS, *de même.*

Ne ménagez pas ces dames.

ARMIDE, *à Sémiramide.*

Vous, dont la voix si jolie,
Enterra Semiramis;
Rendez, rendez-nous la Pie,
Vous n'aurez que des amis.

TOUTES ET LÉONIDAS.

C'est charmant, *(bis)*
Mais elle est vraiment sorcière;
Son talent (*bis.*)
N'est vraiment
Pas ordinaire!
Son arrêt est prononcé,
Que ce discours est sensé;
Comme avec habileté
Elle a dit la vérité.

ARMIDE, *à la Dame du lac.*

De Robin la mélodie
Vous tuera, Dame du lac;
Pour regagner l'Italie,
Remontez sur votre bac.

DES URSINS, *à Armide.*

C'est bien ce qu'il fallait dire,
Continuez à prédire.

ARMIDE, *à Des Ursins.*

Vous que la grâce accompagne,
Séduisante des Ursins;
Plus de châteaux en Espagne,
Ils changeraient vos destins.

TOUTES, *excepté Des Ursins.*

C'est charmant, *(bis.)*

LA DAME DU LAC,

Vos prédictions n'ont pas le sens commun, madame Armide.

Air : *Vers le Temple de l'Hymen*

De la musique, aujourd'hui,
Moi, je suis la souveraine ;
Antique magicienne,
Vous ne causez que l'ennui ;
Offrez-nous en abondance,
Des marches, des airs de danse !
Ayez un orchestre immense,
On n'obtient plus maintenant,
Qu'avec tambours et sonnettes,
Cors, trombonnes et trompettes,
Un succès étourdissant.

LÉONIDAS.

Entendons-nous, c'est bon... mais au régiment.

SÉMIRAMIDE.

Air *du Fleuve de la vie.*

Critiquez notre mélodie,
Mais n'en déplaise à ces discours,
On peut placer avec génie,
Les trompettes et les tambours.

LÉONIDAS.

Votre musique est très-bien faite,
Ses airs sont tous mélodieux ;
Mais en France nous l'aimons mieux
Sans tambour ni trompette.

SÉMIRAMIDE, *se ravisant.*

Ah ! çà, mesdames, nous sommes opprimées, on veut nous empêcher de jouer les rôles que nous venons de choisir.

TOUTES.

C'est vrai, c'est vrai.

ARMIDE, *les prenant à part.*

Si vous m'en croyez, nous oublierons nos querelles, pour nous réunir contre l'ennemi commun : départ général.

DES URSINS.

Faisons un petit serment.

Air *de Fernand Cortez*

Jurons
Que dans une heure,
Nous quitterons
Cette demeure !

Jurons, jurons, jurons
Que d'ici nous fuirons.

DES URSINS, *montrant Léonidas.*

Mesdames, du silence,
Car on nous écoute là-bas.

LÉONIDAS.

V'là l' danger qui commence,
A toi Léonidas!

CHŒUR.

Jurons, etc.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE XII.

LEONIDAS, ensuite LE DOCTEUR.

LÉONIDAS.

Ah! monsieur, que vous arrivez à propos.

LE DOCTEUR.

Je sais tout, la sédition est générale, le mauvais exemple a gagné la maison, et toutes mes pensionnaires veulent jouer la comédie; parce qu'elles chantent un peu, qu'elles déclament, elles croyent obtenir des succès, elles se trompent... ce n'est pas cela qu'il faut aujourd'hui.

Air : *Vaud. du petit Courrier.*

Pour dissiper tous nos ennuis,
Le talent fait peu de conquête;
Couvrez-vous d'une peau de bête,
Vous faites courir tout Paris.

LÉONIDAS.

Monsieur l' docteur, je vous l'assure,
Je connais beaucoup d' gens, oui-dà;
Qui n'ont pas d'autre couverture,
Et qui n' font pas courrir pour ça.

LE DOCTEUR.

Cependant, ma maison est compromise; si ces dames s'éloignent, tout est perdu, et adieu les pensions que je touche tous les mois.

LÉONIDAS.

Il est peut-être un moyen de les retenir.

LE DOCTEUR.

Je le cherche.

LÉONIDAS.

Je vous propose de solides garçons, quatre invalides de mes amis.

LE DOCTEUR.

Des hommes chez moi! que diraient ces dames?

LÉONIDAS, *révant.*

Attendez donc.... si nous...

LE DOCTEUR.

Je te remercie, j'ai trouvé ce qu'il faut, j'ai ici une certaine dame dont la présence doit calmer tous les esprits, soutiens seulement le premier choc et je suis là, je te confie cette sortie.

LÉONIDAS.

Air: *Il me faudra quitter l'Empire.*

Soigneusement, cett' port' sera fermée,
J'attendrai là qu'on vienn' se présenter;
En vain d' vos dam's la séduisante armée,
Vis-à-vis d' moi voudra parlementer! *(bis.)*
Ne croyez pas que ce poste me pèse,
De le garder je suis jaloux...
Si la port' tombe sous leurs coups,
Monsieur l' docteur, j'agis à la française,
Vous m' trouverez ou dessus ou dessous.

Ils sortent.

SCÈNE XIII.

CLARINETTE

(*Elle entre avec beaucoup de précaution, elle porte un petit réchaud et un soufflet.*)

Ouf! je ne puis plus y tenir!... aux grands maux les grands remèdes.... qu'est-ce qui peut arriver de plus malheureux à une jeune fille, je vous le demande? c'est de se voir enlever celui qu'elle aime, v'là où j'en suis maintenant... (*regardant son réchaud*) mais je sais bien où j'en serai avant une heure.... qu'est-ce que j'entends? (*allant à la fenêtre*) que vois-je? mon amant qui va en épouser une autre, je suis aux premières loges pour voir ça, que c'est agréable. (*On entend jouer avec des sourdines l'air: mes demoiselles voulez-vous danser.*)

V'là le cortège qui passe de l'autre côté de la grille, j'aperçois le fiacre qui renferme le perfide et sa future, il a pris le n° 9 ; il n'est pas dégoûté (*après une pause*), c'est le moment d'exécuter mon projet (*elle va soufffer le charbon qui est dans le réchaud*) que je suis malheureuse! v'là qu'ça s'allume.... maintenant je vais lui écrire et de bonne encre, il n'aura rien à me reprocher, M. le confiseur. (*Elle prend du papier et une plume et ve se placer ensuite devant une chaise sur laquelle elle écrit, elle a les genoux à terre.*) « Mon cher Ca-» ramel, je profite de l'occasion qui se présente pour te » faire savoir qu'avant une heure je n'existerai plus ; je » sens qu'il est dur de s'en aller avec l'intime conviction » que tu vas te consoler avec une autre, mais je n'entre » pas dans tous ces détails-là ; si tu veux connaître le » motif de ma détermination, va voir jouer le mélo-» drame de la Fille du musicien, tu m'en diras des » nouvelles ; ma position ressemble à la sienne, je dois » finir comme elle... avis aux demoiselles innocentes, » malheureuses et persécutées. »

Air *de Céline.*

De mourir je me fais un' fête,
C'est comme à la port' Saint-Martin ;
J' sens déjà qu' ça m' monte à la tête,
C'est comme à la port' Saint-Martin !
Mon innocenc' me tranquillise,
C'est comme à la port' Saint-Martin !
Mais je fais peut-être un' bêtise...
C'est comme à la port' Saint-Martin.

(*On frappe.*)

SCÈNE XIV.

CLARINETTE, Toutes les Femmes.

(*L'orchestre joue la ritournelle de l'air suivant.*)

ARMIDE.

Ah ! mon Dieu, quelle odeur !

LA DAME DU LAC.

C'est à n'y pas tenir.

DES URSINS.

Ah! Dieu!

(*Elles respirent toutes leurs flacons; des Ursins s'évanouit et tombe sur un fauteuil. La rampe est baissée, une flamme assez vive sort du réchaud.*)

CLARINETTE.

N'entrez pas, n'entrez pas.... vous allez donner de l'air.... là, j'étais à mourir bien gentiment.... allons, c'est partie remise.

LA DAME DU LAC.

Ah! mon Dieu, la princesse des Ursins se trouve mal!

SÉMIRAMIDE.

Ah! comme elle est faible!

ARMIDE.

J'ai bien peur qu'elle n'aille pas loin.

DES URSINS.

Voici la porte, attention!

CLARINETTE, *se levant brusquement.*

Un moment, j'en suis.

LES FEMMES.

Air : *de Psyché.*

Pour tromper le docteur,
Avançons en silence:
Car la moindre imprudence
Nous porterait malheur...
Encore un pas, et là
Nous serons sur la route!
Le gardien dort sans doute.

SCÈNE XV.

Les Mêmes, LEONIDAS.

LÉONIDAS, *paraissant tout-à-coup en finissant l'air, il a le casque des carabiniers de son ancien régiment.*

Me v'là.

On ne passe pas!

LES FEMMES.

On ne passe pas!

ARMIDE, *agitant sa baguette.*

Suivez-moi, mesdames.

LÉONIDAS.

Halte-là, vous-dis-je.

Air : *A soixante ans on ne doit pas remettre.*

Je suis fâché d' résister à vos charmes,
De mon devoir je n'entends que la voix ;
Je sais que vous avez des armes,
De jolis yeux et de gentils minois !
Que n'avaient pas les Perses d'autrefois.
Ces gaillards-là ne tenaient pas à vivre,
Persuadés qu'on n' pouvait trop s' presser,
En v'naient aux mains sans jamais balancer.
Voilà, mesdam's, un bel exemple à suivre
Donnez l' signal, nous allons commencer.

TOUTES LES FEMMES, *faisant un mouvement.*

Commençons.

LEONIDAS.

A moi la Dame Blanche.

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, LA DAME BLANCHE, LE DOCTEUR, six Hommes et six Femmes en costumes écossais, ils portent des petites bannières blanches, ils entrent avant le docteur et la Dame Blanche et se rangent sur un des côtés du théâtre, la Dame Blanche est conduite par le docteur.

CHOEUR *du troisième acte de la Dame Blanche.*

Chantez *(bis)* l'air du Ménestrel,
Chantez *(bis)* ce doux refrain qui sait plaire;
Dame Blanche, la banière *(bis)*
Des chevaliers (3 *fois)* d'Avenel
Doit être chère } *bis.*
Au Ménestrel. }

Tous les Acteurs de la pièce.

EN CHOEUR.

Air : *Ecoute ; écoute.*

Encore, encore, encore, encore,
Son luth sonore
Plaira toujours.
Toujours, toujours, toujours, toujours,
A la gaîté comme aux amours.

LE DOCTEUR.

De Jean de Paris
Les cœurs sont épris,
Chacun rend honneur
Au nouveau Seigneur.

CHOEUR

Encore, encore, encore, encore.

LÉONIDAS.

Ma tante Auror' plait
Par son gai caquet,
Le Village voisin
Met tout l' monde en train.

CHOEUR.

Encore, encore, encore, encore, etc.

DES URSINS.

C'est délicieux

ARMIDE.

Ravissant.

CLARINETTE.

Enchanteur.... Eh bien! madame Blanche, vous ne dites rien.

LA DAME BLANCHE.

Air : *du Calife.*

Mon silence est une sagesse,
Que personne ne contredit ;
Ce n'est pas en parlant sans cesse,
Que l'on montre le plus d'esprit !

LÉONIDAS.

Vous avez raison belle dame,
Mais sans vous faire une épigramme ;
Quand vous vous tairiez entre nous,
Votre musiqu' parle pour vous. *(bis.)*

LES FEMMES.

Et la mienne, et la mienne!

LE DOCTEUR.

Allons, allons, la paix, mes belles pensionnaires, la Dame Blanche est à la mode, tâchez de faire comme elle : car la mode est tout aujourd'hui.

VAUDEVILLE.

Air : *Vaud. de Julien.*

Sans jamais emprunter à l'art,
Les grâces qu'il faut à Thalie,
Noblement portez le poignard
Que Melpomène vous confie.
Dans Otello, comme Pasta,
Du bon goût suivez la méthode
Comme Mars jouez Silvia;
Jouez Néron comme Talma,
Vous serez toujours à la mode.

SÉMIRAMIDE.

Le soir dans un hôtel cité,
Réunir toute la finance!
Au salon offrir l'écarté,
Plus loin, la bouillotte et la danse.
Mâdame au jeu s'associer,
Quand du bal monsieur s'accommode!
Et du produit du chandelier
Payer sa table et son loyer :
Voilà la soirée à la mode.

LA DAME DU LAC.

A minuit, arriver au bal,
Critiquer tout d'un air aimable;
Fredonner un refrain banal,
Se mettre le premier à table.
Quand le quadrille est arrêté,
Par un usage assez commode,
Laisser les dames de côté,
Pour parier à l'écarté!
Voilà les danseurs à la mode. } *bis.*

LÉONIDAS.

Si la Grèce, de Léonidas,
Parle encore à toute la terre,
De tous ses modernes soldats
La Franc' peut s'montrer aussi fière.

Pour la patrie et pour l'honneur,
Les braves n'ont qu'un même code!
Partout sans reproche et sans peur,
La fidélité, la valeur,
Chez nous sont toujours à la mode.

MME. DES URSINS, *au Public.*

Messieurs, en jugeant ces couplets,
N'ayez pas un goût trop sévère;
On peut bien les critiquer... mais
Ils ont été faits pour vous plaire!
Le beau sexe a dans tous les temps,
Par un privilège commode,
Trouvé des juges indulgens;
Vous, par vos applaudissemens, } *bis.*
Mettez nos dames à la mode. }

FIN.

Garde, Marie François Denis Thérésa Leroi, baron d'

LA SALLE

DES

PAS PERDUS,

TABLEAU EN UN ACTE,

ET EN VAUDEVILLE,

PAR MM. FRANCIS, DE COURCY ET LANGLÉ;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 14 Janvier 1826.

PRIX : 1 FRANC 50 CENTIMES.

PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, ÉDITEUR,

PROPRIÉTAIRE DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT, PICARD ET DUVAL,

COUR DES FONTAINES N°. 7;

Et au grand Magasin de Pièces de Théâtre,

Palais-Royal, derrière le Théâtre Français.

1826.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BONNEFOI, défenseur-copiste. .	M. GUILLEMIN.
Mr. DE ROSAMBERT, avoué. . .	M. FONTENAY.
Mr. BONNARD; vieux rentier . .	M. LEPEINTRE.
Mme. BONNARD, née Chauvin. .	Mme. GUILLEMIN.
JULIEN CHAUVIN, commis-voyageur.	M. FÉDÉ.
PIERRE CHAUVIN, meûnier . .	M. VICTOR.
JACQUES CHAUVIN, cultivateur..	M. EMILIEN.
HENRIETTE, filleule de Bonnefoi, Fille de boutique dans la galerie du Palais, chez un costumier des Cours et Tribunaux..	Mme. LAFONT.
Avocats.	
Huissiers.	
Plaideurs.	
Clients de divers états.	

La scène se passe au Palais de Justice.

IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
Rue du Faubourg Montmartre, N. 4

LA SALLE

DES PAS PERDUS,

TABLEAU EN UN ACTE.

Le Théâtre représente une partie de la salle des pas perdus. A droite une petite table couverte de dossiers, adossée à un pilier; elle est surmontée d'un écriteau sur lequel on lit: BONNEFOI, DÉFENSEUR ET COPISTE. *Dans le fond, les portes et escaliers conduisant aux différentes cours, avec ces inscriptions*: TRIBUNAL DE 1re INSTANCE, COUR DE CASSATION, POLICE CORRECTIONNELLE. *Au milieu une horloge.*

SCÈNE PREMIÈRE.

BONNEFOI, *assis devant une petite table entourée d'un vieux paravent et compulsant des papiers.* Un commis marchand, un commissionnaire, un domestique.

CHOEUR.

Air : *de l'Enfant du Régiment.* (d'Amédée de Beauplan.)

Ecoutez-moi, c'est à moi, c'est à moi.
Ma cause est bonne,
Non, je n'ai peur de personne;
On m'attaque, et je ne sais pourquoi.
J'ai pour moi,
La loi.
J'ai le droit pour moi,
C'est à moi,
Monsieur Bonnefoi.

LE DOMESTIQUE, *présentant des papiers à Bonnefoi.*

V'là mes titres; j' n'ai pas d'espèces,
Mais, je crois qu' mes moyens sont bons.

LE COMMISSIONNAIRE, *faisant sonner de l'argent dans sa main.*

J' suis sans papiers, mais v'là mes pièces,
Y a là-d'dans de bonnes raisons.

TOUS.

Ecoutez-moi, c'est à moi, c'est à moi,
Ma cause est bonne, etc.

BONNEFOI.

Silence, messieurs, je ne peux pas vous donner audience à tous en même temps; ayez la bonté de faire anti-chambre une minute... Le N° 1. Laurent, le commissionnaire!... Entrez dans mon cabinet... (*Il ouvre un des côtés du paravent*). Eh! bien, mon gaillard, je me suis fait expliquer votre affaire, le cas est grave, des voies de fait contre un marchand de vin; c'est mal, très-mal.. C'est l'enfant qui bat sa nourrice.. Enfin, nous tâcherons de prouver qu'il y a eu provocation de sa part et que sa liqueur impure et traîtresse a pu vous aigrir momentanément le caractère... (*Au domestique*). Mon cher Joseph, ton vieux père est rémis de sa chûte, et j'en suis bien aise... Mais le courtier maron dont le cabriolet l'a renversé rue Notre-Dame des Victoires, sera condamné au maximum de l'amende; je sais bien qu'il y a des momens où ces messieurs sont forcés d'aller vîte, par exemple, quand ils se sauvent; mais nous ne sommes pas obligés d'entrer dans ces raisons là... (*Au commis.*) Quant à vous, monsieur le tapageur, prenez-y garde, il a été fait des rapports fulminans contre vous: du 15 février, avoir attaché deux fiacres ensemble, au moyen d'une corde à puits... Du 19 item. Avoir décroché un chapeau à trois cornes en tôle vernie et s'en être coiffé devant la boutique d'un chapelier... Où diable aviez-vous la tête?.. Du 7 mars, avoir dirigé par un tuyau de cuir le robinet d'une bornefontaine dans la cave d'un restaurateur... comme si ces gens là manquaient d'eau... On tâchera de vous tirer de là, mais n'y revenez plus...

Air : *des Comédiens.*

Mes chers clients, que rien ne vous arrête,
Maître Criard va vous justifier ;
Vous trouverez votre homme à la buvette,
C'est toujours là qu'il fait son plaidoyer.

Vrai Cicéron, pour les causes vulgaires,
Il gagne tout, et ce grand avocat
N'exige enfin, messsieurs, pour honoraires :
Que trente sols et les œufs sur le plat.

ENSEMBLE.

Mes chers clients, etc.

LES AUTRES.

Allons, amis, que rien ne nous arrête, etc.

(*Ils entrent à la buvette après avoir payé la consultation.*)

SCÈNE II.

BONNEFOI, *seul.*

Occupons nous maintenant de l'affaire de ce pauvre Julien Chauvin... Qu'est-il devenu ?.. Il devait épouser ma petite filleule Henriette, mais l'ambition lui a tourné la tête... Il a voulu être commis-voyageur, négociant, armateur... que sais-je ?.. Il me semble encore l'entendre le jour de son départ... Nous buvions le vin blanc de l'Etrier, au petit café de la rue du Bouloy. « Bonnefoi, » me dit-il, en me remettant ce papier cachet noir, je » n'ai pas grand' chose à présent, mais je puis parvenir » comme un autre ; voilà mes dernières volontés, car on » ne sait pas ce qui peut arriver : si je ne reviens pas, » ceux que j'aime auront leur part comme si j'étais » revenu.

Air : *Vaud. Haîne aux Femmes.*

» Je te quitte, et vais voyager
» Pour courir après la richesse ;
» Que je la trouve et je m'empresse
» De revenir pour partager... »
C'est contre la règle commune,
Car, bien d'autres dans ce pays,
Attendent qu'ils aient fait fortune
Pour s'éloigner de leurs amis...

Il paraît qu'il a réussi au-delà de ses espérances, et sur le bruit de sa mort, il arrive ici tous les jours des héritiers qui se disputent la succession; mais, tant que je n'aurai pas la preuve certaine de son décès, personne ne saura que je suis dépositaire de son testament... Ah! voilà maître Rosambert, le plus procureur de tous les avoués du parquet... (*il se remet à sa table et taille sa plume*).

SCÈNE III.

BONNEFOI, ROSAMBERT. *Il entre précédé et suivi de clients.*

ROSAMBERT, *en entrant.*

Gare!... gare!... que je passe.... De grace, messieurs, laissez-moi respirer un instant.... Ma belle dame, vous savez que je donne mes consultations chez moi, le matin... Quant à vous, mon cher, nous nous arrangerons de manière à ce que vous ne payez pas vos dettes... Que votre conscience soit tranquille... Et moi aussi, car en vérité on ne peut pas suffire à une clientelle comme la mienne... (*Les clients se dispersent dans la salle*). Eh! le père Bonnefoi déjà dans son étude, prêt à donner aussi ses audiences...

BONNEFOI.

Elles commencent avant les vôtres.. Mes pratiques se lèvent de bonne heure...

ROSAMBERT.

Maître Bonnefoi est le défenseur du pauvre... Il a une fameuse clientelle...

BONNEFOI.

Maître Rosambert la grossit tous les jours, plus d'une veuve et d'un orphelin viennent me consulter en sortant de chez lui.

ROSAMBERT.

Des épigrammes sur les avoués... C'est bien usé, mon brave homme... C'était bon du temps des procureurs...

BONNEFOI.

Il n'y a que le nom de changé... mais heureusement

les avoués ne sont pas les juges, Les Lamoignon, les d'Aguesseau ont laissé de dignes successeurs...

ROSAMBERT.

Je sais, mon brave homme, que vous êtes un des doyens du palais... Un pilier du châtelet...

BONNEFOI.

Oui, monsieur, j'ai vu le rappel et la chute du parlement; l'installation du Jury, et j'ai été dans le temps roi de la Bazoche !..

ROSAMBERT.

Air : *de l'Auberge du grand Frédéric.*

Mais, au barreau, déjà si bien lancé,
Comment, mon cher, n'avoir pas fait fortune?

BONNEFOI.

Par vos pareils je fus souvent chassé,
Et mon aspect encor vous importune...
J'ai toujours vu dans le Palais
Des chicaneurs, pénétrer la cohorte,
Mais, moi, qui ne prêchai jamais
Que la concorde et que la paix,
Je devais rester à la porte...

ROSAMBERT.

Allez, vous êtes un gâte métier?...

BONNEFOI.

Et vous, un boute-feu...

ROSAMBERT.

Monsieur Bonnefoi...

BONNEFOI.

Oui, monsieur Rosambert, c'est grâce à vous que la famille Chauvin plaide en ce moment.

ROSAMBERT.

C'est dans l'intérêt des héritiers...

BONNEFOI.

Dites plutôt dans le vôtre... Vous semez la discorde entre eux dans l'espoir de les lasser par d'éternelles plaidoieries et de les amener à vous vendre leur part dans la succession...

ROSAMBERT.

C'est une calomnie!...

BONNEFOI.

J'ai même peur que vous ne donniez de mauvais conseils à ma filleule Henriette.

ROSAMBERT.

La pauvre enfant... Dieu me garde d'aller lui dire que son cousin est mort... Mais, après tous ces ménagemens, il n'est pas défendu de veiller sur les intérêts d'une mineure...

BONNEFOI.

Personne ne vous en prie... Elle est en tutelle... D'ailleurs, j'ai dans l'idée que Julien n'est pas ce qu'on veut bien nous dire...

ROSAMBERT.

Ah! le décès est bien et duement constaté.

BONNEFOI.

Par des lettres... Des oui-dire... Cela ne prouve rien...

ROSAMBERT.

S'il vous faut des preuves parlantes... D'après l'avis que nous avions fait insérer dans les petites affiches; il vient de nous arriver un témoin.

BONNEFOI.

Un témoin !..

ROSAMBERT.

Un témoin oculaire de la mort de votre jeune ami...

BONNEFOI.

Pauvre Julien...

ROSAMBERT.

Vous pourrez le voir ce témoin, je dois le présenter à toute la famille avant l'heure de l'audience... Vous n'ignorez pas, que c'est aujourd'hui que la succession est ouverte au tribunal de première instance?..

BONNEFOI, *à part.*

Puisqu'il en est ainsi... allons déposer le testament de Julien entre les mains de monsieur le président. (*Ritournelle, fausse sortie. Tout en regardant à la cantonnade.*) Quand je le disais.... encore mademoiselle Henriette qui vient par ici..

ROSAMBERT, *regardant aussi.*

C'est tout simple, ouvrière chez un costumier des Cours et tribunaux, elle reporte son ouvrage... Elle a aussi sa clientelle, cette enfant...

SCÈNE IV.

Les Précédens, HENRIETTE, *apportant des rabats, une robe noire et un bonnet carré*, Plusieurs gens de robe *çà et là, dans la salle.*

HENRIETTE, *à un avocat.*

Air : *De la petite Coquette.*

Voici le rabat
Avec lequel, comme on pense,
Monsieur l'avocat
Fait jabot à l'audience;

(A un autre.)

Voilà votre bonnet carré
Qui fait tant rire l'auditoire...
Vous, voilà votre robe noire,
Le tout à neuf est restauré.
Quant au prix, cela n'est pas cher,
Vous voyez, j'ai d' l'exactitude.

(*A un jeune homme qui la lutine.*)

Vous, retournez à votre étude,
Vous faites là des pas de clerc...
(*Elle vient en scène et regarde à la cantonnade.*)
Ma tournée est faite,
Il faut en cachette
Qu'à présent je guette
Cet avoué malin;
Faisons sentinelle...

BONNEFOI, *à part.*

Eh bien! qu'attend-elle?...

(Haut.)

Vous voilà, la belle...

HENRIETTE, *surprise.*

Bonjour, mon parrain.

BONNEFOI.

Retournez à votre boutique.

HENRIETTE.

Il faut bien servir la pratique.

BONNEFOI.

Tout est fini...
Partons d'ici...

HENRIETTE, *faisant des signes à Rosambert.*

Oui, oui... je m'en vais aussi...

(A part.)

ENSEMBLE.

Quoique mon parrain
Partout me suive et me guette
A l'avoué soudain
Je veux parler en cachette.
De le suivre faisons semblant
Et revenons ici, bien vîte.
(*Haut.*)
Mon parrain, partons tout de suite.
A la boutique l'on m'attend.

BONNEFOI, *à part.*

A son magasin
Faisons rentrer Henriette,
Cet avoué malin
Lui parlerait en cachette;
De me fâcher faisons semblant.
(*Haut.*)
Mademoiselle, venez vîte,
Que l'on me suive tout de suite
A la boutique on vous attend.

ROSAMBERT.

A votre parrain,
Obéissez, Henriette.
(*Bas.*)
Puis, ici, soudain
Venez me voir en cachette....
De le suivre faites semblant,
Et près de moi, revenez vîte,
Tous deux nous causerons ensuite;
Ici, Rosambert vous attend...

(*Bonnefoi sort, Henriette fait semblant de le suivre et revient, bientôt après.*)

SCÈNE V.

ROSAMBERT, HENRIETTE.

ROSAMBERT.

Oh! la petite rusée... elle entend les affaires.

HENRIETTE, *revenant.*

Monsieur Rosambert, me voilà...

ROSAMBERT.

Ça n'a pas été long...

HENRIETTE.

Notre boutique fait le coin de la salle des Pas Perdus

et de la galerie du Palais... Mon parain m'y a vu entrer et il a continué son chemin... mais ne voilà-t il pas que mon tuteur ne voulait plus me laisser sortir.

ROSAMBERT.

Votre tuteur ?

HENRIETTE.

Dieu ! est-ce ennuyeux ces tuteurs et ces parrains..... on ne peut jamais faire ses volontés avec eux ; faut dire tout... d'où l'on vient, où l'on va, ce qu'on vous écrit, à qui on pense... tout ça, c'est bon tant qu'on est petite fille, mais, quand on commence à avoir l'âge de raison, on ne serait pas fâchée de s'amuser un peu..... honnêtement....

ROSAMBERT.

Oui... oui... eh ! bien, ma chère enfant, cela viendra à votre majorité...

HENRIETTE.

Et, quand est-ce, qu'elle arrivera ma majorité ?...

ROSAMBERT.

A vingt-un ans...

HENRIETTE.

Oh ! je ne pourrai jamais attendre jusques-là...

ROSAMBERT.

Peste ! la petite commère... mais cependant il faut bien prendre patience.

HENRIETTE.

Du tout... il y a un moyen, je ferai comme ma camarade Juliette...

ROSAMBERT.

Et, qu'a-t-elle fait votre camarade Juliette ?

HENRIETTE.

Elle s'est fait émanciper, et au moins elle a pu épouser celui qu'elle aimait.

ROSAMBERT.

Voyez-vous ça...

HENRIETTE.

Dame... c'est dans les lois, n'est-ce pas ? je ne serais pas la première qui se serait émancipée.

ROSAMBERT.

Non, sans doute...

HENRIETTE.

Ça fait qu'à son retour, je pourrai épouser mon Julien, que j'aime tant.

ROSAMBERT, *à part.*

Pauvre petite... si elle savait ce qui en est.

HENRIETTE.

Et puis, voyez-vous, je serais contente de jouer ce tour-là à mon tuteur... parce que je lui en veux... il ne m'avait pas dit qu'il me revenait une part dans la succession de je ne sais quel parent.

ROSAMBERT.

En général, les tuteurs n'aiment pas à rendre des comptes...

HENRIETTE.

Ah ! comme il va être attrapé...

Air : *Nouveau de Charles Plantade.*

J' m'émancipe, (*bis.*)
J'ai pris mon tuteur en grippe;
J' m'émancipe, (*bis.*)
Je ferai
Tout c' que j' voudrai.

Mon tuteur à mes projets
N' mettra plus aucun obstacle,
J'irai le soir au spectacle
Quand on m' donn'ra des billets;
Pour mari, je pourrai prendre
Un amant des plus gentils,
Enfin, j' pourrai, sans attendre
Jouir de mes droits civils.

Je m'émancipe, (*bis.*)

DEUXIEME COUPLET.

J' pourrai prendre du bon tems,
Et danser tous les dimanches;
J' pourrai porter des rob's blanches,
Des chapeaux et des rubans!
Sur ma conduite, plus de blâme,
Bref, je serai, dieu merci,
Aussi libre qu'une femme
En puissance de mari...

Je m'émancipe. (*bis.*) *etc.*

ROSAMBERT.

Mais, savez-vous, comment il faut s'y prendre ?

HENRIETTE.

Oh ! je ne suis pas en peine, je m'y prendrai comme ma camarade Juliette... C'est d'après son conseil que je suis venue vous trouver.

ROSAMBERT.

Et vous avez très-bien fait. (*á part.*) Encore une petite portion de l'héritage, qui me reviendra.

HENRIETTE.

Ainsi, vous m'arrangerez cela comme pour vous, monsieur Rosambert ?

ROSAMBERT.

Oui, ma petite...

HENRIETTE.

Ça se trouve bien, tous nos parens sont à Paris pour l'héritage, on les assemblera en conseil de famille, comme on a fait pour Juliette, et puis, ça sera fini de mon tuteur, je serai à mon compte.

ROSAMBERT.

Vous pouvez, dès à présent, regarder la chose comme terminée et vous figurer que vous avez vingt-un ans accomplis.

HENRIETTE.

Quant à ça, je n'en ai que dix-huit.. et même pas encore.. (*On entend dans la coulisse les deux frères Chauvin qui se disputent.*)

PIERRE CHAUVIN.

J'te dis que j'plaid'rons.

JACQUES CHAUVIN.

Et mé aussi... et tu voiras...

PIERRE.

Nous voirons.

ROSAMBERT, *allant regarder à la cantonnade.*

Ah ! ah ! voilà les deux frères Chauvin qui commencent leur journée, ils se disputent...

HENRIETTE, *regardant aussi.*

Mon parrain est avec eux... je m'sauve, merci, mon bon p'tit monsieur Rosambert : ah ! que j'suis contente !... que j'suis contente... (*Elle sort en chantant.*)

J' m'émancipe, (*bis.*) *etc.*

SCÈNE VI.

ROSAMBERT, BONNEFOI, PIERRE et JACQUES CHAUVIN.

PIERRE.

Quant j'te dis qu'tu voiras...

JACQUES.

Et moi, quant j'te dis qu'nous voirons... Qu'euqu'ta à répondre....

ROSAMBERT, *à part se frottant les mains*

Ça va bien... ça va bien...

BONNEFOI, *aux deux frères.*

Comment! messieurs, vous refusez ma médiation?

PIERRE ET JACQUES, *avec humeur.*

Je n'dis ni oui, ni non...

JACQUES.

Air : *Je suis la petite Marie. (De Charles Plantade.)*

C'est la coutum' de Normandie,
On plaid' pour un oui, pour un non;
Pour un' femme laide ou jolie,
Pour un' poule, pour un ânon.
Dans not' pays, quand un jeun' drille
Veut de trop près, r'garder un' fille,
La p'tit' lui dit : quoiqu' vous cherchais?
Gare à vous, si vous approchais...
Marchais, (*bis.*)
Ou j' vous fais un procès...

PIERRE.

J' voulons plaider contre mon frère;
Si ça m'amus' quoiqu' ça vous fait?
On plaid' cheux nous, contr' père et mère,
Quand on y voit son intérêt;
Pour moi, je ruin'rais ma nourrice,
Par autorité de justice,
Chacun pour soi, les autres après;
Nous sommes Normands et Français,
Marchais, (*bis.*)
Nous voulons des procès.

BONNEFOI.

Deux frères, plaider l'un contre l'autre... c'est un

scandale... la justice ne verra pas cela d'un bon œil..... (*avec attendrissement.*)

Air : *Vaud. de l'Ecu de six francs.*

Vîte, Etéocle et Polynice,
Allez plaider à vos dépens ;
Oui, croyez-moi, de la justice
Méfiez-vous, quoique Normands.
Si vous refusez par colère
De partager la pomme en deux,
Thémis pourra bien sous vos yeux,
Manger la pomme tout entière...

(*Il se remet à son bureau.*)

ROSAMBERT.

Allons donc, monsieur le doyen de la Bazoche ; pourquoi tourmenter ces braves gens. (*aux frères Chauvin.*) N'est-il pas vrai, mes amis...

PIERRE.

Oui, monsieur Rosambert...

JACQUES.

Oui, mon doux monsieur Rosambert...

PIERRE, *à part.*

C'est ça un fier avoué, il fait semblant de prendre les intérêts d'mon frère et il m'avertit de tout.

JACQUES, *à part.*

Il est l'procureux d'mon frère pour la frime, mais, c'est pour mé qu'il travaille.

PIERRE, *à Jacques.*

Ah! tu veux du papier timbré... Eh ! ben t'en auras.

JACQUES.

Marchais!... marchais !... je n's'rons pas en reste.

PIERRE.

T'en mang'ras plus qu'il ne t'en r'viendra.

JACQUES.

T'en mang'ras autant qu'mé, c'est ce qui me console....

PIERRE.

Ça m'est égal.... j'en ai assez...

JACQUES.

J'en ai autant qu'té...

PIERRE.

C'n'est point c'que tu dis, pis qu'tu prétends que j't'ai trompé à la mort de défunt not' pauvre père...

JACQUES.

Oui, j'lai dit, et je n' m'en dédis point, tu m'as laissé le verger ousque le vent abat tout's les pommes, tandis qu'ça fait tourner l'moulin qu't'as gardé pour té.

PIERRE.

Dis plutôt qu'la moitié du temps, je ne pouvons moudre faute de vent et qu'ton verger t'rapporte le double d'mon moulin.

ROSAMBERT, *bas à Pierre.*

Tenez ferme.... (*bas à Jacques.*) Ne cédez pas.

JACQUES.

Abandonne-mé ta part dans l'héritage d'not' cousin Julien et j' te tiens quitte...

PIERRE.

Baille-mé la tienne, et je n'te d'mandons pus rien...

ROSAMBERT.

Eh ! mes enfans, à quoi bon vous agiter ainsi.... cela regarde vos avocats !

Air : *Du courage.* (*Du Maçon.*)

A la justice laissez faire,
Par état, ell' s'y connait mieux.
JACQUES ET PIERRE.
Mais si j' perdions...
ROSAMBERT.
Dans cette affaire
Vous ne perdrez pas tous les deux.
PIERRE.
Mè, je n' voulons point de partage.
JACQUES.
Mè, j' comptons ben, que l'héritage
A mè tout seul me reviendra.
JACQUES ET PIERRE.
Du courage; (*bis.*)
La chicane est toujours là...
ROSAMBERT, *les excitant*
Du courage, (*bis.*)
La chicane est toujours là...

(*Ils apperçoivent leurs avocats et se promènent avec eux.*)

PIERRE, *revenant et prenant à part Rosambert.*

Pardon, mon cher monsieur, c'est que j's'rais bien aise de vous expliquer un peu les choses en cachette de mon frère... Je sais bien qu'vous n'êtes pas manchot et qu'vous savez vos cinq Codes sur l'bout d'vos dix doigts... Mais, c'est pas ça, voyez-vous, j'suis né avant l's affaires mé, sous la cotume de Normandie, c'est un' bonne cotume tout d'même, elle veut qu'les aînés aient la plus grosse part dans les successions... par ainsi puisque j'suis son aîné et qu'il vivrait cent ans, qu'il ne serait toujours qu'mon cadet, il est clair que dans l'héritage de défunt not'pauvr' père, il m'a volé comm' dans un bois... suivant la coutum' d'Normandie... il faut qu'il m'rende c' qu'il m'a pris.... (*Jacques paraît dans le fond.*) Hein ! n'oubliez pas la coutume d'Normandie... (*Il sort, Jacques disparaît.*)

ROSAMBERT, *sur le devant de la scène.*

Et de trois... qu'est-ce que je dis donc... et de quatre, car j'aperçois madame Bonnard, née Chauvin, bourgeoise acariâtre, ci-devant grande plaideuse... nous nous entendrons parfaitement, et je me vois bientôt légataire universel, sans être de la famille...

SCÈNE VII.

ROSAMBERT, Mme. BONNARD.

Mme. BONNARD.

Ah ! vous voilà, mon cher monsieur Rosambert... je ne me reconnaissais plus dans le palais... il y a si long-temps que je n'y suis venue... (*avec un soupir.*) depuis mon mariage avec monsieur Bonnard... il a les procès en horreur, ce pauvre cher homme...

ROSAMBERT.

Et vous lui avez sacrifié votre penchant pour la procédure...

Mme. BONNARD.

Hélas ! oui... de son côté, il m'a sacrifié le jeu de boules, qu'il aimait à la fureur. (*Regardant de tous côtés.*) Je commence à m'orienter... je me retrouve...

la police correctionnelle, à droite, au haut de l'escalier; le tribunal de première instance au milieu, mais on a fait des changemens, la buvette était là... ce n'est pas que j'y allasse au moins... que de fois j'ai regardé l'heure à cette horloge, c'est que dans mon temps j'étais une habituée, je suivais toutes les causes: les plaintes en calomnie, pour injures, pour voies de fait, pour vagabondage... les affaires conjugales surtout m'amusaient infiniment; par exemple, j'étais au désespoir quand on jugeait à huit-clos... mais dans ces cas-là... je me faufilais avec une robe d'avocat... je venais ici, comme on va au spectacle, on m'avait donné mes entrées, et j'avais toujours ma chauffrette, et ma place gardée...

Air : *Je loge au quatrième étage.*

Lorsque j'étais fille mineure,
J'allais voir juger au Palais.
Je plaidai quand je fus majeure,
Mais, l'hymen vint bientôt après,
Je négligeai tous les procès...

ROSAMBERT.

C'est un malheur, mais c'est l'usage,
Les demoiselles à présent
Dès qu'elles entrent en ménage,
Négligent les arts d'agrément.

Mme. BONNARD.

Je me rapellerai toujours, aux assises, l'affaire de l'épicier droguiste et barbare... ah! monsieur, quelle impression cela me fit! J'étais encore petite fille alors, eh! bien, je m'évanouis trois fois... je pleurais si fort, que monsieur le procureur du roi ne s'entendait plus, et que la sentinelle fut obligée de m'emporter dans les collidors... ce jour-là, ça ne finit qu'à minuit, et ma pauvre mère ne savait ce que j'étais devenue... que voulez-vous, c'était pour moi un délassement, une récréation... mais parlons de choses moins gaies, où en est mon procès avec mon mari?..

ROSAMBERT.

Comme je vous l'ai dit, madame, il sera jugé aujourd'hui même.

Mme. BONNARD.

Aujourd'hui... plus j'approche du moment fatal... et plus je tremble...

ROSAMBERT.

Terreurs paniques... qui peut vous effrayer ainsi?..

Mme. BONNARD.

Moi, porter plainte contre mon époux... contre monsieur Bonnard, l'accuser de mauvais traitemens... lui qui est si bon... si bon... qu'il en est... trop bon.

ROSAMBERT.

C'est lui rendre service....

Mme. BONNARD.

Profiter de son absence, pour demander la séparation de corps, moi qui l'aime tant... enfin, monsieur, j'ai rêvé toute la nuit de mon mari...

ROSAMBERT.

C'était le cauchemar...

Mme. BONNARD.

Je crois que oui... c'était le cauchemar... pauvre minet...

ROSAMBERT, *froidement.*

Ce n'est plus le moment de discuter ce point... le fait est, que par apathie, ignorance, ou incapacité, votre cher époux a déjà perdu la plus grande partie de sa fortune, qu'il vous écheoit en ce moment une portion assez majeure dans un riche héritage; que vos droits, quoique certains, seront peut-être contestés... qu'alors, il faudra plaider, que monsieur Bonnard vous refuserait toute autorisation... qu'enfin, il ne nous reste plus que le moyen que nous employons.

Mme. BONNARD.

Mais au moins... êtes-vous bien sûr?..

ROSAMBERT.

Monsieur Bonnard a été assigné à son domicile, il sera condamné aujourd'hui par défaut; la séparation de corps entraîne celle de biens...

Mme. BONNARD, *en soupirant.*

Dien! la séparation de corps...

ROSAMBERT.

Nous touchons notre part de l'héritage, monsieur Bonnard revient, il trouve sa petite fortune arrondie... et il s'applaudit d'avoir pour épouse une femme de tête comme vous...

Mme. BONNARD.

Air : *De la Balançoire* (Amédée de Beauplan.)

Je m'abandonne à votre expérience,
Et ne veux pas discuter plus long-temps;
C'est à midi, je crois, que l'on commence,
Je reviendrai, monsieur, dans peu d'instans.
Ce cher époux...

ROSAMBERT.

Eh! madame, qu'importe!
C'est pour son bien...

Mad. BONNARD.

Hélas!... il en mourra,
Nous séparer tous les deux de la sorte...

ROSAMBERT.

Quand je vous dis qu'il vous remerciera.

ENSEMBLE.

Mad. BONNARD.

Je m'abandonne à votre expérience, etc., etc.

ROSAMBERT.

Reposez-vous sur mon expérience, etc., etc.

(*Mme. Bonnard sort, reconduite par Rosambert.*)

SCÈNE VIII.

M. BONNARD, *arrivant par l'autre côté.*

C'est donc ici le palais de Justice... l'antre de la chicane... Dieu!.. que c'est sombre et humide... on devrait bien mettre un poële dans cette grande salle... et ces figures que l'on rencontre... à peine si j'ose les regarder... j'ai toujours peur qu'on ne m'intente un procès... pauvre Bonnard...

SCÈNE IX.

M. BONNARD, ROSAMBERT.

ROSAMBERT, *en entrant, apperçoit M. Bonnard qui regarde de tous côtés, et retourne son papier dans ses mains.*

La bonne tête! (*haut.*) Monsieur a l'air étranger?..

BONNARD.

Etranger dans ces climats... oui, monsieur, j'arrive de voyage... j'étais allé passer quinze jours à Pontoise, chez un vieil ami... mes petites affaires avaient été mises en ordre avant mon départ... j'avais payé le mémoire du boulanger... de la blanchisseuse... et je dormais sur les deux oreilles... ah! monsieur, jugez de ma surprise!..

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

La joie au cœur, l'espoir dans l'âme,
Je retournais à la maison...
J'espérais embrasser ma femme,
Je trouve une assignation...
Il faut que cela s'éclaircisse,
Et par le quai des Morfondus,
Je venais chercher la justice
A la salle des Pas-Perdus.

ROSAMBERT.

Eh! bien, monsieur... il faut vous mettre sur la défensive...

BONNARD.

Je n'en ferai rien...

ROSAMBERT.

Mais, si l'on vous attaque?..

BONNARD.

Je ne veux pas me défendre...

ROSAMBERT.

Si l'on vous intente un procès?..

BONNARD.

Je ne plaiderai pas...

ROSAMBERT.

Prenez-y garde... on croira que vous avez peur... et l'on sera plus exigeant...

BONNARD.

Alors, j'abandonnerai le tout... je n'aime pas les procès... je n'en veux pas...

ROSAMBERT.

Vous serez condamné par défaut, avec frais et dépens...

BONNARD, *s'échauffant.*

Comment, on me prendra ce qui m'appartient légitimement, je me laisserai dépouiller sans souffler le mot, et je serai condamné aux dépens, par dessus le marché !..

ROSAMBERT.

Si vous êtes en droit, défendez-vous...

BONNARD.

Mais, si je ne veux pas me défendre...

ROSAMBERT.

Alors, condamné...

BONNARD.

Mais, dès que je consens...

ROSAMBERT.

On ne veut pas de grâce... il faut qu'un bon jugement établisse que vous n'avez aucun droit...

BONNARD.

Oh ! c'est trop fort... au surplus, nous allons... nous allons... et nous ne savons pas même ce dont il s'agit...

ROSAMBERT.

Eh quoi, vous n'avez pas lu ?

BONNARD.

J'ai de si mauvais yeux... et la justice a une si mauvaise écriture.... et un style... que l'on n'y comprend rien du tout...

ROSAMBERT, *prenant le papier.*

Si monsieur veut permettre... (*Jetant un coup d'œil sur l'assignation, à part.*) Quelle rencontre... M. Bonnard...

BONNARD, *inquiet.*

Qu'avez-vous donc ?

ROSAMBERT.

Ah! mon pauvre monsieur.... quel coup je vais vous porter..

BONNARD, *tremblant.*

Vous m'effrayez...

ROSAMBERT, *d'un ton solennel.*

Savez-vous bien par qui vous êtes assigné? par votre femme...

BONNARD, *atterré.*

Madame Bonnard!

ROSAMBERT.

Ce n'est pas tout... Homme respectable, on vous accuse de voies de fait envers votre épouse...

BONNARD.

Air : *de ma Céline amant modeste.*

Quelle indignité!.. quel outrage!..
C'est incroyable... c'est affreux!..
Nous faisons le meilleur ménage,
Quoiqu'un peu trop vifs tous les deux.
Il s'est bien donné, je le pense,
De temps en temps, quelques petits soufflets;
Mais, avec cette différence,
Que c'est moi qui les recevais...

ROSAMBERT.

Enfin, vous êtes assigné en séparation de corps et de biens...

BONNARD.

Ah! c'en est trop... c'en est vraiment trop...

(*Il s'essuie les yeux.*)

ROSAMBERT.

Aussi vous n'avez qu'une chose à faire... c'est de porter plainte à votre tour contre votre épouse...

BONNARD.

Mais de quoi l'accuser?

ROSAMBERT.

La justice y verra plus clair que vous.

BONNARD, *se révoltant.*

Au fait... puisque l'on me pousse à bout, je plaidera avec elle, pour lui apprendre à me faire un procès...

ROSAMBERT.

C'est cela, il faut faire la guerre pour conquérir la paix... (*Ritournelle de l'air suivant*) Mais voici tous nos plaideurs qui se rendent ici pour l'heure de l'audience. (*A part.*) Madame Bonnard est avec eux... (*Haut.*) Venez, mon cher client, vous allez rédiger votre plainte au café en prenant une limonade, (*à part.*) et moi, courons chercher le témoin mortuaire qui doit m'attendre au billard...

(*Il emmène M. Bonnard.*)

SCÈNE X.

PIERRE et JACQUES CHAUVIN, BONNEFOI, Mme BONNARD, Plaideurs, Plaideuses, Avocats.

(*Les parens portent des crêpes à leurs chapeaux et à leurs bonnets.*)

TOUS.

Air : *des Fenêtres à louer.*

Allons / Allez } tous gaîment
Chez le président,
Voici le moment,
L'audience
Commence...
Dites / Disons } en pleurant
Notre / Votre } cher parent,
C'est un bon métier
Que celui d'héritier.

PIERRE.

Cousin vertueux,
Quand, dans cett' circonstance,
Tu nous rends heureux,
Tu combles tous nos vœux.
Nous d'vons être joyeux;
Oui, par reconnaissance,
Tu ne voudrais pas
Avoir fait des ingrats.

TOUS.

Allez / Allons } tous gaîment, etc.

MAD. BONNARD.

Je vais donc enfin
Avoir robe de soie,
Cachemire, écrin ;
Ne sortir qu'en sapin :
Quel heureux destin !
Ah ! j'en pleure de joie,
J'ai depuis mon deuil
Toujours la larme à l'œil.

TOUS.

Allez } tous gaîment, etc.
Allons }

BONNEFOI, *à part.*

Oui, oui, chantez, messieurs les héritiers, en attendant le testament.

Mme. BONNARD.

On m'a dit que dans la succession il y avait un singe... d'abord je m'en empare.

PIERRE.

Si vous voulez me laisser l'argenterie, je vous abandonne ma part du jocko...

JACQUES.

Marchais... marchais... nous partagerons plus tard... je couperai le gâteau...

PIERRE.

Nous mettrons le singe à la criée.

Mme. BONNARD.

Ce que j'en ai dit du singe... c'était seulement pour avoir un souvenir de ce pauvre cousin. Ah ! (*s'essuyant les yeux.*) mais je ne vois pas M. Rosambert...

BONNEFOI.

Monsieur Rosambert,.. toujours monsieur Rosambert. (*Regardant à la cantonnade.*) Tenez, le voilà votre cher procureur.

PIERRE.

Qu'est-ce que c'est donc que cette nouvelle figure qui est avec lui ?...

JACQUES.

C'est peut-être quelque nouveau parent qu'il nous amène...

Mme. BONNARD.

Il en est capable... d'ailleurs nous n'en voulons plus... en voilà bien assez comme cela.

LES AUTRES.

Oui, oui...

JACQUES.

Il est convenu que la famille est au grand complet.

BONNEFOI, *qui a été regarder.*

(*A lui-même.*)Ah! mon Dieu... mais je ne me trompe pas... c'est... je ne sais ce qui me prend... mais la joie... le saisissement... je n'ai plus la force d'articuler une parole...

SCÈNE XI.

Les Mêmes, ROSAMBERT, JULIEN.

ROSAMBERT, *présentant Julien.*

Air : *du Renégat.*

Je vous amène du renfort.

BONNEFOI, *à part, n'osant le regarder.*

Ah! si c'était une méprise...

ROSAMBERT.

Monsieur confirme un triste sort...
Ainsi, que l'on se tranquillise...

Mad. BONNARD, PIERRE ET JACQUES.

Quoi, de Julien, vous vîtes le trépas?..

BONNEFOI, *reconnaissant Julien et près de se jetter dans ses bras.*

C'est lui... c'est toi?..

JULIEN, *à Bonnefoi.*

Chût!... ne me trahis pas...

ENSEMBLE.

(*A part.*) De plaisir, leur âme est ravie,
Je ris de leurs larmes vraiment;
S'ils savaient que je suis en vie,
Ils gémiraient bien autrement.

ROSAMBERT, *à part.*

De plaisir leur âme est ravie,
Il a bien fait le cher parent,
Puisqu'il devait perdre la vie,
De faire sa fortune avant...

BONNEFOI, *à part.*

De plaisir mon âme est ravie,
Mais, pourquoi vient-il cependant;
Puisqu'il n'a pas perdu la vie,
Annoncer son enterrement...

Mad. BONNARD, PIERRE, JACQUES.

L'espérance nous est ravie...
(*A part.*)
Il a bien fait ce cher parent,
Puisqu'il devait perdre la vie,
De faire sa fortune avant.

Mme BONNARD, *pleurnichant.*

Hélas! monsieur le témoin, vous venez nous mettre la mort dans le cœur. (*Vivement.*) A-t-on fait rafraîchir ce jeune étranger?

JULIEN.

Vous êtes trop bonne, madame. (*A part.*) Ces chers parens... de mon vivant, ils ne m'auraient pas offert un verre d'eau.

JACQUES.

Ainsi, monsieur, vous êtes donc bien sûr?...

JULIEN.

Ah! mon Dieu... sûr comme de mon existence.

PIERRE.

Ce pauvre cousin... nous ne l'avons jamais ni vu, ni connu...mais ça m'fait d'la peine pour lui, parce qu'enfin c'est toujours contrariant d'mourir...

Mme. BONNARD.

Que l'on dise encore que les Petites Affiches ne servent à rien... c'est sans contredit le meilleur journal... pas plus tard que demain je m'y abonne par reconnaissance. (*A Julien.*) Jeune homme, vous aurez la récompense honnête... c'est moi qui me charge de vous la donner...

JULIEN.

Il ne faut rien pour cela.

PIERRE.

Nous nous cotiserons.

JACQUES.

Je lui enverrai deux feuillettes de cidre.

JULIEN.

Vous me comblez. (*A part.*) On devrait toujours at-

tendre qu'on fût mort pour faire connaissance avec ses parens.

UN HUISSIER, *à Rosambert.*

L'audience de la sixième chambre.

TOUS LES PARENS.

A l'audience... à l'audience...

BONNEFOI, *à part, se frottant les mains.*

Oui... oui... allez vous casser le nez.

REPRISE DU CHOEUR.

Allons } tous gaîment
Allez }
Chez le président, etc.

(*Rosambert parcourt les rangs des plaideurs pour les exciter, ainsi que les avocats. Ils sortent tous, à l'exception de Julien et Bonnefoi.*)

Mme. BONNARD, *à Julien.*

Vous allez venir avec nous, n'est-ce pas, mon petit ami, pour faire votre déposition?

JULIEN.

Dans l'instant je vous suis...

Mme. BONNARD, *voyant que tout le monde est parti, se met à courir en disant:*

Ne commencez pas sans moi... ne commencez pas sans moi... (*Elle sort. On voit M. Bonnard qui traverse le théâtre en cherchant la porte du tribunal.*)

SCÈNE XII.

BONNEFOI, JULIEN.

BONNEFOI.

Ah! enfin, les voilà donc partis, et je puis t'embrasser. (*Il se jette à son cou.*) Mon bon Julien... c'est donc bien vrai que tu n'es pas mort.

JULIEN.

Comme tu vois.

BONNEFOI.

Ils auraient fini par me le faire croire, à force de me le répéter.

JULIEN.

Le fait est que je l'ai échappé belle.

Air : *Voyage, voyage.*

Après tant de périls, moi-même,
Je suis surpris d'être vivant ;
Et de pouvoir à ceux que j'aime
Prouver que je suis bien portant !
J'ai parcouru l'Afrique,
L'Asie et l'Amérique ;
Tu vois que le témoin
Revient de loin...
La fortune est vraiment
Un gouffre
Où l'on se perd en la cherchant !
On est balotté,
On est tourmenté ;
On maudit le sort,
Chacun vous croit mort.
Mais l'espoir est là.
On pense qu'on a
Maîtresse, amis, qu'on reverra....

Si tu savais comme cette idée nous soutient... assailli par les tempêtes... les corsaires... la foudre... la mitraille... naufragé, prisonnier, battu, ruiné, blessé...

On souffre, (*bis*) mais on ne meurt jamais !

Mais ne pensons plus à tout cela, je suis ressuscité... je suis riche...

BONNEEOI.

Tu as donc fait fortune?...

JULIEN.

Je ne pouvais manquer de réussir. N'avais-je pas, en qualité de commis-voyageur, emporté avec moi les produits des manufactures françaises ?

Air : *de Polichinelle sans le savoir.*

De notre sol et de notre industrie
Les fruits heureux partout sont accueillis ;
Les étrangers aiment notre patrie ;
De ses travaux ma fortune est le prix.

Le sombre Anglais, malgré sa politique,
En enrageant consomme nos produits ;
De Londre aussi la beauté romantique
Vient s'embellir des modes de Paris.

Tissus charmans, nos légères dentelles
Des bords de l'Ebre au Tage, chaque jour,
Sous leurs replis, garantissent les belles
Et du soleil et des feux de l'amour.

Nos draps cités en plus d'une contrée
Sont recherchés par les peuples germains :
De notre soie, avec art préparée,
La riche étoffe habille les Romains.

Des fleurs des champs surpassant l'élégance,
La fleur factice, en de lointains climats,
Trompe les yeux, et la rose de France
Brille en Russie, au milieu des frimats.

J'ai retrouvé nos tableaux dans Florence ;
Aux mains des Grecs, notre fer meurtrier ;
Nos blés au loin vont porter l'abondance ;
Nos vins sont bus dans l'univers entier.

Nous triomphons, aux rives de la Seine,
De cet émail à la Chine apprêté,
Et chaque jour, dans notre porcelaine
Le mandarin au Japon prend son thé.

La Perse en vain contre nous se récrie ;
J'ai vu son roi s'y livrer au repos
Sur des tapis de la Savonnerie,
Et le grand Turc est coiffé d'un Ternaux !

De notre sol et de notre industrie, etc.

Vive la joie et les amis ! bonsoir aux parens... A propos, et ma petite Henriette ?

BONNEFOI.

Elle est avec les autres à l'audience... (*On entend Henriette pleurer dans la coulisse.*) Mais tiens, je l'entends.

JULIEN.

Qu'a-t-elle donc ? qui peut la désoler ainsi ?

BONNEFOI.

Tiens-toi un instant à l'écart, tu vas le savoir...

(*Julien se retire au fond du théâtre, de manière à n'être point vu d'Henriette.*)

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, HENRIETTE. (*Elle entre en pleurant.*)

HENRIETTE.

Ah! mon Dieu... mon Dieu... c'est-il avoir du malheur...

BONNEFOI.

Qu'as-tu donc, mon enfant... tu pleures, je crois...

HENRIETTE.

Il n'y a peut-être pas de quoi... j'hérite.
(*Elle sanglotte.*)

BONNEFOI.

Tu hérites!

HENRIETTE.

Oui, mon parrain... je suis légataire universelle...
(*Ses sanglots redoublent.*)

BONNEFOI.

Eh bien, c'est ça qui te chagrine... tu peux te vanter qu'il n'y a pas beaucoup d'héritiers dans ton genre...

HENRIETTE.

AIR : *de la dame du château.* (A. de *B.*)

Vous avez l'cœur de rire,
Quand c'pauvr' Julien est mort,
C'est lui, s'il faut vous l'dire,
Qui m'laiss' un si beau sort.
Il faut voir la colère
De tous nos chers parens.
Mon Dieu, qu'ils sont méchants!
Mais, quoique légataire,
J'donn'rais tout mon argent
Pour le revoir vivant;
De tout son bien je ne veux rien,
Je ne voulais que mon Julien.

ENSEMBLE.

BONNEFOI.

De tout son bien
Tu ne veux rien,
Tu ne voulais que ton Julien.

JULIEN, *à part.*

De tout mon bien
Tu ne veux rien
Tu ne voulais que ton Julien.

Cette bonne Henriette !..

BONNEFOI.

Tu le regrettes donc beaucoup ?

HENRIETTE.

Je le crois bien... ce qui m'indigne, c'est de voir que je suis la seule qui le pleure...

JULIEN, *à part.*

Elle est charmante !.. je n'y tiens plus... (*il s'avance.*) Henriette !..

HENRIETTE, *le reconnaissant.*

Que vois-je ? Julien... est-il possible ?

JULIEN.

AIR : *C'est moi, c'est moi* (de Léocadie.)

C'est moi...

HENRIETTE.

C'est toi.

JULIEN.

C'est moi, que ton cœur attendait.

HENRIETTE.

C'est toi, que mon cœur demandait....
Quoi ! c'est toi..

JULIEN.

Oui, c'est moi.
En allant chercher la richesse,
L'espoir d'être à toi me guidait
Mon amour seul me commandait,
Mais à ton Julien, qui gardait
Le cœur de sa jeune maîtresse ?...

HENRIETTE.

C'est moi, (*ter.*)
Et mon cœur t'attendait
Oui, c'est toi qu'il demandait...

Sans songer à ton opulence,
Mon cœur me disait, en ce jour,
Te croyant perdu sans retour;
Ce prix si doux de ma constance
Hélas! qui me le donnera?
Enfin qui me consolera?

JULIEN.

C'est moi (*ter.*)
Que ton cœur attendait,
C'est moi que ton cœur demandait.

HENRIETTE.

C'est toi (*ter.*)
Que mon cœur attendait,
C'est toi que mon cœur demandait.

BONNEFOI.

Ah! çà, mes enfans, pardon, si je vous interromps... vous y reviendrez... mais votre mariage n'est pas encore une chose faite... Henriette dépend de ses parens... Julien, que ton retour soit encore un mystère pour eux.

JULIEN.

Mais, à quoi bon?

BONNEFOI.

D'après ton testament... ils doivent être furieux contre elle?

HENRIETTE.

Oh! je vous en réponds... ils m'auraient volontiers chassée de l'audience...

BONNEFOI.

J'imagine un moyen...

Air: *Canon de Berton, des cris de Paris.*

Chut... je les entends,
Tous vos parens
Reviennent ici mécontens;
Mais en secret
J'ai mon projet:
Craignez d'en détruire l'effet.
Je prévois ici leur tapage,
Leur fureur,
Mais, courage, (*bis*)
N'ayez pas peur.

JULIEN ET HENRIETTE.

Chut... je les entends,
Tous nos parens
Reviennent ici mécontens.

Un mot pourrait
De son projet
Pour nous faire manquer l'effet.
Je prévois ici leur tapage,
Leur fureur.
Mais, courage, (*bis.*)
N'ayons pas peur.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, PIERRE et JACQUES, *entrant l'un après l'autre.*

Suite du Canon.

PIERRE ET JACQUES.

Maudit testament,
J' n'ons rien vraiment.
Pour mé, queu désappointement!
Chien d' procureur,
Crains ma fureur...
Nous fair' plaider pour c't héritage
De malheur.
Ah! j'enrage,
Oui, j'enrage...
C'est une horreur.

SCÈNE XV.

Les Mêmes, M. et Mme. BONNARD.

Mme. BONNARD.

Suite du Canon.

Maudit testament!
C'est désolant!
Pour moi, quel désappointement!
Et mon mari
S'en mêle aussi...
En aurai-je assez, Dieu merci...
Mais au diable époux, héritage,
Procureur!...
Ah! j'enrage,
Oui, j'enrage.
C'est une horreur...

BONNARD, *à sa femme.*

Je suis innocent.
Ce testament
Ce n'est pas ma faute, vraiment.
Et ton mari
Est dieu merci
En ces lieux venu malgré lui...
Venir troubler notre ménage,
Quel malheur!
Ah! j'enrage,
Oui, j'enrage,
C'est une horreur.

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, ROSAMBERT.

ROSAMBERT.

Fin du canon.

Qu'est-ce que j'entends,
Mes chers clients,
Vous avez l'air bien mécontens...
Tout n'est pas fait,
J'ai mon projet
Il ne peut manquer son effet...
Vous êtes ici, je le gage,
Dans l'erreur!
Du courage, (*bis.*)
Nayez pas peur.

PIERRE, *à Rosambert.*

Maudit procureur... nous avoir fait venir de si loin pour rien...

JACQUES, *de même.*

Nous avoir fait plaider l'un contre l'autre, frère... nous, qui nous aimions tant...

BONNARD, *attendri.*

Avoir voulu me séparer de madame Bonnard... qui m'est si nécessaire...

Mme. BONNARD.

Avoir conseillé à mon mari de se défendre contre moi... contre une femme!..

BONNARD, *à sa femme.*

Tu m'en vois tout honteux...

TOUS.

Maudit Rosambert... c'est affreux... c'est abominable... (*Pendant le dialogue suivant, Bonnefoi, Henriette et Julien causent entr'eux.*)

ROSAMBERT.

Eh! bien... eh! bien, mes bons amis... calmez-vous... rien n'est encore désespéré... je soutiens que le testament est nul, de toute nullité...

PIERRE.

J'en ferai le serment...

JACQUES.

J'en lève la main...

ROSAMBERT.

Nous le ferons casser...

BONNARD.

Est-ce qu'il faudra encore plaider, ma femme?

Mme. BONNARD, PIERRE et JACQUES.

Oui, oui... nous plaiderons.

Mme. BONNARD.

Et quant à mademoiselle Henriette, elle sera émancipée, quand elle sera majeure...

BONNEFOI.

Un petit moment de silence... si cependant Henriette renonçait d'elle-même au testament?

Mme. BONNARD, PIERRE, JACQUES.

Renoncer au testament?

BONNARD.

Dis donc, bobonne, cela changerait bien les choses...

HENRIETTE.

Je serais émancipée?

Mme BONNARD.

Sur le champ.

HENRIETTE.

Et je pourrais me marier ?

Mme. BONNARD.

Comme tu voudras...

PIERRE et JACQUES.

Nous n'y mettons point d'empêchement.

HENRIETTE.

J'ai votre parole ?

Mme BONNARD.

C'est comme si tous les notaires y avaient passé.

HENRIETTE.

Puisqu'il en est ainsi, je renonce au testament de Julien.

Mme. BONNARD, *avec effusion.*

Cette chère amie... que je l'embrasse... ah ! le beau trait !.. je voudrais que ce pauvre Julien vécût pour apprécier son désintéressement.

JULIEN.

Un pareil vœu mérite d'être exaucé... consolez-vous, ma chère cousine, Julien est en parfaite santé, et plus disposé à signer un contrat de mariage, qu'un testament ; je vous invite, en son nom, à venir rire et danser à sa noce.

TOUS, *excepté Henriette et Bonnefoi.*

Quoi... vous seriez ?..

JULIEN.

Air : *L'amour qu'Edmon a su me taire.*

Oui, c'est Julien, qui, pour son Henriette,
De l'autre monde arrive tout exprès ;
Reprenez vos habits de fête,
Plus de larmes, plus de procès...
Dès ce moment, mon heureux mariage
Doit pour jamais vous réconcilier !
Pour vous sauver les ennuis du partage,
Je vais tâcher d'avoir un héritier.

Les parens ôtent leurs crêpes et les remettent dans (*leurs poches.*)

Mme. BONNARD, *à son mari.*

C'est égal, monsieur, je ne vous pardonnerai jamais d'avoir osé plaider contre moi.

BONNARD.

Dame... tu m'attaques... j'aurais été condamné par défaut...

Mme. BONNARD.

En défaut... ce ne serait pas la première fois qu'on vous y aurait trouvé.

BONNARD.

Mais...

Mme. BONNARD.

Taisez-vous, vous mériteriez qu'on vous fit interdire... enfin, tout mauvais que vous êtes, je vous garde...

JACQUES.

Mé, je garde mon verger.

PIERRE.

Mé, mon moulin.

JULIEN.

Moi, mon Henriette.

HENRIETTE.

Moi, mon Julien.

BONNEFOI.

Moi, ma bonne foi...

ROSAMBERT, *des papiers sous le bras.*

Et moi, mon dossier!..

VAUDEVILLE.

BONNEFOI.

Air nouveau de Biancourt, ou vaudeville de partie et revanche.

Sitôt qu'une place est vacante,
On s'agite pour l'obtenir.
A qui mieux mieux, on se supplante;
On ne fait qu'aller et venir.
J'en vois, de janvier en décembre,
Solliciter pour être élus.
Mais, de plus d'un grand l'anti-chambre
Est la salle des Pas-Perdus.

MAD. BONNARD.

Je soutiens, sans être bégueule,
Qu'une jeune femme à présent,
A Paris, ne peut sortir seule ;
Moi, l'on me suit à chaque instant.

M. BONNARD.

Mais, ta sagesse me rassure,
Dans tes yeux brillent tes vertus ;
Chacun, en voyant ta figure,
Se dit : encor des pas perdus.

JULIEN.

Près de Thémis, sa protectrice,
Le malheur qui cherche un recours
S'égare au Palais Justice,
S'il n'en connaît tous les détours.
Mais au Louvre, sans plaidoieries,
Tous ses vœux seront entendus ;
Dans le Palais des Tuileries,
Point de salle des Pas-Perdus.

JACQUES.

L'jeu des effets publics me tente,
Je voudrais m'y fair' tant seul'ment ;
Dix ou douz' mille francs de rente,
En cinq, ou même en trois pour cent.

PIERRE.

Vers ce tripot, va, prends ta course,
Mè, j' n'y port'rons point mes écus ;
Car, pour bien des joueurs, la bourse
Est la salle des Pas-Perdus.

ROSAMBERT.

De l'Opéra nymphe légère,
Zoé, nous montre un pied vainqueur.
Elle n'est que surnuméraire,
Mais ses jambes vont droit au cœur.
Enfin, ses poses gracieuses
Du balcon charment les crésus ;
A l'Opéra, pour nos danseuses,
Il n'est jamais de Pas-Perdus.

HENRIETTE, *au Public.*

Vous avez fait bien des absences,
Et la gaîté, fuyant nos jeux,
A pris de trop longues vacances,
Mais elle est rentrée en ces lieux.
Ah ! suivez-la, dans cet asyle,
Tous nos procès sont résolus ;
Et la salle du Vaudeville
N'est plus celle des Pas-Perdus.

FIN.

MIDI

OU

L'ABDICATION D'UNE FEMME,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. ST-HILAIRE, PAULIN ET ÉDOUARD;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 2 FÉVRIER 1826.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

A PARIS,

CHEZ QUOY, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,

BOULEVART ST.-MARTIN, N° 18.

1826.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ADOLPHE D'HÉRICOURT.	M. FÉDÉ.
ÉMILIE, sa femme.	Mlle CLARA.
M. MELVAL, leur oncle.	M. GUILLEMIN.
DOISNEL, receveur-général.	M. LEPEINTRE.
CAROLINE, sa femme.	Mlle DUSSÈRE.
PIERRE, domestique.	M. LEJEUNE.
AMIS D'ADOLPHE ET DE SA FEMME.	
OUVRIERS, MAÇONS ET CHARPENTIERS.	
PAYSANS ET PAYSANNES.	

La scène se passe de nos jours, dans une campagne aux environs de Paris.

Tout exemplaire non revêtu de la signature de l'éditeur sera réputé contrefait.

Vu au ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence, en date de ce jour.

Paris,

Par ordre de Son Excellence,

Le chef du bureau des théâtres,

COUPART.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
rue de Verneuil, n° 4.

MIDI

OU

L'ABDICATION D'UNE FEMME,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un petit salon d'été très élégant; à gauche de l'acteur est une cheminée sur laquelle est une pendule qui doit pouvoir marquer les heures indiquées dans la pièce. A droite, une porte donnant dans une autre pièce. Au fond, des fenêtres et une porte vitrée à travers lesquelles on aperçoit un joli jardin anglais. A gauche, vers le fond du jardin, une jolie maison moderne, à peine achevée, et sur une cheminée de laquelle est un bouquet.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉMILIE, CAROLINE, PIERRE.

(*Au lever du rideau, Pierre achève de nettoyer et de ranger les meubles.*)

ÉMILIE, *en entrant.*

Monsieur est-il parti?

PIERRE.

Oui, Madame, ce matin à huit heures, dans la calèche que l'on avait attelée d'après vos ordres.

ÉMILIE.

C'est bien. Portez tout de suite ce billet à un nommé M. Doisnel, que vous trouverez à l'hôtel de la poste, dans le village. Allez...

SCENE II.

ÉMILIE, CAROLINE.

CAROLINE.

Eh quoi !... tu écris à mon mari?

ÉMILIE.

Oui, pour lui accorder un rendez-vous qu'il m'a demandé.

CAROLINE.

Quel est ce mystère?

ÉMILIE

Tiens, lis. (*elle lui remet une lettre.*)

CAROLINE, *lisant.*

« Madame, il faut absolument que je vous voie, que « je vous parle, il y va du bonheur de ma vie!... Ne « soyez plus insensible aux tourmens que j'endure : si « le premier aveu de mes sentimens a pu vous offenser, « daignez me permettre au moins d'aller implorer à « vos genoux mon pardon.

« BARTHELEMY DOISNEL. »

Je n'en reviens pas... Comment, après six mois de mariage...

ÉMILIE.

Ton mari est infidèle, hélas! oui... mais sois tranquille, son cœur n'y est pour rien ; c'est par ton qu'il m'adore : ce bon M. Doisnel se croit obligé à quarante-cinq ans de singer les jeunes fats à la mode... il a pris le parti de faire, comme eux, des conquêtes de boudoirs... Que veux-tu?... un financier, c'est une fatalité, il faut toujours qu'il ait son petit contingent de ridicule. Pour mieux assurer le succès de ses intrigues, M. le receveur-général s'est bien gardé de dire à qui que ce fût qu'il avait une femme en province... tout le monde

à Paris, du moins dans notre cercle, le croit garçon, et, ne se doutant pas de notre ancienne liaison, il a pris aussi cette qualité vis-à-vis de moi.

CAROLINE.

Cela crie vengeance!...

ÉMILIE.

Aussi, est-ce pour te venger que je t'ai engagée à quitter secrètement ta retraite; ton mari a besoin d'une leçon, et il la recevra aujourd'hui même.

CAROLINE.

Mais si le tien venait à découvrir...

ÉMILIE.

Oh! le mien ne nous gênera pas... d'abord, il n'est pas jaloux, et puis il fait tout ce que je veux.

CAROLINE.

Comment?

ÉMILIE.

Oui, mon ménage est une monarchie absolue, où moi je suis reine, et mon mari tout au plus ministre d'état : il est vrai que mon despotisme est tempéré par des égards, des soins, et l'amour... mais je règne enfin, et je règne seule.

CAROLINE.

Ah! que tu es heureuse!

ÉMILIE.

Tu me portes envie?

CAROLINE.

Je ne serais pas femme, sans cela.

ÉMILIE.

Eh bien! voilà pourtant comme on juge le bonheur des souverains sur l'apparence!... tu ne comptes donc pour rien les ennuis, les embarras du gouvernement?... Tiens, rappelle-toi l'aimable despote de Golconde.

AIR : Ce que j'éprouve en vous voyant, etc.

Qu'un éventail semblait léger
A cette Aline, avant qu'elle fût reine!

Qu'il devint lourd dans sa main souveraine,
Lorsqu'en sceptre il fallut le changer !
Du bandeau qui ceignait sa tête
Dédaignant la triste splendeur,
Aline, au sein de la grandeur,
De temps en temps reprenait sa houlette,
Pour retrouver un instant de bonheur.

CAROLINE.

C'est égal, quitte à reprendre aussi de temps en temps la houlette, je voudrais essayer de la royauté.

ÉMILIE.

Si cela devait toujours durer, encore!... mais tiens, regarde la pendule, quelle heure est-il?

CAROLINE.

Dix heures... eh bien?

ÉMILIE

Eh bien ! dans deux heures je serai détrônée; à midi sonnant, mon règne finit.

CAROLINE.

Comment?... c'est une plaisanterie?

ÉMILIE.

Du tout.

CAROLINE.

Mais explique-toi donc alors ?

ÉMILIE.

Tu sais qu'en sortant de pension, à quinze ans, je retournai chez mon oncle, M. Melval. Son désir le plus ardent avait toujours été de m'unir à mon cousin; il le fit donc revenir auprès de nous.

CAROLINE.

Et M. d'Héricourt ne tarda sans doute pas à t'aimer ?

ÉMILIE.

Au contraire, il ne pouvait pas me souffrir : j'étais volontaire, lui, passablement entêté; si bien que nous nous querellions sans cesse. Au bout du premier mois, il perdit patience et s'en retourna à Paris... moi, je restai à Bordeaux. L'âge, la lecture, peut-être aussi le dépit de m'être vue dédaignée, me firent faire

des réflexions sérieuses; un changement presque subit s'opéra dans mon caractère: M. Melval en fut enchanté, et, revenant aussitôt à son projet favori, il écrivit à Adolphe que j'étais devenue docile, douce, sensée, économe, enfin parfaite... il exagérait un peu.

CAROLINE.

Et que répondit le futur à tout cela?

ÉMILIE.

Qu'il n'en croyait pas un mot.

CAROLINE.

C'est aimable.

ÉMILIE, *souriant.*

Cependant il revint... il reconnut qu'en effet j'étais changée, et j'eus le bonheur de lui plaire, quoiqu'il conservât toujours un peu de défiance... ce grand changement pouvait bien n'être qu'un calcul, une petite comédie, dont le mariage amènerait le dénouement... voilà ce que disait Adolphe, et il hésitait encore... De son côté, mon tuteur insistait de plus en plus... enfin, dans l'ardeur de son zèle matrimonial, il alla jusqu'à proposer à mon mari... oh! l'arrangement le plus singulier, le plus étrange!...

CAROLINE.

Quoi donc?

ÉMILIE.

Tu connais mon oncle, il a toujours été un peu original; mais, en vérité, il n'a jamais rien fait de cette force-là... c'est une espèce d'épreuve... un mariage à l'essai... Ils convinrent ensemble qu'Adolphe m'épouserait, et me laisserait pendant un mois un plein pouvoir; que mes moindres désirs seraient pour lui des ordres. Si j'abusais de mon autorité pour faire des dépenses folles, mon tuteur répondait de tout... On estima, par approximation, mes extravagances à une soixantaine de mille francs... c'était honnête pour un mois... la somme fut déposée chez un notaire... on signa la convention secrète, et notre union fut conclue.

CAROLINE.

Quelle idée!... Sais-tu que M. Melval jouait gros jeu? On m'avait pourtant dit qu'il poussait l'économie jusqu'à l'avarice.

ÉMILIE.

C'est vrai; mais il m'aime tant, et puis, il était tellement sûr de son fait...

CAROLINE.

Et c'est réellement aujourd'hui que finit ton empire?

ÉMILIE.

Ah! mon Dieu! oui... J'ai voulu du moins que les dernières heures en fussent bien employées, et la leçon que je prépare à ton volage receveur-général...

CAROLINE.

Je ne sais quel est ton projet; mais je ne suis pas sans inquiétude... tu es d'une étourderie... C'est que je ne règne pas, moi; je serais responsable.

ÉMILIE.

Sois donc tranquille; je te réponds de ton mari.

AIR du Vaudeville de la petite Sœur.

Quand de lui tu veux te venger,
Pourquoi donc un pareil scrupule?
Crois-moi, pour le mieux corriger
Faisons-lui peur du ridicule;
Qu'il tremble qu'un jour, sans éclat,
Sa femme, au sein du mariage,
S'il tient toujours au célibat,
N'essaie à son tour du veuvage.

Il est bien entendu qu'il en sera quitte pour la peur. Mais, chut!... voilà mon esclave.

SCENE III.

LES MÊMES, ADOLPHE.

ADOLPHE *accourant.*

Ah! enfin, me voilà arrivé, chère Emilie!... (*il va pour l'embrasser.*)

ÉMILIE, *le repoussant doucement.*

Es-tu fou?.. salue donc Madame.

ADOLPHE, *saluant.*

Pardon, Madame... c'est que je... (*à part.*) Vous verrez que je ne pourrai pas embrasser ma femme à présent.

ÉMILIE.

As-tu fait porter toutes mes invitations pour le déjeûner de ce matin?

ADOLPHE.

Oui, et je te réponds que je me suis bien dépêché d'expédier cette affaire pour revenir plus tôt près de toi.

ÉMILIE.

Comment donc, de la galanterie?... mais tu n'y penses pas...

AIR d'Aristippe.

En ce moment, un aussi doux langage
A juste titre me surprend;
Après un mois de mariage,
En vérité, c'est étonnant.
Songe donc que si, pour nous plaire,
Le ton galant que tu veux prendre ici,
Dans un amant n'est que le nécessaire,
C'est du luxe dans un mari.

Ah ça! je te préviens que nous aurons deux convives de plus.

ADOLPHE.

Ah! et peut-on savoir...

ÉMILIE, *faisant un signe d'intelligence à Caroline.*

D'abord, Madame... une amie de pension... qui a eu

le malheur de devenir veuve au moment où elle s'y attendait le moins...

ADOLPHE *à Caroline.*

Madame, je suis enchanté, certainement...

ÉMILIE.

Qu'est-ce que tu dis donc?

ADOLPHE.

Il est clair que je n'entends pas parler du malheur de Madame... Et le second convive?

ÉMILIE.

C'est un nommé M. Doisnel, un receveur-général.

ADOLPHE, *cherchant.*

M. Doisnel...

CAROLINE.

Est-ce que vous ne le connaissez pas?

ADOLPHE.

Non; mais puisque ma femme l'a invité...

ÉMILIE.

C'est un homme fort aimable.

ADOLPHE.

C'est possible; mais où donc l'as-tu rencontré?

ÉMILIE.

Chez M. de Saint-Clair; il y va presque tous les jours.

ADOLPHE.

Ah! c'est chez M. de Saint-Clair... On prétend qu'en effet il reçoit une nombreuse et brillante société, beaucoup de jeunes gens surtout... En vérité, ma chère amie, je ne conçois pas pourquoi tu as toujours refusé de me présenter dans cette maison?

ÉMILIE.

Parce que c'était inutile.

ADOLPHE.

A la bonne heure, mais alors tu pourrais peut-être y aller moins souvent, toi.

ÉMILIE.

Qu'est-ce à dire?... Serais-tu jaloux, par hasard?...

ADOLPHE.

Moi!... du tout... au contraire... Cependant j'avoue que je ne serais pas fâché que dans les cercles où va ma femme on s'aperçût au moins de temps en temps qu'elle a un mari; il me semble que cela ne ferait de tort à personne.

ÉMILIE.

Qui sait?... je puis avoir des raisons...

ADOLPHE, *s'efforçant de se contraindre.*

Et ces raisons, je ne dois pas les connaître?

ÉMILIE.

Non, pas encore.

ADOLPHE.

Voilà qui est un peu fort, par exemple!

ÉMILIE.

Vous vous fâchez, Monsieur?

ADOLPHE.

Non, mais enfin...

ÉMILIE.

Je vous quitte. Caroline et moi nous allons donner un coup d'œil au nouveau bâtiment.

ADOLPHE.

Ah! quelle patience!.. Heureusement le terme approche.

AIR : De la maison de plaisance.

ÉMILIE. CABOLINE. ADOLPHE.

Ah! vraiment (*bis.*) Ah! vraiment (*bis.*) Ah! vraiment (*bis.*)
Je ris de sa colère, Il est fort en colère, J'étouffe de colère,
Il suffoque, ma chère, Fuyons-le, viens, ma chère, Mais tâchons de nous taire,
D'honneur, il est charmant. Je tremble en le voyant. Il faut être prudent.

ÉMILIE.

Vous ne m'en voulez pas, j'espère?

ADOLPHE.

Moi, du tout... je suis enchanté.

ÉMILIE.

Je te l'avais bien dit, ma chère,
Nous n'avons qu'une volonté.

ADOLPHE, *à part.*

C'est clair, toujours la sienne; mais mon tour viendra.

CAROLINE, *bas à Emilie.*

La patience l'abandonne.

ÉMILIE, *de même.*

Nous n'avons rien à redouter,
Puisqu'il faut, avant d'éclater,
Qu'il attende que midi sonne.

(*Reprise de l'ensemble.*)

Ah! vraiment, etc. (*bis.*)

(*Les deux dames sortent.*)

SCENE IV.

ADOLPHE, *seul.*

Il est temps que l'épreuve finisse, car je n'y tiens plus... Dans deux heures, j'aurai donc enfin le droit de me fâcher... mais pourrai-je en user de ce droit?... Emilie est bien exigeante, bien impérieuse... mais elle est si aimable, si jolie!... Que dira mon pauvre oncle en arrivant quand il apprendra tout ce qui s'est passé depuis notre mariage?... il sera furieux, j'en suis sûr... ma foi, j'ai souffert assez long-temps, moi; c'est bien le moins qu'il enrage un peu à son tour.

SCENE V.

ADOLPHE, MELVAL, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. Melval. (*Il sort.*)

ADOLPHE.

Mon oncle!.. ah! je respire!

MELVAL.

Eh! bonjour, mon ami. (*il l'embrasse.*) Je viens de rencontrer ta femme... elle m'a embrassé en courant, et m'a renvoyé à toi... elle nous rejoindra tout à l'heure... Sais-tu qu'elle est encore embellie?.. le mariage lui va bien, au moins... ah! ça, et toi, tu ne dois pas t'en trouver mal non plus?

ADOLPHE.

Comment donc! je suis le plus heureux des hommes, mon oncle.

MELVAL.

Hein!.. qu'est-ce que tu as donc?.. tu parles de ton bonheur comme d'une catastrophe.

ADOLPHE.

Ah! c'est que, voyez-vous, un bonheur de ce genre-là...

MELVAL.

Qu'est-ce à dire?

ADOLPHE.

C'est-à-dire, mon oncle, que ma condescendance pour vos désirs a eu le sort que je présageais, que vous voyez en moi l'esclave de ma femme, et que, pour comble de malheur, tout en m'indignant secrètement du joug honteux qu'elle m'impose, devant elle je n'ose jamais m'en affranchir.

AIR : Au temps heureux de la chevalerie.

Sans y penser je cède à son empire,
Ou si, voulant ressaisir le pouvoir,
Je me révolte, un regard, un sourire
Me font bientôt rentrer dans le devoir;
A-t-elle un tort qu'elle doit reconnaître?
Eh bien! c'est moi qui reçois la leçon,
Et quand parfois je veux parler en maître,
Presque toujours je demande pardon.

MELVAL.

Au demeurant, où est le mal?... pourvu qu'Emilie se conduise bien, qu'elle soit économe, rangée...

ADOLPHE.

Oui, c'est clair, vous songez à votre article, vous, mon oncle... à cause du sous-seing privé et de la clause de remboursement, n'est-ce pas? Eh bien! tenez, c'est ce qui m'a fait le plus de peine... parce qu'au fait, vous ne méritiez pas ça.

MELVAL.

Tu m'effraies... Emilie donnerait-elle dans le luxe des robes et des chapeaux?

ADOLPHE.

Oh! ce ne serait là qu'une bagatelle.

MELVAL.

Ah! mon Dieu!.. est-ce qu'elle aurait tourné aux cachemires, par hasard?...

ADOLPHE.

Si ce n'était encore que cela...

MELVAL.

Comment!.. elle a donc été jusqu'aux diamans?...

ADOLPHE.

C'est déjà assez fort, n'est-il pas vrai?... Eh bien!..

MELVAL.

C'est fini, je suis ruiné... Mais, malheureux... il fallait donc m'écrire!

ADOLPHE.

Je m'en serais bien gardé.

AIR: Ces postillons sont d'une maladresse.

Vous auriez fait passer à votre nièce
Quelques avis, en dépit du traité,
Et je voulais, fidèle à ma promesse,
Que jusqu'au bout il fût exécuté;
Aussi vraiment, malgré son despotisme,
J'ai tout souffert en héros...

MELVAL.

Je crois bien,
Il est aisé d'avoir de l'héroïsme
Quand il n'en coûte rien.

ADOLPHE.

Rien, dites-vous? et la dignité de mari, donc?

MELVAL.

Il s'agit bien de ta dignité... ce sont mes soixante mille francs qui m'inquiètent.

ADOLPHE.

Le fait est que je ne sais pas trop s'ils suffiront pour...

MELVAL.

C'est une horreur!..

ADOLPHE.

C'est vous qui l'avez voulu, mon oncle. Je vais vous mettre au courant tout de suite, tenez... car aussi bien il faudra vous instruire tôt ou tard : vous vous rappelez qu'en me mariant j'avais quelques dettes... je voulais les payer... l'argent était prêt...

MELVAL.

Eh bien?

ADOLPHE.

Eh bien! ma femme s'en est emparé.

MELVAL.

Est-il possible?..

ADOLPHE.

Ah! mon Dieu, oui... et puis, vous savez, cet éternel procès qu'on s'est légué de père en fils dans la famille, comme une espèce d'immeuble patrimonial, et qui, depuis que j'en ai hérité, avait déjà tué quatre avocats et fait vivre deux procureurs...

MELVAL.

Le procès de la terre de Mérinville?

ADOLPHE.

Précisément... j'étais sur le point de transiger...

MELVAL.

Eh bien?

ADOLPHE.

Eh bien! ma femme a tout rompu.

MELVAL.

Cela n'a pas de nom! Vous verrez que ce sera encore moi qui paierai les frais...

ADOLPHE.

N'est-ce pas que c'est affreux?... D'un autre côté, j'avais des fonds placés chez plusieurs banquiers... et par le temps qui court, vous concevez qu'il faut avoir l'œil ouvert sur ces messieurs; car les capitalistes... c'est comme les moutons de Panurge, quand une fois la rage leur prend de sauter...

MELVAL.

Eh bien?

ADOLPHE.

Eh bien! mon oncle, c'est encore ma femme qui s'est chargée de cette affaire-là.

MELVAL.

Mais il fallait t'y opposer, lui signifier positivement...

ADOLPHE.

Impossible, mon oncle... depuis le lendemain de mes noces... voyez-vous, je ne sais plus du tout ce que c'est que d'avoir une volonté... Emilie a commencé par prendre la clef de mon cabinet... c'est elle qui correspond avec les banquiers, cause avec les hommes de loi, fait les dépenses... Par exemple, elle a laissé la signature et la caisse; mais c'est purement honorifique, car toute la journée je signe des lettres sans même les lire, et je donne de l'argent sans savoir pourquoi.

MELVAL.

Ah ça! c'est donc un pillage dans toutes les formes?

ADOLPHE.

J'en ai bien peur... mais vous n'êtes pas encore au bout... Allez, si vous en êtes quitte pour deux ou trois années de votre revenu...

MELVAL.

Miséricorde!...

ADOLPHE.

Hein?... est-ce humiliant pour moi?... je vous ai parlé dans le temps d'un vieux château que j'avais à une lieue de Paris... le bâtiment n'était plus très solide... ma femme a prétendu que cela la regardait...

Savez-vous ce qu'elle entend par réparations économiques?... une démolition complète... aussi elle a pris bien vite un architecte, deux cents ouvriers, et en moins d'un mois, ça est devenu... dame, ce que vous voyez, car nous y sommes.

MELVAL.

Décidément, elle est folle : comme elle m'a trompé!

ADOLPHE.

AIR : Ah! si Madame me voyait.

Ah! j'en suis désolé pour vous!
Bientôt cette masure antique,
Dont les créneaux, la tour gothique
Servaient de retraite aux hiboux,
Nous offre l'aspect le plus doux...
Les arts secondant la nature,
De ces lieux, font enfin pour nous
Un séjour charmant, je vous jure;
Ah! j'en suis désolé pour vous!

MELVAL.

Oui, c'est-à-dire que tu comptes que j'acquitterai les mémoires du maçon? eh bien! pas du tout... c'est aussi par trop fort... tu vas me faire l'amitié de prévenir sur-le-champ ta femme...

ADOLPHE.

Je vous demande bien pardon, mon oncle, mais je m'en tiens à notre convention, et je ne peux pas vous faire grace d'un quart d'heure. Au surplus, maintenant vous devez être tranquille, nous ne sommes plus loin de midi.

MELVAL.

Et si elle allait encore d'ici là...

ADOLPHE.

Que voulez-vous?... Je suis résigné, moi... je m'attends à tout.

MELVAL.

A la bonne heure... mais moi, moi...

ADOLPHE.

De la prudence, mon oncle : la voici.

SCENE VI.

LES MÊMES, EMILIE.

ÉMILIE.

Vous êtes encore là, messieurs?.. Je suis charmée de vous trouver ensemble... Quel grave sujet vous occupait donc?

ADOLPHE.

Nous parlions de toi.

ÉMILIE.

Ah!... et en disiez-vous beaucoup de mal?

ADOLPHE.

Quelle idée!..

ÉMILIE, *avec intention.*

Je plaisante... d'abord, je sais que, quant à mon oncle, cela lui serait impossible; car si on a un reproche à lui faire, c'est d'avoir toujours eu une trop haute opinion de mon faible mérite.

MELVAL, *avec humeur.*

Ma foi...

ÉMILIE.

Plaît-il? est-ce que mon mari vous aurait désenchanté par hasard?

ADOLPHE.

Moi!... du tout.

MELVAL.

Non, sans doute... mais il m'a parlé cependant de certaines dépenses et de quelques opérations qui me semblent...

ÉMILIE.

Oh! Adolphe ne sait pas encore bien positivement à quoi s'en tenir à cet égard... Dans tous les cas, cela ne doit pas vous tourmenter, vous, mon oncle; car, au fait, comme ce n'est pas vous qui devez payer...

MELVAL.

Je ne dois pas payer!... je ne dois pas payer!... il n'est pas moins vrai que c'est fort ridicule...

ÉMILIE.

Écoutez donc, si mon mari m'avait dit une seule fois: *Je ne veux pas*, peut-être en aurait-il été autrement.

ADOLPHE, *bas à Melval.*

Vous entendez, mon oncle; voilà qui vous prouve que j'ai exécuté fidèlement le traité.

MELVAL, *de même.*

C'est bien agréable pour moi... (*haut.*) Il faut que vous sachiez, ma nièce...

ÉMILIE.

Ah! mon oncle, je vous en prie, ne parlons plus d'affaires; ne songeons qu'au plaisir de nous voir réunis, et à la fête que je donne aujourd'hui dans notre nouveau château.

MELVAL.

Allons, bon! une fête à présent... Mais, ma nièce, ne pourrait-on pas remettre cela à demain?

ÉMILIE.

A demain! non, en vérité... j'ai pour système de ne jamais remettre le plaisir, parce que d'un jour à l'autre on ne sait pas ce qui peut arriver... D'ailleurs, c'est principalement à cause de vous que je la donne cette fête...

MELVAL.

Je vous suis obligé...

ÉMILIE.

AIR : Du premier prix.

Danse, banquets, feu d'artifice
Vont célébrer votre retour.

MELVAL.

Ah! vraiment, je suis au supplice!

ÉMILIE.

Est-il pour nous un plus beau jour?
Tant de luxe étonne sans doute;

Mais, mon cher oncle, en cet instant,
Pour vous fêter rien ne nous coûte.

MELVAL, *à part.*

Je voudrais bien en dire autant.

Assurément, ma chère amie, je suis sensible, comme je le dois, à votre amitié... mais il me semble cependant que si vous mettiez un peu plus d'économie dans les preuves que vous voulez m'en donner...

ÉMILIE.

Pourquoi donc, mon oncle? quand une fois on y est, autant bien faire les choses; n'est-ce pas, Adolphe?

ADOLPHE.

Oui, sans doute!...

MELVAL, *bas à Adolphe.*

C'est ça, je te conseille de l'approuver, toi.

ÉMILIE.

Vous verrez si je m'y entends... d'abord, j'ai invité deux cents et tant de personnes. Pour bien s'amuser à Paris, il faut toujours un peu de cohue. Le jardin sera illuminé en verres de couleur; vous verrez votre chiffre de tous les côtés : je vous donne ces détails, parce que ce n'est pas précisément par là que je veux vous surprendre...

MELVAL.

Comment!... il y a encore une autre surprise?

ÉMILIE.

Certainement, mon oncle.

MELVAL, *bas à Adolphe.*

C'est mon coup de grace! Dis-moi donc, il est à peine onze heures : du train dont elle y va, elle a le temps de m'achever... j'ai bien envie d'avancer la pendule...

ADOLPHE, *de même.*

Non, mon oncle, non; ce serait manquer à votre parole... je vous ai promis de souffrir jusqu'au bout ainsi...

MELVAL, *de même.*

Mais, malheureux! c'est moi qu'on assassine!

ÉMILIE.

C'est honnête, Messieurs, de parler bas devant moi... Qu'avez-vous donc de si mystérieux à vous dire?

MELVAL.

J'ai à dire, Madame! (*à ce moment Caroline entre.*) mais non... je vous dirai cela plus tard.

ÉMILIE.

Quand vous voudrez, mon oncle.

SCENE VII.

LES MÊMES, CAROLINE.

ÉMILIE, *à Caroline.*

Ah! c'est toi, ma chère amie... je te présente mon oncle, M. Melval. (*Caroline fait une révérence à Melval, qui lui rend froidement son salut.*)

CAROLINE, *bas à Emilie.*

Mon mari vient d'entrer par la petite porte du jardin; je l'ai vu de loin.

ÉMILIE, *de même.*

C'est bon, je vais renvoyer le mien... (*haut à Adolphe.*) Mon ami, tu sais que le déjeûner est pour midi... il reste encore bien des petits détails à surveiller... tu t'en chargeras, n'est-ce pas?... Ah! et puis... c'est ici qu'on jouera ce soir... tu feras porter les tables de jeu et tout ce qui est nécessaire.

ADOLPHE.

C'est convenu... Venez-vous avec moi, mon oncle?

MELVAL, *bas.*

Oui, sortons... car je finirais par éclater...

ÉMILIE.

AIR : Fragment de Rossini.

à Melval.

Pour combler vos vœux
Ici chacun s'apprête;
Oui, tout en ces lieux
Va prendre un air de fête.

Vous serez content, je l'espère,
Notre seul but est de vous plaire ;
Et nous faisons de notre mieux.

MELVAL, *à part.*

Le joli moyen de me plaire !
Pour m'en tirer comment donc faire?
Ah ! vraiment je suis furieux.

à Emilie.

Certe, à mon tour,
Je saurai bien, ma nièce,
Répondre un jour
A tant de politesse...

Vous serez contente, j'espère,
Car de mon côté, pour vous plaire
Je veux faire aussi de mon mieux.

ÉMILIE.

Pour une pupille bien chère,
Vous avez eu les soins d'un père;
Que pouvez-vous faire de mieux ?

(*Ensemble général.*)

MELVAL.

Oui pour vous plaire
Croyez, ma chère,
Que je veux faire de mon mieux ;
Quittons ces lieux.

CAROLINE, *à Emilie.*

Que va-t-il faire ?
Vois donc, ma chère,
Quelle colère ici brille en ses yeux,
Brille en ses yeux.

ADOLPHE, *à Melval.*

Point de colère ;
Ah ! pour bien faire
Il faut nous taire et fuir ces lieux ;
Quittons ces lieux.

ÉMILIE, *à Melval.*

Ah ! pour vous plaire
Chacun, j'espère,
Ici va faire de son mieux,
Oui de son mieux!

(*Melval sort avec Adolphe.*)

SCENE VIII.

CAROLINE, ÉMILIE.

CAROLINE.

Pourquoi donc ton oncle est-il si fort en colère?

ÉMILIE.

Je te le dirai.... mais on approche.... (*elle regarde*

dans le jardin.) Eh! vite.... sauve-toi.... c'est mon séducteur.... (*Elle fait sortir Caroline par la porte à droite.*) Ah! ça; tu me l'abandonnes?

CAROLINE.

Oui.

ÉMILIE.

Bien; je réponds de tout.

SCENE IX.

ÉMILIE, DOISNEL.

DOISNEL.

Peut-on entrer?

ÉMILIE.

Sans doute, Monsieur, mais pourquoi donc prendre tant de précautions pour vous introduire ici?

DOISNEL.

C'est que vous n'étiez pas seule tout à l'heure, et je craignais....

ÉMILIE.

Quoi! ne suis-je pas maîtresse de recevoir qui me convient?

DOISNEL.

Certainement, belle dame, certainement.... mais voyez-vous, les témoins....

ÉMILIE.

Vous n'en vouliez pas?.... Savez-vous, M. Doisnel, que vous êtes un homme bien dangereux.

DOISNEL.

Moi dangereux? du tout, belle dame, du tout; vous vous trompez je vous assure.

AIR: Depuis long-temps j'aimais Adèle.

Il est vrai que je suis sensible,
Et lorsque je vois deux beaux yeux,
Mon cœur, à l'amour accessible,
Brûle aussitôt des plus doux feux.

Tournez-vous donc vers cette glace,
Veuillez ici l'interroger,
Et daignez me dire de grace
Qui de nous deux est en danger?

Hé! Hé! Hé! le trait s'y trouve, j'espère?

ÉMILIE.

Comment donc, mais voilà un madrigal très bien tourné.

DOISNEL.

Non, c'est peu de chose, presque rien... mais c'est gentil... vous en entendrez bien d'autres, allez.

ÉMILIE.

En vérité, je ne croyais pas que la finance eut tant d'esprit... mais, dites-moi, tandis que vous dépensez ainsi le vôtre dans les salons de la capitale, qui remplit votre place en province?

DOISNEL.

Mon secrétaire, ça va sans dire... moi, d'abord, je ne peux pas souffrir les chiffres, ils me font mal aux nerfs : quant aux bénéfices de la recette, c'est différent; il faut bien me résigner à les recevoir.

AIR : J'ai vu le Parnasse des dames.

Oui, sur le pied du ministère
J'ai voulu monter mes bureaux,
Et c'est presque un surnuméraire
Qui dirige tous mes travaux.
A ce commis, suivant l'usage,
Reconnaissant de grands talens,
En bon chef, je laisse l'ouvrage,
Et garde les appointemens.

Hé! Hé!

ÉMILIE.

A merveille! ainsi vous resterez à Paris?

DOISNEL.

Tant que je pourrai, belle dame, tant que je pourrai; il n'y a pas moyen de se plaire ailleurs... non, c'est vrai, on ne vit pas en province; on végète absolument.

ÉMILIE.

Je serais curieuse de savoir comment vous passez votre temps ici.

DOISNEL.

Le mieux du monde; vous allez en juger, voilà l'emploi de ma journée :

AIR : A chaque pas dans ce charmant voyage.

De son réveil à peine l'heure sonne,
Qu'un peuple entier s'arrachant au repos,
Comme un essaim qui s'agite et bourdonne,
Sort de sa ruche et vole à ses travaux.
Sous ma fenêtre, on chante, on jure, on crie,
J'essaie encor de dormir, mais en vain;
Je ne connais qu'un tort à l'industrie,
C'est de vouloir se lever si matin.
Pour déjeûner, au café je m'installe;
Au même instant, j'entends tous les garçons
Politiquer, en balayant la salle,
Serviette en main, juger les nations.
De ses fourneaux, au sultan cherchant noise,
Au nom des Grecs, l'un étouffe ma voix,
Et je ne puis avoir ma bavaroise,
Que lorsqu'il a battu les Turcs trois fois...
Je vais de là, voir ces hommes habiles,
Qui chaque jour, modernes Amphyons,
Dans un quartier vous font quatre à cinq villes,
Dans l'intérêt des marchands de moellons.
Jamais, je crois, pareille diligence
Ne signala charpentiers et maçons,
Et comme on fait les vers de circonstance,
On improvise à présent les maisons.
Aussi, dit-on qu'il faut être très brave
Pour y loger, car souvent le grenier,
En un clin-d'œil, va rejoindre la cave,
Ou tout au moins la loge du portier.
Cent défilés, quand viennent les orages,
Vous sont ouverts, mais lesquels traverser?
Car dans Paris on voit tant de passages,
Qu'on ne sait plus vraiment par où passer.
De l'Institut, la docte compagnie
Doit s'aggréger un frère en Apollon;
J'y cours, j'apprends que c'est un grand génie
Dont jusqu'alors on ignorait le nom.

Mais chez Bouton quel heureux sort me guide ?
Jamais mes yeux n'ont rien vu de pareil ;
La Seine coule, et son onde limpide
Rafraichît l'air, qu'embrase le soleil.
Ici, Daguerre à la riche peinture
Emprunte encore un prestige nouveau,
Et son brouillard rend si bien la nature,
Que l'on a froid en voyant son tableau.
J'entre le soir à l'Opéra-Comique :
Là, Boieldieu prouve au public ravi
Qu'on peut très bien réussir en musique,
Sans pour cela porter un nom en *i*.

Je rentre enfin, et je me félicite
D'avoir si bien employé mes loisirs ;
Puis, en rêvant doucement je médite
D'autres projets pour mille autres plaisirs.

ÉMILIE.

Eh quoi!.. vraiment, Monsieur, vous faites tout cela... Allons, je vois bien que vous n'avez pas un instant à vous.

DOISNEL.

Encore! je ne vous parle pas d'un sentiment qui me suit partout... de ce sentiment dont l'aveu! Hé! hé!...

ÉMILIE.

Ah! oui, je sais, nous y reviendrons... Avant tout, répondez-moi franchement ; êtes-vous bien réellement libre?

DOISNEL.

Certainement, je le suis... Il n'y a pas le moindre doute, et si vous voulez même, je vais vous jurer...

ÉMILIE.

Oh! non, c'est inutile, nous n'en sommes pas encore là.

DOISNEL.

Ah ça ; mais vous, belle dame?..

ÉMILIE.

Moi!.. je suis... je suis comme vous...

DOISNEL.

Alors, rien ne s'oppose à notre bonheur?

ÉMILIE.

Parlons raison, je vous prie.

DOISNEL.

Parler raison... Est-ce que c'est possible, auprès de vous?

AIR:

Je sais bien que de la prudence
Votre cœur suit toujours la loi;
Mais il est injuste, je pense,
D'en exiger autant de moi.
Si vous ne vouliez me confondre
En mettant la raison en jeu,
Pour que je pusse vous répondre,
Il fallait m'en laisser un peu.

Hé! hé! hé!

ÉMILIE.

Décidément, Monsieur, vous êtes intarissable; mais puisque vous m'accusez de vous avoir ravi ce que je désire au contraire que vous ne perdiez jamais, je veux vous donner le temps de le retrouver, et pour cela je me retire.

DOISNEL.

Que vous êtes cruelle!

ÉMILIE.

Non, mais comme vous l'avez dit, je suis prudente... Votre réputation d'inconstance est venue jusqu'à moi, et je souhaite qu'un engagement sérieux me réponde de vous... Je vous laisse y réfléchir.

DOISNEL, *retenant Émilie.*

Ah! Madame!.. vous me voyez à vos pieds...

ÉMILIE, *dégageant sa main.*

Je vous remercie de cette nouvelle preuve de galanterie. Mais, pour le moment, je ne puis vous écouter davantage... (*Elle lui fait froidement une grande révérence; à part.*) Vite, rejoignons Caroline...

(*Elle sort.*)

SCENE X.

DOISNEL, *seul, se relevant et essuyant ses ge*

Mais, belle dame!.. Ah! par exemple, voilà du veau; a-t-on jamais vu faire la révérence à un ho à genoux et le laisser dans cette position-là... c'est quer d'égards... Je l'ai peut-être effarouchée au car je suis bien sûr qu'elle est prise... Mais quelle de manie ont-elles donc, de vouloir toutes qu'o épouse?

AIR: Et voilà comme tout s'arrange.

Ce serait de bon cœur vraiment,
Mais à chaque nouvelle flamme,
On ne peut malheureusement
Prendre en France nouvelle femme.
Malgré les sermens que l'on fait
Pour passer plus gaîment sa vie,
Si le code le permettait,
Comme souvent on donnerait
De la besogne à la mairie!

N'importe! n'importe!.. je promettrai toujours n'engage à rien.

SCENE XI.

DOISNEL, ADOLPHE, DOMESTIQUES.

ADOLPHE, *aux domestiques qui portent des table jeu, et sans voir Doisnel.*

La bouillote ici... les tables d'écarté là... C'est bien

DOISNEL, *à part.*

Quel est ce jeune homme?

ADOLPHE.

Allez maintenant demander à Madame si elle a de nouveaux ordres à vous donner.

DOISNEL, *à part.*

Ah ! je vois ce que c'est... le factotum... l'intendant sans doute... Il paraît que la maison est montée.

ADOLPHE, *à part, voyant Doisnel.*

Un étranger... c'est probablement un des nouveaux convives de ma femme. (*haut.*) Monsieur... (*il salue, et Doisnel lui rend son salut d'un air de protection.*)

DOISNEL, *à part.*

Diable !.. c'est qu'il n'est pas mal du tout, le factotum... Si on était mauvaise langue, pourtant... Faisons-le jaser un peu.

ADOLPHE.

Je pense que Monsieur a reçu une invitation de madame d'Héricourt ?

DOISNEL.

Oui, mon cher, oui... Savez-vous que vous appartenez là à une femme bien aimable...

ADOLPHE, *à part.*

Comment! j'appartiens... Il est singulier, ce Monsieur...

DOISNEL.

On la dit un peu coquette, un peu capricieuse, par exemple... Mais c'est égal, ce doit être une très bonne condition ; je vous en fais mon compliment.

ADOLPHE, *à part.*

Ah ! ça, pour qui me prend-il donc? (*haut.*) Monsieur !

DOISNEL.

Ecoutez, mon ami; votre position dans la maison vous met à même de savoir tout ce qui s'y passe.

ADOLPHE.

Mais, je l'espère au moins. (*à part.*) Où veut-il en venir?

DOISNEL, *avec intention.*

D'ailleurs, il est plus que probable que vous avez la confiance de madame d'Héricourt.

ADOLPHE.

Cela doit être, Monsieur.

DOISNEL.

Oui, oui, c'est clair... Eh bien! mon ami, vous pouvez me rendre un très grand service.

ADOLPHE,

Moi! et de quel genre, s'il vous plaît? (*à part.*) Voyons jusqu'au bout, et tâchons de me contenir.

DOISNEL, *avec mystère.*

Dites-moi franchement... Entre nous, y-a-t-il beaucoup de gens qui lui fassent la cour?

ADOLPHE.

Qu'entends-je?.. (*sèchement!*) Elle ne m'a jamais fait de confidences de ce genre-là, Monsieur.

DOISNEL.

A la bonne heure, mais vous avez bien dû voir... une jeune veuve qui ne manque pas un bal, une soirée... c'est si naturel.

ADOLPHE.

Une veuve!... et qui vous a dit qu'elle fût veuve?

DOISNEL.

Elle ne l'est pas!... (*à part.*) et cependant, tout à l'heure... (*haut.*) alors, je vois ce que c'est... c'est que son mari est en province, n'est-ce pas?... ça revient au même... on connaît ces petits arrangemens-là...

AIR: Vaudeville de l'écu de six francs.

De crainte de quelque disgrace,
Pour son mari, très prudemment
On obtient quelque bonne place
Dans un lointain département;
Et c'est très commode vraiment.
Pour revenir près de sa femme,
A Monsieur il faut, en effet,

Un ordre signé du préfet,
Et contre-signé par Madame...

Hé! hé! hé!... c'est bien cela, hein!

ADOLPHE.

C'en est trop... Monsieur, apprenez... (*à part.*) qu'allais-je faire? compromettre Emilie, causer un éclat, du scandale! mais aussi, quelle impudence!...

DOISNEL, *à part.*

Qu'a-t-il donc? est-ce que ça va tourner au tragique, par hasard?

ADOLPHE, *à part.*

Allons sur-le-champ trouver mon oncle et ma femme... elle nous expliquera sans doute ce mystère... et malheur à lui, si...

DOISNEL.

Eh bien! vous vous en allez?

ADOLPHE.

Oui, Monsieur; attendez-moi, et vous apprendrez bientôt qu'avant de médire, de calomnier, il faut savoir à qui, et de qui l'on parle; c'est moi qui me charge de vous donner cette leçon...

DOISNEL.

Mais Monsieur... permettez donc...

ADOLPHE, *à part.*

AIR: Les revenans n'aiment pas les militaires.

Sortons d'ici, car j'étouffe de colère,
Oui, je le sens, ma patience est à bout...
Haut.
Nous nous verrons... Vous me comprenez, j'espère?

DOISNEL.

Mais non, vraiment je ne comprends rien du tout.
Que veut-il dire? et pourquoi cette colère, etc.
Oui, je le vois, sa patience est à bout.

ADOLPHE.

Sortons d'ici, car j'étouffe de colère, etc.

SCENE XII.

DOISNEL, *puis* EMILIE.

DOISNEL.

Ah! ça, il est fou, probablement... Je crois, Dieu me pardonne, qu'il m'a provoqué... C'est unique, ça...

ÉMILIE, *entr'ouvrant la porte.*

Est-il parti?...

DOISNEL.

Qui?... comment, Madame, vous étiez là?...

ÉMILIE.

Oui, sans doute, et j'ai même entendu presque toute votre conversation.

DOISNEL.

Alors, faites-moi donc l'amitié de me dire quel est l'espèce d'original qui me quitte?

ÉMILIE.

Un original?... c'est mon mari, Monsieur...

DOISNEL.

Votre mari?

ÉMILIE.

Lui-même... Ne trouvez-vous pas plaisant, qu'ayant besoin d'un confident, vous vous soyez précisément adressé à lui...

DOISNEL.

Mais non, je vous l'avoue, je ne trouve pas cela plaisant du tout... d'autant plus qu'il paraît avoir le caractère assez mal fait, monsieur votre mari.

ÉMILIE.

Oh! pour cela, c'est vrai... il a une très mauvaise tête, et puis il est de la première force à l'épée.

DOISNEL, *à part.*

C'est agréable... pour lui.

ÉMILIE.

Savez-vous que si vous aviez encore été un peu plus communicatif, il était homme à vous demander raison.

DOISNEL.

Mais, c'est ce qu'il a fait, Madame.

ÉMILIE.

En vérité... c'est charmant!

DOISNEL.

C'est-à-dire, c'est charmant... jusqu'à un certain point... Ce n'est pas que moi, je ne craindrais pas... mais c'est à cause de vous que cela m'inquiète, Madame.

ÉMILIE.

Oh! moi, je suis tranquille.

DOISNEL.

Cependant, il peut exiger que je me batte, et très certainement cela vous compromettrait.

AIR : L'amour qu'Edmond.

Songez donc que la calomnie
A vous perdre prendrait plaisir,
Pour moi, je méprise la vie.

ÉMILIE.

Monsieur, vous me faites frémir...

DOISNEL.

S'il veut venger enfin, sa flamme...

ÉMILIE.

Eh bien!...

DOISNEL.

Comme il est votre époux,
Hélas!... il faudra bien, madame...
Refuser, par égard pour vous.

ÉMILIE.

A la bonne heure... vous m'aviez effrayée, et pourtant j'étais bien certaine que les choses n'iraient pas jusqu'où vous pensiez... J'ai un moyen infaillible pour tout arranger, et je l'emploierai ce moyen, quoiqu'en vérité vous ne méritiez guère qu'on s'intéresse à vous, après toutes vos indiscrétions.

DOISNEL.

Quant à ça, belle dame, soyez persuadée...

ÉMILIE.

N'en parlons plus... vous déjeûnerez avec nous, j'espère?

DOISNEL.

Moi? vous êtes bien bonne... Mais il me semble qu'après ce qui s'est passé, il serait peut-être plus convenable de me retirer; car enfin, si votre mari continue à être susceptible...

ÉMILIE.

N'importe, il faut rester... vous auriez l'air de fuir, et je ne pourrais plus me justifier.

SCENE XIII.

LES MÊMES, ADOLPHE, MELVAL, *dans le jardin.*

ADOLPHE, *bas à Melval.*

Ils sont ensemble, écoutons!

DOISNEL.

Puisque vous l'exigez, Madame...

ÉMILIE.

Oui, oui... c'est convenu; vous ne nous quitterez pas. (*apercevant son mari.*) On nous espionne, bravo!... (*haut.*) vous pouvez bien me faire ce petit sacrifice... rassurez-vous, encore une fois; mon mari a en moi une confiance absolue... il m'aime trop pour jamais me soupçonner... Il croit tout ce que je dis, fait tout ce que je désire, et je vous le répète, nous n'avons rien à en craindre.

ADOLPHE, *paraissant.*

C'est trop fort!...

DOISNEL, *à part.*

Ah! mon Dieu!... c'est lui!... Nous voilà bien...

ADOLPHE.

Sortez d'ici, Monsieur, je ne tarderai pas à vous rejoindre.

ÉMILIE.

Demeurez au contraire, je le veux. (*à son mari.*) Y songes-tu?... renvoyer mes convives...

ADOLPHE.

Il n'est plus temps de feindre, Madame, j'exige que Monsieur s'éloigne.

ÉMILIE.

Ah! n'exigez rien, je vous en prie en grace; souvenez-vous que vous n'en avez pas encore le droit. (*montrant la pendule.*) Regardez, Monsieur, il me reste cinq minutes, et je veux bien les employer.

ADOLPHE ET MELVAL.

Comment?

ÉMILIE.

Je sais tout... Veuillez m'entendre...

ADOLPHE.

Et que pourrez-vous dire, Madame, pour justifier votre étrange conduite?

MELVAL.

Oui; et surtout les dépenses folles que vous avez faites... Voyons, Madame, que pourrez-vous dire?...

ÉMILIE.

Je vais d'abord rassurer mon mari, mon oncle... Il est plus pressé que vous, j'en suis sûre. (*à Adolphe.*) Apprenez donc, monsieur le jaloux, qu'ayant su que M. Doisnel, fatigué du célibat, cherchait dans le monde un établissement sortable, j'ai eu la fantaisie de le marier.

DOISNEL.

En voilà bien d'une autre à présent!..

ÉMILIE.

Monsieur a de la fortune, de l'esprit, un excellent naturel; enfin, c'est un très bon parti et j'ai jeté les yeux sur lui pour la jeune veuve que vous avez vue ici même ce matin...

DOISNEL.

Si j'y comprends un mot...

ÉMILIE.

Il a accepté toutes mes propositions... N'est-il pas

vrai, Monsieur?... (*elle lui fait signe de dire oui.*

DOISNEL.

Vos propositions, Madame...

ADOLPHE.

Eh bien!...

DOISNEL.

Oui, certainement, je les ai acceptées... Au fait, je ne vois pas pourquoi des propositions de ce genre-là...

ADOLPHE.

On pourrait croire cette fable... si les discours de Monsieur...

ÉMILIE.

Je ne sais pas ce qu'il vous a dit; mais ce que je sais très bien, c'est que la présentation allait avoir lieu lorsque vous êtes venu nous déranger si maladroitement; au surplus, ce qui est différé n'est pas perdu. Venez, Madame!... (*ouvrant la porte du cabinet.*)

DOISNEL *à part.*

Je serais curieux de savoir qui de nous trois on mystifie, par exemple.

SCENE XIV.

LES MÊMES, CAROLINE.

ÉMILIE *donnant la main à Caroline.*

Messieurs, je vous présente...

DOISNEL.

Que vois-je!... ma femme?...

ADOLPHE ET MELVAL.

Sa femme!

AIR de la Walse du Barbier.

Tout ce mystère,
Bientôt, j'espère,
Va se découvrir à nos yeux.
Devant sa femme,
Ah! sur mon ame,
Le pauvre homme est vraiment honteux.

CAROLINE ET ÉMILIE.

Point de colère,
Tout ce mystère
Va se découvrir à vos yeux.
Calmez votre ame :
C'est votre femme
Qui vient pour répondre à vos feux...

DOISNEL, *à part.*

Tout ce mystère,
Bientôt, j'espère,
Va se découvrir à nos yeux.
C'était ma femme,
Ah ! sur mon ame,
C'est moi qu'on jouait en ces lieux.

CAROLINE.

De mon amour vous avez une preuve.

DOISNEL.

Bien obligé... mais par quelle raison,
En arrivant, vous donnez-vous pour veuve?...

CAROLINE.

C'est qu'on m'a dit que vous étiez garçon...

DOISNEL, *à part.*

Point de colère,
Il faut me taire,
Tâchons de m'en tirer au mieux.
Ah ! sur mon ame,
Avec ma femme,
Chacun s'entendait en ces lieux,
Oui, chacun s'entendait en ces lieux.

ADOLPHE ET MELVAL.

Plus de colère,
Tout ce mystère
Enfin se découvre à nos yeux.
Ah ! sur mon ame,
Devant sa femme,
Le pauvre homme est vraiment honteux. (*bis.*)

ÉMILIE ET CAROLINE.

Point de colère,
Tout ce mystère
Enfin se découvre à vos yeux.
Calmez votre ame :
C'est votre femme
Qui vient pour répondre à vos feux.

CAROLINE.

Vous mériteriez bien, Monsieur...

ÉMILIE.

Oh! ne le gronde pas... A votre tour, mon oncle... Je me suis aperçue que vous aviez grand'peur que je n'eusse abusé de l'autorité passagère dont m'investissait certain acte sous seing-privé...

MELVAL.

Mais dame! il me semble que les apparences...

ÉMILIE.

N'ont jamais été plus trompeuses... Mon règne de trente jours touche à son terme... Eh bien!.... (*en plaisantant.*)

« Ecoutez, je vous dois, je me dois à moi-même
« De rendre compte ici de mon pouvoir suprême. »

ADOLPHE.

Nous sommes battus, mon oncle...

ÉMILIE.

D'abord les dettes d'Adolphe sont payées, voici les dossiers...

MELVAL.

Est-il possible?...

ÉMILIE.

Le procès de la terre de Mérinville est arrangé; la transaction a été signée hier... la voilà...

MELVAL, *à Adolphe.*

Ah! ça... que diable venais-tu donc me chanter, toi?

ÉMILIE.

Quant aux capitaux placés chez les banquiers, ils étaient déjà retirés depuis long-temps quand mon mari a commencé à s'en inquiéter; les conseils de M. Saint-Clair m'ont été très utiles pour toutes ces opérations; (*à Adolphe.*) voilà pourquoi j'allais le voir si souvent sans vous, Monsieur... Reste donc ma grande fête et le château gothique...

MELVAL.

Ah! oui, à propos...

SCENE XV.

LES MÊMES, SOCIÉTÉ, OUVRIERS, PAYSANS, ETC.
PERSONNAGES DANS LE FOND.

Le maître maçon a un gros bouquet avec des rubans qu'il offre à Émilie; il lui remet aussi le devis roulé et noué avec un ruban.

CHŒUR.

AIR : J'aime le son du clairon.

Pour embellir ce séjour,
En ce jour
Que tout s'apprête,
Que la fête
Soit complète;
Dansons et chantons tour à tour.

EMILIE.

Vous voyez nos convives; nos bons voisins; puis, les habitans du village et les ouvriers qui ont terminé aujourd'hui la charmante maison, dans laquelle j'espère que mon oncle acceptera d'autant plus volontiers un appartement, que le prix des vieux matériaux et les fonds retirés de chez les banquiers ont plus que couvert les dépenses des constructions nouvelles... Voilà les devis acquittés.

MELVAL.

Vraiment!.. décidément, c'est un trésor que cette petite femme-là... je te le disais bien, moi... aussi...

ADOLPHE.

C'est égal, mon oncle... vous ne comptiez plus trop sur vos soixante mille francs, toujours...

ÉMILIE.

C'est vrai... avouez-le; on a douté de moi, j'ai voulu me venger; tout le monde ici a reçu sa petite leçon: mais maintenant que j'ai prouvé, par esprit de corps, qu'une femme peut, quand elle veut, régner aussi bien

que qui que ce soit, je n'ai plus qu'à remettre de bonne grace le sceptre aux mains qui doivent le porter. (*La pendule sonne midi.*)

« Mes amis, que ma voix remplisse cette enceinte,
« J'ai gouverné sans peur et j'abdique sans crainte. »

(*Elle s'incline en riant devant son mari et lui remet les clefs du secrétaire.*)

ADOLPHE.

Chère Emilie!.. ma foi, Mesdames, il faut en convenir, vous valez mieux que nous.

MELVAL.

C'est un ange!..

DOISNEL, *à part.*

C'est un démon!..

MELVAL, *à Emilie.*

Ah ! ma chère amie, combien de gens devraient suivre ton exemple !

VAUDEVILLE FINAL.

AIR : Vaudeville du vieux Garçon.

MELVAL.

Vous que toujours le temps présent irrite,
Qui sottement, lorsque vous critiquez,
Au passé seul trouvez quelque mérite,
Abdiquez, frondeurs, abdiquez.

DOISNEL.

Innovateurs, en fait de librairie,
Qui nous vendez dans vos livres musqués,
Du papier blanc, en place de génie,
Abdiquez, jongleurs, abdiquez.

CAROLINE.

Vous qui bravant, pour faire des recettes,
Les lois du goût dans vos pas disloqués,
Faites siffler Molière en pirouettes,
Abdiquez, sauteurs, abdiquez.

ADOLPHE.

Rivaux jaloux qui de notre génie,
De notre gloire en tous temps offusqués,
Comptiez du moins régner par l'industrie,
Abdiquez, voisins, abdiquez.

ÉMILIE, *au public.*

Ici, Messieurs, dans une œuvre légère,
Quand des défauts sont par vous remarqués,

(*Indiquant le parterre.*)

Si l'indulgence est là, laissez-la faire;
Abdiquez, de grace, abdiquez.

FIN.

Lurieu, Jules Joseph Gabriel de

PAMÉLA,

OU

LA FILLE DU PORTIER,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. GABRIEL,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 4 FÉVRIER 1826.

J'en vois à ce Conservatoire qui parlent d'épouser des ambassadeurs, des milords..... Moi je n'ai pas d'ambition, je me contenterais d'un banquier!... à moins pourtant qu'un ambassadeur!!...

PAMÉLA, *Scène* XII.

Prix : 1 fr. 50 cent.

PARIS,
AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,
CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,
COUR DES FONTAINES, N° 4, ET PASSAGE D'HENRI IV, N°S 10, 12 ET 14.

1826.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
VINCENT, portier d'une maison de la rue de Richelieu.....	M. FONTENAY.
Mme VINCENT, sa femme.....	Mme GUILLEMIN.
PAMÉLA, leur fille, élève du Conservatoire, (classe de la tragédie).....	Mlle MINETTE.
SAINT-ALBIN.....	M. ARMAND.
TOINETTE, femme de chambre de la maison.....	Mlle DUSSERT.
JACQUES, porteur d'eau, auvergnat, (il baragouine).....	M. VICTOR.
Un Facteur.	
Un Porteur de journaux.	

La Scène se passe à Paris, rue de Richelieu.

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence.

Paris, le février 1826.

Par ordre de Son Excellence,

COUPART,

Chef du bureau des Théâtres.

Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de l'Editeur seront poursuivis comme contrefacteurs.

Imprimerie de CHAIGNIFAU fils aîné, rue de la Monnaie, n° 11, à Paris.

PAMÉLA,

OU

OU LA FILLE DU PORTIER,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente l'intérieur de la loge de Vincent; à droite un établi sur lequel on voit des mesures d'habits, etc.; à gauche un petit escalier qui conduit à une soupente. Le fond de la loge est vitré, et laisse apercevoir la cour, le grand escalier de la maison, un mur de clôture et la porte cochère.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, Vincent travaille sur son établi; madame Vincent souffle le feu que contient un réchaud sur lequel est placé un poêlon plein de café.

VINCENT, MAD. VINCENT.

VINCENT, *il chante en travaillant.*

AIR *du vaudeville de la Ferme et le Château.*

On dit qu'du temple de Cythère
Le portier n'entend pas raison,
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon;
Que c'est un tigre, un p'tit cerbère
Qui repousse chaque grison,
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon.

Mais qui s'présente un jeune drille
Au cœur ardent comme un tison,
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon.
S'il amène la jeune fille,
Qui lui fait perdre la raison,
Le portier, de fil en aiguille,
Les laisse entrer dans la maison,
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon.

C'est pas comme moi, je suis portier, mais je ne me laisse jamais séduire.

MAD. VINCENT.

Tu es portier!... si tu voulais bien dire concierge, il n'y a plus de portier rue de Richelieu.

VINCENT.

Concierge, portier, n'est-ce pas la même chose.

MAD. VINCENT.

Pour les gages... mais pour l'honneur c'est bien différent!... Notre nouveau propriétaire n'a-t-il pas fait peindre au-dessus de notre porte : *Parlez au Concierge*, en grosses lettres; il faut donc tenir son rang dans la société, sinon tout est confondu.

VINCENT.

Concierge tant que tu voudras, mais il me tarde de ne plus l'être; aussi quand notre fille aura débuté à la Comédie, nous verrons, nous verrons.

MAD. VINCENT.

C'est ça un sujet! ça vous connaît tout son théâtre par cœur... Notre homme, faut absolument lui donner un maître d'orthographe.

VINCENT.

Elle a le temps!... si elle a du succès, à la bonne heure!

MAD. VINCENT.

Comment, si elle a du succès? est-ce que t'en doutes? Une jeunesse de dix-huit ans qu'a de l'esprit... qu'a de l'esprit... ça vendrait dix fois son père et sa mère... et qui vous récite ses leçons du Conservatoire, qu'il n'y a pas de perroquet pour aller aussi vite.

VINCENT.

C'est pas l'embarras, elle est savante pour son âge; aussi on parle d'elle dans tout le quartier.

MAD. VINCENT.

A qui le dis-tu ?

VINCENT.

AIR *du Premier Prix.*

Dans l'quartier c'est là qu'elle brille ;
Artisans, marchands et bourgeois,
Chacun s'dit : Connais-tu la fille
Du portier du numéro trois ?

MAD. VINCENT.

Quant à moi, je lui rends justice,
Ell' sait bien des choses déjà,

VINCENT.

Nous voulons en faire une actrice ;
Elle n'en restera pas là. (*ter*)

(*On frappe à la porte cochère. Vincent tire le cordon. Un porteur de journaux entre et jette deux journaux sur la table.*)

VINCENT, *au porteur, qui sort.*

Laissez la porte ouverte, v'là sept heures. Tiens, c'est le *Constitutionnel* et *la Quotidienne.* (*Il enlève la bande des journaux.*) C'est pour ces deux locataires du second qui ne peuvent pas se sentir.

MAD. VINCENT, *retournant à son réchaud.*

Disent-ils quelque chose, ces journaux ?

VINCENT.

Il paraît que ça chauffe toujours là-bas.

MAD. VINCENT.

Est-ce qu'il y a du nouveau du côté de la Turquie ? Ah ! les vilains hommes que ces Turcs ! je ne pourrais pas me faire dans ce département-là.

VINCENT.

Voilà l'habit de notre musicien en état, j'vas monter le lui porter. (*Il descend de son établi et remet ses boucles de jarretières.*) Je crois qu'il attend après pour sortir.. je profiterai de ça pour remettre les journaux.

MAD. VINCENT.

Je ne les ai pas encore lus ; mais c'est égal

VINCENT.

Tu feras mieux de veiller à ton café, qui va tout-à-l' te manquer de parole.

MAD. VINCENT.

Je suis là pour courir après.

VINCENT, *se préparant pour sortir.*

AIR : *J'avais cinquante ans et plus* (Caverne.)

Ici l'matin comm' le soir,
Chaqu' jour on fait mon éloge;
Je sais tout c'qu'il faut savoir
Pour bien garder (*bis*) une loge;
Maint'nant l'servic' me réclame
Pour porter ces journaux-là.
J'te quitte un moment, ma femme.

MAD. VINCENT, *près du réchaud.*

Voilà mon lait qui s'en va. . . (*bis*)

(*Elle souffle dessus et le place sur la table. Vincent mc dans la maison.*)

SCÈNE II.

MAD. VINCENT, *seule.*

C'est ça un mari! ça travaille que c'est un plaisir; il a pas de fête avec lui... gn'y a guères de femme plus l reuse que moi; jamais ça ne vous demande : d'où viens où vas-tu? que fais-tu? aussi je ne lui fais jamais mensonge... que quand c'est nécessaire; par exemple, j lui ai pas dit qu'hier jeudi moi et ma fille nous avons toutes les deux au Wauxhall d'hiver avec un billet nous a donné le musicien de la maison. S'il savait Paméla a dansé trois contredanses avec un jeune élégan était-il leste!... et comme il la regardait!... c'était jeune homme comme il faut, ça se voit... Il n'a pas eu cesse que nous n'ayons pris une bouteille de bière et demi-douzaine d'échaudés. Dame! aussi, c'est que n étions mises comme des bourgeoises.

AIR : *J'ai vu le parnasse des dames.*

Tous ces bals ont ça d'agréable,
Ils savent contenter tous les goûts,

Et souvent une fille aimable
Y peut rencontrer un époux;
Son esprit, sa danse légère
Y charment un homme attendri:
Elle est entrée avec sa mère,
Elle en sort avec un mari. (*bis*)

SCÈNE III.

MAD. VINCENT, JACQUES, *il porte ses deux seaux.*

JACQUES, *chantant dans la coulisse.*

AIR *de la Famille du Porteur d'eau.*

Pour augmenter votre recette,
Laitièr' qui baptisez votr' lait,
Vous qui vendez de la piquette
Aux amateurs du cabaret,
(*il entre*) Vous surtout que l'amour enflamme,
Et qui, changeant souvent de dame,
Brûlez chaqu' jour d'un feu nouveau, (*bis*)
A l'eau: (*bis*)
Voilà le porteur d'eau.

MAD. VINCENT.

Ah! c'est vous, Jacques?

JACQUES.

Dites donc, madame Vincent, vous en faut-il?

MAD. VINCENT.

Apportez c'te voie-là.

JACQUES.

Et là-haut?

MAD. VINCENT.

Je crois qu'il faut en monter au second; Julie a un ménage.

JACQUES.

J'y vas... Vous n'avez donc pas pu me faire avoir la pratique du rez-de-chaussée?...

MAD. VINCENT.

Du marchand de vin? non... Il ne se sert pas d'eau

clarifiée, il prétend que c'est du lustre... (*Pendant que Jacques verse son eau dans la fontaine, elle va à la porte qui est censée conduire à la chambre qui est au-dessus de la loge. Appelant.*) Paméla! Paméla! voyez un peu si elle descendra! c'est pas l'embarras, elle était bien fatiguée en rentrant hier, et puis ça a encore étudié sa leçon du Conservatoire, avant de s'endormir. (*Elle appelle plus fort.*) Paméla!

PAMÉLA, *en dehors.*

Me voilà, ma mère, j'ôte mes papillottes.

JACQUES.

Tenez, madame Vincent, vous auriez bien mieux fait de me donner cette jeunesse-là, que de vouloir en faire une dame de théâtre.

MAD. VINCENT.

Elle aurait été fraîche avec toi.

JACQUES.

Laissez donc, je vais passer dans les bains à domicile... et comme j'ai un oncle dans les bateaux à vapeur, on ne sait pas ousque cela peut me conduire; ajoutez à ça que nombre de mes pratiques augmente chaque jour.

AIR *du vaudeville du Petit Courier.*

J'ai cinq hôtels, trois pensions!
J'amasse avec économie;
On m'a promis l'académie
Et deux administrations.
Chèr' maman, vous pouvez m'en croire,
A fair' tant d'autr's métiers, oui dà,
Il n'y a vraiment pas d'eau z'à boire.....

MAD. VINCENT.

Je crois que dans l'tien n'y a que d'ça. (*bis*)

Je lui ferais quitter son Conservatoire!... non, non... quel bel établissement!.... c'est là qu'on encourage les jeunes personnes.

AIR *du vaudeville de l'Ecu de France.*

On y donn' des prix d'comédie,
Des prix d'musique à qui mieux mieux;
On y donn' des prix d'tragédie.....
Ma fille en a déjà r'çu deux. (*bis*)

Avec tant de soins et d'adresse
Ce bel établissement est tenu,
Que l'on a trouvé superflu
D'y donner des prix de sagesse. (*bis*)

JACQUES.

Sans adieu, madame Vincent. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MAD. VINCENT, PAMÉLA; *elle descend le petit escalier qui est dans l'intérieur.*

PAMÉLA.

Me voilà, ma mère... est-ce que le déjeuner est fait?

MAD. VINCENT.

Oui, ma chère amie... et ton Conservatoire?

PAMÉLA.

C'est à dix heures.

MAD. VINCENT.

Tu n'as que le temps de prendre ton café.

PAMÉLA.

C'est singulier, dites donc, ma mère, hier au soir j'ai étudié mon songe d'Athalie et toute la nuit j'ai rêvé..... vous savez bien... à ce jeune homme...

MAD. VINCENT, *sans l'écouter.*

Voilà ta tasse.

PAMÉLA.

Il était si aimable... si bien éduqué... Oh! comme il est éduqué!

MAD. VINCENT.

Je t'en réponds.... il m'a dit que j'avais l'air de ta sœur.

PAMÉLA.

Et comme il danse!...

MAD. VINCENT.

C'est une justice à lui rendre... il fait très-bien les ailes de pigeon.

PAMÉLA.

Et sa manière de walser la russe!... et comme il se présente poliment!...

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

J'avais remarqué sa figure
Quand il nous dit d'un air bien doux :
Permettez, je vous en conjure,
Que je vous conduise chez vous.

MAD. VINCENT.

Arrivé près d'la port' cochère,
Il aurait p't'être changé de ton
S'il avait pu s'douter qu'ton père } *bis.*
Allait nous tirer le cordon.

Tais-toi, voilà ton père.

SCÈNE V.

LES MÊMES, VINCENT

PAMÉLA, *déclamant.*

« Seigneur, où courez-vous et quels empressemens
« Vous dérobent sitôt à nos embrassemens ? »

VINCENT, *en les voyant déjeuner.*

Dites donc, dites donc, il paraît que j'arrive à temps

MAD. VINCENT, *lui montrant un petit poêlon.*

V'là ta part, à toi.

VINCENT.

Eh bien! Paméla, est-ce qu'on ne dit rien à son pè

PAMÉLA, *en mangeant debout.*

Bonjour, papa.

VINCENT.

Le musicien est aux anges... il a trouvé son ha proprement arrangé.

PAMÉLA.

C'est un drôle d'homme, toujours; il rentre tous soirs en chantant; et une fois dans sa chambre, racle du violon à réveiller tout le monde.

VINCENT, *en mangeant assis.*

Eh bien! j'aime ça... la musique, moi, qui n'entends que déclamer... Ça change l'air... aussi, quand la d

moiselle du quatrième se met à son fort-piano, je suis comme un imbécille à l'écouter.

PAMÉLA, *à part.*

Ah! son fort-piano!... celui-là est un peu fort, par exemple!

MAD. VINCENT, *avec ironie.*

Son piano!... piano de louage.

VINCENT.

Ah! bah! en vérité!..... et ça fait son embarras!..... Le jour qu'elle a donné une soirée, elle avait toute la vaisselle des locataires... la porcelaine du premier, l'argenterie du second et les deux carafes du troisième.

MAD. VINCENT.

J'en sais quelque chose.

PAMÉLA.

Dame! écoutez donc... sa mère est bien aise d'attirer du monde chez elle... Une fille de dix-neuf ans qui ne sait rien, c'est difficile à établir... aussi on ne voit que la mère et la fille à la promenade... Ah! ça loue des pianos!

VINCENT.

Allons, ne vas-tu pas dire comme les autres?

PAMÉLA.

C'est ça qu'elle se gêne sur mon compte! qu'elle disait hier, en me voyant sortir : « Tiens, la fille du portier qui a une pelisse..... si ça ne fait pas suer »..... et elle demandait l'autre jour, en ricanant, à sa voisine, quand je débuterais aux Français, pour avoir des billets... le plus souvent... je les placerai mieux que ça.

VINCENT.

Il vient chez elle des gens très comme il faut.

PAMÉLA.

C'est possible.

AIR *du vaudeville des amazônes.*

Tous ces gens-là me serviraient peut-être;
Mais il me faut pour réussir
Des bons amis qu'on me fera connaître
Et qui viendront exprès pour m'applaudir. (*bis*)

VINCENT.

Pour nos parens j'exigerai, ma chère,
Quelques billets, je n't'en d'mand' pas beaucoup.....

PAMÉLA.

Ces parens-là ne claquent pas, mon père,
Et les amis passeront avant tout. (*ler*)

VINCENT, *à part, en se levant.*

Quelle tragédienne ça fera !

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, TOINETTE, *on la voit descendre grand escalier.*

TOINETTE, *parlant de la porte.*

Monsieur Vincent, je vais sortir.

MAD. VINCENT.

Entrez donc, mademoiselle Toinette, vous n'êtes p si pressée.

TOINETTE.

C'est que nous avons du monde à dîner : le notaire d côté.

VINCENT, *qui va se placer sur son établi.*

Vous avez souvent du monde... moi j'aime les locatair qui reçoivent... par goût j'aime la société .. si nous étio plus grandement logés .. et puis la société qu'on rec chez vous est fort bonne, des étudians en droit, des gén raux, des auteurs, des notaires... oh ! c'est bien mêl bien choisi, mais celui qui vient le plus souvent, c'est notaire. (*Il rit.*)

TOINETTE.

Il y a des raisons pour cela.

PAMÉLA.

Ne voyez-vous pas qu'on veut lui jeter de la poudre au yeux... tout ça c'est pour que M. Jules son neveu se trouv plus souvent avec Mlle Eugénie, la fille de votre maîtress

MAD. VINCENT.

Qu'elle a d'esprit, ma fille.

TOINETTE, *en souriant.*

C'est vrai qu'c'est ça; voyez-vous, madame n'a pas grande fortune, mais elle donne beaucoup d'éducation à sa demoiselle... Elle peint la miniature et chante l'italien; qu'c'est superbe! M. Jules en est amoureux... c'est un bon sujet, il sera riche un jour.

AIR *du vaudeville de la Somnambule.*

Notre jeune homme a de l'exactitude,
Et son cher oncle a dit plus d'une fois
Qu'il pourrait bien lui céder son étude
Tout aussitôt qu'il aurait fait un choix.
A son mari j'sais q'mamz'elle Eugénie
N'apport'ra rien, c'est bien peu, je le sens,
Mais elle est jeune, on la trouve jolie,
Et le notair' se fera des cliens! *(bis)*

MAD. VINCENT.

Allons, je vois que nous aurons une noce dans la maison,

VINCENT, *en travaillant.*

Vous devriez profiter de l'occasion pour vous marier aussi, mademoiselle Toinette.

TOINETTE.

Ma foi, non, je me trouve plus heureuse d'être libre... j'ai pourtant voulu essayer deux fois, mais j'ai toujours fini par éloigner le moment.

MAD. VINCENT.

En vérité!

TOINETTE.

Il y a cependant aux environs de dix-huit mois, quand j'étais chez le maître des requêtes au faubourg St-Germain, il y avait un nommé Philibert Muscade, qui me faisait la cour... un jeune homme charmant, la coqueluche de la grande chaumière où il déployait son talent les jours de fêtes extraordinaires, en faisant des expériences avec des cartes.

PAMÉLA, *gaiment.*

M. Muscade! c'était un escamoteur?

TOINETTE.

Non, mademoiselle, c'était un physicien : j'aurais peut-être bien fini par l'écouter; mais je ne sais pas ce qu'il est devenu; il me semble encore le voir le jeu de piquet à la main.

AIR *du Verre.*

Il est galant, il est poli,
D'une assez aimable figure;
Des petits maîtres d'aujourd'hui
Il a su prendre la tournure.
Mis comme un homme du bon ton,
De son devoir jamais il ne s'écarte;
On l'aurait cru dans un salon
Quand il faisait sauter sa carte. *(bis)*

Maintenant je n'y pense plus.

VINCENT.

Vous l'avez oublié si vite?

TOINETTE.

Il faut ça dans notre état; vous ne vous faites pas d'idée comme le sentiment nuit au service des femmes de chambre. Madame est une bonne maîtresse; mais elle est si ridicule! elle n'a pas d'égard pour ses gens.

VINCENT.

Son service est dur, à ce que je vois.

PAMÉLA, *souriant.*

Bah! quand elle est dans ses momens de bonne humeur, vous lui faites bien payer tout ça.

VINCENT.

Elle a raison... il ne faut pas gâter ses maîtres.

TOINETTE.

Mais moi, qui m'amuse à jaser... j'oubliais que j'étais pressée...

MAD. VINCENT.

Allez-vous bien loin?

TOINETTE.

Il faut que je passe chez Chevet pour prendre un pâté de foie gras; ils sont si gourmands, ces notaires!

AIR : *Tappe, frappe.*

Vite, (*bis*)
Il faut que j'vous quitte ;
Mon devoir
M'appelle ; au revoir.

Les jours qu'nous donnons à dîner,
Je n'ai pas l'temps de voisiner,
Et toute la journée entière
Moi je n'suis pas fière,
J'aid' notr' cuisinière ;
Si j'comptais mes pas,
Je n'en finirais pas.

ENSEMBLE.

Vite, (*bis*)
Il faut qu'ell' nous quitte ;
Son devoir
L'appelle ; au revoir.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté TOINETTE.

PAMÉLA ; *la regardant sortir.*

Encore une ! elle ne veut pas se marier et tous les dimanches elle sort avec le garçon du libraire d'en face, qui lui prête les mélodrames nouveaux.

VINCENT.

Ça doit bien l'amuser ; j'en ai là un qui m'a fait pleurer.

MAD. VINCENT.

Voilà la demie qui vient de sonner. Paméla, tu ne seras pas à l'heure au Conservatoire.

PAMÉLA.

Soyez donc tranquille ; j'y serai encore avant les professeurs... comme ils viennent en voiture, ils arrivent toujours les derniers ; dites donc, mon père, voulez-vous me faire répéter mon rôle, avant de partir ?

VINCENT.

Si c'est de la tragédie, à la bonne heure... au moins

c'est instructif... *(A sa femme.)* Toi, n'oublie pas qu
dois aller ce matin chez notre nouveau propriétaire p
le remercier de ce qu'il veut bien nous conserver.

(Il descend de son établi.)

MAD. VINCENT.

Je monte exprès faire un bout de toilette, les prin
paux locataires aiment ça, la toilette. *(Elle monte l'
calier de la soupente.)*

PAMÉLA.

Et moi, mon père, je m'en vais chercher mon r
que j'ai laissé dans notre petite chambre du cinquièn
(A part.) Je gagerais que je vais rencontrer ce g
boutle qui loge à l'entresol et qui me fait des petits ye
on coulisse. Il veut toujours m'embrasser... il paraît q
c'est le genre italien. *(Elle sort.)*

SCENE VIII.

VINCENT, *seul.*

Est-elle gentille, c'te petite Paméla ! c'est le Conserv
toire qui la rend comme ça.

AIR *du vaudeville de la Robe et les Bottes.*

C'est un' ressourc' pour d'honnêtes familles
Qu'ont des enfans qui sont de trop chez eux.
On vous y form' les garçons et les filles
Qu'chez soi vraiment on ne ferait pas mieux :
On vous apprend à pleurer, à sourire,
A déclamer, à chanter, soupirer.....
Et si parfois on y montrait à lire,
L'établissement n'plairait rien à d'sirer. *(bis)*

Ah ! si notre fille pouvait être engagée au spectacle d
M. Talma, ce serait un coup de fortune pour nous
nous irions tous les soirs à la comédie.

SCENE IX.

VINCENT, UN FACTEUR.

LE FACTEUR.

Madame Saint-Ange... trois sous.

VINCENT *va prendre de la monnaie dans une soucoupe.*

Les voilà... *(Il prend la lettre.)* Ah! Dieux! comme elle sent le musc!

LE FACTEUR, *qui a cherché dans sa botte.*

C'est tout pour aujourd'hui. *(Il sort.)*

VINCENT, *regardant la lettre.*

Je sais de qui... c'est du jeune homme qui sort le soir. En sentant sa lettre, il me semble qu'il passe; c'est absolument ça.

SCÈNE X.

VINCENT, SAINT-ALBIN, *il s'avance avec mystère.*

SAINT-ALBIN, *à part.*

Je ne me trompe pas, c'est ici. *(Haut.)* Est-ce au concierge de la maison que j'ai l'avantage de parler?

VINCENT.

Oui, monsieur; qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

SAINT-ALBIN, *regardant de tous côtés.*

Ce sont des renseignemens que je désirais...

VINCENT.

Des renseignemens sur un locataire; c'est pourtant pas l'époque du terme.

SAINT-ALBIN.

Je voudrais savoir à quel étage demeure une jeune personne...

VINCENT.

Bon! ce n'est pas pour le déménagement.

SAINT-ALBIN.

Une jeune personne... fort jolie, fort honnête, qui va quelquefois au bal avec sa mère...

VINCENT.

Si monsieur veut me dire le nom de ces dames?

SAINT-ALBIN.

C'est ce que je ne sais pas complétement.

VINCENT.

Alors, monsieur me permettra de lui dire qu'il me demande là des choses qui ne sont pas de mon ressort.

SAINT-ALBIN.

Si je n'avais pas des motifs honorables, suffisans et légitimes, je ne m'hasarderais pas...

VINCENT, *prenant de l'humeur.*

C'est possible... mais il y a des personnes qui se croient le droit d'interroger les concierges et de les faire parler.

SAINT-ALBIN, *lui mettant une pièce dans la main.*

Je vous le répète, mes intentions sont de la première et de la dernière délicatesse.

VINCENT, *se radoucissant.*

Monsieur, je ne dis pas ça pour vous; je sais bien qu'il est naturel, quand on a rencontré une jolie demoiselle, de chercher à savoir les tenans et les aboutissans; il y aurait bien moins de mauvais ménages si chacun prenait des renseignemens.

SAINT-ALBIN.

Voilà justement mon affaire.

VINCENT.

Attendez donc... une jeune fille avec sa mère... c'est qu'à tous les étages il y a des mères qu'ont des filles..... (*il se gratte la tête*) qui fréquentent les bals, dites-vous?

SAINT-ALBIN.

Elles embellissaient hier, toutes deux, les salons du Wauxhall.

VINCENT.

Ça doit être au second, sur le derrière.

SAINT-ALBIN.

La jeune fille est divine!... un goût!... une décence... et un choix de paroles!...

VINCENT.

C'est ça... musicienne...

SAINT-ALBIN.

Oui, bonne musicienne... au moins elle dansait parfaitement en mesure.

VINCENT.

C'est mademoiselle Eugénie, fille de M. Dumont, ancien fournisseur.

SAINT-ALBIN, *à part.*

La fille d'un fournisseur! bon! *(Haut.)* Si je pouvais lui faire remettre une petite missive, écrite de la main de votre serviteur...

VINCENT.

C'est bien difficile. Est-il décent qu'un homme se charge de ces choses-là?

SAINT-ALBIN.

Apprenez que, si j'avais le bonheur d'intéresser mademoiselle... *(Il cherche.)* Comment la nommez-vous?

VINCENT.

Eugénie.

SAINT-ALBIN, *vivement.*

La charmante Eugénie... votre fortune sera faite.

VINCENT.

Ma fortune! mais, monsieur. *(Il prend la lettre.)*

SAINT-ALBIN.

Si je pouvais la voir! lui parler un instant!... lui peindre un sentiment!... Au reste, elle s'en doute bien; j'ai déjà eu l'honneur de parler à ces dames, et si j'écris en cachette à la demoiselle, c'est par respect pour les convenances; je ne veux pas risquer une demande aux parens, si le cœur de la jeune personne n'est pas de moitié.

VINCENT.

Cela va sans dire... Tenez, vous me touchez, et puisque vous n'avez que de bonnes intentions, je vais tâcher de vous ménager un entretien avec elle... Justement le facteur vient d'apporter une lettre pour le même carré; je vais voir si je puis la décider à descendre ici.

SAINT-ALBIN.

Ah! vous allez me rendre le plus heureux des hommes!

AIR *du vaudeville des Maris ont tort.*

Je veux lui répéter encore,
En lui demandant du retour,
Que je l'aime, que je l'adore!...

VINCENT.

C'est le minimum de l'amour. *(bis)*

SAINT-ALBIN.

Je lui plairai, j'ose le dire;
Si son cœur résiste un moment,
J'offrirai jusqu'au cachemire.

VINCENT.

C'est l'maximum du sentiment. (*bis*)

Je vous laisse un moment dans ma loge; je monte l'escalier quatre à quatre, et je reviens vous apporter la réponse. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

SAINT-ALBIN, *seul.*

Le brave homme n'a pas été trop récalcitrant... quoique ça j'ai été obligé d'employer les moyens financiers... Ah! les commencemens sont toujours chers! il faut avoir de la fortune, à Paris, pour se permettre des passions... Si je pouvais épouser mademoiselle Eugénie, la fille d'un fournisseur, avant qu'elle apprît... pourquoi pas? j'ai de la tournure, de l'esprit, j'ai su prendre quelques manières de nos jeunes gens les plus à la mode en leur donnant des leçons de physique expérimentale pour briller dans la société et faire leur chemin dans le monde... Allons, de l'audace et de la tenue, n'oublions pas tous les succès que j'ai obtenus sur la rive droite de la Seine en exerçant les petits talens mathématiques que j'ai reçus de la nature. (*Se retournant.*) Eh! mais je ne me trompe pas, c'est la jeune personne en question; comme ces concierges sont intelligens!... il l'aura décidée à descendre tout de suite.

SCÈNE XII.

SAINT-ALBIN, PAMÉLA; *elle tient un livre à la main.*

PAMÉLA, *sans voir Saint-Albin.*

(*Déclamant.*)

« Le Ciel n'a point aux jours de cette infortunée
« Attaché le bonheur de votre destinée.... »

SAINT-ALBIN, *à part.*

Qu'est-ce qu'elle dit donc?

PAMÉLA, *l'apercevant.*

Ah! mon Dieu! c'est le jeune homme d'hier au soir....

SAINT-ALBIN.

Pardon, mademoiselle, si j'ai cédé à un désir impétueux en prenant la liberté de venir m'informer de l'état de votre santé.

PAMÉLA.

Monsieur, il me semble qu'on ne vient pas comme ça chez les gens, sans savoir auparavant...

SAINT-ALBIN.

Pourriez-vous m'en vouloir d'un excès de passion?... Vous sentez bien que, dans la crainte que votre père ne me vit...

PAMÉLA, *surprise.*

Il ne vous a pas vu?

SAINT-ALBIN.

Non, je n'ai encore rencontré que le concierge.

PAMÉLA, *à part.*

Il ne se doute donc pas...

SAINT-ALBIN.

Toute la nuit s'est écoulée sans que j'aie eu le plaisir de fermer la paupière... je ne pensais qu'à vous, qu'à vos attraits, à cette légèreté avec laquelle vous dansez..... Dans les différentes maisons où j'ai été... je n'ai rien vu qui pût approcher de vos grâces.

PAMÉLA, *à part.*

Il est encore plus aimable que notre professeur de déclamation...

SAINT-ALBIN, *de même.*

Hier, j'ai vu tout de suite à qui j'avais affaire.

PAMÉLA.

Comment vous avez deviné?

SAINT-ALBIN.

Après la première contredanse... à ce ton noble et affec-

tueux, il m'a été facile de voir que votre fortune... votre éducation...

PAMÉLA.

Ça va de pair...

SAINT-ALBIN.

Pour moi, fils d'un riche banquier de Troyes, en Champagne, qui a éprouvé des malheurs, j'ai quitté le sol qui m'a vu naître pour venir habiter la capitale des jeux et des ris, où je vais reprendre les affaires de banque... Mais l'instant est arrivé où le sentiment qui me consume doit paraître dans tout son éclat.

PAMÉLA, *inquiète.*

Plus bas.

SAINT-ALBIN.

Je ne saurais trop publier l'amour, le respect...

PAMÉLA.

Ecoutez, si on venait, ce n'est pas ici que l'on doit parler de tout cela. Maman serait enchantée de vous voir; mon père n'est pas instruit.

SAINT-ALBIN, *vivement*

Monsieur votre père ne peut qu'approuver ma recherche; mes vues sont honnêtes... ma fortune a les mêmes agrémens... Vous n'avez qu'un mot à dire, mon suprême bonheur serait de posséder une femme...

PAMÉLA.

Mais, monsieur...

SAINT-ALBIN.

AIR *du vaudeville de Michel et Christine.*

Votre danse,
Votre aisance,
Votre ton, votre décence,
Votre grâce,
Tout surpasse
Les attraits
Les plus parfaits.
Pour moi quelle belle conquête!
Cet air décent et ces deux yeux
Vont me faire tourner la tête.....
Est-il un mortel plus heureux?

Auprès de vous je passerais ma vie ;
Tous vos regards vont droit au cœur.....
(*A part.*) Oui, la fille d'un fournisseur
Sera toujours la plus jolie !

ENSEMBLE.

Votre danse,
Votre aisance,
Votre ton, votre décence,
Votre grâce,
Tout surpasse
Les attraits
Les plus parfaits.

PAMÉLA.

Quoi ! ma danse,
Mon aisance,
Et mon ton et ma décence,
Et ma grâce,
Tout surpasse
Les attraits
Les plus parfaits.

PAMÉLA, *se retournant.*

Voilà mon père qui descend. Comment faire ! il faut nous quitter.

SAINT-ALBIN.

Dites-moi, je vous prie, où je pourrai vous rencontrer aujourd'hui ?

PAMÉLA.

Je vais sortir dans un quart-d'heure ; je prendrai le chemin du Conservatoire, au bout de la rue Bergère... ce n'est pas que je vous engage à être sur la route... mais si je vous rencontrais par hasard, si vous alliez faire un tour de ce côté-là.

SAINT-ALBIN, *vivement.*

Un tour !... c'est mon fort... un ce n'est pas assez, j'en ferais dix pour vous plaire : j'espère bientôt vous revoir. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

PAMÉLA, *seule, le regardant sortir.*

O Dieu! comme il lève le pied avec grâce, on voit bien qu'il tient à la banque... Voilà le mari qu'il me faudrait; une femme doit être bien heureuse avec un banquier... quand il est riche... Moi, je n'ai pas d'ambition, j'en entends à ce Conservatoire qui parlent d'épouser des ambassadeurs, des milords; je ne porte pas mes vues si haut, et je me contenterai d'un banquier *(après une légère pause)* à moins, pourtant qu'un ambassadeur... qu'est-ce qui sait...

SCÈNE XIV.

PAMÉLA, VINCENT.

VINCENT, *cherchant Saint-Albin.*

Eh bien! où est-il donc?

PAMÉLA.

Qu'est-ce que vous cherchez, mon père?

VINCENT.

Rien, rien. *(A part.)* Ah! mon petit monsieur, vous ferez bien de ne pas revenir... Mam'zelle Eugénie ne savait pas ce que je voulais lui dire.

PAMÉLA, *allant prendre sa pelisse noisette bordée de bleu, et son petit chapeau noir garni de rubans, qui sont attachés dans la loge à un porte-manteau. Après une pause.)*

Où sont donc mes socques? Ah! les voilà... C'est ça qu'est commode; ça imite les cothurnes. *(Elle met des socques.)*

VINCENT, *sur le devant de la scène.*

Voyez pourtant, sans la femme de chambre du premier, j'aurais ignoré que Mme Vincent était allée hier au Wauxhall avec ma fille, que Paméla avait dansé deux fois avec un jeune homme, et moi qui les croyais chez la cousine Robert, je n'en puis plus douter, c'est le jeune homme qui voulait me séduire tout-à-l'heure, et qui, ne les connaissant pas, se sera imaginé...

PAMÉLA.

Voulez-vous me faire répéter ma scène ; mon père?

VINCENT.

Qu'est-ce que c'est?

PAMÉLA.

Iphigénie!

VINCENT.

Iphigénie... celle que son père voulait assassiner sur le chemin de Troyes? je connais l'anecdote. (*A part.*) Ah! madame Vincent, vous n'avez pas de confiance en moi, je suis dans une colère... (*Il prend le livre des mains de Paméla.*)

PAMÉLA.

C'est le second acte; je commence. Attendez que je me drape... (*Elle prend un coin de sa pelisse qu'elle met sur son épaule.*

VINCENT, *à part.*

Je te draperai, moi, sois tranquille.

PAMÉLA, *déclamant.*

« Quel plaisir de vous voir et de vous contempler
« Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller,
« Dieux! avec quel amour la Grèce vous révère!
« Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père! »

VINCENT, *de même.*

« Vous méritez, ma fille, un père plus heureux! »

PAMÉLA.

« Quelle félicité peut manquer à vos vœux?
« A de plus grands honneurs pourriez-vous donc prétendre?
« J'ai cru n'avoir au Ciel que des grâces à rendre... »

VINCENT, *à part, avec distraction.*

Qu'il revienne, le séducteur, je veux les mettre en sa présence et confondre la mère et la fille.

PAMÉLA.

Mon père, j'attends ma réplique.

VINCENT, *reprenant.*

« Grands dieux! à son malheur dois-je la préparer? »

PAMÉLA.

« Vous vous cachez, seigneur, et semblez soupirer!
« Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine;
« Avons-nous sans votre ordre abandonné Mycène? »

VINCENT, *même jeu, toujours à part.*

Elle ne se doute pas que je sais qu'elles ont été au b
(Mettant ses lunettes.)

« Ma fille, je vois toujours des mêmes yeux,
« Mais les temps sont changés aussi bien que les lieux;
« D'un soin cruel ma joie est ici combattue... »

PAMÉLA.

« Eh! mon père, oubliez votre rang à ma vue.
« N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis? »

VINCENT, *même jeu.*

Si je connaissais encore la famille du jeune homme!

« Ah! ma fille!

PAMÉLA.

Seigneur, pourquoi...

VINCENT.

Je ne puis. »

PAMÉLA.

Soufflez-moi donc un peu, mon père; vous avez des dis
tractions...

VINCENT.

« Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice...
(Il prononce l'h.)

PAMÉLA, *de même.*

Ah! Calchas!... on dit Calchas.

VINCENT.

Il y a c, h, a, s, chas.

PAMÉLA.

C'est égal.

« Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice,
« L'offrira-t-on bientôt?

VINCENT.

Plutôt que je ne veux.

PAMÉLA.

« Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux?
« Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille? »

VINCENT, *à part.*

Aller danser sans ma permission!

PAMÉLA.

« Vous vous taisez...

VINCENT, *d'un ton ferme.*

Vous n'irez plus...

(*Se reprenant.*)

Vous y serez, ma fille.

« Adieu! »

PAMÉLA.

Je m'en vais aussi.

VINCENT.

Restez... j'ai quelque chose à vous dire.

PAMÉLA.

Ce sera pour quand je reviendrai, la classe doit être commencée.

(*Déclamant avec âme.*)

« Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
« Tendre au fer de Calchas une tête innocente;
« Et respectant le coup par vous-même ordonné,
« Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné. »

Adieu, papa!... (*Elle sort vivement après avoir embrassé Vincent malgré lui.*

SCÈNE XV.

VINCENT, ensuite TOINETTE.

VINCENT, *à la cantonnade.*

C'est bon, c'est bon, vous ne perdrez rien pour attendre.

TOINETTE, *entrant avec un pâté enveloppé.*

Me voilà de retour, M. Vincent, il n'est venu personne?

VINCENT.

Non, mam'zelle Toinette. (*Il regarde ce qu'elle porte.*) Ah! comme ça sent les truffes!

TOINETTE.

C'est mon pâté.

VINCENT.

On vous prendrait pour une solliciteuse.

TOINETTE.

Que voulez-vous dire?

VINCENT, *d'un ton doucereux.*

Je veux dire, mam'zelle Toinette, qu'avec d'aussi jolis

vous et un pâté de foie gras, vous pourriez solliciter comme une autre.

TOINETTE.

Comment donc, M. Vincent, de la galanterie!

VINCENT.

Du tout, mam'zelle, c'est la pure vérité, mais à qu vous servirait de demander une place, la vôtre est si bonn

TOINETTE.

J'ai peu de gages, mais beaucoup de bénéfices... O je ne me plains pas, ce n'est pas comme quand j'habit mon village.

AIR : *J'ai d'l'argent.*

A Paris, (*bis*)
J'ai souvent d'jolis
Profits.
J'éprouve, sans mentir,
Bien du plaisir
A servir.
Jeune fill' qui n'savez rien,
V'nez ici, vous y s'rez bien,
Car vous apprendrez gratis
C'qu'on ignor' dans vot' pays.

A Paris, (*bis*)
J'ai souvent, etc.
Mon p'tit savoir est cité,
Et pour la fidélité
J'puis m'vanter qu'dans tous les temps
J'trouv'rais bien des répondans.

A Paris, (*bis*)
J'ai souvent d'jolis
Profits.
J'éprouve, sans mentir,
Bien du plaisir
A servir.

VINCENT.

C'est comme moi, j'éprouve aussi quequ'fois du plai-

sir dans ma place. C'est du premier de la maison, plaisanterie à part... de ma loge je vois tout, je pénètre tout, mais motus,

du tra la la.

Je n'dis rien,
Je n'vois rien,
Un portier s'en trouve bien.
Je n'dis rien,
Je n'vois rien,
De tout savoir c'est l'moyen.

A l'entresol sur le d'vant,
Loge un médecin savant;
Mais chez l'docteur, à c'que j'crois,
On ne revient pas deux fois.

Je n'dis rien, etc.

Je vois monter au second
Un p'tit brun, puis un grand blond;
Et c'est comme un fait exprès,
Ils ne s'rencontrent jamais.

Je n'dis rien, etc.

L'troisièm' dans un beau local,
Chaque semain', donne un bal;
C'est là qu'par souscription
On d'vient l'ami d'la maison.

Je n'dis rien,
Je n'vois rien,
Un portier s'en trouve bien.
Je n'dis rien,
Je n'vois rien,
De tout savoir c'est l'moyen.

TOINETTE.

Eh bien! M. Vincent, je sais tout ça aussi bien que vous, mais vous êtes discret.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, MAD. VINCENT, *elle est en toilette.*

MAD. VINCENT.

Me voilà prête, notre homme, je vais chez notre propriétaire.

VINCENT.

Un moment, madame Vincent, nous avons un chapelet à défiler ensemble.

MAD. VINCENT.

Qu'est-ce que tu veux dire?...

TOINETTE.

Comme ça ne me regarde pas, je m'en vais.

VINCENT.

Restez, restez, mam'zelle Toinette.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, JACQUES, *accourant.*

JACQUES.

Ah! monsieur Vincent, madame Vincent, v'là qu'on vous amène votre fille, que c'est heureux, morguenne, que c'est heureux!

AIR *du Château de mon Oncle.*

Votr' fille a manqué vraiment
Etr' victim' d'un accident;
Heureus'ment (*bis*)
Que le malheur n'est pas grand;
Comm' ell' traversait l'boul'vard,
D'un cabriolet l'brancard
La renverse tout près
De la marchand' de bouquets.

VINCENT, MAD. VINCENT, TOINETTE.

Ah! mon Dieu!

JACQUES, *poursuivant l'air.*

Chacun crie : Arrête!
En tournant la tête,

Moi, qui passais par là,
Je vois mam'zell' Pamela ;
J'franchis la distance,
Avec assurance
J'saute à la brid' du ch'val
Et j'arrête l'animal.
Si j'étais d'monsieur l'préfet,
Pour que l'ordre fût parfait,
J'signal'rais,
J'défendrais
Caross's et cabriolets ;
J'y comprendrais
Les hacquets ;
Enfin je ne laisserais
Circuler de nouveau
Qu'les voitur's de porteur d'eau.

Ajoutez à ça qu'un jeune monsieur est venu la prendre dans ses bras pour la sauver, et qu'elle en sera quitte pour la peur.

MAD. VINCENT.

Je n'y tiens plus, je vais au-devant d'elle. (*Elle sort vivement.*)

JACQUES.

Il paraît que c'est aussi la faute de ces sabots articulés ; c'est des chaussures qu'on vend pour se casser le cou.

VINCENT.

Et par brevet d'invention, si elle allait être blessée !

JACQUES.

Non, j'vous dis, mais c'est égal, si vous prépariez un peu d'eau de la Cologne, ça ne pourrait pas nuire, c'est bon pour tous les accidens l'eau de la Cologne.

VINCENT.

Je vais en acheter.

TOINETTE.

Attendez, madame en a. (*Elle sort.*)

VINCENT.

C'te bonne mam'zelle Toinette, c'est ça une bonne domestique ! elle donnerait au portier tout ce que possède sa maîtresse.

SCÈNE XVIII.

VINCENT, PAMÉLA ; *elle entre, soutenue par* SAINT-ALBIN *et sa mère.*

MAD. VINCENT, *à Saint-Albin.*

Ah! monsieur, que d'obligations ne vous ai-je pas! (*A part.*) Je ne me suis pas trompée ; c'est le jeune homme d'hier au soir.

SAINT-ALBIN.

Je serai trop heureux si mademoiselle n'éprouve aucun mal.

VINCENT, *à part.*

C'est le jeune homme de ce matin.

PAMÉLA, *regardant Saint-Albin.*

Je me sens tout à fait bien... En vous voyant accourir, monsieur, je me suis trouvée sur-le-champ soulagée.

JACQUES.

C'est pas l'embarras, monsieur, vous avez enlevé mam'zelle, que ça m'a fait plaisir à voir.

SAINT-ALBIN.

AIR *de Préville et Taconnet.*

Dans le danger, ah! je tremblais pour elle.....

MAD. VINCENT.

Hélas! monsieur, vous êtes son sauveur.

JACQUES.

Mais il fallait pourtant tout votre zèle.

VINCENT.

Cela vraiment vous fait beaucoup d'honneur.

JACQUES.

J'vous vois encor l'enl'ver avec ardeur.

VINCENT.

Vous la rendez à sa famille;
Sans la connaîtr' vous d'venez bienfaisant.....

JACQUES, *à part.*

Elle est gentille, j'crois qu'c'était suffisant.....
Pour s'attendrir sur le sort d'un' jeune fille,
Vivent, morguenn'! les jeun's gens d'à-présent! (*bis*)

Mon seul désir serait de pouvoir un jour reconnaître tous vos soins.

VINCENT, *s'avançant.*

Moi, aussi, je voudrais, si c'était possible...

SAINT-ALBIN, *le retenant.*

Laissez-nous, mon ami. (*A madame Vincent.*) De la reconnaissance, madame, puis-je en exiger? ne dois-je pas plutôt avoir recours à votre indulgence pour vous prier d'excuser la témérité.

VINCENT.

Comment donc, monsieur, mais...

SAINT-ALBIN, *avec impatience.*

Laissez-nous donc, je vous prie, mon brave homme...

VINCENT.

Permettez, monsieur, j'ai deux mots à vous dire; j'étais encore, il n'y a qu'un moment, votre contre vous; mais votre conduite vient de m'appaiser tout à fait.

SAINT-ALBIN.

Où voulez-vous en venir?

VINCENT.

Apprenez donc que la jeune personne que vous avez remarquée hier, la jeune personne, enfin, que vous venez de sauver si miraculeusement... n'est pas mam'zelle Dumont.

SAINT-ALBIN.

Qui donc est-elle?

VINCENT.

C'est ma fille.

SAINT-ALBIN, *avec une grande surprise.*

Votre fille!

CHŒUR.

AIR: *Quelle surprenante aventure* (de la Belle au Bois dormant).

Combien l'aventure est piquante
Ils ne prévoyaient pas vraiment
Etre trompés dans leur attente;
C'est un chapitre de roman.

SAINT-ALBIN.

D'un fournisseur, lorsque j'y pense,
Je m'voyais déja l'héritier ;
Et toute sa fortune immense.....

VINCENT, *en riant bien fort.*

C'est l'sou pour livre du portier. (*bis*)

TOUS.

Combien l'aventure, etc.

SCÈNE XIX et dernière.

LES MÊMES, TOINETTE.

TOINETTE, *arrivant avec un flacon.*

Même air.

Voilà le flacon de madame...
(*En regardant Saint-Albin.*)
Monsieur Muscad' dans cett' maison !

SAINT-ALBIN, *la reconnaissant.*

C'est Toinette ! quel trait infâme !

VINCENT, *toujours très-gaîment.*

Ah! voilà qui vaut le cordon. (*bis*)

TOUS.

Combien l'aventure est piquante !
Ils ne prévoyaient pas vraiment
Etre trompés dans leur attente ;
C'est un chapitre de roman.

TOINETTE.

Comment, c'est vous monsieur Philibert ?

SAINT-ALBIN.

Oui, mademoiselle Toinette.

VINCENT, *à sa femme.*

Eh bien ! madame Vincent, voilà la suite de la re
contre que vous avez faite au bal.

PAMÉLA.

Comment, papa, vous savez...

VINCENT.

Oui, je savais tout, et je viens d'apprendre le reste
vous êtes bienheureuse que monsieur le physicien n'a p

usé de son pouvoir illimité... (*A part.*) Je frémis quand je pense que ces gens-là, en soufflant dessus, font tout disparaître.

TOINETTE, *à Saint-Albin.*

Ah! méchant! vous avez pu m'oublier...

SAINT-ALBIN.

Moi! vous oublier! J'allais demander de vos nouvelles. Si j'ai pu voltiger un moment sur les traces de quelques jeunes beautés, votre image est toujours restée gravée là... Vous occupez une place agréable, j'ai besoin de me caser, je vous ferai part de mes projets ultérieurs.

PAMÉLA.

Encore un cœur d'escamoté!

VINCENT, *à Saint-Albin.*

Jeune homme, apprenez que si je me suis montré faible à vos yeux, ma Paméla n'en est pas moins à l'abri de la séduction. Elle est fille d'un concierge, il est vrai, mais elle a reçu une éducation qui la met à même d'occuper le plus haut rang dans la société... Je veux en faire une princesse!...

SAINT-ALBIN.

Une princesse!

PAMÉLA.

Et du Théâtre-Français, encore...

VAUDEVILLE.

AIR *de Turenne.*

MAD. VINCENT.

Notre avenir sera beau, je parie;
Ma fille, déjà je te vois
Dans le rôle d'Iphigénie;
C'était un' princess' d'autrefois. (*bis*)
On dit qu't'auras une brillante escorte
Comm' tout's ces dam's du Théâtre-Français.
Quand tu seras dans ton palais.....
Ne nous laisse pas à la porte.

JACQUES.

Riches du jour, financiers, homm's en place,
Que le bonheur suit en tous lieux,
Vous tous enfin qu'la fortune embarrasse,
Dans des salons que l'on dit merveilleux;
Quand vous entrez, vous faites des envieux.

A jouer gros jeu souvent on vous exhorte ;
Ah! ne perdez jamais tout votre argent :
Songez qu'vous trouv'rez en sortant
Des malheureux à votre porte.

VINCENT.

Sans le permis de notr' propriétaire
Qu'est un Arabe, on sait cela,
Deux pauvres Grecs contre notr' port' cochère
Vend'nt des pastill's, des pip's *et cœtera* ;
Leur boutiqu' s'agrandit déjà ;
Ça gêne beaucoup pour qu'on entre ou qu'on sorte ;
Moi, comm' portier, je ne dis rien,
Mais je vois tout .. Ils s'arrangent si bien
Qu'un jour ils enfonc'ront la porte.

TOINETTE.

J'entends dire à toutes les femmes
Que les hommes adroits, menteurs,
Aiment à médire des dames
Pour se venger de leurs rigueurs.
Messieurs, vous êtes bien trompeurs !
Vous méritez la haine qu'on vous porte...
Aussi quand nous somm's entre nous,
Ah! pour savoir ce que l'on dit de vous,
N'écoutez jamais à la porte.

SAINT-ALBIN.

Du boulevard traversant la chaussée,
Hier au soir, adroit observateur,
Je vois descendre un monsieur d'un' croisée ;
Je le prenais pour un voleur,
Lorsque j'entends crier avec fureur :
« Arrêtez-le, qu'on me prête main-forte ;
« Hélas! ma femme a trahi son serment!... »
Je devinai que c'était un amant
Qui prenait la f'nêtr' pour la porte.

PAMÉLA, *au Public.*

Chacun de nous a mis son espérance
Dans la bonté qu'on vit toujours en vous ;
Ah! pour répondre à notre confiance,
Vous avez un moyen bien doux : (*bis*)
Que le plaisir en foule ici vous porte,
Et pour juger tous nos couplets nouveaux,
Prenez, messieurs, vos billets aux bureaux
Et laissez vos clés à la porte.

FIN.

L'APPARTEMENT GARNI,

OU

LES DEUX LOCATAIRES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

Par MM. GERSIN ET CARMOUCHE;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, A PARIS, LE 20 FÉVRIER 1826.

PRIX : 1 fr. 50 c.

PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE

DES OEUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD ET ALEX. DUVAL,

COUR DES FONTAINES, N° 7;

ET AU MAGASIN DES PIÈCES DE THÉATRES,

DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N° 51.

1826.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
ALFRED DE MURVILLE, jeune élégant.....	M. LAFONT.
EMMA, sa femme; (mise de voyage, mais soignée).....	Mlle PAULINE GEOFFROY.
DUPRÉ, maître d'hôtel garni; (homme de 50 ans).....	M. LEPEINTRE.
BERNARD, vieil intendant.....	M. LEJEUNE.
Deux Domestiques de l'hôtel.	

La scène se passe à Paris, à l'hôtel de Strasbourg.

IMPRIMERIE DE DAVID, BOULEVART POISSONNIÈRE, N° 6.

L'APPARTEMENT GARNI,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un salon élégant, une table, un secrétaire, des fauteuils, porte de fond; à droite un cabinet saillant, qui occupe depuis le premier plan jusqu'au fond, avec une croisée en face des spectateurs, qui laisse apercevoir l'intérieur; porte de côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALFRED *seul.*

(*Au lever du rideau, il est en redingote du matin, endormi dans un fauteuil, et continue rêver.*)

Oui... toutes... trompeuses... coquettes, inconstantes... vingt francs à l'écarté?.. voilà, monsieur...

AIR *de la Robe et les Bottes.*

Je vois toujours, oui, je vois la perfide...
— Marquez le roi.—Qu'elle avait de beaux yeux!
Je fus trompé par son regard timide...
— Pas un atout! nous voilà quatre à deux!
— Je la croyais et fidèle et soumise....
— Dame de cœur.... c'est mon dernier appui!
J'en étais sûr! la voilà prise...
Encore une qui m'a trahi.

SCÈNE II.

ALFRED *endormi*, DUPRÉ.

(*Dupré entre, et s'arrête pour écouter Alfred.*)

ALFRED.

Oui, je veux les fuir toutes... allons, Germain, les chevaux sont-ils prêts? partons... (*il se retourne et se rendort.*)

DUPRÉ, *le regardant.*

C'est cela ! partons !... pauvre jeune homme !... il faut qu'il ait éprouvé quelque grand chagrin... Depuis trois jours qu'il loge dans mon hôtel... il ne cesse de répéter : « la perfide ! l'ingrate ! partons ! partons ! » heureusement pour moi qu'il n'en fait rien... car il dépense beaucoup, mange peu et paie bien.

ALFRED, *s'éveillant et toujours assis.*

Hein ?... ah ! ah ! c'est toi, Dupré !

DUPRÉ.

Oui, monsieur.

ALFRED.

Quelle heure est-il ?

DUPRÉ.

Le soleil va bientôt se coucher, vous pouvez vous lever sans inconvénient.

ALFRED, *étendant les bras.*

C'est vrai... je suis rentré de si bonne heure... neuf heures du matin, tout au plus... ce diable d'écarté m'a encore mis à sec...

DUPRÉ.

Encore ! mais comment vous, monsieur Alfred de Murville, un jeune homme d'une si belle espérance, donner dans la passion du jeu...

Air *du Vaudeville de Fanchon.*

Consumer sa jeunesse,
La nuit, perdre sans cesse
Argent, santé
A l'écarté !
Si le jeu vous excite,
Monsieur, à la Bourse allez donc !
Cela va bien plus vite,
Et c'est de meilleur ton.

ALFRED.

Parce que je ne bouge pas de l'écarté, tu t'imagines peut-être que je l'aime ? du tout, mon cher, je le déteste, je

joue comme ça par distraction; pour avoir une contenance, et surtout pour me dispenser d'adresser la parole aux femmes... parce que les femmes, vois-tu... est-ce que je ne t'ai pas conté ce chapitre de mes douleurs?..

DUPRÉ.

Je ne me serais pas permis... ce sont des peines secrètes.

ALFRED.

Que je dis à tout le monde... Ah!.. ça ne peut que me faire honneur... donne-moi mon habit... (*il quitte sa redingotte du matin, la donne à Dupré, qui la pose sur un fauteuil*) parce qu'il n'y a pas de mari qui se serait conduit à ma place avec autant de sagesse!

DUPRÉ, *surpris et l'aidant à s'habiller.*

Vous êtes marié, Monsieur?..

ALFRED.

A peu près.

DUPRÉ.

Comment, à peu près?

ALFRED.

Oui, c'est si original!.. figure-toi qu'il n'y a eu dans mon mariage que le contrat de signé... de manière que je ne suis tout au plus qu'un mari surnuméraire!

DUPRÉ.

Quoi, vous vous êtes séparés?

ALFRED.

Avant la célébration... j'eus la certitude que l'on me trompait.

DUPRÉ.

Le jour même des noces!

ALFRED.

Je croyais avoir un peu plus de temps devant moi, mais avec les femmes!.. Si tu l'avais vue, la plus jolie petite veuve... Une physionomie céleste... un monstre dont

j'étais fou; je croyais à son amour; notre mariage allait se célébrer, lorsqu'il nous arrive un maudit cousin.

DUPRÉ.

Les cousins! ah! Monsieur! ne m'en parlez pas!

ALFRED, *passant une manche de son habit.*

N'es-ce pas? c'est le fléau des maris?...

DUPRÉ, *soupirant.*

Je sais ce que c'est... ma défunte en avait un issu de germains!...

ALFRED, *lui serrant la main.*

Mon pauvre ami!.. je t'entends, tu peux t'épargner le reste... Enfin, mon cher, je remarquai entre ma femme et lui des signes d'intelligence... on ne me voyait plus qu'avec un air contraint; en un mot, je jouissais déjà des prérogatives d'époux dans toute leur plénitude... Mais ce qui me porta le dernier coup... c'est que le matin même du jour fixé pour mon bonheur... comme on venait de signer le contrat... je vois le cousin s'échapper du salon... ma femme était sortie du côté opposé quelques minutes avant... il était clair que c'était pour se rencontrer, un rendez-vous d'adieux!.. je m'élance sur les traces du jeune homme; au moment où je le perds de vue, dans les allées du parc, j'aperçois un petit porte-feuille qui était tombé de sa poche... Je l'ouvre, il renfermait le portrait de la perfide...

DUPRÉ.

Son portrait!..

ALFRED, *montrant le secrétaire.*

Il est là... oh! je l'ai toujours gardé pour nourrir mon ressentiment et l'accabler de temps en temps des noms les plus odieux; ça me met en colère, ça me rafraîchit le sang!.. un portrait qu'elle n'aurait dû accorder qu'à moi seul! tu penses bien que je ne me donnai que le temps de faire seller un cheval, d'écrire un mot à la parjure, et je m'éloignai pour jamais!.. Mon chapeau...

DUPRÉ, *le lui donnant.*

Sans demander d'explication?

ALFRED.

Le silence et le mépris, c'est plus fier.... seulement si j'avais rencontré le cousin, nous nous serionsbrûlé la cervelle, c'était dans l'ordre; mais imposible de le joindre: j'avais d'abord l'intention d'aller verser mes peines dans le sein d'un bon oncle que j'ai aux environs de Grenoble; mais ce pauvre vieillard, la vue de mon désespoir l'aurait tué, j'ai mieux aimé garder mon chagrin pour moi seul; et venir m'amuser à Paris!.. Ah! çà, Dupré, je m'en vais dîner au café Anglais avec deux ou trois amis... de là... à la pièce nouvelle, de là... Tu m'attendras, demain matin...

DUPRÉ

Comme à l'ordinaire...

ALFRED.

Oui, oui, tu sais que je ne me dérange jamais... ah! à propos, tu m'as dit que tu ferais escompter ces billets que je t'ai remis.

DUPRÉ.

Oui... j'ai un ami demi-maron qui fait la rente et le papier comme un petit ange.

ALFRED.

Eh bien! qu'il me procure cela le plutôt possible.

DUPRÉ.

AIR : *Cet arbre apporté de Provence.*

Soit... je veux bien arranger l'affaire;
Mais du jeu n'ayez plus la fureur,
Car une seule carte contraire
Suffit pour maigrir un joueur....
De nous pour que le chagrin s'écarte,
Pour nourrir l'embonpoint, la fraîcheur,
Monsieur, parlez-moi d'une carte
Comme celle du restaurateur.

ALFRED.

Oui, tu aimerais mieux que je dépensasse tout chez toi... hein! tu aimes l'argent.

DUPRÉ.

Ah ! monsieur ! je n'y songe jamais, à l'argent. (*Tirant un papier.*) Voici la petite note du dîner d'hier.

ALFRED, *la prenant et s'essuyant les yeux.*

C'est bien... demain... dans ce moment-ci mes larmes m'empêcheraient de voir le total; j'ai beau faire... je crains de l'aimer encore... ah ! quelle existence... adieu, Dupré ! (*Il sort en fredonnant.*) Pourquoi pleurer, pourquoi pleurer ?

SCÈNE III.

DUPRÉ *seul, le regardant s'en aller.*

Certainement... il l'aime encore... je m'y connais !.. il y a un désordre dans ses idées et dans sa conduite !.. en voilà pour jusqu'à demain entre neuf et dix... c'est dommage pourtant ! un si joli appartement ! au surplus, il le paie comme s'il l'occupait nuit et jour; ainsi je ne peux pas me plaindre !

AIR: *Au petit point du jour* (Sans Tambour.)

Un hôtel garni
Est vraiment une bonne affaire;
Le mien, dieu merci,
N'a pas encore désempli.
Toujours je reçois,
Locataire sur locataire;
J'en mettrais, je crois,
Et dans la cave et sur les toits.
J'accueille gaîment,
En maître d'hôtel philanthrope,
Toujours poliment,
Prussien, Chinois, Russe, Allemand;
Et dans ma maison
De tous les peuples de l'Europe,
En toute saison,
On peut voir un échantillon.

J'entends à la fois
Vingt ou trente voix
Étrangères :
Goddem au premier,
Tarteiffle ou *sandis* au grenier.
Le tapage est tel
Qu'on peut, de toutes les manières,
Prendre mon hôtel
Pour une autre tour de Babel.
Maint département
M'envoie un membre
De la Chambre,
La Chambre, vraiment,
Me prend plus d'un département ;
Souvent maint tendron
Vient chez moi, tout parfumé d'ambre,
Louer, sans façon,
Un appartement de garçon.
L'Anglais, c'est mon fort...
Je loge, suivant leur manie,
Les chevaux d'abord,
Puis après je songe à Milord.
Mes salamalecks
De chacun flattent la folie ;
Grâce à mes bifftecks
J'unis et les Turcs et les Grecs.
Quelquefois dupé,
Par un magnifique équipage,
Plus d'un m'a trompé
Et sans payer a décampé ;
A ceux qui restaient
Je faisais payer davantage ;
Alors ils pestaient,
Mais je riais,
Et je chantais :
Un hôtel garni, etc.

(*On entend le bruit d'une voiture.*)

Hein ? qu'est-ce que j'entends-là ? une voiture... ma foi,

tant pis pour les pauvres voyageurs ; car, grâce au ciel et aux diligences, je n'ai plus aucune place... Que vois-je, une jeune dame?

SCÈNE IV.

DUPRÉ, EMMA, BERNARD, un Domestique de l'Hôtel *avec deux lumières et des cartons.*

EMMA, *à Bernard.*

Mon cher Bernard... dites que l'on ne dérange rien dans la berline ; je ne veux que me reposer quelques instans.

BERNARD.

Oui, madame. A quelle heure les chevaux ?

EMMA.

A cinq heures du matin.

BERNARD.

Il suffit.

DUPRÉ, *à part.*

Tournure distinguée !

EMMA, *à Dupré.*

Monsieur est le maître de l'hôtel ?

DUPRÉ.

Lui-même madame.

EMMA.

Faites-moi donner tout de suite un logement, je vous prie...

DUPRÉ.

Désolé, madame... mais pour l'instant je n'ai rien de libre.

EMMA.

Comment ?

DUPRÉ.

Pas la plus petite pièce.

EMMA.

Ah ! monsieur, je vous en conjure!... les chevaux sont dételés... étrangers à Paris... je ne puis à l'heure qu'il est

et dans la situation d'esprit où je me trouve... d'ailleurs ce n'est que pour quelques heures... je repars au point du jour.

DUPRÉ.

Mais, madame....

EMMA.

Allons, mon cher hôte... vous ne voudriez pas m'exposer à courir toute la ville à pied, à une heure aussi avancée; cherchez bien... une nuit est sitôt passée!

DUPRÉ, *cherchant.*

Il est sûr qu'une nuit... (*à part.*) Au fait, une berline... je suis bien persuadé qu'elle ne marchanderait pas. (*haut.*) Attendez donc, madame est seule?

EMMA.

Je n'ai avec moi que ce bon Bernard, l'homme de confiance de ma tante que je vous recommande.

DUPRÉ.

Oh! lui, c'est plus facile; un bon souper et une mansarde magnifique (*au domestique.*) Allez... nº 19. (*Le domestique sort.*) Pour vous, Madame, vous repartez de grand matin...

EMMA.

A cinq heures... et si vous me procurez un appartement, croyez que ma reconnaissance... (*elle lui donne une pièce d'or.*)

DUPRÉ, *à part.*

Une pièce d'or pour commencer, je n'y tiens plus... qu'est-ce que je risque?.. M. Alfred ne rentrera, suivant son habitude, que demain à neuf ou dix heures.

EMMA.

Eh bien! vous vous consultez?.. me donnerez-vous l'hospitalité?

DUPRÉ.

Je crois que oui, madame, et ici même... voyez, cet appartement est le mien... vous convient-il?

EMMA.

Infiniment... mais vous chasser de chez vous!

DUPRÉ.

Ça ne m'empêchera pas de dormir; parce que, quand on fait une bonne action... (*montrant la porte à droite.*) Voici la chambre à coucher que je vais préparer; je me ferai un honneur de servir moi-même madame. (*à part.*) Comme cela, M. Alfred ne se doutera jamais de ma petite spéculation.

EMMA, *fermant le secrétaire et laissant la clef sur le marbre.*

Il suffit, je prends possession.

(*Elle pose son schall, ouvre le secrétaire, y dépose des rouleaux de pièces d'or dans un tiroir.*)

DUPRÉ, *à part.*

Mais quelle peut être cette voyageuse? seule... fort jolie... diable, j'ai été un peu vite... (*il regarde*) Oh! oh! des rouleaux d'or!

EMMA, *fermant le secrétaire et laissant la clé sur le marbre.*

Mais qu'a donc mon cher hôte? comme il m'examine!..

AIR : *Adieu, je vous fuis.*

Bon dieu! quels regards singuliers!
S'il faut qu'ici je vous rassure,
Je vais vous montrer mes papiers...

DUPRÉ.

C'est inutile, je vous jure.

(*Emma ouvre son agenda; un billet de banque en tombe.*)

DUPRÉ, *à part ramassant le billet.*

Oh! un billet de banque! (*Il le donne à Emma.*)

EMMA.

Mais l'usage exige cela.

DUPRÉ, *saluant.*

Des manières comme les vôtres....

(*à part*).

Puis, quand je vois ces papiers-là
Je n'en demande jamais d'autres.

Avec moi d'abord, une physionomie honnête (*à part*) et

des billets de banque (*haut*), voilà tout ce qu'il me faut pour ma tranquillité. Je cours préparer la chambre de madame. (*Il allume une bougie qu'il laisse sur la table et entre avec l'autre, dans la chambre à coucher.*)

SCÈNE V.

EMMA, *seule; elle pose son chapeau sur un fauteuil.*

Ah! ce n'est pas sans peine, ce pauvre homme! se déranger pour moi... m'offrir son propre appartement, avec tant de grâce et de désintéressement... sans lui j'aurais été fort embarrassée... Voyez pourtant à quoi nous exposent les maris..! quitter ma pauvre tante, voyager seule, sous la garde d'un vieil écuyer... pour courir sur les traces d'un ingrat... ou plutôt je serais bien fâchée de le rencontrer, après sa conduite affreuse!.. feindre de m'aimer, m'inspirer pour lui un amour si vrai, et s'éloigner... m'abandonner... me déclarer dans ce billet cruel « qu'il ne m'aime pas, qu'il » ne m'a jamais aimée, que je ne le reverrai plus! » Il savait bien lui que je ne pourrais pas l'oublier... (*s'essuyant les yeux*) Oh! il faudra pourtant tâcher d'en venir à bout; car je ne peux pas rester dans cette position-là.

AIR : *Vaudeville des Amazones.*

Suis-je encor veuve ou suis-je mariée?
Je n'en sais rien, c'est un cruel état!
Que servirait de n'être point liée!
L'amour est tout, ce n'est rien qu'un contrat!
Moi qui toujours à l'amour fus rebelle,
Par un serment j'engage enfin mon cœur...
Je ne veux plus jurer d'être fidèle,
Je crois vraiment que ça porte malheur.

(*Avec dépit.*)

Ah! tous les hommes maintenant me sont odieux!.. mon complice lui-même, que je regardais comme un frère, à qui je confiais tout, comme il m'a trompée!.. comme il a profité de mon désespoir... du départ d'Alfred pour m'avouer des espérances que je n'avais jamais soupçonnées,

pour m'offrir sa main, à moi, ah! je l'ai traité!.. mais je tremble toujours qu'il ne soit à ma poursuite, il m'en menacée... une fois à Grenoble; heureusement je ne craindrai plus rien! oui, c'est là... près de l'oncle de mon mari que je veux chercher un asile...

AIR d'*Aristippe.*

De ce parent, je veux sans cesse
Suivre les goûts, deviner chaque vœu;
J'espère bien en charmant sa vieillesse
Me consoler de l'oubli du neveu.
Belles, tâchez de m'imiter un peu!
Votre vengeance aurait plus de noblesse
Si vous vouliez quelquefois, par hasard,
Pour vous venger de la jeunesse,
Faire le bonheur d'un vieillard.

SCÈNE VI.

EMMA, DUPRÉ.

DUPRÉ, *à la porte de la chambre.*

Voilà qui est prêt; si madame veut jeter un coup-d'œil.

EMMA, *se levant et reprenant son chapeau et son schall.*

C'est bien, c'est bien, je passerai la nuit sur un fauteuil, près du feu...

DUPRÉ, *la suivant.*

Vous trouverez au surplus tout ce qu'il faut pour écrire dans le bonheur du jour... de ce côté... (*Il la suit et ferme la porte; dans le même moment Alfred entre.*)

SCÈNE VII.

ALFRED, *seul.*

Parbleu! le trait est piquant... certainement je déteste le jeu... mais au milieu du dîner... recevoir, par Saint-Clair, une invitation... chez cette jolie comtesse russe, qui s'est fait naturaliser à la nouvelle Athènes, et qui donne des

soirées délicieuses..: et au moment de m'y rendre... m'apercevoir de l'absence totale de mes fonds... il a fallu trouver un prétexte... m'esquiver, et rentrer chez moi comme un sot!..

(*Il va se chauffer les pieds à la cheminée.*)

SCÈNE VIII.

ALFRED, *tournant le dos à la porte de la chambre;* DUPRÉ, *sortant de la chambre et fermant la porte.*

DUPRÉ, *à demi-voix.*

Là... je suis sûr au moins que personne ne l'apercevra... (*il aperçoit Alfred.*) Ah mon Dieu! qu'est-ce que je vois là!..

ALFRED, *se retournant.*

Eh bien! Dupré!.. qu'as-tu donc?

DUPRÉ, *troublé.*

Rien, rien... monsieur, j'étais occupé à mettre tout en ordre, et j'ai été si étonné de vous voir... vous avez donc oublié quelque chose?

ALFRED, *tâtant ses poches.*

Non... mais c'est une idée que j'ai eue... je veux passer la nuit chez moi pour changer.

DUPRÉ, *à part.*

Juste ciel! me voilà bien!

ALFRED.

Va préparer ma chambre.

DUPRÉ.

Quoi! monsieur, vous voulez...

ALFRED.

Oui, mon digne ami.... tes sages conseils ont fructifié dans mon cœur... J'ai là une invitation... j'étais attendu dans une soirée charmante... mais je n'ai plus d'argent.... J'ai de l'humeur... je vais penser à ma femme, ou dormir si je peux.

AIR : *Dans ce castel, dame de haut lignage.*

Oui, le sommeil toujours nous favorise :
Le malheureux, par l'espoir agité,
A son chevet voit la fortune assise,
Et le mari voit la fidélité !....
Un songe heureux, de son aile légère,
Vient ramener l'objet de tous nos vœux ;
Et c'est alors qu'une erreur mensongère
Nous fait souvent croire que l'on est deux.

DUPRÉ, *à part.*

Il n'aurait pas grand'peine à le croire aujourd'hui !

ALFRED.

Je regrette pourtant cette soirée... On m'a assuré que le cousin dont je t'ai parlé était à Paris, et qu'il allait dans cette maison... Si j'avais pu le rencontrer... c'était une excellente occasion de renouer la partie que j'ai manquée ..

DUPRÉ, *vivement.*

Oui, monsieur, je vous conseille d'y aller tout de suite.. l'honneur... et puis votre revanche à prendre à l'écarté...

ALFRED.

Comment ? toi qui me blâmais tout-à-l'heure, tu m'engages ?...

DUPRÉ.

Certainement, monsieur ; toutes les fois que ce n'est pas une passion, un jeu décent et modéré, cela dissipe... et puis si vous restez ici seul... vous allez penser à vos chagrins, à votre femme ; et de deux maux il faut choisir le...

ALFRED.

Je le sens bien... Mais comment se présenter dans une société honnête, où l'on ne se réunit que pour jouer, sans avoir.... Si tu t'étais occupé de me faire escompter ces billets... mais tu n'y as pas pensé...

DUPRÉ, *à part.*

Oh ! la bonne idée. (*haut*) Si fait, si fait... j'en ai déjà parlé...

ALFRED.

Vraiment!..

DUPRÉ.

Et je vais chercher la réponse sur-le-champ... Si je vous procure de l'argent, vous irez à cette soirée, n'est-ce pas?..

ALFRED.

Sans doute.

DUPRÉ.

Tout de suite? parce que je tiens à ce que vous vous amusiez...

ALFRED.

Va vite...

DUPRÉ, *inquiet et revenant.*

Si vous vouliez venir avec moi, ça serait mieux... et puis je n'aime pas à vous laisser seul à vos idées noires...

ALFRED.

Ce bon Dupré!.... je ne croyais pas t'avoir inspiré tant d'attachement... mais j'aime mieux rester... j'ai à écrire...

DUPRÉ.

Vous écrirez ici... n'est-ce pas?... ne faites pas de bruit, parce que nous avons des malades. (*à part*) Tâchons de lui trouver de l'argent; je n'ai que ce moyen de le renvoyer... Dieux! s'il persistait à vouloir se coucher, je serais joli garçon. (*Il sort après avoir jeté un coup-d'œil inquiet sur la porte de la chambre.*)

SCÈNE IX.

ALFRED, *s'approchant du secrétaire, et s'asseyant pour écrire; ensuite Emma, que l'on aperçoit par la fenêtre en face du public, assise et prête à écrire.*

ALFRED.

Je ne compte pas trop sur son argent à cette heure-ci, on ne peut rien négocier, à moins d'aller à Tortoni. N'importe: si je trouve le cousin Edouard de Sainval, cette lettre, que je lui avais écrite dans l'espoir de la lui faire parve-

nir, deviendrait inutile. (*Il la tire de sa poche, et la jette négligeamment dans le secrétaire, avec le souvenir où est le portrait d'Emma*). Mais d'un autre côté, cette rencontre.... on ne sait pas ce qui peut arriver.... Il faut faire mes adieux à ma femme ; c'est une bonne idée : elle croit peut-être que je n'ai cédé qu'à un caprice, et je dois la désabuser. (*Il prend la plume*).

SCÈNE X.

ALFRED, EMMA, *paraissant à la fenêtre de la chambre à coucher, qu'elle ouvre.*

EMMA.

Oui, son oncle lui fera tenir cet écrit, et il verra que, malgré son injustice, je n'ai jamais cessé de penser à lui.

ALFRED.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Dans mon dépit, j'écrirais un volume
Pour l'accabler de traits mordans.

EMMA.

Ah! que l'amour n'égare point ma plume,
Cachons-lui bien mes sentimens.
Sur ses traces lorsque je vole,
Je puis bien faire enrager mon mari.
D'être éloigné cela console,
Il semble qu'on soit près de lui.

ALFRED, *à lui-même.*

Je ne sais trop par où commencer... quand on est à moitié marié...

EMMA, *de même.*

C'est singulier... il serait là... près de moi... la main ne me tremblerait pas davantage.

ALFRED.

C'est unique... le cœur me bat... comme si j'allais la revoir. Allons, un peu de fierté...

EMMA.

Point de faiblesse.

ALFRED, *écrivant.*

« Madame !

EMMA, *écrivant.*

» Monsieur !

ALFRED, *de même.*

» J'éprouve un peu de calme depuis que je suis loin de » vous...(*à lui-même*) Ce n'est pas mal cela; ça la piquera...

EMMA, *de même.*

» Je suis enfin à cent lieues du plus injuste des hommes... (*à elle-même*) Ah ! c'est bien dur... cela va peut-être le fâcher... c'est égal... je ne lui rendrai jamais tous les tourmens qu'il m'a causés...

ALFRED, *écrivant.*

» Ne vous réjouissez pas cependant d'avoir trahi un amour » comme le mien.

EMMA, *de même.*

» Ne croyez pas que je me désole éternellement de votre » abandon...

ALFRED, *de même.*

» J'ai découvert mon rival.

EMMA, *de même.*

» J'ai interrogé mon cœur.

ALFRED, *de même.*

» Et je cours à la vengeance.

EMMA, *de même.*

» Et je suis plus tranquille.

ALFRED, *de même.*

» Dieu merci... je vous ai oubliée.

EMMA, *de même.*

» Grâces au ciel! je vous hais...» (*à elle-même*) je vous hais... Ah ! mon dieu, comme ce mot-là est mal écrit ; il verra que je ne le pense pas... et puis ce n'est pas cela... du dépit, de la colère... il faut recommencer... (*Elle déchire la lettre*).

ALFRED.

Cela n'a pas le sens commun... à force de lui répéter que je ne l'aime plus, je lui persuaderais que je l'adore encore... Diable! il ne faut pas lui donner ce triomphe-là... Recommençons, et mettons-y plus de noblesse et de dignité. (*Il déchire sa lettre et ouvre un tiroir du secrétaire comme pour y prendre du papier, et reste stupéfait à la vue de plusieurs rouleaux. Pendant ce temps, Emma a recommencé aussi une autre lettre.*)

ALFRED, *surpris.*

Que vois-je? je ne me trompe pas de l'or, de l'or! chez moi, dans mon secrétaire! par quelle aventure, est-ce que par hasard j'aurais oublié ?.. non, non... ce n'est pas mon habitude... je n'oublie jamais ces choses là, eh! mais j'y songe maintenant... c'est clair...

AIR : *Plus qu'un millionnaire.*

Dupré, rempli de zèle,
M'oblige incognito.
La manière est nouvelle,
Et le trait est fort beau.
Je trouve, en ma détresse,
Quel bonheur inouï!
De la délicatesse
Dans un hôtel garni.

Oui, c'est lui qui a déjà fait escompter mes billets... et dans la crainte que je n'allasse jouer cet argent, il n'aura pas voulu m'en parler et l'aura caché... cet imbécile!... il doit bien savoir que je suis entièrement corrigé (*mettant des rouleaux dans sa poche*), et si je vais chez cette comtesse russe, ce n'est que dans l'espoir de dire deux mots au cousin qui peut s'y trouver... Ce que c'est pourtant que d'être bon mari, d'écrire à sa femme... sans cette attention délicate, je n'aurais pas découvert mes richesses.... Allons....

(*Il se dispose à sortir.*)

SCENE XI.

Les Mêmes, DUPRÉ *accourant.*

DUPRÉ.

Ah! monsieur, je suis désolé! mon demi-maron est parti ce matin pour Londres... mais si vous voulez venir avec moi, il y en a un autre...

ALFRED, *le regardant en riant.*

C'est inutile, mon cher ami.... ce pauvre Dupré... il se donne un mal... quand il était tout simple de me déclarer tout de suite...

DUPRÉ, *surpris.*

Quoi donc, monsieur?

ALFRED.

Je sais tout.

DUPRÉ, *intrigué et regardant la porte.*

Tout.

ALFRED.

Eh oui! j'ai découvert ce que tu avais caché avec tant de soin....

DUPRÉ.

Comment?

ALFRED.

Cette surprise que tu me ménageais... c'est très-bien...

DUPRÉ, *à part.*

Il a vu la jeune dame!.. (*Haut.*) ah! monsieur, croyez que mes intentions...

ALFRED.

Etaient fort bonnes, je n'en doute pas; aussi tu peux être tranquille, mon ami; c'est un dépôt sacré, je n'en abuserai pas... je cours chez la comtesse, c'est à deux pas d'ici... Adieu, ami rare et discret, tu as bien fait de m'avoir de l'or, c'est plus commode.

DUPRÉ.

De l'or!

ALFRED, *sortant.*

Plus tard, nous ferons nos comptes, et tu me diras ce que je te dois pour la commission. (*il sort.*)

SCENE XII.

DUPRÉ, *seul.*

Ma commission?... j'ai bien fait de lui avoir de l'or... qu'est-ce que cela signifie? (*il aperçoit les tiroirs du secrétaire qui sont restés ouverts.*) Ah! mon Dieu! les rouleaux de la dame sont partis avec lui... il aura cru que c'était son argent... (*courant au fond et appelant*) Eh! monsieur! monsieur! il y a erreur...

SCENE XIII.

DUPRÉ, EMMA, *sortant de la chambre.*

EMMA.

Eh bien! qu'y a-t-il donc, mon cher hôte? pourquoi ce bruit?

DUPRÉ, *à part.*

La voilà? (*haut*) ce n'est rien, madame, ce n'est rien.

EMMA.

J'ai cru que vous disputiez avec quelqu'un.

DUPRÉ, *troublé.*

Du tout, c'est que dans mon état, il faut tenir tête à tant de monde!.. et quand je suis seul, je m'exerce comme çà, à parler en public.

EMMA.

Eh? mais, que vois-je? mon secrétaire ouvert!..

DUPRÉ.

Oui... oui, Madame, ne vous effrayez pas... je vais vous expliquer...

EMMA, *regardant le tiroir.*

Et mon argent qui a disparu...

DUPRÉ.

C'est-à-dire... madame... au premier coup d'œil, çà fait cet effet-là... Mais soyez bien tranquille... c'est un homme distingué, d'une excellente famille... qui vient de l'emporter.

EMMA.

Comment ! les gens distingués de votre hôtel ont de pareilles distractions?.. Allons, il ne manquait à mon voyage qu'une aventure de voleurs...

DUPRÉ.

Madame, c'est un de mes parens.

EMMA.

Je vous en fais mon compliment.

DUPRÉ.

Jeune homme d'une belle, espérance, mais qui a des manies... il sait que j'habite cette appartement.., et comme nous sommes très-liés... il vient souvent sans façon... puiser dans ma bourse...

EMMA.

Dites donc dans celle des autres.

DUPRÉ.

Du reste, Madame... je répond de tout... cet hôtel, ma fortune, sont-là pour garantir... ma maison est connue pour la probité.., les mœurs.. jamais rien ne s'y est égaré... la somme vous sera rendue...

EMMA.

Il suffit. Qu'elle soit prête au moment de mon départ...

DUPRÉ.

Vous pouvez-y compter, Madame... (*à part*) pourvu qu'il ne perde pas, comme à son ordinaire.. (*haut*). Madame ne prendra rien ce soir? une tasse de thé, ou bien un bouillon.

EMMA.

Oui... c'est tout ce qu'il me faut. (*Dupré fait une fausse*

sortie). Ah! écoutez, M. Dupré... j'ai oublié de vous recommander... une chose bien essentielle pour moi... vous êtes prudent, discret?..

DUPRÉ.

Je m'en flatte. (*à part*) Elle paraît embarrassée.

EMMA.

Il se peut qu'un jeune homme...

DUPRÉ.

Un jeune homme.

EMMA.

M. Edouard de Sainval... se présente ici.

DUPRÉ, *l'examinant.*

M. Edouard de Sainval... (*à part*) c'est un amant.

EMMA.

Le hasard peut aussi lui apprendre que je loge chez vous.

DUPRÉ, *à part.*

Oui, c'est toujours le hasard!

EMMA.

S'il vous interrogeait... ne lui dites rien... ou plutôt venez me prévenir sur le champ, j'ai le plus grand intérêt... vous m'entendez?

DUPRÉ.

Parfaitement, Madame. (*à part*) C'est cela... un infidèle que l'on veut surprendre... et alors on est venue seule, et...

EMMA, *le regardant.*

Eh bien!... qu'attendez-vous?

DUPRÉ.

Je croyais que madame avait encore quelques recommandations secrètes à me faire... Je vais chercher le bouillon de madame. (*Il sort*).

SCENE XIV.

EMMA, *seule.*

Cet homme a vraiment un air singulier... Je ne pense

pas qu'Edouard ait pu suivre mes traces... mais enfin avec un pareil caractère, je ne saurais m'environner de trop de précautions... si je le savais près de moi, je crois que j'en mourrais de frayeur. (*Elle s'assied devant le secrétaire*) quelle singulière aventure... un étranger qui se permet de m'emprunter à mon insu... O ciel! qu'ai-je vu? (*Elle lit l'adresse de la lettre qu'Alfred a jetée dans le secrétaire*). Cette lettre, *à M. Edouard de Sainval.....* c'est bien pour lui... Que signifie?.. et ce porte-feuille, je le reconnais... mon portrait!.. le portrait que je destinais à Alfred, qu'Edouard avait peint lui-même, et qu'il a eu l'indignité de garder... plus de doute... mon cousin est ici... il habite cet hôtel.. peut-être même est-ce lui qui tout-à-l'heure.. saurait-il que je suis ici... ce Dupré lui-même, à qui je viens de me confier serait-il du complot?... Ah! mon Dieu, quel parti prendre? sans appui, sans protecteur... J'entends quelqu'un sur l'escalier... c'est mon cousin.. il aura été averti. Comment me dérober à ses recherches.. enfermons-nous.. Oh! ces maris... ils ne sont jamais là... et quand il arrive des malheurs, c'est à nous qu'il s'en prennent. (*Elle entre dans la chambre à coucher*)

SCENE XV.

ALFRED, *seule*

(*Il entre d'un air un peu soucieux, pose son chapeau et sourit en passant la main sur ses poches*)

Allons, quand je me désolerais.. je devrais être fait à ces révolutions subites dans mes finances... Ah!.. la réunion était charmante au surplus.

AIR: *Fidèle ami de mon enfance.*

Dans ce salon quel coup d'œil admirable
Aujourd'hui vient de m'être offert!
De tous côtés l'or roulant sur la table,
Inondait un long tapis vert.
Tant de Midas étaient là par douzaines,
Qu'un aurait crû voir se répandre encor
Sur le gazon d'une riante plaine,
Le Pactole et son sable d'or.

Ce qui me console, c'est que ça n'a pas été long... j'étais en veine... et puis l'absence du cousin m'a découragé; il paraît qu'il n'est pas à Paris... et c'est deux mille francs jetés par la fenêtre... par exemple... ce qui m'inquiète le plus, c'est mon hôte... ah! mon Dieu, je crois que le voilà...

SCENE XVI.

ALFRED, DUPRÉ, *portant une casserole d'argent sur une assiette, et croyant parler à Emma.*

DUPRÉ.

Pardon de vous avoir fait attendre : voilà. (*Il voit Alfred et reste stupéfait.*) Encore... Oh! pour le coup!

ALFRED.

Eh bien! qu'est-ce que tu m'apportes donc là?

DUPRÉ, *troublé.*

Moi, Monsieur, je ne sais pas... c'est-à-dire... c'est le bouillon que vous m'avez demandé.

ALFRED.

Je t'ai demandé un bouillon?

DUPRÉ.

Dam! j'ai cru entendre... en montant...

ALFRED.

Du tout... Ah! je vois, c'est encore une attention de ta part... C'est très-bien... mais j'aurais mieux aimé un verre de punch... C'est égal, je n'ai rien à te refuser aujourd'hui... (*Il prend un bouillon et boit, tandis que Dupré le regarde d'un air effaré, en tenant l'assiette.*) Ça me donnera la force de te raconter ma catastrophe.

DUPRÉ.

Comment, Monsieur, vous n'avez donc pas été chez la comtesse?

ALFRED.

Si fait... malheureusement je n'ai pas pu y rester; on fait une si triste mine dans un salon, quand on n'a plus d'argent...

DUPRÉ, *tremblant.*

Quoi! celui que vous aviez pris là...

ALFRED.

Un maudit as de trèfle, qui m'a tout emporté.

DUPRÉ, *laissant tomber l'assiette.*

Juste ciel !...

ALFRED.

Pauvre garçon !.. j'étais sûr que ça te ferait cet effet-là... (*Riant.*) C'est moi qui serai obligé de le consoler !..

DUPRÉ, *à part.*

Impossible.

ALFRED.

Allons, Dupré, de la philosophie; regarde comme je supporte cela, moi... Que veux-tu ? il était écrit que je passerais la nuit chez moi... c'est beaucoup mieux, le calme et le sommeil me feront tout oublier, jusqu'au souvenir de ma femme et du cousin. Bon soir, mon ami, je vais me coucher.

DUPRÉ, *voulant l'arrêter.*

Monsieur, Monsieur, il est de bien bonne heure. (*On entend sonner de la chambre à côté; il tressaille.*) Oh ! il ne manquait plus que cela !

ALFRED.

Qu'est-ce donc?

DUPRÉ.

Rien, Monsieur.

ALFRED.

On a sonné dans ma chambre...

DUPRÉ.

Cela ne se peut pas, Monsieur.

ALFRED *le prenant par le bras.*

Oh ! pour le coup, ce n'est pas un rêve... écoute, il y a quelqu'un dans ma chambre. (*Il va pour entrer.*)

DUPRÉ, *le retenant.*

Monsieur, Monsieur, je vous supplie, n'entrez pas; je vais tout vous dire.

ALFRED.

Il y a donc quelqu'un?

DUPRÉ, *d'un air agréable.*

Oui, Monsieur, ne vous fâchez pas... Comme d'ordinaire votre appartement est vacant la nuit, j'ai cru pouvoir...

ALFRED.

Comment drôle! une chambre que je paie aussi cher! Et quel est l'insolent?..

DUPRÉ.

Monsieur... Monsieur, je vous en conjure, c'est une femme... soyons polis, ça ne coûte rien... et puis nous sommes chevaliers français, c'est une femme.

ALFRED.

Une femme chez moi!.. est-elle jeune.... jolie?

DUPRÉ.

Du tout, monsieur... du tout... je ne vous conseille pas de chercher à la voir, dans votre intérêt.

ALFRED.

N'importe, une femme mérite toujours des égards... je vais lui dire que je lui abandonne volontiers cet appartement.

DUPRÉ, *à genoux.*

Ah! monsieur... je tombe à vos pieds!

ALFRED.

Qu'est-ce que cela signifie?

DUPRÉ.

Accablez-moi... je le mérite, la vérité est que je vous ai menti.

ALFRED, *le faisant lever.*

Ah! monsieur Dupré! je me lasse à la fin de tous vos sots discours, parlez vîte, quelle cette personne?

DUPRÉ.

Une jeune dame dont j'ignore le nom... mais qui a les meilleurs répondans... une berline... des domestiques... un cachemire... figure céleste, et qui, à ce qu'il paraît, est à la poursuite d'un M. Edouard de Sainval.

ALFRED.

Edouard de Sainval!... (*à part*) le cousin!

DUPRÉ.

Eh! mais, vous voilà tout ému!

ALFRED.

C'est qu'effectivement... cette rencontre... si tu savais, mon ami, combien je suis enchanté (*à part*), j'étouffe de fureur... oh! si je pouvais... (*haut*) Et elle a demandé Edouard de Sainval...

DUPRÉ.

Oui, monsieur. Vous sentez d'après cela qu'elle n'est visible que pour lui, et il y aurait de l'indiscrétion...

ALFRED.

Ah! juge de mon bonheur, mon ami, cet Edouard de Sainval que l'on attend, que l'on désire, c'est moi-même.

DUPRÉ, *étonné.*

Vous, monsieur... ah! ça, vous avez donc des noms de rechange pour les occasions...

ALFRED.

Du tout, Edouard est mon véritable nom: j'avais pris l'autre pour dérouter les soupçons... parce que la famille m'en veut beaucoup... tu conçois... un amour contrarié... un hymen secret. Cette pauvre petite femme, elle va être d'une joie... (*le prenant par la main*). Ah! çà, mon cher ami, tu vas me faire le plaisir de t'en aller.

DUPRÉ.

Quoi, monsieur, vous laisser...

ALFRED.

Avec ma femme... le grand mal...

DUPRÉ.

Oui, mais je ne suis pas sûr...

ALFRED, *le mettant à la porte.*

Ah! écoute donc... je suis le maître chez moi... Le mois est payé d'avance... je ne serais pas fâché de me trouver un peu dans mon ménage.

DUPRÉ, *entraîné.*

Mais, monsieur... (*à part*) Je tremble d'avoir fait une nouvelle sottise... Allons vite consulter...

ALFRED, *lui fermant la porte au nez.*

Allons donc, quand on t'en prie poliment.

(*Il pousse le verrou.*)

SCENE XVII.

ALFRED, *seul.*

A merveille; me voici maître du terrain. La perfide... elle est là... près de moi... elle attend Sainval... Si je pouvais la confondre... (*Il souffle sa lumière.*) Le cœur me bat... et je crois vraiment que tout mon ancien amour pour elle est revenu; ah! les rechûtes sont terribles...

SCENE XVIII.

ALFRED, EMMA; *elle ouvre la fenêtre, elle éteint sa lumière.* (*Nuit complète.*)

EMMA.

Je ne me suis pas trompée.. c'est mon mari... qui se fait passer pour mon cousin... mais je vais lui apprendre à faire des épreuves. (*Elle ouvre la porte*).

ALFRED, *à part.*

On ouvre la porte... c'est elle.

EMMA.

Je tremble...

ALFRED, *à part.*

Si je pouvais sous le nom du cousin obtenir des preuves de sa trahison; ce serait une bien bonne vengeance.

(*Il s'avance.*)

DUO.

AIR : *Fragment du Valet de Chambre.*

EMMA.

Est-ce bien lui? mon cœur palpite
D'espoir, de tendresse et d'effroi.

ALFRED.

D'amour, hélas ! son cœur s'agite,
Et c'est pour un autre que moi...
Allons, soyons maître de moi...

EMMA, *à part.*

C'est mon époux... Oui c'est lui-même,
Sa voix a fait battre mon cœur.
Je suis près de celui que j'aime,
Je sens s'éloigner ma frayeur.

ALFRED, *à part.*

Ah ! près d'elle, quel trouble extrême !
Est-ce d'amour ou de fureur ?
Oui, je sens encor que je l'aime
Mais je dois venger mon honneur.

EMMA, *à part.*

Du courage... (*haut*) Est-ce vous, mon ami?

ALFRED, *à part.*

Mon ami... et c'est au cousin qu'elle parle! Contenons-nous. (*à demi-voix*) Oui, oui, c'est moi... j'étais impatient de vous revoir.

EMMA.

Est-il bien vrai? je n'ose plus vous croire... après votre conduite, après votre abandon.

ALFRED, *à part.*

Est-ce que le cousin serait déjà infidèle... Il paraît que je vais en apprendre de belles.

EMMA.

Enfin, monsieur... puisque vous revenez, vous vous repentez donc?

ALFRED.

Si je me repens?... Ah ! oui, je me repens... (*à part*) Je ne sais pas de quoi... mais c'est égal !

EMMA.

A la bonne heure... mais moi je ne vous pardonnerai pas si facilement... Je suis furieuse contre vous... (*soupirant*) et vous savez si j'en ai sujet.

ALFRED, *à part.*

Ah! mon Dieu... quel soupir... maudit cousin... n'importe... il faut me convaincre... dussé-je me rendre bien malheureux.

AIR *de Blanchard.*

Combien ce courroux me chagrine!
Auprès de moi daigner rester
Et m'écouter.
Daignez encor belle cousine,
M'accorder ici mon pardon.

EMMA, *à part.*

Que dit-il donc?

ALFRED.

Ah! que cette main si belle
Presse la mienne aujourd'hui!
(*A part et furieux.*)
Elle obéit!.. l'infidelle!....
Quel plaisir j'aurais près d'elle
Si je n'étais pas son mari! (3 *fois.*)

ENSEMBLE,

EMMA, *à part.*

Fort heureusement il est mon mari!

Même air, mouvement plus vif.

ALFRED.

Puisqu'il est vrai que je t'adore...

EMMA, *s'éloignant.*

Quel transports, vous me faites peur!

ALFRED.

Point de frayeur!
Qu'un baiser soit le gage encore
De ton amour, de mon bonheur.

EMMA, *riant.*

Dieux, quelle ardeur!

ALFRED.

Pouvez-vous être cruelle,
Si de vous je suis chéri ?...
(*Emma lui abandonne sa main qu'il baise avec colère.*)
Elle cède.... l'infidelle !....
Quel plaisir j'aurais près d'elle,
Si je n'étais pas son mari ! (3 *fois*)

ENSEMBLE.

EMMA, *à part.*

Fort heureusement il est mon mari.

ALFRED.

Grâce au ciel, je vois que vous n'avez jamais aimé que moi... et que votre mari a eu tort de se persuader..

EMMA.

Oh ! oui... il a eu grand tort... il a été bien trompé.

ALFRED, *à part.*

Il n'y a plus moyen d'en douter, quand votre femme elle-même vous le dit.

EMMA.

S'il avait eu plus de confiance en moi, je lui aurais tout dit, oui tout, jusqu'à mes sentimens pour vous, avec autant de franchise que je vous les écrivais... tout à l'heure dans cette lettre.

ALFRED, *vivement.*

Une lettre ! ah ! donnez-la moi...

EMMA.

Non, non, maintenant... c'est inutile...

ALFRED, *la saisissant.*

Si fait... je veux avoir la preuve.... (*changeant de voix*) que vous êtes la plus coupable des femmes.

DUPRÉ, *en dehors.*

Monsieur, monsieur, ouvrez, au nom des mœurs.

ALFRED, *courant ouvrir la porte.*

Justement, voici des témoins.

SCÈNE XIX.

Les Mêmes, DUPRÉ ET BERNARD *avec des lumières*

DUPRÉ.

Monsieur, monsieur, nous savons enfin la vérité.

ALFRED.

Et moi aussi...

BERNARD.

Que vois je ? M. Alfred de Murville !

DUPRÉ.

Ce n'est déjà plus M. Edouard.

EMMA, *feignant la surprise.*

Juste ciel ! mon mari !

DUPRÉ.

Son mari.

ALFRED.

Lui-même... et grâce au ciel, je tiens en mes mains les preuves de la trahison... (*à Emma*) Oui, Madame, cette lettre que vous avez cru remettre à Edouard suffira je pense, pour vous confondre. (*regardant la lettre*) Que vois-je ! (*il lit*) « *à M. Alfred de Murville...*» (*étonné*) Comment ! c'était à moi...

EMMA.

Lisez, Monsieur, lisez haut; je tiens infiniment à être confondue !.

ALFRED, *lisant rapidement.*

Que vois-je ? ô ciel ! ce portrait que j'ai surpris...

EMMA.

C'était à vous qu'il était destiné; Edouard s'était chargé de le peindre en secret; ce n'est que depuis votre départ que j'ai appris son indigne conduite et le vol qu'il m'avait fait.

ALFRED.

AIR *de Céline.*

Ce portrait ?... que viens-je d'entendre,
C'est un rival qui l'a tracé !

Mais enfin ce regard si tendre
Au peintre semblait adressé.
Pourquoi... répondez moi sans feindre,
Cet air d'amour, ces yeux si doux?

EMMA.

Pardon... c'est qu'en me faisant peindre...
Monsieur je ne pensais qu'à vous.

Eh bien! cela méritait-il votre colère et surtout l'indigne épreuve que vous venez de faire.

ALFRED.

Quoi! vous aviez deviné... malgré l'obscurité.

EMMA, *souriant.*

Puisque j'ai dit... je vous aime... vous voyez-bien que je vous avais reconnu.

DUPRÉ.

Ouf! me voilà bien soulagé, au moins l'argent perdu par Monsieur, rentre tout naturellement dans la communauté.

EMMA.

Mon ami, plus de soupçons, plus de jalousie.

ALFRED, *lui baisant la main.*

Ah! je vous le jure! la plus grande confiance... vous n'aviez que ce cousin-là; n'est-ce pas?

EMMA.

Non, mon ami...

DUPRÉ.

Ah! monsieur, quel bon ménage vous allez faire!

VAUDEVILLE.

AIR : *Vaudeville de la petite Sœur.*

ALFRED.

Trompé par un soupçon jaloux,
A l'amour je fermais mon âme,
Et je voulais, dans mon courroux,
Vivre toujours loin de ma femme.

Ah ! combien je bénis, ce soir,
Le sort heureux qui répare ma faute....
Nous ne comptions plus nous revoir,
(*Montrant Dupré*) Nous avions compté sans notre hôte.

DUPRÉ.

Pour narguer ses collatéraux,
Monsieur Richard, millionnaire,
Voulant prolonger sa carrière
Et prévenir les moindres maux,
Prend son docteur pour locataire.
Mais à force de soins prudens,
Le pas fatal, en trois jours il le saute !...
Il comptait vivre encor trente ans,
Il avait compté sans son hôte.

EMMA, *au public.*

Le public est un voyageur ;
Nous désirons tous l'avantage
De le loger à son passage ;
Et quand il sort, de sa faveur
Nous espérons avoir un gage.
Mais, hélas! cet espoir flatteur,
Un murmure souvent nous l'ôte....
De grâce, prouvez à l'auteur
Qu'il n'a pas compté sans son hôte.

FIN.

Duvert, Félix Auguste

JOSEPH II

OU

L'INCONNU AU CABARET

COMÉDIE-VAUDEVILLE;

PAR MM. DUVERT, LAFONTAINE ET LE ROY,

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 25 février 1826.

PRIX : 1 FRANC 50 C.

PARIS,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THEATRE,
CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,
Cour des Fontaines, N°. 4, et passage d'Henri IV
N°s. 10, 12, et 14.

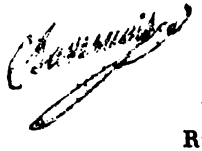
1826

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JOSEPH II, Empereur d'Autriche. .	M. GUILLEMIN.
LE COMTE DE VANBERG, sous le nom de Firmann, colonel exilé. .	M. FEDÉ.
BRANDT, maréchal-des-logis de Hussards	M. FONTENAY.
CHRISTINE, sœur du comte de Vanberg	Mlle. J. COLON.
GUSTAVE, page de l'empereur . .	M. ARMAND.
BÉTICOFF, bourgmestre, chargé du commandement d'une forteresse . .	M. LEPEINTRE jne.
Suite de l'empereur.	
Paysans, Paysannes.	
Trois Soldats invalides.	

La scène se passe dans les montagnes de la Bohême.

Pour faciliter la mise en scène de cette pièce, sur les Théâtres des Départemens, on a eu le soin d'indiquer le nom des personnages en tête de chaque scène, dans l'ordre où ils doivent être placés, par rapport au spectateur.

Tous les exemplaires non revêtus de la signature de l'éditeur seront réputés contrefaits.



IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
Rue du Faubourg Montmartre, n. 4.

JOSEPH II,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

(*Le Théâtre représente un jardin qui, au troisième plan, est clos par une haie, au milieu de la haie une porte d'entrée. A gauche du spectateur, dans l'intérieur du jardin et sur le deuxième plan, le cabaret avec un petit escalier. Au-dessus, une enseigne avec ces mots* : A L'EMPEREUR JOSEPH II. *Du côté opposé, une table et quelques chaises. Derrière la haie, une montagne qui domine le théâtre.*

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTINE, seule,

(*En haut de l'escalier et regardant à travers la serrure de la porte.*)

Déjà six heures!... et notre étranger sommeille encore; ah! ce n'est pas étonnant, il était si fatigué.... égaré dans le bois, au moment de l'orage, surpris par la nuit, il eut été forcé de coucher au pied d'un arbre, si je ne m'étais trouvée là par hasard pour l'amener chez nous... ce pauvre homme!... je ne sais pourquoi son aspect m'a causé tout de suite une émotion que je ne saurais définir... dans un mouvement qu'il a fait, j'ai cru apercevoir, sous son manteau, une espèce d'uniforme.... c'est peut-être un officier supérieur.... s'il venait de la cour, s'il connaissait Gustave?.... Mais quel nom viens-je de prononcer? pauvre Christine! oublies-tu donc que le colonel Vanberg, l'un des plus braves officiers de l'armée de Joseph II, n'est plus ici qu'un simple auber-

giste, et que sa sœur ne doit plus prétendre à la main d'un page.

Air : *Robert disait à Claire.* (du Chaperon Rouge.)

Loin de sa jeune amie,
Au sein de la grandeur,
Ah ! sans doute, il oublie
Qu'il m'a donné son cœur !
On lui dit qu'on l'adore,
C'est le mot de la cour ;
Mais moi, je l'aime encore
Comme le premier jour. (*3 fois.*)

Je croyais que l'absence
Calmerait mes douleurs,
Et que de la constance
Le tems séchait les pleurs ;
Jusqu'à présent j'ignore
S'il guérit de l'amour...
Car j'aime et pleure encore
Comme le premier jour. (*3 fois.*)

SCÈNE II.

CHRISTINE, LE COMTE, BRANDT, arrivant par la droite.

LE COMTE.

Ah ! te voilà, ma sœur ; bonjour, ma Christine ! (*Il l'embrasse.*)

CHRISTINE.

Bonjour, mon frère.

BRANDT, *d'un air gai et la saluant militairement.*

Et moi donc, mamzelle Christine, l'on ne me dit rien ?

CHRISTINE, *lui tendant la main.*

Bonjour, mon cher Brandt.

BRANDT, *la lui baisant.*

A la bonne heure, morbleu ! c'est mon prêt de tous les matins et je n'aime pas les arriérés.

LE COMTE.

Ah çà, l'étranger est-il réveillé ?

CHRISTINE.

Non, mon frère, il paraît même profondément endormi... j'ai regardé à travers la serrure.

BRANDT.

C'est fort imprudent...

CHRISTINE.

Pourquoi avez-vous piqué ma curiosité ? Lorsque je suis arrivée hier soir avec ce voyageur, son aspect a paru vous surprendre... vous avez tous deux changé de couleur, et vous vous êtes retirés sur le champ.... est-ce que ?...

BRANDT, *vivement.*

Ce n'est rien, ce n'est rien, mamzelle Christine, la surprise... le plaisir d'obliger ce brave homme...

CHRISTINE.

Ah ! tant mieux... j'avais peur que vous ne fussiez fâchés contre moi.

LE COMTE.

Pourquoi donc ?... Non certainement, et pour te le prouver, va lui préparer à déjeûner.

BRANDT.

Oui, un bon déjeûner, je ne connais que ça, justement vous pouvez tirer parti de ma chasse d'hier.

CHRISTINE.

Savez-vous que nous ne posséderons pas notre hôte long-temps ?

LE COMTE.

Comment cela ?

CHRISTINE.

Il a envoyé à une lieue d'ici, un paysan chargé d'un message, et il veut partir aussitôt son retour.

LE COMTE.

Ma foi, je voudrais qu'il fût déjà bien loin.

CHRISTINE, *surprise.*

Bien loin ?... et pourquoi, mon frère, tu le connais donc ?

LE COMTE, *embarrassé.*

Oui, je l'ai vu autrefois.... c'est un de nos anciens compagnons d'armes ; mais tu sais ma situation, et il ne faut pas qu'il se doute...

CHRISTINE.

Oh! rassure-toi, il est incapable de te trahir, il a l'air trop bon; trop généreux... d'ailleurs quand on a servi ensemble.

BRANDT.

Vous avez raison, mademoiselle: camarades de guerre ou de prison, c'est à la vie et à la mort.

Air : *Vaud. des Frères de lait.*

On le sait trop, c'est la règle ordinaire,
On les a bientôt abjurés
Les sermens d'amitié sincère
Que l'on a faits sous des lambris dorés; (*bis.*)
Mais les amis qui, dans notre jeunesse,
A nos côtés portaient le hâvresac;
Comptez sur eux... rien n'éteint la tendresse,
Qui naquit au feu du bivouac. *bis.*

LE COMTE, *prenant la main de Brandt.*

Et tu m'en donnes la preuve, mon cher Brandt..... Allons, songeons au déjeûner de notre hôte.

CHRISTINE.

Oui, mon frère, sois tranquille, rien n'y manquera.

LE COMTE.

Air : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Cours, mon enfant, va, ma bonne Christine,
Remplis ici les devoirs de l'emploi;
Et dans ce jour, fais que notre cuisine
Soit digne en tout de la bouche d'un roi.
Pour le fêter, surtout pense à la cave.

CHRISTINE, *à part.*

Je puis, je crois, sans courir de danger,
Adroitement savoir si mon Gustave
N'est pas connu de ce brave étranger.

ENSEMBLE.

LE COMTE.

Cours, mon enfant, va, ma bonne Christine, etc.

CHRISTINE.

Vous allez voir comment votre Christine
Saura remplir les devoirs de l'emploi,
Et dans ce jour fera que la cuisine
Soit digne en tout de la bouche d'un roi.

BRAUDT.

Courez, courez, bonne Christine,
Remplir ici les devoirs de l'emploi;
Et dans ce jour tâchez que la cuisine
Soit digne en tout de la bouche d'un roi.

Christine sort.

SCÈNE III.

LE COMTE, BRANDT *en riant.*

Eh bien! mon colonel, que dites-vous de cet événement?

LE COMTE.

Je dis, mon cher Brandt, que la présence inattendue de notre hôte est fort inquiétante.

BRANDT.

Non, morbleu, au contraire, nous touchons peut-être au terme de nos maux; ou plutôt des vôtres, car moi....

LE COMTE.

Dieu le veuille; mais j'en doute.... voilà bientôt trois ans que je gémis dans l'exil et notre position n'en devient pas meilleure... forcé de changer de nom, de fuir dans les montagnes de la Bohême.

BRANDT.

Au fait, je défie de reconnaître sous ce costume le comte de Vanberg, et sous celui-ci, M. Brandt, ex-maréchal-de-logis aux hussards de Barkau, et maintenant exilé volontaire.

LE COMTE.

Mon ami, tu as tout sacrifié pour me suivre.

BRANDT.

Morbleu, mon colonel, je vous aurais suivi au bout du monde, moi... mais, je vous le répète, l'arrivée de Joseph II dans ce canton, l'orage qui est survenu fort à-propos pour le forcer de chercher un abri dans notre modeste cabaret; voilà de ces circonstances qui ne se rencontrent pas deux fois dans la vie.

LE COMTE.

Joseph II a l'habitude de voyager incognito.

BRANDT.

Je le sais, et c'est justement ce qui me donne de l'espoir, car toutes ses courses n'ont pour but que de connaître, par lui-même, la situation de ses sujets, d'entendre la vérité.... peut-être bien qu'il la rencontrera sur sa route.

LE COMTE.

Ah ! mon ami, j'ai tant de fois éprouvé combien elle parvient difficilement jusques au pied du trône.

BRANDT.

En effet, s'il eût eu moins de confiance en vos ennemis, il ne vous eut pas retiré votre régiment.... quels soldats!.... mille bombes!... je n'étais que le dix-septième au rang de taille... c'est une injustice révoltante ! aussi à votre place, j'aurais quitté l'Allemagne pour toujours.

LE COMTE.

Je n'ai jamais pu me décider à passer la frontière ; non qu'il me restât quelqu'espoir ; mais devais-je abandonner ma sœur?... orphelins tous deux dès l'enfance, je suis le seul soutien, le seul appui de Christine... hélas! un pauvre proscrit ne trouve pas toujours l'hospitalité qu'il réclame, et je n'ai pas voulu l'exposer à tous les dangers qu'il m'aurait fallu braver..... cette bonne Christine ! elle n'a déjà que trop souffert par amitié pour moi.... ici, du moins, je suis plus tranquille..... si je meurs, ma sœur possède mon secret, elle fera connaître mon innocence et sans doute alors on lui rendra et notre fortune et l'honneur.

BRANDT.

Ma foi ! vous êtes trop bon ! voilà ce que j'aurais dit : oui, vous me condamnez, vous m'exilez, je suis un brave homme, je ne le mérite pas, bon soir, je ne reviendrai jamais.

LE COMTE.

Mon pauvre Brandt, tu aurais fait comme moi.

Air : *de Psyché.*

En m'éloignant, oui, je pouvais peut-être
Trouver les biens que l'on m'a su ravir ;
Mais du pays où le ciel nous fit naître,
Peut-on jamais perdre le souvenir ?
Va, de mon cœur l'Allemagne est chérie ;
Et j'aime mieux, quel que soit mon danger,
Vivre indigent au sein de ma patrie,) *bis.*
Qu'être opulent sur un sol étranger.)

BRANDT.

A la bonne heure : mais, j'espère que cette fois, vous saisirez l'occasion qui se présente de vous justifier.

LE COMTE.

Eh ! le puis-je, mon cher Brandt ? en me déclarant le sauveur du prince, il faudrait nommer les auteurs du complot, et il en est un, tu le sais, que je ne puis perdre ; le conseiller Muller, mon oncle maternel, mon bienfaiteur... le malheureux, un instant égaré, s'est sans doute repenti de sa faute, et je me suis promis de ne jamais trahir son secret.

BRANDT.

Bien, mon colonel, c'est très-bien... j'approuve votre silence... mais, c'est moi qui parlerai au prince, pour vous... (*le comte le regarde avec surprise*), oui, moi-même... vous croyez, peut-être, que je n'oserai pas... (*montrant son cœur.*) c'est que mon discours est là, voyez-vous... je lui dirai : Majesté, il y a des coquins qui vous ont trompé... le colonel Vanberg est un digne serviteur, incapable d'avoir conspiré contre vous ; au contraire, vous lui devez la vie, s'il ne s'est pas justifié, c'est pour ne pas accuser son ami, son parent, qui est coupable... voilà la vérité, Joseph II, il faut dire à mon colonel de revenir et faire pendre tous ceux qui l'accusent.. ah! ah! c'est parler ça !

LE COMTE, *souriant.*

Ton éloquence, mon cher Brandt, est très-persuasive, mais je crains bien...

BRANDT.

Mon colonel, vous aurez votre grâce, où j'y perdra mon nom.

LE COMTE.

Comment cela ?

BRANDT.

Laissez-moi faire... nous avons beau jeu : le prince ne vous a pas reconnu, le fait est que trois ans d'absence et votre déguisement, vous ont rendu méconnaissable... (*on entend Béticoff dans la coulisse.*) Mais, qu'entends-je ? ah ! ah ! c'est le vieux radoteur de bourgmestre... je vous laisse, et vais aider Christine... à propos, où en êtes-vous avec lui ?

LE COMTE.

Il m'a demandé la main de ma sœur, et j'ai fait semblant de consentir à la lui accorder... un refus pourrait éveiller ses soupçons... c'est un homme à ménager : il est sot et méchant.

BRANDT.

Un vieux pandour, qui n'a jamais servi que dans les vivres... tâchez de le promener encore, je me charge du reste. (*il entre dans l'auberge.*)

SCÈNE IV.

BÉTICOFF, LE COMTE.

BÉTICOFF.

Ah ! je vous trouve enfin, mon cher Firmann... je suis enchanté de vous voir.

LE COMTE.

Qu'est-ce donc, monsieur le bourgmestre ?

BÉTICOFF.

Comment, mon ami, ce que c'est ? il y a diablement du nouveau... je suis harassé, moulu, brisé, je viens de courir... (*mystérieusement*), apprenez que l'empereur Joseph II va faire une tournée sur les frontières de la Bohême.

LE COMTE, *d'un air surpris.*

Bah !

BÉTICOFF.

Et que d'un instant à l'autre, il peut arriver ici, avec toute sa suite.

LE COMTE.

Il serait vrai ?

BÉTICOFF.

Ce n'est pas tout encore : sachez que j'ai reçu aussi de nouvelles instructions ; en ma qualité de bourgmestre, et de gouverneur *ad interim* de la forteresse, on m'ordonne d'en visiter tous les environs, attendu qu'on sait que c'est de ce côté qu'est retiré le fameux comte de Vanberg, (*le comte fait un mouvement*), le chef de cette jolie petite conspiration, par suite de laquelle on l'a prié de ne jamais remettre le pied en Allemagne.

LE COMTE, *prenant un air de bonhommie.*

Et qui vous dit, mon cher commandant, que ce n'est pas une erreur, et qu'on n'a point surpris la religion des juges, pour en obtenir une condamnation injuste.

BÉTICOFF.

C'est très-possible, mais ça ne me regarde pas, je ne connais que ma place !.. à propos, où est donc la charmante Christine ? mon aimable future, je suis impatient de la voir.

LE COMTE.

Elle est absente, monsieur le commandant : elle est à la ville. (*à part*), si je pouvais l'éloigner !

BÉTICOFF.

Encore ! c'est comme on fait exprès, chaque fois que j'arrive... Dites-moi, mon cher ami, avez-vous fixé le jour de nos fiançailles ?

LE COMTE.

Nous en parlerons plus tard ; mais, pardon, le temps se couvre, et je crains que ma sœur ne soit surprise par l'orage : je vais...

BÉTICOFF.

Dieu ! ma fiancée exposée !.. beau-frère, écoutez donc, une excellente idée !..

LE COMTE.

Quoi donc ?

BÉTICOFF.

Air : *L'amour qu'Edmond à su me taire.*

Vous le savez, la forêt n'est pas sûre,
Christine peut courir quelque danger ;
Si j'envoyais à ma future

Un soldat pour le protéger...
Qu'en pensez-vous?

LE COMTE.

Ah! le diable m'emporte!
Vous êtes fou, mon brave gouverneur;
Il faudrait donc qu'une seconde escorte,
La défendît contre son protecteur.

BÉTICOFF.

Mais, non! ce sont des invalides : j'en ai six comme ça, toutes vieilles moustaches.

LE COMTE.

La garnison n'est pas forte.

BÉTICOFF.

Elle a été augmentée : autrefois, elle n'était que de cinq hommes... j'ai fait des représentations au gouvernement, et l'on m'a accordé un homme de plus, pour la sûreté générale de la place. Cependant, c'est très-judicieux, ce que vous dites là, je n'y pensais pas : allons-y tous deux, cela vaudra infiniment mieux.

LE COMTE.

Volontiers. (*à part.*) Justement j'aperçois le prince, éloignons-nous.

BÉTICOFF.

Air *d'un Jour à Paris.*

Allons à l'instant, cher beau-frère,
Ici ne nous arrêtons pas;
Vous savez comme elle m'est chère,
Allons au-devant de ses pas;
Concevez-vous, dans son ménage,
Quel sera bientôt son bonheur?
Elle aura l'immense avantage
De gouverner un gouverneur. (3 *fois.*)

ENSEMBLE.

Allons à l'instant, cher beau-frère, etc.
LE COMTE, *à part.*
Ah! que la vérité l'éclaire,
Et Joseph m'ouvrira ses bras;
C'est peut-être un destin prospère,
Qui dans ces lieux guide ses pas.
Ils sortent par le fond.

SCÈNE V.

JOSEPH, *sortant de la chambre et en haut de l'escalier.*

Ah! ah! voilà, si je ne me trompe, un de mes hôtes qui s'éloigne. (*descendant l'escalier.*) Je n'ai encore vu personne.... vraiment, je ne sais comment répondre à l'accueil de ces bonnes gens!.... on ne peut accorder l'hospitalité avec plus de franchise et de grâce... tels sont pourtant les bénéfices de l'incognito. S'ils me connaissaient, la crainte, le respect, leur donneraient un maintien gauche, emprunté. (*Apercevant l'enseigne.*) Hé! mais je n'avais pas remarqué cette enseigne : (*avec émotion*) à l'empereur Joseph II. Oui, c'est bien moi qu'on a voulu représenter... je ne suis pas ressemblant... mais l'intention y est... combien cette marque de souvenir me touche... j'éprouve je ne sais quel sentiment d'orgueil à voir mon portrait servir d'enseigne à une hôtellerie.

Air : *L'univers fléchit sous ma loi.* (du Nécessaire et le Superflu.)

Sur leurs cœurs j'ai donc quelques droits,
Pour le mien quel plaisir extrême!
Gardez toujours, gardez, bons villageois,
Les traits d'un prince qui vous aime;
Pour vous payer cet hommage flatteur
Ah! puisse du moins mon image
Ici, présager le bonheur!
Et mes lois achever l'ouvrage. } *bis.*

Il remonte la scène.

SCÈNE VI.

CHRISTINE, JOSEPH.

CHRISTINE, *sortant de l'auberge et apercevant l'empereur; à part.*

L'étranger! (*avec crainte*). Si je hasardais de lui parler tandis qu'il est seul.... oh! je n'oserai jamais.

JOSEPH.

Ah! voici cette jolie petite Christine qui fut hier mon

ange tutélaire... approchez, ma belle enfant.... eh! quoi! ma présence vous inspirerait-elle de l'effroi?

CHRISTINE, *reculant.*

Bien au contraire, monsieur.

JOSEPH.

En ce cas, pourquoi vous éloigner. (*La prenant par la main et l'amenant au milieu de la scène.*) Rassurez-vous.... vous n'étiez pas si timide, ce me semble, lorsqu'hier au soir votre complaisance me mit à l'abri de l'orage.

CHRISTINE, *tremblante.*

Hier au soir.... c'était tout naturel!... mais aujourd'hui...

JOSEPH.

Ne me porteriez vous plus le même intérêt?

CHRISTINE.

Pouvez-vous le penser? au contraire, monsieur, je désirerais même vous faire quelques questions.

JOSEPH.

Des questions! Soit, parlez, charmante Christine, je suis tout à vos ordres.

CHRISTINE.

Vous m'avez dit hier que vous arriviez de Vienne.

JOSEPH.

C'est vrai, eh bien?

CHRISTINE.

Vous êtes militaire?

JOSEPH.

Mais, oui, je suis officier. (*A part.*) Où veut-elle en venir?

CHRISTINE, *à part.*

J'en étais sûre. (*haut.*) Et vous allez souvent au palais impérial, n'est-ce pas?

JOSEPH.

L'on m'y voit quelquefois.

CHRISTINE, *à part.*

Allons courage. (*haut.*) Sauriez-vous.... pardonnez, monsieur, c'est peut-être indiscret.

JOSEPH.

Un peu de confiance.

CHRISTINE.

Ne connaîtriez-vous pas, par hasard, un nommé Gustave?

JOSEPH.

Gustave... est-ce qu'il n'a pas un autre nom?

CHRISTINE.

Si fait : Gustave de Meldorf.

JOSEPH

Ah! le petit Gustave? un page?

CHRISTINE, *vivement.*

Oui, monsieur, précisément... un page de l'empereur.

JOSEPH.

Si je le connais!... oui, mon enfant; nous nous trouvons très souvent ensemble.

CHRISTINE, *à part.*

Quel bonheur!

JOSEPH.

Savez-vous que c'est un fort joli cavalier?

CHRISTINE, *d'abondance.*

N'est-il pas vrai, monsieur?

JOSEPH, *à part.*

Ces diables de pages n'en font jamais d'autres!.... ils ont des amourettes jusques sur les frontières.... (*haut.*) Hé! dites-moi, je vous prie, où l'avez-vous connu? Jamais Gustave n'est venu dans ce pays, ce me semble.

CHRISTINE, *à part.*

Que répondre? ne compromettons pas mon frère. (*Hésitant.*) Où je l'ai connu?

JOSEPH.

Oui, je suis curieux de savoir....

CHRISTINE.

Mais... dans un voyage que je fis avec mon frère à Schœnbrunn, tout près de la capitale... c'était la fête de l'endroit, elle dura huit jours, et pendant tout ce tems nous avons dansé ensemble.

JOSEPH.

Monsieur Gustave a été fort heureux.... et depuis cette époque, vous ne vous êtes donc plus rencontrés.

CHRISTINE.

Hélas, non, monsieur.

JOSEPH, *souriant.*

Voilà un hélas qui me prouve que vous seriez bien aise de le voir.

CHRISTINE.

Oh! je vous en réponds... il me disait de si jolies choses.

JOSEPH, *de même.*

Diable! que vous contait-il donc?

CHRISTINE, *naïvement.*

Air : *Venez, venez, Emélie.*

Il disait que j'étais jolie,
Sans le savoir, je m'en doutais;
Qu'il m'aimerait à la folie,
Sans le croire, je l'écoutais,
Il me disait qu'une autre belle
Ne saurait le rendre infidèle...
Hélas! personne assurément, } *bis.*
Ne m'en dira jamais autant. }

JOSEPH.

Sans être page, cependant,
Chacun vous en dirait autant.

CHRISTINE.

Un jour, à l'insu de mon frère,
Il voulut me prendre un baiser;
Alors je me montrai sévère,
Et je dus le lui refuser.
Malgré moi, pourtant il m'embrasse,
Même deux fois... voyez l'audace!...
Hélas! personne assurément, } *bis.*
Ne m'aimera jamais autant. }

JOSEPH.

Sans être page, cependant,
Chacun voudrait en faire autant.

Eh bien! aimable Christine, puisque vous désirez tant revoir M. Gustave, je vous ferai trouver avec lui...

CHRISTINE, *enchantée.*

En vérité... ah! monsieur, vous êtes un bien brave homme.

JOSEPH, *à part.*

Sa naïveté m'amuse. (*Haut.*) Il est peut être plus près de vous que vous ne pensez.

CHRISTINE.

Serait-il possible?

BRANDT, *dans l'auberge.*

Mam'zelle Christine! mam'zelle Christine!

CHRISTINE, *contrariée.*

C'est Brandt qui m'appelle... quel malheur!

JOSEPH.

Ne le faites pas attendre, nous nous reverrons, nous causerons.

CHRISTINE, *vivement.*

Avant votre départ, n'est-ce pas?

JOSEPH.

Je vous le promets, et je le jure sur cette jolie main.

(*Il baise la main de Christine, lorsque Béticoff paraît dans le fond.*)

CHRISTINE.

Monsieur!

JOSEPH.

C'est pour le compte de mon ami Gustave, vous ne pouvez m'en savoir mauvais gré! (*Christine rentre; Béticoff la suit furtivement sans être vu de l'Empereur*)

SCÈNE VII.

JOSEPH seul.

En vérité.... je n'en reviens pas, comment diable ce Gustave va-t-il s'amouracher de la sœur d'un aubergiste? c'est que cette passion me paraît sérieuse, il y a là-dessous quelque mystère qu'il faut que j'éclaircisse. J'ai ordonné que ma suite m'attendît au bas de la montagne, et qu'on ne m'envoyât que mon page, ainsi je ne risque pas d'être reconnu.... parbleu, j'ai bien envie de passer

ici le reste de la journée à m'amuser à interroger les habitans de ce village et de savoir ainsi ce qu'on pense de moi dans ces montagnes ; ils ne me déguiseront pas la vérité.

Air : *Soldat Français né d'obscurs laboureur* (de Julien).

Pour la connaître, à ces bons villageois
Cachons surtout l'éclat de ma naissance ;
La vérité, que recherchent les rois,
Semble toujours redouter leur puissance ;
Mais d'un faux nom conservons le manteau,
Aux champs aussi la vérité se farde ;
Et par malheur, jusqu'au sein d'un hameau,
Quand nous quittons l'incognito,
Alors c'est elle qui le garde.

On vient... eh ! mais, c'est mon page... il arrive à propos.

SCÈNE VIII.

JOSEPH II, GUSTAVE.

GUSTAVE, *descendant de la montagne et apercevant Joseph ; avec joie.*

Ah ! sire, quel bonheur !

JOSEPH, *regardant si personne n'a entendu.*

Chut ! imprudent !

GUSTAVE.

Pardon, monsieur le comte... mais la joie, l'empressement....

JOSEPH.

C'est bien, mon ami, c'est bien, vous m'aviez cru perdu.... où sont mes gens ?

GUSTAVE.

Ils s'étaient dispersés pour aller à la recherche de votre majesté.

JOSEPH.

Encore !... que vous êtes étourdi !... appelez-moi monsieur, tout bonnement, entendez-vous ? je ne voudrais pas pour tout au monde être reconnu ici... eh bien ! mes gens ?

GUSTAVE.

Ils revenaient désespérés d'avoir fait une course infructueuse, lorsque votre message est venu nous rendre à la vie. Votre voiture est au bas de la montagne, et votre suite, que j'ai devancée, ne tardera pas à s'y rendre... je vais...

JOSEPH.

Un moment, rien ne presse.... je me plais ici... ce pays est charmant... ne le trouvez-vous pas comme moi?

GUSTAVE.

En effet, ces bois... ces monts escarpés, ces vallées... c'est tout-à-fait romantique!

JOSEPH.

Voilà ce que j'aime... vous connaissiez déjà cet endroit?

GUSTAVE.

C'est la première fois que j'y viens.

JOSEPH, *ayant l'air de douter.*

La première fois, dites vous?

GUSTAVE.

Je vous jure...

JOSEPH.

Il suffit... (*finement.*) Mais vous y connaissez quelqu'un?

GUSTAVE.

Personne, absolument.

JOSEPH.

C'est singulier! (*avec indifférence.*) il m'a semblé qu'il y avait de jolies petites paysannes.

GUSTAVE.

Oui, M. le comte, j'ai cru le remarquer, mais je suis accouru si vite.

JOSEPH.

Air : *de ma Céline, amant modeste.*

De vingt beautés, sur mon passage,
J'ai pu remarquer la fraîcheur;
Des fillettes de ce village
J'admire vraiment la candeur.

Il semble qu'ici tout respire,
Et l'innocence et la vertu.

GUSTAVE, *malignement et à voix basse.*

En ce cas, vous voyez bien, sire,
Qu'un page ici n'est pas venu. *bis.*

JOSEPH, *à part.*

Pas mal trouvé. (*Haut*). Il en est une surtout avec laquelle j'ai causé tout à l'heure, et qui a daigné me mettre dans sa confidence.

GUSTAVE.

Cela ne m'étonne pas. (*A part.*). Ah ça! est-ce que le Prince voudrait.

JOSEPH.

Une jolie blonde, ma foi !... des yeux très-éveillés!... elle m'a paru s'interesser vivement à un certain Gustave.

GUSTAVE, *surpris.*

Gustave!

JOSEPH, *le regardant fixement.*

Oui... (*plus bas*) un de mes pages.

GUSTAVE, *bas.*

Ah! Monsieur le comte me fait l'honneur de plaisanter.

JOSEPH.

Du tout, vous l'avez connue à la danse à une certaine fête.

GUSTAVE, *embarrassé.*

C'est sans doute une méprise... une ressemblance de nom.

JOSEPH, *avec bonté.*

Allons! ne vous en défendez pas, je n'aime pas la dissimulation... Christine vous a trop bien désigné.

GUSTAVE, *surpris.*

Christine!

JOSEPH.

Eh! oui, je suis logé chez son frère dans cette auberge.

GUSTAVE, *à part.*

Est-il possible?

JOSEPH.

Vous voilà tout interdit.

GUSTAVE, *embarrassé.*

En effet... oui... j'ai quelque idée confuse... (*A part*). Son frère serait ici ?... il est perdu.

JOSEPH, *apercevant une lettre dans la ceinture de Gustave.*

Quel est donc ce papier ?

GUSTAVE.

Ah ! pardon, la joie que j'ai éprouvée en vous retrouvant, et ces questions que vous m'avez adressées, m'avaient fait oublier de vous remettre une lettre qui vient d'arriver de Vienne ; elle est du ministre de la guerre.

JOSEPH.

C'est bien, lisez-la moi.

GUSTAVE, *lisant avec une émotion graduelle.*

« SIRE,

» Des avis certains nous annoncent que le comte de » Vanberg est encore sur le territoire de l'empire, et » qu'ainsi il a désobéi à l'arrêt du grand conseil qui » l'exile à perpétuité... En attendant les ordres de Votre » Majesté, j'ai fait écrire à tous les bourgmestres et » commandans pour l'arrestation de ce traître. »

JOSEPH, *tirant des tablettes de sa poche.*

Il suffit... prenez ces tablettes et écrivez.

GUSTAVE, *tremblant.*

Oui, monsieur le Comte. (*A part*). Je suis au supplice.

JOSEPH, *dictant.*

« La comte de Vanberg ayant violé le jugement qui » le condamne à l'exil, sera immédiatement arrêté et » traduit au conseil de guerre ; une récompense de mille » ducats est assurée à qui le mettra entre les mains de la » justice. » Donnez que je signe.

GUSTAVE, *à part.*

Malheureux Vanberg !... et toi, ma Christine !...

JOSEPH, *après avoir signé.*

Vous allez porter ces tablettes au major Rinfeld et vous lui recommanderez d'envoyer mes ordres à Vienne.

GUSTAVE.

Il suffit.

(*Il fait un mouvement pour sortir : Joseph le retient*).

JOSEPH.

Air *de la jeune Mère.*

Mais je vois la jeune Christine,
A pas lents s'avancer vers nous ;
Restez encor, car j'imagine,
Qu'elle veut causer avec vous.

GUSTAVE.

Mais cet écrit ?

JOSEPH.

Rassurez-vous?
Je vous sais gré de votre diligence,
Mais vous pouvez ici la ralentir;
Hâtez-vous quand je récompense,
Mais jamais quand je dois punir.

SCÈNE IX.

CHRISTINE, JOSEPH, GUSTAVE, (*Christine porte un panier, dans lequel est déposé tout ce qu'il faut pour donner le déjeûner, et le place sur un banc près de la maison*).

CHRISTINE.

Monsieur, mon frère, ne tardera pas à revenir et l'on déjeûnera ici. (*Apercevant Gustave*). Ciel !

Air : *Doux moment.*

Quel bonheur ! (*bis.*)
O rencontre imprévue !
Ah! je sens que sa vue
Fait palpiter mon cœur.

GUSTAVE, *à part.*

Quel malheur ! (*bis.*)
Que mon âme est émue !
Oui, la crainte à sa vue,
Fait palpiter mon cœur.

JOSEPH, *à part.*

Oui, d'honneur! (*bis.*)
De l'aimable ingénue,
La flamme m'est connue...
Pour moi, c'est très-flatteur!

GUSTAVE, *à part.*

Grands dieux! s'il reconnaît son frère,
Le malheureux est perdu sans retour!

CHRISTINE, *à part.*

Il s'éloigne... ô ciel!... quel mystère!
Pour moi n'aurait-il plus d'amour?

JOSEPH.

Je sens bien qu'ici ma présence,
Va gêner nos deux amoureux;
Mais le devoir d'un prince généreux
Est de protéger l'innocence.

ENSEMBLE.

Quel bonheur! etc.
Quel malheur! etc.
Oui, d'honneur! etc.

JOSEPH, *à Christine.*

Eh bien! ma chère enfant, vous voyez que je ne vous avais pas trompée. (*A Gustave.*) Vous ne vous attendiez pas à cette agréable surprise. (*A Christine*). Imaginez-vous qu'il ne voulait pas d'abord convenir qu'il vous connût.

CHRISTINE, *vivement.*

Comment, Monsieur, il serait vrai?

GUSTAVE, *l'interrompant, et cherchant à lui faire des signes.*

Oui, sans doute, Mademoiselle, mais à présent je crois me rappeler vous avoir vue...

CHRISTINE, *à part et piquée.*

Il croit se rappeler!... Quelle froideur!

JOSEPH, *à Gustave.*

Et peut-on savoir où vous avez connu cette aimable personne?

GUSTAVE, *hésitant.*

Mais, Monsieur... c'est... oui... c'est... c'est à Presbourg...

JOSEPH, *à part.*

Voilà qui est étonnant ! (*Haut à Gustave.*)

Air : *Vaud de Voltaire chez Ninon.*

C'est à Presbourg, vous le jurez ?

GUSTAVE, *avec hésitation.*

Du moins autant qu'il m'en souvienne.

JOSEPH, *à Christine.*

Vous, Christine, vous assurez
Que c'est à Schœnbrunn, près de Vienne...
Mais les deux endroits que voilà
Ne sont pas voisins, ce me semble ;
Certe, à cette distance-là
On ne peut pas danser ensemble. (*bis.*)

Allons, allons, je vois que vous n'êtes pas bien d'accord... (*A part*). Au fait, l'intervention d'un juge ne sert bien souvent qu'à embrouiller les affaires... Je vais vous laisser seuls...

CHRISTINE, *le retenant.*

Non, Monsieur, ne vous éloignez pas, c'est inutile... et j'en ai assez entendu.

GUSTAVE, *à part.*

ie u ! si je pouvais parler !

JOSEPH, *à Christine avec bonté.*

Non, mon enfant, il est bon que Gustave se justifie.. il a peut-être des motifs que je ne puis pénétrer. (*à Gustave Sévèrement*). Gustave ! Cette jeune fille est simple... songez à votre conduite... A la cour, je puis tolérer votre légèreté : le sexe trouve là des moyens de défense... mais ici, une séduction ? je ne la pardonnerais jamais.

GUSTAVE, *bas et avec respect.*

Sire !

JOSEPH, *en s'éloignant.*

Allons, rapprochez-vous ; causez, causez.

(*Il sort en les regardant avec intérêt.*)

SCÈNE X.

CHRISTINE, GUSTAVE.

GUSTAVE, *après avoir suivi le prince des yeux.*

Ah ! ma chère Christine, je n'ai qu'un instant à rester près de vous. La présence de... cet officier m'a contraint à feindre de vous méconnaître. Mon cœur n'est point changé.

CHRISTINE.

Il serait possible?

GUSTAVE.

Oui, ma chère Christine, je vous aime, je vous adore plus que jamais; mais répondez-moi, cet officier a-t-il déjà vu votre frère ?

CHRISTINE.

Que voulez-vous dire ? que signifie se mystère ? vous m'effrayez.

GUSTAVE.

Répondez, vous dis-je, il y va de sa vie.

CHRISTINE.

Arrivé d'hier au soir, cet étranger n'a fait qu'entrevoir le Comte, et je ne pense pas...

GUSTAVE.

Rien n'est encore désespéré, je cours porter mes dépêches et je reviens sur-le-champ; prévenez le colonel qu'il se tienne sur ses gardes.

CHRISTINE.

Grand Dieu !

GUSTAVE.

Ah ! Christine, je donnerais ma vie pour sauver ses jours et vous voir heureuse.

CHRISTINE, *émue.*

Cher Gustave !...

GUSTAVE.

On vient, je m'éloigne, comptez sur moi, surtout de la prudence.

(*Il sort et passe rapidement sur la montagne.*)

SCÈNE XI.

CHRISTINE, *seule.*

Au revoir, Gustave... au revoir... dépêchez-vous de revenir... (*On entend Béticoff parler très-haut dans l'auberge*). Allons, encore ce monsieur Béticoff... je ne l'aimais pas... maintenant je le déteste.

(*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE XII.

BETICOFF, BRANDT.

BÉTICOFF.

C'est bon, c'est bon, monsieur Brandt, plaisantez, riez, amusez-vous à mes dépens... ça m'est égal... je sais ce que je sais, et je vous le répète, il est ici.

BRANDT.

Mais encore une fois, de qui voulez-vous parler?

BÉTICOFF.

Eh! parbleu! de l'homme que je cherche. Mes ordres sont précis, je dois m'emparer de la personne du comte de Vanberg, partout où je le rencontrerai, et il est chez vous.

BRANDT.

C'est singulier, par exemple... Je n'aurais jamais pensé que ce voyageur que mademoiselle Christine a recueilli...

BÉTICOFF, *d'un air important.*

Ecoutez, mon cher Brandt, je ne vous accuse pas de complicité... bien certainement... mais sans le savoir, vous aviez chez vous un grand criminel.

BRANDT.

Voyez-vous cela?

BÉTICOFF.

Ah! il voulait m'échapper!

BRANDT.

Mais encore, sur quel indice l'avez-vous reconnu?

BÉTICOFF.

Du premier coup-d'œil, mon cher ami... D'abord j'ai son signalement ; ensuite, j'ai deux raisons excellentes... La première c'est qu'il s'est égaré, et qu'un honnête homme ne s'égare jamais... la seconde raison, bien plus importante pour moi que la raison d'état, c'est qu'il est mon ennemi personnel.

BRANDT.

Votre ennemi?

BÉTICOFF.

Oui, mon cher Brandt, il voudrait être mon rival ; et en matière de jalousie, je suis un tigre, un léopard.

BRANDT.

Ah! mon-Dieu!

BÉTICOFF.

Air *de Turenne.*

Avec l'amour, jamais je ne badine,
Rien désormais ne pourrait m'appaiser,
Car je l'ai vu sur la main de Christine
Prendre sans gêne un insolent baiser,
Que sans reproche, elle eut dû refuser.
C'est un peu fort, il faut qu'on en convienne,
Et moi futur, c'est moi qui l'ai surpris ;
Lorsque sa tête est presque mise à prix,
Je crois qu'il en veut à la mienne.

BRANDT, *malignement.*

Au fait, c'est très mal... Mais vous voyez bien, quand je vous l'avais dit, vous avez la figure malheureuse.

BÉTICOFF.

C'est possible ; mais, en attendant, je vais chercher mes troupes, et avant une demi-heure vous m'en direz des nouvelles.

BRANDT.

Mais vous n'y pensez pas ; vous allez faire une esclandre dans l'auberge.

BÉTICOFF.

Cela m'est encore indifférent... je suis fonctionnaire, et mon devoir avant tout... D'ailleurs, je ne suis pas content de Firmann ; d'abord, il devait m'avertir de la présence de ce voyageur ; ensuite, il élude toujours la question du mariage, et puis, quand je viens voir sa

sœur, il m'envoie promener : ça commence à me fatiguer... Ah! ah! c'est qu'il ne faut pas me monter la tête.

BRANDT.

Prenez garde à ce que vous allez faire ; n'allez pas arrêter comme ça ce voyageur ; il se fâcherait.

BRANDT, *avec force.*

Il se fâcherait!... Je voudrais bien voir qu'il se fâchât!... Ah! il embrasse ma future!

(*Pendant le couplet qui suit, Brandt va prendre le panier, et dispose la table pour le déjeûner.*)

Air *des Rosières.*

Sur ma foi, j'enrage !
Pour moi quel outrage !
Bientôt, je le gage,
Je me vengerai ;
Le danger menace,
Il faut que je chasse,
Sans lui faire grâce,
Ce fier conjuré.
L'honneur commmande,
L'injure est grande,
A l'allemande
Je le mènerai ;
Ferme à la piste,
S'il me résiste,
A l'improviste
Je l'assommerai.
Je vais, au plus vîte,
Conduire à ma suite,
Mes troupes d'élite...
Des gaillards fameux ;
Seul, je puis combattre,
Mais quand pour se battre,
On est trois ou quatre,
On se bat bien mieux.
Oui, je puis combattre, etc.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

BRANDT, *seul.*

Parbleu! il va faire un beau coup!... Que le diable emporte cet imbécille, avec ses soupçons et sa jalousie

Air *du Mariage à la hussarde.*

La position n'est pas belle,
Nous sommes dans un mauvais pas ;
Ce commandant avec son zèle,
Va nous mettre dans l'embarras ;
D'honneur, mon effroi n'est pas mince ;
Malgré moi, je tremble vraiment,
Qu'il ne fasse arrêter le prince,
Pour lui prouver son dévoûment. *(bis.)*

N'importe, la forteresse est assez éloignée; Béticoff n'est pas près de revenir : mettons vîte le couvert.

SCÈNE XIV.

CHRISTINE, BRANDT.

CHRISTINE, *accourant.*

Il est parti... J'ai à vous parler, Brandt.

BRANDT.

Qu'y a-t-il, mademoiselle Christine?

CHRISTINE, *avec feu.*

Gustave est arrivé.

BRANDT, *vivement.*

Il est ici?

CHRISTINE, *plus bas.*

Silence. Je ne sais ce qui se passe... mais il paraît que nous sommes menacés de quelque malheur.

BRANDT.

Rassurez-vous ; j'y mettrai bon ordre.

CHRISTINE.

Que vous disait M. Béticoff?

BRANDT.

Il a déraisonné comme à son ordinaire ; imaginez-vous qu'il veut faire arrêter notre voyageur.

CHRISTINE.

Ah! mon Dieu!

BRANDT.

Il veut à toute force que ce soit le comte de Vanberg.

CHRISTINE.

Mais il faut prévenir ce brave homme.

BRANDT.

C'est inutile; il n'y a pas de danger qu'on l'arrête, celui là.

CHRISTINE.

Comment?

BRANDT.

Eh! sans doute, son passeport est en règle.

CHRISTINE.

Allons, je le vois bien, vous le connaissez, et vous vous défiez de moi. Je vous en prie, monsieur Brandt, dites-moi quel est cet étranger?

BRANDT.

Eh bien! puisque vous le voulez... Mais surtout, bouche close... C'est... (*Apercevant Joseph et le comte.*) Ah! mon Dieu! le voici; pas un mot.

CHRISTINE, *finissant d'arranger la table.*

(*A part.*) C'est égal; je ne suis pas tranquille; je vais toujours prévenir cet officier.

SCÈNE XV.

Les Précédens, JOSEPH II, LE COMTE, *arrivant chacun d'un côté opposé.*

JOSEPH.

Parbleu! mon cher hôte, je vous trouve juste à votre porte... Depuis une demi-heure je vous cherche en vain.

LE COMTE.

Ma foi! monsieur l'officier, j'ai été jusqu'au village voisin, et en revenant j'ai pris la route de traverse... Eh bien! ma sœur, le déjeûner est-il prêt?

CHRISTINE.

Oui, mon frère.

LE COMTE.

C'est bien. (*A Joseph.*) Allons, monsieur, à table.

JOSEPH.

Volontiers, cette petite promenade m'a donné de l'appétit.

CHRISTINE, *bas à Joseph.*

Monsieur, prenez garde à vous, on veut vous arrêter.

JOSEPH, *souriant.*

Moi?

CHRISTINE, *de même.*

N'ayez pas d'inquiétude, je veillerai sur vous.

BRANDT, *bas au comte.*

Laissez-moi faire, et je réponds de tout.

LE COMTE, *bas à Brandt.*

Ne va pas nous compromettre.

BRANDT, *de même.*

Soyez tranquille, mon colonel. (*Haut à Joseph*) Allons, monsieur l'officier, voici votre place près de Christine.

JOSEPH.

C'est la place d'honneur.

(*Ils se placent dans l'ordre suivant: Joseph au bout de la table à droite du spectateur, Christine à droite de Joseph, puis Brandt et Vanberg*).

BRANDT.

Ah! dame! vous ne ferez pas un repas comme à Vienne; mais nous offrons de bon cœur. (*Prenant une bouteille, et versant à boire à Joseph.*) Allons, buvons un coup, vous me direz des nouvelles de ce vin de Tokai: je suis persuadé que notre souverain n'en a pas de meilleur.

JOSEPH, *après avoir bu.*

Je crois que vous avez raison.

LE COMTE, *à sa sœur.*

Eh bien! Christine, tu ne déjeûnes pas?

CHRISTINE.

Non, mon frère, je n'ai pas faim.

JOSEPH, *bas à Christine.*

Je vois ce que c'est... le départ de M. Gustave...

CHRISTINE, *bas à l'empereur.*

Ne parlons pas de cela devant mon frère.

LE COMTE, *les interrompant.*

En ce cas, ma sœur, puisque tu n'as pas faim, chante-nous quelque chose.

BRANDT.

Oui, c'est cela, chantez nous... la romance de l'Exilé, mam'zelle Christine.

JOSEPH.

De l'Exilé!

BRANDT.

Oh! elle n'est pas longue, et je suis sûr qu'elle vous fera plaisir.

CHRISTINE, *à part.*

Quel est leur dessein!..... Je ne sais quel pressentiment..

JOSEPH.

Voyons, mademoiselle, cette romance.

CHRISTINE.

Air *des Hirondelles de Béranger* (Musique de Panseron).

Loin du pays, qu'honora sa vaillance,
Un vieux soldat est reduit à gémir;
De ses grandeurs et de son opulence,
Il n'a plus rien, qu'un noble souvenir.
Bravant les coups d'une ligue ennemie,
Dans son exil, il a gardé sa foi,
Un vieux soldat, un fils de la patrie,
Ne peût trahir son honneur et son roi. (*bis.*)

De ses rivaux lorsque la voix l'accuse,
L'infortuné sans regrets fuit la cour;
Mais dans ton cœur, ô prince qu'on abuse,
La vérité doit pénétrer un jour!
La vérité, que repousse l'envie,
Malgré leurs vœux parviendra jusqu'à toi...
Et l'exilé reverra sa patrie,
Il a pour lui son honneur et son roi.

BRANDT, *avec force.*

Vous avez raison, mam'zelle Christine.

TOUS, *excepté Joseph.*

Oui, l'exilé reverra sa patrie,
Il a pour lui son honneur et son roi.

JOSEPH, *un peu ému.*

Cette romance est fort bien, et mademoiselle Christine la chante avec une expression!...

BRANDT.

C'est vrai... je pense comme vous... Christine ne la chante pas de fois que ce pauvre comte de Vanberg ne me revienne à l'idée.

JOSEPH, *surpris.*

Le comte de Vanberg! vous l'avez connu?

BRANDT.

Parbleu! qui ne le connaît pas? son aventure a fait assez de bruit : c'est dans ce canton qu'il est mort.

JOSEPH, *avec émotion.*

Mort! je ne le croyais pas... Savez-vous qu'il était coupable d'un crime?

LE COMTE.

Vous êtes dans l'erreur, monsieur l'officier. Je sais qu'on l'a accusé, qu'on l'a condamné; mais l'empereur Joseph II a été abusé. Le colonel Vanberg conspirer contre les jours de son souverain!... Ah! monsieur le voyageur, vous, ancien militaire, avez-vous pu le penser?

BRANDT, *avec chaleur.*

Morbleu! j'ai servi dix ans sous les ordres du colonel... il est incapable d'une telle action.

JOSEPH.

Mais enfin, quelles preuves avez-vous de son innocence?

LE COMTE.

Quelles preuves?... son titre de soldat!

Air : *A soixante ans.*

Interrogez, monsieur, sa renommée;
A son pays il a voué son bras;
Joseph le sait, ce n'est pas dans l'armée
Qu'on peut former de pareils attentats;
Des guerriers ne conspirent pas.
Oui, de Joseph, la bonté fut trompée,
Mais j'en suis sûr, enfin, à son regard,
La vérité brillera tôt ou tard.
Jamais la main qu'anoblit une épée,
Ne la quitta pour s'armer d'un poignard. } *bis.*

JOSEPH.

Le comte a pu être entraîné : des liens de parenté l'attachaient au conseiller Muller. Près d'expirer, le conseiller s'est avoué coupable; mais il est mort sans justifier Vanberg.

LE COMTE, *bas à Brandt.*

Muller n'est plus! ô mon cher Brandt!

BRANDT, *bas au comte.*

Cela va bien ; laissez-nous seuls, votre émotion vous trahirait. (*Haut.*) Eh ! morbleu ! la bouteille est presque vide... Allons, Firmann, à la cave ! et vous, mademoiselle Christine, voyez si personne ne nous écoute.

(*Christine sort.*)

LE COMTE, *en rentrant dans l'auberge.*

O ! mon prince ! tu connaîtras donc enfin mon innocence !

SCÈNE XVI.

BRANDT, JOSEPH.

JOSEPH.

Ah ! vous avez servi dans le régiment du comte de Vanberg ?

BRANDT.

Oui, monsieur, c'est près de moi qu'il a reçu sa quinzième blessure : ah ! si je pouvais démasquer les traîtres qui l'ont calomnié aux yeux de Joseph II, on verrait qu'un vieux soldat qui défend la cause d'un honnête homme, est mieux accueilli de notre souverain que les intrigans qui l'abusent.

JOSEPH.

Calmez-vous, monsieur Brandt : un sentiment louable peut entraîner à des écarts dangereux ; ne craignez-vous pas de vous compromettre ?

BRANDT, *avec feu.*

Je ne crains rien ; on a accusé, condamné injustement un des plus fidèles serviteurs de Joseph II, un des plus braves officiers de sa maison... mon indignation est juste, l'empereur ne saurait la punir... et d'ailleurs, monsieur le voyageur, le comte de Vanberg, commandant un des régimens de l'armée, constamment près de son souverain, admis dans son palais, s'il eut conçu l'infâme dessein d'attenter à la vie de Joseph, qu'avait-il besoin de recourir à ses soldats ? bien plus, ne sait-on pas que

l'empereur, chéri comme il l'est de tout son peuple, voyage souvent incognito, sans suite, sans armes? ne trouve-t-on pas partout de ces coquins obscurs, dont le bras est à la solde de tout le monde ?.. (*se rapprochant un peu de l'empereur.*) Tenez, un orage vous a forcé hier, de chercher un abri dans notre auberge, cela peut arriver à un souverain, comme à un simple particulier : supposons un instant, que vous êtes Joseph II, et que je suis le comte de Vanberg...

JOSEPH, *un peu effrayé.*

Oui.

BRANDT.

Qui m'empêche ici, de vous faire un mauvais parti ?

JOSEPH, *reculant, et se mettant sur la défensive.*

Quel est son projet ?

BRANDT.

Personne ne vous voit, nous sommes seuls... vos jours sont entre mes mains : je puis m'armer... je puis...

JOSEPH, *se levant vivement.*

Morbleu ! je vendrais cher ma vie !

BRANDT, *se rasseyant froidement.*

Mais, vous n'êtes pas Joseph II, et je ne suis pas le comte de Vanberg... allons, remettez-vous, mousieur l'étranger... un coup à votre santé... (*ils boivent.*) est-ce que vous auriez pris la chose au sérieux ?

JOSEPH, *souriant.*

Oh ! nullement, nullement : mais, vous parlez avec tant de véhémence... (*à part.*) C'est une leçon que je n'oublierai pas.

BRANDT, *à part.*

Tant mieux, il ne s'exposera plus. (*on entend du bruit en dehors.*) Eh ! mais ! quel est ce bruit ? c'est, Dieu me pardonne, Béticoff et sa garnison.

SCÈNE XVII.

Les Précédens, BÉTICOFF, trois Soldats invalides, CHRISTINE ensuite.

CHŒUR *dans la coulisse.*

Air : *Quel tapage effrayant.* (de Michel et Christine.)

Il est ici,
C'est lui ;
Allons, prudence
Et diligence,
Il faut l'envelopper,
Qu'il ne puisse échapper.

BRANDT.

Ah ! l'étrange aventure !

CHRISTINE, *à Joseph, après avoir été avec inquiétude regarder les soldats.*

Monsieur, je vous conjure,
Hâtez-vous, il faut fuir !
On vient pour vous saisir.

BRANDT.

En voici bien d'une autre...

JOSEPH.

Quelle peur est la vôtre ?
De votre gouverneur,
Je crains peu la fureur.

Béticoff et ses soldats entrent, des paysans les suivent.

CHOEUR.

Il est ici, etc., etc.

JOSEPH.

Qu'est-ce donc, messieurs, est-ce moi qui serais la cause de tout ce bruit ?

BÉTICOFF.

Vous même, mon cher monsieur ?

JOSEPH.

Et vous venez pour vous emparer de ma personne ?

BÉTICOFF.

Mais, cela m'a l'air de ça : un petit ordre, dont je suis porteur, et qui m'arrive à l'instant même, m'oblige à vous domicilier dans la forteresse, attendu que vous

pouvez être un certain personnage, qui, dit-on, court le pays sous différens noms.

BRANDT.

Monsieur le gouverneur, vous vous trompez : monsieur n'est pas l'homme que vous cherchez, et je ne souffrirai pas qu'on l'arrête chez nous ; je suis sa caution.

JOSEPH.

Laissez, monsieur Brandt, je vous remercie de votre obligéance, il me sera facile de désabuser monsieur le gouverneur.

BRANDT, *à part.*

Je le crois.

JOSEPH.

Il a des ordres, il faut qu'il les exécute.

BÉTICOFF.

Je vois que vous êtes raisonnable, tant mieux : je n'aime pas les moyens rigoureux. Soldats ! placez-vous près de monsieur, de manière à ce qu'il ne tente pas de s'échapper.

BRANDT, *se levant.*

Soldats ! je vous défends d'approcher ! le gouverneur n'est pas militaire, il n'a pas le droit de vous commander.

BÉTICOFF.

Et vous, qui êtes-vous ?

BRANDT, *ouvrant son surtout.*

Maréchal-des-logis aux hussards de Barkau : le premier qui avance ! (*il s'arme d'une chaise.*)

BÉTICOFF, *aux soldats.*

N'avancez pas.

JOSEPH, *à part.*

Brave homme ! (*haut.*) Rassurez-vous, monsieur Béticoff, je ne veux point m'évader. (*il prend le milieu de la scène.*)

BÉTICOFF.

Cela ne m'empêchera pas de faire mon procès-verbal d'interrogatoire. (*il s'assied, et se dispose à écrire.*)

BRANDT.

Des procès-verbaux, tant que vous voudrez, c'est votre métier : allez.

SCÈNE XVIII.

Les Mêmes, GUSTAVE.

GUSTAVE, *accourant.*

Monsieur le comte, j'ai rempli vos ordres, votre lettre a été remise.

BÉTICOFF, *à part.*

Monsieur le comte ? plus de doute, c'est lui.

JOSEPH, *bas à Gustave.*

Je vous défends de me nommer. (*Gustave regarde avec surprise ce qui se passe autour de lui.*)

BÉTICOFF.

Jeune homme ! quel est le nom de monsieur le comte ?

JOSEPH.

C'est moi que vous devez interroger, gouverneur ! modérez votre zèle, et n'allez pas au-delà des ordres de votre souverain.

BRANDT, *à part.*

Attrape.

BÉTICOFF, *d'un air goguenard.*

Je connais mon devoir, et j'aime beaucoup que ce soit vous, qui me le rappeliez... c'est charmant ! (*il lit.*) « Avons arrêté, et sommé de nous suivre, le nommé... comment vous nomme-t-on ?

JOSEPH.

Joseph.

BÉTICOFF.

Joseph ! Joseph ! Joseph, qui ?

JOSEPH.

C'est mon nom : je n'en ai jamais porté d'autre.

BÉTICOFF.

Allons, allons, pas de plaisanteries ! songez que j'ai la moitié de la garnison à ma disposition.

JOSEPH.

Vous tenez donc beaucoup à consigner mon nom sur votre procès-verbal ?

BÉTICOFF.

Parbleu ! la question est bonne.

JOSEPH.

Eh bien ! mettez : « avons arrêté, et sommé de nous suivre, le nommé Joseph.

BETICOFF, *d'un air d'autorité.*

Le nommé Joseph : allons, dépêchons...

JOSEPH.

Joseph II.

TOUS.

Joseph II !

BETICOFF, *avec effroi et confusion.*

Joseph II !

CHOEUR.

Air : *de la Gazza Ladra.*

O jour heureux ! pour nous surprise extrême !
Il se pourrait, ah ! pour nous quel bonheur !
Oui, c'est Joseph ! c'est le prince lui-même,
Oui, c'est bien lui, c'est lui, c'est l'empereur.

BRANDT.

O jour heureux, pour nous bonheur extrême !
Mon colonel va recouvrer l'honneur.
Oui, c'est Joseph, c'est le prince lui-même,
Oui, c'est bien lui, c'est lui, c'est l'empereur.

BÉTICOFF, *dans un coin de l'avant-scène.*

O jour funeste ! ô maladresse extrême,
Je suis perdu ! quelle fatale erreur !
Quoi, c'est Joseph ! c'est l'empereur lui-même,
Que j'avais pris pour un conspirateur.

GUSTAVE ET CHISTINE.

O jour heureux ! pour nous surprise extrême,
Oui, c'est pour nous le gage du bonheur !
Oui, / Quoi, } c'est Joseph ! c'est le prince lui-même,
Enfin (mon / ton) frère a recouvré l'honneur.

SCÈNE XIX.

Les Mêmes, VANBERG, *en uniforme de colonel.* (*Pendant le chœur, Vanberg est entré, et s'est jeté aux pieds de l'empereur, en lui présentant un placet.*)

JOSEPH, *avec bonté.*

Que vois-je ?

VANBERG.

Le colonel Vanberg.

JOSEPH, *surpris.*

Vanberg !

BÉTICOFF, *à part, avec étonnement.*

Mon futur beau-frère !

VANBERG.

Oui, sire, l'infortuné, qu'une condamnation injuste a flétri, et qui depuis trois ans n'a cessé de déplorer la perte de l'amitié de son souverain. Les preuves de mon innocence sont consignées dans ce placet.

JOSEPH, *après avoir parcouru le placet.*

Serait-il possible ?

VANBERG.

Oui, sire, je connaissais le complot : et si je me rendis, avec mes braves compagnons, sur le lieu où l'on devait attenter à la liberté de votre majesté, c'était pour sauver ses jours, pour lui prouver là, comme sur le champ de bataille, que mon sang lui était consacré. Les conspirateurs ne parurent pas : les défenseurs du prince furent seuls arrêtés.

JOSEPH.

Et pourquoi n'avoir point révélé...

VANBERG.

Mon oncle, le frère de ma pauvre mère, Muller, enfin, fut coupable. Tant qu'il a vécu, j'ai dû garder le silence, et subir mon sort.

JOSEPH.

Et c'est à mes pieds que je vois le brave officier qui a compromis sa vie, bien plus, son honneur, par attache-

ment pour moi... général Vanberg ! relevez-vous, venez dans mes bras.

VANBERG.

Ah ! sire ! que de bonté !

BRANDT.

A la bonne heure ! je les reconnais tous les deux maintenant.

JOSEPH.

Vous n'avez pas besoin de pardon : on ne l'accorde qu'aux coupables... reprenez mon amitié, ma protection : dans huit jours, je serai à Vienne : trouvez-vous à la revue, au château de Schœnbrunn. (*à Brandt.*) Maréchal-des-logis, Brandt.

BRANDT, *s'avançant.*

Présent, sire.

JOSEPH.

Je pénètre maintenant les motifs qui vous ont fait embrasser si chaudement la défense de votre brave colonel ; ce dévouement est louable, je vous pardonne, et vous donne une lieutenance au régiment de Barkau.

BRANDT, *faisant le salut militaire.*

Vive Joseph II ! sire, je serai à mon poste.

JOSEPH.

Mon cher comte, Gustave aime Christine, vous convient-il pour frère ?

VANBERG.

Votre majesté n'a qu'à ordonner...

JOSEPH.

Je me charge de leur sort.

GUSTAVE.

Mon prince ! monsieur le comte ! et vous Christine, comment jamais connaître...

VANBERG.

En faisant le bonheur de ma sœur, et en servant fidèlement votre souverain.

BRANDT.

Qu'en dites-vous, monsieur le gouverneur ?

BÉTICOFF.

Je suis anéanti ; mais le signalement m'a induit en erreur.

VANBERG.

Sire, vous voyez le pauvre Béticoff; il est capable d'en mourir de chagrin.

JOSEPH.

Qu'il vive! qu'il vive! mais qu'à l'avenir il soit plus circonspect.

(*Des officiers de la suite du prince descendent la montagne.*)

GUSTAVE.

Sire, voici les officiers de votre suite.

SCÈNE XX.

Les Mêmes, OFFICIERS DE L'EMPEREUR.

JOSEPH.

Je suis à vous, messieurs, je vous ai inquiétés, n'est-ce pas? je suis pourtant assez satisfait de l'emploi de mon tems; j'ai retrouvé un ami et vous un ancien compagnon d'armes; le général Vanberg n'a jamais cessé de mériter mon estime! (*A Vanberg.*) N'oubliez pas notre rendez-vous. (*Aux officiers.*) Partons, messieurs...

Tout le monde s'incline respectueusement.

CHOEUR.

Air : *du vaudeville de Michel et Christine.*

Qu'à jamais, (*bis.*)
Bon prince! appui de la patrie;
Sur ta tête chérie,
Le ciel répande ses bienfaits.

JOSEPH, *à son état-major.*

Allons, partons! le ciel est sans nuage,
Pour nous, c'est un présage heureux.
S'il m'a fallu pour fuir l'orage,
Rester quelque temps en ces lieux;

Je dois, messieurs, bénir la destinée,
J'ai fait du moins quelques heureux ici,
Comme Titus, je puis me dire aussi :
Je n'ai pas perdu ma journée.

CHŒUR.

Qu'à jamais, etc.

Joseph s'éloigne avec sa suite, par la montagne.

CHRISTINE, *au Public.*

Joseph a rappelé mon frère,
Son exil finit aujourd'hui ;
Mais il est un arrêt sévère,
Que je redoute encor pour lui.
Oui, c'est pour lui, que ma voix vous implore,
Il a long-temps langui dans l'abandon ;
Quand de son prince il obtient un pardon,
N'allez pas l'exiler encore.

FIN.

LIA

OU

UNE NUIT D'ABSENCE.

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

LIA

OU

UNE NUIT D'ABSENCE,

DRAME-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR

MM. ÉTIENNE ARAGO ET DESVERGERS.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
A PARIS, LE 9 MARS 1826,

AU BÉNÉFICE DES INCENDIÉS DE SALINS.

PARIS.
CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1826.

LIA

OU

UNE NUIT D'ABSENCE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
THÉODORE DESTIVAL, riche propriétaire.	M. FÉDÉ.
LIA, sa prétendue, jeune créole.	Mlle. P. GEOFFROY.
CÉLINE DERCOURT, jeune veuve.	Mlle. CLARA.
ZOZO, sous le nom de Jasmin, nègre au service de Destival.	M. ARMAND.
M. ANTOINE, économe de l'habitation sur laquelle est Lia.	M. LEPEINTRE j^e.
BETZY, jeune créole au service de Lia.	Mlle. HUBY.
GEORGES, jeune colon amoureux de Lia.	M. DAVENNE.
Colons, parens de Georges.	
Nègres des deux sexes.	

La scène se passe dans une colonie française.

Nota. S'adresser, pour la musique, au chef d'orchestre du théâtre du Vaudeville.

LIA

OU

UNE NUIT D'ABSENCE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une grande salle rustique, dans le fond deux fenêtres ouvertes sur la campagne; à droite du spectateur, la porte de la chambre de Lia, à gauche celle de Céline, et du même côté, dans le fond, la porte d'entrée; l'on aperçoit la mer dans le lointain. Au lever du rideau, Georges et ses parens sont à faire leurs adieux à Lia; les nègres et négresses sont en dehors, et forment tableau.

SCÈNE PREMIÈRE.

LIA, CÉLINE, ANTOINE, GEORGES, CRÉOLES ET NÈGRES.

GEORGES (*avec douleur, s'adressant à ses parens*).

Air de la Musette de Joconde.

Puisqu'elle jure
Qu'ell' s'rait parjure;
Point de murmure....
Adieu bonheur!

CÉLINE (*sur le devant*).

Il part dans une peine extrême;
Pauvre Georges! quelle douleur!...

LIA (*à Céline*).

Hélas!... après celui que j'aime,
Seul il pourrait toucher mon cœur.

CHOEUR (*Georges et ses parens s'éloignent en chantant*).

Puisqu'elle jure, etc.

SCÈNE II.

LIA, CÉLINE, ANTOINE.

ANTOINE.

Il est parti.... Puissiez-vous, chère Lia, ne jamais vous en repentir.

LIA.

Pauvre Georges!..... il m'en coûte beaucoup de le refuser ainsi.

CÉLINE.

Tu as bien fait, bonne Lia; Georges est venu avec sa famille pour demander ta main; mais puisque ton cœur ne pouvait être à lui, il a mieux valu lui faire l'aveu de tes sentimens pour un autre.

ANTOINE.

Un autre! Ce jeune Français est loin d'ici depuis plus d'un an; il n'est pas resté en ces lieux assez long-temps pour bien se faire connaître.... Georges, au contraire, est un bon garçon, il a un riche héritage;.... il vous convenait en tout point,..... et vous le renvoyez sans espoir.....

LIA.

Ne gronde pas, bon Antoine! Georges fut l'ami de mon enfance, et lui seul eût obtenu mon amour;.... mais, par malheur pour lui, Théodore est venu dans cette colonie.

ANTOINE.

Oui; mais il est retourné en Europe, et là il aura peut-être oublié sa petite créole.

LIA.

Reviendrait-il alors?.... Et tu sais bien que son vaisseau a été obligé de relâcher à l'île voisine; c'est de là qu'il m'a écrit pour m'annoncer son retour..... Le vent n'a pas été contraire, et je l'attends aujourd'hui même.

CÉLINE.

Oui, rassurez-vous, Lia n'est point de ces femmes que l'on oublie, encore moins de celles que l'on abuse; et ce qu'elle m'a dit de M. de Murville m'a prouvé qu'elle ne pouvait mieux placer sa tendresse.

LIA.

Que tu es bonne, Céline, de prendre sa défense..... Ah! si tu le connaissais..... Mais tu es arrivée ici quelques jours après son départ, et tu n'as pu le juger.

AIR : *N'y a que Paris.*

Sensible, généreux, humain,
Au premier coup-d'œil il sait plaire;
Courage, esprit, douceur, enfin....
Le plus aimable caractère....
Mais surtout galant à l'excès.

CÉLINE (*souriant*).

C'est un Français. (*bis.*)

2e COUPLET.

LIA.

Bientôt il m'adressa ses vœux,
Je fus dès-lors sa douce amie,
Et, pour moi, des plus tendres feux
Il doit brûler toute la vie....
Ah! pourrait-il changer jamais....

ANTOINE (*malignement*).

C'est un Français. (*bis.*)

LIA.

Si tu savais, Céline, quels soins, quels égards il avait pour ma bonne mère, que ses souffrances condamnaient déjà à rester à jamais dans sa demeure..... Il se plaisait ici.

ANTOINE.

Auprès de vous ce n'était pas difficile.

LIA (*à Céline*).

Quelque temps avant son arrivée, des affaires de famille l'appelèrent en France.... Nous nous jurâmes qu'aussitôt après son retour je serais sa femme, et il s'éloigna.... Quand tu vins dans cette colonie, je te fis part de mes chagrins, et tu dus y compatir, puisque, comme moi, tu connaissais la douleur d'être séparé de ce qu'on aime.....

CÉLINE.

Ne me consolais-tu pas aussi de la perte d'un amant adoré..... Tu le sais, il me crut infidèle, quand, pour sauver mon père du déshonneur, je fus forcée d'accepter la main de M. Dercourt, le plus cruel de ses créanciers.....

LIA.

Qui te conduisit en ces lieux, et que la mort t'enleva peu de jours après. Mais, console-toi, bonne Céline, tu resteras toujours près de nous; et quand je serai l'épouse de Théodore, tu deviendras aussi son amie, sa sœur comme la mienne; nous ne ferons qu'une famille.

CÉLINE

Air de Julie.

Oui, ton amitié généreuse
M'enchaîne pour jamais ici;
Ton époux doit te rendre heureuse,
Et, comme à toi, mon cœur s'attache à lui.

LIA.

Oui, comme à moi; mais, je l'espère,
Tu sauras retenir ton cœur....
Quand tu m'aimes comme une sœur,
Ne le chéris pas plus qu'un frère. } *bis.*

CÉLINE.

Sois tranquille, j'aurai pour lui l'attachement que j'ai pour toi,... pour ta bonne mère... Je ne l'ai pas encore vue aujourd'hui.... Je cours l'embrasser. (*Elle entre dans la chambre de Lia.*)

SCÈNE III.

LIA, ANTOINE, BETZY (*accourant*).

BETZY.

Maîtresse! maîtresse! bonne nouvelle!.... un vaisseau est arrivé..... Des nègres viennent de ce côté, et parmi eux j'ai vu un autre nègre qui porte un habit tout doré, un sabre au côté, un grand plumet sur la tête, et j'ai reconnu Zozo!

LIA (*avec joie*).

Ah! ciel! Théodore!.... il est arrivé!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JASMIN, *en costume de chasseur*, PLUSIEURS NÈGRES.

CHOEUR DE NÈGRES.

AIR : *Par nos rigodons et nos chansons (de la Chatte).*

Quoi! c'est Zozo...
Comme il est beau!

Qu'il est élégant
Et brillant ;
Plus connaître, tant il est beau,
Petit nègre Zozo.

JASMIN (*à l'un d'eux*).

Plus de Zozo... Tais-toi, faquin,
Moi me nomme à présent Jasmin.

TOUS (*riant*).

Jasmin !... ah ! ah ! Jasmin !

JASMIN.

Oui-dà.

BETZY.

Un Jasmin point couleur comm'çà.

CHOEUR.

Quoi ! c'est Zozo ! etc.

LIA (*avec inquiétude*).

Et Théodore ?

JASMIN (*avec importance*).

Maître, suit moi.

LIA.

Il vient : ah ! courons à sa rencontre. (*Elle sort avec Antoine.*)

BETZY (*s'approchant de Jasmin*).

Zozo ! tu ne me dis rien.

JASMIN (*en s'en allant*).

Il faut que je rejoigne maître à moi..... Plus tard, mam'zelle Betzy. (*Il sort avec les nègres.*)

BETZY (*tristement*).

Ah ! mon Dieu, est-ce qu'il m'a oubliée ?

SCÈNE V.

CÉLINE, BETZY.

CÉLINE.

Betzy, quel bruit viens-je d'entendre?

BETZY.

Ah ! madame Céline, M. Théodore est arrivé ; Lia est bien contente. Je vais avertir sa bonne mère (*elle rentre*).

CÉLINE (*seule*).

Chère Lia ! c'est ainsi que j'aimais Destival ; c'est ainsi que mon cœur palpitait à son approche.... Pourquoi le malheur de mon père me fit-il une loi cruelle de le trahir !....

Air de la romance de Téniers.

Il m'accusait quand, par un sort barbare,
De l'inconstance on me fit une loi ;
Mais vainement l'Océan nous sépare,
Cher Destival, je te rendrai ma foi.
Je te dirai : Notre peine est passée,
Des jours heureux nous sont enfin rendus ;
Céline est libre !... O cruelle pensée !...
S'il répondait :... Moi, je ne le suis plus. (*bis.*)

Mais chassons ces tristes pressentimens (*apercevant Lia*). Lia revient ; allons au-devant de celui qui doit faire son bonheur (*elle regarde par l'une des fenêtres*). Ciel ! que vois-je ?... Cette démarche !... ces traits !.... Je n'ose en croire mes yeux.... C'est lui-même !... c'est Destival !... Destival, qui vient s'unir à Lia.... Ah ! évitons ses regards (*elle rentre chez elle précipitamment*).

SCÈNE VI.

LIA, THÉODORE, ANTOINE, JASMIN, DOMESTIQUES ET NÈGRES (*portant des malles et des paquets qu'ils déposent en dehors de la case, mais en vue du spectateur; à son arrivée, Lia témoigne sa surprise de ne plus voir Céline*).

CHŒUR.

Air nouveau de Meissonnier.

Célébrons tous avec gaîté
Celui qu'la constanc' nous ramène,
Et fêtons l'union prochaine
D'l'amour et d'la beauté.

THÉODORE.

Amis, pour moi, cette allégresse
Est le présage du bonheur,
Quand je vois qu'au fond de son cœur,
Lia partage votre ivresse.

CHŒUR.

Célébrons tous avec gaîté, etc.

LIA (*à part*).

Pourquoi Céline s'est-elle donc éloignée?

THÉODORE.

Chère Lia, après plusieurs mois de séparation, le sort nous réunit enfin.

LIA.

Et pour ne plus nous quitter, j'espère!

THÉODORE.

Jamais!

LIA.

Si tu savais, Théodore, quel changement s'est opéré en moi après ton départ; moi, dont tu aimais tant la vivacité, l'enjouement, j'étais d'une tristesse!... Eh bien,

bon Antoine, n'ai-je pas bien fait de refuser Georges ce matin?

THÉODORE (*étonné*).

Georges!

LIA.

Oui, un jeune colon, qui est venu me demander en mariage, et que j'ai refusé : mon cœur n'est-il pas tout à toi !... Ah ! je n'aurais jamais pu supporter ta longue absence, si le ciel ne m'eût envoyé une amie...

THÉODORE.

Une amie?

LIA.

Une jeune Française.... Je l'aimai dès que je la vis; elle était du même pays que toi; son mari est mort quelque temps après leur arrivée. Je la consolai, et notre tendre intimité lui fit bientôt oublier sa douleur, et me rendit une partie de ma gaîté.

THÉODORE (*à part*).

Aimable enfant !

LIA.

Air de l'Angelus.

Elle regrettait chaque jour
Et ses parens et sa patrie;
Et moi j'espérais le retour
De celui dont j'étais chérie.
Ainsi nos cœurs plus satisfaits
Sentaient moins les maux de l'absence,
Je diminuais ses regrets,
Elle augmentait mon espérance.

THÉODORE.

Mais où est-elle donc? Je brûle de la voir; l'amie de Lia m'est déjà presque aussi chère qu'à elle-même.

LIA.

Je ne sais pourquoi elle s'est retirée à notre approche...

Mais, monsieur..., prenez garde.... N'allez pas l'aimer plus que moi.... Céline est bien jolie!

THÉODORE (*étonné*).

Céline, dis-tu?

LIA.

Oui, la veuve de M. Dercourt.... Est-ce que tu la connais?

THÉODORE (*troublé*).

En France... sa famille était liée à la mienne.

LIA (*joyeuse*).

L'heureuse rencontre!... Comme elle sera contente de te voir... Je vais l'appeler.

THÉODORE (*l'arrêtant*).

Non, non... Allons d'abord embrasser ta mère.

LIA (*souriant avec sentiment*).

Oui, ma mère d'abord; tu as raison... (*à Antoine*) Antoine, cache cela à Céline, et dis-lui de venir nous rejoindre... Je veux jouir de sa surprise.

ANTOINE.

Oui, mademoiselle (*Lia entre dans la chambre de sa mère; Théodore la suit*).

SCÈNE VII.

CÉLINE (*elle sort de sa chambre avec précaution*); ANTOINE *ensuite*; JASMIN *et les* NÈGRES *sont assis en dehors de la case, sur les malles.*

CÉLINE (*à elle-même*).

Je n'en puis douter...; c'est Destival... Je le verrai donc, je me disculperai... Qui?... moi!... quand il revient pour s'unir à mon amie!... je pourrais... Non! non!... qu'il me croie toujours coupable, et qu'il soit heureux avec Lia!...

ANTOINE (*s'approchant de Céline*).

Madame!...

CÉLINE (*sans l'entendre*).

Partir sans le revoir!... lui que j'ai tant aimé!... Quand tout à l'heure encore je voulais traverser les mers pour aller m'unir à lui.... Et, maintenant, c'est pour le fuir qu'il faut que je parte.

ANTOINE (*de même*).

Elle ne m'entend pas... Madame!

CÉLINE.

Ah!... que me voulez-vous?

ANTOINE.

Votre jeune amie vous prie d'aller la retrouver.

CÉLINE.

Retrouver... Lia?... Je ne le puis... (*après un temps*) Dites-moi, y a-t-il un vaisseau prêt à mettre à la voile?

ANTOINE.

Mettre à la voile?

CÉLINE.

Oui, pour la France.

ANTOINE.

Je l'ignore...

CÉLINE (*à part*).

Courons au port... Et puisse-t-il n'apprendre mes malheurs que lorsque je serai bien loin de lui (*elle sort*).

SCÈNE VIII.

ANTOINE, JASMIN, NÈGRES.

ANTOINE (*étonné*).

Comment!... elle voudrait nous quitter?

JASMIN.

Être pas étonnant, pour aller en France.

ANTOINE.

Tu aimes donc bien ce pays-là?

JASMIN.

Je crois bien, quand on a reçu éducation... Ah! si vous avoir vu Paris...; être grand comme toute l'île... Partout des maisons; trois, quatre, cinq, six, l'une sur l'autre... Tout le monde poli..., aimable...; jolies petites blanches disaient comme çà à moi : Bonjour, beau brun.

ANTOINE (*riant*).

Toi!... beau brun...

JASMIN.

Certainement, depuis mon départ, teint à moi li être éclairci... Oh! vive Paris!...

AIR : *Quand toi s'en va de la case.*

Il n'est point ville plus belle,
Y trouver le temps trop court;
Le matin, fête nouvelle,
Fête à chaque instant du jour.
Le soir, festin nous appelle,
Et puis on se rend de là....
Aux Bouffons, à l'Opéra;
Dans un char maîtr' s'y transporte,
Et moi dans tous lieux je le suis....
Mais seulement jusqu'à la porte....
Le beau pays que Paris! (*bis.*)

ANTOINE.

Mais sans doute tu n'as pas oublié Betzy, cette petite Créole élevée par ta mère?

JASMIN.

Moi, pas oublié du tout au contraire...; moi, lui rapporter cœur fidèle, ainsi que toutes sortes d'autres jolies petites raretés qui sont dans coffre... là...

ANTOINE.

Tu dis vrai?

JASMIN.

Moi, pas connais mensonge.... (*il appelle*) Betzy!... Betzy!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BETZY.

ANTOINE ET CHŒUR DE NÈGRES (*qui se rapprochent*).

Air du Ballet de Lisbeth.

(*A Betzy.*) Venez donc voir ces présens
Si brillans,
Qu'il veut offrir à maîtresse fidèle.
Aucune ici n'être belle
Comme elle,
Lorsque Betzy portera
Tout cela.

JASMIN.

Je viens, Betzy, les mettre à vos genoux,
Vraiment vous en serez ravie;
N'hésitez pas, ces bijoux
Sont à vous,
Puisqu'ils sont pour la plus jolie.

CHŒUR.

Nous allons voir ces présens, etc.

BETZY (*regardant dans le coffre que Jasmin a ouvert*).

Comment, toutes ces belles choses sont pour moi?

ANTOINE.

Tout cela est fort beau.

BETZY (*touchant aux objets qui sont dans le coffre*).

Oh! les jolis pendans d'oreilles, le beau collier (*elle tire différentes choses les unes après les autres*).

Air du major Palmer.

La belle petite bête....

JASMIN.

C'est un esprit, m'a-t-on dit.

BETZY.

Cela se met à la tête ?

JASMIN.

Oui, c'est là qu'on met l'esprit.

BETZY (*prenant des gants*).

Cela ?...

JASMIN.

Ça s'appelle en France
Des gants, et les mains ici
Seraient moins noires, je pense,
Si l'on en portait aussi.

BETZY.

Un sac?

JASMIN.

Se nommer naguère
Un ridicule ; mais quelqu'un
A dit qu'à Paris, ma chère,
C'était un nom trop commun.

BETZY.

Cette gaze ?...

JASMIN.

On s'en décore,
Et sous ell' sont confondus
Front qui rougissait encore,
Et celui qui ne rougit plus....
Ma Betzy ! cela t'étonne.

BETZY.

Mais, ces petits pots charmans ?

JASMIN.

Aux vieill's que flétrit l'automne,
Ils donnent l'air du printemps ;
De cette essence une dose,
Et dans un instant leur teint

Devenir frais comm' la rose
Et blanc comme le satin. (*bis.*)

BETZY.

Ah!

JASMIN.

Oui, c'est une excellente importation, et, vu couleur un peu foncée du pays, ça ne peut pas manquer d'avoir ici la plus grande vogue... Mais il est temps de porter tout ça à l'habitation de maître à moi... Quant à vous, mam'zelle, j'espère à mon retour, moi trouver vous parée de toutes ces belles choses (*les Nègres se chargent des malles et paquets*).

AIR : *Tu vas changer de costume.*

Il faut partir, ma Betzy, je me rends
Sans plus tarder où mon devoir m'ordonne,
Et je viendrai bientôt à ces présens
Joindre la main qui te les donne.

De mes sentimens en ce jour
Je te présente ici le plus sûr gage;
Car, à Paris, on juge de l'amour
Par la corbeill' de mariage.

ENSEMBLE.
Il faut partir, ma Betzy, je me rends, etc.

BETZY, ANTOINE ET LES NÈGRES.

Il faut partir, adieu donc, il se rend
Sans plus tarder où son devoir l'ordonne;
Il reviendra bientôt à ce présent
Joindre la main qui {me / te} le donne.

(*Jasmin et les Nègres sortent; Betzy entre dans la maison au moment où Lia entre en scène.*)

SCÈNE X.

LIA, ANTOINE.

LIA.

Eh bien ! Antoine, tu n'as donc pas averti Céline ?

ANTOINE.

Pardonnez-moi, mademoiselle ; mais je ne puis concevoir son dessein ; elle m'a demandé s'il y avait un vaisseau prêt à retourner en France... Je crois qu'elle veut nous quitter.

LIA (*surprise*).

Nous quitter... Je ne puis comprendre.... Antoine, cours au port ; informe-toi et viens m'instruire de tout. (*Antoine sort avec précipitation.*)

SCÈNE XI.

LIA (*seule avec inquiétude*).

Céline voudrait nous fuir... Et pourquoi ?... Je ne puis me rendre compte de ce que j'éprouve... Je ne devrais penser qu'à mon bonheur..., et quelque chose m'empêche d'être tout-à-fait heureuse... (*Reprenant un peu de gaîté.*) Cependant Théodore est près de moi..., bannissons toute inquiétude.

AIR : *Ne te plains pas.*

Il est ici
Celui de qui l'absence
A mon amour causa tant de souci.
De vos attraits si j'ai craint la puissance,
A votre tour, pleurez, beautés de France :
Il est ici. (*bis.*)

Il est ici (1).
Doux serment nous engage....
Pourquoi mon cœur tremble-t-il donc ainsi?
Si près du port, dois-je craindre un orage?
Non, désormais fuyez, triste présage,
Il est ici. (*bis.*)

Mais comment expliquer la conduite de Céline?.... Elle semble éviter les regards de Théodore... Ils se connaissent!... Est-ce que?... (*avec un sourire forcé.*) Ah! quelle idée... Pourtant, mon cœur s'est serré... (*Apercevant Céline.*) Elle vient...

SCÈNE XII.

LIA, CÉLINE.

CÉLINE (*à part en voyant Lia*).

Lia!....

LIA (*allant au-devant d'elle*).

Enfin, te voilà, Céline!.... je t'avais fait prier de venir nous retrouver, et tu sembles nous éviter au contraire.

CÉLINE (*avec embarras*).

Moi..... peux-tu penser?....

LIA.

Pourquoi t'es-tu retirée à l'approche de Théodore? pourquoi n'es-tu pas encore venue nous rejoindre?

CÉLINE (*de même*).

Je craignais..... qu'un tiers.....

LIA (*souriant..... d'un ton grondeur*).

Un tiers, que l'on chérit comme je vous aime, Madame, n'est jamais de trop.....; mais, ce n'est point-là le motif.....

(1) On peut passer ce deuxième couplet.

CÉLINE.

Je t'assure.....

LIA.

Eh bien! si tu n'en as point d'autre, suis-moi; viens, que je te présente mon futur..... il brûle de te voir..... viens.....

CÉLINE (*la retenant*).

Lia! je t'en supplie.....; il m'est impossible.....

LIA (*à part, s'alarmant par degré*).

Sa résistance n'est pas naturelle... (*Haut*). Céline!... tu es émue... tu détournes les yeux... tantôt tu es allée au port?...

CÉLINE.

Qui te l'a dit?

LIA.

Je le sais!.. aurais-tu reçu quelque triste nouvelle?... parle....

CÉLINE.

Non....

LIA.

Tu cherches à m'abuser.... Ai-je donc cessé d'être ton amie?... Hésites-tu à me confier ton secret?... Ne suis-je plus digne de partager tes chagrins?.... (*Après un silence et avec intention.*) Tu ne réponds pas?

CÉLINE.

AIR: *C'est Renaud de Montauban.*

Je pourrai m'expliquer un jour;
N'accuse pas ma confiance...

LIA.

Céline!... pas de vain détour...
Je veux respecter ton silence...
L'avenir peut te disculper;

Quelquefois on se justifie
De s'être caché d'une amie,
Jamais d'avoir pu la tromper! (*bis.*)

CÉLINE (*vivement*).

Te tromper.... moi.... sois sûre du contraire....

LIA.

Oui, oui, je te crois. (*A part, apercevant Théodore.*) Théodore approche; observons-les, et si je puis acquérir la certitude.... (*Haut.*) Céline!... je te laisse un instant.... adieu.... (*Elle feint de s'éloigner et se cache dans le fond de manière à n'être pas vue de Théodore qui entre.*) (*A part.*) Ce moment va décider de mon sort.

SCÈNE XIII.

LIA (*dans le fond*), CÉLINE, THÉODORE.

CÉLINE (*à part, avant l'arrivée de Théodore*).

Et je resterais, et je m'exposerais à détruire son bonheur.... Non, non....

THÉODORE (*avec surprise en entrant*).

Que vois-je?

CÉLINE (*à part*).

C'est lui....

THÉODORE.

AIR: *Las! j'étais en si doux servage.*

En ces lieux, devais-je m'attendre...

CÉLINE.

Je ne puis plus me soutenir.

THÉODORE.

Céline!...

LIA (*à part*).

J'ai voulu l'entendre...
Ah! je suis près de mourir.

ENSEMBLE.
Sortons, et, si j'en crois mon cœur,
Je dois renoncer au bonheur!

CÉLINE.

Écoutons la voix de l'honneur,
Et ne troublons pas leur bonheur.

THÉODORE.

Lia, Céline! ah! dans mon cœur,
Quels regrets troublent mon bonheur!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ANTOINE (*entrant mystérieusement, arrête Lia qui va rentrer*).

ANTOINE (*bas*).

Mademoiselle.

LIA (*de même*).

Eh bien!

ANTOINE.

Elle part demain.

LIA.

Demain! Je n'ai pas à balancer.... suis-moi.... (*Elle l'entraîne dans la chambre à gauche du spectateur.*)

SCÈNE XV.

THÉODORE, CÉLINE.

CÉLINE (*à part*).

Que lui dire?

THÉODORE (*froidement*).

Vous étiez loin de penser sans doute.... que nous nous retrouverions en ces lieux, Madame?

CÉLINE.

Il est vrai.... lorsque Lia m'annonçait le retour de M. de Murville, je ne croyais pas que ce nom....

THÉODORE.

Fût le mien....; mais les événemens qui m'ont amené dans cette colonie m'ont forcé à quitter celui de Destival, sous lequel j'eus le bonheur d'être connu de vous.... et je n'espérais pas non plus que le hasard.... nous ferait rencontrer si loin de notre pays....

CÉLINE.

Un sort bien différent nous y attendait, Monsieur.

THÉODORE.

Comment?...

CÉLINE.

Vous y venez trouver le bonheur que vous méritez, et moi, des chagrins.

THÉODORE (*avec un peu d'ironie*).

Que vous ne méritez pas!...

CÉLINE (*vivement*).

Je sais, Monsieur, que vous pensez le contraire....

THÉODORE (*de même*).

Non, Madame...., vous étiez entièrement libre...., et j'aurais tort de vous reprocher votre conduite à mon égard....

CÉLINE.

Vous le devez, Monsieur....; vous ne connaissez pas les circonstances....

THÉODORE.

Elles changèrent....; votre cœur fit comme elles... Il n'y a rien là que de fort naturel.

CÉLINE.

Il en est cependant qui pourraient servir d'excuse....

THÉODORE.

Lorsqu'on cache les motifs de son inconstance, j'ai droit de penser, Madame, qu'ils sont trop faibles pour l'excuser.

CÉLINE.

J'en suis d'autant plus à plaindre, Monsieur....; mais quelque idée défavorable que vous puissiez concevoir de ma conduite, je ne trahirai pas mon devoir.

THÉODORE.

Votre devoir !...

CÉLINE (*avec dignité*).

C'est assez, Monsieur !... évitons une explication désormais inutile....; ma présence en ces lieux deviendrait, je crois, pénible pour tout le monde.... Je les fuirai.... Il m'en coûtera de me séparer.... de Lia....; mais l'honneur parle, et je dois m'éloigner pour jamais.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LIA. (*La nuit commence à paraître, et continue graduellement jusqu'à la fin de l'acte.*)

LIA (*à part*).

Ma mère approuve mon dessein, et elle m'a promis le secret. (*Haut.*) Ah ! vous voilà tous les deux, mes amis, et bien contens, je pense. Il me semble que lorsque, comme vous, on s'est un peu connu dans sa

patrie, on éprouve, en se rencontrant si loin, bien du plaisir à se revoir. (*Les regardant tous deux avec intention*). N'est-ce pas?

THÉODORE (*embarrassé*).

Sans doute.

LIA (*avec une gaieté contrainte*).

Vois donc, Céline, comme je vais être heureuse.... avec une amie comme toi, un époux comme Théodore...

CÉLINE (*avec peine et abandon*).

Oui, chère Lia, Monsieur fera ton bonheur.

LIA.

Tu y contribueras aussi; sans toi, sans ta présence il ne saurait être parfait.... Oh! qu'il me tarde d'être à demain.

CÉLINE.

Demain!

THÉODORE.

Demain, tous mes vœux seront comblés.

LIA.

Oui, nos vœux à tous, je l'espère.... Mais la nuit approche, mes amis, bonsoir.... Céline, à demain.... je compte sur toi.

AIR: *Doux moment.*

Au revoir.

CÉLINE.

Au revoir.

LIA (*à part*).

Terminons leur souffrance;
Faut-il, par ma présence,
Causer leur désespoir.
(*A Céline.*) Dans tes yeux je vois, mon amie,
Que tu partages mon bonheur.

CÉLINE (*à part*).

Qu'elle ignore toute la vie
Et mon secret et ma douleur!

LIA (*à part désignant Théodore*).

Oui son cœur bat encor pour elle.

THÉODORE (*à part*).

Céline!... combien je l'aimais...
Et je sens encor... Non jamais..
Hélas! elle fut infidèle!...

ENSEMBLE.

Au revoir. (*bis.*)
Terminons leur souffrance;
Faut-il par ma présence
Causer leur désespoir.

CÉLINE ET LIA.

Au revoir. (*bis.*)
Terminons leur souffrance, etc.

(*Théodore sort par le fond, Céline rentre chez elle.*)

SCÈNE XVII.

LIA, ANTOINE, NÉGRESSES (*portant des paquets*).

ANTOINE (*sortant de la chambre de Lia; il a son chapeau et un bâton à la main*).

Nous voici.

LIA.

Tout est-il prêt?

ANTOINE.

Oui, Mademoiselle.

LIA.

Et ma mère?

ANTOINE.

Elle dort bien tranquille.

LIA (*avec douleur*).

Allons... Céline!... Théodore!... quel sacrifice!

Air de l'heure du rendez-vous.

Hélas! ma douleur doit se taire,
Je souffre, et mon cœur est content.
(*A Antoine.*) Viens... Non, je veux, ma bonne mère,
Te voir encore un seul instant...

(*Elle ouvre doucement la porte de sa chambre; la lumière jette un peu de clarté sur la scène.*)

Sur ses traits quel doux calme brille...
Paix!... écoutons!... elle a parlé...
(*Elle se met à genoux.*)
En songe, elle a béni sa fille...
(*Se relevant.*) Partons, mon courage est doublé;
Partons, partons, mon courage est doublé!

(*Elle sort précipitamment; Antoine la suit ainsi que les négresses. Ils forment un tableau.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un site champêtre des colonies; dans le fond une colline; à droite du spectateur, un berceau de feuillage sous lequel est un banc; à gauche, une habitation.

SCÈNE PREMIÈRE.

JASMIN, NÈGRES, NÉGRESSES.

JASMIN (*entre portant un tambourin, et fait signe aux Nègres d'arriver.*)

Air nouveau de M. Poisson.

Gaîment que l'on s'apprête,
Car, dès le point du jour,
Il faut chanter la fête
De l'hymen et d'l'amour.

CHŒUR.

Gaîment que l'on s'apprête, etc.

Célébrons tous
Ces jeun's époux;
Ils sont joyeux,
Soyons comme eux;
Ils sont heureux,
En avant deux.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BETZY (*sortant de l'habitation*).

BETZY.

Si matin, quel tapage.

JASMIN.

Vous dormiez, je le gage.

BETZY.

Je ne sais pas mentir :
Un jour de mariage
Peut-on dormir ?

JASMIN.

Vous pensiez à moi... Mais c'est très-bien, çà... C'est comme en France : les femmes penser toujours à leurs maris... le jour du mariage.

Allons, faut s'mettre en train,
Imitez tous Jasmin...
Et répétons tous not' refrain.

CHŒUR.

Gaîment que l'on s'apprête, etc.

BETZY.

C'est donc aujourd'hui que tu seras mon petit mari?

JASMIN.

Oui, ma Betzy, à toi pour toujours... Moi, reprendre anciens habits... ; plus Jasmin, à présent... Moi, redevenir Zozo.

BETZY.

Air de Berton fils.

Oui cœur à moi
A doux émoi,
Quand toi
Me rends ta foi.

JASMIN.

Oui cœur à moi
A doux émoi,
Quand toi
Me rends ta foi.

BETZY.

Zozo. (*bis.*)

JASMIN.

Petit' Betzy, plus de chagrin.

BETZY.

Zozo. (*bis.*)

JASMIN.

Oui moi quitter le nom d' Jasmin.
De plaire à toi je suis jaloux.

BETZY.

Zozo. (*bis.*)

ENSEMBLE.

Ce nom là, je crois, est plus doux.

JASMIN.

Oh ! oui ce nom-là bien plus doux.

ENSEMBLE.

Oui cœur à moi, etc. — Oui cœur à toi, etc.

SCÈNE III.

LES MÊMES, CÉLINE (*sortant de l'habitation*).

CÉLINE (*à Betzy avec inquiétude*).

Je ne trouve point Lia... Sa mère sommeille encore, et elle n'est point auprès d'elle... Où peut-elle être allée ?

BETZY.

Je ne sais pas, madame Céline ; ma maîtresse est partie hier soir avec Antoine.

CÉLINE (*surprise*).

Partie !... Pourquoi ?... Quand doit-elle revenir ?...

BETZY.

Ah! elle ne l'a pas dit.

JASMIN.

Comment, comment?... Lia, perdue... Courons tous la chercher; ramenons-la bien vite... Pauvre maître! lui, qui comptait épouser elle dans une heure... Allons, nous pas perdre de temps....; et, jusqu'au retour de Lia....

AIR : *Vole, vole.*

S'il s'avance,
Du silence...
Au moment
D'un hymen charmant,
Perdr' sa femme,
Pour son âme
S'rait vraiment
Bien désespérant.

TOUS (*hors Céline*).

S'il s'avance, etc.

(*Jasmin et tous les Nègres sortent en chantant cette reprise à demi-voix; Betzy rentre dans l'habitation.*)

SCÈNE IV.

CÉLINE (*seule*).

Je ne sais que penser de ce brusque départ!... Dois-je craindre un malheur?... Oh! non; sa mère connaît son absence, et elle dort paisiblement.

AIR : *J'en guette un petit.*

Des yeux de cette bonne mère
Des pleurs couleraient nuit et jour;
Mais je la vois, d'une fille si chère,
Tranquille, attendre le retour.

Ah ! ma crainte est évanouie
Sur son absence, à tort je m'alarmais ;
Quand une mère dort en paix,
Que peut redouter une amie ?

(*Pendant ces derniers mots, Lia, soutenue par Antoine et suivie de deux négresses, descend la colline.*)

Mais, si elle tardait trop... Je crains à chaque instant d'entendre le signal qui doit me forcer à quitter ces lieux. (*Apercevant Lia qui se dirige vers l'habitation.*) Ah ! te voilà enfin... Quelle inquiétude tu nous as causée !

LIA (*souriant*).

A toi, seulement ; car ma mère était instruite... Elle savait que je ne pouvais différer ce voyage... Mais tu n'y penses pas : ta toilette est bien négligée pour un jour de noces?

CÉLINE (*à part*).

Je ne sais comment lui dire...

LIA.

Tu sais pourtant bien que c'est ce matin, dans une heure peut-être...

CÉLINE (*à part*).

Oui, qu'il faudra partir. (*Haut.*) Sois tranquille, Lia, ce ne sera pas moi qui retarderai l'accomplissement de ton bonheur.

LIA.

J'en suis bien sûre. Mais j'aperçois Théodore... Regarde, il est déjà prêt... Il faut que j'aille me parer aussi de toutes les jolies choses qu'il m'a apportées de Paris... Arrête-le un moment ; car il accuserait ma négligence... Mais surtout, Céline, cache-lui bien l'absence que je viens de faire.

Air de la Somnambule mariée.

Il vient ici;
Mais, avec lui,
Du silence
Sur mon absence.

CÉLINE.

Compte sur moi.

LIA.

C'est que je croi
Mon époux,
Ma chère, entre nous,
Jaloux.

ENSEMBLE.

LIA.

Il vient ici;
Mais, avec lui,
Du silence
Sur mon absence;
Je puis sur toi
Compter, je croi;
Car mon époux
Est, entre nous,
Jaloux.

CÉLINE.

Il vient ici;
Mais, avec lui,
Du silence
Sur mon absence;
Oui, comme toi,
Hélas! je croi
Que ton époux
Est, entre nous,
Jaloux.

(*Lia rentre.*)

SCÈNE V.

CÉLINE, THÉODORE.

THÉODORE.

Lia vous quitte, Madame...

CÉLINE.

Oui, Monsieur; et dans un instant le plus cher de vos vœux sera comblé.

THÉODORE.

Le plus cher... oui, Madame; car Lia est bien digne

de toute ma tendresse... De loin comme de près, son cœur fut toujours le même; et tous les cœurs ne sont pas à l'épreuve de l'absence... J'en sais même qu'une séparation de peu de jours a suffi pour rendre parjures...

CÉLINE.

De grâce, Monsieur..., si près d'être heureux..., cessez d'accuser celle qui conserve au moins des droits à votre pitié.

THÉODORE.

De la pitié!... En eûtes-vous pour moi?... Nous allions être unis...; un devoir impérieux m'éloigne de vous pour quelque temps, et alors..., un autre..., plus digne, plus riche que moi, sans doute...

CÉLINE.

Quoi... Monsieur!

THÉODORE.

Oui, Madame.

Air : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

J'avais quitté ce que j'aimais,
Me reposant sur sa constance;
J'étais tranquille, et de l'absence
Je redoutais peu les effets...
Mais, quand la constance importune,
Peut-on hésiter un seul jour! (*bis.*)
Entre l'amour et la fortune
Le choix est fait, adieu l'amour. (*bis.*)

CÉLINE (*avec douleur*).

Ah! Destival.

Même air.

De vous devais-je recevoir
Aujourd'hui cette injure amère;
Le malheur accablait mon père,
Le sauver était mon devoir. (*bis.*)

Alors, par la loi la plus dure,
Il fallait, hélas! sans retour, (*bis.*)
Trahir l'amour ou la nature;
En pleurant, j'ai trahi l'amour. (*bis.*)

THÉODORE.

Céline!... expliquez-vous...

CÉLINE.

L'amitié..., la reconnaissance me défendent de parler...

THÉODORE.

Et de vous disculper à mes yeux.

CÉLINE.

Je ne fus point coupable...; un mot de plus, et je le deviendrais.

THÉODORE.

Ah! Céline... j'ai peut-être été bien cruellement abusé. Parlez!...

CÉLINE.

Cessez de m'interroger... Tout est fini entre nous; et, dans une heure, je pars pour la France.

THÉODORE.

Vous partez... et vous ne me donnez que des indices de votre innocence... Oh! ne différez plus! portez la conviction dans mon cœur; il brûle de réparer son injustice.

CÉLINE.

Vous ne le pouvez plus..., et je suis décidée à me taire...

THÉODORE.

Je le vois, ce n'était que pour me laisser des regrets...

CÉLINE.

Quelle idée!...

THÉODORE.

Mais détrompez-vous... Désormais aucun souvenir ne viendra me surprendre : tout entier à ma nouvelle amie, je lui donnerai maintenant un cœur dégagé des liens qui jusqu'ici l'avaient retenu, et qui sont aujourd'hui brisés pour jamais.

CÉLINE.

Oui, Destival, que rien dans l'avenir ne vous rappelle mon infidélité, ni mon excuse ; qu'aucun souvenir, qu'aucun regret ne vienne se mêler au bonheur que vous allez goûter... C'est le dernier, le seul vœu que forme en vous quittant l'infortunée Céline.

AIR : *Il faut quitter ce village.*

A l'instant, à mon amie
Je dois faire mes adieux ;
Je vais revoir ma patrie,
Mais mon cœur reste en ces lieux.

THÉODORE.

Parlez, qu'un seul mot m'éclaire...
Céline, vous refusez.

CÉLINE.

Plus tard vous plaindrez, j'espère,
Celle que vous accusez.

ENSEMBLE.

THÉODORE.

A l'instant, à votre amie
Allez faire vos adieux ;
Partez, car notre patrie
A votre cœur convient mieux.

CÉLINE.

A l'instant, à mon amie
Je dois faire mes adieux, etc.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ANTOINE (*accourant de derrière la maison*).

ANTOINE (*à mi-voix à Céline*).

Madame, deux matelots sont à la porte du jardin ; ils demandent à vous parler en secret.

CÉLINE.

Je sais..., je sais... Je vais les rejoindre (*elle sort*).

ANTOINE.

Oui ; mais vous ne resterez pas long-temps avec eux? je vous prie ; car tout est prêt pour la noce... Ces bons Nègres !... sont-ils joyeux du bonheur de leur maîtresse !

AIR :

Quelle fête ! quel jour prospère !
Ils ont leurs habits les plus beaux,
Un bouquet à leur boutonnière,
Et des rubans à leurs chapeaux.
A vous fêter chacun s'empresse,
Et vous seul paraissez rêveur :
Doit-on montrer de la tristesse
Lorsque vient l'instant du bonheur?

M. Théodore, je vous laisse pour aller donner quelques ordres.

(*Antoine sort, Théodore paraît accablé.*)

SCÈNE VII.

THÉODORE, LIA (*en costume de mariée; elle s'avance doucement et observe Théodore*).

LIA.

Théodore!... mon ami, qu'avez-vous? Vous paraissez bien préoccupé? Vous ne semblez pas faire attention à moi, lorsque je viens d'employer tous mes soins pour vous plaire (*souriant*). Quelle ingratitude...

THÉODORE.

Moi, ingrat?... après tout ce que je te dois.

LIA.

Prenez-y garde...; la reconnaissance ne conduit guère à l'amour...

THÉODORE.

Chère Lia..., le jour où je t'engage ma foi..., douterais-tu de ma constance?

LIA (*avec intention*).

Non, Théodore, je n'en doute pas; je sais mieux que tu ne penses que ta fidélité est à l'épreuve du temps.

THÉODORE (*à part*).

Puisse-t-elle garder son erreur. (*Haut.*) Eh bien! ne sois donc plus inquiète à l'avenir sur mes sentimens pour toi...

LIA.

Tu ne veux pas me tromper... Oh! j'en suis bien sûre... Mais, il est temps de faire quelques réflexions; et... si tu te trompais toi-même?...

THÉODORE.

Moi?...

LIA.

Si tu croyais ton honneur engagé à me donner ta main; si tu te faisais un devoir de ces sentimens que tu me témoignes..., Théodore se résignerait sans doute à accomplir ce devoir; mais son cœur en gémirait peut-être, et plein d'un autre souvenir, il n'aurait pour la pauvre Lia qu'un intérêt trop voisin de la pitié... Je serais bien malheureuse alors..., et tu le serais aussi...

THÉODORE (*vivement*).

Avec toi, jamais!... Si le bonheur est pour moi quelque part, c'est dans ton amour..., c'est à tes pieds.

LIA (*souriant*).

Fort bien, Monsieur..., vous plaidez votre cause à merveille...; mais la mienne... Depuis ton arrivée, Théodore, j'ai remarqué en toi un changement...; je t'ai surpris rêveur, agité... Soyons sincères!... tu as un chagrin; mais quel est-il?... C'est le premier dont tu me fasses mystère, et voilà précisément ce qui me l'a fait deviner.

Air d'Aristippe.

Entre deux cœurs qu'amour engage
La confiance est un devoir.
Peines, plaisirs, tout se partage;
Ce que l'un sait, l'autre doit le savoir.
Mais quand la confiance cesse,
Quand un amant, jusqu'alors sans détour,
Cache un secret à sa maîtresse,
Ce secret-là... doit être un autre amour...

THÉODORE (*troublé*).

Un autre amour!... Lia, tu penserais...

LIA (*avec plus de fermeté*).

Encore une fois, Théodore..., soyons sincères!...

THÉODORE.

Eh bien! oui, Lia..., ma confiance en toi... doit être

sans bornes, comme l'amour que tu mérites... En France, avant de te connaître..., une femme... Mais que ses paroles m'abusèrent!... que son cœur était loin du tien... Elle me trompa; elle fut parjure... Je crus en mourir; je quittai ma patrie, et... tu sais le reste.... Ta tendre affection a ranimé mon cœur flétri par mon chagrin si cruel...; et tu crains que je ne conserve pour une autre des sentimens qui ne sont dus qu'à toi?.... Oh! non, non!

Air de Céline.

Je veux oublier l'infidèle,
Mais sans cesse je veux penser
Qu'aux sermens que j'ai reçus d'elle,
La perfide a pu renoncer...
Que d'avoir trahi ma tendresse
Rien ne peut la justifier.

LIA (*doucement*).

Mon ami, pense-t-on sans cesse
A celle qu'on veut oublier! } *bis.*

THÉODORE.

Rassure-toi, Lia, ces pensées ne feront qu'augmenter mon indifférence pour elle, et mon amour pour toi.

LIA.

Je te crois, Théodore, ton ame est trop généreuse pour feindre; mais celle que tu soupçonnes, si l'avenir t'apprenait qu'elle fut innocente... Juge de mon malheur, en voyant ton amour renaître pour elle, augmenté de tout l'intérêt que t'inspirerait l'injustice de tes premiers soupçons... Réponds?... que deviendrais-je alors?

THÉODORE.

Cesse, Lia..., cesse, je t'en conjure... C'est toi, toi seule qui seras mon épouse... J'en fais le serment à tes pieds (*il se jette à genoux*).

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CÉLINE (*deux matelots traversent le théâtre en emportant plusieurs paquets*).

THÉODORE (*en se relevant aperçoit Céline*).

La voilà!

CÉLINE.

Adieu, Lia.

LIA.

Quoi! tu nous quittes?

CÉLINE.

Il le faut.

LIA.

Oh! tu changeras d'idée.

CÉLINE.

Rien ne peut ébranler ma résolution...; le vaisseau qui me ramène en France est prêt à mettre à la voile...; le signal du départ va se faire entendre...

LIA.

Et si Théodore joignait ses prières aux miennes...

THÉODORE.

Pourraient-elles décider madame?

LIA (*avec intention*).

Peut-être!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ANTOINE (*paraissant au haut de la montagne*).

ANTOINE.

Mademoiselle, les voilà!... les voilà tous! (*Il disparaît.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, EXCEPTÉ ANTOINE.

THÉODORE.

Qu'est-ce donc?

LIA.

Ce sont de nouveaux convives que je suis allée engager hier au soir, et voilà pourquoi j'ai été absente jusqu'à ce matin.

THÉODORE (*étonné*).

Depuis hier!...

LIA (*souriant*).

Ah! cela vous rend jaloux, Monsieur?... Mais soyez tranquille... Moi, je n'ai pas de secrets pour mes amis... Mon voyage aura fait, je l'espère, le bonheur de ceux pour qui je l'ai entrepris... Tenez..., jugez-en tous les deux.

CÉLINE (*à part*).

Que va-t-elle dire?

LIA.

Un étranger, accueilli dans cette île par une jeune fille, crut qu'il devait payer du don de sa main l'hospitalité qu'on lui avait accordée... Il était sur le point de contracter cette union, lorsqu'une femme, qui avait reçu ses premiers sermens, et que jusqu'alors il avait crue infidèle, se présente à ses yeux digne au contraire de toute sa tendresse par le plus touchant sacrifice.

THÉODORE (*à part*).

Qu'entends-je?...

CÉLINE.

N'achève pas.

LIA.

Des pertes imprévues exposaient son père à l'ignominie... Un créancier, pour l'y soustraire, exigea qu'elle devînt son épouse... Elle n'hésita point... (*On entend le coup de canon du départ.*)

CÉLINE.

Adieu, Lia! Théodore!... Je ne dois plus vous revoir.

LIA (*arrêtant Céline*).

Non, chère Céline, demeure!... Mes amis, mon frère, ma sœur..., permettez-moi ces noms..., je puis vous les donner maintenant... Lia n'est plus un obstacle à votre bonheur!...

THÉODORE.

Comment? (*On entend une ritournelle lointaine*).

LIA (*se contraignant*).

C'en est fait...; entendez-vous....; ce sont mes nouveaux parens... Tu te souviens, hier... Georges... Je suis mariée.

CÉLINE ET THÉODORE.

Mariée!

LIA (*pleurant et s'efforçant de sourire*).

Oui, oui..., nous serons tous heureux à présent.

AIR : *Amis, voilà la riante semaine.*

Un sacrifice, hélas! fut nécessaire
Pour vous éviter le malheur;
Mon cœur me dit : C'est toi qui dois le faire,
Et j'ai suivi le conseil de mon cœur.
Vous m'aimerez toujours, je le suppose;
Quand, loin de vous, je formais ce lien,
A mon bonheur il manquait quelque chose,
J'ai fait le vôtre, il n'y manque plus rien. (*bis.*)

(*Elle embrasse Céline; Théodore lui baise la main.*)

CÉLINE.

Chère amie!

LIA (*à Céline lui présentant Théodore*).

Céline, sois heureuse; voici ton époux... (*Montrant Georges, qui descend la colline, accompagné d'Antoine et de tous ses parens.*) et voilà le mien! (*Elle va au-devant de son prétendu.*)

CHOEUR GÉNÉRAL.

REPRISE DE CELUI DU DEUXIÈME ACTE, PREMIÈRE SCÈNE.

Air nouveau, de Poisson.

Gaîment que l'on s'apprête,
Car, dès le point du jour,
Il faut chanter la fête
De l'hymen et de l'amour.
Célébrons tous
Ces jeun's époux;
Ils sont joyeux,
Soyons comme eux;
Ils sont heureux,
En avant deux.

(*Pendant le chœur, les jeunes époux se disposent à rentrer à l'habitation, et les Nègres exécutent une espèce de danse; ce qui forme tableau.*)

FIN.

LE

TAILLEUR DES BOSSUS

OU

L'ORTHOPÉDIE,

CONTREFAÇON EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLE,

PAR MM. GEORGES DUVAL, ROCHEFORT et ***,

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre des Vaudeville, le 20 Mars 1826.

PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, ÉDITEUR,

PROPRIÉTAIRE DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT, PICARD ET DUVAL,

COUR DES FONTAINES N°. 7;

Et au grand Magasin de Pièces de Théâtre,

Palais-Royal, derrière le Théâtre Français.

1826.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Monsieur DUBELAIR, tailleur Orthopédique.	M. FONTENAY.
HECTOR, mannequin, modèle pour les modes.	M. LAFOND.
MALPLAQUET, constructeur de maison, bossu.	M. LEPEINTRE.
AUGUSTIN, premier garçon de Dubelair	M. ARMAND.
AGLAÉ, fille de Dubelair	Mlle HUBY.
SÉRAPHINE GAILLARD, tante d'Augustin	Mme. GUILLEMIN.
Garçons tailleurs.	

La scène se passe à Paris.

IMPRIMERIE DE A CONIAM,
Rue du Faubonrg Montmartre, n. 4.

LE TAILLEUR DES BOSSUS,

COMEDIE-VAUDEVILLE.

Le Théâtre représente une arrière boutique, avec des fenêtres dans le fond, qui laissent voir des établis de tailleur des deux côtés; un cabinet à droite et à gauche, et une table sur la scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGLAÉ assise à la table est occupée à écrire; dans le fond on voit plusieurs garçons tailleurs assis sur leurs établis et travaillant.

CHŒUR DE TAILLEURS.

Air : *du chœur du Solitaire.*

Le costum' vous met en crédit,
Ainsi qu' celui qui vous habille,
On n'admire que ce qui brille;
Le bonheur vient d' fil en aiguille,
Ignorant ou bien érudit,
Partout il suffit
Pour juger l'esprit,
De juger l'habit.

UN TAILLEUR.

Louison n'étant qu'un' couturière,
Entra dans les chœurs d' l'opéra;
Maint'nant elle est limonadière,
On n' sait pas ce qu'ell' deviendra.
Le costum', etc.

SCÈNE II.

Les Mêmes AUGUSTIN, *sortant d'un cabinet.*

AUGUSTIN, *à la cantonade.*

Messieurs, ne sortez pas de vos corsets et ménagez vos mouvements..... nous augmenterons la pression de trois pouces dans une heure. (*apercevant Aglaé*) ah! c'est vous,

Mlle. Aglaé!... eh bien! que pensez-vous de la quantité de bossus qui nous arrive? si ça continue, il faudra que M. Dubelair, votre père, renonce aux plébéiens, pour ne redresser que les gens de distinction.

AGLAÉ, *se levant.*

J'étais occupée à répondre à plusieurs lettres qu'il m'a remises à ce sujet.

AUGUSTIN.

Ma foi, c'est une heureuse idée que votre père a eue là! tailleur des bossus! redresseur des torts! il se fera un nom célèbre et une fortune superbe!

Air : *Et j'en rends grâce à la nature.*

Tous ses procédés sont parfaits,
On en parle, et chacun les cite,
Et plus tard tous les gens mal faits
Rendront justice à son mérite.
Oui, ses plans sont fort bien conçus,
Pour s'enrichir, je vous le jure,
Plus il rencontre de bossus,
Plus il rend grâce à la nature.

AGLAÉ.

Et ses prospectus?

AUGUSTIN.

Ils ont été expédiés dans les départemens; et d'un autre côté, M. Dubelair ne néglige pas son état de tailleur à la mode, témoins ces gaillards-là, qui travaillent pour tous les jeunes élégants...

AGLAÉ.

Ah! oui!...

AUGUSTIN.

Vous soupirez?

AGLAÉ.

Moi? non.

AUGUSTIN.

Pardon, vous soupirez et je sais pour qui...

AGLAÉ.

Vous?

AUGUSTIN.

Ah! mademoiselle, quand on est... amoureux, on y voit plus clair qu'un autre!...

AGLAÉ.

Que voulez-vous dire ?

AUGUSTIN.

Mais ça s'explique tout seul, votre père a retiré chez lui un original qui lui sert de mannequin pour faire prendre les modes... cet homme est beau, et vous l'aurez remarqué, mais vous n'avez pas songé que j'avais aussi un cœur pour aimer !... ah! si vous saviez !....

AGLAÉ.

Qu'entends-je ? j'étais loin de m'attendre...

AUGUSTIN.

Qu'un homme admis chez votre père, en qualité de premier commis, de garçon de confiance, oserait être amoureux de sa fille.? mais je vous jure que ce n'est pas ma faute.....

AGLAÉ.

Je suppose que ce n'est pas la mienne non plus....

AUGUSTIN.

Nous partageons les même travaux, et malgré moi j'ai oublié la distance....

AGLAÉ.

Écoutez-moi, Augustin; quand bien même je partagerais votre amour, où cela nous mènerait-il. Mon père est fier, et vous n'êtes pas riche.....

AUGUSTIN.

Il est vrai: né à Paimbœuf dans le magasin d'un tailleur, je quittai de bonne heure la maison paternelle pour venir à Paris... et je fis ce qu'on appèle des folies..... de jeunesse. j'entrai chez votre père, le mien mourut, et ne me laissa rien ; mais l'amour ne calcule pas tout cela, et je serai l'homme le plus malheureux si vous ne me jurez pas que vous me préférez à monsieur Hector!....

AGLAÉ.

Hector joue ici un rôle trop ridicule....

AUGUSTIN.

Pour mériter votre estime ?.... tant mieux! c'est qu'il a un jargon mythologique et des phrases à l'essence de rose qui me font trembler ; moi je suis tout simple, bon enfant, mais sans fard.... jamais de fard moi....

AGLAÉ.

Ça vaut mieux....

AUGUSTIN.

Alors je pourrais donc supposer....

AGLAÉ.

Devinez, monsieur, il y a des choses qu'une demoiselle ne peut pas dire....

AUGUSTIN.

Ah! belle Aglaé, je comprends, et j'espère!... j'ai une vieille tante à Paimbœuf qui m'a promis son héritage; je vais lui écrire pour savoir des nouvelles de sa santé.....

AGLAÉ.

Eh bien! à la bonne heure; mais je ne promets rien que du consentement de mon père.

AUGUSTIN.

C'est toujours convenu .... silence, j'aperçois monsieur Hector le beau modèle!...

SCÈNE III.

Les Mêmes HECTOR, *en manteau.*

HECTOR.

Air : *De la walse de Robin.*

Brillant modèle,
Miroir fidèle,
Moi j'étincelle
De feux et de clartés!
Partout je vogue,
Donnant la vogue
Au catalogue
Des nouveautés.
D'une cravatte,
Je fais la natte
Ou ronde ou plate
Mieux qu'un anglais.
Manteau gothique,
Plaid romantique
Je vous applique
En Ecossais!
Ami des dames,
Sans épigrammes,
J'obtiens des femmes

Souvent un doux retour,
Mais fils d'Eole,
Hélas, je vole
Et je m'envole
Comme l'amour.
Objet d'envie,
De jalousie,
Passant ma vie
Avec éclat,
Mon ministère
Est nécessaire,
Et l'art de plaire
Est mon état.
Brillant modèle, etc.

Mille bonjours à la sœur de Vénus!... me voilà revenu de mes courses du matin ; j'ai parcouru le jardin parfumé des Tuileries.... j'ai vu des roses partout.... j'ai dû penser à vous, céleste Aglaé!... et j'y ai tellement pensé que... voilà (*il lui donne un bouquet.*)

Air : *du Baiser au porteur.*

Dieu du plaisir, de la tendresse,
Un aimable enfant, ce matin,
Vint me demander votre adresse,
Tenant ce bouquet à la main.
Pour vous redoutant sa puissance,
Je m'offris comme ambassadeur,
Afin d'avoir la récompense
Qu'on donne toujours au porteur.

AGLAÉ.

Monsieur, je ne vous donnerai pas de récompense, mais j'accepterai le bouquet.

AUGUSTIN.

C'est déjà bien assez.

HECTOR.

Ce n'est pas trop, (*bas à Aglaé*) c'est égal, timide Psiché, il est possible que plus tard...

AUGUSTIN, *vivement.*

Dites-moi donc un peu, est-ce que vous n'avez pas fait de nouveaux clients à monsieur Dubelair, ce matin?

HECTOR.

Si fait mon cher ; je me suis d'abord montré sur la terrasse du bord de l'eau, mais il n'y avait personne, las de

me morfondre entre Diane et le Laocoon, je suis descendu dans la grande allée, j'ai laissé de côté le groupe de Lucrèce, j'ai passé en courant devant Hyppomène et Atalante, et je me suis rapproché du chasseur Méléagre; là, j'ai rencontré sept ou huit jeunes gens, que je salue, mais que je ne connais pas du tout, de ces amis de tout le monde qu'on voit dans les promenades; ils m'ont demandé le nom de mon tailleur, et je me suis chargé de leurs adresses, pour qu'on aille leur prendre mesure à domicile.

AUGUSTIN.

Voyons-les.

HECTOR.

Tenez. (*il les donne successivement*).

Air : *Pour qu'on me trouve original.*

Un avocat verbeux en diable;

AUGUSTIN.

Nous lui ferons un habit court.

HECTOR.

Un auteur tragique admirable,

AUGUSTIN.

C'est du drap bien noir et bien lourd.

HECTOR.

Un courtier...

AUGUSTIN.

Crainte de reproches,
Drap marron qu'il faudra trouver;

HECTOR.

Et deux banquiers...

AUGUSTIN.

De larges poches
Qu'il soit facile d'enlever
Lorsque l'on voudra se sauver.

HECTOR.

A propos, avons nous inventé du nouveau?

AUGUSTIN.

Nous avons un costume entièrement neuf pour ce soir.

HECTOR.

Est-il bien original, bien ridicule? sans ça il ne prendra pas, je vous en avertis! il faut du bizarre pour entraîner les Dandys et soumettre les fashionables...

AGLAÉ.

Savez-vous, monsieur Hector, que votre emploi a quelque chose de bien séduisant et de bien flatteur pour l'amour-propre?

HECTOR.

Eh bien, je n'en suis pas plus fier pour ça!... je sais que je suis le plus bel homme de la terre, je sais qu'entre moi et un individu ordinaire, il y a l'immensité, mais cela me suffit, je n'humilie personne, quoique j'éblouisse tout le monde.

AUGUSTIN, *à part.*

Quel fat! quel fat!

HECTOR.

Et d'ailleurs, tout n'est pas plaisir dans l'état auquel je me suis consacré, et plus d'une fois il m'a fait faire des réflexions terriblement philosophiques.

AUGUSTIN.

Vous ne parlez pas des appointemens qu'on vous donne ici, pour faire ce métier-là?

HECTOR.

Oui, 12,00 francs et la table... j'irai loin avec ça!...

AGLAÉ.

Mais vous ne faites rien du tout...

AUGUSTIN.

Et il me semble que votre travail est bien payé...

HECTOR.

Ça ne signifie rien ce que vous dites là, mon cher!... car enfin, considérez donc ma position, aujourd'hui je suis beau, n'est-ce pas? mais dans quelques années je le serai moins, et plus tard, je ne le serai plus du tout... Saturne est un gaillard qui ne s'endort jamais... le temps passe, nous passons avec lui, et quand on n'a rien mis de côté dans son printemps, il fait bien froid dans l'hiver...

AGLAÉ.

C'est assez vrai...

HECTOR.

Aussi je vas me remettre à mon ancien état de modèle

des peintres et des sculpteurs,... 20 francs par séance, et j'en avais trois par jour.

AUGUSTIN.

Ah! vous avez été dans les ateliers de peinture.

HECTOR.

Je le crois bien, c'est là que j'ai fait mon éducation mithologique.

AGLAÉ.

Ainsi, vous nous quitterez, monsieur Hector...

HECTOR.

Vous quitter, charmante Hamadriade... oh! non; je cumulerai deux emplois;... je ne suis entré chez votre père que par amour pour vous, et vous comprenez bien que je n'abandonnerais pas la partie sans connaître ses intentions...

AGLAÉ.

Mais vous savez bien...

HECTOR, *regardant Augustin.*

Je sais qu'il y a ici quelqu'individu infiniment commun sous le rapport physique et moral, qui cherche sourdement à m'évincer, mais quoique j'aie l'air efféminé comme un Athénien, j'ai le cœur d'un Spartiate, je vous en préviens! et je ne m'appelle pas Hector pour rester oisif; quand il s'agira de se disputer la possession d'une autre Hélène...

AUGUSTIN, *avec crainte.*

Tiens, vous êtes donc brave?

HECTOR.

Au dernier point...

AUGUSTIN.

Vous avez raison... mais je crois entendre monsieur Dubelair, si vous vouliez entrer pour endosser votre costume neuf...

HECTOR.

Je le veux bien, (*à Aglaé*) adieu, aimable fleur du jardin d'Idalie... nous nous reverrons, nous nous expliquerons et nous nous entendrons, (*il entre*) adieu, mon cœur!

SCÈNE IV.

AUGUSTIN.

Ah! c'est un bretteur! vous voyez bien, mademoiselle, que cet homme-là est très dangereux... et que vous devez le fuir !...

AGLAÉ.

Voilà mon père.

SCÈNE V.

Les mêmes, DUBELAIR, *en robe de chambre.*

Air : *des Cancans.*

Redressons, (*bis.*)
Construisons,
Embélissons,
Effaçons, (*bis.*)
Toutes les contrefaçons.
Solliciteurs sans emploi,
Ne craignez rien avec moi;
Courbez-vous sans vous lasser,
Je saurai vous redresser.
Redressons, etc.
L'ingénieur le plus malin
Lentement fait un chemin,
Moi j'applanis tour-à-tour
Vingt montagnes dans un jour.
Redressons, etc.

Bonjour, bonjour, mes enfans, eh bien, travaille-t-on ici?

AUGUSTIN, *montrant les tailleurs.*

Ils sont à l'ouvrage depuis cinq heures du matin.

DUBELAIR.

C'est bon, a-t-on passé chez ce beau jeune homme de la rue de Provence, qui fait tant de façons pour payer celles de son tailleur?

AUGUSTIN.

Oui, monsieur, il m'a dit qu'il avait perdu à l'écarté.

DUBELAIR.

C'est ça; ils ont toujours perdu à l'écarté, ces messieurs-là... mais j'ai un huissier qui achevera la partie... et cette célèbre danseuse à qui on a fourni un corset rembourré?

AGLAÉ.

Mon père, elle est en Angleterre depuis huit jours...

DUBELAIR.

Oh! je suis tranquille! il nous viendra des guinées, de ce côté-là...

AGLAE, *fouillant dans sa poche.*

Mon père, voici votre courrier, (*elle lui donne des lettres*)

DUBELAIR, *les prenant.*

A propos, celui pour Londres est-il expédié?

AGLAE.

Pas encore.

DUBELAIR.

Voilà de la négligence, mademoiselle; allons, rentrez vîte et que tout cela soit fait avant une heure; vous prendrez ensuite votre leçon de danse et votre leçon de musique; dans huit jours, je vous ferai débuter dans un concert d'amateurs, à Chaillot.

AGLAÉ.

Mon père, je ne suis pas encore assez forte...

DUBELAIR.

C'est bon, c'est bon, rentrez et étudiez. (*Aglaé rentre*).

SCÈNE VI.

Les mêmes, excepté AGLAÉ.

DUBELAIR.

Augustin, mon article est-il inséré dans les petites affiches? c'est aujourd'hui qu'il doit paraître.

AUGUSTIN.

Les petites affiches sont là.

DUBELAIR.

Ça suffit; mais voyons d'abord ces lettres.

DUBÉLAIR, (*il décachète.*)

Celle-ci est de monsieur Tuffière, fournisseur des armées. Excellente partique! trois habillemens complets!... vous aurez soin de faire des poches doubles partout.

AUGUSTIN, *aux tailleurs.*

Vous entendez, messieurs.

DUBÉLAIR, *lisant.*

Cette autre est de monsieur Tardif, ce vieux solliciteur intrépide... il demande qu'on restaure son habit...

AUGUSTIN.

Il l'a envoyé et on y travaille déjà.

DUBELAIR.

Voyons-le (*on apporte un habit, Dubélair le prend et le regarde.*) nous aurons bien de la peine à en faire quelque chose... il est au moins dans son troisième lustre.

(*il le jette sur l'établi.*)

Air : *Bon général et poéte à la fois.*

Habit fidèle, illustre serviteur,
Qu'on vit toujours pilier de ministère,
Braver la pluie, ainsi que la chaleur,
Sans même avoir été surnuméraire;
S'il n'obtint, pendant dix hivers
Rien du destin qui le maltraite,
Soumis à tant d'assauts divers
Il méritait par ses revers
D'obtenir au moins sa retraite.

Mais cette réparation sera la dernière qu'on fera chez moi. N'imitons pas ces tailleurs de l'ancienne roche, ces patriarches de la mode, qui ont la faiblesse ridicule de céder aux caprices de leurs cliens; avant tout soyons romantiques et laissons les vieux usages dans les vieilles boutiques.

Air : *De la Catacoua.*

J'ai maint habit de gens en place
Que je fournis à mes chalands,
Mais il font souvent la grimace
Par la plus riche de trouvailles
Tous mes rivaux seront déçus;
Mes apperçus
Sont bien reçus
Grâce aux bossus
Mon cher je m'enrichis;
Je fais des habits pour les tailles
Et des tailles pour les habits.

Et ne durent jamais long-temps.

Maintenant Augustin lis-moi l'article du journal; que je juge un peu ta rédaction.

AUGUSTIN.

Voilà (*il lit.*) « Avis aux gens mal faits: monsieur Dubélair, marchand tailleur bréveté, inventeur de l'homme mannequin, et connu par l'heureuse conception de ses habits, qui joignent à la hardiesse de la coupe, le fini du collet, ayant découvert après de mûres études, que l'homme mal fait dans toutes ses parties, ne pouvait être bien dans son ensemble... »

DUBELAIR.

Je défie qu'on me prouve le contraire.

AUGUSTIN.

« A l'honneur de prévenir le public, qu'au moyen d'appareils dissimulatoires, il a trouvé le secret de redresser les torts de la nature. Les bossus qui voudront bien l'honorer de leur confiance, le trouveront à son académie, rue Villedot, etc. »

DUBELAIR.

C'est bien; mais il fallait ajouter que j'ai un associé à Chaillot, qui au bout d'un an applanit définitivement toutes les bosses... c'est ce qu'il y a de plus merveilleux dans mon invention.

AUGUSTIN.

C'est facile; on joindra cette annonce-là à l'autre, et je vas courir jusqu'aux petites affiches....

DUBELAIR, *l'arrêtant.*

Un moment.... monsieur Augustin, il me reste à vous parler d'une chose beaucoup plus sérieuse que toutes les autres....

AUGUSTIN.

Et de quoi donc?

DUBELAIR.

De ma fille... j'ai cru m'apercevoir que vous lui faisier la cour, monsieur.

AUGUSTIN.

Eh bien, quand ce serait, monsieur Dubelair, est-ce que vous le trouveriez bien inconvenant?

DUBELAIR.

La réponse est curieuse, par exemple! certes, vous devez bien penser que le fondateur d'un établissement orthopédique n'aura pour gendre qu'un homme assez riche pour mettre des fonds dans l'entreprise, et comme il m'est démontré que vous n'avez rien, vous vous passerez de ma fille, mon garçon....

AUGUSTIN.

Mais si un événement...

DUBELAIR.

Silence, allez aux petites affiches, et plus d'amour clandestin dans ma maison.

AUGUSTIN, *à part.*

Il ne faut rien dire, mais je n'y renonce pas encore. *(Il sort.)*

SCÈNE VII.

DUBELAIR, HECTOR, *avec un costume nouveau très bizarre).*

Air : *De la Clochette.*

Me voilà (*bis*)
Admirez ma tournure,
Oui, ce soir, on dira
En voyant ma parure,
Le voilà (*bis*)
Qu'il est bien ! le voilà, le voilà.

Enchanté, monsieur Dubelair, de vous rencontrer pour vous faire compliment de cette nouvelle invention...

DUBELAIR.

N'est-il pas vrai que j'ai des idées?...

HECTOR.

Sublimes ; vous avez tout-à-fait le génie de la chose ; mais entre nous, ce génie-là demererait enfoui dans votre boutique, si je ne le produisais pas au grand jour.

DUBELAIR.

Il est vrai que vous faites prendre l'air à mes habits neufs; mais je ne serais pas embarrassé de trouver d'autres individus qui le feraient au même prix.

HECTOR.

Qu'est-ce à dire?

DUBELAIR.

C'est à dire que je me lasse de vous faire cadeau de mes costumes quand vous les avez portés deux ou trois fois.

HECTOR.

Ce sont mes gratifications.

Air : *du Premier Prix.*

Ils ne sont plus bons, je vous jure,
Qu'à figurer chez les fripiers,
Ou bien à calmer le murmure
De quelques méchants créanciers.
Entr'eux ainsi je les disperse.

DUBELAIR.

Oui, j'entends, ce sont des valeurs
Que vous passez dans le commerce,
Et qui trouvent des endosseurs.

HECTOR.

Les habits déflorés doivent m'appartenir de droit, et je vais vous le prouver: dans les bureaux des journaux, par exemple, lorsqu'on veut faire parler d'un ouvrage, on dépose deux exemplaires; moi je ne vous en demande qu'un, mais je le garde quand l'article a paru.

DUBELAIR.

Ces raisons-là ne valent rien.

HECTOR.

Trouvez-en de meilleures, moi ça ne me regarde pas. Véritable Protée, je me métamorphose tous les jours comme lui, mais c'est à votre profit; je cours partout afin de fixer la fortune volage sur vos établis; jamais de repos, je vis dans la rue, je tourmente mon existence pour me faire remarquer, j'exerce mes jambes, j'abime mon physique, un physique admirable! et si vous allez encore me refuser le prix de mes services, dites-moi alors comment vous comprenez le dévouement?

DUBELAIR.

Ah çà! à vous entendre, ne croirait-on pas que vous êtes un homme sacrifié! vous ne vivez que dans les plaisirs, les bals, les spectacles, etc.

HECTOR.

Vous croyez peut-être que ça m'amuse?... je voudrais bien vous y voir vous, dans les plaisirs comme moi? vous me rediriez si ça vous divertit!...

DUBELAIR.

Mon cher, tous les états ont leurs désagrémens.

HECTOR.

Ah! si vous vouliez! il y aurait bien un moyen de rendre mon existence la chose du monde la plus agréable!...

DUBELAIR.

Et lequel?

HECTOR.

Donnez-moi votre fille en mariage....

DUBELAIR, *étonné.*

Aglaé?

HECTOR.

Oui, cette Aglaé, qui, selon le dictionnaire de monsieur Champré, est reconnue pour la plus séduisante des trois Grâces!...

DUBELAIR, *à part.*

Comment, voilà encore un amoureux? Ah! çà, ma maison en est donc pleine!... (*haut*) bien fâché de vous refuser, mais il n'y faut pas penser...

HECTOR.

Et pourquoi?

DUBELAIR.

Parce que vous êtes trop bel homme, et que j'ai irrévocablement décidé dans ma tête que ma fille n'épouserait jamais qu'un bossu.

HECTOR, *surpris.*

Ah! voilà qui est fort, par exemple!...

DUBELAIR.

Mais je dis un bossu parfaitement complet; un homme pour le redressement duquel il me faudra employer toutes les ressources de mon art orthopédique. Cette cure merveilleuse m'assurera la vogue; vous sentez que lorsque je pourrai présenter à mes amis et à mes ennemis un Esope dont j'aurai fait un Apollon, à l'aide de mes corsets à vis et de mes boëtes à pression, mon invention triomphe, ma fortune est sans bornes et mon nom passe à l'immortalité!..

HECTOR, *à part.*

Il est à moitié fou! (*haut*) l'idée est un peu bizarre, mais je conçois qu'elle a dû vous venir, c'est une suite de mon malheur; voilà encore à quoi me sert ma beauté, c'est bien agréable d'être voisin de la perfection, ça vous mène loin!..

Air : *Heureusement que pour Palmire*

La fable m'apprend que Narcisse
Fut victime de sa beauté,
De Pâris je vois le supplice,
Psiché meurt par rivalité.
Ah ! d'après ce funeste exemple;
Heureux qui sûr de son destin,
Peut dire quand il se contemple,
Je suis vilain, et très-vilain.

Du reste, je me flatte que ce n'est pas votre dernier mot relativement au mariage de la jolie Aglaé.

DUBELAIR.

N'en parlons plus, et passons à autre chose. Voici mes instructions pour la journée. D'abord nous allons montrer cette lévite au boulevard de Gand à une heure.

HECTOR.

On y sera (*à part.*) compte là-dessus, monsieur Bosio qui m'attend pour finir l'épaule gauche de Cyparisse.

DUBELAIR.

A deux heures précises, à la bourse.

HECTOR.

Combien de temps la faction ?

DUBELAIR.

Jusqu'à trois.

HECTOR.

Je n'y manquerai pas, (*à part*) c'est-à-dire qu'à deux heures je serai aux Quatre Nations pour le torse d'Antinoüs.

DUBELAIR.

Allez maintenant où le plaisir et le devoir vous appellent.

Air : *Vive à jamais la danse.*

Allez charmer les grâces,
Allez, heureux vainqueur,
La mode suit vos traces,
Afin d'enrichir votre tailleur.

HECTOR, *à part.*

Aglaé peut d'avance
Me réserver sa main ;
Mars eut la préférence
En amour sur Vulcain.

REPRISE.

Allons charmer les grâces,
Allons, heureux vainqueur,
La mode suit mes traces,
Mais c'est pour enrichir mon tailleur.
(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

Les mêmes, DUBELAIR, AUGUSTIN, MALPLAQUET, *puis une troupe de bossus; ils entrent en chantant en chœur, Malplaquet à leur tête.*

AUGUSTIN.

Ah! monsieur Dubelair, monsieur Dubelair, voilà une troupe de bossus qui nous arrive.

DUBELAIR.

Des bossus ?... faites entrer...

CHOEUR DES BOSSUS.

Air : *Du chœur des chasseurs.*

Sauveur des bossus,
Ma voix vous implore,
Chacun vous honore,
Et vous vante encor plus.
Puisque sur l'apparence
On veut tout juger,
Que votre science
Daigne nous changer.
Rendez-nous conformes,
Rendez-nous uniformes,
Donnez-nous des formes,
Qu'on admirera,
Nous voilà. (*bis.*)
Sans gêne
Sans peine
Chacun de nous obéira.
Sans crainte
Sans plainte
Chacun de nous embellira,
Pour cela (*bis.*)
Ici nous voilà.

TOUS

C'est à M. Dubelair...

DUBELAIR.

Pas tous à la fois je vous en prie...

AUGUSTIN.

Mettez-vous en ligne, s'il vous plaît... formez le demi cercle... (*tous les bossus garnissent le fond du théâtre*)... par rang de tailles, front.

MALPLAQUET.

Il y aura toujours un peu de confusion...

AUGUSTIN.

Silence dans les rangs...

DUBELAIR.

(*Il passe silencieusement devant les bossus, et les regarde l'un après l'autre*). Quel ensemble ! rien n'y manque !... c'est magnifique ! (*aux bossus*). Messieurs, je vous diviserai en deux classes, les plus jeunes seront transportés à mon établissement de Chaillot : mais les autres ne pourront obtenir qu'un embellissement factice et provisoire, ainsi que l'annonce mon prospectus...

MALPLAQUET.

Je l'ai lu...

DUBELAIR.

Et persuadez-vous bien, messieurs, qu'il n'y a pas de charlatanisme dans mon invention !... regardez les productions du règne végétal, et dites-moi si on ne parvient pas tous les jours à corriger leurs difformités.

Air : *Ces postillons, etc.*

L'agriculteur le moins habile,
Sait redresser les arbrisseaux,
L'appui redresse et rend utile
Le cep de vigne et les jeunes ormeaux,
Se pourrait-il souples comme nous sommes,
Que parmi tant d'êtres divers
On défendît de redresser les hommes
Qui vont tout de travers.

MALPLAQUET.

Je voudrais vous dire...

DUBELAIR.

Un moment, nous allons commencer par vous, (*aux autres*) en attendant que je vous donne de plus amples instructions, entrez tous dans ce cabinet, messieurs... j'irai vous rejoindre tout à l'heure. (*Les bossus rompent leurs rangs et entrent dans le cabinet avec Augustin en reprenant la fin du chœur*).

SCÈNE IX.

MALPLAQUET, DUBELAIR.

MALPLAQUET.

Monsieur, ayant lu ce matin dans les petites affiches, l'appel que vous faites aux gens contrefaits, je me rends à votre philantropique et cosmopolite invitation.

DUBELAIR.

Monsieur, soyez le bien venu.

MALPLAQUET.

Vous voyez ci-présent, Jean François Malplaquet, entrepreneur, constructeur et démolisseur de bâtimens, natif et habitant de Paimbœuf, département de la Loire Inférieure.

DUBELAIR.

Eh bien, monsieur?

MALPLAQUET.

Monsieur, je suis un homme tout rond...

DUBELAIR.

Je m'en aperçois.

MALPLAQUET.

Par état et par goût essentiellement ami des belles proportions, je désirerais que vous fissiez à mon égard ce que je fais pour tant de maisons; restaurer un peu ma façade, et me faire rentrer dans la loi de l'alignement.

DUBELAIR.

Je suis flatté de votre confiance, et je tâcherai d'y répondre; (*à part*) plus je le regarde, et plus il me semble propre à ma grande expérience. C'est mon plus beau bossu.

MALPLAQUET.

Monsieur, vous tenez ma destinée entre vos mains.

Air : *du Ménage de Garçon.*

J'ai quinze mille francs de rente,
Jusqu'ici je restai garçon;
Mais le dieu d'amour me tourmente,
J'en perds l'esprit et la raison,
L'incendie est à la maison;
Sauvez le plus beau des immeubles
Qui brûle au feu du sentiment;
Débarrassez vîte les meubles,
Pour conserver le bâtiment.

DUBELAIR.

Ah ! monsieur est amoureux ?

MALPLAQUET.

Comme un fou, monsieur : mais je le serai bien davantage quand vous m'aurez mis de niveau ; j'attends l'embellissement, pour faire ma déclaration.

DUBELAIR.

Eh bien! Monsieur, mettons-nous sur le champ à la besogne, (*à part*) 15 mille livres de rente !... (*haut*), tenez-vous droit, s'il est possible, afin que nous puissions prendre la nature sur le fait ; et après un léger examen nous saurons à qui nous en tenir pour faire de vous un Adonis.

MALPLAQUET.

Ce serait fort.

DUBELAIR.

Ou un Hercule, à votre choix.

MALPLAQUET.

Ce serait encore plus fort, voyez, examinez la charpente.

DUBELAIR.

Il ne vous manque presque rien, des épaules, des hanches, *et cætera.*

MALPLAQUET.

Et cætera. Eh bien! je ne sais pas si c'est parce que je suis habitué à moi-même, mais je vous avoue que je ne me trouvais pas complétement mal. Malheureusement, les demoiselles de Paimbœuf ne partageaient pas mon opinion!...

DUBELAIR.

Elles changeront d'avis, quand vous aurez passé par mes mains.

MALPLAQUET.

Oh ! ce n'est plus pour elles que je cours après la beauté, j'aime ailleurs.

DUBELAIR.

Vraiment !

MALPLAQUET.

Dans cette rue, dans cette maison, ou dans la maison voisine, je ne sais pas au juste.

DUBELAIR.

Expliquez-vous.

MALPLAQUET.

Je ne puis vous dire autre chose, sinon que la chambre de la jeune personne est en face de la mienne, à l'hôtel du Cigne, et que de ma croisée je plonge sur la sienne. Elle danse comme à l'Opéra, joue du piano comme au Conservatoire, et moi qui raffole de la musique vocale...

DUBELAIR, *à part.*

Est-il possible, si c'était ma fille, par hazard!... (*appelant*) Augustin, Augustin.

SCÈNE X.

Les précédents, AUGUSTIN.

AUGUSTIN.

Voilà, monsieur.

DUBELAIR.

Donne-moi la sangle épigastrique (*à Malplaquet*) nous allons vous revêtir de formes antiques.

MALPLAQUET.

Ça me donnera peut-être l'air un peu vieux.

AUGUSTIN.

Voici la sangle.

DUBELAIR, *prenant les mesures.*

Et dites-moi, monsieur, cette jeune personne dont vous me parliez tout-à-l'heure, l'avez-vous bien remarquée?

MALPLAQUET.

Deux heures le matin, autant le soir, une jolie blonde l'œil bleu, le teint rose.

DUBELAIR, *à part à Augustin.*

Il n'y a pas de doute, c'est d'Aglaé qu'il est amoureux.

AUGUSTIN, *même jeu.*

Lui!... et comment ça se fait-il?

MALPLAQUET.

Eh bien, y sommes-nous?

DUBELAIR, *à Augustin.*

Sanglez monsieur, ferme.

AUGUSTIN.

Soyez tranquille, (*à part*) ah! il s'avise d'aimer mademoiselle Dubelair. (*il serre de toutes ses forces*).

MALPLAQUET.

Ahia, hia.

AUGUSTIN, *bas à Dubelair.*

Ah çà, en êtes-vous bien sûr ?

DUBELAIR.

Presque. (*Augustin serre de nouveau.*)

MALPLAQUET.

Avec votre permission, messieurs, j'étouffe.

DUBELAIR.

De la craie.

AUGUSTIN.

Voilà, (*à Dubelair à part*) Ah çà, qu'est-ce que ça vous fait qu'il l'aime ?

DUBELAIR, *même jeu.*

Quinze mille livres de rente, deux bosses magnifiques, toutes les conditions que je voulais.

AUGUSTIN, *à part.*

Décidement, c'est un rival. Attends, attends, (*il serre toujours*).

MALPLAQUET.

Je perds la respiration.

AUGUSTIN.

Ça se retrouvera.

DUBELAIR.

Lâchez monsieur d'une ligne. (*écrivant avec de la craie sur l'habit de Malplaquet, les chiffres nommés plus bas*) appliquons ici une poitrine mobile à soupape diaphragmatique pour ne pas gêner les mouvemens du thorax, n.° 1 ; deuxième série. Tenez-vous droit.

MALPLAQUET.

Je ferai ce que je pourrai.

DUBELAIR.

Ici, des épaules de ltoïdes à ressorts inomoplatiques : là, des hanches externes, convexes mourant à la rotule, n.° 2, troisième série.

MALPLAQUET.

Avec ses colonnes de chiffres, j'aurai l'air d'un quatrain ambulant.

AUGUSTIN.

Rentrez les genoux en dedans.

MALPLAQUET.

Ils y sont toujours.

DUBELAIR.

Le dos, maintenant.

MALPLAQUET.

Ah! vous allez trouver là un petit corps de logis qui gênera vos opérations.

DUBELAIR.

Au contraire, il me servira de point d'appui pour attacher mon système calliforme.

MALPLAQUET.

Des chiffres aussi sur le dos; je vais ressembler à un livre en parties doubles.

DUBELAIR.

Monsieur, la prise de mesure est terminée. (*à Augustin*) desserrez la boucle, (*à Malplaquet*) maintenant, suivez-moi dans mes ateliers; nous allons vous appliquer l'appareil dissimulatoire; et dans un quart d'heure vous me direz votre avis sur la métamorphose. (*Augustin et Dubelair entrent les premiers; Malplaquet les suit. Dans ce moment, on entend chanter Aglaé dans l'appartement voisin*).

MALPLAQUET.

Dieu, qu'entends-je! il me semble que cette voix...

SCÈNE XI.

MALPLAQUET, AGLAE.

AGLAÉ, *sans être encore vue.*

Air: *Des bijoux.*

Un amant
Bien aimant
Plaira sans cesse.
Point de nœuds
Bien heureux
Sans la tendresse.
Tra la, la, la.

MALPLAQUET, *suivant l'air.*

Tra la, la, la, la, la.
C'est elle, amour que ton feu me protège;
Mais pourquoi donc tremblai-je
Et frissonnai-je.
Ah! ah! ah!

AGLAÉ, *paraissant et tenant à la main un cahier de musique.*

Tra la, la, la, la, la.

Quel est donc ce monsieur.

MALPLAQUET, *avec explosion.*

Une de vos victimes! la reconnaissez-vous, mademoiselle?

AGLAÉ.

En effet, il me semble...

MALPLAQUET.

Que nous nous sommes déjà vus; je suis l'homme de l'Hôtel du Cigne. C'est de là que je vous contemple depuis un mois, trop heureux si vous avez daigné me contempler vous-même, et si j'ai laissé quelque souvenir fugitif dans votre esprit.

AGLAÉ.

Monsieur, vous avez de ces physionomies qu'on n'oublie jamais.

MALPLAQUET.

C'est juste; mais je vous prie de ne pas m'estimer à la première vue; il est possible que tout à l'heure... (*à part*) que je suis donc fâché qu'elle m'ait vu chiffré comme ça! (*haut*) c'est qu'il y a des circonstances, voyez-vous, (*à part*) ma position est absolument celle d'Azor dans la Belle et la Bête. (*haut*).

Air : *Lorsque vous verrez un amant.*

Lorsque vous verrez un amant,
Ne jugez pas sur l'apparence,
Zémire, Azor probablement
Déjà vous l'ont appris d'avance.
Je ne puis expliquer encor
Mon secret; mais je puis vous dire
Que je suis un nouvel Azor,
Et que vous serez ma Zemire.

(*Il entre précipitamment dans le cabinet*).

SCÈNE XII.

AGLAÉ, *seule.*

C'est assez facile à comprendre, j'avoue que je ne me serais pas attendue à rencontrer l'amour sous une pareille forme... pourvu que mon père ne s'entende pas avec lui, et ne veuille pas me forcer...

SCÈNE XIII.

AGLAE, SERAPHINE.

SÉRAPHINE.

Air : *Ah! Monseigneur.*

Est-il ici, l'avez-vous vu,
Dites-moi s'il vous est connu,
En ces lieux serait-il venu?
Hélas! mon cœur en est ému;
Pour jamais aurais-je perdu
Et mon repos et mon bossu?

AGLAÉ.

Que demande donc cette dame?

SÉRAPHINE.

Ah! madame, vous voyez devant vous une infortunée dont le chagrin, le désespoir, la fureur... mais ce n'est pas à votre âge qu'on connaît les tourmens de l'amour, il faut être arrivé au mien pour y comprendre quelque chose. N'importe, je vais vous dire ce qu'il en est.

AGLAÉ.

J'écoute.

SÉRAPHINE.

Vous me trouverez peut-être un peu romanesque. On m'appèle Séraphine Gaillard, je demeure à Paimbœuf, où j'exerce un commerce de toile de Laval; c'est là que j'aime et que je croyais être aimée d'un homme qui n'est ni jeune, ni beau, ni bien fait, mais l'amour ne se commande pas, et des goûts et des couleurs, vous savez.

AGLAÉ.

Oui, sans doute.

SÉRAPHINE.

Nous allions marcher à l'autel, quand le perfide, séduit par une adresse aux hommes contrefaits de tous les départemens, qui circulait dans le nôtre, s'échappe furtivement de la Loire-Inférieure et accourt à Paris, ici même, dans l'espoir ridicule de revenir à Paimbœuf beau et bien fait; et c'est à quoi je viens mettre opposition.

AGLAÉ.

Et s'il était vrai, mademoiselle, il me semble que vous auriez plutôt à vous en féliciter qu'à vous en plaindre.

SÉRAPHINE.

A m'en féliciter, dites-vous.

Air : *Ce Mouchoir, belle Raymonde.*

De sa tournure nouvelle,
Il deviendrait orgueilleux,
Et sans doute l'infidelle
Ailleurs porterait ses vœux.

AGLAÉ.

Mais votre erreur est profonde,
Votre amant serait mieux fait....

SÉRAPHINE.

N'embellissez pas le monde,
Laissez chacun comme il est.

AGLAÉ.

Voilà une singulière preuve d'amour.

SÉRAPHINE.

Je vous le répète, ne me l'embellissez pas ; je suis accoutumée à lui, je suis faite à sa tournure et à sa figure ; et puis j'ai de 30 à 49 ans, je suis demoiselle, il est temps que je me marie, si celui-là m'échappe, j'aurai de la peine à en trouver un autre, et au bout du compte, vaut-il mieux avoir un mari disproportionné que de n'en pas avoir du tout. Pensez vous comme moi ?

AGLAÉ.

Pas tout à fait.

SÉRAPHINE.

Quand ce ne serait d'ailleurs que pour me venger d'un mauvais sujet de neveu dont je n'ai pas entendu parler depuis dix ans...

SCÈNE XIV.

Les précédens, AUGUSTIN.

AUGUSTIN *à part, en entrant.*

C'est fini, plus d'espoir pour mon amour, (*à Aglaé*) mademoiselle, vous n'aurez plus la peine de me refuser, votre père vient de prendre son parti définitif, et dans huit jours, monsieur Malplaquet...

SÉRAPHINE, *vivement.*

Malplaquet... Malplaquet... est-ce que déjà ? que vois-je ! mon neveu Augustin !.

AUGUSTIN.

Dieu, ma tante Séraphine ! par quel hasard...?

SÉRAPHINE.

Tu le sauras plus tard ; allons au plus pressé: Dis-moi, tu parlais de Malplaquet ?

AUGUSTIN.

Oui, j'en parlais, pour le maudire, puisque j'aime Aglaé, et qu'il va l'épouser.

SÉRAPHINE.

Lui, le perfide !

AUGUSTIN.

Tiens, est-ce que ma tante .. ?

SÉRAPHINE.

Il ne l'épousera pas. Mademoiselle, j'implore votre appui, sachez que ce Malplaquet n'est autre chose que le volage dont je vous entretenais tout-à-l'heure.

AGLAÉ.

Je n'ai pas assurément la moindre envie de vous le disputer.

SÉRAPHINE.

Eh bien ! puisque mon neveu vous aime, que vous aimez mon neveu, aidez-moi à rompre ce mariage, Augustin a fait des sottises, je les oublierai ; je ferai plus, je verrai votre père, je lui parlerai et je le déterminerai.

AUGUSTIN.

Ma tante Séraphine, vous êtes charmante !

SÉRAPHINE.

Hé ! je le sais bien !...

AGLAÉ.

Il me semble qu'il sera bien difficile.

AUGUSTIN.

Peut-être, mais l'ennemi s'approche, laissez-moi pré-

parer les événemens; vous, ma tante, ne vous éloignez pas.

Air : *du Nouveau Pourceaugnac.*

Par ma leçon,
Je prétends sans façon
Que le mâçon
Vous revienne
Et s'en souvienne;
Que notre plan bien conçu,
Bien tissu,
Ne soit jamais du bossu,
Su.
Peut-on abuser ici,
Peut-on tromper ainsi
Une si
Tendre amante,
Une tante
Dont le cœur,
Le visage enchanteur....

SÉRAPHINE.

Vraiment c'est une horreur.

REPRISE ENSEMBLE.

Par ma leçon,
Je prétends sans façon, etc.

(*Aglaé sort, Séraphine se cache à l'entrée d'un cabinet.*)

SCÈNE XV.

AUGUSTIN, MALPLAQUET, SÉRAPHINE *cachée.*

MALPLAQUET.

Air : *Et tintin, c'est mon réveil-matin.*

Tout-à-fait arrondi
J'ai vaincu la nature,
Certain d'être applaudi,
Je suis tout dégourdi,
Je me sens plus hardi
J'ai changé de structure.
Un coup de badigeon
Embellit la maison.

D'une vieille beauté
Les couleurs sont passées,
Fraîcheur et velouté
Tout se trouve emprunté.
Quand par nécessité,
Elles sont remplacées.
Un peu de vermillon
Embellit la maison.

Qu'un conscrit soit forcé
De partir, on le raille,

Mais bientôt exercé
Il court, il est blessé,
Il est récompensé
Sur le champ de bataille,
Un p'tit bout de cordon,
Embellit la maison.

Eh bien, n'est-ce pas que j'ai l'air d'un fameux gaillard, à présent.

AUGUSTIN.

Vous n'êtes pas reconnaissable.

MALPLAQUET.

Je crois bien, je ne me reconnais pas moi-même. Il n'y a qu'une chose à dire, c'est que je suis furieusement serré dans mon physique de rechange.

AUGUSTIN.

Pourtant les appareils sont rembourrés de coton.

MALPLAQUET.

Ah çà, si je me trouvais à un bon dîner, un dîner de musiciens, par exemple, est-ce que je ne pourrais pas desserrer la boucle?

AUGUSTIN.

Impossible, vous détruisez l'unité.

MALPLAQUET.

J'entends, la moitié de moi-même pourrait faire la culbute, et ce serait dommage; ce serait dommage surtout que mademoiselle Aglaé me revît dans mon premier état: et dites-moi, dans mon état actuel, trouvez-vous que je sois de force à lui plaire?

AUGUSTIN.

Il n'y a pas de doute.

MALPLAQUET.

Tant mieux, car je l'adore pour ce qui me regarde.

SÉRAPHINE, *à part.*

Le traître!

AUGUSTIN.

C'est fort bien, mais un homme comme vous, doit avoir eu des aventures?

MALPLAQUET.

J'en ai eu d'extraordinaires.

SÉRAPHINE, *à part.*

Le menteur!

MALPLAQUET.

Ça vous paraît singulier, peut être.

AUGUSTIN.

Du tout.

MALPLAQUET.

Mais 15000 francs de rente applanissent bien des choses, et je laisse plus d'un regret à Paimbœuf.

AUGUSTIN.

Vous même, n'y regrettez-vous personne ?

MALPLAQUET.

Ame qui vive.

SERAPHINE, *à part.*

Le monstre !

MALPLAQUET.

Attendez donc, parmi celles qui briguaient l'honneur de ma main, j'en avais presque remarqué une qui semblait plus pressée que les autres, et si j'étais resté défectueux, je ne dis pas... mais maintenant que me voilà comme la majorité de l'espèce humaine, c'est un autre système, il me faut une jeune et jolie femme ; qui se ressemble s'assemble, c'est le vœu de la nature et je l'accomplirai.

SERAPHINE.

Tu ne l'accompliras pas.

MALPLAQUET.

Ah ! mon dieu, qu'est ce que c'est que ça?

SERAPHINE.

Moi.

MALPLAQUET.

Séraphine !...

SERAPHINE.

Oui, Séraphine, qui s'est mise à ta poursuite pour t'empêcher de commettre une extravagance.

AUGUSTIN.

Oui, une extravagance.

MALPLAQUET.

Il est trop tard, l'amour est mon vainqueur.

SÉRAPHINE.

Et tu oses me le dire.

MALPLAQUET.

C'est une affaire terminée, j'ai mis bas les armes devant lui.

SÉRAPHINE.

Barbare, as tu donc oublié...

MALPLAQUET.

Je n'ai rien oublié du tout, mais je suis un nouvel homme, et il me faut une femme nouvelle.

SERAPHINE.

Ainsi, me voilà tout à fait délaissée ?

MALPLAQUET.

Oui.

SERAPHINE.

Abandonnée ?

MALPLAQUET.

Idem.

SERAPHINE.

Oui–dà.

Air : *Comme le vin rajeunit la vieillesse.*

Je ne crains pas le bruit ni le scandale,
Je troublerai ton bonheur malgré toi,
Oui, j'ai des droits bien plus que ma rivale,
Son père enfin m'écoutera, je croi.

MALPLAQUET.

N'allez pas faire ici quelque bétise,
Vos droits sont nuls et votre espoir est faux.
Plus de courroux, de fureur, de sottise,
Je ne dois plus rien avoir sur le dos.

SERAPHINE.

Je ne crains pas, etc.

Elle entre dans le cabinet.

MALPLAQUET *(Reprise.)*

Je ne crains pas le bruit ni le scandale,
Et mon bonheur ne dépend plus de toi.
Il faut céder le pas à ta rivale,
Son père ici ne choisira que moi.

SCÈNE XVI.

AUGUSTIN, MALPLAQUET.

AUGUSTIN.

Il paraît qu'elle ne veut pas céder.

MALPLAQUET.

Oui, mais qu'elle s'arrange, j'étais venu ici avec la poitrine convexe et le dos ceintré; on a dissimulé la partie saillante de ma bâtisse, je suis aligné sur toutes mes faces, il faut maintenant que l'acquéreur soit digne de la propriété.

AUGUSTIN, *à part.*

Voilà qui ne m'arrange pas du tout, et je crains bien... mais j'aperçois Hector ; une idée qui me vient.

SCÈNE XVII.

Les précédens, HECTOR.

AUGUSTIN.

Arrivez-donc, monsieur Hector, et faites votre compliment à ce monsieur qui va épouser la belle Aglaé... (*à part*) c'est un bossu du choix de M. Dubelair.

HECTOR.

Ah ! c'est un bossu !... il paraît qu'il a déjà trouvé son homme !...

AUGUSTIN.

Et il y tient.

HECTOR, *à part.*

Comment, il épouserait !... est-il heureux ce coquin-là, d'être aussi mal bâti.

MALPLAQUET, *à part.*

Est-il heureux d'avoir une aussi bonne construction, celui-là !... mais patience, j'y arriverai, (*à Augustin*) quel est cet individu ?

AUGUSTIN.

Vous allez le savoir.

HECTOR.

A moi, bossu, deux mots.

MALPLAQUET.

Voilà qui est particulier; et qu'est-ce qui vous a dit que j'ai été bossu ?

HECTOR.

Est-il vrai que vous vous présentiez ici sur le pied d'un futur ?

MALPLAQUET.

Extrêmement vrai.

HECTOR.

On vous a donc laissé ignorer que j'avais des prétentions sur le cœur de la jeune personne !

MALPLAQUET.

Oui, mais quand je l'aurais su, ça n'aurait exactement rien changé à ma résolution... après tout, monsieur, qui êtes-vous donc pour m'interpeller de la sorte ?

HECTOR.

Qui je suis ?

MALPLAQUET.

Oui, ce que vous êtes.

HECTOR.

Air : *du Calife.*

Le front couronné de jacinthe,
Tantôt je suis le jeune Hylas,
Tantôt le beau berger Hyacinthe,
Achille, Ajax ou Ménélas.

MALPLAQUET.

Je ne connais pas.

HECTOR.

Ce sont des héros qu'on renomme;
Mais je n'aime pas ceux de Rome,
Leurs cœurs sont barbares et secs,
Moi je suis toujours pour les Grecs.

MALPLAQUET.

Ah! si vous allez me parler politique...

HECTOR.

Du tout, je vais à mon but par la ligne droite.

MALPLAQUET.

Et moi...

AUGUSTIN.

Par la ligne courbe.

HECTOR.

Monsieur, voici le fait, vous aimez Aglaé, je l'adore ; et j'ai l'intention bien positive de vous la disputer les armes à la main, si cela peut vous être agréable.

AUGUSTIN, *à part.*

Voilà ce que je demandais.

MALPLAQUET.

Si ça m'est agréable ? il est charmant ce monsieur !...

HECTOR.

Allons, monsieur...

MALPLAQUET, *à part.*

Eh! mais, j'y pense, qu'est-ce que je risque avec mon appareil calliforme, qui a six pouces d'épaisseur, (*haut*) eh bien! oui, monsieur, je me battrai, et à l'épée encore.

HECTOR.

L'épée, soit; je vois avec plaisir que vous êtes un homme de cœur.

MALPLAQUET.

On n'en manque jamais quand on est vivement amoureux, (*a part*) et solidement rembourré.

HECTOR.

J'ai des armes toutes prêtes, et nous allons descendre dans le jardin de la maison.

MALPLAQUET.

Comme vous voudrez, (*à part*) s'il me touche, c'est qu'il a le poignet ferme.

Air : *Au feu.*

Allons,
Partons,
Disputons la victoire.
La gloire
Du vainqueur
Assure son bonheur.
(Ils s'en vont.)

SCÈNE XVIII.

DUBELAIR, SÉRAPHINE, AUGUSTIN.

SÉRAPHINE, *à Dubélair.*

Monsieur, écoutez-moi, de grâce.

DUBELAIR.

C'est inutile, j'ai donné ma parole, et il épousera ma fille.

SÉRAPHINE.

Mais il ne lui plait pas.

DUBELAIR.

Il n'y a pas d'article dans le code civil, qui oblige un père à consulter sa fille sur le choix d'un époux.

SÉRAPHINE.

Tenez, M. Dubelair, je me sens disposée à tous les sacrifices; je donne 6,000 fr. à Augustin.

DUBELAIR.

Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ça ?

AUGUSTIN, *bas à Séraphine.*

Ce n'est pas assez aussi, ma tante.

SÉRAPHINE, *de même*

Crois-tu? Eh bien, 10,000 francs.

DUBELAIR.

Ça ne signifie rien.

AUGUSTIN, *à sa tante.*

Allez toujours, nous finirons par le réduire.

SÉRAPHINE.

15,000 francs.

DUBELAIR.

C'est un peu mieux, mais l'autre est si riche.

AUGUSTIN.

Cinq de plus, ma tante.

SÉRAPHINE.

Allons, j'y consens.

DUBELAIR.

Croyez donc bien que ce n'est pas l'intérêt qui me fait agir, c'est l'amour de mon art; je trouve un homme admirable pour mes expériences, et vous sentez...

AUGUSTIN.

Ah! vous êtes un père trop cruel aussi. Tenez, Monsieur, la voilà votre fille... (*Aglaé entre.*)

SCÈNE XIX.

Les précédens, AGLAÉ.

AUGUSTIN.

Voyez sa tristesse, son désespoir; ses larmes... (*bas à*

Aglaé.) Pleurez donc un peu, et rendez-vous à nos desirs. Nous vous aimerons, nous vous chérirons !...

DUBELAIR, *sévèrement.*

C'est bon, c'est bon, je devine ! Vous étiez tous de connivence !

Air : *Hier par hasard.*

Ici, je le vois,
On employait la ruse,
Mais je veux, je dois
User de tous mes droits.
Vous bravant tous trois,
Tous trois je vous refuse.
L'hymen se fera,
Rien ne me fléchira.

SCÈNE XX.

Plusieurs GARÇONS TAILLEURS, *accourant.*

Nous accourons tous,
Monsieur, pour vous apprendre
Que, pleins de courroux,
Deux homm's se battent chez vous.
Vîte, suivez-nous !...

DUBELAIR.

Dieu ! que viens-je d'entendre ;
Un duel ici ! ....

AUGUSTIN, *à sa tante et à Aglaé.*

Je connais tout ceci.

DUBELAIR.

Se conduire ainsi,
Chez moi faire une esclandre !
Pour être éclairci,
Je vais, sans plus attendre. ...
Mais qui donc se battait?

LES TAILLEURS.

C'est Monsieur Malplaquet.

TOUS.

Monsieur Malplaquet. (*bis.*)

SCÈNE XXI.

Les mêmes, HECTOR, *amenant Malplaquet tout défait.*

De lui, maintenant, ne soyez plus en peine,
Il a combattu,
Mais il revient battu.
Le voilà, Messieurs, ici je le ramène

Repentant, vaincu,
Et toujours bossu.

MALPLAQUET.

Et votre système calliforme est resté sur le champ de bataille..... Il ne tient à rien votre système; il passera comme tant d'autres.... et je dis qu'il faut être bien nigaud...

DUBELAIR.

Imprudent!... arrêtez!... et revenons à votre mariage.

HECTOR.

Un instant, Monsieur y a formellement renoncé en me rendant son épée.

MALPLAQUET.

Sous doute, entre l'amour et la vie il n'y a pas à balancer.

HECTOR.

Mademoiselle est donc libre, et peut maintenant choisir son époux.

AGLAÉ.

Mon choix est fait, et si mon père consent....

DUBELAIR.

J'accepte les vingt mille francs.

HECTOR.

Ah çà! c'est donc Augustin?

AUGUSTIN.

Qui a été assez adroit pour vous faire battre à son bénéfice.

HECTOR.

Vraiment? Allons, c'est encore une suite de mon malheur; après tout, j'aime mieux ça, parce que le tour est assez neuf, et moi je suis pour l'originalité.

SÉRAPHINE, *à Malplaquet.*

Ah çà! Vous croyez peut-être que je vais revenir à vous à présent?

MALPLAQUET.

Moi, au contraire, je demande que vous ne me reveniez pas du tout.

SÉRAPHINE.

Eh bien! nous sommes d'accord; je ne me sépare plus de mon neveu.

MALPLAQUET.

Par suite de tout ça, moi je reste garçon, et je ne serai jamais uni.

VAUDEVILLE.

Air: *Contentons-nous, etc.*

HECTOR.

En terminant, Messieurs, je vous confesse
Que nos auteurs redoutent votre arrêt.

MALPLAQUET.

Ainsi que moi, si vous jugez leur pièce,
Vous trouverez l ensemble assez mal fait.
Oui, mais l'esprit n'est pas commun, j'espère,

HECTOR.

Les belles formes sont rares, hélas!

MALPLAQUET.

Applaudissez pour ceux qui n'en ont guère.

HECTOR, *montrant Malplaquet.*

Applaudissez pour ceux qui n'en ont pas.

CHOEUR.

Vivent les bossus, amis du plaisir,
L'esprit est leur défense;
Les malins railleurs savent bien punir
Celui qui les offense.

FIN.

LE

CADRAN BLEU

ET LA COURTILLE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. BRAZIER, Nicolas ET GABRIEL,

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 5 Avril 1826.

PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, ÉDITEUR,

PROPRIÉTAIRE DES OEUVRES DE MM. PIGAULT, PICARD ET DUVAL,

COUR DES FONTAINES N°. 7;

Et au grand Magasin de Pièces de Théâtres,

Palais-Royal, derrière le Théâtre Français.

1826.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. BERNARD, ancien négociant .	M. LEPEINTRE.
HENRIETTE, sa fille.	Mlle. CLARA.
JOSEPH, garçon armurier	M. LAFONT.
M DESPERRIÈRES, riche fournisseur qui va épouser Henriette .	M. GUILLEMIN.
SOPHIE, jeune couturière mariée de la veille à Joseph	Mlle. J. COLON.
ALFRED, commis de Bernard . .	M. BERCOUR.
FRANÇOISE, écaillère du cadran bleu	Mlle. MINETTE.
DUTOC, vieil officier invalide . .	M. HYPOLITE.
BRILLANT, premier garçon du restaurant du boulevard. . . .	M. EMILIEN.
ANTOINE, maître d'une guinguette à la Courtille	M. LEJEUNE.
Un petit Garçon de la noce . . .	Mlle AUGUSTINE
Trois Musiciens.	
Garçons restaurateurs.	
Convives des deux noces.	

La Scène se passe au Cadran Bleu.

NOTA. L'ouverture du premier acte doit se composer de quelques airs d'opéras d'un caractère sérieux.

IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
Rue du Faubourg Montmartre, n. 4.

LE CADRAN BLEU,

COMEDIE-VAUDEVILLE.

ACTE PREMIER.

(*Le théâtre représente une salle du restaurant, élégamment décorée. Les trois croisées du fond, garnies de rideaux laissent apercevoir les arbres et les maisons du boulevard.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

BRILLANT, SIX GARÇONS du restaurant.

BRILLANT.

Fort bien, messieurs, je suis assez content de la tenue... il faut ça dans un établissement du premier ordre : la société sera nombreuse aujourd'hui, nous avons un repas de corps dans le petit salon vert du second, et une noce dans le grand salon du premier, il faut doubler d'activité.... J'ai dit, que chacun soit à son poste.

Air : *du Pantalon.*

Servons, amis,
Les salmis
Et les ris,
Les mets exquis,
Les coulis
Les glacis,
Commis,
Marquis,
Buvez, Beaune et Chablis;
Et quittez tous ce logis
Gris.

Que tout cuise à petit feu,
Au bon goût en ce lieu,
Nous sommes tous fidèles,
Pour les soufflés, les cervelles,
Et pour la carpe au bleu
Vive le Cadran bleu!

CHŒUR.

Servons amis
Les salmis, etc.

(*On entend les sonnettes de plusieurs cabinets.*)

SCÈNE II.

BRILLANT, FRANÇOISE.

FRANÇOISE, *entrant vivement.*

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc tous ici!... on dirait d'une conspiration.... est-ce que vous n'entendez pas les sonnettes?... allez donc, allez donc!

BRILLANT.

Françoise a raison. (*Les garçons sortent*) à cette mine fraîche et bien portante, on reconnaît la petite écaillère du Cadran Bleu.

FRANÇOISE.

Un peu, monsieur l'enjoleux.

BRILLANT.

Vous allez avoir de l'ouvrage aujourd'hui, mademoiselle Françoise, nous attendons beaucoup de monde.

FRANÇOISE.

Tant mieux, les huitres vont rouler...

BRILLANT.

Voilà ce que c'est que d'être gentille, on ne manque pas de chalans.

Air: *adieu, je vous fuis, bois charmans.*

Dans tout Paris, du Cadran bleu
On cite la p'tite écaillère,
Mais on se plaint aussi, morbleu,
Qu' vous surfaites d' la bonne manière.

Françoise avec vot' petit air,
Je sais de quelques joyeux drilles
Que vous vendez vos huitr's bien cher
Et qu' vous n' donnez pas vos coquilles.

FRANÇOISE.

Ah ! çá dites donc, il va vous venir un dîner d'accordailles.

BRILLANT.

Ça sera comme une noce, puisque l'on dansera ce soir.

FRANÇOISE.

J'ai entendu parler de ce mariage-là... ma mère qui est jardinière à Belleville, demeure justement en face de la maison de campagne du futur !...

BRILLANT.

En vérité !..

FRANÇOISE.

Oui... on dit que le papa, qu'est un ancien négociant de Lyon, marie sa fille, parce que le prétendu a de c'qui sonne.

BRILLANT.

Je le crois bien, c'est un ancien fournisseur des armées.

FRANÇOISE.

Et puis on dit que la demoiselle est toujours triste, ce qui ferait croire qu'elle a une autre inclination... enfin les cancanières du quartier, car il y en a aussi à Belleville, ajoutent que le fournisseur a gagné sa fortune en... (*elle lui parle bas à l'oreille*), et quand il sera marié qu'il pourra bien..... (*même jeu de scène.*)

BRILLANT, *souriant.*

Ah ! cette bonne Françoise !...

FRANÇOISE.

En parlant d'accordailles, M. Brillant, je suis de noce ce soir, ma cousine Sophie se marie... son prétendu va venir m'inviter, lui-même, pour que les convenances s'y trouvent.

BRILLANT.

Ah ! ah ! le futur ?

FRANÇOISE.

Oui, monsieur Joseph, il n'est pas riche, mais il a un

bon état dans ses mains, et s'il retrouve un jour ses parens, il pourra bien avoir autre chose.

Air : *tenez moi je suis un bon Homme.*

Ce Joseph est un fort bon drille,
Plein de franchise et de gaîté,
Qu'a fait des farc's à sa famille,
Sans manquer à la probité.
Mais avec le temps on d'vient sage,
Le mariage étant d' son goût,
Il m'a dit qu'un' fois en ménage
Il ne s'amus'rait plus du tout.

BRILLANT.

Ah! çà Françoise, je vous quitte, notre monde va venir... il faut que je donne le grand coup-d'œil.

FRNÇOISE.

Allez, allez... (*Brillant sort.*)

SCÈNE III.

FRANÇOISE, *seule.*

Et moi aussi, je vais aller à mon ouvrage, et quand j'aurai fini ma recette, je quitterons le déshabillé de couleur pour endosser la robe blanche et le fin tablier de taffetas... à huit heures j'dis bonsoir aux huîtres pour aller dire bonjour aux amis, (*elle remonte le théâtre*) mais v'là bien des voitures qui s'arrêtent devant le restaurant... je gage que c'est la noce en question... (*elle ouvre une des fenêtres et se place sur le balcon.*) Justement, voilà la mariée qui vient ici avec les plus proches parens.

SCÈNE IV.

FRANÇOISE *sur le devant de la scène*, BRILLANT, *tenant dans ses mains des bouquets qu'il distribue aux dames à leur entrée*, PARENS ET PARENTES *des mariés.*

Air nouveau (de M. Béancourt)
Ou, Honneur à l'illustre Devin.

Chantons (*bis*) des liens aussi doux,
De l'hyménée
La chaîne est fortunée;

Formons des vœux pour les nouveaux époux,
Que leur bonheur va faire de jaloux.

(*Tandis que les parens se rangent de chaque côté de la scène et que les dames reçoivent leurs bouquets, Françoise chante sur le devant de la scène* :)

FRANÇOISE *à part.*

Dans nos salons j' vois bien des mariées
S' donner souvent des petits airs trompeurs.
Des innocent's, et des min's éveillées,
J'en vois ici de toutes les couleurs. (2 *fois*)

REPRISE DU CHŒUR.

Chantons (*bis*) des liens aussi doux, etc.

SCÈNE V.

Les précédens, BERNARD, DESPERRIERES, HENRIETTE.

(*Leurs costumes doivent annoncer l'opulence, ils entrent pendant la reprise du cœur, on entend aussitôt en dehors une aubade d'instrumens à vent : quelques convives ouvrent les trois fenêtres du fond et se mettent au balcon pour entendre la musique : on exécute l'air :*

Il faut des époux assortis.

DESPERRIÈRES, *à Brillant.*

Qu'est-ce qui amène ces gens-là ?

BRILLANT.

Monsieur, ce sont des musiciens qui viennent ici journellement saluer les époux heureux et exécuter sous nos fenêtres des petits airs de circonstance.

DESPERRIÈRES, *très-gaîment et pendant que l'on joue.*

C'est très-bien : ces gens-là méritent quelque chose... donnez leur trente francs de ma part.

BERNARD.

Mon gendre est généreux, donnez leur trente francs de sa part.

(*La musique cesse.*)

DESPERRIÉRES.

Enfin le contrat est signé, on n'en finit jamais avec ces diables de notaires.

BERNARD.

N'avez vous pas invité le vôtre à venir diner aujourd'hui ?

DESPERRIÈRES.

Non ; mais il sera du repas de noce.

BERNARD.

Deux fêtes pour une !... savez-vous, mon gendre, que vous faites les choses grandement... demain nous irons à la municipalité.

BRILLANT, *à Desperrières.*

Monsieur, je vous ai fait mettre le grand service en argenterie, vous aurez le dessert en vermeil avec plateaux garnis et vases d'albâtre aux bouts de table.

DESPERRIÈRES.

Bravo ! n'épargnez rien, je serai généreux, je n'oublierai personne. J'aurais pu faire servir ce repas chez moi.

BERNARD.

Certainement nous pouvions faire servir ce repas chez M. Desperrières. (*à Brillant*). Savez-vous bien, mon cher, que nous quittons les champs pour venir ici... Je dis nous en parlant de mon gendre, dont la maison de campagne est située à Belleville, et qui nous a donné un pied-à-terre chez lui.

DESPERRIÈRES, *à Henriette.*

Ma chère Henriette, vous devez être fatiguée.

HENRIETTE.

Non, monsieur, je vous assure.

BERNARD, *l'imitant.*

Non, monsieur. (*riant*) ah ! ah ! cette chère enfant, dans quelques jours tu ne me diras plus : non monsieur !.... Mais à-propos, ce diable d'Alfred, à qui j'avais écrit de ne pas manquer d'être aujourd'hui à Paris.

HENRIETTE, *surprise.*

Comment, mon père, vous lui avez écrit ?

(*Pendant la fin de cette scène, Desperrières va saluer les dames de la société.*)

BERNARD.

En apprenant ton prochain mariage, il a dû être bien étonné.... à son départ il n'était encore question de rien... s'il ne venait pas, je ne lui pardonnerais jamais, lui que j'ai

élevé dans mon commerce, qui est depuis six ans mon commis voyageur... Je lui disais dans ma lettre :

Air : *vaud. du Passe-Partout.*

Pour que la fête soit complette,
Mon cher ami, dans ce jour enchanteur,
Je veux te voir près de mon Henriette,
Et tu seras témoin de son bonheur.

HENRIETTE *à part avec peine.*

Ce bon Alfred, je sais trop le comprendre,
Mon cœur, hélas ! ne lui reproche rien.
Il ne se ferait pas attendre
Si mon bonheur pouvait faire le sien. *(bis)*

BERNARD, *à Henriette.*

Je suis aujourd'hui le plus heureux des hommes et si ton frère était au milieu de nous.

HENRIETTE.

Ah ! oui, je l'aimais tant ce bon frère, que j'aurais de plaisir à le revoir.... Mais puisque nous ne savons pas ce qu'il est devenu, ne parlons plus d'une chose qui vous afflige toujours.

BRILLANT.

Messieurs, une partie de votre société est réunie dans le grand salon, on n'attend plus que vous pour se mettre à table.

DESPERRIÈRES (*revenant sur le devant de la scène*) à table ! bravo !

Air : *vaud. de la Nouvelle télégraphique.*

Que ce refrain soit répété :
A table ! à table ! à table !
Là nous verrons sans gravité
Présider la beauté.

TOUS

Que ce refrain soit répété, etc.

BERNARD.

L'hymen nous donne le signal,
C'est un point remarquable.
J'espère voir ouvrir le bal
A l'amour conjugal.

Le Cadran Bleu.

TOUS, *en entrant dans la salle du festin.*
Que ce refrain soit répété, etc.

SCÈNE VI.

FRANÇOISE, *seule.*

Ils vont se mettre à table.... C'est bien ça, ma mère m'a dit vrai... la mariée n'a pas l'air trop réjouie... pauvre petite, on contrarie ses inclinations, v'là pourtant comme c'est chez les gens riches... l'amour passe après la dot, c'n'est pas comme ça chez nous autres gens du peuple.

Air : *Vaud. de Fanchon.*

Dans les noc's du grand monde
Où c' que le *lusque* abonde,
On met la gaîté
De côté.
Nous l' bonheur nous inspire,
Dam', c'est ben l' moins que ce jour-là
J'ayons l' plaisir de rire,
Puisque nous n'avons qu' ça.

DEUXIEME COUPLET.

D'une fille coquette
On surcharge la tête,
De beaux rubans,
De beaux diamans;
Chez nous rien qu' la nature,
Dam', c'est l' moins qu'j'ayons ce jour-là
Un' rose pour parure
Puisque nous n'avons qu' ça

SCÈNE VII.

FRANÇOISE, JOSEPH, *en habit de travail; casquette de loutre, tablier vert, veste bleue et pantalon de drap.*

JOSEPH, *gaîment*

Bonjour, mademoiselle Françoise !

FRANÇOISE.

Tiens, bonjour, monsieur Joseph, vous arrivez comme

Mars en carême... tenez, je parlais de vous toute seule... d'où venez-vous donc comme ça ?

JOSEPH.

Je viens de la rue Charlot... Je me suis dit : en passant je verrai la cousine Françoise, ah ! çà, nous comptons sur vous ce soir ?

FRANÇOISE.

Je vous attendais.

JOSEPH.

Comment vont les huitres ? ont - elles roulé aujourd'hui?

FRANÇOISE.

Plus que je ne veux ; depuis ce matin je n'arrête pas, j'en ai mal au poignet d'ouvrir... dam, c'est que la maison est bonne, tous les jours des noces, encore une aujourd'hui ; tenez, les mariés sont là dans le grand salon bleu.

JOSEPH.

C'est des gens riches ?

FRANÇOISE.

Oh ! oui, c'est calé ; c'est un grand monsieur tout rond qui est le marié... il a une grosse figure de bon enfant... il a l'air de donner là-dedans tête baissée.

JOSEPH.

Et la petite femme ?

FRANÇOISE.

La petite mariée ?... oh ! c'est une autre paire de manches, elle regarde son mari en dessous avec des yeux qui ont l'air de dire : ça ne me va pas du tout... elle épouse pourtant un fournisseur.

JOSEPH.

C'est un fournisseur le mari? ah! bien le repas sera bon.

FRANÇOISE.

C'est donc des bons états que ceux des fournisseurs ?

JOSEPH.

Oui, oui, moi qui ai servi, comme tant d'autres, je les connais... il fut un tems où ces malins-là en faisaient voir de dures aux pauvres militaires... nous savons ça par traditions.

Air : *à 60 ans on ne doit pas remettre.*

On parle encor de plus d'une bataille
Où nos soldats déployaient leur valeur.
Sans eau, sans pain, et couchant sur la paille,
Tout en jurant après le fournisseur,
Ils combattaient toujours avec honneur.
Pour mettre un peu de baum' sur les blessures,
Les fournisseurs parlaient de leurs lauriers,
Ils les app'laient des héros, des guerriers.
Et ces messieurs, allaient tous en voitures,
Quand les soldats n'avaient pas de souliers. *(bis)*

C'est égal, on marchait tout de même et au pas de charge encore... il n'y paraît pas et l'hymen va réparer tout ça.

FRANÇOISE.

Etes-vous heureux, monsieur Joseph, d'épouser une petite femme gentille et honnête comme ma cousine Sophie, c'est que son père le papa Dutoc, qui est sous-lieutenant des invalides, l'a bien élevée...

JOSEPH.

Qui se ressemble s'assemble, quand on a servi on aime toujours le militaire... j'ai quitté le mousquet pour prendre l'état d'armurier; si je ne porte plus le fusil, je le ferai porter aux autres, et tout marchera de front.

Air : *Tappe, frappe.*

C' n'est pas l' tout que d' se marier,
Faut encor savoir travailler,
Bon époux et bon armurier,
J'allum'rai la flamme
D' ma forge et d' ma femme,
Et je chanterai travaillant comme il faut :
En ménage
Comme à l'ouvrage,
Battons l' fer pendant qu'il est chaud.

Deuxième couplet.

J'espèr' dans neuf mois environ.
Voir arriver un p'tit forg'ron,
Mais si ce n'est pas un garçon,

J' dirai : c'est à r'faire
Allons, ma p'tit' mère ;
Quand on s' trompe, il faut
R'commencer vîte et tôt.
En ménage
Comme à l'ouvrage,
Battons l' fer pendant qu'il est chaud.

Ah ! çà, on peut compter sur vous?

FRANÇOISE.

Oui, mais tard... pas avant huit heures à cause des dîners.

JOSEPH.

Nous avons beaucoup de parens qui ne viendront pas plus tôt... parce que l'ouvrage commande.

FRANÇOISE (*apercevant Alfred qui entre d'un air inquiet.*)

Mais v'là un monsieur que je connais... il est venu quelque fois au cadran bleu.

JOSEPH.

Je crois aussi avoir vu cette figure-là quelque part.

SCÈNE VIII.

ALFRED, *d'un air préoccupé.*

Bonjour françoise.

FRANÇOISE.

Vot' servante, monsieur. (*le reconnaissant*) Tiens, c'est M. Alfred !... il y a long-tems qu'on ne vous a vu par ici... vous venez manger des huîtres ?

ALFRED, *de même.*

Non, pas aujourd'hui... il y a une noce ici... n'est-ce pas ?

FRANÇOISE.

Oui... et tout le monde est arrivé... ils sont tous à table dans notre grand salon.

JOSEPH.

Il paraît que c'est le jour des noces aujourd'hui, car je me marie aussi moi, M. Alfred.... (*Alfred se retourne avec surprise.*) Est-ce que vous ne me reconnaissez

pas?... Joseph, le garçon armurier qui vous chargeait vos pistolets, quand vous veniez avec quatre ou cinq jeunes gens vous essayer chez M. Pirmet, aux Champs-Elysées.

ALFRED.

Si, mon ami, je te reconnais... je me rappèle même un jour que sans toi l'arme d'un de mes camarades, assez mal dirigée...

JOSEPH.

Ne parlons pas de ça; c'était un conscrit, votre camarade.

ALFRED.

Ah! mes amis, quand vous m'avez connu, j'étais heureux; mais aujourd'hui...

FRANÇOISE.

Pardon, excuse de la liberté que je prends; mais aujourd'hui vous me paraissez tout chose.

ALFRED,

Si vous connaissiez ma position, vous me plaindriez, j'en suis sûr... Apprenez que la jeune personne que l'on marie ici, est la fille d'un négociant chez lequel j'ai appris le commerce... sachez enfin que je l'aime, que je l'adore, et qu'un autre va la posséder.

JOSEPH.

Pas possible!

ALFRED.

Ce n'est que trop vrai; je comptais bientôt demander au père la main de sa fille, lorsque j'appris qu'un mariage précipité... peut-être un mariage d'intérêt, allait me la ravir pour toujours, et me rendre le plus malheureux des hommes.

FRANÇOISE.

Ah çà, mais votre objet a donc consenti?

ALFRED.

Je dois le croire... tout s'est terminé pendant un voyage que je viens de faire.

JOSEPH.

Je vous plains sincèrement... Si quelqu'un était venu contrecarer mes amours avec ma petite Sophie, morbleu! je me serais souvenu que j'avais porté le briquet... et....

ALFRED.

Loin de moi l'idée de lui faire aucun chagrin.

Air : *T'en souviens-tu.*

J'aurais voulu lui consacrer ma vie,
Et travailler pour embellir ses jours,
Mais aujourd'hui puisqu'elle m'est ravie,
Que la raison arrive à mon secours !
Puisse l'ingrate en trompant ma tendresse,
Ne pas apprendre aux dépens de son cœur,
Que le chemin qui mène à la richesse
N'est pas celui qui conduit au bonheur.

FRANÇOISE, *à Joseph.*

Ce pauvre jeune homme, vrai ! ça fait mal; peut-on se faire de pareils traits entre z'amans.

ALFRED.

Mais je ne serai pas le témoin de la joie de mon rival : je ne suis venu ici que pour faire tenir une lettre à mon infidèle que j'ai juré de ne plus voir.

JOSEPH, *avec gaîté et amitié.*

Et vous ferez bien... oubliez-la... cherchez des distraction loin d'elle... tenez, venez à ma noce... je vous invite de bien bon cœur... Dans quelques heures, nous serons à table au cadran bleu...

ALFRED.

Au cadran bleu !

JOSEPH, *souriant.*

Un moment, diable ! ce n'est pas ici, c'est au cadran bleu de la Courtille, au bas de Belleville; c'est un autre genre, voyez-vous; vous serez là au milieu de ma famille... celle de ma femme s'entend, car pour la mienne... J'avais un père, une sœur... mais un coup de tête m'a fait prendre l'état militaire, et voilà dix ans que je n'en ai entendu parler... mais laissons ça... La gaîté franche de nos convives vous distraira de vos chagrins, vous ne serez pas avec des gens bien huppés, mais vous serez avec de bons enfans.

ALFRED.

Je vous remercie beaucoup, mais...

FRANÇOISE.

Vous ne pensez pas, Joseph, que Monsieur est habitué à fréquenter des sociétés...

JOSEPH.

Eh bien! non, je ne crois pas que Monsieur soit fier...

ALFRED.

Moi!... ah! mes amis... je suis le fils d'un bon marchand qui ne m'a laissé pour fortune qu'un nom sans tache et un peu d'éducation, et si vous pouviez croire...

JOSEPH.

C'est que, voyez-vous, chacun va selon ses moyens, et notre cadran bleu est bien modeste.

Air : *Que d'établissemens nouveaux.*

Vous n' verrez pas de beaux salons,
Vous n' verrez pas de bell's peintures,
Vous n' verrez pas d' lustr's aux plafonds,
Ni de diamans ni de parures,
Mais vous verrez d' bons artisans
Sans façon, sans cérémonie...
ALFRED, *lui prenant la main.*
Mon cher avec d'honnêtes gens
On est en bonne compagnie. *(bis)*

JOSEPH.

Sans doute... et la Courtille est un endroit comme un autre.

Air : *Il me faudra quitter l'Empire.*

Il fut un temps ou la guinguette
Des gens du monde était le rendez-vous,
Et c' Ramponneau, que la Courtill' regrette,
Savait griser avec son p'tit vin doux
Les rich's, les pauvr's, les sages et les fous.
Ces lurons là qui savaient rire et boire,
Piron, Vadé, Pannard et Taconnet,
Nous ont prouvé par maint joyeux couplet,
Qu'on peut aller au temple de mémoire
En passant par le cabaret.

ALFRED, *à lui-même avec dépit.*

Au fait, pourquoi m'affligerais-je?... Dans ce mo-

ment Henriette est heureuse ; elle est entourée de gens qui la complimentent sur sa toilette, sur ses grâces... elle ne pense sans doute plus à moi... Eh bien! faisons comme elle...

JOSEPH.

Voilà qui est parlé.... Je vous remercie pour moi.

Air : *Quand on s'y prend bien poliment.*

A six heur's on doit être à table,
Vous y serez?..

ALFRED, *à part.*

Dieux ! quel tourment !

JOSEPH.

Nous f'rons un repas agréable!

ALFRED *de même*,

Peut-on trahir un tel serment?

JOSEPH.

Vous danserez avec fille jolie.

ALFRED *de même*,

C'est une horreur ! c'est une perfidie!
Je n'ai pas tort de l'accuser...

JOSEPH *souriant.*

A vot' danseus' vous prendrez un baiser...

ALFRED, *sans l'écouter.*

A la pleurer je veux passer ma vie.

JOSEPH, *avec joie,*

Vous allez bien vous amuser.

ALFRED.

Françoise, je veux vous prier de me rendre un service.

FRANÇOISE.

Parlez, M. Alfred, plutôt deux qu'un.

ALFRED.

C'est de guetter le moment où l'on sortira de table, et de remettre cette lettre...

FRANÇOISE.

Je vous entends, à la mariée, n'est-ce pas?... Ah! çà, je peux-t'y sans compromettre le *decorum* et la moralité....

ALFRED.

Ne craignez rien... ce sont mes adieux que je lui fais ; car jamais je ne la reverrai.

JOSEPH.

Allons, c'est dit... vous serez des nôtres, n'est-ce pas?

ALFRED.

Mes bons amis, je ne sais pas si je dois accepter...

FRANÇOISE.

Ces amoureux sont-ils drôles!... oui, oui, acceptez, qu'on vous dit, moi, je suis de la noce aussi là-bas, et je veux vous y porter une réponse...

ALFRED.

Une réponse!... allons, j'accepte.

JOSEPH, *à part, à Françoise.*

C'est un brave garçon, il faut nous réunir pour lui faire oublier son chagrin... (*A Alfred.*) A la Courtille, à huit heures, au bas de Belleville, en entrant à gauche.

ALFRED.

J'y serai.

JOSEPH.

Air : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Merci d' l'honneur que vous nous faites,
Nous rirons bien au moment du dessert,
Car c'est souvent aux plus petites fêtes
Que la folie apporte son couvert. (*bis.*)
A ce diner dont nous f'rons un' goguette,
Vous jugerez not' bonne humeur,
Car la gaîté remplac'ra l'étiquette,
Et l' vin s'ra pur comme le cœur. (*bis.*)

JOSEPH ET FRANÇOISE.

Merci d' l'honneur que vous nous faites, etc.

ALFRED.

C'est un plaisir que vous me faites,
Oui, nous rirons au moment du dessert.
Oh ! c'est souvent aux plus petites fêtes
Que la folie apporte son couvert. (*bis.*)

(*Alfred s'éloigne.*

JOSEPH.

Ah çà, ma petite Françoise, n'oubliez pas à huit heures; tâchez qu'on ne vous attende pas trop. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

FRANCOISE.

Il a bien fait de me choisir pour remettre sa lettre; je remplirai bien sa commission; mais chut! en v'là déjà qui sortent de table... c'est justement la mariée avec son père... Il paraît que le champagne ne leur z'a pas monté la tête, car ils sont gais comme les mélodrames d'en face. (*Elle s'éloigne un peu.*)

SCÈNE X.

BERNARD, HENRIETTE, FRANÇOISE *au fond.*

BERNARD.

En vérité, ma fille, je ne conçois rien à cette humeur-là... M. Desperrières t'adresse la parole, à peine si tu lui réponds.... pendant le repas tu as été d'une tristesse... Songe que ton père n'a voulu que ton bonheur en te choisissant lui-même un époux.

HENRIETTE, *avec contrainte.*

Mon père, je ferai tout ce qui vous plaira.

BERNARD.

A la bonne heure, j'étais bien sûr de toi...

Air : *Ronde du Village voisin*

Allons, c'est bien, mon aimable Henriette,
Je vois déjà ton front s'épanouir.
Un jour de noce il faut se réjouir
Pour doubler le prix de la fête.

HENRIETTE, *tristement.*

Oui je chanterai,
Oui, je danserai,
De tout je serai
Joyeuse et satisfaite....

BERNARD.

Bravo, mon enfant !

HENRIETTE, *se contraignant.*

Ce sera charmant !

BERNARD.

Comme nous rirons !

HENRIETTE, *de même.*

Comme nous rirons !

BERNARD.

Que nous viderons
De verres, de flacons !
Oui, le verre en main
Jusqu'à demain matin,
Prenons pour refrain
Et l'amour et l'hymen.

DEUXIÈME COUPLET.

Que je suis fier d'un pareil mariage,
Je suis, vraiment, un bien heureux mortel !
Tu vas avoir un magnifique hôtel,
Avec un brillant équipage !
Et puis un château...
Quel destin nouveau !

HENRIETTE, *tristement.*

Que ce sera beau,
Je bénis mon partage...

BERNARD.

Bravo, mon enfant !

HENRIETTE, *de même.*

Ce sera charmant !

BERNARD.

Comme nous rirons !

HENRIETTE.

Comme nous rirons !

BERNARD.

Que nous viderons
De verres, de flacons !
Oui, le verre en main
Jusqu'à demain matin,
Prenons pour refrain
Et l'amour et l'hymen.

FRANÇOISE, *à part s'approchant un peu d'Henriette.*
V'là le moment de lui glisser le billet en question.
(*Elle fait des signes d'intelligence à Henriette qui parait surprise sans la comprendre*).

SCÈNE XI.

Les précédens, trois musiciens, *en grande tenue.*

CHŒUR.

Morceau d'ensemble. (Musique de Beancour.)

Monsieur, nous venons pour le bal
Et vous pouvez compter sur nous, je pense,
Car nous allons vous donner le signal
De la première contre-danse.

BERNARD.

De Colinet
J'aime le flageolet.

UN MUSICIEN.

Le mien, monsieur, vous charmera, j'espère.

FRANÇOISE, *à part.*

Mam'zell' prenez donc ce billet,
C'est de monsieur Alfred...

HENRIETTE, *à part.*

Alfred !

BERNARD, *à Henriette en se retournant.*

Ma chère,
Ces trois messieurs vont nous faire danser
Dans tous les temps le bal a su me plaire.

HENRIETTE, *tandis que Bernard parle aux musiciens.*

C'est d'Alfred... que dois-je penser ?
Qui pourra donc m'éclaircir ce mystère.

FRANÇOISE, *bas à Henriette.*

Lisez, lisez, la chose est nécessaire.

L'orchestre exécute une musique douce pendant laquelle Henriette lit avec émotion sur le devant de la scène. Bernard toujours au fond fait entendre aux musiciens qu'il peut encore exercer leur talent; ces derniers entrent à gauche).

HENRIETTE, *parlant.*

Il s'éloigne pour toujours, il me croit coupable!... qu'ai-je lu?

FRANÇOISE, *s'apercevant qu'elle chancelle.*

Ah! mon dieu! (*à Bernard*). Monsieur! monsieur! votre fille se trouve mal!...

BERNARD, *se retournant.*

Ma fille se trouve mal. (*Il la place sur un siége. Elevant la voix*). Du secours! du secours!

SCÈNE XII.

Les mêmes, M. DESPERRIERES. Gens de la noce.

CHŒUR, *en entrant.*

Mais qui peut donc crier ainsi?

TOUS, *en apercevant Henriette.*

La mariée!.. est-il possible!

(*Les dames portent des secours à Henriette.*)

BERNARD, *à Desperrières.*

Oui, c'est elle, mon cher ami!
A mon malheur soyez sensible!

DESPERRIÈRES, *prenant la main d'Henriette.*

A ce malheur, mon cher ami!
Autant que vous je suis sensible...
Je voudrais connaître vraiment
La cause de l'évènement. (*bis.*)

(*Ici Henriette évanouie laisse tomber son mouchoir, Desperrières en le ramassant aperçoit le billet d'Alfred; il s'en empare et conçoit quelques soupçons, il n'est vu que de Françoise qui se tient dans un coin de la scène.*)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Lorsqu'en ce jour l'hymen l'engage,
Ah! quel fâcheux évènement!
Tout devrait se passer gaiment
Le premier jour du mariage, (*bis.*)

(*Au moment où le rideau baisse, on entend commencer l'orchestre du bal, dans le salon voisin. Tout le monde forme tableau*).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(La scène se passe à la Courtille, le Théâtre représente un joli jardin de cabaret illuminé en verres de couleurs, à droite un pavillon, une table en fer-à-cheval occupe le milieu de la scène. L'ouverture doit se composer d'airs que l'on exécute dans les guinguettes.)

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSEPH, SOPHIE, ALFRED, le père DUTOC, *en uniforme de sous-lieutenant invalide, parens et amis invités à la nôce.*

(Les personnages sont placés à table ainsi qu'il suit : Sophie à un bout de la table, Joseph à l'autre bout, le père Dutoc occupe le milieu... des femmes sont à ses côtés. Alfred est placé auprès de la mariée. On aperçoit un petit garçon dessous la table. Il y a une place vide. Tous les convives ont le verre à la main, la gaîté brille sur tous les visages.)

CHŒUR.

Air : *Tic que, tic que tac et tin, tin, tin.*

Tic que, tic que tac et tin, tin tin.
C'est l' refrain
Qui brille
A la Courtille.
Tic que, tic et tac, et tin, tin, tin.
C'est l' refrain
Qui nous met en train.

LE PÈRE DUTOC.

Toi, Joseph, song' qu' l'hymen te réclame,
Toi, ma fille, n' faut pas bouder non plus,

Ce soir tâchez qu' l'amour vous enflamme,
Et buvons tous un p'tit coup là-dessus.

CHŒUR.

Tic que, tic que etc.

SOPHIE, *se levant.*

En famille avec plaisir on s' trouve,
De bon cœur j' bois à tout l' monde ici.
Ah ! mon Dieu ! qu' c'est drôle c' que j'éprouve,
Ma main tremble et mon cœur fait aussi :

CHŒUR.

Tic que, tic que etc.

JOSEPH.

De l'amour je soutiendrai l'épreuve,
En tout tems je m' suis bien comporté.
A sa voisine, en riant.
Quoiqu' depuis deux ans vous soyez veuve,
Allons, ma cousine, à vot' santé !

CHŒUR.

Tic que, tic que etc,

ALFRED, *se levant.*

A la santé de la jolie mariée ?

TOUS LES CONVIVES.

A la santé de la mariée.

Le père DUTOC, *se levant.*

Un instant !.. et du marié... car sans ça...

LE PETIT GARÇON, *sortant de dessous la table un paquet de rubans à la main.*)

Je tiens la jarretière !.. je tiens la jarretière !

TOUS, *riant.*

Bravo !

LE PETIT GARÇON.

Qué qui veut du ruban ?

PLUSIEURS CONVIVES.

Moi, moi ! (*Le petit garçon en distribue à tout le monde.*)

Le père DUTOC.

Est-ce que la mariée n'a rien à nous dire ?

SOPHIE, *timidement.*

Si fait, mon papa, j'ai un couplet.. mais je n'ose pas..

JOSEPH, *riant.*

Allons donc, ose donc !..

Le père DUTOC.

Allons, chante... n'aye pas peur comme ça...

SOPHIE.

C'est que je ne sais pas les paroles par cœur...

ALFRED.

Eh ! bien, vous les lirez...

SOPHIE.

C'est que je ne sais pas bien l'air...

Le père DUTOC.

C'est égal... pourvu que le sentiment y soit.

SOPHIE.

Ah ! je sais à présent, (*elle chante en baissant la tête et en roulant la nappe sous ses doigts.*)

Air : *Depuis long-tems jamais Adèle.*

En formant ce nœud plein de charmes,
Hélas ! je sens battre mon cœur ;
Papa, si je verse des larmes.
Ce sont des larmes de bonheur,
Si je n'ai pas la fortune en partage,
J'aurai le cœur de mon époux ;
Et tes vertus seront notre héritage,
C'est le seul bien dont nous sommes jaloux. *(bis).*

ALFRED (*à part.*)

Pourquoi toutes les femmes ne disent-elles pas la même chose.

(*Ici le père Dutoc s'essuye les yeux, la jeune mariée est fort émue, elle se lève et va embrasser son père.*)

JOSEPH, *du bout de la table.*

C'est bien ça... ma petite femme... c'est pour nous deux, père Dutoc, ce couplet-là... je pense tout ce qui est dedans.

Le père DUTOC.

Je sais que vous êtes un bon garçon et pas manchot surtout.

JOSEPH.

Dame ! il ne faudrait pas un jour comme celui-ci..,

Air *de Préville.*

Sur l' champ de bataill' tout bon soldat s'expose.
Avec honneur comme vous j'ai combattu,
Mais, cher beau-père, il vous manque queuqu' chose,
Sur une seule jamb' vous êtes revenu,
Et par bonheur pour moi, j' n'ai rien perdu.
Ma p'tit' Sophie est-elle assez gentille?
Voyez sa taille et son bras rondelet...
Moi, d' mon côté je n' suis pas trop mal fait.
J'ai tout c' qu'il faut pour plaire à votre fille,
Bon pied, bon œil, je suis au grand complet. *(bis).*

ANTOINE, *en dehors.*

C'est par ici, madame, on est à table depuis long-temps.

FRANÇOISE, *de même.*

C'est égal...

SCÈNE II.

Les mêmes, FRANÇOISE.

(*Françoise est en grande toilette, le bonnet à dentelle, le casaquin blanc, le tablier gorge de pigeon changeant, une croix en or avec une chaîne au cou, à ses côtés une agraffe en argent, etc.*

Le père DUTOC, *se levant.*

C'est la cousine Françoise! (*tout le monde se lève.*)

FRANÇOISE.

D'abord si on se dérange, je m'en vas m'en aller.

SOPHIE.

Asseyez-vous, cousine.

FRANÇOISE.

Non, non, je viens pour danser, j'ai diné... merci.

Le père DUTOC.

Allons, puisque c'est comm'ça, en avant la gaîté!

JOSEPH.

C'est ça, père Dutoc.

SOPHIE.

Air : *Vaud. des vendanges de Champagne.*

Papa, d' vot' p'tit' fille
Partagez le bonheur,
Sur elle rien ne brille,
Mais l' plaisir est dans le cœur.

ALFRED, *à part.*

Sont-ils joyeux,
Sont-ils heureux.

SOPHIE.

On reprend en chœur.

V'là comm' ça s' passe aux nôc's de la Courtille.
Jeunes amans,
V'nez chez nous d' tems en tems.

Deuxième couplet.

Pour danser en famille
Chacun va se presser.

A Joseph.

Avant que j'e n' sautille
Commenc' par m'embrasser.

Joseph l'embrasse.

ALFRED, *à part en les regardant.*

Comme tout deux,
Ils sont heureux !

SOPHIE.

On reprend en chœur.

V'là comm' ça sonne aux nôc's de la Courtille.
Jeunes amans,
V'nez chez nous d' tems en tems.

TOUS.

A la danse ! à la danse !

ALFRED, *à Sophie.*

Je demande la permission de danser la première contredanse avec madame la mariée.

SOPHIE.

Avec plaisir, monsieur.

TOUS EN CHŒUR.

Air : *Gai, gai mariez-vous.*

Gai, gai, marions-nous,
L' mariage
Est chose sage.
Gai, gai, marions-nous,
Il est si doux
D'être époux !

JOSEPH.

Puisque l'on dit aux enfans
Que toujours ils doivent faire
Ce qu'on fait leur père et mère,
Nous sommes obéissans.

TOUS.

Gai, gai, marions-nous, etc.

SOPHIE, *prenant Joseph sous le bras.*

L'amour dès qu'on est lié
N'a qu'un' saison dans la vie,
Il faut donc qu' l'hymen s'appuie
Sur le bras de l'amitié.

TOUS.

Gai, gai, marions-nous.

LE PÈRE DUTOC.

Chaqu' mariag' me semble beau,
Mais s'il faut que je l'atteste,
Il en est un que j' déteste,
C'est l' mariag' du vin et d' l'eau.

TOUS.

Gai, gai, marions-nous,
L' mariage
Est chose sage.
Gai, gai, marions-nous,
Il est si doux
D'être époux.

(*Pendant les trois couplets, on a enlevé le couvert, toute la noce défile sur le refrain de l'air, deux convives en tête, jouent du violon, Alfred retient Françoise qui fait signe à Joseph de rester, ce dernier quitte le bras de sa femme, et revient sur ses pas.*)

SCÈNE III.

ALFRED, FRANÇOISE, JOSEPH.

ALFRED, *d'un air empressé.*

Ah ! Françoise, il me tardait que nous fussions seuls. Eh bien ! avez vous remis ma lettre à Henriette?

FRANÇOISE.

Oui, monsieur... j'en suis encore toute frissonnante... figurez-vous qu'à peine eut-elle achevé la lecture, qu'elle s'est évanouite... mais évanouite... là, sans connaissance...

JOSEPH.

Sans connaissance !

ALFRED.

Grand Dieu ! que m'apprenez-vous ?

FRANÇOISE.

On l'a conduite, sur le champ, dans une chambre, où elle est restée avec son père... pauvre petite!...

ALFRED.

Serait-il vrai qu'elle ne m'eût pas tout-à-fait oublié...

FRANÇOISE.

Mais, je ne vous ai pas tout dit... au moment de son évanouissement, comme elle avait perdu la tête, elle a laissé tomber votre billet, que M. Desperrières a ramassé... j'ai vu ça toute seule, j'étais dans un coin.

ALFRED.

Quelle imprudence !

JOSEPH, *vivement.*

Eh bien, tant mieux ! le futur saura tout, et si je pouvais le voir, je lui dirais bien autre chose... je suis sûr que je l'amènerais à entendre rison.

FRANÇOISE.

Le cousin Joseph a de l'esprit, je vous en préviens, et quand il se met quelque chose en tête... mais si vous aviez pu voir mam'zelle Henriette, comme moi, monsieur, j'en avais les larmes à l'œil... tandis qu'on danse et qu'on rit au Cadran bleu de la Courtille, on pleure au Cadran bleu du Boulevard-du-Temple.

SCÈNE IV.

Les mêmes, SOPHIE, entrant gaiment.

SOPHIE.

Eh bien ! où est-il donc, mon cavalier... ah ! le voilà... C'est joli, monsieur, vous m'invitez pour la première contredanse, et l'on va la commencer.

ALFRED.

Je vous demande pardon, mais...

SOPHIE.

Mais, c'est fort vilain, monsieur.

JOSEPH, *en riant.*

Allons, monsieur Alfred, il n'y a pas moyen de vous excuser, il faut que vous la dansiez...

SOPHIE, *gaiment.*

Je l'espère bien.

Air : *Vaudeville du jour des noces.*

J' vous l'avouerai, déjà chacun vous blâme,
Deux d' mes cousins voulaient vous remplacer.
Allons, monsieur, la danse nous réclame,
Entendez-vous le violon commencer ?
Il est pour moi d'un bien heureux présage ;
Mon père encor me disait ce matin,
Quand on n' dans' pas le jour du mariage
On risque fort de n' pas danser l' lend'main. (*bis.*)

ALFRED.

Ah ! jolie comme vous êtes... je suis à vous dans un moment...

SOPHIE.

Non, tout de suite, tout de suite.

Air : *J'ai d' l'argent.*

J' veux danser, (*bis.*)
Allons vîte nous placer,
J' veux danser, (*bis.*)
Rien ne saurait me lasser.

ALFRED.

Je suis à vous dans l'instant,
Attendez, ma chère enfant....

SOPHIE.

Attendre, Dieux ! quel regret,
Quoi ! vous n'êt's pas encor' prêt?
J' veux danser. (*bis.*) etc.

JOSEPH.

N' tourment' pas c' monsieur comm' ça.

SOPHIE.

Toi, ton tour aussi viendra ;
Et, j'espèr' bien qu'à mon gré
Tu s'ras là quand j' te dirai :
J' veux danser. (*bis.*) etc.

(*Elle entraîne Alfred et Joseph.*)

SCÈNE V.

FRANÇOISE, *seule.*

Ce pauvre monsieur Alfred, il a bien besoin de distraction... mais, c'n'était pas à une noce qu'il fallait l'inviter, ça lui donne trop à penser à ce jeune homme... quand à ce soir, après le bal, y va voir le marié et la mariée se prendre bras dessus, bras dessous et dire aux gens de la noce : bonsoir les autres, la bonne nuit... à demain matin... ça va lui faire faire de fameuses réflexions... qu'on est malheureux de se trouver dans cet état-là.

SCÈNE VI.

FRANÇOISE, le père DUTOC.

Le père DUTOC, *accourant tout essoufflé.*

Ah ! cousine Françoise, il vient d'arriver une fameuse anicroche au coin de la rue...

FRANÇOISE.

Qu'est-ce que c'est ?..

Le père DUTOC.

Comme j'étais sorti un moment, j'entends jeter des cris, je regarde, c'était une voiture bourgeoise qui venait de donner dans ce tas de pavés, vous savez bien, en tournant?... eh ! bien, il y a une petite roue de brisée.

FRANÇOISE, *avec intérêt.*

Ah ! mon dieu ! est-ce qu'il y a quelqu'un de blessé ?

Le père DUTOC.

Non : c'est bien heureux, car la voiture a presque versé et il y avait dedans une jolie petite dame, ma foi...

FRANÇOISE.

Je gage que çà ne serait pas arrivé, si les paveurs avaient allumé un lampion.

Le père DUTOC.

Ajoutez que la voiture était traînée par deux beaux chevaux blancs.

FRANÇOISE.

C'n'est pas la faute des chevaux blancs, c'est p't'être plutôt le cocher qu'était gris.

Le père DUTOC.

Les cochers n'en font jamais d'autres, le père Antoine, le maître du cabaret, vient d'engager les bourgeois du carosse à entrer ici. (*allant au fond.*) tenez, justement c'est la petite dame en question.

FRANÇOISE.

Je suis curieuse de la voir. (*elle remonte la scène.*) Ah ! grand dieu ! c'est-y possible !... oui vraiment, je ne me trompe pas... c'est mam'zelle Henriette et son père...

Le père DUTOC.

Est-ce que vous les connaissez ?

FRANÇOISE.

Certainement... c'est la voiture de M. Desperrières.... justement sa maison est en descendant de Belleville, ah ! mon pauvre cousin, quelle aventure !...

Le père DUTOC.

J'espère, Françoise que vous allez me dire...

FRANÇOISE.

Tout ce que vous voudrez ! (*á part*) allons vîte prévenir le cousin Joseph pour voir s'il faut en parler à monsieu Alfred. (*elle sort vivement.*)

Le père DUTOC, *la suivant.*

Eh ! bien, contez-moi donc ça.

SCÈNE VII.

BERNARD, HENRIETTE, DESPERRIÈRES, ANTOINE. (*Ils entrent par le fond, un domestique à livrée suit Desperrières.*)

DESPERRIÈRES, *criant bien fort.*

C'est une horreur ! dis à Germain que je le chasse... et pas une voiture sur la place... allons, que l'on ait un fiacre, qu'on se dépêche et que nous partions de suite. (*le domestique s'éloigne.*)

BERNARD.

Tout semble se réunir aujourd'hui pour nous contrarier : ma fille qui se trouve indisposée et qui ne peut pas rester pour faire les honneurs de notre petite fête et votre cocher qui nous fait verser.

DESPERRIÈRES, *à part.*

Pour couronner l'œuvre, il ne lui manquerait plus que de connaître la lettre que l'on a écrite à sa fille... maudit billet !

BERNARD.

Allons, mon gendre, demain, j'espère que nous serons plus heureux, et M. le maire arrêtera définitivement...

DESPERRIÈRES.

Ne nous pressons pas, mon cher Bernard ; demain... après demain. (*avec intention.*) Nous prendrons les ordres de mademoiselle. (*à Henriette.*) Ne jugez-vous pas comme moi ce retard nécessaire pour calmer un peu vos sens ?

HENRIETTE, *embarrassée.*

Monsieur, je me montrerai soumise aux volontés de mon père.

DESPERRIÈRES, *à part.*

Voilà précisément ce qui me fait peur.

ANTOINE, *à Bernard.*

Si monsieur veut se reposer dans ce pavillon en attendant que le fiacre soit arrivé ?

DESPERRIÈRES, (*à Henriette qui paraît plongée dans ses réflexions.*)

Si cela convient à mademoiselle.

BERNARD, *vivement.*

Mademoiselle... mademoiselle... elle est votre femme, ou peu s'en faut.

HENRIETTE, *à part tandis que son père parle bas à Desperrières.*

Air *de Michel et Christine.*

Quel malheur ! *(bis.)*
Mais je dois obéir à mon père
Et lui taire *(bis.)*
Le tourment qu'éprouve mon cœur.

BERNARD.

Allons, morbleu, qu'on se réveille,
D'Henriette prenez la main.

DESPERRIÈRES.

Mais nous ne sommes qu'à la veille,
Et c'est bien loin du lendemain.

BERNARD.

Vous devriez déjà parler en maître.

DESPERRIÈRES.

Non, non, mon cher, il est bien plus prudent,
A sa moitié de dire poliment :
Si vous voulez bien le permettre.

Il lui présente la main.

HENRIETTE, DESPERRIÈRES.

Quel malheur. *(bis.)* etc.

BERNARD.

Quel bonheur. *(bis.)* etc.

(*Ils entrent dans le pavillon.*)

SCÈNE VIII.

JOSEPH, FRANCOISE. (*ils entrent précipitamment.*)

JOSEPH, *avec chaleur.*

Quoi, Françoise, c'est possible une chose comme ça !...

FRANÇOISE.

C'est comme je vous le dis.

JOSEPH.

Cette jolie petite mariée qui vient d'arriver ici se nomme Henriette ?

FRANÇOISE.

Oui...

JOSEPH.

Et son père, M. Bernard ?

FRANÇOISE.

Oui.

JOSEPH.

Ancien marchand de drap à Lyon ?

FRANÇOISE, *impatientée.*

Oui, oui, cent fois oui.

JOSEPH.

Grand dieu !... ah ! si j'avais su cela ce matin !... mais c'est égal, il vaut mieux tard que jamais, elle n'est pas encore tout-à-fait mariée ?...

FRANÇOISE.

Non, c'est pour demain...

JOSEPH.

Demain, est-ce heureux que je sache tout aujourd'hui.

FRANÇOISE.

Ah ! çà mais, cousin, calmez-vous un peu, vous avez l'air d'un ahuri, d'un fou.

JOSEPH.

Ma foi, si je ne le suis pas, ça ne peut pas tarder.

FRANÇOISE.

Qu'est-ce que tout ça peut vous faire ?

JOSEPH, *avec amitié.*

Tu le sauras, Françoise, tu le sauras... Ah ! laisse-moi un peu me remettre ; tiens, mets ta main là... sens-tu comme ça bat la générale ?

FRANÇOISE, *après avoir posé sa main sur le cœur de Joseph.*

C'est vrai, tout de même, je sens le roulement.

JOSEPH, (*avec délire.*)

Ah ! si tu savais ce que je retrouve aujourd'hui... mon père !... ma sœur !... non, non, ce mariage-là n'aura pas lieu... y ne peut pas avoir lieu...

FRANÇOISE.

Quel mariage ?

JOSEPH, *avec feu.*

Ca ne te regarde pas.

Air : De Marianne.

Tu ne sais pas, ma chère amie,
Tout le plaisir que ça me fait.
C'est le plus beau jour de ma vie !

FRANÇOISE.

Il bat la campagn' tout à fait !

JOSEPH.

François', de grâce,
Faut que j' t'embrasse,
Ah ! pour mon cœur
Quel moment enchanteur !

FRANÇOISE, *à part.*

C'est d' la folie,
Sa chèr' Saphie,
Sans contredit,
Y aura tourné l'esprit,
Sa cervelle est déménagée....
On m'a pourtant dit que c' n'était
Qu'après l' mariag' que l'on avait
La tête dérangée. *(trois fois.)*

JOSEPH.

Françoise, retourne auprès de nos amis, ne dis rien à M. Alfred.

FRANÇOISE, *faisant une fausse sortie.*

Oui.

JOSEPH, *la rappelant.*

Ah ! Françoise !

FRANÇOISE, *revenant.*

Quoi ?

JOSEPH.

Rien... Françoise ! (*même jeu.*)

FRANÇOISE.

Mais, quoi donc ?

JOSEPH.

Sois prête au premier signal que je te ferai, entends-tu ?

FRANÇOISE.

Oui, oui. (*à part en remontant la scène.*) Si c'est l'amour qui le met dans cet état-là, il en tient joliment le petit cousin. (*elle examine Joseph.*)

JOSEPH, *se promenant à grands pas.*

Certainement que ce mariage là-ne sera pas enregistré sur le contrôle de la mairie.

SCÈNE IX.

Les mêmes, HENRIETTE, *sortant du pavillon, elle s'essuye ses yeux.*

HENRIETTE.

Ah! je respire... ici je puis pleurer en liberté.

FRANÇOISE, *s'approchant d'Henriette.*

Au contraire, mademoiselle il faut sécher tout ça... tenez, confiez vos peines à ce jeune homme-là... il pourra peut-être bien les soulager ne craignez rien, je vous réponds de lui comme de moi-même, (*elle sort.*)

SCÈNE X.

JOSEPH, HENRIETTE.

JOSEPH, (*la regardant, à près une légère pause.*) (*A part.*) Pauvre petite sœur. (*s'approchant d'elle.*) Mademoiselle que ce ne soit pas moi qui vous fasse peur... vous avez du chagrin?

HENRIETTE, *hésitant.*

Moi... Monsieur... qui vous a dit cela?

JOSEPH.

Je vous ai aperçue tout-à-l'heure et sur votre figure j'ai deviné...

HENRIETTE.

Je ne me suis plaint à personne.

JOSEPH.

Ah! quand une femme n'est pas heureuse, ça se voit si facilement.

HENRIETTE.

Monsieur!

JOSEPH.

Je conçois que vous devez trouver étonnant que sans être connu de vous, je vous adresse la parole, mais c'est

que voyez vous, j'ai remarqué que vous n'étiez pas gaie... et l'intérêt que je vous porte...

HENRIETTE, *étonnée.*

L'intérêt... sans me connaître?...

JOSEPH.

Pardon, Mademoiselle, je vous ai vue autrefois (*soupirant*) il y a long-tems... bien long-tems... vous vous nommez Henriette ?... vous êtes la fille de M. Bernard?

HENRIETTE.

Oui, Monsieur, après?..

JOSEPH, *avec émotion.*

Vous avez un frère ?...

HENRIETTE.

Un frère?... oh! oui; mais nous ne savons pas ce qu'il est devenu...

JOSEPH.

Je puis vous donner de ses nouvelles.

HENRIETTE, *vivement.*

Il existe!... ah Monsieur, que vous me faîtes de bien parlez-moi de lui, je vous en prie... où est-il? que fait-il?... est-il heureux ?

JOSEPH.

Plus heureux que vous, car le mariage que vous allez faire ne vous convient pas, je sais que l'homme que vous allez épouser, peut vous rendre heureuse sous le rapport de la fortune, mais cela ne suffit pas...

HENRIETTE.

D'où savez-vous? (*à part.*) Comme ce jeune homme me plait par sa bonté.

JOSEPH.

Contez-moi vos peines, peut-être serai-je à même de les adoucir... songez que je suis l'ami de votre frère...

HENRIETTE *le regardant avec intérêt.*

Mais, monsieur...

JOSEPH.

Allons, un peu de confiance!..

HENRIETTE.

Air : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Mon cœur ne peut que révérer
L'époux que le destin me donne;
Mais c'est mon père qui l'ordonne
Et j'obéis sans murmurer.

JOSEPH, *à part.*

Elle obéit sans murmurer.

HENRIETTE.

Vous le voyez, je suis sincère,
Vous prenez part à mon malheur,
Vous m'écoutez avec douceur;
Je vous parle comme à mon frère.

JOSEPH, *lui prenant la main.*

Je vous parle comme à ma sœur. *(trois fois.)*

HENRIETTE, *à part avec étonnement.*

Comme il m'a serré la main... c'est singulier, c'est un autre plaisir que quand c'était Alfred!

JOSEPH, *avec abandon.*

Continuez!..

HENRIETTE.

Même air.

Ah! si ce fils, qu'il aimait tant,
N'avait pas quitté sa famille,
Aujourd'hui peut-être sa fille
N'éprouverait pas le tourment
De renoncer à son amant.

JOSEPH.

Cet hymen ne pourra se faire....

HENRIETTE.

Que dites-vous!... ah! quel bonheur!
Mon Dieu, que vous avez bon cœur!...

JOSEPH.

Je veille sur vous comme un frère.

HENRIETTE.

Protégez-moi comme une sœur. *(trois fois.)*

JOSEPH, *à part.*

Prenons garde de nous trahir. (*haut*) Comment se nomme l'époux que l'on vous destine?

HENRIETTE.

Desperrières.

JOSEPH, *à part.*

Desperrières. (*haut*) On m'en a parlé c'est un ancien fournisseur?

HENRIETTE.

Oui, mais un bon... un excellent homme!..

JOSEPH.

Je vais le voir..: lui parler, (*à part*) il me vient une idée... pourquoi pas?.. allons c'est dit...

SCÈNE XI.

Les mêmes, BERNARD, DESPERRIÈRES, *sortant du pavillon.*

HENRIETTE.

Voici mon père! (*elle s'éloigne de Joseph.*)

BERNARD.

Eh bien, cette voiture n'est pas encore arrivée?...

JOSEPH, *à part.*

En avant. (*haut à Desperrières.*) C'est à M. Desperrières que j'ai l'honneur de parler?

DESPERRIÈRES, *surpris.*

Oui, monsieur.

HENRIETTE, *à part.*

Que va-t-il faire?

JOSEPH.

Pardon, monsieur, si je vous dérange... comme on m'a dit que vous étiez très-bon, que vous ne repoussiez jamais ceux qui avaient besoin de vous... je prends la liberté...

DESPERRIÈRES.

Qui êtes-vous? et qui vous a dit mon nom.

JOSEPH.

Je vous ai entendu nommer il n'y a qu'un instant et je me suis dit : ne serait-ce pas M. Desperrières, le fournisseur dont j'ai entendu parler! car vous saurez que j'ai servi... j'ai été sergent de grenadiers, (*il porte la main au côté droit de son visage*), et je crois que nous avons fait plusieurs campagnes ensemble.

DESPERRIÈRES.

C'est possible, mon ami...

JOSEPH.

Air : *Vaudeville de l'épaule.*

Tous deux des champs de la victoire,
Nous sommes revenus gaiment,
Moi j'ai rapporté de la gloire,
Vous avez rapporté d'l'argent.
Quand j' chargeais à baïonnette,
Vous grossissiez vot' bourticot,
Et lorsque la paix s'était faite,
Chacun était content d' son lot.

(*Bis.*)

DESPERRIÈRES.

Vous m'avez l'air d'un brave garçon.

JOSEPH.

Et vous d'un brave homme, on voit ça sur la figure...

DESPERRIÈRES.

Que voulez-vous de moi ?..

JOSEPH.

Monsieur, je me trouve dans une position tout-à-fait singulière, j'ignore encore comment j'en sortirai, mais vous avez beaucoup d'expérience et je suis sûr que vous me tirerez de là...

DESPERRIÈRES.

Parlez, je vous écoute.

JOSEPH.

Air : *De M. Miller.*

Chacun, monsieur, connait votr' bienfaisance,
Un accident vous amène en ces lieux,
Et j'en bénis cent fois la providence,
Car vous pouvez y faire des heureux.
Apprenez donc qu'ici je me marie ;
J' prends un minois qui n'a pas son pareil,
J' viens d'en finir avec mam'zell' Sophie,
Voilà c' qui fait que j' vous demande un conseil.
Il faut vous dir' qu'ell' n'a rien en partage,
Je l'aim' comm' ça, je n' suis pas exigeant,
Et j' comptais bien après mon mariage
Avoir au moins d' l'amour pour mon argent.
Mais, pas du tout, la p'tite en aime un autre,
Je suis certain de ce que j' vous dis là,
J'ai découvert le nom du bon apôtre,
J' viens vous d'mander c' que j' dois faire à cela.
Je n' vous parl' pas des soucis du ménage,
Quand nous prenons un' femm' qui n' nous aim' pas ;
Je vous tairai c' qu'on dit dans le voisinage,
Car c' n'est pas gai, je vous l'avoûrai tout bas.
Mais j' vous dirai que j' puis rompre avec elle,
J' n'ai pas encore été fair' le serment
D'aimer ma femme et d' lui rester fidèle,
Devant le mair' de mon arrondissement.
D' bien des maris je redoute le partage,
Conseillez-moi, je puis encor dire non ;
Le croiriez-vous, je r'cul' devant l' mariage,
Moi qui courais d'vant les boulets d' canon. } (bis.)

(*Pendant tout ce couplet Desperrières, Henriette*

et Bernard témoignent leur surprise d'une manière différente.)

DESPERRIÈRES, *à part.*

Quelle singulière rencontre! elle favorise mes desseins, (*avec intention.*) Monsieur, votre position est embarassante, si les parens de votre future ignorent son penchant pour un autre... (*Ici Henriette parait agitée.*)

BERNARD.

Les parens ne peuvent pas ignorer cela; que diable! on est père, ou on ne l'est pas, pour moi, j'ai toujours su ce que ma fille pensait à cette égard.

DESPERRIÈRES, *à Joseph.*

Mon ami, vous me demandez un conseil? je me mets à votre place, et si ma situation ressemblait à la vôtre, je n'hésiterais pas un moment sur ce que j'aurais à faire...

BERNARD.

Cependant...

DESPERRIÈRES.

Oui, mon cher Bernard, je dirais au père de ma prétendue:

Air: *D'Aristippe.*

En entrant dans votre famille,
Pouvais-je, hélas! espérer le bonheur,
J'allais m'unir à votre fille,
J'avais sa main, un autre avait son cœur. *(bis).*
A Henriette.
Celui qui fit votre conquête,
De mon devoir me trace le chemin;
Soyez libre, belle Henriette....
Qu'il ait et le cœur et la main. *(bis).*

SCÈNE XII.

Les mêmes, FRANÇOISE, SOPHIE, le père DUTOC, ALFRED. Gens de la noce. *Il entrent doucement à un signe de Joseph et restent dans le fond.*

BERNARD, *étonné.*

Qu'est-ce que cela signifie?

DESPERRIERES, *lui donnant la lettre d'Alfred.*

Tenez, lisez.

HENRIETTE, *à part.*

C'est la lettre d'Alfred....

BERNARD, *lisant.*

Que vois-je! Alfred aurait osé!...

DESPERRIÈRES.

Ne lui en voulez pas, il connaissait votre fille avant moi.... consentez à les unir.

ALFRED, *s'avançant.*

Ah! monsieur! ma reconnaissance...

BERNARD, *surpris.*

Alfred ici!

JOSEPH, *sautant de joie.*

Touchez-là, beau-frère.

TOUS.

Beau-frère!

JOSEPH, *allant à Bernard.*

Eh! oui!... mon bon père, ma bonne petite sœur!... est-ce que vous ne reconnaissez pas votre mauvais sujet de Joseph?... (*Il embrasse son père et sa sœur*).

TOUS, *avec un grand étonnement.*

Joseph!

JOSEPH, *vivement.*

Sans doute, c'est moi, Joseph Bernard, bien changé, mais à son avantage; plus de mauvaise tête, un bon cœur, des dettes de moins, un état de plus et une femme par dessus le marché.... (*Il présente Sophie à son père*). Voilà un an que je vous cherche pour vous faire mes trois sommations respectueuses.

Air : Guerriers chers à la France.

CHŒUR.

Comblant notre espérance
Et nos vœux (*bis.*) les plus doux,
Après dix ans d'absence
Le voilà (*bis.*) parmi nous.

DESPERRIÈRES, *à Joseph.*

Vous avez en bon frère,
Bien attaqué mon cœur.

JOSEPH, *à Desperrieres.*

Je vous devrai, j'espère,
Le bonheur
De ma sœur.

CHŒUR.

Comblant notre espérance. etc.

DESPERRIÈRES.

Monsieur Bernard, puisque le hasard nous a conduits en ces lieux et vous y a fait retrouver votre fils, restons à sa noce aujourd'hui et demain nous célébrerons celle de la charmante Henriette au boulevard du temple.

FRANÇOISE.

Dites-moi, monsieur le fournisseur, je serai-t-y des deux noces?

DESPERRIÈRES.

Certainement, ma petite.

FRANÇOISE.

A la bonne heure! et s'il y a un lendemain, tâchez que ça ne soit pas le même jour.

DESPERRIÈRES.

Air : *Vaudeville du matin et soir.*

Du vrai bonheur jouissez en famille,
Ici l'amour fixe votre destin,
Traitez-moi bien ce soir à la Courtille,
Au Cadran bleu je vous attends demain.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Du vrai bonheur jouissons en famille. etc.

Air : *Vaudeville de Turenne.*

HENRIETTE, *au public.*

Nous avons tous dans la pensée
Qu'au moment de nous dire adieu.
Vous soutiendrez la fiancée.
Qui desirait vous plaire au Cadran bleu.

SOPHIE, *de même.*

Messieurs, si vous m' trouvez gentille,
Tout en applaudissant ma sœur,
Vous traiterez avec douceur
La p'tit' mariée de la Courtille. *(bis).*

CHŒUR.

Du vrai bonheur jouissons en famille,
Ici l'amour fixe notre destin.
Traitons-le bien ce soir à la Courtille,
Au Cadran bleu nous irons tous demain.

FIN.

Saintine, Joseph Xavier Boniface, known as

LA

SOURDE-MUETTE

OU

LA DAME AU VOILE VERT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. XAVIER ET DUVERT;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 20 AVRIL 1826.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS.

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE.

CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,

COUR DES FONTAINES, N° 4,

ET PASSAGE D'HENRI IV, N°s 10, 12 ET 14.

1826.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUMONTEL, manufacturier.	M. GUILLEMIN.
CLARICE DERNEVAL, sa nièce.	Mlle CLARA.
FERDINAND SINCLAIR, jeune étourdi, un peu mauvais sujet.	M. LAFONT.
EUGÈNE DE VILLIERS, amoureux de Clarice.	M. BERCOUR.
JUSTIN, domestique de Dumontel.	M. EMILIEN.

La scène se passe à la campagne, dans la demeure de M. Dumontel.

Vu au ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le mai 1826.

Par ordre de Son Excellence,

Le chef du bureau des théâtres,

COUPART.

Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de l'éditeur, seront poursuivis comme contrefacteurs.

Nota. S'adresser, pour la musique de cet ouvrage, à M. Hur-Desforges, chef d'orchestre du théâtre du Vaudeville.

DE L'IMPRIMERIE DE E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, N° 4.

LA SOURDE-MUETTE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

Le théâtre représente un salon donnant dans un jardin anglais; des gravures ornent l'appartement; une table chargée de livres et d'objets propres au dessin est placée à droite de l'acteur; des fauteuils sont çà et là.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUMONTEL, CLARICE; *ils entrent du fond.*

DUMONTEL.

Mais, c'est un roman que tu me racontes là...

CLARICE.

Eh bien! mon oncle, ce roman est mon histoire véridique.

DUMONTEL.

Quoi! il te sauve la vie en arrêtant tes chevaux près de t'emporter à tous les diables et il disparaît sans dire un mot!

CLARICE.

J'étais évanouie, vous dis-je, et je ne pus même le remercier de son généreux dévouement; il s'informa de ma demeure à M. Derneval et lui demanda la permission de venir le lendemain savoir des nouvelles de ma santé: c'est un usage; mais vous savez combien mon mari était jaloux; il lui répondit brusquement que nous habitions la campagne et que nous ne recevions de visites de personne...

DUMONTEL.

Voilà un gaillard reconnaissant.

CLARICE.

Peu de temps après mon veuvage, un soir, au détour d'une rue, un homme, un valet me présente un billet... je ne sais, mais l'embarras... la surprise, le défaut de réflexion...

Air : Le choix que fait tout le village.

J'allais refuser de le prendre,
Mais, malgré moi, je le tenais déjà;
Du moins alors je voulus le lui rendre,
Le messager n'était plus là.
J'étais outrée!

DUMONTEL.

Ah! cela va sans dire...
Sur ce billet, bref, qu'as-tu résolu?

CLARICE.

Je me promis de ne plus le relire,
Car, par malheur, je l'avais déjà lu.

DUMONTEL, *malignement.*

Ce que c'est que le sentiment.... de la curiosité.

CLARICE.

Il était signé Eugène de Villiers.

DUMONTEL, *ôtant son chapeau.*

C'est le nom du bel inconnu?

CLARICE.

Oui, mon oncle; sa lettre était fort tendre... il se disait le plus à plaindre des hommes, ne me demandait pour prix du service qu'il m'avait rendu qu'une réponse de ma main.

DUMONTEL, *souriant.*

C'est peu de chose... mais c'est agréable.

CLARICE.

Je lui fis savoir combien j'étais touchée de son généreux dévouement; et je terminais ma lettre en le priant de borner là notre correspondance.

DUMONTEL, *d'un air goguenard.*

Très bien!... c'est très bien! mais sans doute, il te répondit qu'il t'obéirait; tu lui répondis que tu lui en savais gré, et de réponse en réponse, une longue correspondance s'établit entre vous pour bien vous assurer que vous ne vous écririez plus...

CLARICE, *riant.*

Vous êtes sorcier, mon oncle.... mais bientôt se termina mon roman... notre correspondance s'arrêta tout à coup, sans que j'en aie pu deviner le motif.

DUMONTEL, *de même.*

Ah! les hommes!

CLARICE.

J'ai su cependant que depuis son retour à Paris, il s'était présenté une fois chez madame Derneval, ma belle-sœur, chez laquelle je demeurais depuis mon veuvage.

DUMONTEL.

Tu avais là une jolie société; une sourde-muette.

CLARICE.

Là, il apprit sans doute que j'étais sans fortune, car M. Derneval n'avait que des emplois; et depuis je cessai totalement d'en entendre parler.

DUMONTEL.

Tu l'oublieras.

CLARICE.

Oh! c'est déjà fait, je vous l'assure.

DUMONTEL.

Tant mieux..... car tu sais que mon intention est de te marier au fils de mon ami Sinclair.

CLARICE.

Et vous savez aussi, mon oncle, que mon intention est de m'y refuser formellement.

DUMONTEL.

Tu n'en feras rien; ne pouvant compter sur une autre fortune que sur la mienne, n'ayant d'autres parens que moi, il me semble que tu me dois quelques

égards!... Sinclair est un vieux marin comme moi, c'est mon ami depuis quarante ans; nous nous étions juré d'unir nos enfans; nous avons même parlé de ce mariage pendant le combat d'Algésiras.

CLARICE.

Pendant le combat?

DUMONTEL.

Pendant le combat!

AIR : Amis, voici la riante semaine.

Au son bruyant de notre artillerie,
Oui, nous causions de ce projet si doux;
Il me disait : de ta nièce chérie
Mon fils un jour peut devenir l'époux.

CLARICE.

Je vois qu'ici votre gaîté me raille :
Dans un combat prononcer de tels mots!

DUMONTEL.

Parler d'hymen dans un jour de bataille
C'était, je crois, bien saisir l'à-propos. } *bis.*

Je lui ai déjà manqué de parole pour ton premier mariage, mais corbleu! pour le second, tu seras madame Sinclair; c'est une chose arrêtée... L'exploitation de ma manufacture est suffisante pour entretenir mon activité... Je vais donc vendre ma terre...

CLARICE.

Ne la vendez point, mon oncle.

DUMONTEL.

Elle est affichée, corbleu! ne faut-il pas que je me mette en mesure pour ta dot?.... ton prétendu arrive aujourd'hui.

CLARICE.

Est-il possible?

DUMONTEL.

Te voilà bien à plaindre : un garçon charmant.... qui te convient sous tous les rapports, qui a un cœur excellent et pas le sens commun... crois-moi, Ferdinand Sinclair vaut cent fois ton.... Comment l'appelles-tu?

CLARICE.

Eugène de Villiers.

DUMONTEL.

Eugène de Villiers, donc....

SCENE II.

LES MÊMES, JUSTIN.

JUSTIN.

Monsieur, il y a là un jeune homme qui descend de voiture, et qui demande à vous parler.

DUMONTEL.

C'est sans doute Ferdinand.... fais-le entrer. (*Justin sort.*)

CLARICE, *vivement.*

Moi, mon oncle, je me retire.

DUMONTEL.

Comment! veux-tu avoir l'air de le fuir?...

CLARICE.

Qu'ai-je besoin de le voir?

DUMONTEL.

Mais, que diable! encore faut-il y mettre de la politesse... que veux-tu qu'il pense?

CLARICE.

Eh bien! du moins, vous permettrez que j'aille faire quelque toilette?

DUMONTEL.

Accordé.... accordé.... (*Clarice sort.*) Ah! les femmes!... elle ne veut pas de lui, mais elle va faire tout ce qu'elle pourra pour le rendre amoureux d'elle... elle l'épousera....

SCENE III.

DUMONTEL, EUGÈNE, *conduit par Justin qui se retire aussitôt.*

DUMONTEL, *à part.*

Je me suis trompé... ce n'est pas là Ferdinand.

EUGÈNE.

C'est à M. Dumontel que j'ai l'honneur de parler?

DUMONTEL.

A lui-même. (*à part.*) C'est sans doute pour affaire de commerce.

EUGÈNE.

J'ai appris, Monsieur, que vous aviez une terre à vendre.

DUMONTEL.

Oui, Monsieur, une terre fort agréable, avec vivier et garenne: vous y avez la pêche et la chasse; nous ne sommes ici qu'à six lieues de Paris; nous avons des voitures qui vont et qui reviennent... c'est ville et campagne... jadis ce fut la propriété d'étrangers de distinction qui, chacun à leur tour, ont pris soin de l'embellir.

AIR : De sommeiller encore, ma chère.

Ici, sous l'ombre d'une treille,
Vous avez un caveau charmant,
Tout auprès d'un vide-bouteille
Fondé par un prince allemand.
De plus, un canal romantique
Bordé de pins et de cyprès,
Et d'un garde-fou magnifique
Qui fut construit pour un anglais.

EUGÈNE.

Ça me semble fort bien et paraît devoir me convenir.

DUMONTEL.

Vraiment!... tant mieux. Je serais enchanté de faire

affaire avec vous.... vous me paraissez un brave jeune homme. (*remontant un peu la scène.*) Tenez, vous voyez d'ici une partie de la garenne... nous serions voisins.

EUGÈNE.

J'en serais ravi.

DUMONTEL.

Moi, de même... C'est quelque chose qu'un bon voisinage; on se voit de temps en temps, on chasse ensemble, ou l'on fait la partie de trictrac... connaissez-vous le trictrac?

EUGÈNE.

Je l'apprendrais, monsieur.

DUMONTEL, *à part.*

Il est fort aimable.

EUGÈNE.

Et quel est le prix de cette propriété?

DUMONTEL.

Quatre-vingt mille francs... ce n'est pas trop cher, car il y a trois ans elle en valait quarante; je ne l'ai augmentée que du double, et vous savez ce que c'est que les propriétés maintenant.

EUGÈNE.

C'est fort raisonnable.

DUMONTEL.

Allons, je vois que nous nous arrangerons. (*ôtant son chapeau.*) Monsieur, pourrai-je à mon tour savoir à qui j'ai l'honneur de parler.... votre nom?

EUGÈNE.

Eugène de Villiers.

DUMONTEL.

Eugène de Villiers!... (*à part.*) Oh! Oh! que le ciel le confonde...

ARR : Je reconnais ce militaire.

ENSEMBLE.

EUGÈNE, *surpris, à part.*
A mon nom quel trouble l'agite?
Sait-il donc qui m'attire ici?
Sait-il enfin que ma visite
N'est ni pour son bien ni pour lui?
DUMONTEL, *à part.*
Tâchons de l'éloigner bien vite,
Car pour ma nièce il vient ici;
Sachons abréger sa visite,
Ferdinand arrive aujourd'hui.
EUGÈNE, *haut.*
Pour moi, c'est un grand avantage,
Car je n'aurai, j'en suis certain,
Qu'à m'applaudir du voisinage.
DUMONTEL, *souriant, à part.*
Le diable emporte mon voisin!

ENSEMBLE.

Tâchons de l'éloigner bien vite, etc.
EUGÈNE.
Devant moi quel trouble l'agite, etc.

Et quand puis-je entrer en possession?...

DUMONTEL, *embarrassé.*

En possession... Ah! Je vais vous dire... J'oubliais de vous avertir que tout cela a été fort mal entretenu jusqu'à présent... le vivier est sans eau et la garenne sans gibier... la terre est bien aussi un peu sablonneuse.

EUGÈNE.

Monsieur, je m'en rapporte à votre délicatesse... le bien qu'on m'a dit de vous...

DUMONTEL.

Vous me connaissez, monsieur?

EUGÈNE.

Indirectement... n'avez-vous pas une nièce?

DUMONTEL, *à part.*

Nous y voilà!... (*haut.*) Et c'est ma nièce, Monsieur, qui vous a parlé de moi?

EUGÈNE.

Non, Monsieur... elle ne le pourrait... puisqu'une infirmité cruelle...

DUMONTEL, *dérouté.*

L'infirmité de ma nièce...

EUGÈNE.

Je sais qu'elle a le malheur d'être sourde-muette.

DUMONTEL, *surpris.*

Ah! vous savez... *(à part.)* voilà qui explique bien des choses; il se sera trompé de personnage dans ses informations... ceci sert trop bien mon projet pour que je le désabuse.

EUGÈNE.

Vous n'en faites point mystère, je pense?

DUMONTEL.

Nullement.

EUGÈNE.

Ce malheur lui est arrivé?...

DUMONTEL, *vivement.*

De naissance, Monsieur. (*à part.*) Mais elle peut venir me donner un démenti verbal. (*haut.*) Nous allons, si vous le voulez bien, visiter la propriété.

EUGÈNE.

Je suis à vos ordres. (*Il remonte la scène.*)

DUMONTEL, *à part.*

Voici la cause de son refroidissement avec Clarice.... J'en suis débarrassé, je l'espère. (*Ils vont pour sortir*).

SCENE IV.

LES MÊMES, FERDINAND, *suivi de Justin, qui se retire aussitôt.*

FERDINAND, *entrant.*

Ai-je donc besoin de me faire annoncer ici?

DUMONTEL, *à part.*

C'est Ferdinand... il m'arrive du renfort.

FERDINAND, *sans voir Eugène.*

Eh! bonjour M. Dumontel... comment vont les amours?... non, la manufacture... le commerce... les spéculations?

DUMONTEL.

Très bien, mon ami, très bien.

ÉUGÈNE.

Mais... je ne me trompe pas, c'est Ferdinand!

FERDINAND, *l'apercevant.*

Eugène!.. Est-il possible?

DUMONTEL.

Monsieur est votre ami?

FERDINAND.

Et mon meilleur, j'en ai reçu des preuves... il m'a donné ma part dans une succession sur laquelle je n'avais plus de droits. (*à part.*) La succession est mangée mais la reconnaissance est là.

AIR : Ces dames avaient le projet. (Une nuit de la garde nationale.)

L'amour voit décroître ses feux,
Le temps doit le rendre volage;
Mais l'amitié, c'est un vin généreux
Qui prend de la force avec l'âge.
Non, mon cœur n'est point à demi
Au compagnon de ma jeunesse,
Car j'aime mon premier ami
Comme ma dernière maîtresse.

DUMONTEL.

Qu'est-ce que vous dites donc?

FERDINAND.

Rien... (*à part.*) maladroit.... je viens ici pour me marier... et j'y parle de ma maîtresse... (*haut à Eugène.*) mon cher Eugène, tu vois en monsieur Dumontel le plus ancien ami de mon père.... un vieux marin.

DUMONTEL.

Qui s'est trouvé à Algésiras.

EUGÈNE.

Vous étiez à Algésiras?

DUMONTEL.

J'eus cet honneur, Monsieur, j'y commandais *le Formidable* de 74... et la preuve, c'est que je fus blessé dès le commencement de l'action, et que ce fut mon digne ami Sinclair qui commanda pour moi; mais j'approuvai.

FERDINAND.

J'espère que voilà une preuve.... mais à propos.... comment se porte votre charmante nièce, que je brûle du désir de connaître?

DUMONTEL.

Parfaitement.

EUGÈNE, *à Dumontel.*

Vous avez sans doute consulté pour elle.

FERDINAND, *étonné.*

Comment... consulté?

DUMONTEL, *embarrassé, à Eugène.*

Si vous voulez, Monsieur, nous allons visiter la propriété?

FERDINAND.

Non pas, vous ne me quitterez point... (*à Eugène.*) Mais que parles-tu de consultation?

DUMONTEL, *à part.*

Je suis fort embarrassé... je ne puis détromper l'un, sans détromper l'autre...

EUGÈNE, *à Ferdinand.*

Tu n'ignores pas que madame Derneval est sourde-muette.

FERDINAND, *étonné.*

Sourde-muette!

EUGÈNE.

De naissance!

DUMONTEL, *à part.*

Il n'y a plus à reculer... je le désabuserai plus tard.

FERDINAND.

Mais, c'est un *guet-à-pens*, et moi, qui viens lui

faire ma cour légalement, qui ai mon autorisation paternelle en poche.

EUGÈNE, *vivement, avec surprise.*

Comment! tu viens pour l'épouser?...

FERDINAND.

Mais, est-il possible!

DUMONTEL.

C'est la vérité... j'ai cru que votre père... (*bas à Ferdinand.*)

AIR de Turenne.

On peut arranger cette affaire.
FERDINAND, *à part.*
L'oncle me croit intéressé, vraiment.
(*haut.*)
Que disait donc mon respectable père;
Clarice est un objet charmant,
Repétait-il à tout moment.
De ces défauts que l'on reproche aux femmes
Elle est exempte, enfin c'est un trésor!
Le crorait-on, à soixante ans encore,
Mon père fait des épigrammes.

DUMONTEL.

Nous nous entendrons, mon ami, et vous serez heureux... je vous le garantis. (*à part.*) Je crois prudent de donner mes ordres à Justin pour que M. Eugène de Villiers ne soit pas détrompé, et déloge au plus vite.... (*haut.*) Je vous demande pardon, mais j'ai à parler à mon domestique. (*appelant.*) Justin! Justin! (*Justin paraît, Dumontel va lui donner des ordres et disparaît avec lui.*)

SCENE V.

FERDINAND, EUGÈNE.

FERDINAND, *à Eugène.*

Mais, qu'as-tu donc, Eugène? tu parais tout renversé.

EUGÈNE, *soupirant.*

Mon ami, nous sommes rivaux.

FERDINAND.

Non pas; mais comment, tu es amoureux de madame Derneval?...

EUGÈNE.

Depuis deux ans et pour toujours.

FERDINAND.

Quelle folie!... une sourde-muette... mais, cette surdité est un conte.

EUGÈNE.

Ce n'est que trop réel, je ne puis encore te conter cela en détail... sache seulement qu'après avoir tenté tous les moyens de me rapprocher d'elle sans y pouvoir parvenir, je réussis enfin à entretenir une correspondance avec elle!... Oh! mon ami, si tu savais que d'esprit... que de grace!... quel cœur!

FERDINAND.

Cela se devine, et moi-même j'eus une aventure toute semblable, rien n'est plus ordinaire.

EUGÈNE.

J'ignorais encore son malheur, je lui avais presque sauvé la vie... une lettre lui avait été remise de ma part; dans ces deux occasions un seul mot ne s'était pas échappé de sa bouche, cependant, j'étais loin de m'imaginer... Enfin, un jour, résolu à me déclarer entièrement, puisque son année de veuvage était révolue, je vais droit à cette maison, où toutes mes lettres m'avaient précédé... je demande madame Derneval; elle était absente... j'interroge, et j'apprends son malheur... c'était là, sans doute, ce motif qui sans cesse l'éloignait de moi... je n'hésite pas un instant, j'abandonne le monde et vais m'enfermer pendant six mois dans une institution de sourds-muets... (*Ferdinand se détourne pour rire.*) A peine eus-je atteint le terme de cette captivité volontaire, heureux de posséder enfin le moyen

FERDINAND, *avec gaîté.*

de me faire entendre d'elle, j'apprends que son oncle habite cette campagne, qu'il a une terre à vendre, j'accours....

Ma parole d'honneur, tu es fou... comment! tu es amoureux d'une femme à qui l'on ne peut faire que des confidences télégraphiques; charmante créature, à qui on est obligé de dire à l'oreille: (*imitant quelqu'un qui crie.*) *Madame, je vous adore en secret!* à quoi la dame répond, avec beaucoup d'intelligence: *Oui, Monsieur, le temps est à l'orage.* Mais j'oubliais que celle-ci même ne te répondrait rien... En vérité, tu as là une jolie passion... et je t'en fais mon compliment.

EUGÈNE.

Tu la connaîtras, mon ami, et ma seule crainte est que tu ne changes de langage.

FERDINAND, *apercevant Dumontel.*

Mais, silence, voici l'oncle.

SCENE VI.

LES MÊMES, DUMONTEL, *paraissant avec Justin auquel il parle à demi-voix.*

DUMONTEL.

Passe par là, et surtout va tout de suite dire à ma nièce de ne point sortir de son appartement avant que je n'aille la chercher moi-même. (*Justin sort.*) (*à part.*) Me voilà tranquillisé. (*apercevant Clarice qui est prête d'entrer.*) Mais la voilà, je suis perdu!

SCENE VII.

LES MÊMES, CLARICE, *après l'ensemble.*

AIR : Travaillons. (du Maçon).

ENSEMBLE.

DUMONTEL.
La voilà, la voilà!
Comment sortir de là?
Je n'ai pu l'avertir,
Elle va me trahir.

FERDINAND.
La voilà, la voilà!
Elle me plaît déjà.
Il faut en convenir,
Elle est faite à ravir.

EUGÈNE.
La voilà, la voilà!
Ah! cette absence-là,
Il faut en convenir,
N'a fait que l'embellir.

DUMONTEL, *allant au-devant de Clarice.*
Messieurs, voici ma nièce.

FERDINAND, *à Eugène.*
Elle est fort bien, ma foi.

EUGÈNE.
Ah! grand Dieu! quelle ivresse!

CLARICE.
Est-ce lui que je vois?

DUMONTEL, *bas à Clarice.*
Garde bien le silence,
Je te dirai pourquoi.

CLARICE, *à part, à son oncle.*
Pourquoi cette défense?
Que veut dire?...

DUMONTEL, *de même.*
Tais-toi!

ENSEMBLE.

DUMONTEL.

Je conçoi,
Sur ma foi,
Quel est tout son effroi;
Mais plus tard sur cela
On le détrompera.

FERDINAND,
regardant Eugène qui fait des signes à Clarice.

Oui, ma foi,
Je le croi,
Il plaira plus que moi :
Quel avantage il a
Avec ces signes-là!

EUGÈNE, *à part.*

Sur ma foi,
Nul, je croi,
Ne l'aime comme moi,
Et son cœur répondra
A ce langage-là.

C'est incroyable ! elle ne répond pas à mes signes.

DUMONTEL.

Allons, messieurs, venez maintenant visiter ma manufacture... c'est fort curieux.

FERDINAND.

Fort curieux!... c'est possible! mais nous n'avons pas encore déjeûné.

DUMONTEL.

Eh bien! pendant que vous serez à la manufacture, je donnerai mes ordres en conséquence... ma nièce a besoin d'être seule... allons, venez, venez.

(Dumontel remonte la scène et emmène Ferdinand, tandis qu'Eugène fait une profonde salutation à Clarice; Dumontel redescend alors pour s'emparer d'Eugène, et Ferdinand profite du moment où l'attention de Dumontel est occupée ailleurs, pour descendre à son tour et saluer Clarice; Dumontel impatienté les saisit tous deux et les emmène par le bras.)

SCÈNE VIII.

CLARICE, *seule.*

Mon oncle a perdu l'esprit, je crois, et personne au monde ne comprendrait rien à ce qui vient de se passer... M. de Villiers ici, et ne m'adressant pas un mot... mon soi-disant futur époux agissant comme lui; moi-même

réduite au silence par ordre supérieur... quel est le mot de l'énigme?

AIR : Tendres échos errans dans les vallons.

Il vient encor s'offrir à mon regard,
Il reparaît après six mois d'absence;
Est-ce un regret, ou bien est-ce un hasard
Qui peut ici me rendre sa présence?
Tous les sermens deviendraient superflus :
Il est trop tard, car je ne l'aime plus.

Qu'il obéisse à son goût inconstant,
Qu'il aille au loin chercher un cœur plus tendre;
Je ne veux plus souffrir, en y pensant;
C'est trop gémir et c'était trop l'attendre.
Oui, sur mon cœur tous ses droits sont perdus;
N'oublions pas que je ne l'aime plus.

SCÈNE IX.

DUMONTEL, CLARICE

DUMONTEL, *accourant.*

Ah! tu m'avais mis dans un bel embarras.

CLARICE.

Parlez, mon oncle, et surtout parlez clairement... si je comprends quelque chose à tout ce qui vient de se passer!

DUMONTEL.

Ecoute, comme tu l'as vu, ton volage, ton traître, s'est présenté ici pour acheter ma terre...

CLARICE.

Eh bien!

DUMONTEL.

Enfin, je connais la cause de sa trahison... dans ses renseignemens sur toi, il t'a confondue avec ta belle-sœur... il te croit muette...

CLARICE.

Ah! bon Dieu! que me dites-vous là!

DUMONTEL.

Tu sens que je me suis bien gardé de le désabuser... par malheur, Ferdinand est survenu et j'ai été contraint de le tromper aussi.

CLARICE.

Mais, mon oncle, votre procédé est d'une inconséquence... que voulez-vous qu'ils pensent tous deux de moi?

DUMONTEL.

Je veux... qu'ils pensent que tu es sourde-muette.

CLARICE.

Mais pas du tout, je ne veux pas qu'ils pensent cela; ce que vous avez de mieux à faire, c'est de les détromper tous les deux et sur l'heure. (*après un moment de réflexion.*) Ou bien, mon oncle, je suis bonne parente; je ne vous laisserai pas faire une folie à vous seul; laissez-les dans leur erreur, je consens alors à vous seconder, bien certaine qu'avant ce soir votre monsieur Ferdinand prendra la poste avec son ami.

DUMONTEL.

Tu crois que cela arrêterait Ferdinand?... c'est un garçon qui est capable de tout.

CLARICE.

Eh bien! si l'un des deux est capable de m'épouser telle qu'il me croit être, je consens bien volontiers à lui donner ma main.

DUMONTEL.

Je te prends au mot.

CLARICE.

D'accord, mais à la condition que si, comme j'en suis certaine, ma surdité prétendue les éloigne, vous ne me reparlerez jamais de ce mariage-là.

DUMONTEL.

Jamais!

CLARICE.

Et vous vous engagez par serment à ne point me trahir?

DUMONTEL.

Cela va sans dire... mais de ton côté, M. de Villiers te tenait au cœur.

AIR : Vaudeville de la Somnambule.

Puisqu'il te croit sourde, ma chère,
Au moindre mot cache ton embarras.
Ecoute-le, mais songe bien à faire
Comme quelqu'un qui n'entend pas.
S'il fait l'aveu d'une flamme discrète,
Motus... Mais tâche bien ici,
Quand ta bouche sera muette,
Que tes regards restent muets aussi.

Je les entends ; à ton rôle... Justin est averti et sera à tes ordres.

CLARICE.

Il suffit.

SCENE X.

LES MÊMES, FERDINAND, EUGÈNE.

(A la rentrée des deux amis, Clarice fait quelques pas au-devant d'eux et sonne Justin, elle lui fait signe de présenter des chaises et le renvoie ensuite d'un geste.)

DUMONTEL.

J'espère que ma nièce vous fait les honneurs de ma maison?

FERDINAND.

Et avec beaucoup de grace.

EUGÈNE, *à part.*

Et je n'obtiens pas même un regard.

CLARICE, *à part.*

Je me fais un plaisir de pouvoir le convaincre, car il ne se taira pas devant moi.

DUMONTEL.

Je vous laisse avec elle, et vais presser votre déjeûner.

FERDINAND, *d'un ton sententieux.*

Puissiez-vous réussir dans votre noble entreprise!

DUMONTEL.

Je reviens. (*bas à Clarice en passant devant elle.*) Notre Ferdinand te trouve remplie de grace... ça va bien!... ça va bien!... Il sort.

SCENE XI.

CLARICE, EUGÈNE, FERDINAND.

(Clarice, au départ de Dumontel, présente des journaux aux deux jeunes gens et semble leur demander la permission de dessiner devant eux. Elle prend son carton à dessin et va se mettre auprès de la table.)

FERDINAND.

Elle est vraiment pleine d'attention dans le choix de nos lectures. (*regardant un journal.*) Vois-tu le journal qu'elle me donne... c'est pour que nous ne soyons pas distraits du plaisir de la voir.

EUGÈNE.

N'est-ce pas, mon ami, qu'elle est charmante.

FERDINAND.

Elle a l'air un peu provincial.

EUGÈNE.

Ne faut-il pas qu'elle ressemble à tes grandes coquettes, à ta dame voilée, qui t'écrit de si belles lettres et qui te fait suivre par ses valets?

FERDINAND.

Ah! je t'en prie, Eugène, ne dis pas de mal de ma dame au voile vert, car il faut être juste, elle a un peu de sa tournure... avoue que c'est fort singulier qu'il nous arrive à tous deux une aventure presque semblable, car ma belle, qui n'est pas muette, je l'espère bien, ne m'a point encore adressé un mot; c'est une créature d'autant plus adorable qu'elle est mystérieuse... Toujours voilée... toujours silencieuse... Je sais son nom, cependant. Madame de Saint-Romain, femme

charmante, folle de moi... mais capricieuse!... Enfin, j'ai été forcé de quitter Paris pour me dérober au charme, elle me poursuivait partout... Elle sait que je suis ici cependant, et je ne répondrais pas...

CLARICE, *à part.*

Le fat!...

EUGÈNE.

Sa reputation est entre bonnes mains.

FERDINAND.

Comment donc, ça ne peut pas la compromettre! ça prouve son bon goût, (*à part.*) et puis ce n'est pas vrai, je ne connais pas une femme de ce nom-là, seulement; je n'ai jamais donné dans les grandes coquettes; j'ai des goûts plus simples... (*après un moment de silence.*) dis donc, Eugène, est-ce que nous allons nous regarder tous les trois ainsi pendant une éternité?... toi qui sais le sourd-muet, *(avec emphase.)* cette langue romantique que jamais oreille humaine n'a comprise, que jamais bouche humaine n'a articulée... qui se parle avec les doigts et s'entend avec les yeux. (*reprenant le ton simple.*) Indique-moi donc comment on peut dire : madame! vous êtes charmante, mais votre dessin vous dérobe à notre vue comme le nuage jaloux qui dérobait Vénus à ses adorateurs... ceci, c'est du classique... mais j'oubliais qu'elle ne sait pas même sa langue... parbleu! c'était bien la peine d'aller t'ensevelir pendant six mois dans une institution de sourds-muets, pour te mettre à même de converser avec elle...

CLARICE, *à part.*

Qu'entends-je?

EUGÈNE.

Il est vrai que c'est avoir bien du malheur, et comment même aura-t-elle interprété mon absence?

CLARICE, *à part.*

Il était capable d'un tel dévouement!

FERDINAND.

AIR : Au temps heureux de la chevalerie.

C'est malheureux, mais le talent te reste;
Dans l'univers, de l'un à l'autre bout,
Chacun entend l'éloquence du geste,
Et la beauté te comprendra partout.
Heureux mortel! que ton destin s'achève,
Quelle Lucrèce, au cœur de léopard,
Pourrait jamais résister à l'élève
Et de l'amour et de l'abbé Sicard? } *bis.*

EUGÈNE, *avec humeur.*

Laisse-moi, je ne suis pas disposé à plaisanter.

FERDINAND.

C'est égal, tu vas voir que je vais lui parler moi. (*s'adressant à Clarice.*) Madame... (*Clarice feint de ne pas l'entendre; il frappe légèrement au-dessous de son pupitre.*) Madame... (*Clarice le salue.*) savez-vous que c'est fort ennuyeux?... ce pauvre Eugène, qui est venu tout exprès pour vous voir, pour causer avec vous, autant que possible; vous n'avez seulement pas l'air de vous connaître... ce pauvre garçon qui a fait six lieues en patache!...

EUGÈNE, *impatienté.*

Tais-toi.

FERDINAND.

Est-ce que ce n'était pas une patache?.. va pour le célérifère... (*à Clarice avec des gestes de politesse.*) Il a beau dire... une femme qui ne parle pas, c'est original... mais c'est monotone... (*Clarice s'incline comme pour le remercier.*) Il n'y a pas de quoi, vous êtes du petit nombre de celles à qui l'on peut dire la vérité sans craindre qu'elles s'en offensent; ainsi nous pouvons causer... mais quoi! l'amour n'aura-t-il pas le don de vous rendre la parole?

EUGÈNE.

Encore une fois, te tairas-tu?

FERDINAND.

Il veut que je me taise. (*à Clarice.*) Eh bien! je commence à me réconcilier avec les sourdes-muettes, et si vous m'aimiez... il me semble... (*il met la main sur son cœur.*) (*à Eugène.*) Parole d'honneur, elle est très jolie!... et il est vraiment malheureux que je tienne beaucoup à ce que ma femme jouisse de toutes ses facultés...

EUGÈNE, *vivement.*

Ainsi tu renonces à sa main?

FERDINAND, *à Eugène.*

Eh bien! qu'est-ce que tu as?

EUGÈNE.

Oh! mon ami.

FERDINAND.

Eh quoi! prétends-tu donc l'épouser?

EUGÈNE.

C'est le plus doux... le plus ardent de mes vœux.

CLARICE, *à part.*

Et je suis forcée de me taire?

FERDINAND, *prenant un ton plus sérieux.*

Un instant! cessons de plaisanter: que moi je fasse une pareille folie, personne n'en serait surpris, j'ai fait mieux que ça... mais toi!

EUGÈNE.

Tel est cependant mon projet, et mon projet invariable.

FERDINAND.

Pour qui donc me prends-tu ici?... oublies-tu que j'y suis venu comme futur époux, et que j'ai la promesse de l'oncle?

EUGÈNE.

Tu n'en feras point usage.

FERDINAND.

Corbleu! me défier de faire une bonne action!... tu es mon ami, tu fus même mon bienfaiteur et tu me

crois incapable de sacrifier mon bonheur au tien, tu ne connais point mon cœur!

EUGÈNE, *sévèrement.*

Ferdinand!

FERDINAND.

Oui, je l'épouserai, pour t'empêcher de faire une folie... c'est une chose résolue... toi, tu es un garçon sage, rangé, possesseur d'une fortune immense.

CLARICE, *à part.*

Il est riche!

FERDINAND.

Par tes talens, tu es appelé aux premiers emplois... moi, je n'ai jamais eu de supériorité marquée... qu'au billard. Ma fortune est médiocre; en l'épousant, tu sacrifies ton avenir et ta réputation d'homme sensé... moi, je n'ai rien à sacrifier de ce côté-là... je fais ton bonheur... celui de Clarice; deux heureux à la fois... c'est de la philantropie en partie double!

SCENE XII.

LES MÊMES, DUMONTEL.

FERDINAND, *à Dumontel.*

Bon!... vous arrivez à propos; à quand le mariage? (*à part.*) Il ne faut pas se laisser refroidir.

DUMONTEL.

Je suis ravi de vous voir dans ces dispositions. (*à part, à Clarice.*) Tu l'entends?

CLARICE, *de même, à son oncle.*

Je ne l'ai que trop entendu!

FERDINAND.

Ainsi, mon oncle, mon respectable oncle, car c'est le nom qu'à partir de demain je dois toujours vous donner, et je prends l'avance de vingt-quatre heures...

ce mariage convient à mon père, il vous convient, il me convient; votre nièce, j'ose le dire, me voit d'un œil assez favorable...

DUMONTEL.

Etes-vous bien sûr?...

FERDINAND.

Si j'en suis sûr!... demandez à Eugène... je lui ai fait ma déclaration en mettant ma main sur mon cœur... elle a levé les yeux au ciel et n'a rien répondu... qui ne dit mot consent. Allez voir toutes les pantomimes; c'est le seul moyen de dire par gestes : Je vous adore; c'est reçu, c'est de tradition, il ne manquait que l'air obligé: *Je ne vous dirai pas j'aime; mon état me le défend.*

DUMONTEL.

J'en suis enchanté, mon ami... enchanté, c'est le mot.

FERDINAND, *à part.*

Encore un heureux que je fais : je suis dans mon jour de générosité.

DUMONTEL.

Mais, une bonne nouvelle en vaut une autre, et j'ai la satisfaction de vous apprendre, messieurs, que votre déjeûner est servi.

FERDINAND.

Bravo!

EUGÈNE, *à Dumontel.*

Je suis désolé, Monsieur, de ne pouvoir me rendre à votre invitation, mais je suis forcé de m'éloigner.

CLARICE, *à part.*

Il veut partir... et je ne puis le retenir.

FERDINAND.

Comment! tu nous quittes?

DUMONTEL.

Désolé, Monsieur?... je vais donner des ordres pour que votre voiture soit prête à l'instant.

FERDINAND.

Non pas, il restera. (*Dumontel remonte un peu la scène comme pour les guider.*)

EUGÈNE.

Je ne puis... mais avant mon départ je voudrais te parler.

FERDINAND.

Voyons. (*Il conduit Eugène du côté opposé a Clarice.*) Mais parle bas, l'oncle peut nous entendre.

DUMONTEL, *appelant.*

Justin! Justin! (*Justin paraît et Dumontel a l'air de lui donner des ordres.*)

EUGÈNE, *à Ferdinand, à voix basse.*

Je dois respecter la maison où je suis.... mais j'espère te revoir bientôt... c'est t'en dire assez.

FERDINAND, *avec gaîté.*

Ne prends donc pas l'air maussade comme ça.... comment! parce que je te rends un service, ingrat!... Enfin, tu le veux, il faut savoir obliger ses amis jusqu'au bout.

EUGÈNE.

Au revoir!...

DUMONTEL, *ayant entendu Eugène.*

(*A Ferdinand.*) Qu'est-ce que c'est?

FERDINAND, *allant à lui.*

C'est une commission.

CLARICE, *à demi-voix, à Eugène qui va pour prendre congé d'elle.*

Ne partez pas.

EUGÈNE.

O ciel!

FERDINAND.

Eh bien! qu'as-tu?

DUMONTEL, *avec une joie dissimulée.*

Monsieur, j'aurai l'honneur de vous accompagner jusqu'à la grille, si vous le permettez.

EUGÈNE, *embarrassé.*

Monsieur... mais notre marché?

DUMONTEL.

Ne peut se conclure.

EUGÈNE.

Si fait, si fait, Monsieur.

DUMONTEL.

Non, c'est impossible... de nouvelles considérations..., Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Clarice fait signe à Eugène de rester.*)

EUGÈNE, *à Dumontel.*

Cependant...

DUMONTEL.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

FERDINAND, *à Dumontel.*

Non; il déjeûnera avec nous. (*bas à Eugène.*) Je te reconduirai.

EUGÈNE.

J'accepte.

DUMONTEL, *bas à Ferdinand.*

Pourquoi ne le laissez-vous pas partir?

FERDINAND.

Jamais! mauvais système... on doit toujours avoir son rival sous les yeux et sous la main... Tenez, il faut que je vous raconte à ce sujet une anecdote fort curieuse. (*à Eugène.*) Eugène, je crois que tu ne la connais pas. (*à Dumontel.*) L'histoire est un peu scabreuse... mais à un vieux marin...

CLARICE, *à part.*

Cela promet.

DUMONTEL, *poussant Ferdinand loin de sa nièce.*

Mais pas ici... je crains que ma nièce...

FERDINAND.

Elle ne peut nous entendre.

DUMONTEL.

Quelquefois; rien qu'au mouvement des lèvres, elle devine parfaitement.

FERDINAND.

Aye! et mon colloque de tout à l'heure... pourquoi m'avoir averti si tard?... c'est égal, je vais me retourner de l'autre côté. (*il tourne le dos à Clarice.*) Imaginez-

vous, qu'il y a quinze jours... c'est tout nouveau, quelques-uns de mes amis et plusieurs jeunes personnes.... appartenant à des familles distinguées dans la robe... c'étaient... (*il fait le geste de coudre.*) des jeunes personnes fort bien élevées... orphelines, presque toutes... ce qui fait que les pères et les mères n'étaient pas de la partie... vous concevez....

EUGÈNE.

Tu nous conteras cela en déjeûnant.

CLARICE, *à part.*

Comment faire pour me retirer?

FERDINAND.

Nous fîmes... c'est-à-dire, moi je n'y étais pas... fi donc!... Mais ils firent tous ensemble une partie de campagne à Romainville. (*il chante.*) *Ce bois charmant pour les amans...* vous savez la chanson?..

EUGÈNE.

Quel besoin avons-nous d'entendre?

DUMONTEL.

Allez déjeûner; à table vous achèverez votre conte.

FERDINAND.

Comment un conte?... Mais c'est la fin qui est drôle, vous allez voir... (*il se retourne vers Clarice, à part.*) elle a rougi!

EUGÈNE.

Partons, partons!

FERDINAND.

Ah! j'ai du malheur avec mon auditoire; il est composé d'une sourde et de deux cabaleurs.

AIR : Fragment de la Gazza Ladra.

(*à part.*)
Elle a rougi, la chose est singulière!
Son embarras cache quelque mystère.

ENSEMBLE.

DUMONTEL.

Allons, messieurs, allez à table,
De cette aventure incroyable
Le dénoûment
Sera charmant.

EUGÈNE.

Sans plus tarder allons à table,
De ton aventure incroyable
Le dénoûment
Sera charmant.

FERDINAND.

Puisqu'il le faut, allons à table,
De mon aventure incroyable
Le dénoûment
Sera charmant.

JUSTIN.

Ces messieurs sont servis.

ENSEMBLE.

EUGÈNE.

Viens, viens à table,
Conteur aimable,
Le dénoûment
Sera charmant.

FERDINAND.

Allons à table, etc.

DUMONTEL.

Allez à table, etc.

SCENE XIII.

DUMONTEL, CLARICE.

DUMONTEL.

J'avoue que Ferdinand est un peu étourdi... mais tant mieux, je les aime comme ça.

CLARICE.

Nous n'avons pas précisément le même goût.

DUMONTEL.

Enfin, il consent à t'épouser, tandis que ton monsieur Eugène...

CLARICE.

Je ne dois plus songer à lui, mon oncle, cependant si vous saviez de quel dévoûment il était capable.

DUMONTEL.

Qu'a-t-il donc fait?

CLARICE.

AIR : Le beau Lycas aimait Thémire. (Des Artistes par occasion.)

Ce qu'il a fait, nul ne s'en doute;
Moi, je le sais, cela suffit!

DUMONTEL.

Ce n'est plus lui que je redoute,
J'ai ta parole et tout est dit.

CLARICE.

De mon honneur je suis jalouse, (*bis.*)
A quoi serviraient mes regrets?

DUMONTEL.

C'est juste, à quoi bon les regrets!

CLARICE.

Ne craignez pas que je l'épouse...
(*Dumontel témoigne de la joie.*)
Mais, je l'aime plus que jamais.

DUMONTEL.

Comment?

CLARICE.

Jamais je ne porterai le nom de madame de Villiers, vous dis-je : il est riche, mon oncle, immensément riche, et vous sentez bien que moi, qui d'abord ai cherché à l'éloigner d'ici en contrefaisant...

DUMONTEL.

Au fait, maintenant si tu semblais revenir à lui, il pourrait croire que sa fortune est la seule cause du retour...

CLARICE.

Sans doute.

DUMONTEL.

Tu as raison... et il n'y faut plus penser... au lieu que Ferdinand...

CLARICE.

Ah! ne criez pas encore victoire, je vous en supplie; c'est un homme haïssable, qui croit s'immoler en m'épousant... vous n'avez pas entendu toute leur conversation, vous, mon oncle; et puis, il ne faut à votre monsieur Ferdinand que des femmes voilées, qui le font suivre partout; (*en riant.*) avouez que vous m'avez mise là dans une singulière position.... mais j'en saurai profiter.

DUMONTEL.

Ah! il y avait une femme voilée?

CLARICE.

Oui, la dame au voile vert, madame de Saint-Romain... oh! j'ai retenu le nom.

DUMONTEL.

Je ne sais pas, mais il se passe quelque chose en toi... tu me sembles bien gaie.

CLARICE.

C'est que je me crois plus près du triomphe que de la défaite, et votre monsieur Ferdinand lui-même retirera bientôt sa parole.

DUMONTEL.

Qui t'a dit cela?

CLARICE.

Sa légèreté, l'inconstance de son caractère, et mes pressentimens qui ne me trompent jamais.

DUMONTEL.

C'est ce que nous verrons, mais je crois les entendre.

CLARICE, *à part.*

J'ai des ordres à donner à Justin. (*haut.*) Mon oncle, je vous laisse.

DUMONTEL.

Comment, tu nous quittes?

CLARICE.

Oui, je crois convenable de m'absenter... votre protégé est un intrépide conteur.

AIR : Vaudeville d'elle et lui.

De son anecdocte choisie
Il va vous raconter la fin;
Je n'ai pas l'oreille aguerrie
D'un soldat ou d'un vieux marin. (*bis.*)
De cette aventure piquante
Quand je sais le commencement,
Je renonce, en femme prudente,
A connaître le dénoûment.

DUMONTEL.

Oui, renonce, en femme prudente, etc.

(*Elle sort.*)

SCENE XIV.

DUMONTEL, EUGÈNE, FERDINAND.

FERDINAND.

Vous voyez que l'affaire a été bien vite terminée... quand je suis seul à table... j'ai bientôt fini.

DUMONTEL.

Eh bien! et votre ami?

FERDINAND.

Ça ne mange pas... le système en vogue; les amoureux à la diète... c'est un abus...

AIR : Connaisses mieux le grand Eugène.

Au romantisme on doit ce bel adage :
Qui peut manger n'est amant qu'à demi,
Car, malgré leur bon voisinage,
De l'estomac le cœur est l'ennemi.
Au romantisme opposons des barrières,
Ou nous verrons ses dogmes destructeurs,
Après avoir ruiné tous les libraires,
Ruiner aussi tous les restaurateurs.

SCENE XV.

LES MÊMES, JUSTIN, *entrant avec un air mystérieux.*

JUSTIN, *faisant des signes à Ferdinand.*

Psitt ! psitt !

FERDINAND.

Qu'est-ce qu'il me veut maintenant, celui-là, est-ce qu'il est muet aussi?

DUMONTEL, *à Justin.*

A qui as-tu affaire?

JUSTIN, *avec un peu d'hésitation.*

A qui? à vous, Monsieur... on vous demande à la filature.

DUMONTEL.

C'est cela, on ne peut se passer de moi... mais j'y cours; car soldat ou fabricant j'ai toujours été à mon poste.

AIR : Amis, voici la riante semaine.

Sur l'Océan de la fière Angleterre
J'ai quelquefois démâté les vaisseaux,
Mais le commerce a remplacé la guerre,
A mes boulets succèdent mes ballots.
Oui, si, marin, j'ai déchiré leurs voiles,
Il est bien juste, au moins pendant la paix,
Qu'à ces messieurs je fournisse des toiles
Pour réparer les dégâts que j'ai faits.

(*Il sort.*)

FERDINAND.

C'est cela, le système de compensation.

JUSTIN, *à part.*

Et d'un.

EUGÈNE, *à part.*

Profitons du moment pour tâcher de rejoindre Clarice. (*Il sort.*)

JUSTIN, *à part.*

Et de deux.

SCENE XVI.

FERDINAND, JUSTIN.

FERDINAND, *à Justin.*

Voyons, à quoi tend cet air mystérieux?

JUSTIN, *après avoir regardé de tous côtés.*

Monsieur... il y a ici près une dame... qui demande à vous parler.

FERDINAND, *vivement.*

Une dame?... vraiment! est-elle jolie?...

JUSTIN, *de même.*

Oh! très jolie!... seulement je n'ai pas vu sa figure... parce qu'elle a un voile.

FERDINAND.

Une dame voilée... je savais bien que ça devait m'arriver... je ne faisais qu'anticiper sur la vérité.

JUSTIN.

Elle désire vous entretenir en particulier.

FERDINAND.

Qu'elle soit la bienvenue... et je vais...

JUSTIN.

La voici elle-même, Monsieur.

FERDINAND.

Eh bien! éloigne-toi.

JUSTIN, *à part, en sortant.*

Il faut maintenant que j'achève ma commission. (*Il sort.*)

SCENE XVII.

FERDINAND, CLARICE, *voilée.*

DUO.

Air nouveau de M. Hus-Desforges.

FERDINAND.

Sans nulle crainte, entrez, madame.
A qui dois-je un pareil honneur?

CLARICE, *à part.*

Malgré moi, je sens dans mon ame
Naître un sentiment de frayeur.
(*haut.*)
Dès long-temps vous m'avez vue,
Vous feignez de l'ignorer.

FERDINAND.

Votre voix m'est inconnue,
Ah! je puis vous le jurer.
Pourtant sans ce voile peut-être...

CLARICE.

Il devrait me faire connaître...
Et madame de Saint-Romain...

FERDINAND, *étonné.*

Quoi!... madame de Saint-Romain!
(*à part.*)
C'est mon conte de ce matin.

CLARICE.

Devant vous ose paraître.

FERDINAND.

C'est elle que je vois paraître?

ENSEMBLE.

(*à part.*)
Ah! c'est trop fort en vérité;
Un nom... que j'avais inventé!

CLARICE.

(*à part.*)
A ce nom il semble agité;
Je connaîtrai la vérité.

FERDINAND, *à part.*

Mais, plus je l'examine... il n'y a plus de doute... on s'est joué de moi... et la sourde a tout entendu... nous verrons qui des deux sortira victorieux de la lutte. (*haut.*) Quoi! madame, c'est vous?... je commençais à désespérer de vous voir.

CLARICE.

Comment, vous m'attendiez donc?

FERDINAND.

Certainement; ne m'aviez-vous point dit, dans votre dernière lettre?

AIR : Ah! si madame me voyait.

Si vous vous éloignez de moi,
Oui, ma tendresse sans égale
Jusques auprès de ma rivale
Ira réclamer votre foi...
Vous l'avez dit : j'ai la lettre sur moi;
Vous connaîtrez les traits de mon visage,
Me disiez-vous encor dans ce billet.
Exprès, ingrat, je ferai le voyage.
CLARICE, *à part, avec effroi.*
Ah! si cette femme arrivait!

FERDINAND.

J'ai dû retenir les mots qui me promettaient le bonheur... les doux sons de votre voix sont parvenus jusqu'à mon oreille... soulevez donc enfin ce voile qui me cache sans doute tant d'attraits. (*à part.*) Je la crois plus embarrassée que moi.

CLARICE.

Cependant!...

FERDINAND.

Vous me l'avez promis.

CLARICE.

Sans doute... je me le rappelle...

FERDINAND, *à part.*

Elle se le rappelle, c'est un peu fort.

CLARICE.

Plus tard, je l'oserai peut-être, mais un voile est un

meuble indispensable dans la position où je me trouve; sous un voile, une femme ose penser et s'exprimer... cela nous donne du maintien et de la hardiesse... sous un voile on ne peut pas lire dans nos regards le sentiment que nous voulons cacher; une rougeur subite ne nous trahit pas malgré nous; nous sommes moins faciles à intimider, à déconcerter, nous voyons et ne sommes pas vues.

FERDINAND.

Pour vous, c'est là le côté désavantageux... (*à part.*) elle parle vraiment fort bien. (*haut.*) Eh bien! sachez donc, madame, que je vous connais, je vous ai vue; vous êtes très jolie! oh! très jolie !... et je n'en étais que plus jaloux!

CLARICE.

Vous, jaloux!..

FERDINAND.

Oui, Madame,... quel est cet homme avec lequel je vous rencontre sans cesse? (*à part.*) Voyons ce qu'elle va me dire.

CLARICE, *très embarrassée.*

Cet homme... Monsieur... c'est mon père.

FERDINAND.

Mais, ce monsieur a tout au plus de dix-huit à vingt ans... et monsieur votre père... enfin, Madame, je puis encore tout oublier, mais voici la première fois que vous daignez m'adresser la parole; du moins est-ce pour assurer mon bonheur?

CLARICE.

Oui, Monsieur, en vous détournant d'un mariage...

FERDINAND.

Je sais ce que vous allez me dire, Madame... que madame Derneval est coquette, n'est-ce pas? on le dit, mais je n'en crois rien.

CLARICE.

Non, Monsieur, je ne prétends pas cela..! mais une sourde-muette!... Songez-vous à quel sort vous vous

condamnez... avec une pareille femme, la vie n'est qu'un isolement.

FERDINAND.

Vous avez raison, Madame, cent fois raison... mais il ne faut pas être égoïste, et je crains que cette pauvre petite femme ne m'aime.

CLARICE, *se retenant de rire.*

Il faut espérer que non, Monsieur.

FERDINAND.

Eh bien! je crois qu'elle m'aime, et beaucoup... jugez de sa douleur... vous figurez-vous sa douleur, Madame?

CLARICE.

Non, Monsieur... mais vous, vous ne l'aimez pas.... une sourde-muette!

FERDINAND.

Il m'est difficile devant vous, Madame, de m'expliquer sur votre rivale; mais malgré ma légèreté apparente, j'ai dû lui rendre justice.

CLARICE.

Mais oubliez-vous que vous avez un rival?... et d'ailleurs, ai-je été remplacée dans votre cœur aussi subitement?

FERDINAND, *à part.*

Voyons, quel nom vais-je lui donner? Eugénie... (*haut avec exclamation.*) Eugénie! n'achevez pas; pour me décider, vous n'aviez qu'à vous montrer... ordonnez de mon sort... je me remets entièrement à votre disposition.

CLARICE.

Eh bien! vous devez aujourd'hui, devant moi, dans l'instant même, déclarer à son oncle que c'est vous qui, volontairement, renoncez à la main de madame Derneval, que vous n'aimez pas... Ceci, je crois, n'altère en rien la verité.

FERDINAND.

Vous le voulez... On vient, vous allez voir si je remplis vos intentions.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, DUMONTEL, EUGÈNE.

DUMONTEL, *en entrant.*

Que vois-je! une femme voilée... c'est sans doute celle dont m'a parlé ma nièce.

FERDINAND, *d'un ton solennel.*

Respectable Dumontel, et vous, Eugène, ami généreux autant que rival susceptible... Ecoutez!

EUGÈNE.

Encore quelque nouvelle folie!

FERDINAND.

Ecoutez! la volonté de mon père me destine à l'hymen d'une jeune et jolie veuve, madame Derneval: bien que par coquetterie, ou que par toute autre raison, elle m'aie long-temps caché une partie des qualités dont le ciel l'a douée... son abord me charme, je lui engageai ma foi, et promis de l'épouser...

DUMONTEL.

Nous savons tout cela.

FERDINAND.

N'interrompez pas... depuis, la jeune dame a pris soin elle-même de me faire apprécier son esprit, le charme de sa conversation... mes yeux avaient été séduits.... mon oreille a été enivrée.

CLARICE, *à part avec dépit.*

Il m'a reconnue!

FERDINAND.

AIR : d'Aristippe.

Oui, j'aurais su me résigner peut-être
Quand, seul, mon père avait dicté ce choix;
Mais puisqu'enfin bientôt j'ai pu connaître
Ses traits charmans, le doux son de sa voix,
Je suis heureux, je suis fier de mes droits.
L'amour fait-il un pareil sacrifice?

Peut-on céder un trésor aussi doux!
Non, non, jamais, adorable Clarice;
(*Il se jette à ses pieds.*)
Cependant, je renonce à vous. (*bis.*)

CLARICE, *ôtant son voile.*

Ah Monsieur! (*à part.*) quelle peur il m'a faite!

DUMONTEL.

Comment, c'est ma nièce!... Ah ça!... on se joue donc de moi ici?

FERDINAND.

C'est à votre tour! (*à Eugène.*) eh bien! quand nous battons-nous? après la noce, n'est-ce pas?

EUGÈNE.

Mon ami, tu es plus généreux que je l'eusse été.... chère Clarice!

DUMONTEL.

Eh bien!... Et moi, qu'est-ce que je fais là?

FERDINAND.

Vous faites comme à Algésiras; je commande la manœuvre, pour vous, vous n'avez plus qu'à approuver.

DUMONTEL.

Mais, corbleu!

CLARICE.

Ah! mon oncle, bas les armes... j'espère que cette fois vous êtes vaincu... c'est M. Ferdinand qui a renoncé.

VAUDEVILLE.

AIR: Vaudeville de Belphégor.

FERDINAND.

D'un hymen qui m'aurait charmé
J'ose croire que j'étais digne;
Mon ami de vous est aimé,
Sans murmurer je me résigne. (*bis.*)
Je cède au vœu de votre cœur,
Mais puisqu'Eugène me remplace,
Pour assurer votre bonheur
Qu'il ne cède jamais sa place.

EUGÈNE.

En fait d'hymen, c'est l'intérêt
Dont l'influence est la plus forte :
Sur l'amant qu'on aime en secret
Souvent un financier l'emporte. (*bis.*)
Mais chacun triomphe à son tour;
L'hymen a plus d'une disgrace,
Peu de temps après à l'amour
La finance cède sa place.

DUMONTEL.

Quelquefois pour un peu d'argent
L'opulence, quand on l'appelle,
Confie au courage indigent
Le poste désigné pour elle;
Mais troublant notre heureuse paix,
Si la guerre un jour nous menace,
Riches, pauvres, tous sont Français;
Nul ne voudra céder sa place.

FERDINAND.

A la gloire l'argent conduit,
De génie on peut faire emplète;
N'eussiez-vous jamais rien produit,
Qu'importe, la gloire s'achète.
Voulez-vous la célébrité?
Voulez-vous un rang au Parnasse?
Nos marchands d'immortalité
Au plus offrant cèdent la place.

CLARICE, *au public.*

Par hasard n'auriez-vous pas vu
Un être à l'air dur et caustique,
Aux mains froides, au souffle aigu?
Ce monstre-là, c'est la critique.
Dans la salle s'il veut s'asseoir,
Messieurs, repoussez-le de grace :
Serrez vos rangs, surtout ce soir
N'allez pas lui céder la place.

(*Nota.* Tout le monde reprend chaque dernier vers.)

FIN.

L'AUVERGNATE

OU

LA PRINCIPALE LOCATAIRE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Théophile Marion

PAR MM. DUMERSAN, GABRIEL ET BRAZIER

Représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 26 Avril 1826.

PARIS,

CHEZ { J.-N. BARBA, ÉDITEUR, Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français. Et DUVERNOIS, Libraire, cour des Fontaines, passage d'Henri IV.

1826.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MICHELINE, auvergnate, fruitière et principale locataire.	Mlle. FLORE.
BÉNÉDY, son prétendu, jeune auvergnat	M. FÉRÉ.
HENRY, peintre, locataire de Micheline	M. BERCOUR.
M. LE ROC, propriétaire.	M. EMILE.
Mme. DURAND, vieille veuve rentière, bavarde et méchante.	Mme. GUILLEMIN.
JÉROME, commissionnaire. . . .	M. HYPOLITE.
Une Petite Fille	Mlle. AUGUSTINE.

La Scène se passe à Paris.

Nota. S'adresser pour avoir la partition, à M. Hus-Desforges, chef d'orchestre du théâtre du Vaudeville.

IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
Rue du Faubourg Montmartre, n. 4.

L'AUVERGNATE

COMEDIE-VAUDEVILLE.

Le théâtre représente une place publique. A droite, la boutique de Micheline, dont la devanture est garnie de fruits, de légumes, etc.; à gauche, une maison en saillie avec cette inscription au coin: RUE DU PUITS QUI PARLE; *au fond, la boutique d'un marchand de vin.*

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DURAND, *tenant à la main un petit pot de crême, un colifichet et un panier sous le bras.*

Voilà ma petite provision du matin, la crême pour moi et Bibi, le colifichet pour Fifi, les gimblettes pour Zizi.... Ah! il faut que je prenne chez la fruitière des légumes pour mon pot au feu et une botte de mouron... Une maîtresse de maison doit penser à tout le monde; ces pauvres petites bêtes me tiennent compagnie, c'est mon unique société depuis que j'ai eu le malheur de perdre M. Durand... Epoux adoré! va, tu peux te flatter que je pense à toi... Quelle perte j'ai faite là... un si bon employé!... (*Elle soupire.*) Ah!

Air : *Chaque soir au boul'vard du Temple.*

Il était dans une assurance,
Premier commis depuis deux ans,
Ça d'vait lui donner l'espérance
De vivre encor un bon bout d' temps.
Voyez donc un peu c' que nous sommes,
Dans ses bureaux à tout moment
Il assurait la vi' des hommes
Et mourut presque subit'ment.

Allons chez la fruitière, Micheline? où est-elle donc cette auvergnate?

UNE PETITE FILLE *sortant de la boutique.*

La bourgeoise? elle est en tournée chez les locataires, parce que c'est aujourd'hui le terme.

Mme DURAND.

Ah! oui, c'est le quinze; moi j'ai payé le huit. Dire qu'une fruitière est principale locataire d'une des plus belles maisons du faubourg St. Jacques, tandis que moi, j'aurais plus de représentation et de considération; il faut que j'en parle au nouveau propriétaire qui vient d'acheter cette maison, M. le Roc.

SCÈNE II.

Mme DURAND, HENRI, *un tableau sous le bras.*

Mme DURAND.

Ah! ah! voilà le voisin de dessus mon carré! d'où vient-il donc si matin? Bon jour, voisin...

HENRI, *tristement.*

Ah! bonjour, madame Durand.

Mme DURAND.

Vous êtes sorti de bien bonne heure aujourd'hui, monsieur Henri?

HENRI.

Oui, j'avais affaire.

Mme DURAND.

Et comment va la petite accouchée? Un gros garçon, un premier enfant, comme on rend fier! Je n'ai pas eu ce bonheur-là avec M. Durand, moi, j'ai ignoré le bonheur maternel.

HENRI, *à part, soupirant.*

Le bonheur!

Mme DURAND.

Qu'est-ce donc? vous avez l'air triste, ne seriez-vous pas heureux? vous avez une si jolie petite femme, et vous l'aimez bien? hein?

HENRI.

Si j'aime ma femme!...

Mme DURAND.

Un mariage d'amour, n'est-ce pas... point de fortune... et les embarras du ménage!...

HENRI, *avec abandon.*

Ah! ma bonne voisine, vous avez de l'expérience; je puis vous confier mes peines. Oui, je me suis marié par amour, malgré mon père, je n'ai que mon travail pour vivre. Si vous aviez parmi vos connaissances quelqu'un qui voulût se faire peindre?....

Mme DURAND.

Ça se trouve bien: puisque vous n'avez rien à faire, pour vous amuser faites mon portrait, vous mettrez Bibi sur mes genoux, Zizi à mes pieds, et Fifi sur mon doigt.

HENRI.

Comme voisine je ne vous prendrai pas cher.

Mme DURAND.

Comment, pas cher?

HENRI.

Et pour deux cents francs!...

Mme DURAND *s'écriant.*

Deux cents francs! y songez-vous? un quartier de mon revenu: j'ai vu sur les boulevards de très-jolis portraits à six francs, à l'huile, grands comme ça.... Deux cents francs! J'ai cru, comme voisin, que vous vouliez me peindre gratis...

HENRI.

Je vous suis obligé de la préférence. Si je pouvais attendre l'exposition, je suis sûr que mon tableau y ferait de l'effet; mais je suis pressé, ce terme que je devais payer il y a huit jours....

Mme DURAND.

Est-ce que Micheline vous tourmente?... Ah! cette auvergnate est d'une rigidité pour les locataires; moi qui suis solvable, Dieu merci, le huit, à midi sonnant, elle sonnait à ma porte.

HENRI.

Il ne faut pas lui en vouloir, elle est en principale locataire et responsable...

Mme DURAND.

C'est une arabe... Si j'étais à sa place, moi...

HENRI.

Micheline est bonne et obligeante...

Mme DURAND.

Oui, pour certaines personnes!... Vous êtes bien dans ses papiers, vous;... elle fait crédit aux jeunes gens, quand ils sont jolis garçons.

HENRI, *avec chaleur.*

Ah! madame Durand, pouvez-vous parler ainsi de Micheline? une si bonne fille.

Mme DURAND.

Eh! mon Dieu, comme vous prenez feu... Est-ce que?... mais au fait cette grosse fille a vraiment des prétentions... Je me rappelle que vous allez souvent dans son arrière boutique.

HENRI, *fâché.*

Madame Durand, vous êtes une mauvaise langue. (*Il lui tourne le dos*).

Mme DURAND.

Moi, une mauvaise langue, ah! par exemple...

HENRI, *sans l'écouter.*

Duval m'avait promis de tâcher de placer mon tableau à la Société des amis des arts. Si j'allais le voir, il est encore de bonne heure..... je serais de retour avant midi... et ce baptême!.. Ah! j'en perdrai l'esprit. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Mme DURAND.

Moi, mauvaise langue, parce que je suis franche, que je dis la vérité... Eh bien! oui, Micheline, dans sa grosse tournure montagnarde, a de la coquetterie; ce jeune homme se dérange pour elle, et je parlerai au propriétaire: M. le Roc est un homme de mœurs et de probité!... Il lui donnera congé et je serai principale locataire à sa place. C'est très-commode, parce qu'on augmente les loyers des autres, et qu'on se trouve logée pour rien. Ah! la voilà... faisons-lui bonne mine.

SCÈNE IV.

Mme DURAND, MICHELINE, JEROME, *ces derniers sortent de la maison de M. le Roc, au bas de laquelle est la boutique de Micheline.*

JÉROME.

Vous êtes bien bonne, mamzelle Micheline, c'est qu'on a des momens d'embarras... et vous êtes une brave fille.

MICHELINE, *avec bonhomie.*

Et laissez donc, Giérôma ! Vous êtes j'un honnête homme, est-che que je ne vous connais pas ? vous me rembourcherez cha à la première occasion, ou bien vous me ferez des commissions pour la peina.

Mme DURAND.

Encore un qui ne peut pas payer son loyer ?

JÉROME.

Non : madame Durand, ce n'est pas ça, je suis un homme d'ordre, mais on a quequ' fois du malheur, et mamzelle Micheline m'a prêté de quoi acheter une scie et un chevalet, parce qu'on m'a volé les miens l'autre jour.

Mme DURAND, *sèchement.*

Elle est bien généreuse...

MICHELINE.

Ah ! c'hest bien peu de chose, qu'est-che que vous avez béjoin de dire cha, Giérôma !

JÉROME.

On ne saurait dire le bien trop haut ; adieu, mamzelle Micheline, en vous remerciant ; si vous avez besoin d'un coup de main, Jérôme est là, toujours à votre service.

Il sort.

SCÈNE V.

MICHELINE, Mme DURAND.

Mme DURAND.

C'est un ivrogne ; on lui aura volé sa scie et son chevalet à la porte de quelque cabaret...

MICHELINE.

Quand un pauv' ouvrier a bien travailla et qu'il a de la fatigua, un bon verre de vin lui est utile...

Mme DURAND.

C'est cela, encouragez le vice et l'ivrognerie, c'est bien, donnez-moi un petit paquet de légumes pour mon pot au feu, et une botte de mouron pour Fifi.

MICHELINE.

Ah ! je preste mon argent aux hommes, et vous dépensez le vostre pour les animaux, vous...

Mme DURAND, *sèchement.*

Gardez votre conseil pour vous, l'Auvergnate !... d'ailleurs les hommes sont souvent ingrats, et les animaux ne le sont pas...

Air : *De ce baiser.*

Monsieur Durand n'est plus près de Brigitte,
Pour lui donner le baiser du matin,
Je le revois dans mon petit serin
Lorsqu'il me dit : maîtresse, baisez vite.

MICHELINE, *riant.*

Ha ! ha ! ha ! vous me faites rire... un cherin et un mari, cha fait une fameuse différence.

Mme DURAND, *vivement.*

Qu'en savez-vous? puisque vous n'êtes pas mariée...

MICHELINE.

Ah ! qu'est-che que cha fait? ne dois-je pas j'épouser mon bon petit Bénédy... et quand je chuis partie du pays, est-che que vous croya qu'il ne m'a pas donna un bon petit baijea, bien appuya, mais en tout bien, tout honneur, dà...

Mme DURAND.

Un baiser avant le mariage ; quelle horreur ! et un baiser d'auvergnat, encore.

MICHELINE.

Air : *Vaud. de l'opéra comique.*

Madam' Durand, n' plaisantez pas,
Plus que vous j'avons d'la franchise,
Et les baisers des Auvergnats
Val'nt mieux qu' les vôtr's quoiqu'on en dise.

J'avons p't'être un peu d' naïv'té,
Mais dans un pays comm' le nôtre,
On ne s'embrass' pas d'un côté
Pour se déchirer d' l'autre.

Pauvre Bénédy, il est à Pont-Gibaut, notre ville natale, où il finit son apprentissage de chaudronnia; mais il va venir s'établir à Paris, et je l'attends, peut-être demain, peut-être aujourd'hui.

Mme DURAND, *s'adoucissant.*

En vérité! j'en serais fort aise... cela fera une noce...

MICHELINE.

S'il était arrivé aujourd'hui, chè pauvre Bénédy, il aurait été mon compère.

Mme DURAND.

Votre compère?

MICHELINE.

Eh! ben, est-che que vous ne savez pas que c'hest moi que je chuis la marraine de che petit enfant qu'on va baptiser aujourd'hui?

Mme DURAND.

L'enfant du peintre?

MICHELINE.

Oui, de monsieur Henry, che bon jeune homme; il m'a pria de cha, et j'ai acchepté avèque bien du plaisir.

Mme DURAND, *à part.*

Ah! mon Dieu, prendre une fruitière pour marraine!

MICHELINE.

Plaît-il?

Mme DURAND, *vivement.*

Je me parle à moi-même. (*à part.*) C'est un affront qu'il me fait: moi, sa voisine, porte à porte, à qui il a mille obligations. Car je suis obligeante, et à tout moment ils me dérangent: c'est pour allumer leur chandelle, pour m'emprunter de l'eau... et puis on frappe à ma porte pour la leur... je réponds, je ne suis pourtant pas leur servante... (*haut.*) Qui est-ce qui est parrain?

MICHELINE

Et puisque je vous dis qu'il n'y en a pas encore.

Mme DURAND.

Ah! c'est vrai... ça fera un pauvre baptême, je n'ai

plus tant de regrets... ah ! çà, je cause, je cause, moi, et mes bêtes qui m'attendent.

MICHELINE, *lui donnant des légumes.*

Voilà che que vous m'avais demanda.

Mme DURAND.

Et voilà votre argent, vos trois sous, je paye toujours comptant, moi, ma petite, je ne demande pas de crédit, entendez-vous ? (*à part, en s'en allant.*) Elle ne peut pas faire la généreuse avec moi, ça la vexe ; comme elle est vexée, l'auvergnate. *Elle sort.*

SCÈNE VI.

MICHELINE seule.

Elle est méchante, chette madame Durand, ah ! ne nous j'occupons pas d'elle ! j'ai assez affaire aujourd'hui, je vais fairema toilette pour le baptême... et puis M. Leroc, le propriétaire, qui va venir faire sa tournée pour toucher ses loyers. Je les ai tous reçus, excepté celui de M. Henri. Pauvre jeune homme ! il a été malade et n'a pas pu travailler, et puis cha femme qui accouche... mais ch'est honnête et cha ne voudrait pas faire du tort à personne. Ah ! voilà M. Leroc, c'hest un brave homme, c'hest dommage qu'il soit avare.

SCÈNE VII.

MICHELINE, monsieur LEROC.

LEROC.

Bonjour, Micheline.

MICHELINE.

Bonjour, mossieu Leroc, et qu'est-che que vous j'avez donc ? je vous trouve l'air tout ébouriffé.

LEROC.

Oui, je suis d'une colère ! ah ! qu'on est malheureux d'avoir des propriétés, des maisons...

MICHELINE, *riant.*

Bah ! je voudrais bien avoir che malheur-là, moi.

LEROC.

Ah ! Micheline, on voit bien que vous ne savez pas ce que c'est.

Air :

Je regrette que mes fonds
Soient placés sur des maisons,
Mon argent, à présent,
Ne me rend que neuf pour cent.
Et les réparations,
Et les impositions,
Assurances, portiers,
Me mangent tous mes loyers.

La chose est bien claire,
Un propriétaire
Parait riche, et pourtant,
Si l'on calcule un instant,
Il l'est moins, ma chère,
Que le locataire
Qui ne prend à ses frais
Qu'un appartement tout frais.

L'un veut que dans son grenier
On mette un petit papier,
L'autre veut, pour raison,
Une alcôve, une cloison,
L'un a des chiens et des chats
Qui causent mille dégâts;
D'autres ont des enfans
Effroi des appartemens!

Paul se plaint de sa serrure,
Dont la gâche n'est pas sûre,
Pierre, en m'accostant, m'assure
Qu'il pleut dans son lit.
Celui-là, toute l'année,
Me dit que sa cheminée,
Qu'on a vingt fois ramonée,
Fûme jour et nuit.

Ah ! c'est une indignité !
Je ne sais, en vérité,
Si je tiendrai long-temps
A loger de pareils gens ;
Au lieu d'augmenter mon bien,
En honneur, j'y mets du mien :
Heureux ceux qui n'ont pas
Quatre maisons sur les bras !

MICHELINE.

Qu'est-che qu'il vous est donc arriva ?

LE ROC.

Je viens de ma maison de la rue de l'École-de-Médecine. Elle est louée par un homme qui y loge en garni des étudians de toute espèce, il faut voir en quel état est cette prétendue maison garnie ! des lits de sangle, des commodes de noyer sans tiroirs, des livres déchirés, des fragmens de squelettes ; il n'y a pas dans la maison de quoi répondre d'un terme, aussi je viens de donner congé à la médecine et à la chirurgie, qui finirait par disséquer toute ma maison.

MICHELINE.

Vous j'avez bien fait, moi j'ai soin de louer à des perchonnes comme il faut.

Air : *Du carnaval de Béranger.*

J' loge au premier un vieux préteur sur gages.

LE ROC.

Je crois qu'on peut compter sur son loyer.

MICHELINE.

Puis au second je loge deux ménages
De bons rentiers...

LE ROC.

Vous allez m'effrayer !

MICHELINE.

J' loge au troisième un maître d'écriture :

LE ROC.

Montez le huit et très-exactement.

MICHELINE.

Au quatrième un peintre en miniature,

LE ROC.

J'aimerais mieux un peintre en bâtiment.

MICHELINE.

Ah! c'est un bien honnête jeune homme, un petit ménage bien intéressant.

LE ROC.

C'est possible.... Ah! çà, Micheline, je viens chercher mes loyers.... c'est aujourd'hui le quinze, l'exactitude est l'âme des affaires....

MICHELINE.

C'hest vrai.... mais escusa, monsieur le Roc, il n'est pas encore midi, et le terme n'est exigible qu'à cette heure-là.

LE ROC.

Micheline, vous répondez de tout, je ne suis propriétaire de cette maison que depuis six mois, mais je veux la mettre sur un bon pied.

MICHELINE.

Soyez tranquille.... Ah! dites donc, monsieur le Roc, je pense à une chose, vous devriez faire faire votre portrait....

LE ROC, *avec humeur.*

Par votre peintre du quatrième, n'est-ce pas? Non, car j'ai en horreur les peintres et la peinture....

MICHELINE.

Pourquoi cha? chest pourtant ben gentil?

LE ROC, *de même.*

C'est la peinture qui m'a perdu mon fils.

MICHELINE.

Comment, vous j'avez un fils, mosieur le Roc?

LE ROC.

Oui, un mauvais sujet qui aurait fait sa fortune et qui, au lieu de cela, a pris le goût des beaux arts; il allait travailler dans un atelier, au lieu de se rendre chez l'avoué où je l'avais mis; là, Monsieur est devenu amoureux de la fille de son maître, une fille qui n'avait rien, et il l'a épousée malgré moi, aussi je ne veux plus le voir.

MICHELINE.

Comment, mochieu le Roc, vous avez chassé votre fils de chez vous ?

LE ROC.

Un fils désobéissant!

MICHELINE.

Et où est-il maintenant?

LE ROC.

Je ne veux pas le savoir.

MICHELINE.

Et c'hil était malheureux?

LE ROC.

Ce serait sa faute.

MICHELINE.

Vous ne viendriez pas à son secours?

LE ROC.

Non, parbleu!

MICHELINE, *à part*

Quel rapprochement!... Et-cheque che cherait?

LE ROC.

Ah! çà, Micheline, faites vos recouvremens et à midi....

MICHELINE.

C'hest entendu, et même pas plus tard, parche que je dois être marraine aujourd'hui.

LE ROC.

Ah! diable, j'espère que vous me donnerez des dragées.... Micheline (*lui prenant la main*). Hé! hé! hé! Micheline, vous êtes une fille honnête.... A midi, Micheline!...

Air : *du tra la la.*

A midi (*bis*)
Que mon argent soit ici;
A midi (*bis*)
Que tout cela soit fini.
Ma chère, tous les trois mois;
Aussitôt que j'aperçois
Des locataires polis,
Je les salue et leur dis:
A midi (*bis*)
Voyez donc quel teint fleuri!
Voyez ce bras arrondi!
Voyez cet air réjoui!

Ah ! d'honneur, je suis ravi.

(*Prenant les mains de Micheline avec transport.*)

Micheline ! Micheline ! je n'y tiens pas. (*Il s'éloigne d'elle*). Allons nous-en, car cette-fille là me ferait tout oublier.... (*Haut.*)

A midi *(bis)*
Que mon argent soit ici
A midi *(bis)*
Que tout cela soit fini.

Que tout cela sort fini.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

MICHELINE, *seule.*

Est-il drôle donc, le vieux propriétaire.... Mais je pense à une chose ! ce qu'il vient de me dire de ce jeune peintre, de ce mariage d'amour.... Ah ! il faut que je tire ça au clair.... Si c'était lui, et si je pouvais rendre service à mochieu Henri, justement que le voilà.

SCÈNE IX.

MICHELINE, HENRI.

HENRI, *d'un air triste.*

Point d'argent.... Ah ! vous voilà, Micheline....

MICHELINE.

Bon jour, mochieu Henri, m'apportez-vous votre loyer ?

HENRI.

Eh ! mon Dieu non, je suis désolé....

MICHELINE.

Ne vous désola pas pour chela.

HENRI.

C'est qu'on dit que le propriétaire de cette maison est sévère....

MICHELINE.

Oui, mais il ne vous fera pas déménager.... Est-ce que vous croya que je ne peux pas vous avança une centaine de francs. (*Avec intention*). Qu'est che que

cha fait à mochieu le Roc, pourvu qu'il touche son argent.

HENRI, *surpris.*

M. le Roc, dites-vous? Quoi, le propriétaire de cette maison est M. le Roc?

MICHELINE.

Est-cheque vous le connaicha.

HENRI.

Air : *Vaud. du Dimanche à Passy.*

Que venez-vous de me dire?
Ce nom fait battre mon cœur.
Micheline, il faut m'instruire,
Il y va de mon bonheur.
Je crains tout assurément,
Voilà son signalement :
Un air brusque et sans façon,

MICHELINE.

Et deux ailes de pigeon.
Je le r'connaîtrais d'un' lieue.

HENRI.

Il doit avoir cinquante ans?

MICHELINE.

Oui, monsieur, avec un' queue
Des yeux noirs et des ch'veux blancs.
Propriétaire exigeant,
Pour fair' valoir son argent,
Il doit venir à midi.

HENRI.

Ah! plus de doute c'est lui.
Quoi, je loge chez mon père!
Pour éviter son courroux,
Je déménage, ma chère!

MICHELINE.

Chez lui, n'êt's-vous pas chez vous?

HENRI.

Grand dieux! quand il apprendra
Mon mariage.

MICHELINE.

Il l'approuv'ra.

HENRI.

Mon fils !

MICHELINE.

Il le r'connaîtra.
Je me charge de tout ça.

HENRI.

Quoi, vous obtiendrez ma grâce ?

MICHELINE.

Pour vous je puis tout oser,

HENRI, *avec abandon.*

Il faut que je vous embrasse.

MICHELINE.

J' n'avons rien à vous r'fuser. (*3 fois.*)

SCÈNE X.

Les Mêmes, Mme DURAND, *sortant de la maison.*

Mme DURAND *les apercevant.*

Ah ! qu'est-ce que je vois là ?

MICHELINE.

Voici votre voisine, c'est une bavarde... Allons chez vous... je veux embrasser votre femme et le petit bambin.

Mme DURAND, *à part.*

Ils s'en vont ensemble. (*Haut.*) Dites donc, Micheline ?

MICHELINE.

Ah ! nous n'avons pas le temps, nous avons affaire tous deux. (*Elle prend lourdement le bras d'Henri et sortent*).

SCÈNE XI.

Mme DURAND *seule.*

Ils ne se gênent pas, quelle moralité !... Fiez-vous donc à ces Montagnardes que l'on dit si franches, si naïves, elles sont comme les autres.

Air : *Vaud. de la Loge du portier.*

De son pays *(bis)*
A pied cela vient pour faire
Fortune à Paris ;
Ça s'établit d'abord fruitière,
Ça vend des choux et du charbon,
Mais qu'il vienne un joli garçon,
Avec cette grosse ignorance,
Cette prétendue innocence,
Ça vous a plus d'un amoureux....
J'ai des yeux (*bis*)
Taisons-nous (*bis*) j'ai des yeux.

Même air.

Si je voulais *(bis)*
La critiquer et médire
Comme j'en dirais,
Mais moi je n'aime pas à nuire.
Chaque matin, je vois pourtant
Entrer ce peintre lestement.
Souvent c'est le propriétaire,
Et quand chez elle avec mystère
Il en entre un, il en sort deux !...
J'ai des yeux *(bis)*
Taisons-nous *(bis)* j'ai des yeux.

SCÈNE XII.

Mme DURAND, BENEDY.

BÉNÉDY, *un sac sur le dos et un bâton à la main. Il entre en chantant.*

Air : *Et vivent vivent les bons paysans.*

J'avons quitté notr' montagne,
Et je v'nons pédestrement
Pour épouser notr' compagne
Qui m'attend bien chagement.
Chez nous après le mariage
On s'aim' bien plus qu'auparavant.
Ici c'est l' contrair' et souvent

On s' quit' après six mois d' mariage.
Mais vivent vivent les bons auvergnats !
Ce sont des gas
Qui ne s' trahissent pas,
Et vivent, vivent les bons auvergnats.

Mme DURAND, *à part.*

Allons, encore un baragouineur... On n'entend que des charabias dans ce quartier St.-Jacques.

BÉNÉDY, *l'apercevant.*

Excusa, madame, pourriez-vous me dire mon chemin?

Mme DURAND, *sèchement.*

Où allez-vous ?

BÉNÉDY.

Voilà l'adresse par écrit : *rue des Poules, au coin de la rue du Puits qui parle.*

Mme DURAND.

Eh! bien, vous y êtes.

BÉNÉDY, *saluant.*

Merchis, madame; puisque vous êtes si complaisante, pourriez-vous m'indiqua ma paysa?

Mme DURAND.

Votre payse?

BÉNÉDY.

Oui, mademoiselle Micheline, ma bonne Micheline, une fruiquière.

Mme DURAND.

Tenez, voilà sa boutique.

BÉNÉDY, *allant vers la boutique.*

Oh! oui, je vois les pommes de Rambour! cha me la rappela. (*Il indique ses joues.*) Où che qu'elle est que je l'embrache?

Mme DURAND, *avec une intention marquée.*

Elle n'est pas chez elle pour le moment; mais si vous avez bien envié de l'embrasser, ayez un peu de patience, elle ne vous refusera pas...

BÉNÉDY.

Je crois bien!

Mme DURAND.

Elle ne refuse personne.

BENEDY.

Hein! qu'est-ce que vous dites?

Mme DURAND.

Je ne crois pas me tromper, vous êtes son prétendu; monsieur Bénédy?

BENEDY.

Si j'en étais capable, pour vous chervir... mais parlez-moi de ma future.

Mme DURAND.

Pauvre jeune homme, ça vient ici avec la candeur de ses montagnes, à pied, l'amour dans le cœur et le sac sur le dos.

BENEDY.

Comme vous voya.

Mme DURAND.

Ça ne connaît pas les piéges de la capitale.

BENEDY.

Je ne connais rien.

Mme DURAND.

La démoralisation...

BENEDY, *ne comprenant qu'à demi.*

Ah! chà, quoi que vous me chanta donc?

Mme DURAND.

Les fruits de l'ambition et du luxe.

BENEDY, *regardant la boutique de Micheline.*

Qu'est-ce que ces fruits là? Est-ce qu'il y en a dans la boutique de Micheline?

Mme DURAND.

Oui, malheureusement! j'ose espérer, jeune homme, que vous arrivez à temps pour la retirer du précipice.

BENEDY.

Ah! s'il en est encore temps, je ne veux pas qu'elle demeure davantage ici, je la ramènerai à Pont Gibaut.... Chependant je ne peux pas la choupchonna... Expliquez-vous mieux, madame, qu'est che qu'il y a donc à dire sur le compte de Micheline?

Mme DURAND.

Eh! dame! ça n'est peut-être pas grand chose... mais les apparences...

BENEDY.

Prenez-y garde au moins, c'hest que nous autres

montagnards, nous n'entendons pas raillerie là-dechus, et chi quelqu'un avait accusa injustement ma Micheline.... Foi d'homme il pacherait mal son temps!

Mme DURAND *effrayée.*

Aussi je ne l'accuse pas... je dis seulement qu'elle est inconséquente... (*A part.*) Allons-nous en, ces diables d'auvergnats, ça n'entend rien.

BENEDY, *la prenant par la main.*

Ah! vous ne vous en irez pas... Je veux être éclairchi de ce que vous m'avez dit là.

Mme DURAND *criant.*

Voulez-vous me lâcher, qu'est-ce que c'est donc que ça, je vais appeler la garde... Il a des mains dures comme des étaux.

BENEDY.

Air : *Quand papa lapin.*

Vous ne vous en irez pas,
Je hais la médisance,
Quand on n' prouve pas c' qu'on avance,
On s' met dans l'embarras.

M' DURAND.

De votre Mich'lin' je n' dis pas tout c' que j' pense,
Car on n' doit pas juger sur l'apparence.

BÉNÉDY.

Vous ne vous en irez pas, etc.

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, JEROME, *entrant sur la fin du couplet un chevalet et une scie à la main. Apercevant Bénédy, il prend son bâton pour venir au secours de madame Durand.*

JEROME, *avec force.*

Eh! bien, qu'est-ce que c'est donc que ça?

Mme DURAND.

C'est un homme qui veut me faire violence.

JEROME, *levant son bâton.*

Eh! dites donc, l'ami, voulez-vous bien laisser c'te bourgeoise là, vous?

BENEDY, *levant aussi son bâton.*

Eh ! qu'est che que cha vous fait vous?

JÉROME.

Est-ce que vous avez le droit d'insulter le monde?

BENEDY.

Je ne l'inchulta pas, je veux qu'elle parla...

JEROME.

Ah! bon, si ce n'est que ça, vous n'aurez pas de peine, c'est une des bonnes langues du quartier, mais lâchez-la, ou morb'eu!

Mme DURAND.

Oui; lâchez-moi...

BENEDY.

Parlerez-vous?

Mme DURAND.

Oui, oui, je parlerai. (*Elle se rapproche de Jérôme, et lui dit tout bas.*) Jérôme, tenez-le bien, je me sauve.

(*Elle s'enfuit.*)

SCÈNE XIV.

BENEDY, JEROME.

BENEDY, *à Jérôme qui le tient.*

Ah! vous la faites échappa, cha n'est pas brave.

JEROME.

Qu'est-ce que vous lui voulez à c'te femme?

BENEDY, *s'asseyant sur un banc de pierre en pleurant.*

Elle m'a donna un coup dans le cœur.

JEROME.

Pas possible!

BENEDY.

Dita-moi, mon brave homme, vous qui êtes du quartier connaichez-vous Michelina?

JEROME.

La fruiquière? Si je la connais? oui, et pour une brave fille, dà.

BENEDY.

Eh! ben, si vous chaviez ce que cette langue de femme m'a conta!

JÉROME.

Des propos de femme!... c'est ça qui vous inquiète... (*Fixant Bénédy.*) Mais, dites donc, vous n'êtes pas bien... vrai, votre figure est toute renversée, il faut prendre quelque chose.

Air : *de Préville et Taconnet.*

Pour tous les maux le remède est de boire;
Mon camarade, avec trois litres d' vin,
Je m' charge ici de chasser d' votr' mémoire,
L'objet cruel qui vous caus' tant d' chagrin;
V'nez avec moi, vous n'y pens'rez plus d'main.

BÉNÉDY.

Mon cher ami, quoique j' sois à la veille,
De perdre hélas! cell' que mon cœur aimait,
J' m'en vas toujours vous suivre au cabaret,
Mais j' vous préviens qu' je n' boirai qu'un' bouteille,
Car je n' veux pas l'oublier tout-à-fait.

Ah! j'ai besoin de remettre mon cœur; mais je ne veux pas que che choit vous qui paya.

JÉROME, *remontant la scène avec lui.*

Comment! vous voudriez?... Ah! ben, soyez tranquille, nous n'aurons pas de dispute là-dessus.

(*Ils entrent au cabaret.*)

SCÈNE XV.

Les mêmes, M. LE ROC.

LE ROC, *appelant.*

Hé! Jérôme! Jérôme!

JÉROME, *sur la porte du cabaret.*

Plaît-il, M. Le Roc?

LE ROC.

Dans un instant, j'aurai peut-être besoin d'un porteur.

JÉROME.

Je suis à vos ordres, M. Leroc; tenez, vous me trouverez au petit Bacchus.

SCÈNE XVI.

LE ROC, *seul.*

Au cabaret, ça boit tout ce que ça gagne, et même ce que ça ne gagne pas, et ça trouve le bonheur ; quand je pense que j'ai commencé comme ça ; je suis arrivé de Clermont en sabots, et, à force de travail et d'économie... Enfin, je suis riche, et pourtant je ne suis pas heureux ; c'est l'absence de ce mauvais sujet de Henri qui m'afflige toujours. Tandis que je m'occupais de travaux solides, monsieur passait son temps au Muséum ; et quand j'allais l'y sermoner, il me tournait le dos pour admirer Mlle Galatée ou M. Apollon. Ah! que les pères sont par fois malheureux! (*Il soupire.*)

SCÈNE XVII.

LE ROC, MICHELINE.

MICHELINE, *sortant de sa boutique, en riche toilette d'Auvergnate.*

Allons, me voilà prête ; comme cha je ne ferai pas attendre. (*Apercevant M. Le Roc.*) Vous voilà déjà de retour. Pourquoi donc cet air triste, un homme riche comme vous?

LE ROC.

Ah! la richesse ne fait pas le bonheur. (*Tirant sa montre.*) Il est midi, ma bonne Micheline!

MICHELINE.

Vous vena chercha vostre argent?

LE ROC, *en soupirant.*

Oui, Micheline! je viens le chercher ce misérable argent.

MICHELINE, *malignement.*

Et chil n'était pas j'encore prêt...

LE ROC, *sévèrement.*

Comment! pas encore prêt? Micheline, pas de mauvaises plaisanteries.

MICHELINE, *de même.*

Chi tous mes locataires ne m'avaient pas payée?

LE ROC.

Ce sera une leçon pour vous, et vous donnerez congé à ce mauvais locataire.

MICHELINE.

Oh! je ne crois pas, vous ne le voudriez pas,..

LE ROC.

Si, parbleu! je parie que c'est votre peintre du quatrième.

MICHELINE.

Ne pariez pas, vous gagneriez... Allons, ne vous fâchez pas; votre argent, il est tout prêt, je vas vous le donna;... mais il faut que vous me fachiez un plaijir.

LE ROC, *se déridant.*

Un plaisir, Micheline? volontiers; et vous dites que mon argent est prêt?...

MICHELINE.

Là, dans mon arrière boutique, dans le tiroir de ma commode.... mais regardez-moi donc... Est-ce que vous ne voyez pas comme je chuis brave?

LE ROC.

Si fait, vous avez un air de conquête... (*Avec convoitise.*) Micheline, vous êtes belle fille, au moins.

MICHELINE.

Ah! la jeunesse, la beauté du diable; et puis le sang de l'Auvergna est beau.

LE ROC, *avec enthousiasme.*

Oui, superbe sang, il coule aussi dans mes veines...

MICHELINE.

Bah! est-ce que vous êtes compatriote?

LE ROC.

De Clermont, rien que ça.

MICHELINE.

Ah! vous j'êtes auvergnat aussi.

LE ROC.

Et j'ai toujours conservé l'amour de la patrie, c'est pour cela, Micheline, que je vous ai donné de préférence la location de ma maison...

MICHELINE, *faisant la révérence.*

Merci, mochieu Leroc.

LE ROC.

Parce que je connais la probité de nos montagnes.

MICHELINE.

Eh bien! mochieu Leroc, vous m'encouragea à vous faire une demanda...

LE ROC.

Parlez, Micheline.

MICHELINE.

Vous voya ma toilette, chest que je chuis marraine.

LE ROC.

Vous me l'avez dit tantôt.

MICHELINE, *avec hésitation.*

Oui, mais chest que je n'ai pas de compère...

LE ROC.

Eh bien?

MICHELINE, *de même et faisant la révérence.*

Et si vous vouliez me faire l'honneur...

LE ROC.

Ah! diable, Micheline, c'est que ça coûte cher ces cérémonies-là...

MICHELINE.

Eh non, mochieu Leroc.

LE ROC.

Il faut donner à la marraine des gants...

MICHELINE.

Du tout, j'ai mes mitaines de poil de lapin.

LE ROC.

Des boites de dragées...

MICHELINE.

Est-ce que je mangia de cha? mes dragées à moi, ce sont des pommes de terre...

LE ROC.

Vous avez raison, c'est un précieux tubercule!.. mais les fiacres?...

MICHELINE.

Nous irons à pied à la municipalité.

LE ROC.

Tout cela est fort bien; mais... il faudra faire un cadeau à l'accouchée.

MICHELINE.

Il ne vous ruinera pas.

LE ROC.

Air : *Voulant par ses œuvres.*

Mais quand on est parrain, ma chère,
On contracte un engagement,
Qui dit parrain dit presque père
Et je refuse nettement.

MICHELINE.

Ces époux pour ce bon office
Ne vous demand'raient qu' votre amitié?

LE ROC, *réfléchissant.*

Point de cadeaux, aller à pié,
Je puis leur rendre ce service.

MICHELINE.

C'est si gentil, un filleul! ne cherez-vous pas content, au jour de l'an, quand il viendra vous dire : mon parrain, je vous chouhaite la bonne année, accompagnée de plusieurs austra?

LE ROC, *changeant de ton.*

Du tout, je ne serais pas content, parce qu'il faudrait donner des étrennes.

MICHELINE.

Che chont des gens qui m'intéressent beaucoup; si vous les connaissiez...

LE ROC.

Ah! çà, donnes-moi mon argent que je m'en aille.

MICHELINE.

A propos, je vous ai ménagia une churprise; j'ai augmenta plusieurs loyers, et vous trouverez, ce terme ici, soixante francs de plus.

LE ROC, *enchanté.*

Soixante francs de plus! Eh! mais c'est un véritable trésor qu'une principale locataire comme Micheline.

MICHELINE.

Vous êtes chatisfait? Allons, allons, que cela vous décide; accepta d'être parrain avec moi... on ne sait pas où cha peut mener (*elle rit.*)

LE ROC, *enthousiasmé.*

Il est vrai que cela pourrait mener jusqu'à cent francs.. Soixante francs de loyer de plus pour un terme!...

Air : *En attendant.*

Avec plaisir
Je vois ici, ma chère,
Tout l'intérêt qu'on met à me servir,
Ah ! permettez, sur ce front, ma commère,
Que je dépose un baiser de compère...

MICHELINE, *en s'avançant.*

Avec plaisir (*bis*)

(*Elle tend la joue, Leroc l'embrasse; Bénédy et Jérôme qui sortent du cabaret, les aperçoivent.*

BÉNÉDY, *stupéfait.*

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je vois là ? (*Jérôme le retient à bras le corps.*)

LE ROC, *à Micheline.*

Je cours chercher deux bouquets au coin de la rue Sainte-Hyacinthe. *Il sort.*

SCÈNE XVIII.

MICHELINE, BENEDY.

BÉNÉDY.

Ah ! qu'est-che que j'ai vu ?

MICHELINE.

Eh ! je ne me trompe pas, c'hest toi, mon bon Bénédy?

Air : *Il était une fillette.*

Viens donc embrasser Mich'line
Qui t'attend d'puis si long-temps,
Mais tu fais un' drôl' de mine,
N' rest' donc pas les bras balants.

BÉNÉDY, *à part.*

Fiez-vous donc
A c' t'abandon.

Haut.

J' sais d' vos nouvelles,
Vous en faites d' belles.

MICHELINE.

Ah ! cha, voulez donc parla,

Et ne pas prendre ce ton-là ;
N' fait' donc pas tant votre embarras.
Comme vous m' toisez du haut en bas.

BENEDY.

J'ai des raisons, n'en doutez pas,
Pour vous traiter du haut en bas.

Je vois bien que l'air de Paris il est mauvais pour les filles, je ne voulais pas te voir quitter nos montagnes, quand ta marraine t'a fait venir pour tenir sa boutique, avec elle.

MICHELINE.

Elle m'a laiché son héritage pour moi toute seule, je suis riche, Bénédy, et je veux que tu le sois aussi.

BÉNÉDY.

Je me moque bien de ta richesse.

MICHELINE.

C'hest que quand on est riche, on peut faire du bien aux autres.

BÉNÉDY, *tristement.*

Ah ! vous n'en faites que trop de bien aux autres.

MICHELINE.

Ah ! cha, Bénédy, je ne te connais plus.

BÉNÉDY.

Ni moi non plus, c'hte fille si sage, si honnête, qui devait me garder son cœur...

MICHELINE.

Je te l'ai garda.

BÉNÉDY.

Me garder sa main.

MICHELINE, *pleurant.*

Je te l'ai garda... je t'ai tout garda !

BÉNÉDY.

Eh ! ne vous ai-je pas vu embrasser un petit vieux !...

MICHELINE.

Est-che qu'il n'est pas permis d'embracher son compère...

BÉNÉDY.

Ah ! c'était votre compère ?... mais un autre jeune homme qu'une brave voisine a vu vous embrasser aussi...

MICHELINE.

Mochieu Henri, c'est encore un compère...

BENEDY.

Combien donc en avez-vous de compères?,. et qu'est-che qu'il allait faire tous les matins dans votre arrière boutique?...

MICHELINE.

Ah! fi... Bénédy, vous me soupçonnez, vous accusa Micheline!.. vous mériteriez qu'elle ne vous réponde pas. Vos choupechons ils sont injustes et ils blessent mon pauvre cœur. (*Elle pleure.*)

BENEDY, *pleurant aussi.*

Tu pleures, Micheline?

MICHELINE.

Oui, je pleure de voir que Bénédy n'a plus de confiance en moi, qu'il me croit faite pour le trompa. Je pourrais le désabusa, mais non, celui qui m'a cru capable d'une mauvaise action, ne mérite pas que je me justifie.

Elle s'en va.

BENEDY, *l'arrêtant.*

Micheline, tu t'en vas! arrêta, je t'en prie; non, je ne veux pas que tu te justifies, c'hest moi qui chuis dans mon tort. Viens, je te demande pardon... pardon de t'avoir soupçonna (*Il se jette aux genoux de Micheline.*)

MICHELINE.

Vrai! en vérité, tu me crois sage et fidèle?...

BENEDY.

Oui, comme une bonne et franche auvergnate. (*Il se relève.*)

MICHELINE.

A la bonne heure, et tu as raison...

BENEDY, *lui présentant la main.*

Touche là.

MICHELINE.

Air : *Vaud. de Fanchon.*

Après pareille épreuve,
J' te veux donner la preuve
Que j' suis à toi
Comme t'es à moi.

BENEDY.

Des preuv's, est-c' que t'es folle?
Apprends que ton bon Bénédy
Te croira sur parole.

MICHELINE, *lui frappant fortement sur l'épaule.*

Tu f'ras un bon mari.

BENEDY, *parlant.*

Tiens, vois-tu, à présent, Micheline, on viendrait me dire de tous côtés...

Même air.

Que tu ne m'aimes guères,
Que t'as cinq six compères,
Et qu' tous les jours,
A leurs discours
Tu te montres sensible,
Qu' tu fais cela, qu' tu fais ceci...
J' dirais c' n'est pas possible...

MICHELINE, *lui frappant sur les deux joues, en riant.*

Tu f'ras un bon mari !

MICHELINE.

Attends un peu, Bénédy, je vas te montrer ce que ce jeune homme faisait dans l'arrière boutique. (*Micheline entre chez elle.*)

BENEDY, *voulant la retenir.*

Eh ! non, che n'est pas la peine, puisque j'ai confiance.

MICHELINE, *apportant son portrait.*

C'était pour toi que je lui prestais ma figure, regarde cha...

BENEDY, *riant*

Oh ! oh ! oh ! tu t'es fais faire en peinture.

MICHELINE.

Je voulais te l'envoya pour te faire pencher à moi.

BENEDY.

Je n'en avais pas bejoin, mais dis-moi, pourquoi ne t'a-t-il pas fait le pied en l'air... comme cha ?...

MICHELINE.

Ah ! oui, comme quand nous dansions ensemble à Pont-Gibaut.

BENEDY.

Oui, comme nous dansions à Pont Gibaut.

Air *Montagnard.*

Les accompagnemens sont de M. Hus-Desforges.

ENSEMBLE, *en dansant.*

Il faut nous voir danscher, entre amis,
La danche du pays,

C'hest toujours, chez les Auvergnats ;
L' plaisir qui marque le pas.

MICHELINE.

Sur nos montagnes
Je m' crois avec toi,
J' vois nos compagnes
Danser comme moi.
Gaîté, franchise,
Dans leurs doux ébats ;
C'est la devise
Des Auvergnats.

ENSEMBLE, *en dansant.*

Il faut nous voir dancher, entre amis, etc.

BENEDY.

Quand je t'enlace
Le cœur satisfait,
Cha me délasse
Du chemin que j'ai fait.
Gaîté, franchise,
Dans leurs doux ébats ;
C'hest la devise
Des Auvergnats.
Il faut nous voir dancher, entre amis, etc.

(*Jérôme paraît avec une musette, et les accompagne pendant toute la dernière reprise.*)

MICHELINE, *après la danse.*

Ah ! que ça fait plaisir quand il y a long-temps.

SCÈNE XIX.

Les Mêmes, HENRI.

HENRI, *vivement.*

Hé bien, ma bonne Micheline, partons-nous ?

MICHELINE.

Tout de suite ; justement voici le parrain, mais il n'est pas encore temps qu'il vous voye ; entrez un instant là dedans tous deux.

HENRI.

Que voulez-vous faire ?

MICHELINE.

Bénédy, emmène le, je vous préviendrai quand il chera temps. (*Bénédy et Jérôme emmènent Henri dans la boutique.*)

JÉROME, *les suivant.*

Qu'est-ce qu'elle a donc aujourd'hui, mademoiselle Micheline ?

SCÈNE XX.

MICHELINE, M. LE ROC.

LE ROC, *apportant un bouquet.*

Air : *du Maçon.*

Pour vous fleurir, belle commère,
D'ici j'ai couru tout d'un trait,
Et j'ai prié la bouquetière
De m'arranger ce gros bouquet.
Mais pour qu'il vous charmât d'avance,
J'ai mis deux fleurs de circonstance
La rose est là
Le lys par là
(*en lui tapant sur les bras*).
En pays de connaissance
Le bouquet se trouvera.

MICHELINE.

Comme vous êtes galant? Ah! cha, on va nous amener nostre marmot. Je dis nostre, car vous savez qu'un parrain et une marraine, c'est comme un père et une mère....

LE ROC.

Pas toujours.

MICHELINE.

Ah! dame, chez nous autres Auvergnats, les devoirs et les engagemens, c'hest sacré, voyez vous.

LE ROC.

Ah! çà, vous me faites peur, je désire bien d'être compère avec vous, mais contracter des engagemens avec ce petit drôle....

MICHELINE.

Air : *du Passe partout.*

Si cet enfant tombait dans la misère,
Si ses parens v'naient à fermer les yeux,
Je srais sa mèr' comm' vous seriez son père.

LEROC.

Cela devient bien sérieux.

MICHELINE.

Sur vous chacun jase à la ronde;
Vous valez mieux qu'votre réputation;
Et vous allez étonner tout le monde
En faisant c'te bonne action.

Tenez, il est là, ce petit gaillard. (*Voulant emmener le Roc*). Venez, venez le voir.

SCÈNE XXI.

Les Précédens, Madame DURAND, *paraissant au fond.*

MICHELINE.

En vérité, je trouve qu'il vous ressemble.

Mme DURAND, *à part.*

Est-ce que par hasard; voyons donc ça.

LE ROC.

Bah! bah! idée, à cet âge-là, on ne ressemble à rien.

MICHELINE.

Chi fait, il a un gros nez comme vous. Vous l'aimerez bien, n'est-che pas?

LE ROC.

Oui, oui, je l'aimerai puisque ça vous plaît.

MICHELINE.

Vous n'avez plus votre fils auprès de vous, il en tiendra la place.

LEROC.

Micheline!

MICHELINE.

Vostre fils que vous avez renvoya... Eh bien! chi le père de ce petit l'abandonnait aussi.

LE ROC, *ému.*

Qu'est-ce que cela veut dire?

MICHELINE.

N'est-ce pas qu'un père ne doit pas abandonna son enfant.

LEROC, *avec force.*

Non certainement.

MICHELINE, *avec âme,*

Est-ce que vostre cœur ne vous dit pas quelque chose?

LEROC.

Je ne crois pas.

MICHELINE.

La nature ne vous dit pas que cet enfant là, il est à vous?

Mme DURAND, *dans le fond.*

Comment M. le Roc aurait fait des siennes.

LE ROC, *avec colère.*

A moi? ce n'est pas vrai, c'est une imposture! je suis un homme rangé et incapable....

MICHELINE, *avec abandon.*

Mais il est à vous puisqu'il est à votre fils que voilà. (*Elle désigne Henri.*)

LE ROC, *se retournant.*

Que vois-je! Henri?

HENRI, *avançant vivement.*

Air: *de Marianne.*

Oui, c'est votre fils, ô mon père,
Daignez l'adopter aujourd'hui,
Si j'obtiens mon pardon, j'espère
Que je ne le devrai qu'à lui.
Cet enfant-là
Qui grandira,
Un jour sera
L'appui du grand papa.
Vous êtes bon,
Cette maison
Etant à vous
Devait s'ouvrir pour nous.
La chose était bien naturelle,
Chez vous si je vins habiter,
Ah! c'était pour ne plus quitter
La maison paternelle.

LE ROC.

Ah! Micheline, vous m'avez trompé!

MICHELINE.

Pour votre bien, vous ne pouvez plus vous dédire.

LE ROC, *à Henri.*

Et c'est vous, Monsieur, qui n'aviez pas payé votre loyer?...

MICHELINE, *gaîment.*

J'espère qu'il a quittance.

HENRI.

Bonne Micheline, je vous dois mon bonheur.

BÉNÉDY.

Et je me charge du sien, c'est une brave femme que j'aurai là; (*apercevant M.me Durand.*) elle ne vous ressemble pas, mauvaise langue.

Mme DURAND.

Micheline, j'avais été abusée sur votre compte; je vous rends mon estime; vous me donnerez des dragées, n'est-ce pas?

MICHELINE.

Tout le monde en aura. M. Henri, je vous ai trouvé un parrain; j'espère que vous me ferez l'honneur d'être celui de mon premier enfant.

LE ROC, *prenant l'accent auvergnat.*

Ah cha! Micheline, je vous ai dit que le sang de l'Au-

vergne, il coulait dans mes veines, et je vais vous le prouver par mon bon cœur; oui, Henri, j'oublie toutes tes folies; mais songe bien que, si je te pardonne, c'est grâche à Micheline et à ton petit bambin; car me voici grand-père.

VAUDEVILLE,

Air : *vaudeville de Catinat à saint Gratien.*

LE ROC.

Je fus avare assez long-temps
C'était pour doubler ta richesse;
Mais je serai pour mes enfans
Toujours prodigue... de tendresse.
Pour bien peupler cette maison,
Dont je suis le propriétaire
Tous les ans je veux, mon garçon,
Un nouveau petit locataire.

BÉNÉDY.

Pour augmenter ses revenus,
A Paris, c'est l'nouveau système;
On loue un' mansard' mille écus
Et pourtant elle est au sixième.
Logez au second, au premier
Les richards et les gens d'affaires,
Mais gardez au moins le grenier
Pour loger les pauvr's locataires.

MADAME DURAND.

Qu'il est aimable l'âge heureux
Dont le doux souvenir me touche.
Je logeais l'amour dans mes yeux,
Je logeais les ris sur ma bouche
Dans mon maintien si dégagé
Je logeais les graces légères,
Qui donc leur a donné congé :
Je ne vois plus mes locataires.

HENRI

Par une heureuse invention
Que l'on doit au siècle où nous sommes,
On orne d'une inscription
Les demeures de nos grands hommes.
Malgré maint chef-d'œuvre nouveau,
Sur ta chambre, ô divin Molière!
C'est en vain qu'on met écriteau,
Elle reste sans locataire.

MICHELINE, *au public.*

J'ai du zèl', j'aime à travailler,
Je mène la besogne ferme;
Je suis nouvell' dans le quartier
Et j'veux y rester plus d'un terme;
Je suis ronde et de bonne foi;
Le changement ne me plaît guères.
Messieurs, passez bail avec moi
J'vous prends tous pour mes locataires.

FIN.

LE ROMAN

PAR LETTRES,

OU

LE CHAPITRE XVIII,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. de Courcy, Frédéric Gustave et ***,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 6 MAI 1826.

Prix : 1 franc 50 centimes.

PARIS,

AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,

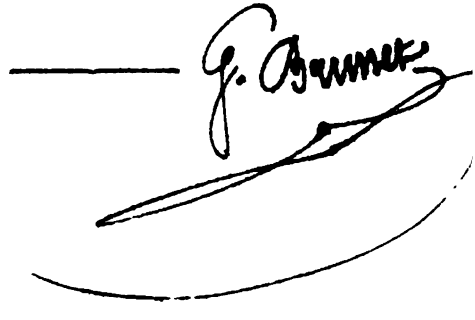
DE A. G. BRUNET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Successeur de Mme HUET, rue de Valois, Palais-Royal, n°. 1, en face de l'Athénée.

1826.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ADÈLE DERVAL, jeune veuve. .	Mlle CLARA.
JULIE DE SÉNANGES	Mlle *Pauline* GEOFFROY
ALPHONSE, frère de Madame de Sénanges	M. FÉDÉ.
M. DUBREUIL, cousin de Madame Derval	M. FONTENAY.
Un domestique.	

Le Théâtre représente un salon élégamment meublé, ouvert dans le fond sur un jardin. Un petit bureau.



LE ROMAN

PAR LETTRES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mad. DERVAL, *écrivant.*

Chapitre 16...., lettre 174e.... Constance de Méranie à sir Charles d'Aveston..... En vérité je ne sais que lui faire dire, à cette pauvre Constance !..... Voilà deux jours entiers que je me tourmente pour lui trouver quelques phrases romanesques, et je n'en puis venir à bout.... Ah ! si j'avais su que le métier d'auteur était si difficile !... Mais l'idée était si folle... Le moyen de s'en défendre ?.... Deux amies qui ne s'étaient jamais quittées, éloignées l'une de l'autre...., afin de varier leur correspondance..... écrire un roman !... Personne ne s'en doute !.... Madame de Sénanges se cache à Paris de son frère, qui est bien l'être le plus nul !.... comme moi je me cache ici de mon cousin Dubreuil, notre receveur particulier, qui est bien l'original le plus curieux !..... Grand Dieu ! s'ils soupçonnaient l'un ou l'autre.... j'en serais au désespoir !..... Je l'avoue, cette distraction a des charmes pour moi..... Il faut bien qu'une pauvre veuve passe son temps à quelque chose.... Certainement mes lettres sont loin de valoir celles de Madame de Sénanges.... Elle fait parler sir Charles avec une éloquence que je n'aurai jamais ;.... aussi j'éprouve à la lire un plaisir singulier..... Des amours imaginaires, c'est toujours superbe !...

AIR : *Vaud. de l'Héritière.*

Au sein d'une brûlante ivresse,
Comment conserver sa raison ?
De soi peut-on être maîtresse,
Lorsque l'on aime tout de bon ?

Ici mon cœur obtient des trèves,
A mon gré je calme ses feux;
Je fais souvent de jolis rêves....
Mais je m'éveille quand je veux.
Oui, je m'éveille quand je veux.

SCÈNE II.

DUBREUIL, M. DERVAL.

DUBREUIL, *vêtu en chasseur et suivi d'un domestique auquel il remet sa carnassière, son fusil, en chantant* : Chasseur diligent.

Qu'on mette ces gaillards-là à la broche: un lièvre et deux perdreaux. Les chasseurs de Paris sont terribles dans les départemens.

Mad. DERVAL, *serrant ses papiers.*

Ah! mon Dieu, voilà mon cousin Dubreuil déjà de retour.

DUBREUIL.

Je me suis rappelé fort à propos que nous avions aujourd'hui une séance d'apparat à la société d'agriculture du département,.... et je suis rentré pour faire ma toilette.... Mais vous, ma chère cousine, vous êtes d'une activité.

AIR: *Lise épouse l'beau Germance.*

Oui, plus diligente encore
Que le soleil, que l'aurore,
On vous voit, chaque matin,
Toujours la plume à la main.

Mad. DERVAL.

De ma paisible demeure,
Pour charmer l'isolement,
Chaque jour j'écris une heure.

DUBREUIL.

Mes commis n'en font pas tant.

Mad. DERVAL.

Toujours gai,... plaisant...

DUBREUIL.

Vraiment, cela pique ma curiosité.

Mad. DERVAL.

Vous êtes curieux!

DUBREUIL.

Par intérêt... Un parent, un guide, à qui vous avez donné toute votre confiance,... à ce que vous dites.

Mad. DERVAL.

Eh! mon Dieu, n'a-t-on pas toujours quelques amies de pension avec lesquelles on a gardé des relations.

DUBREUIL.

Moi, je n'en ai gardé aucune avec mes amis de collége; je ne pourrais peut-être pas les reconnaître; mais une correspondance d'amitié,... cela languit quelquefois, et la vôtre au contraire..... Il y a quelque chose là-dessous.... J'ai dans l'idée que c'est une correspondance amoureuse.

Mad. DERVAL.

Y pensez-vous, Dubreuil? vous en seriez instruit le premier... Vous, mon ami,... mon conseil.

DUBREUIL.

Raison de plus pour ne rien savoir... Vous n'ignorez pas que je blâmerais à l'avance toute pensée d'établissement. Je ne veux pas qu'on vous épouse, ma charmante cousine,... à moins que... Je m'entends.

Mad. DERVAL.

Vous savez bien que j'ai renoncé au mariage; il ne s'agit pas d'établissement.

DUBREUIL.

Vrai,... là, bien vrai.

Mad. DERVAL.

Apprenez donc, puisque vous voulez tout savoir, que c'est à une amie d'enfance que j'écris,.... à madame de Sénanges....

DUBREUIL.

Femme aimable, pleine d'esprit; sa correspondance doit s'en ressentir... C'est la nièce de notre président. Je ne suis pas comme vous, moi,... je ne dédaigne pas la gloire littéraire.

Mad. DERVAL.

La gloire sied à un homme ; si j'avais votre fortune, il y a long-temps que je serais homme de lettres.

DUBREUIL.

Eh ! eh ! cela peut venir.

Mad. DERVAL.

Ce serait très-glorieux pour un receveur particulier.

DUBREUIL.

Entre nous, je me suis déja essayé incognito.

AIR : *De sommeiller encore, ma chère.*

J'ai voulu tenter l'aventure,
Et j'ai fait, très-secrettement,
Des envois de littérature
Au journal du département;
Oui, de Pégase, affrontant les ruades,
Sous le nom d'un jeune abonné
J'ai fait imprimer trois charades :
Personne ne m'a deviné.

Je les envoyais de Paris.... Nous autres receveurs de départemens, c'est là notre résidence.

Mad. DERVAL.

Et pendant ce temps, Dieu sait comment vont vos bureaux en province.

DUBREUIL.

Oh ! je les observe... de loin, et tous les ans je fais ma recette dans la saison des chasses...

SCÈNE III.

LES MÊMES, COMTOIS.

Mad. DERVAL.

Que nous veut Comtois ?

COMTOIS.

Madame de Sénanges vient d'arriver de Paris.

Mad. DERVAL.

Julie est ici ?

COMTOIS.

Et elle fait demander si Madame est visible.

Mad. DERVAL.

Pour elle... Courez,... courez vite !... Comment, sans me prévenir... Quelle aimable surprise !

DUBREUIL.

Voilà une visite qui va faire du tort à la poste.

Mad. DERVAL.

Gardez-vous bien, mon cher Dubreuil, de lui rien dire....

DUBREUIL.

Ah ! vous avez peur ?...

Mad. DERVAL.

Du tout... Mais les femmes ont entre elles mille petits secrets...

DUBREUIL.

Des secrets ! on ne m'en donne pas à garder, et je découvrirai ce mystère.

SCÈNE IV.

DUBREUIL, Mad. de SÉNANGES, Mad. DERVAL.

AIR : *Je m'émancipe* (de la Salle des Pas-Perdus, *musique de Charles Plantade.*)

Mme DE SÉNANGES.

Chère amie!

Mme DERVAL.

Ma Julie!

ENSEMBLE :

De plaisir mon âme est ravie.
Oui l'envie,
De ma vie,
Est de pouvoir
Toujours te voir,
Ah! quel plaisir de se revoir.

Mme DE SÉNANGES.

Enfin nous voilà réunis

DUBREUIL.

Mais permettez ici, Madame,
Que le provincial réclame
Quelques nouvelles de Paris;
Avons nous toujours du scandale
Voilà huit jours révolus
Que j'ai quitté la Capitale.

Mme DE SÉNANGES.

Vous ne la connaissez plus,
Huit jours loin de la capitale:
Vous ne la connaissez plus.

DUBREUIL.

Ensemble.
Deux amies
Sont ravies
De se voir enfin réunies;

Ensemble.

Deux amies
Sont ravies,
De pouvoir
Enfin se revoir!
Ah! quel plaisir de se revoir.

Mme Derval et Mme de Sénanges.

Chère amie, (*bis.*)
De plaisir mon âme est ravie.
Oui l'envie
De ma vie
Est de pouvoir
Toujours te voir.
Ah! quel plaisir de se revoir!

Mad. DE SÉNANGES.

Mais en vérité, ma chère, plus je te regarde et plus je te trouve charmante; rien de tel que le veuvage pour embellir une jeune femme!

Mad. DERVAL.

A propos de veuvage,.... et ton mari!

Mad. DE SÉNANGES.

Il s'est fait donner une mission pour Barrèges afin d'y prendre les eaux administrativement;... le ministre le considère beaucoup,... il a un congé de six mois :... quand à moi... je viens, avec mon frère, passer le mien dans ton voisinage!

Mad. DERVAL.

Que tu es aimable.

Mad. DE SÉNANGES.

Aussi ai-je fait une provision de livres, de romans... à propos de romans, j'oubliais... tu te rappelles la petite Sophie d'Orvil qui ne pouvait pas écrire une lettre sans une faute d'orthographe,.. elle vient de publier un livre!

Mad. DERVAL.

En vérité!

Mad. DE SÉNANGES.

On s'arrache ce petit chef-d'œuvre... Nous avons passé des soirées délicieuses à nous en moquer, cela a remplacé les proverbes.

DUBREUIL.

Allons, allons, Mesdames, un peu de ménagement pour une amie... Moi, les femmes auteurs, je suis pour elles d'une indulgence... d'une admiration; j'estime beaucoup les femmes qui écrivent; c'est-à-dire qui écrivent de la littérature, car il y a d'autres...

Mad. DERVAL.

Mon cher Dubreuil, vous oubliez...

DUBREUIL.

Oh! je suis piqué, et je saurai...

Mad. DE SÉNANGES.

Des secrets!... je me retire!...

DUBREUIL.

C'est moi qui vous cède la place;... des amies ont toujours quelque chose à se confier quand elles se revoient, d'ailleurs, l'Académie de Melun me réclame.

AIR : *Du Carnaval* (de Béranger.)

Au nom des arts et de l'agriculture,
Il faut d'ici fuir pour quelques instants;
C'est aujourd'hui séance d'ouverture,
J'y dois paraître.

Mad. DE SÉNANGES.

Oh! vous avez le temps;
Quoique savant, d'ennui faut-il qu'on meure?
Il restera toujours bien un fauteuil.

DUBREUIL.

Oui, mais je veux m'y rendre de bonne heure!
Car de la nuit je n'ai pas fermé l'œil.

Ensemble.

DUBREUIL.

Oui, mais je veux m'y rendre, etc.

Mad. DE SÉNANGES.

Il fera bien d'aller là de bonne heure,
Si de la nuit il n'a pas fermé l'œil.

(*Dubreuil sort.*)

SCÈNE V.

MAD. DE SÉNANGES, MAD. DERVAL.

Mad. DE SÉNANGES.

Enfin, nous voilà seules;... et notre roman ?

Mad. DERVAL.

Chut, si quelqu'un nous entendait!... après ce que tu disais tout à l'heure de Sophie.

Mad. DE SÉNANGES.

Quelle différence! nous avons trop d'amour propre pour nous faire imprimer.

Mad. DERVAL.

Imprimer!... j'en mourrais de chagrin;... mais sais-tu bien que tu m'embarrasses avec les lettres de ton héros;... je ne sais comment y répondre; ton sir Charles est d'une éloquence...

Mad. DE SÉNANGES.

Mais tu t'en tires fort bien, et malgré ce petit air d'indifférence que tu affectes avec tant de grâces, tu entends l'amour romanesque à merveille.

Mad. DERVAL.

C'est du bonheur.

Mad. DE SÉNANGES.

Qui te lirait ne se douterait pas que, veuve d'un vieux mari, tu as juré de ne jamais en prendre un second.

Mad. DERVAL.

C'est une résolution irrévocable; (*riant*) il y a pourtant

des moments où, lorsque je lis les lettres de sir Charles, je me sens moins résolue:...je me surprends même quelquefois à me figurer que ce héros de tendresse, produit brillant de ton imagination, existe quelque part... je ne sais où...

Mad. DE SÉNANGES.

Ah ! si mon frère l'entendait !

AIR : *Soldat français, né d'obscurs laboureurs* (Julien.).

Ce phénomène est bien rare, je crois;
Mais la nature est, hélas ! si bizarre !

Mad. DERVAL.

Ah ! de ces dons, prodigue quelquefois,
Le plus souvent elle s'en montre avare.

Mad. DE SÉNANGES.

Si l'homme est vain, inconstant, indiscret,
Son sexe tient un peu du nôtre :
Mais quelque part, il se peut qu'en effet
Il existe un homme parfait ;
C'est un hasard tout comme un autre.

Mad. DERVAL.

Eh ! quand il existerait, il n'écrirait pas comme toi ; le style d'une femme est toujours facile à reconnaître... Si les lettres de sir Charles, par exemple, étaient l'ouvrage d'un homme, elles n'auraient point cette délicatesse de pensées, ce goût, ce charme: je les sais presque par cœur.

Mad. DE SÉNANGES.

Vraiment !

Mad. DERVAL.

Les hommes ne savent point aimer.

Mad. DE SÉNANGES.

C'est une grande vérité que tu dis là ;... eh bien! il y a des femmes qui ne veulent pas le croire ; elles prétendent

que ces Messieurs;... croirais-tu que dans ce moment mon frère est demandé en mariage par deux mères de famille qui veulent établir leur fille unique.

Mad. DERVAL.

Ton frère!

Mad. DE SÉNANGES.

Des demoiselles de vingt-cinq et trente mille francs de rentes, des biens superbes... et, par dessus le marché, des jeunes personnes fort bien élevées.

Mad. DERVAL, *avec ironie*.

Ah! ton frère a fait un choix!

Mad. DE SÉNANGES.

Pas encore... Il va venir ici me retrouver, ce cher Alphonse;... mais j'y songe je commets là une grande imprudence, je vais rendre son choix encore plus difficile à faire;... qui pourra lui plaire après toi? Voilà de ces étourderies!...

Mad. DERVAL.

Oh! nous sommes d'anciennes connaissances;... et je ne crois pas avoir fait sur lui la plus légère impression.

Mad. DE SÉNANGES.

Qui sait!...

Mad. DERVAL.

Ton frère!.. Est-ce qu'il se décidera jamais à aimer quelqu'un;... même sa femme!

Mad. DE SÉNANGES.

Mais je crois que oui...

Mad. DERVAL.

Au moins sera-t-il très-embarrassé pour le lui dire;... franchement,... il est doux, honnête, poli;... mais ma chère Julie, tu as pris tout l'esprit de la famille!

Mad. DE SÉNANGES, *avec intention*.

Il y a des positions où l'homme le plus spirituel est

quelquefois le plus gauche... et je t'assure que si tu lisais sa correspondance...

Mad. DERVAL, *riant.*

Oh! je m'en fais une idée!...

Mad. DE SÉNANGES.

Je ne le crois pas,... mais, tiens, je l'aperçois.

Mad. DERVAL.

Encore plus gauche que de coutume!

Mad. DE SÉNANGES.

Entre, entre, mon ami, tu es annoncé!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ALPHONSE.

ALPHONSE.

Ma Sœur m'ayant assuré, Madame, que vous voudriez bien me permettre de vous présenter mes hommages,... je viens...

Mad. DERVAL.

Vos visites me seront toujours agréables, Monsieur; mais la société d'une pauvre récluse n'a rien de bien séduisant.

ALPHONSE.

Ah! Madame!

Mad. DE SÉNANGES.

Mon ami tu t'es fait un peu attendre, mais je dois une visite à madame de Noirfonds, la femme du notaire qui triche au jeu, ce n'est qu'à deux pas.

AIR : *Du Pas de Schal, dans les Trois-Sultanes* (Gymnase.)

Je fais vite
Ma visite,

Tout de suite
J'en suis quitte,
Je te quitte,
Mais je veux
Revenir bientôt en ces lieux.
(*A part.*) Je ris tout bas
De l'embarras,
Du pauvre amant
Pâle et tremblant.
(*Haut.*) Si tu permets, je vais laisser,
Mon frère ici me remplacer.

MAD. DERVAL.

C'est lui ma chère qu'il faut prier,
Le tête à tête peut l'effrayer.

ALPHONSE (*A part.*)

Ah! c'en est fait, oui je le voi,
Ces dames se moquent de moi.

MAD. DE SENANGES.

Je fais vite
Ma visite, etc.

Mad. DERVAL.

Fais bien vite
Ta visite,
Et sois quitte
Tout de suite,
Reviens vite;
Car je veux
Te revoir bientôt en ces lieux.

Ensemble.

ALPHONSE, *bas à Mad. de Sénanges.*

Fais bien vite
Ta visite, etc.

SCÈNE VII.

MAD. DERVAL, ALPHONSE.

Mad. Derval prend une broderie, et regarde Alphonse en pitié.

ALPHONSE, *à part.*

J'aurais payé de ma vie le bonheur d'être un instant près d'elle,... et maintenant j'éprouve un embarras...

Mad. DERVAL, *à part.*

Il faut pourtant bien que quelqu'un commence ! (*Haut*) Aimez vous la campagne, M. Alphonse ?

ALPHONSE.

Beaucoup, Madame, beaucoup !

Mad. DERVAL.

Il me semble pourtant qu'à Paris vous recherchiez le grand monde,... la société ;... vous paraissiez vous y plaire ?

ALPHONSE.

Sans doute, Madame,... parce que...

Mad. DERVAL.

Parce que vous y trouviez du plaisir; c'est tout simple. (*A part*) comme à Paris ... (*Haut*) Vous êtes musicien, je crois, M. Alphonse?

ALPHONSE.

Bien peu, Madame, bien peu, mais la musique a pour moi tant de ...

Mad. DERVAL.

Tant de charmes !

ALPHONSE.

Précisément.

Mad. DERVAL.

Vous aimez l'opéra?

ALPHONSE.

Oh! je déteste le bruit;... j'aime une musique expressive,... parlante, une Romance bien naïve,... bien...

Mad. DERVAL, *riant.*

Bien sentimentale.

ALPHONSE.

Il y a des Romances qui, par les différents rapports qui existent entre elles et la situation des personnes qui ... (*A part*) Je ne pourrai jamais lui tourner une déclaration.

Mad. DERVAL, *à part.*

J'ai pitié de son embarras. (*Haut.*) Je comprends parfaitement.

AIR : *On n'offense point une belle* (des Artistes par occasion.).

Pour un seul quand la foule écoute,
On fredonne : *je pense à toi;*
Près d'un jaloux, sans qu'il s'en doute,
On peut se dire: *écrivez-moi.*
Par dépit on chante à sa belle,
Hier encor j'aimais Adèle.
On dit, en quittant ses amours,
N'est-ce pas mourir tous les jours?
L'amant, tout près d'être infidèle,
Chante : *je t'aimerai toujours.*

ALPHONSE.

Ce n'est pas là précisément ce que je voulais dire.

Mad. DERVAL, *à part.*

Avec tout cela, je ne sais plus que lui demander.

ALPHONSE, *de même.*

La conversation languit.

Mad. DERVAL.

Madame votre sœur est-elle descendue chez son oncle?

ALPHONSE, *étourdiment.*

Oui,... non, non, Madame!

Mad. DERVAL.

J'ai oublié de lui demander son adresse.

ALPHONSE.

Oh! Madame, rien de plus facile.... En sortant d'ici, on prend à droite... Non, à gauche;... on suit le grand chemin, et quand on est arrivé à... à ..

Mad. DERVAL.

Tout cela est fort clair, mais j'ai une mémoire si paresseuse.... Si vous vouliez bien m'écrire cette adresse.

ALPHONSE.

Ah! Madame, avec le plus grand plaisir...

Mad. DERVAL, *à part.*

Et voilà ce que Julie appelle de la timidité! le terme est d'une politesse... Pauvre jeune homme!

ALPHONSE.

Voici, Madame, ... je crois n'avoir rien oublié.

Mad. DERVAL.

Ah! mon Dieu!...

ALPHONSE.

Qu'avez-vous donc, Madame?

Mad. DERVAL.

Comment, Monsieur, c'est là votre écriture?

ALPHONSE.

Je crois qu'oui, Madame.

Mad. DERVAL.

Mais toutes les lettres de sir Charles ...

Duo. (*Léocadie*, 2e acte.)

ALPHONSE.

Dieu ! qu'ai-je fait !....

Mad. DERVAL.

Surprise extrême !
Eh ! quoi, ce n'est pas votre sœur ?...

ALPHONSE.

Jugez mieux celui qui vous aime :
Seul, j'ai tout écrit...

Mad. DERVAL.

Vous, Monsieur !

Mad. DERVAL, *à part.*

Ensemble.

Quoi, pour Julie
Il m'écrivait,
Et mon amie
Me trahissait !

ALPHONSE, *à part.*

Ah ! de ma vie
Elle connaît
Et la folie,
Et le secret.

Quelle imprudence ! Ah ! c'en est fait !
Hélas ! j'ai trahi mon secret.

Ensemble.

Ah ! de ma vie, etc.

Mad. DERVAL.

Quoi, pour Julie, etc.

ALPHONSE.

Le hasard vient de vous découvrir un secret qui devait

mourir avec moi... Oui, Madame, c'est moi qui, trop timide pour oser vous avouer mon amour, imaginai ce projet de roman que ma sœur vous proposa.

Mad. DERVAL.

Vous, Monsieur !

ALPHONSE.

Oh ! je sais bien que vous n'aviez pas assez bonne opinion de moi pour vous en douter ; mais du moins, sous le nom de sir Charles, je me livrais au plaisir de peindre mes sentimens.

Mad. DERVAL.

Quoi, Monsieur, ce n'est pas sous la dictée de Julie ?...

ALPHONSE.

De ma sœur... Ah ! Madame, combien le langage de l'amitié eût été froid !... Avec quel plaisir je lisais,... je relisais ces lettres charmantes où l'esprit s'unissait à la grâce, le sentiment le plus tendre à la délicatesse la plus ingénieuse ! Que de fois, me mettant en secret à la place de sir Charles, je cherchais à me persuader que mon amour n'était point un mystère si difficile à pénétrer !...

Mad. DERVAL, *l'interrompant.*

Monsieur, ces lettres étaient un innocent badinage ;... elles s'adressaient à un être imaginaire.

ALPHONSE.

Je ne le sais que trop, et cependant je n'en retenais pas moins toutes vos lettres....

Mad. DERVAL, *à part.*

C'est comme moi, qui apprenais les siennes par cœur. (*Haut et cherchant à se remettre.*) Vous savez, Monsieur, que les romanciers ne pensent pas un mot de ce qu'ils écrivent ?

ALPHONSE.

Ah! Madame! c'est impossible!

Mad. DERVAL.

Comment, Monsieur, c'est impossible?

ALPHONSE.

Air : *de Téniers*, ou *Vaud. de Psyché.*

Le goût, la grâce et la délicatesse,
Dans vos écrits percent à chaque instant;
En les lisant, on aperçoit sans cesse
Ce qu'on retrouve en vous voyant.
Des sentimens qui brillent dans votre âme,
Qu'en les traçant vous faites partager,
L'amour serait-il donc, Madame,
Le seul qui vous fût étranger?

Mad. DERVAL.

Vous concevez, Monsieur, que laisser plus long-temps ces papiers dans vos mains, ce serait....

ALPHONSE, *vivement.*

Ajouter la reconnaissance à tous les sentimens que vous m'avez inspirés.

Mad. DERVAL.

Il est impossible que je consente à ce que vous conserviez....

ALPHONSE, *vivement.*

Des lettres de vous!... Ne sont-elles pas à l'adresse de ma sœur?

Mad. DERVAL, *à part.*

Allons, nous avons changé de rôle,... me voilà maintenant aussi timide.... Cependant il faut en finir. (*Haut.*) Monsieur, je pourrais,... je devrais peut-être m'offenser d'un stratagème qui blesse ma délicatesse. Julie a mé-

connu les droits de l'amitié... Votre titre de frère ne l'excuse pas à mes yeux..... Cependant, je veux bien oublier le passé, mais c'est à la seule condition que toutes mes lettres,.... toutes, me seront remises aujourd'hui.

ALPHONSE.

Vous l'exigez, Madame?

Mad. DERVAL.

Je le désire.

ALPHONSE.

J'obéirai....

Mad. DERVAL, *en sortant.*

Ah! je l'avais bien mal jugé.

SCÈNE VIII.

ALPHONSE, *seul.*

Peindre l'amour avec tant de feu et n'en pas ressentir la moindre étincelle! Mais c'est donc un auteur que cette femme-là?

Air : Vaud. de *Partie et Revanche.*

De ses attraits amant modeste,
J'osais pourtant espérer du retour;
Mais la modestie est funeste
Aux vœux d'un véritable amour :
L'audace plaît au cœur des belles;
Qui les trompe est souvent heureux!
Ah! le moyen d'être aimé d'elles,
C'est de n'en pas être amoureux.

SCÈNE IX.

MAD. DE SÉNANGES, ALPHONSE.

Mad. DE SÉNANGES.

Seul ! déjà,... il a parlé... (*A son frère.*) Eh bien ! es-tu content ?

ALPHONSE.

Ah ! ma sœur, je suis perdu !

Mad. DE SÉNANGES.

Tu m'effraies.

ALPHONSE.

Elle sait tout,... mon amour,... mon travail au roman.

Mad. DE SÉNANGES.

Du moins, elle ne te prendra plus pour un imbécile.

ALPHONSE.

Elle veut ravoir ses lettres !

Mad. DE SÉNANGES.

Je pourrais m'y opposer... Sa correspondance est une propriété littéraire sur laquelle j'ai hypothèque. Mais, dis-moi, elle était bien courroucée ?...

ALPHONSE.

Oui.

Mad. de SÉNANGES.

Elle t'a interrompu lorsque tu lui as déclaré ton amour ?

ALPHONSE.

Non, après.

Mad. DE SÉNANGES.

Elle a tout écouté ?

ALPHONSE.

Tout!

Mad. DE SÉNANGES.

Eh! de quoi te plains-tu donc?

AIR : Vaud. du *Passe-Partout*

En vérité, ... ces Messieurs me font rire.
Sans se fâcher, elle entend ton aveu,
Sans t'interrompre, elle te laisse dire!
Un cœur doit-il se rendre au premier feu?
La fuite peut cacher une défaite,
C'est un moyen de sortir d'embarras;
Et quelquefois nous battons en retraite
Pour attirer l'ennemi sur nos pas.

ALPHONSE.

Mais, cette fois, l'ennemi a opéré sa retraite avec une rapidité....

M. DE SÉNANGES.

Silence, je l'entends... Ce cœur-là n'est pas si tranquille que tu crois. Sors, et reviens promptement.

(*Alphonse sort.*)

SCÈNE X.

MAD. DE SÉNANGES, MAD. DERVAL.

Mad. DE SÉNANGES *va au-devant d'elle.*

Tu me trouves bien hardie, n'est-ce pas, de venir ainsi affronter ta colère?

Mad. DERVAL.

Ah! Julie trahit ainsi ma confiance!

Mad. DE SÉNANGES.

AIR : *Voilà tout ce que je sais* (*de* Léocadie.).

Je veux bannir l'indifférence,
Qui malgré toi change ton cœur;

Je veux te rendre l'espérance
Et te faire croire au bonheur ;
Je veux, c'est ma plus chère envie,
Pour nous voir enfin tous heureux,
Faire une sœur de mon amie,
Et voilà tout ce que je veux.

Mad. DERVAL.

M'engager dans une correspondance avec ton frère !

Mad. DE SÉNANGES.

C'est un service que j'ai rendu à tous deux ; il te croyait insensible, tu le prenais pour un sot;... j'ai voulu vous faire revenir d'une injuste prévention.... N'est-ce pas qu'il a de l'esprit ?

Mad. DERVAL.

Trop,... trop pour moi !

Mad. DE SÉNANGES.

Et un cœur,... une délicatesse ! Mais moi qui vais te parler de tout cela, comme si tu ne le connaissais pas ! Quand on a été six mois en correspondance réglée....

Mad. DERVAL.

Voilà ce que je ne te pardonne pas... (*Dubreuil paraît et écoute*). Ce maudit roman,... tu sens bien qu'il m'est impossible de le continuer maintenant.

Mad. DE SÉNANGES.

Qu'est-ce que tu dis donc ? Tu laisserais notre gloire à moitié chemin ! tu renoncerais à notre roman ?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DUBREUIL.

DUBREUIL.

Le voilà donc connu ce secret !

Mad. DERVAL, *effrayée.*

Ciel !

Mad. DE SÉNANGES, *souriant.*

Ah! vous étiez-là!

DUBREUIL, *à Mad. Derval.*

Si vous saviez tout le mal que vous m'avez fait ce matin!... je me disais, c'est une intrigue, il y a de l'amour sur jeu, c'est certain!... Mais maintenant que je sais le contraire!...

AIR : *Comme il m'aimait.*

C'est un Roman,
Grâce au ciel, enfin je respire,
C'est un Roman,
Et je suis sûr qu'il est charmant.
Vous pouvez maintenant écrire
Je ne cesserai de vous dire,
C'est un Roman.

Mad. DE SÉNANGES (*Même air.*)

C'est un Roman,
Nous ne pouvons nous en défendre,
C'est un Roman.
Ce secret, fort adroitement,
Vous êtes venu le surprendre;
Oui, ce que vous venez d'entendre,
C'est un Roman.

DUBREUIL.

Et vous vous cachez de moi, qui adore les femmes de lettres!

Mad. DE SÉNANGES.

C'est peut-être à cause de cela!

DUBREUIL.

Ma charmante cousine! voilà qui ajoute encore à l'estime, à l'amitié,... à l'amour que j'ai pour vous.

Mad. DERVAL.

Comment à l'amour?

Mad. DE SÉNANGES, *à part.*

En voici bien d'un autre!

DUBREUIL.

Vous ne l'aviez pas deviné;... le gibier s'en est bien aperçu, il se moque de moi... Ne vous disais-je pas, ce matin, que je m'opposerais à toute espèce d'établissement, à moins que,... à moins que, si c'était moi!

Mad. DERVAL.

Je ne m'en serais jamais doutée!

DUBREUIL.

Vous êtes veuve,... je suis riche; quarante-cinq ans, c'est un âge rassurant;... vous aimez les belles lettres, j'en raffole;... nous nous convenons à merveille:... une fois mariés nous ferons de la littérature conjugale... Ah! vous écrivez! il n'y avait que cela de louche dans toute votre conduite;... mais j'étais bien sûr de découvrir votre secret.... Et où en sommes-nous du roman?

Mad. DE SÉNANGES.

Madame veut y renoncer.

DUBREUIL.

Plaisantez-vous?

Mad. DERVAL.

J'ai réfléchi;... je ne veux pas m'exposer aux railleries.

DUBREUIL.

Je prends tout sur moi... Laisser ainsi un ouvrage qui est peut-être... en est-il?....

Mad. DE SÉNANGES.

Au chapitre 16 : nous touchions au dénoûment.

DUBREUIL.

Déjà au dénoûment, la chose du monde la plus difficile,... à ce qu'on dit;... du courage, du courage: avez-vous besoin de renfort? me voilà.

Mad. DERVAL.

Vous, Dubreuil!

DUBREUIL.

Cela jetera de la variété dans le style !

AIR : *Dans ce castel, dame de haut lignage.*

Plus d'une affaire à trois chez nous s'arrange ;
Le nombre trois fut toujours cher aux Dieux.
On se met trois pour être agent de change,
On fait faillite à trois tout comme à deux.
Nos chansonniers à trois montent leur lyre ;
Bref, commerçant, architecte, maris...
Mais il serait par trop long de vous dire
Tout ce qu'à trois l'on voit faire à Paris.

Mad. DE SÉNANGES.

Un collaborateur comme M. Dubreuil !

DUBREUIL.

J'ai été en quatrième, autant que je puisse m'en souvenir.

Mad. DERVAL.

Eh bien ! Monsieur, que ne continuez-vous avec madame de Sénanges...

Mad. DE SÉNANGES.

Et les convenances ? Si j'allais me compromettre.

DUBREUIL.

Les mariages littéraires sont fort heureux cette année.

Mad. DE SÉNANGES.

C'est ce que je lui disais quand vous êtes entré.

DUBREUIL.

Il faut achever le roman, et le finir comme ils finissent tous,... par un mariage !

Mad. DE SÉNANGES.

Et voilà précisément ce qu'Adèle ne veut pas, c'est là le motif de la discussion ; moi, je suis pour le mariage !

DUBREUIL.

C'est de rigueur,... à moins que le héros ... Quel âge a-t-il, votre héros?

Mad. DE SÉNANGES.

Vingt-neuf ans,... un jeune homme charmant, d'une excellente famille ; de l'esprit, des talents, de la fortune,... et amoureux... depuis le second chapitre!

DUBREUIL.

Un jeune homme comme celui-là ne peut pas rester garçon,... c'est contre les règles de la littérature; madame Derval aura beau dire il faut qu'il se marie,... ou qu'il se brûle la cervelle :... il n'y a que ces deux moyens-là de finir agréablement un roman moderne !

Mad. DERVAL.

En vérité, je sens que ma patience... Eh ! mon Dieu, Monsieur, qu'il épouse, qu'il... je n'y serai pour rien... Je vous le repète, je renonce;... l'idée seule de ce roman me donne une humeur!...

Mad. DE SÉNANGES.

AIR : *Du Fou de Péronne.*

Allons, calme toi, mon amie,
Je n'ose braver ton courroux ;
(*A part.*) Servons-là malgré sa folie,
Surtout pour frapper les grands coups.

DUBREUIL.

Eh quoi! sous un voile funèbre
Un tel ouvrage dormira?

Mad. DE SÉNANGES.

Comme elle a peur d'être célèbre !

DUBREUIL.

Je n'eus jamais de ces peurs-là.

Ensemble.

Mad. DE SÉNANGES.

Allons, calme toi, mon amie,
Je n'ose braver ton courroux :
Servons-là malgré sa folie,
Surtout pour frapper les grands coups.

DUBREUIL.

Cacher un œuvre de génie,
Vraiment je suis tout en courroux;
Mais c'est moi, malgré sa folie,
Moi qui frapperai les grands coups.

Mad. DERVAL.

Non contre toi, ma chère amie,
Je n'aurai jamais de courroux;
Mais, dût-on blâmer ma folie,
Je ne veux pas prendre un époux.

SCÈNE XII.

MAD. DERVAL, DUBREUIL.

Mad. DERVAL.

Elle a juré de me désespérer.

DUBREUIL.

Ah! ne dites pas de mal de madame de Sénanges: c'est une femme charmante!

Mad. DERVAL.

Il ne vous manquait plus que de prendre son parti.

DUBREUIL.

Ecoutez donc;... un collaborateur,... c'est de toute justice; il n'y a jamais eu de livre imprimé dans la famille, et voici une occasion excellente.

Mad. DERVAL *effrayée.*

Imprimé!

DUBREUIL.

N'était-ce pas votre intention?

Mad. DERVAL.

Non, certes!... Imprimé,... me donner en spectacle, mon cher Dubreuil, si vous avez de l'amitié pour moi, vous ne me parlerez jamais de ce maudit roman.

DUBREUIL.

Voilà bien le caprice le mieux conditionné.

Mad. DERVAL.

Caprice soit; mais parlons d'autre chose.

DUBREUIL.

De mon amour.

Mad. DERVAL.

C'est du moins plus gai.

DUBREUIL.

Ne vous y trompez pas, c'est plus sérieux que vous ne pensez.

Mad. DERVAL.

Oh! je ne suis pas aisée à effrayer.

DUBREUIL.

Votre cœur est parfaitement libre, je le sais.

Mad. DERVAL.

Mon cher cousin, votre offre ne peut que me flatter; mais je suis décidée à ne pas me remarier;... non, je ne me remarierai pas.

DUBREUIL.

Encore un caprice.

Mad. DERVAL.

Eh! mon Dieu, oui, je ne suis que caprice; je suis la femme du monde la plus méchante, la plus injuste; mais, au milieu de tous les défauts que l'on veut bien me reconnaître, je n'aurai pas du moins la faiblesse de rendre un homme arbitre de ma destinée. Je n'enchaînerai pas une seconde fois ma liberté; je vivrai seule, mais tranquille, mais libre, parfaitement libre! (*A part*) Ciel! Alphonse!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ALPHONSE.

ALPHONSE.

Voici, Madame, ce que vous m'avez redemandé.

DUBREUIL.

Un jeune homme! d'où sort-il?

Mad. DERVAL, *à part.*

Quel embarras.

ALPHONSE, *à part.*

C'est le cousin!

Mad. DERVAL.

Je vous remercie, Monsieur, de l'empressement...

ALPHONSE.

J'ai dû, quelque chagrin qu'il m'en coûtât, obéir à vos ordres.

DUBREUIL.

Ah ça! voudriez-vous bien m'expliquer...

ALPHONSE, *à part.*

Elle se trouble!

Mad. DERVAL.

Monsieur est une personne... à laquelle,... qui,... que...

ALPHONSE.

(*A part.*) Eh! mon Dieu, Madame, pourquoi ce mystère? je n'ai aucune raison de me cacher: je suis, Monsieur, un libraire de Paris qui fait sa tournée, et qui, ayant su...

DUBREUIL.

Bon! bon! je comprends. Comme tout se découvre.

AIR: *Voulant par ses œuvres complète.*

Parbleu, l'aventure est divine!
Pour mieux cacher votre roman,
Vous preniez, discrette cousine,
Un libraire pour confident.
Vous afficher serait un crime;
On mettra dans chaque journal,
Que l'auteur, Madame Derval,
Désire garder l'anonyme.

Mad. DERVAL.

Si cet ouvrage a été entre les mains de Monsieur, il sait que c'est bien malgré moi!

ALPHONSE.

C'est un bonheur dont je n'ai pas joui long-temps.

DUBREUIL.

Malgré vous... Alors c'est madame de Sénanges qui voulait charger Monsieur de l'impression;... soyez tranquille,... je vous garantis l'impression.

Mad. DERVAL.

Dubreuil!

DUBREUIL.

J'ai aussi des droits sur le roman.

ALPHONSE.

Vous, Monsieur?

DUBREUIL.

Et quand nous l'aurons achevé!...

ALPHONSE, *à part.*

Est-ce qu'elle aurait aussi un collaborateur.

Mad. DERVAL, *à part.*

Je suis au supplice!

ALPHONSE.

Quoi, Monsieur, c'est vous qui avez écrit ces lettres brûlantes?...

DUBREUIL.

Du tout, Monsieur; je n'ai encore rien écrit; je ne suis collaborateur que pour le dénoûment.

ALPHONSE.

Ah! je disais bien!

Mad. DERVAL.

Encore une fois, Dubreuil, vous connaissez ma résolution.

DUBREUIL.

Elle n'a pas le sens commun votre résolution... J'en

fais juge Monsieur : c'est un garçon d'esprit,... il suffit de le voir pour en être convaincu.

Mad. DERVAL.

Mais, mon ami.....

DUBREUIL.

Croiriez - vous, Monsieur, que ces Dames se sont brouillées pour le dénoûment :... ma cousine ne veut pas que le roman finisse par un mariage !

ALPHONSE.

La chose était pourtant si naturelle !...

DUBREUIL.

N'est-ce pas, vous qui connaissez l'ouvrage ?

ALPHONSE.

Rien de plus vrai, de plus sincère que l'amour dont... je... dont le jeune homme est épris. Pendant un an il a supporté sans se plaindre, le mépris de celle qu'il adorait...

Mad. DERVAL.

Oh ! Monsieur, le mépris...

ALPHONSE.

Oui, oui, Madame !

DUBREUIL.

Ecoutez donc, il connaît l'ouvrage !

ALPHONSE.

N'est-il pas vrai que, trompée par les apparences, elle l'avait cru simple,... très-simple,... et pourtant... il était comme on est quand on aime véritablement.

DUBREUIL.

Oui, oui, quand on aime véritablement on est toujours comme cela.

Mad. DERVAL.

Vous savez bien qu'un instant a suffi pour la désabuser !

ALPHONSE.

Eh ! qu'importe qu'elle soit plus indulgente, si elle

est toujours insensible à l'amour qu'elle a inspiré ? Si, badinant avec un sentiment qu'elle n'éprouvait pas, elle a feint tous les caractères de la plus vive tendresse pour déchirer un cœur rempli de son image.

DUBREUIL.

Voilà un libraire qui a bien de l'esprit.

Mad. DERVAL.

Eh ! Monsieur, vous n'ignorez pas qu'entraînée dans un piége...

DUBREUIL.

Ah ! s'il y a un piége... ça devient intéressant.

Mad. DERVAL.

Pouvait-elle être en garde contre une surprise faite à sa bonne foi ;... elle laissait courir sa plume sans se douter des tromperies de l'amitié... Trahie par une amie de sa jeunesse....

DUBREUIL.

Bon, bon,... je vois l'intrigue;... c'est un peu romanesque,... invraisemblable ;... mais c'est égal, si c'est bien filé !

ALPHONSE.

Cette sœur indulgente avait rêvé le bonheur de son frère, et vous pouviez faire de ce songe une réalité...

DUBREUIL.

Par le mariage en question... Eh bien ! maintenant que je comprends parfaitement la marche du roman, le mariage est indispensable !

ALPHONSE.

Il faudrait que Madame fût de votre avis.

DUBREUIL.

Mais que voulez-vous faire du jeune homme, il est amoureux dès le second chapitre, n'est-ce pas ?

ALPHONSE.

Ah ! long-temps avant.

DUBREUIL.

Diable!... Le premier chapitre est donc bien long.

ALPHONSE.

Et Madame l'a placé dans une situation où il ne lui est plus possible de renoncer à celle qu'il aime.

DUBREUIL.

Soutenir le caractère, voilà la difficulté.

ALPHONSE.

Où trouver un esprit aussi cultivé, une grâce plus touchante ?

DUBREUIL.

Les héroïnes de roman sont toujours parfaites, et comment nommez-vous celle-là ?

Mad. DERVAL, *vivement.*

Constance de Méranie.

DUBREUIL.

Il y a déjà beaucoup de Constance;... mais c'est égal;... il règne dans toute cette intrigue là... un je ne sais quoi... qui me plaît,... qui me charme;.. et puis quand on aime les lettres, on est l'ami des imprimeurs...

AIR : *Je saurai bien la faire marcher droit.*

(De la Lune de Miel.)

C'est à moi seul qu'il faut s'en rapporter ;
Jeune homme, à vous je m'intéresse,
Laissez-moi faire et croyez ma promesse,
Sur le succès oui vous pouvez compter.

ALPHONSE.

Que d'obligeance !

DUBREUIL.

Adieu, mon cher, adieu,
Ma cousine vous fait injure ;
Mais, grâce à moi, je vous vois, avant peu,

Imprimeur de la préfecture!....
C'est à moi seul qu'il faut s'en rapporter, etc.

Ensemble.

Mad. DERVAL. *A part.*

Ah! je le sens, j'ai peine à supporter
Et son départ et sa tristesse;
Par son esprit, par son heureuse adresse,
Quel embarras il a su m'éviter!

ALPHONSE. *A part.*

Ah! sans espoir il faut donc la quitter.
(*Haut à Dubreuil.*)
Puisqu'à moi Monsieur s'intéresse,
J'espère tout d'une telle promesse...
(*A part.*) Sur le bonheur je ne dois plus compter.
(*Alphonse sort.*)

SCÈNE XIV.

MAD. DERVAL, DUBREUIL.

Mad. DERVAL, *à mi-voix.*

Ah! combien j'ai été injuste!

DUBREUIL.

Eh! sans doute;... qu'est-ce qu'il vous en coûtait de répondre aux intentions de ce jeune homme;... il avait peut-être fait exprès le voyage de Paris! Vous auriez contribué à sa fortune, à son bonheur! Je m'y connais, c'est un garçon intelligent, vous n'en trouverez pas un second comme lui... il a dans son air,... dans ses manières, une dignité. Il aurait pu se faire passer pour receveur,... j'y aurais été pris.

SCÈNE XV.

LES MÊMES; UN LAQUAIS.

De la part de madame de Sénanges!

DUBREUIL.

Au moins elle n'y renonce pas. (*Sur un geste de Mad. Derval le laquais s'éloigne.*) Voyons un peu ce que nous écrit notre collaborateur.

Mad. DERVAL.

Y pensez-vous, Dubreuil, cette lettre!...

DUBREUIL.

Je suis en tiers dans la correspondance!

Mad. DERVAL.

Elle peut renfermer des secrets...

DUBREUIL.

Raison de plus : je réunis aux droits du collaborateur, ceux de l'ami, du conseil, du futur époux...

Mad. DERVAL.

Si vous l'exigez absolument...

DUBREUIL.

Puisque vous le permettez...

Mad. DERVAL.

La voici, et si vous voulez l'ouvrir...

DUBREUIL.

Du tout,... je l'écouterai si cela vous est agréable.

Mad. DERVAL.

Que peut-elle m'écrire! (*lisant*). « Alphonse est trop » amoureux pour renoncer à son amour.

DUBREUIL.

C'est le chapitre 17e, je m'en doutais!

Mad. DERVAL, *lisant.*

» Mais puisqu'il ne peut espérer de toucher le cœur » de celle qu'il adore, je vais employer toutes les res- » sources de mon talent pour lui faire épouser la riche » héritière dont il a déjà été question entre nous; c'est » à regret, je l'avoue, que je m'y décide; il eût été plus » doux pour moi de le voir uni à celle qu'il aime;... mais » puisque tu t'obstines contre ce mariage, il faut y re- » noncer.... J'avoue que ce n'est pas là le dénoûment sur » lequel j'avais compté. »

DUBREUIL.

Ni moi non plus, ce dénoûment ne vaut pas le diable.

Mad. DERVAL, *à part.*

Serait-il possible qu'Alphonse...

DUBREUIL.

Ces mariages de convenances réussissent dans le monde, mais jamais dans les romans. (*A part*) Je m'en vais vous bouleverser tout cela. (*Haut*) Adieu, ma char-

mante cousine, dans peu vous aurez de mes nouvelles... Eh! vîte, à l'ouvrage.

SCÈNE XVI.

MAD. DERVAL *seule.*

Enfin, me voilà seule! Mon pauvre cœur, que de chemin vous avez fait depuis ce matin:... je n'ose l'interroger;... fiez-vous donc aux apparences... Cet Alphonse si timide, avec quelle éloquence il m'a parlé de sa tendresse, avec quelle adresse ici même, et devant Dubreuil;... pauvre Dubreuil qui s'avise aussi de m'aimer... A son âge... Il sait pourtant que j'ai juré de ne jamais me remarier... Juré,... est-ce bien sûr? Et c'était Alphonse qui m'écrivait ainsi, dont les lettres si touchantes me faisaient regretter une illusion!

AIR : *Je n'aime plus le printemps.*

Il existait cet être imaginaire,
Que tout bas mon cœur appelait;
Non ce n'est plus une chimère,
Et j'en ai presque du regret;
Mais d'où peut naître mon regret?
Vers celui qui devait me plaire,
Si je volais tant que je l'ai rêvé,
Faut-il donc, à mes vœux contraire,
Le fuir lorsque je l'ai trouvé.

Mais si j'en crois Julie, elle va forcer son frère de contracter un mariage... Non,... elle n'aura point assez d'influence;... mais moi, n'ai-je pas été bien sévère?... Oh! Alphonse a trop d'esprit pour n'avoir pas deviné!... Ah! qu'une pauvre femme est à plaindre quand elle est obligée de cacher ce qu'elle éprouve...

SCÈNE XVII.

MAD. DE SÉNANGES, MAD. DERVAL, ALPHONSE.

ALPHONSE.

Ah! Madame, n'est-ce point une erreur!...

MAD. DE SÉNANGES.

Chère Adèle, que tu es aimable.

Mad. DERVAL.

Je ne sais ce que vous voulez dire...

Mad. DE SÉNANGES.

Ton chapitre est charmant.

Mad. DERVAL.

Mon chapitre 18.

ALPHONSE.

Vous avez daigné rassurer ma tendresse.

Mad. DERVAL.

Mais je n'ai pas écrit...

Mad. DE SÉNANGES.

Oui, je sais bien, pour n'être pas en reste avec moi,... tu as pris un secrétaire,

Mad. DERVAL.

Un secrétaire, moi...

ALPHONSE.

C'est la seule chose qui ait pu m'affliger...

Mad. de SÉNANGES.

Pourquoi t'en défendre,... tu aimes Alphonse.

Mad. DERVAL.

Julie!...

Mad. DE SÉNANGES.

Ne suis-je pas habituée à lire dans ton cœur, à découvrir tes plus secrètes pensées? et celle-là n'était pas plus difficile à deviner que les autres.

ALPHONSE.

Si ma sœur s'abuse, son amitié pour moi l'égare; elle désire mon bonheur, et se persuade que mon amour vous a touché; dois-je moi-même vous l'avouer? cette espérance j'ai osé la concevoir, et si les sentiments les plus vrais sont ceux qui ont le plus de droits à votre... estime...

Mad. DERVAL.

Oh!.. Monsieur, je vous estime beaucoup.

Mad. DE SÉNANGES.

Tu fais encore mieux.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Une femme sait s'y connaître,
Ce sentiment et si vif et si doux,
A qui l'inspire on le cache peut-être,
On ne peut pas se cacher avec nous ;
Sans y songer on se laisse surprendre,
Par son silence on trahit son secret ;
Et tous les soins qu'on prend pour s'en défendre
Sont autant d'aveux qu'on en fait.

SCÈNE XVIII *et dernière.*

LES PRÉCÉDENS, DUBREUIL, *écoutant dans le fond.*

Mad. DE SÉNANGES.

Reconnais-tu cette lettre ?

Mad. DERVAL.

C'est l'écriture de Dubreuil.

ALPHONSE, *souriant.*

Il avait bien promis de s'intéresser à moi !

Mad. DE SÉNANGES, *lisant.*

» Chapitre 18. Alphonse a vaincu les scrupu-»les de celle qu'il adore; certain d'être aimé en se-»cret, il accourt auprès d'elle en sollicitant la récom-»pense de son amour... Constance de Méranie, après »avoir résisté comme doit le faire une héroïne de roman, »cède enfin à des transports si doux : elle abandonne à »son amant une main que celui-ci couvre de ses baisers, »et bientôt l'aveu le plus tendre confirme son bonheur.. »Conclusion : le roman finit par un mariage. »

Est-ce que tu voudrais refaire le travail du nouveau collaborateur ?...

AIR : *C'est bien, c'est très-bien.* (d'Amédée Beauplan.)

Ah ! vraiment,
C'est charmant ;
Sans attendre,
Il faut te rendre ;
Oui vraiment,
C'est charmant,
Il faut finir le Roman.

ALPHONSE.

Dites un mot... Ah ! faut-il que j'espère ?...

DUBREUIL, *s'avançant.*

Oui, vous pouvez, l'esprit bien en repos,
Dire ce mot à notre cher libraire.

Mad. DE SÉNANGES.

Monsieur Dubreuil vient toujours à propos.

Ensemble.

Ah ! vraiment, etc.

Mad. DERVAL, *A part.*

Quel moment !
Quel tourment !
A leurs vœux dois-je me rendre ?....
Quel moment !
Quel tourment !
Il faut finir le Roman.

Ensemble.

DUBREUIL.

Il attend,
C'est l'instant ;
A ses vœux il faut vous rendre ;
Il attend,
C'est l'instant
Qu'on imprime le Roman !

ALPHONSE.

Quel moment,
Quel tourment !
A mes vœux daignez vous rendre.....
Quel moment !
Quel tourment !
Il faut finir le Roman.

Mad. DERVAL.

Puisque tout le monde le veut... (*Alphonse se relève et baise la main de madame Derval.*)

DUBREUIL.

Il est galant le libraire... Eh bien ! que dites-vous de mon dénoûment.

ALPHONSE.

Il est charmant !

DUBREUIL.

Le collaborateur n'a pas perdu de temps, comme vous voyez ; mais vous ne connaissez encore que la moitié de sa besogne.

Mad. DE SÉNANGES.

Vraiment !

ALPHONSE.

N'en faites pas davantage.

DUBREUIL.

On imprime le prospectus de notre roman.

Mad. DERVAL.

Plaisantez-vous ?

DUBREUIL.

Chez l'imprimeur du département... Alphonse.

ALPHONSE.

Monsieur...

DUBREUIL.

Non, je dis Alphonse, roman en deux volumes, par Mesdames et Monsieur... trois étoiles à chacun, point de préférence, cela va faire un effet,... tiré à 6000 exemplaires que Monsieur le libraire répandra dans la capitale et à l'étranger.

Mad. DERVAL.

Y pensez-vous, Dubreuil! nous compromettre ainsi.

ALPHONSE.

Oh! Monsieur ne doute de rien!

DUBREUIL.

Ça ne compromet personne un roman!

Mad. DE SÉNANGES.

Mais celui-ci est historique.

DUBREUIL.

Historique!

Mad. DE SÉNANGES.

Comment, pour un homme d'esprit...

Mad. DERVAL.

..... Qui fait des charades.

Mad. DE SÉNANGES.

Vous n'avez pas deviné que toute cette correspondance mystérieuse n'était autre chose que les lettres de mon frère à sa femme!

DUBREUIL.

De votre frère!

Mad. DE SÉNANGES.

Que voilà.

DUBREUIL.

Et de sa femme!

Mad. DE SÉNANGES.

Que voici.

ALPHONSE.

Pardon, Monsieur, si la crainte de compromettre le secret de Madame, m'a tant forcé de prolonger votre erreur.

DUBREUIL.

Vous voyez bien que j'avais raison quand je disais ce matin qu'il y avait de l'amour sous jeu,.. c'est une correspondance amoureuse; mes premières idées sont toujours les meilleures.

Mad. DE SÉNANGES.

Sans doute; mais vous n'y tenez pas.

Mad. DERVAL.

Mon cher Dubreuil, ne m'en veuillez pas; c'est madame de Sénanges qui a conduit tout cela.

Mad. DE SÉNANGES.

Monsieur nous a bien aidées un peu!

DUBREUIL.

Oui, oui, fort bien... Je vois que depuis ce matin;... n'importe, je n'en aurai pas le démenti,... je mettrai votre mariage en roman,... et je me réserve un rôle superbe dans la seconde édition.

VAUDEVILLE.

AIR : *Vaud. du Baiser au Porteur.*

ALPHONSE.

Des hommes tels qu'ils devraient être,
Les romanciers font le portrait;
Mais l'historien juge en maître
Et peint le monde tel qu'il est.
Voilà, sans nous en faire accroire,
Pourquoi l'on voit, à tous moments,
Tant de faiblesses dans l'histoire,
Tant de vertus dans les romans!

Mme. DE SÉNANGES.

Ah! quel pays que notre France!
Les armes, les lettres, les arts,
Lui conservent une puissance
Qui peut braver tous les hasards:
Elle a tous les genres de gloire,
Tout y tient de l'enchantement.....
Je crains que plus tard notre histoire
Ne soit prise pour un roman.

DUBREUIL.

Aventures, lettres, nouvelles,
Combien de livres on écrit
A l'usage des demoiselles,
Pour former le cœur et l'esprit!
On y montre qu'il faut tout croire,
Hors ce que disent les mamans.....
Je laisse à deviner à l'histoire
De fille qui lit des romans.

Mad. DERVAL. *Au public.*

Hier sur la scène tragique,
Peut-être encore admiriez-vous
Quelque pièce bien historique....
On est plus frivole chez nous.
Pour reposer votre mémoire,
Figurez-vous qu'en ce moment,
Après un bon livre d'histoire,
Vous lisez un petit roman. FIN.

Imprim. de SÉTIER, cour des Fontaines, n° 7, à Paris.

L'ANONYME.

PIECES NOUVELLES

QUI SE TROUVENT CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

Le Timide, opéra-comique en un acte, par MM. *Scribe* et *Saintine*. 2

C'est demain le Treize, vaudeville en un acte, par MM. *Arago* et *Desvergers*. 1 50

Le Tambour et la Musette, vaudeville par MM. *Jouslin de la Salle* et *Ernest*. 1 50

Le Corrégidor, mélodrame en trois actes, par MM. *Antony* et *Léopold*. 1 50

La Vieille, opéra-comique en un acte, par MM. *Scribe* et *G. Delavigne*. 2

Marguerite d'Anjou, opéra en trois actes, par M. *Sauvage*. 2

La Bégueule, vaudeville-féerie en deux actes, par MM. *Merle*, *Brazier* et *Carmouche*. 1 50

La petite Maison, comédie en trois actes, par M. *Mélesville*. 3

La Dame Blanche, opéra-comique en trois actes, par M. *Scribe*, troisième édition. 2 50

Le Maçon, opéra-comique en trois actes, par MM. *Scribe* et *G. Delavigne*, deuxième édition. 2 50

Les Prisonniers de Guerre, mélodrame en trois actes, par MM. *Antony et Léopold*. 1 50

Les Acteurs à l'Auberge, vaudeville en un acte, par MM. *Francis* et *Jouslin de la Salle*. 1 25

Cagliostro, mélodrame en trois actes, par MM. *Antony* et *Léopold*, deuxième édition. 1 50

L'école du Scandale, comédie en trois actes, par MM. *Jouslin de la Salle* et *Crosnier*. 1 50

Le Juif, vaudeville en deux actes, par M. *Désaugiers*, deuxième édition. 1 50

Le Manuel des Coulisses, ou le Guide de l'Amateur, vol. in-18, contenant les mots usités au théâtre. 1 50

On trouve également chez le même libraire un assortiment complet de pièces de théâtre anciennes et nouvelles.

L'ANONYME,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Charles Désiré

PAR MM. DUPEUTY, DE VILLENEUVE ET JOUSLIN DE LA SALLE;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 29 MAI 1826.

PRIX : 1 FR. 80 C.

A PARIS,

CHEZ BEZOU, LIBRAIRE,

SUCCESSEUR DE M. FAGES,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE, BOULEVART ST.-MARTIN, N° 29,

VIS-A-VIS LA RUE DE LANCRY.

1826.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE VOLNY, ancien préfet.	M. LEPEINTRE JEUNE.
OCTAVIE, sa fille.	Mlle PAULINE GEOFFROY.
DUBREUIL, riche manufacturier.	M. EMILE.
ERNEST DELMAR, jeune avocat.	M. FÉDÉ.
COURVILLE, homme d'affaires.	M. FONTENAY.
JULIENNE, jeune paysanne.	Mlle MINETTE.
BENOIT, domestique d'Ernest.	M. VICTOR.

Premier acte. La scène se passe à Paris dans le cabinet de Delmar.
Deuxième acte. La scène est à Meudon dans la maison de Dubreuil.

Avis essentiel. La musique ayant été pour beaucoup dans le succès qu'a obtenu la pièce, MM. les directeurs de province sont prévenus qu'il faut s'adresser, pour avoir les airs tels qu'ils ont été chantés, à M. Hus Desforges, chef d'orchestre du Vaudeville, au théâtre.

DE L'IMPRIMERIE DE E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, N° 4.

L'ANONYME,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un cabinet de travail richement décoré; à droite, un bureau, garni de cartons; à gauche, une petite table.)

SCÈNE PREMIERE.

DELMAR, BENOIT.

(*Delmar est assis à son bureau, Benoît entre avec précaution.*)

BENOÎT.

Monsieur.... cinq heures viennent de sonner. (*Delmar écrit sans lui répondre.*) Monsieur.... le jour va bientôt paraître.....

DELMAR, *sans l'entendre.*

Hein.... que disais-tu?

BENOÎT.

Que la nuit est finie.

DELMAR.

Eh bien! c'est bon.... souffle les bougies.

BENOÎT, *après avoir exécuté cet ordre.*

Monsieur est-il content de son travail?

DELMAR.

Oui.... oui, Benoît.... j'ai trouvé de nouveaux traits acerbes.... J'ai mis au jour des secrets qui produiront, j'en suis sûr, le plus grand scandale.... J'ai tracé quelques portraits qui détruiront dans le monde bien des réputations usurpées.

BENOÎT.

Oh! Monsieur, je m'en rapporte à vous.

DELMAR, *se levant.*

AIR du vaudeville de Fanchon.

J'ai peint l'agent avide,
Sous son masque livide,
Que jamais il ne releva,
Cachant son infamie
Avec l'or qu'au pauvre il vola...

BENOÎT.

Bien des gens, je parie,
Se reconnaîtront là.

DELMAR.

Même air.

J'ai montré l'ignorance
Qu'auprès de la science
Sur le premier rang l'on plaça,
Honteuse du génie
Que pour elle on improvisa...

BENOÎT.

Bien des gens, je parie,
Se reconnaîtront là.

DELMAR.

Même air.

J'ai peint, dans cette page,
L'homme qui, plein de rage,
Sans pitié lorsqu'on l'implora,
Au malheureux qui prie,
Jamais, hélas! ne pardonna...

BENOÎT.

Bien des gens, je parie,
Se reconnaîtront là.

Bravo, Monsieur... je prédis au moins six éditions à votre nouvel ouvrage....

DELMAR.

Tu crois.... J'ai remarqué que parfois tu ne manquais pas d'une certaine justesse dans ta manière de voir.....

BENOÎT.

Ah! c'est que quelquefois je me mêle aussi.... de.... et puis quand on est à si bonne école.... A propos, si monsieur voulait avoir la bonté de me donner son avis sur quelques lignes qu'hier soir....

DELMAR.

Comment, toi aussi.... tu.....

BENOÎT.

Ma foi, oui.... j'ai voulu m'essayer, depuis que vous m'avez permis d'être homme de lettres, à mes momens perdus.....

DELMAR.

Eh bien?

BENOÎT.

Eh bien! j'espère que Monsieur voudra bien jeter un coup d'œil sur mes petites productions.... C'est à cause de l'orthographe... Vous concevez..., quand on n'a pas encore l'habitude... et puis, moi, qui n'ai jamais appris le latin, il m'est bien permis de ne pas savoir le français.....

DELMAR.

J'entends le bruit d'une voiture.... Qui peut venir si matin?

BENOÎT, *ouvrant la fenêtre.*

Ah! ah!... rassurez-vous, c'est M. Courville, cet agent d'affaires qui, pour ne pas manquer d'état dans le monde, a pris le parti de les exercer tous à la fois... Il descend de son tilbury.

DELMAR.

C'est bien... Laisse entrer.

SCÈNE II.

LES MÊMES, COURVILLE.

COURVILLE.

Eh! bonjour, mon cher Delmar... Eh bien!.... avançons-nous?... Je viens peut-être un peu matin.... Mais n'importe, je suis sûr d'être bien reçu... j'apporte de l'argent.....

BENOÎT, *à part.*

Diable, quel empressement.... Jusqu'à présent, moi, j'croyais qu'il n'y avait que les créanciers qui se levaient de si bonne heure.

DELMAR.

Vous êtes d'une activité, Courville....

COURVILLE.

Eh! parbleu, je crois bien... L'activité, c'est là maintenant la base de mon état.... ou plutôt de mes états...

Aussi pour courir après la fortune.... je ne vais jamais qu'en voiture...

AIR : du Fleuve de la vie.

A pied on ne l'attrape guère :
Son char va trop vite, dit-on ;
Pour suivre sa course légère,
Je pris d'abord un phaéton ;
Un peu plus tard je l'ai suivie
Dans un wiski ;
Mais aujourd'hui,
Moi, je descends en tilbury
Le fleuve de la vie.

BENOÎT.

Ma foi, Monsieur, vous faites bien de courir si fort après la fortune.... car pour vous elle est dans tous les quartiers de Paris.

COURVILLE.

C'est vrai, il y a tant de concurrence dans tous les états que j'ai été forcé d'en inventer un... esprit, moellons, pamphlets, charpente, bateaux et romans à vapeurs, architecture, littérature, gravure, acuponcture, géographie, biographie, bibliographie, typographie, topographie, lithographie, lithocromie, odontotechnie, routes et ponts en fil de fer, tout se centralise dans mon cabinet, tout marche au moyen des roues légères de mon équipage.

AIR du vaudeville de Caroline.

Sur tout je spécule ;
Par cent moyens je tente le sort,
Et je calcule
Tout au poids de l'or.

A terme ou comptant,
Moi, j'ai toujours mon prix courant,
Sur la charpente ou le talent,
Sur le trois pour cent
Et les muses ;
Mais si prose et vers
Vont de travers,
Alors plaçant mes capitaux
Sur les canaux,
Je me jette dans les écluses.

Sur tout je spécule, etc.

Fort pour démolir,
Pour rebâtir,
Pour embellir,
Déjà l'on me vit acquérir
Les jardins et l'hôtel d'un prince;
J'achète un quartier,
Je traite d'un village entier;
Même à forfait,
J'ai le projet
De marchander une province.

Sur tout je spécule, etc.

Sans opinion,
Là je dis oui, là je dis non:
A chacun je donne raison
Sans que souvent je les comprenne.
Politique fin,
Jusqu'à la fin,
Je suis enfin
Turc dans le faubourg Saint-Germain,
Et Grec à la Nouvelle-Athène.

Sur tout je spécule,
Par cent moyens je tente le sort,
Et je calcule
Tout au poids de l'or.

Mais parlons de nos affaires... Comme je vous le disais, je viens vous apporter le prix convenu.

DELMAR.

Mais, Courville, cet argent est inutile... nous avons le temps de régler ensemble.

COURVILLE.

Comme vous voudrez... d'ailleurs je ne fais jamais attendre... dites-moi... votre ouvrage est terminé?... combien de toises?

DELMAR, *souriant.*

Comment, mon cher Courville, vous mesurez donc la littérature à la toise?

COURVILLE.

Ah! pardon... c'est mon dernier terrain qui me passait par la tête... ah! ça, vous dites donc... que je puis compter pour ce soir sur les premières feuilles?

DELMAR.

Oui, il n'y a plus qu'à copier.

COURVILLE, *avec mystère.*

Bon, bon, bravo! Et... toujours de la force de l'autre?

DELMAR.

Oui... oui... je le crois même encore plus fort.

COURVILLE.

Tant mieux... tant mieux... nous ferons rouler ça rondement... je vous recommande les ressorts surtout.

BENOÎT.

Les ressorts?

COURVILLE.

Ah! que je suis étourdi... ce sont mes nouvelles gondoles qui me trottent dans l'esprit.

DELMAR.

Surtout le plus grand secret sur cet ouvrage.

COURVILLE.

L'anonyme... c'est entendu... que craignez-vous avec cela?

DELMAR.

Mais... le précédent... n'a-t-il pas été...

COURVILLE.

Vos portraits du siècle?.. ils ont été saisis... c'est vrai, comme mes mousselines anglaises arrêtées à la douane... c'est égal, je ne vous ai pas nommé... j'ai préféré payer l'amende de ma poche.

DELMAR.

C'est que... je crains toujours...

COURVILLE.

Comment? est-ce parce qu'on a prétendu que l'ouvrage avait eu des suites un peu fâcheuses... que quelques personnes en avaient même perdu leurs places?.. faux bruits... mon cher... faux bruits... d'ailleurs, ce n'est pas votre faute... pressez ça... croyez-moi, pressez ça... c'est dans votre intérêt... Ah! mon Dieu! je m'amuse et j'oublie que j'ai affaire à la Bourse pour le nouveau canal maritime; ensuite je passerai aux journaux pour l'annonce de votre livre: en entrant, je serre la main du rédacteur principal... je le supplie de me mettre un mot favorable dans sa feuille sur votre ouvrage, et je lui glisse en même temps le prospectus de mon nouveau village... adieu, mon ami. (*à Benoît.*) Et toi, tiens, voilà un louis... tu copies quelquefois des manuscrits... j'attends les premières feuilles... dépêche-toi et tu les porteras chez mon imprimeur.... (*fausse sortie.*) Ah! j'oubliais... ce soir je donne à dîner à

ma petite campagne de Meudon... vous serez des nôtres, n'est-ce pas?... c'est là que je traite tous mes chiens... Suivez mes conseils, mon cher... si vous étiez capitaliste, je vous dirais, bâtissez... si vous étiez de la bande couleur haïti, je vous dirais, démolissez; mais vous êtes homme de lettres, je vous dis, écrivez.

AIR d'Avis aux goutteux. (Gare, gare.)

Vite, vite, vite un écrit:
Pour s'enrichir voilà tout le mystère;
C'est le cri de chaque libraire.
J'imprime tout, et j'en fais mon profit.

On prend Molière,
On prend Voltaire,
Ou La Bruyère,
Même Rousseau;
Puis on arrange,
Et l'on mélange:
C'est ainsi qu'on fait du nouveau.

Vite, vite, etc.

Pièces suédoises,
Pièces danoises,
Même chinoises,
Partout on prend;
Puis sur l'affiche,
Quand on affiche,
On met: tiré de l'allemand...

Vite, vite, etc.

(*Il sort.*)

SCENE III.

DELMAR, BENOIT.

BENOÎT, *reconduisant Courville.*

Soyez tranquille, M. Courville, vous pouvez compter sur moi. (*revenant.*) Avouez, Monsieur, que c'est un homme charmant!.... pour un homme d'affaires... il paie bien.... une maison de campagne délicieuse.... et puis des égards pour tout le monde. (*Il montre le louis qu'il a reçu.*)

DELMAR.

Il est vrai, Courville entend bien son état.

BENOÎT.

Ah! monsieur, quelle excellente idée vous avez eue là de vous mettre à écrire sur les ridicules et sur les vices de notre temps.... à fronder la conduite des hommes.... quelle différence de l'époque où vous étiez avocat sans cause.... logé à votre quatrième étage.... tandis que maintenant....

DELMAR.

Oui, je m'en souviens....

AIR d'Aristipe.

Alors pour moi tout n'était que mensonge;
Trompé, trahi, je vivais dans l'erreur,
Parfois, pourtant, j'étais heureux en songe,
Car je voyais, dans un prisme trompeur,
Régner encor les vertus et l'honneur.
Le genre humain flétrit mon existence:
Par mes écrits j'en suis vengé, je crois;
Mais je ne puis penser à ma vengeance,
Sans regretter mes songes d'autrefois.

Mais éloignons ces idées.... désormais je dois être et je serai toujours méchant,.... allons, Benoît, donne-moi mon habit..... Il faut que j'aille au palais.... j'ai à plaider aujourd'hui pour un malheureux sans ressources.

BENOÎT.

Comment.... gratuitement.... ne pouviez-vous laisser ce soin à un avocat nommé d'office?

DELMAR.

Oui, mais il l'aurait peut-être mal défendu.... Sa cause est juste et je m'en suis chargé.... quelqu'un vient.... ah! ah! c'est l'ami Dubreuil, laisse-nous.

(*Benoît sort.*)

SCENE IV.

DELMAR, DUBREUIL.

DUBREUIL, *en entrant il prend une chaise et s'assied.*

Bonjour,.. bonjour, Ernest.... je suis enchanté de te trouver.... j'arrive de ma petite maison de campagne, et en passant je suis monté pour savoir de tes nouvelles, car depuis quelque temps tu me négliges.

DELMAR.

Ah! Dubreuil, croyez bien que mon cœur n'est pour rien.... au contraire, vous êtes mon seul ami....

DUBREUIL.

Eh bien! alors quand on n'a qu'un ami, on le voit plus souvent; mais j'attribue cette négligence à tes grandes affaires....

DELMAR.

Il est vrai, Dubreuil, je suis fort occupé.

DUBREUIL.

Ah! ah! je devine.... Sans doute de belles causes à défendre....

DELMAR.

Non... non, ce n'est pas cela... j'écris... je m'occupe... d'ouvrages critiques....

DUBREUIL.

Comment! au lieu de chercher à plaider la cause de la justice et de l'humanité.... tu consacres ta plume à des attaques indignes de ton caractère; eh! mon ami, pourquoi ne pas croire au bien?

DELMAR.

Dubreuil, j'ai appris à connaître les hommes.

DUBREUIL.

Eh! mon Dieu! au lieu de les critiquer, apprends à être bon, humain, généreux, ta profession t'en donne les moyens.... et tu seras alors plus indulgent pour eux.

DELMAR.

Bon.... je l'étais autrefois.... humain, généreux, je le fus aussi..... Souvent j'ouvris ma bourse au malheureux qui s'offrait à moi.... Eh bien! pour prix de mes bienfaits.... je n'ai rencontré que des ingrats....

DUBREUIL.

Morbleu, moi aussi, j'ai vu des gens ingrats.... mais j'en ai trouvé d'honnêtes.... Eh bien! j'ai évité les uns, j'ai accueilli les autres.... et j'ai toujours tâché de voir les choses du bon côté, aussi je n'ai jamais eu à me plaindre du sort.

Air nouveau, *ou* des Comédiens.

Écoute ici l'histoire de ma vie:
Entre les arts, les muses, les amours,
Vers le bonheur, guidé par la folie,
J'ai vu gaîment s'écouler tous mes jours.

A quatorze ans, sur les bancs du collége,
Malin élève, et déjà rimailleur,
Combien de fois, en secret, griffonnai-je
De mauvais vers contre mon professeur!
Je fus six mois petit clerc d'une étude,
Sans déboucher le vin du procureur;
Changeant plus tard d'état et d'habitude,
D'un bon marchand je devins voyageur;
A dix-huit ans, volant vers la frontière,
Je vis de près le feu des ennemis:
J'en conviendrai, je n'aimais pas la guerre,
Mais on est fier de servir son pays.
Quand je rentrai dans notre belle France,
De tous les arts j'admirai les progrès,
Car ses enfans, fameux par leur vaillance,
Cueillaient encor des lauriers dans la paix.
Quittant le sac et prenant la navette,
Je travaillai gaîment sur le métier:
Toujours ainsi la fortune s'achète;
Pour être maître, il faut être ouvrier.
Bon fabricant, bientôt mon industrie
Donna mon nom à ces tissus nouveaux
Que nous avons enlevés à l'Asie,
Et répandus chez les peuples rivaux.
Vers mes trente ans l'amour fixa mon ame,
J'aimai, je plus... ce fut bientôt fini;
Et si toujours j'eus une bonne femme,
C'est que toujours je fus un bon mari.
Auprès de moi voyant grandir ma fille,
Je me croyais encor dans mon printemps;
Mais un beau jour, au sein de ma famille,
Je m'aperçus que j'avais cinquante ans.
Heureux, quand l'âge aura blanchi ma tête,
Si je puis voir à mes derniers instans,
Pour m'apporter un bouquet à ma fête,
Autour de moi... tous mes petits enfans.

Telle est, mon cher, l'histoire de ma vie:
Entre les arts, les muses, les amours,
Vers le bonheur, guidé par la folie,
J'ai vu gaîment s'écouler tous mes jours.

DELMAR.

Peut-être, Dubreuil, ne rencontrerez-vous pas toujours les mêmes chances de bonheur....

DUBREUIL.

Pourquoi donc.... aujourd'hui je suis retiré du commerce; eh bien! je trouve encore moyen d'être utile à

mes semblables.... Président du bureau de bienfaisance de mon arrondissement, membre de la société des amis des arts, trésorier honoraire de la caisse d'épargne pour les pauvres artisans, je vis content, heureux, bon citoyen, bon époux et bon père de famille.

DELMAR.

Je vous le répète, Dubreuil,... moi aussi, j'ai travaillé... j'ai cherché à parvenir par des moyens honorables..., partout je n'ai trouvé que l'injustice et le dégoût.... être bon époux, bon père..., ce fut aussi le but de tous mes désirs... Long-temps près de mon Octavie, j'ai rêvé ce bonheur... mais j'étais pauvre et son père était riche..., Il avait un nom.... je n'avais que ma plume; il était préfet,.... moi, j'étais son secrétaire, et le baron de Volny me fit cruellement sentir qu'un homme sans nom et sans fortune ne pouvait aspirer à la main de sa fille.

DUBREUIL.

Ta, ta, ta... Pourquoi diable aussi vas-tu t'aviser d'aimer la fille d'un baron? c'est comme moi si j'avais voulu épouser la fille d'une duchesse... Eh! morbleu! oublie toutes ces chimères, prends une autre femme...

DELMAR.

Non, Dubreuil... mon cœur n'est plus à moi.

DUBREUIL.

Tout cela se passera... déjà la fortune semble te sourire davantage...

DELMAR.

La fortune!... Oui, mais savez-vous à quoi je la dois... à l'heureux changement que j'ai eu la force d'adopter...

DUBREUIL.

Je ne te comprends pas.

DELMAR.

Autrefois, quand je jugeais le cœur des autres d'après le mien, on me repoussait... J'étais bon... j'étais juste, cela semblait trop naturel et personne ne faisait attention à moi... On ne pensait pas même à m'offrir quelques secours... quand je manquais du nécessaire; maintenant que ma plume m'a fait connaître.... et que je pourrais me venger... on me craint, on me redoute et pourtant on me tend la main... Je suis fêté, recherché et la fortune semble d'elle-même s'offrir à moi.

DUBREUIL.

Ernest! si je n'avais pas déjà jugé ton cœur... je ne te reverrais de ma vie... Mais un souvenir cruel, déchirant

a pu un instant égarer ta raison... je te pardonne... Allons, mon cher Ernest... sois homme, reviens à des idées plus consolantes... Un jour tu me remercieras de t'avoir donné ce conseil et tu seras heureux à ton tour, car on ne peut l'être que par le bien... Tiens, moi, il n'y a pas long-temps encore, j'ai pu jouir de ce bonheur-là... un malheureux père avec sa fille... sans appui, sans asile... j'ignorais leur nom.

DELMAR.

Comment, vous les avez secourus sans le leur demander?

DUBREUIL.

Il avait besoin de moi; et cela m'a suffi.

Air du vaudeville des Scythes.

Le malheureux que le destin afflige
A bien le droit de garder son secret;
Le demander quand notre main l'oblige,
C'est presque mettre un salaire au bienfait.
Il est certain que le malheur l'opprime:
Peut-être, hélas! est-il coupable... mais,
Secourons-le sur le bord de l'abîme;
S'il a des torts, nous le saurons après.

Ah! ça, j'ai quelques courses à faire dans Paris, je repasserai dans la journée pour reprendre cet entretien, car je tiens à te convertir tout-à-fait.

DELMAR.

Cela sera difficile... mais j'ai à sortir aussi... (*à Benoît qui entre.*) Benoît! fais cette copie, et qu'elle soit prête quand je reviendrai.

DUBREUIL.

En ce cas je vais t'accompagner quelques instans.

DELMAR.

Je suis à vous. (*à part.*) Courons au palais... plaider la cause du malheur, et faire un ingrat de plus.

SCÈNE V.

BENOIT, *seul.*

Fais cette copie... c'est-à-dire... fais faire cette copie... Car depuis que j'écris pour mon compte, je n'écris plus

pour celui des autres... C'est trop commun... Je donnerai cela à mon copiste... Celui qui me donne des leçons de français... (*Il met les papiers dans sa poche.*)

SCENE VI.

BENOIT, JULIENNE. (*On entend sonner en dehors.*)

JULIENNE, *passant la tête entre les battans de la porte.*
Eh!... dites donc, Monsieur?

BENOÎT.
Qu'est-ce que c'est qu'ça?

JULIENNE, *entrant.*
Est-ce que vous n' m'entendez pas? il y a assez longtemps que j' sonne... ma foi, j' m'ai ennuyé d'attendre et j'ai entré comme vous voyez... c'est vous qu'êtes le bourgeois?

BENOÎT.
Non, ma belle enfant, je ne suis que son domestique. (*à part.*) Ce que c'est que d'avoir l'air comme il faut!

JULIENNE.
Tiens, moi, qui vous prenais pour un monsieur... j' suis t'y bête... Mais dame, c'est que c'est vrai; maintenant on n'y connaît plus rien.

AIR du vaudeville de l'Homme vert.

A Paris tout a changé d' face :
Grace au goût du jour, on peut voir
Les maîtres en veste de chasse,
Et les valets en habit noir.
A juger d'après leurs tournures,
Faut croir' qu'on verra dans queuq' temps,
Les maît'res derrière les voitures,
Et les valets monter dedans.

Alors puisque vous êtes seul, n'y a pas besoin de se gêner, n'est-ce pas ?... (*allant à la porte appeler.*) Mam'selle! vous pouvez entrer, n'y a personne, n'y a que lui.

BENOÎT.
Eh ben! pour qui me prend-elle?

SCÈNE VII.

BENOIT, JULIENNE, OCTAVIE.

OCTAVIE.

Pardon, si je prends la liberté... C'est donc ici que demeure M. Ernest?

BENOÎT.

Vous voulez dire l'avocat Delmar?

OCTAVIE.

Oui... lui-même.

JULIENNE.

Eh bien! c'est avec lui que nous avons à causer.

BENOÎT.

Approchez, Mademoiselle, n'ayez pas peur.

JULIENNE.

C'est vrai; ne tremblez donc pas comme ça... Qu'elle est drôle, mam'selle, on dirait qu'elle a peur de lui, il a pourtant l'air assez bon enfant.

OCTAVIE.

Votre maître est-il visible en ce moment?

BENOÎT.

Non, Mademoiselle, mais il ne peut tarder à rentrer.

OCTAVIE.

En ce cas je vais l'attendre.

JULIENNE.

Et moi aussi, j' vas m'asseoir, au fait, parce qu' j' suis lasse.

(*Benoît approche des chaises.*)

JULIENNE.

Non, merci, j'aim' mieux un fauteuil.

BENOÎT, *à Octavie.*

Il s'agit peut-être de quelque chose que l'on pourrait lui dire?

OCTAVIE.

Non.

BENOÎT.

C'est à lui seul que vous voulez parler?

OCTAVIE.

Oui.

BENOÎT, *à part.*

Diable, elle n'est pas causeuse. (*On sonne.*)

JULIENNE, *bas à Octavie.*

Eh bien! mam'selle, est-il curieux cet olibrius-là? (*à Benoît.*) Dites donc, v'là qu'on sonne...

SCENE VIII.

LES MÊMES, DELMAR.

DELMAR, *en entrant sans les voir.*

La cause est remise à huitaine, et je ne plaiderai pas aujourd'hui.

AIR final de la Gazza ladra. (premier acte.)

BENOÎT, *à Octavie.*

Mais le voici:
Approchez-vous, Madame...

OCTAVIE.

Quel trouble ici
J'éprouve au fond de l'ame!

DELMAR.

Que vois-je? ô ciel! c'est Octavie!
Celle que j'aimais pour la vie...
Qui peut l'amener aujourd'hui?...

OCTAVIE, *s'avançant avec timidité.*

Daignez, Monsieur, excuser ma présence...

DELMAR.

Vous, Octavie, après cinq ans d'absence...

ENSEMBLE.

OCTAVIE.

Ah! malgré moi mon cœur palpite,
L'espoir et la crainte l'agite;
Pourquoi donc me troubler ainsi?

DELMAR.

Ah! quel mystère!
Ici, j'espère,
Pour moi bientôt tout doit être éclairci.

OCTAVIE.

Ah! quel mystère!
Ici, j'espère,
Tout va bientôt s'éclaircir avec lui.

BENOÎT, JULIENNE.

Ah! quel mystère!
Ici, j'espère,
Tout va bientôt entr'eux être éclairci.

(*Benoît et Julienne sortent sur un signe de Delmar et d'Octavie.*)

SCENE IX.

DELMAR, OCTAVIE.

OCTAVIE.

Monsieur Delmar, vous vous souvenez donc encore de moi?

DELMAR.

Octavie, pouvais-je vous oublier?..

OCTAVIE.

Je ne le pensais pas.

DELMAR,

Vous ici!... de grace, daignez me dire à qui je dois un honneur que je n'osais pas espérer?

OCTAVIE.

Je vous devine... mais ma démarche ne vous étonnera plus quand vous en connaîtrez le motif; c'est à votre pitié que je viens m'adresser.

DELMAR.

Ma pitié!

OCTAVIE.

Oui, j'ai pensé que votre cœur pourrait éprouver ce sentiment pour... pour un malheureux à qui vos secours seraient nécessaires.... Monsieur Ernest, me suis-je trompée?

DELMAR.

Non, puisque c'est vous qui sollicitez pour lui.

OCTAVIE.

Vous me rassurez; mais si cette personne, bien à plaindre aujourd'hui, avait pu laisser dans votre souvenir une impression pénible... si vous croyez avoir quelque raison de la... haïr!...

DELMAR.

Je la connais donc?

OCTAVIE, *hésitant.*

C'est mon père.

DELMAR.

Monsieur de Volny! (*à part.*) celui qui fit le malheur de ma vie.

OCTAVIE.

Ernest, rappelez-vous qu'ici c'est moi qui vous supplie.

DELMAR.

Il est vrai, Octavie, et je tiendrai ma promesse, je vous le jure.

OCTAVIE.

Ah! ma reconnaissance sera éternelle... Si vous saviez combien peu sont mérités ses malheurs.

DELMAR.

Que voulez-vous dire?

OCTAVIE.

Une calomnie dont il fut victime le priva de la place élevée qu'il occupait, et vous savez que c'était sa seule fortune.

DELMAR.

Monsieur de Volny n'a donc plus de protecteurs?

OCTAVIE.

Aucun : après avoir perdu son emploi, mon père fut obligé de se cacher pour se soustraire aux poursuites qu'on dirigeait contre lui.

DELMAR.

Mais, qui donc fut la cause?...

OCTAVIE.

Il y a quelque temps, des secrets importans que sa place seule le mettait à même de connaître furent dévoilés dans un ouvrage publié contre des personnages puissans; on l'accusa d'en être l'auteur, et voilà le motif de sa disgrace.

DELMAR.

Monsieur de Volny ne put donc rien prouver?

OCTAVIE.

Rien; l'auteur de cet écrit se cacha sous le voile de l'anonyme.

DELMAR, *à part.*

Malheureux!... je tremble de deviner... (*haut.*) Et votre père n'eut pas même de soupçons?

OCTAVIE.

Non.

DELMAR, *à part.*

Ce que m'a dit Courville.... ce rapprochement... plus de doute.... c'est moi qui l'ai perdu.

OCTAVIE.

Sans appui, sans secours, il n'aurait jamais pu faire reconnaître son innocence, et j'ai compté sur vous, Ernest, pour remplir ce devoir.

DELMAR.

Sur moi ?

OCTAVIE.

Oui, la réputation brillante que vous vous êtes acquise au barreau, la bonté de votre cœur qui vous fit tant de fois embrasser la défense du malheureux; enfin, quelque chose que j'éprouvais là, tout m'a fait pressentir que nous ne serions pas les seuls pour lesquels vous voudriez être insensible.

DELMAR, *à part.*

Qu'ai-je fait !

OCTAVIE.

AIR de Renaud de Montauban.

Mon père peut-être envers vous
Eut quelques torts, j'en gémis en silence...
On ne pouvait blâmer votre courroux
Tant qu'il était au sein de l'opulence;
Mais quand le sort des coups les plus affreux
Vient le frapper... ayez de l'indulgence,
Car un bon cœur doit oublier l'offense
Pour pardonner au malheureux.

DELMAR.

Même air.

Oui, je gardais au fond du cœur
Un souvenir de haine et de vengeance;
Et si quelqu'un a causé sa douleur,
C'est à moi seul d'embrasser sa défense...
Ah! puissiez-vous, dans des jours plus heureux,
Vous rappeler qu'il faut de l'indulgence,
Et qu'un bon cœur doit oublier l'offense
Pour pardonner au malheureux.

OCTAVIE.

Surtout ne lui dites jamais que c'est moi qui vous ai sollicité pour lui.

DELMAR.

Soyez tranquille, Octavie, tout le monde l'ignorera... (*à part.*) Ah ! cachons-lui bien la vérité : je ne pourrais supporter son mépris. (*apercevant Courville qui entre.*) O ciel ! Courville !

SCENE X.

LES MÊMES, COURVILLE.

COURVILLE.

Ah! vous voilà, mon cher, enchanté de vous rencontrer... Madame, je vous demande bien pardon. (*bas.*) Diable, elle est fort bien, mais les affaires avant tout. (*haut.*) J'espère que je n'ai pas été long-temps; hein, trente-sept minutes, aussi mon petit alezan est en nage; mais j'ai réussi, et demain l'on parlera de votre ouvrage dans tous les journaux.

DELMAR, *à part.*

Quel embarras! (*à Courville.*) Pardon, Courville, mais des affaires plus importantes...

COURVILLE.

Bon, bon, bon, mon ami. Ah! deux mots encore seulement: le titre fera fureur. Dès ce soir tous les murs de Paris en seront couverts et demain l'on pourra lire à dix pas....

DELMAR, *l'interrompant.*

Courville, silence de grace.

COURVILLE.

Non, non, mon ami, ceci est fort intéressant pour vous. Je vous dis que demain on pourra lire partout: sous presse, deux jolis volumes in-12, papier vélin, faisant suite aux portraits du siècle, par le même auteur.

OCTAVIE, *à part.*

Qu'ai-je entendu?

COURVILLE.

Quelle excellente idée vous avez eue là, mon cher, d'entreprendre cette galerie de portraits!

DELMAR.

C'est assez, brisons là...

OCTAVIE, *à part.*

Quel trait de lumière! je n'en puis plus douter.

COURVILLE, *à part.*

Eh! mais qu'est-ce qu'ils ont donc tous les deux?

SCENE XI.

LES MÊMES, BENOIT, JULIENNE.

COURVILLE.

AIR nouveau de M. Adam.

Quel est donc ce mystère?
Je n'y comprends rien, vraiment.

BENOÎT ET JULIENNE.

Quel est donc ce mystère?
Je n'y comprends rien, vraiment,
Non (*5 fois*), je n'y comprends rien, vraiment.

OCTAVIE, *à part.*

Plus d'espoir, hélas! pour mon père.

DELMAR, *à part.*

Quel embarras et quel tourment!

BENOÎT, COURVILLE, JULIENNE.

Quel est donc ce mystère? etc.

OCTAVIE, *à Delmar.*

Adieu, je vous fuis pour la vie.

DELMAR.

De grace, arrêtez... Octavie!

OCTAVIE.

Ernest, en m'adressant à vous;
Je formais un espoir plus doux.

COURVILLE, *bas à Delmar.*

Adieu. (*bis.*)
De moi je vous délivre;
Mais, surtout, n'oubliez pas mon livre,
Ni pour demain mon invitation
A ma petite maison
De Meudon.
Adieu, je m'en vais.

OCTAVIE, *à* DELMAR.

Adieu pour jamais.

ENSEMBLE.

COURVILLE, DELMAR, JULIENNE.
Quel est donc ce mystère ?
Je n'y comprends rien vraiment.
OCTAVIE.
Plus de secret, plus de mystère,
Hélas, je sais tout à présent.
DELMAR.
Plus de secret, plus de mystère,
Je dois la perdre maintenant.

(*Courville sort, Octavie entraîne Julienne; la toile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente un jardin fermé par une balustrade dont la porte donne sur la grande route; à droite, l'entrée d'un petit pavillon; à gauche, une maison bourgeoise.)

SCÈNE PREMIÈRE.

VOLNY, *seul.*

Trois heures.... et mon Octavie n'est pas encore de retour.... ce retard m'inquiète... Pauvre enfant!... que de preuves de tendresse ne me donne-t-elle pas tous les jours!... Ce matin encore elle n'a pas craint de s'exposer à la fatigue d'un voyage pénible pour chercher à adoucir le sort de son vieux père... Que n'ai-je pu moi-même.... Mais poursuivi depuis ce fatal écrit, je suis forcé de me cacher ici sous un nom supposé.... Espérons, m'a-t-elle dit, en partant ce matin; peut-être trouverons-nous encore un protecteur... En est-il pour les malheureux!...

AIR : du vaudeville du Maître du château.

Lorsque l'on est au sein de l'opulence,
Autour de soi combien on voit de gens
Vous accabler de leur reconnaissance,
Vous fatiguer de leurs nouveaux sermens!
Le bonheur fuit... arrive la disgrace,
Et le passé disparaît à leurs yeux :
Ils étaient tous amis de l'homme en place,
Aucun ne reste ami du malheureux.

SCÈNE II.

VOLNY, JULIENNE.

JULIENNE, *en dehors.*

Me v'là.... me v'là.... (*elle entre.*) Ah! Dieu! fait-il chaud!... fait-il chaud!... et c'est si haut c'te côte de Meudon... j'suis toute épouffée, quoi!...

VOLNY.

Enfin te voilà, Julienne, et ma fille ?

JULIENNE.

Elle s'est arrêtée à la ferme, au bas de la côte... dam'! voyez-vous, mam'selle n'a pas des jambes de paysanne ; et puis la vieille Marguerite qu'est malade : elle a voulu la voir, lui porter des secours ; elle dit comme ça, qu'une bonne action ça délasse, et pendant qu'elle se délasse, moi j'suis venue vous prévenir de not' retour.

VOLNY.

C'est bon, mon enfant, je vais au devant d'Octavie, car je brûle d'impatience d'apprendre le résultat de ses démarches.

JULIENNE.

Ah! vous ne tarderez pas à la rencontrer.

(*Volny sort.*)

SCÈNE III.

JULIENNE, *seule*.

Elle était fatiguée tout d'même.... C'est vrai qu'c'est loin Paris... surtout quand on y va à pied... et qu'on r'vient par la même occasion... Oh! y avait bien des petites voitures... les coucous... Ils étaient là une quarantaine à nous crier.... sur la place Louis XV..... Mesd'moiselles, deux places... et nous partons dans la minute... mais pas si bêtes... nous étions trop pressées... et puis moi, j'n'aime pas ça, les coucous... parce que des fois... il s'trouve comme ça un militaire... et c'est hardi, ces militaires.... c'est hardi.., ô Dieu !...

Air nouveau de M. Ad. Adam.

Les blanchisseus' et mêm' les couturières
Se donn'nt des airs de rouler en coucous ;
Mais, franchement, c' n'est pas d' joli's manières,
Et ça n' va pas aux filles de cheux nous.

(*Parlé.*)

Parc'que.... j'n'sais pas comment qu'ça s'fait.... mais ces vieux militaires, ça n'peut jamais s'tenir en place.. on a beau leur dire.... mais, laissez-moi donc tranquille, vous m'prenez pour un autre... Il vient un cahot... ils ont l'air de se r'tenir après vous comme ça, et puis, crac....

ils vous embrassent.... Alors, ils vous demandent pardon.... Qu'c'est bête.... à quoi qu'ça sert.... une fois qu'c'est fait...

Ah! gardez-vous,
Quand y a des militaires,
Ah! gardez-vous
D'aller dans les coucous;
Redoutez les coucous,
Coucous, coucous, coucous,
Redoutez les coucous.

Méme air.

Quoiqu' les jeun's filles veuill'nt se montrer sévères,
C'est dangereux de voyager le soir;
Car sur la route y n'y a pas d' réverbères,
Et l'on n' répond de rien quand il fait noir.

(*Parlé.*)

Ben souvent il y a un p'tit conscrit.... un Jeanjean qui n'a pas l'air... Et quand on descend... il vous dit comme ça: mam'zelle, voudriez-vous accepter mon bras pour passer le p'tit bois... Nix... que j'y réponds..... Mais au fait... une jeunesse qui n'saurait pas.... Dam'... écoutez donc.... mettez-vous à sa place.....

Ah! gardez-vous,
Quand y a des militaires,
Ah! gardez-vous
D'aller dans les coucous;
Redoutez les coucous,
Coucous, coucous, coucous,
Redoutez les coucous.

Mais j'aperçois mademoiselle Octavie et son père, ils ont besoin de causer ensemble. Çà s'trouve ben... j'peux pus parler tant qu'j'ai soif.... j'm'en vas boire un verre de piquette, parce que j'aim'ça, moi, la piquette... c'est bon quand on a chaud.... Adieu.... mam'zelle.... j'm'en vas.....

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

VOLNY, OCTAVIE.

VOLNY.

Eh bien!... parle, rassure-moi, ma fille.... que devons-nous encore espérer?....

OCTAVIE, *tristement.*

Hélas! rien!

VOLNY.

Je le prévoyais.....

OCTAVIE.

Quelqu'un pouvait seul vous sauver..... Je le croyais bon, généreux.... Sa réputation brillante, son talent distingué, tout me disait : c'est lui qui protégera mon père.... Mais... je m'étais trompée.....

VOLNY.

Il est donc vrai.... au moment où un nouveau malheur nous menace.

OCTAVIE.

Que dites-vous?... Nous pouvons donc encore être plus malheureux.....

VOLNY.

Depuis quelques jours... j'ai remarqué qu'on m'observe dans cet asile... des étrangers ont été vus autour de cette habitation.... Octavie... il faut fuir....

OCTAVIE.

Oh! oui, mon père.... fuyons... aujourd'hui même.... puisque nous n'avons plus un ami...

VOLNY.

Remercions l'homme généreux qui nous a donné l'hospitalité.... et demain quittons la France....

OCTAVIE.

Rassurez-vous, mon père, les talens que vous m'avez fait donner, je les emploierai pour avoir des ressources.....

AIR nouveau de M. A. Adam.

J'irai de ville en ville,
Racontant vos malheurs,
Pour trouver un asile,
Dire aux riches seigneurs :
Rendez une patrie
Au vieillard accablé,
Celui pour qui je prie
Est un pauvre exilé.

Mais en vain, si j'implore
L'habitant du château,
J'irai redire encore
A celui du hameau :

Écoutez la prière
D'un vieillard accablé;
Ouvrez votre chaumière,
C'est un pauvre exilé.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JULIENNE, *puis* DUBREUIL.

JULIENNE.

Mam'zelle... mam'zelle, v'là d'la société qui vous arrive....

VOLNY.

Comment, quelqu'un vient ici?....

JULIENNE.

Oh! mais, n'ayez pas peur... c'est mon parrain... vous savez, c'bon M. Dubreuil, l'propriétaire de c'te maison et d'la ferme d'en face.

OCTAVIE.

M. Dubreuil!... celui à qui nous devons cet asile....

JULIENNE.

Oui... « P'tite, qui m'a dit comme ça... va prévenir de mon arrivée M. Bermont et sa fille... » Oui, mon parrain, moi, qu'j'y réponds en y f'sant une jolie petite révérence... là d'sus... il m'tape comme ça tout doucement sur la joue.... et il m'embrasse.... parce que, voyez-vous, il n'est pas fier, mon parrain... il embrasse bien une paysanne... quand elle est gentille... mais, tenez, le v'là.

DUBREUIL, *en entrant.*

Mes amis, vous ne vous attendiez peut-être pas à ma visite; mais, ma foi, j'ai terminé ce matin mes affaires à Paris, et je viens vous consacrer le reste de ma journée.

OCTAVIE.

Ah! Monsieur, que ne pouvons-nous vous remercier plus souvent de votre généreuse hospitalité!...

DUBREUIL.

Ne parlons pas de ça, Mademoiselle, ne parlons pas de ça, je vous en prie.... Eh bien! cette tristesse commence-t-elle à se dissiper un peu? me voilà, et j'espère aujourd'hui vous faire oublier tous vos chagrins.

VOLNY.

Si vous les connaissiez, Monsieur, vous verriez qu'il est des malheurs.... dont rien ne peut consoler.

DUBREUIL.

Je respecte votre secret.... et je ne cherche point à le connaître... mais quand notre conscience est pure, à quoi sert de nous désoler?

AIR du vaudeville de la Partie carrée.

Un sage a dit : Amis, prenons courage;
Si le chagrin arrive... il passera.
Espérons tous, après un jour d'orage,
Un lendemain où le soleil luira.
Il a dit vrai... de sa philosophie
Suivant toujours les avis consolans,
Ainsi que lui gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

JULIENNE.

He! hé! hé!.... c'est vrai c'qu'il dit là tout d'même, mon parrain....

DUBREUIL.

Eh bien! qu'as-tu donc, petite joufflue?

JULIENNE.

Rien, mon parrain... rien... c'est que je n'peux pas vous r'garder sans rire....

DUBREUIL.

Eh bien! ris, mon enfant..., ça ne peut pas faire de mal... Ah! ça, j'oubliais de vous prévenir que j'ai amené avec moi de Paris... un jeune avocat... c'est un ami; presqu'un parent... et je suis sûr que vous me remercierez de vous avoir fait connaître Ernest Delmar.

OCTAVIE, *à part.*

Grand Dieu! Ernest ici?...

VOLNY.

Eh! quoi, M. Delmar, dites-vous?...

DUBREUIL.

Oui, vous le jugerez, et je vous le répète, je gage que vous partagerez mon amitié pour lui.

OCTAVIE.

Monsieur... nous conserverons toujours le souvenir de vos bienfaits.... mais des motifs imprévus ont décidé mon père à nous séparer de vous.... et dans quelques instans, nous allons quitter cette retraite pour jamais.

DUBREUIL, *regardant tour à tour Volny et Octavie.*

Comment!.. mais en vérité je ne vous comprends pas.

JULIENNE, *à part.*

Je comprends bien, moi, c'est à cause du jeune homme.

VOLNY.

Ah! Monsieur, croyez bien que notre seul regret en partant sera de ne pas reconnaître toutes vos bontés.

DUBREUIL.

Me fuir, quand j'espérais...

VOLNY.

Il le faut.

ENSEMBLE.

AIR : Tyrolienne d'Amédée de Beauplan.

OCTAVIE.

Il faut fuir,
Et chercher un asile
Plus tranquille;
Il faut fuir,
Je sens là mon courage s'affaiblir.
(*à Volny.*)
Ah! si des pleurs mouillent votre paupière,
Ma main du moins saura les essuyer.
(*à part.*)
Et si d'Ernest l'image encor m'est chère,
Je veux passer ma vie à l'oublier.

VOLNY, OCTAVIE.

Il faut fuir, etc.

DUBREUIL ET JULIENNE.

Ils vont fuir,
Et chercher un asile
Plus tranquille;
Ils vont fuir:
Ah! je vois leur courage s'affaiblir.

SCENE VI.

DUBREUIL, JULIENNE.

DUBREUIL.

Partir! je ne reviens pas de ma surprise.

JULIENNE, *à part.*

Comment, ils veulent partir? ah! qu' c'est mal çà : j'ai bien envie de tout dire à mon parrain.

DUBREUIL.

Il y a quelque mystère là-dessous.

JULIENNE.

Eh bien! oui, mon parrain, il y a un mystère et un fameux, allez.

DUBREUIL.

Tu crois?

JULIENNE.

Oui, oui, oui; d'abord, voyez-vous, c'est à cause du jeune homme. Non, non, non, c'est pas ça, c'est que mam'zelle comme ça à Paris, et puis enfin... au fait c'pauvre cher homme... mettez-vous à sa place, c'est bien naturel, n'est-ce pas, mon parrain?

DUBREUIL.

Quel diable de bavardage me fais-tu là? Voyons, explique-toi; tu as donc appris quelque chose?

JULIENNE.

Oui, mon parrain, parce que voyez-vous dans le pays ils sont tous curieux et jacasses. O Dieu! l'sont-ils! l'sont-ils! Ça vient d'abord de c'te grande Françoise, celle qu'a le nez un peu camard, comme ça. Un jour qu'alle était derrière une haie, occupée à biner des choux ou à ramer des z'haricots, j'sais pas au juste, elle a entendu mademoiselle Octavie qui causait d'ça avec son père. Alle a été le raconter tout d'suite à son oncle, l'gros Jean Glaude, qu'a les yeux un peu... vous savez... Alors lui, il n'a rien évu d'pus pressé qu'd'aller tout conter à ma tante la boiteuse, parce que faut que vous sachiez qu'il y en conte, à ma tante la boiteuse, et moi qui étais occupée à aveindre une miche dans l'huche, j'ai tout entendu.

DUBREUIL.

Tu as tout entendu; mais quoi?..

JULIENNE.

Quien... j' vous l'ai donc pas dit, non... Eh! bien enfin ça veut dire que M. Bermont... c'n'est pas lui, c'est un autre : il s'appelle M. de Volny.

DUBREUIL.

Il se pourrait... ah! je comprends tout maintenant, et le secret que Delmar m'a confié... Julienne, ne dis à personne que tu m'as parlé de cela.

JULIENNE.

Non, mon parrain, ça suffit; mais tenez, v'là le jeune homme, je me sauve. Ah! ça n'y dites pas non plus que c'est moi qui vous ai conté tout ça, parce que moi d'abord j'suis pas bavarde. O Dieu! les propos et les caquets j'les ai en horreur, moi. (*revenant.*) Si j'apprends encore

queuqu'chose, j'viendrai vous l'dire. Adieu, mon parrain. (*Elle sort.*)

SCENE VII.

DUBREUIL, DELMAR.

DUBREUIL.

Ah! enfin te voilà Delmar, je t'attendais avec impatience. (*haut.*) Eh bien! es-tu plus tranquille?

DELMAR.

Ah! mon ami, puis-je l'être quand je sais que le père de mon Octavie a tout perdu par ma faute?

DUBREUIL.

Je conçois le chagrin que tu éprouves; mais tu es venu te jeter dans mes bras, tu t'es accusé... Le ministre sait tout; tu as déjà réparé une partie de ta faute, maintenant attendons le retour de Benoît.

DELMAR.

Oui, mon cher Dubreuil, je sens qu'auprès de vous ma conscience est déjà plus tranquille, et je vous remercie de m'avoir rendu à moi-même.

DUBREUIL.

Bien, très bien.

AIR du vaudeville des Frères de lait.

En écoutant un désir de vengeance,
Pour un instant ton honneur s'est flétri;
Mais maintenant je puis sans défiance
Presser encor la main de mon ami;
Ah! dans ton cœur je trouve ton excuse;
Vers la vertu ton retour est certain:
L'homme égaré qui franchement s'accuse
A déjà fait la moitié du chemin.

SCENE VIII.

LES MÊMES, COURVILLE.

COURVILLE, *sur la route à la cantonnade.*

James, suis la route avec mon tilbury, moi je vais entrer par ici. Ah! surtout prends garde à ma térine de *Nérac*, du

friand, et que le champagne soit frappé de glace quand j'arriverai. Eh! mais je ne me trompe pas, je me trouve en pays de connaissance; c'est l'ami Delmar et le voisin Dubreuil. Fort bien, Delmar, exact au rendez-vous.

DELMAR.

Bonjour, monsieur Courville.

COURVILLE, *à Dubreuil.*

Ah! ça, voisin, j'espère que vous serez aussi des nôtres, car, vous le savez, nous sommes très liés ensemble... par l'estime et le mur mitoyen.

DELMAR, *à part.*

Et Benoît qui ne revient pas...

COURVILLE.

Parbleu! je suis enchanté de vous avoir à dîner. Précisément aujourd'hui j'ai fort bonne compagnie; d'abord moi, ma salle à manger, voilà mon cabinet d'affaires.

DUBREUIL, *à Courville.*

Il paraît, Monsieur, que c'est grâces à votre fatale manie de spéculer sur tout.... que Delmar a pu s'oublier jusqu'au point d'écrire pour vous, le bien ou le mal, selon que votre intérêt vous le commande....

COURVILLE.

Pourquoi pas?... vous me direz peut-être que je ne suis pas libraire.... c'est vrai, mais je suis éditeur.... et je considère la littérature.... sous le rapport pécuniaire et financier.... mais tout ça ne vous regarde pas vous, vous êtes capitaliste.... et ce n'est pas le genre d'affaires que je veux vous proposer... Vous avez l'air d'avoir un peu d'humeur contre moi; eh bien! tenez, pour nous raccommoder je veux vous faire faire une bonne opération....

DUBREUIL.

Allons, Monsieur, cessons....

COURVILLE.

Non, du tout.... Figurez-vous que je bâtis dans ce moment le plus joli petit village suisse qu'on puisse trouver sur les bords de la Seine.... la Folie-Courville.... mon nom, vous comprenez.... y voulez-vous un modeste chalet pour quarante mille francs?.... je suis votre homme.... non.... vous aimeriez peut-être mieux une place, une rue.... eh! bien, vous vous appelez Dubreuil?.... nous arrangerons ça.... rue Dubreuil en lettres blanches ou bronzées, car c'est la mode aujourd'hui de lancer son nom à l'immortalité.... sur une pierre de taille.

AIR : Vaudeville du Premier prix.

Jadis ce n'était qu'aux grands hommes
Qu'on décernait un tel honneur;
Mais dans l'heureux siècle où nous sommes,
Chacun brigue cette faveur;
C'est le droit du propriétaire,
Et la postérité dira :
Place Vendôme, quai Voltaire,
Et passage Vero-Doda.

DUBREUIL.

Non, Monsieur, je ne veux pas partager un tel ridicule.

COURVILLE.

Eh bien! comme il vous plaira.... Mais à propos de ridicule.... j'espère, Delmar, que vous n'avez pas oublié notre galerie de portraits?...

DELMAR.

Ne comptez plus sur moi....

COURVILLE.

Comment, vous aussi.... Allons, allons, je vois ce que c'est.... tout ça s'arrangera.... je ne vous en attends pas moins à dîner, ne fût-ce qu'au dessert.... et je suis sûr qu'à table vous serez mieux inspiré,... d'ici vous entendrez sauter les bouchons.... (*en sortant.*) Ah! ça, je compte toujours sur vous.

SCENE IX.

DUBREUIL, DELMAR, BENOIT.

DUBREUIL.

Enfin nous en voilà délivrés.

BENOÎT, *en entrant et secouant la poussière de ses bottes.*

Ouf!.... la course est bonne.... deux lieues en vingt minutes.

DELMAR.

Eh bien! quelle nouvelle?....

DUBREUIL.

As-tu ma réponse du ministère?

BENOÎT, *lui remettant une enveloppe.*

Oui, Monsieur, la voici... mais ce n'est pas sans peine... j'ai cru que je n'arriverais jamais....

(*Pendant que Dubreuil décachète et lit.*)

AIR de Marianne.

J' parle d'abord au secrétaire,
Il me renvoy' dans ses bureaux :
Là j' trouve un expéditionnaire
Qui sans m' répondr' me tourn' le dos ;
En vain j' m'adresse
Avec souplesse
Au contrôleur...
Il lisait l' *Moniteur !*
L' surnuméraire
Avait affaire ;
J' m'en vas du chef
Au sous-chef,
Et bref...
Me voyant balotté d' la sorte,
L' garçon d' bureau, sur l'escalier,
Me dit d' m'adresser au portier,
Qui me met à la porte.

Mais heureusement je me suis faufilé par l'escalier dérobé....me suis incliné.... je suis parvenu et me voilà.

DELMAR, *à Dubreuil.*

Eh bien ! Dubreuil, pouvons-nous espérer....

DUBREUIL, *après avoir lu.*

Tiens.... prends ces papiers, ils te mettront à même de réparer ta faute.

DELMAR.

Que voulez-vous dire ?....

DUBREUIL.

Tu devineras l'usage que tu dois en faire.... quant à ceux-ci ils me regardent.....Benoît, suis-moi....

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

DELMAR, *puis* JULIENNE.

DELMAR.

En me remettant ces papiers.... Dubreuil a souri.... Il m'a serré la main.... (*il lit.*) Que vois-je ?... eh ! je pourrai donc encore mériter le cœur d'Octavie....

JULIENNE.

Quien.... v'là l'jeune homme.... eh ! mais il n'a pas l'air si méchant qu'à c'matin....

DELMAR.

Quelle est cette jeune fille?... je crois l'avoir vue....

JULIENNE.

Il me r'connaît.

DELMAR.

Dis-moi.... n'est-ce pas toi....

JULIENNE, *faisant la révérence.*

Oui, m'sieur, c'est moi....

DELMAR.

Avec mademoiselle de Volny....

JULIENNE, *de même.*

Oui, m'sieur....

DELMAR.

Tu sais où elle est?....

JULIENNE, *de même.*

Oui, m'sieur....

DELMAR.

Je pourrais lui parler....

JULIENNE, *de même.*

Oui, m'sieur....

DELMAR.

Eh! bien, tiens.... cette bourse est à toi....

JULIENNE, *de même en la prenant.*

Oui, m'sieur....

DELMAR.

Réussis et je te devrai plus que la vie....

JULIENNE, *à part.*

C'pauvre jeune homme... comme il me presse la main... s'il me prend par les sentimens... alors!... d'abord, moi, je ne peux pas voir souffrir les amoureux... c'est vrai... pour ça j'suis sensible... ah! Dieu... (*allant à la porte du pavillon.*) mam'zelle!.. mam'zelle!...

DELMAR.

Eh bien! que fais-tu donc?

JULIENNE.

Eh ben! j'l'appelle donc...

DELMAR.

Elle est ici!

JULIENNE.

Chut!... taisez-vous donc... si vous parlez comme ça, elle n'osera pas venir... ces amans... c'est toujours à faire des ah!.. oh!.. hélas!.. ô ciel... à quoiqu'ça les avance... j'vous l'demande... (*appelant.*) mam'zelle! mam'zelle! venez donc vite.

SCENE XI.

LES MÊMES, OCTAVIE.

OCTAVIE.

Que me veux-tu ? (*apercevant Ernest.*) ciel ! c'est lui... que vient-il faire ici ?

JULIENNE.

N'ayez pas peur... mam'zelle, il n'est pas méchant du tout. (*elle fait sauter la bourse dans sa main.*) il n'est pas méchant du tout. (*Elle rentre.*)

SCÈNE XII.

DELMAR, OCTAVIE.

DELMAR.

Mademoiselle, de grace, daignez m'entendre... ma présence en ces lieux n'a rien qui doive vous alarmer...

OCTAVIE.

Je pensais que M. Delmar aurait assez de pitié pour ne pas venir troubler le dernier asile... de ceux dont il a causé l'infortune.

DELMAR.

Je sais trop... combien le malheur rend injuste... aussi je ne chercherai point à me justifier à vos yeux... seulement, veuillez lire cette lettre, Octavie, et quand vous saurez ce qu'elle renferme, je m'éloignerai de vous.

OCTAVIE.

(*Elle prend la lettre.*)

AIR nouveau de M. A. Adam.

Je viens de tout dire à mon père,
Et je ne peux la remettre qu'à lui...
Je l'aperçois... il vient ici...

DELMAR.

O ciel ! je tremble... en effet, le voici...
N'importe, il me plaindra, j'espère.

SCENE XIII.

LES MÊMES, DUBREUIL, *amenant* VOLNY, JULIENNE.

DUBREUIL, *à Volny.*

Vous connaîtrez bientôt tout ce mystère...

VOLNY, *apercevant Delmar.*

A part.

Qu'ai-je vu, grands dieux!
C'est lui que je trouve en ces lieux...

OCTAVIE, *remettant la lettre à Volny.*

Cette lettre est pour vous, mon père....

DUBREUIL, *bas à Volny.*

Lisez...

VOLNY, *lisant.*

Que vois-je!.. « mon innocence est reconnue! on me « rend tous mes droits; le veritable auteur de l'ouvrage « par lequel on me poursuivait s'est déclaré au ministre... « il s'est livré à ma place. »

DELMAR.

C'est moi... mais écoutez, de grace...

AIR de Renaud de Montauban.

Le sort vous frappa de ses coups:
J'en fus la cause... ah! je suis bien coupable!
J'ai mérité votre courroux;
Mais le regret peut me rendre excusable.
(*A Octavie.*)
Rappelez-vous ces mots chers à tous deux:
Vous me disiez, « Il faut de l'indulgence;
« Car un bon cœur doit oublier l'offense,
(*Il tombe à ses genoux.*)
« Pour pardonner aux malheureux. »
(*Octavie lui tend la main.*)

DUBREUIL.

Très bien, Ernest, de toi je suis content.
Tes torts sont réparés, et je peux à présent
A ton cœur rendre l'espérance:
Apprends que j'avais su d'avance
Obtenir du ministre un généreux pardon.

DELMAR.

Il se pourrait?

DUBREUIL.

Mais souviens-toi de la leçon.

DELMAR.

Dubreuil, comptez sur ma reconnaissance...

ENSEMBLE.

O sort heureux! moment prospère,
Oublions tout en cet instant
Nous retrouvons tous deux un père!
Plus de chagrin, plus de tourment.
En lui tu retrouves
Puisqu'en vous je retrouve } un père!
En lui vous retrouvez
En moi vous retrouvez
Plus de chagrin plus de tourment.

JULIENNE.

Ainsi, c'est une affaire pataraffée... dites donc, mon parrain, si par la même occasion vous pouviez me faire prononcer avec mon petit Eustache.... j'prononcerais tout d'suite aussi... moi, d'abord je suis pas fière...

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, COURVILLE, *puis* BENOIT.

COURVILLE, *paraissant au balcon du pavillon avec une serviette à la boutonnière et un verre de champagne à la main.*

Eh bien! mes amis, le champagne s'échauffe... les saillies roulent, les bouchons volent.... et vous n'arrivez pas?...

DUBREUIL.

Merci, M. Courville... mais aujourd'hui nous dînerons en famille.

COURVILLE, *buvant.*

Hein!.. vous refusez... eh bien, vous avez tort... vrai, il est excellent. (*Il descend.*)

JULIENNE.

Non, on n'en veut pas de vot' champagne... vous avez raison, mon parrain... ce vin qu'est mousseux, ça émoustille trop... j'en ai bu une fois, moi,... oh Dieu! j'étais.... toute chose quoi...

COURVILLE, *en scène.*

Ah! ça, Delmar, et mon ouvrage... j'espère que vous y pensez toujours...

DELMAR.

Non, Monsieur, n'y comptez plus; je renonce à de tels écrits et veux vivre désormais dans une heureuse obscurité.

COURVILLE.

Ah! diable, et moi qui l'avais fait annoncer dans les journaux... Mais c'est égal, l'obscurité a bien son prix... c'est le trésor du sage... une jolie maison de campagne... la plus grande simplicité,... couverte en ardoises... des glaces partout... Une petite rivière... des boulingrins... des ponts chinois... Dans la vallée de Montmorency... Soyez tranquille, je m charge des constructions.

DUBREUIL.

Allons, on ne peut lui échapper.

COURVILLE.

Et quant à l'ouvrage, je le ferai achever par un jeune homme qui commence.

BENOÎT.

Monsieur, si mes petits services pouvaient vous être agréables...

COURVILLE.

Nous verrons ça... Nous verrons ça... quand tu sauras l'orthographe.

OCTAVIE, *à Dubreuil.*

Ah! Monsieur, c'est à vous que nous allons devoir le bonheur.

DUBREUIL.

Eh! mes amis, ne suis-je pas plus heureux que vous!

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de Château perdu.

DUBREUIL.

Exempt de maux, de chagrins et d'envie,
Toujours gaîment jusqu'ici je vécus,
Et quand viendra le déclin de ma vie,
Je veux partir... sans regrets superflus.
Ah! puisse-t-on, sur ma modeste pierre,
Lire ces mots: « Loin d'un marbre orgueilleux,
« Sans nom, sans gloire, il passa sur la terre,
« Mais en passant il a fait des heureux! »

JULIENNE.

Le grand Bastien me trouve assez av'nante;
Le gros Colas me parle aussi d'amour;
Eustache est v'nu me d'mander à ma tante,
Et chacun d'eux veut seul me fair' la cour:
Les rebuter!... j' vous d'mande à quoi qu'ça r'semble?
C' n'est pas ma faut' si j'ai l' cœur généreux;
Et ma foi, moi, j' les aim' tous trois ensemble:
Il est si doux de faire des heureux!

COURVILLE.

Un écolier se croît-il un Voltaire,
Sur beau vélin pour lui j'imprimerai;
Un sot veut-il être propriétaire,
En beaux moellons pour lui je construirai.
Moi, par état, j'aime à rendre service,
Je fus toujours obligeant, généreux;
Ah! quand on trouve un joli bénéfice,
Il est si doux de faire des heureux!

BENOÎT.

Pour composer drames ou comédie,
Et mettre au jour des ouvrages nouveaux,
Pour s'éviter l'embarras du génie,
On prend Schiller, Molière ou Marivaux;
En regardant tant d'écrivains sourire
A leurs succès qu'ils ont empruntés d'eux,
Les grands auteurs là-haut doivent se dire:
« Ah! qu'il est doux de faire des heureux! »

DELMAR.

Dans le sommeil oubliant sa misère,
Un pauvre était près d'un hôtel brillant;
Un jeune enfant qu'accompagnait sa mère
Allait lui faire une aumône en chantant:
« Tais-toi, mon fils, qu'il n'entende personne, »
Lui dit la mère, « ici suspends tes jeux:
« Sans éveiller les gens à qui l'on donne
« Il est si doux de faire des heureux! »

VOLNY.

Qu'un grand malheur afflige la patrie,
Chez nous qu'il mette une famille en deuil,
Ou qu'il éclate un affreux incendie,
Chaque Français souscrit avec orgueil;
Par plus d'un riche une somme est donnée;
Et l'artisan, souvent plus généreux,
Dit, en portant le fruit de sa journée:
« Ah! qu'il est doux de faire des heureux! »

OCTAVIE, *au Public.*

Auteurs, acteurs comptent sur l'indulgence
Qu'ici, Messieurs, vous montrez chaque soir;
Ah! n'allez pas tromper notre espérance :
En bons amis venez souvent nous voir.
Ne suivez pas maint exemple funeste;
Que votre arrêt ne soit pas rigoureux :
Pour obliger, quand il ne faut qu'un geste,
Il est si doux de faire des heureux !

FIN.

Saintine, Joseph Xavier Boniface, known as

ORÈNO,

OU

LE BON NÈGRE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. XAVIER, (pseud.) DUVERT ET PAULIN,

Représenté, pour la première fois,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 7 JUIN 1826.

Prix : 1 fr. 25 c.

PARIS,
AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,
CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,
COUR DES FONTAINES, N° 4, ET PASSAGE D'HENRI IV, N°s 10, 12 ET 14.

1826.

PERSONNAGES. ACTEURS.

ORÉNO, Nègre libre..... M. LAPORTE.
CHARLES, jeune Matelot... Mlle MINETTE. (*)
LOUISE, jeune Créole..... Mlle PAULINE-GEOFFROY.

(*) Ce rôle peut être joué par un homme.

La Scène se passe près de Cayor, dans le Sénégal.

Nota. S'adresser, pour avoir la musique de cet ouvrage, à M. HUS-DESFORGES, Chef d'Orchestre du Théâtre du Vaudeville.

Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de l'Editeur seront poursuivis comme contrefacteurs.

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence.

Paris, le 1826.

Par ordre de Son Excellence,

COUPART,
Chef du bureau des Théâtres.

Impr. de Chaignieau fils aîné, rue de la Monnaie, n. 11.

ORÉNO,

OU

LE BON NÈGRE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente l'intérieur de la case d'Oréno; une table, une chaise et un petit banc en bois à droite, une autre petite table à gauche en composent le mobilier; au fond une porte, à gauche une autre porte communiquant à une seconde pièce.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORÉNO, *seul; il arrive de dehors et porte un panier.*

Ouf! il y a loin d'ici à la ville, et je ne sais pas comment ça se fait; mais il me semble que je ne suis plus si jeune qu'autrefois... Quand j'ai bien travaillé toute la matinée; que j'ai porté mes paniers à Cayor; que j'en suis revenu à pied, et qu'il faut encore que je m'occupe de mon ménage, je suis tout surpris de me sentir fatigué... Il y a quinze ans, je ne m'en serais pas aperçu;... c'est drôle, comme les caractères changent. Lorsque je n'étais pas encore de retour dans mon pays, que j'étais sous les ordres de ce bon M. Lefort, le chef des planteurs de mon ancien maître, au Cap-Vert, où je m'étais engagé à servir pendant vingt ans pour remplacer mon père qui était déjà trop vieux pour travailler, j'étais d'une activité, j'avais un zèle!... Eh bien! à présent je n'ai d'autre maître que moi; ça m'ennuie de me servir moi-même... parce que je n'ai plus personne là pour me dire : « *C'est bien, Jean-Marie, c'est très-bien;*

« *va, mon garçon, va;* » et j'allais... Mais ici, que je suis seul, je suis obligé de me faire des complimens ou des reproches à moi-même, et ça ne fait plus le même effet, parce que je prévois trop ce que je vais me dire : et il était si bon pour moi, M. Lefort! Ah! c'était un bon blanc! Après que je l'eus soigné dans sa grande maladie, non content de m'affranchir, il me donna encore de l'argent pour retourner dans mon pays et pour m'acheter cette petite habitation qui s'est joliment agrandie; car je suis presque riche à présent, grâce à mon travail, à mes économies. *(Il pousse un soupir.)* Mais à quoi me sert d'être riche?.. Quand je travaillais, c'était pas par avarice; mais j'avais mon idée... Le pauvre cher homme!... il a quitté le Sénégal; il est retourné en France... C'est bien naturel, il y est né..... Mais je me disais : « Si Dieu faisait qu'il fût pauvre... et qu'il ne fût pas mort!..., »

AIR *de Téniers.*

Il reviendrait, et m'dirait : Jean-Marie,
J'suis malheureux, j'viens m'adresser à toi;
C'que tu possèd's (non jamais ça n' s'oublie),
Tu l'tiens de moi, rends-le moi, c'est à moi...
Il me l'dirait plus gentiment, je pense,
Mais après tout, je lui répondrais : oui,
Mes premiers biens, j'les tiens d'sa bienfaisance;
Il a semé, la récolte est à lui.

Cependant il y a bien long-temps qu'il est parti : je ne le verrai sans doute plus... *(S'essuyant les yeux.)* Ah! mon Dieu! pourquoi que je me dis des choses comme ça?.. quand je suis seul, je ne sais que me conter un tas de petites..... drôleries... qui me font pleurer..... Mais, voyons, il faut que je range ma case... Il doit venir aujourd'hui une petite domestique... j'en ai parlé au marché de Cayor; on doit me l'envoyer... Ça doit être amusant d'être maître, parce qu'on dit : Venez là... faites ça..., apportez ça..., emportez ça... » et puis, quand on est de mauvaise humeur, on sait à qui s'adresser; au lieu que moi, quand je suis en colère, je suis obligé de m'en prendre... à ma chaise, à ma table... et ça les abîme... *(En élevant la voix.)* Mais quand j'aurai une domestique... oh! oh! je ne fais plus rien. *(On entend frapper*

à la porte.) Je crois qu'on frappe ;... qu'est-ce qui est là ?

LOUISE, *en dehors.*

La personne qui vient pour servir monsieur.

ORÉNO.

Tiens, c'est déjà ma domestique... Entrez.

LOUISE, *de même.*

C'est que je ne peux pas.

ORÉNO.

Tournez la clé... Tiens, elle m'enferme, à présent... Ah! si elle est déjà maladroite comme ça... ça ne me va pas... (*Haut.*) Vous m'enfermez ; tournez de l'autre côté.

(Il va ouvrir la porte, en la tirant à lui, de façon à se trouver derrière.)

SCÈNE II.

ORÉNO, LOUISE, *tenant un paquet.*

ORÉNO.

Entrez.

LOUISE.

Me voilà, monsieur.

ORÉNO *referme la porte, toujours sans regarder Louise ; en se retournant, il la regarde et dit à part :)*

Ah! mon Dieu! c'est une blanche! (*Haut.*) Je vous demande bien pardon, mam'zelle, j'ai cru que c'était ma domestique.

LOUISE.

Oui, monsieur, c'est moi aussi... Je viens de la part du marché...

ORÉNO.

Comment! c'est vous qui venez pour...

LOUISE.

Oui, monsieur...

ORÉNO.

Ah çà!... mais il paraît que vous êtes blanche.

LOUISE.

Oui, monsieur.

ORÉNO.

C'est ce qu'il me semble... ça va me paraître drôle, à moi.

LOUISE.

Si je vous conviens, monsieur, la couleur n'y fait rien.

AIR *d'Aristippe.*

Je vous en prie, ah! devenez mon maître;
Par un refus, n'allez pas m'alarmer;
Quoique blanche, je puis peut-être
Parvenir à me faire aimer;
A mon visage on peut s'accoutumer.

ORÉNO.

Mais à la vill' déjà j'vous ai connue,
J'avais déjà r'marqué votre air si doux;
Et c'est au point qu'après vous avoir vue,
Quand je rentrais, je me parlais de vous.

LOUISE.

Ainsi vous m'acceptez pour votre domestique?

ORÉNO, *balbutiant et ôtant son chapeau.*

Pour... ma domestique?... avec beaucoup de plaisir, mam'zelle, vous êtes bien honnête...

LOUISE.

On m'a dit que vous étiez un homme bon, respectable.

ORÉNO.

Oh! pour ce qu'est de ça, mam'zelle, vous pouvez aller aux informations; Jean-Marie Oréno, tout le monde vous répondra de ma moralité; je suis connu: quand on est resté quinze ans au service du même maître, et qu'il n'a jamais eu à se plaindre... (*A part.*) Ah çà! mais je dis des bêtises; puisque c'est moi qui suis le maître, c'est à moi à l'interroger. (*Haut.*) Comment vous appelez-vous, mam'zelle, s'il vous plaît?

LOUISE.

Louise, pour vous servir.

ORÉNO.

Je sais bien que c'est pour me servir... Et d'où sortez-vous, sans vous offenser?

LOUISE.

De chez personne. Privée de mes parens dès mon bas âge, j'ai été élevée par une bonne négresse qui était ma nourrice.

AIR : *L'univers fléchit sous ma loi.*

De mon malheur elle eut pitié,
Sa pauvreté recueillit mon enfance;
Avec quels soins son amitié
Embellit pour moi l'indigence!
Pendant quinze ans son amour protecteur
Fut mon seul appui sur la terre;
J'n'aimais qu'elle, et sous sa couleur
J'aurais cru qu'elle était ma mère.

Elle m'a appris à lire, et ne m'aurait jamais abandonnée, si je n'avais pas eu le malheur de la perdre il y a quelque temps.

ORÉNO.

Pauvre petite!

LOUISE.

Seule dans ce pays où je ne connais personne, n'ayant plus de ressources, il a bien fallu songer à faire quelque chose.

ORÉNO.

C'est vrai : qu'est-ce qu'une fille peut faire seule? *(Désignant la chambre à droite.)* Tenez, voici la chambre où vous reposerez; je vais y porter votre petit paquet en attendant... *(Il prend le paquet.)* Oh! comme il est léger!.. *(A part.)* Pauvre enfant! ça n'est pas riche! ça n'est pas riche du tout! *(Il dépose le paquet dans l'autre chambre.)*

LOUISE, *à part.*

Il a l'air bien bon : je commence à me rassurer.

ORÉNO.

Tenez, mam'zelle Louise, si vous le voulez, vous n'aurez jamais d'autre maître que moi.

LOUISE

Je l'espère, monsieur.

ORÉNO.

Ne m'appelez donc pas *monsieur;* ça me semble tout drôle d'être appelé *monsieur.*

LOUISE.

Comment voulez-vous que je dise?

ORÉNO.

Eh bien!.... appelez-moi tout bonnement..... mon maître... enfin quelque chose d'amical... comme vous voudrez. *(A part.)* C'est qu'elle est gentille, gentille.

AIR *du vaudeville d'Elle et Lui.*

Ell' doit êtr' bien obéissante,
Et... son petit pied est charmant;
Son air me plaît, sa voix m'enchante...

LOUISE.

Mais pourquoi donc m'examiner autant. (*bis*)

ORÉNO.

En blancheur rien ne la surpasse,
Son p'tit minois est bien joli;
Quelle gentillesse! quelle grâce!
Comm' je vais être bien servi...
Ah! que j'vais être bien servi! } *bis.*

SCÈNE III.

ORÉNO, LOUISE, CHARLES.

(Charles, pendant le couplet, passe seulement sa tête à travers la porte.)

CHARLES.

Ah! elle est là!

LOUISE, *l'apercevant.*

Oh! mon Dieu!

ORÉNO, *surpris.*

Eh bien! qu'est-ce que vous avez?

LOUISE.

C'est que... je... je croyais avoir entendu quelqu'un.

ORÉNO.

Il n'y a personne... jamais pers... *(Il aperçoit la tête de Charles.)* Qui est là?

CHARLES.

Moi.

ORÉNO.

Qui êtes-vous?

CHARLES.

Est-ce à moi que vous parlez?

ORÉNO.

Oui, qu'est-ce que vous voulez?

CHARLES.

Moi?... rien.

ORÉNO.

Pourquoi venez-vous ici?

CHARLES.

Moi?... je me promène...

ORÉNO.

On ne se promène pas dans les cases.

CHARLES.

Je ne suis pas dedans.

ORÉNO.

Mais votre tête y est; pourquoi ouvrez-vous ma porte?

CHARLES.

C'était pour voir... Si ça vous contrarie, on s'en va.

ORÉNO.

Eh bien!... allez-vous-en.

CHARLES.

Moi?

ORÉNO.

Oui, vous.

CHARLES.

Ça vous contrarie donc, alors? oh! si ça vous contrarie, dites-le... je m'en vais... *(A part.)* C'est égal, je sais qu'elle est là. *(Il retire sa tête.)*

ORÉNO, *à part.*

Encore un blanc! *(Haut.)* J'ai cru qu'il n'en finirait pas. *(Il pousse la porte.)*

CHARLES, *ouvrant la porte entièrement.*

Dites donc, faut-il fermer la porte?

ORÉNO.

Comment!... encore?

CHARLES.

C'est que si vous le voulez on la laissera ouverte.

ORÉNO.

Eh! non...

CHARLES.

C'est pour savoir... *(A Louise.)* Au revoir, mam'zelle!

LOUISE, *un peu troublée.*

Au revoir, monsieur. *(Charles disparaît.)*

SCÈNE IV.

ORÉNO, LOUISE.

ORÉNO, *allant s'assurer si la porte est fermée.*

Comment! au revoir? par exemple!.. si j'ai une domestique pour qu'il la revoie... *(A Louise.)* Est-ce que vous connaissez ce jeune homme-là, mam'zelle Louise?

LOUISE, *avec embarras.*

Je ne sais pas qui il est.

ORÉNO.

Il arrive sans doute du Cap, où il y a tant de Français... Est-ce que vous ne l'aviez pas encore vu?

LOUISE.

Pardon, monsieur, il m'a rencontrée plusieurs fois quand j'allais puiser de l'eau à la fontaine des Pélicans.

ORÉNO.

C'est lui qui vous a rencontrée?.. c'est pas vous... j'aime mieux ça. *(Prenant un air important.)* D'abord, je n'aime pas que les domestiques se dérangent, ni qu'ils aient des fréquentations avec les blancs. *(A part.)* C'est ce que nous disait toujours M. Lefort... Ah! ah! c'est que je sais être le maître chez moi. *(Haut.)* Mais, à propos, avez-vous déjeuné, mam'zelle? c'est que je n'ai pas déjeuné, moi.

LOUISE.

Je suis à vos ordres, monsieur.

ORÉNO.

Si vous n'avez pas faim, j'attendrai... Nous déjeunerons plus tard.

LOUISE.

Dites-moi où il faut mettre le couvert.

ORÉNO.

Ah! comme ça va m'amuser de regarder mettre mon couvert! *(Il va s'asseoir sur sa chaise.)* Tenez, apportez la table là... mais attendez, elle est trop lourde pour vous. *(Il se lève et va chercher la table.)* Maintenant, placez les assiettes.

LOUISE.

Où les trouverai-je?

ORÉNO, *désignant la chambre à gauche.*

Là-dedans... Il y en a deux avec deux jattes, parce que, voulant prendre une domestique, j'ai monté mon ménage.

LOUISE.

Ah! *(Rêvant, à part.)* Pourquoi donc que je songe toujours à ce jeune homme?

ORÉNO, *à part, en fixant Louise.*

Je parie qu'elle pense à sa nourrice dans ce moment-ci... Pauvre enfant! *(Il va machinalement chercher les deux assiettes, les deux jattes, et met le couvert.)*

LOUISE, *toujours rêveuse.*

Qu'est-ce qu'il venait chercher?

ORÉNO, *à part, mettant le couvert.*

Pauvre jeunesse!.. réduite à servir!.. Quelqu'un qui lui assurerait un sort, qui l'épouserait... vraiment ce serait une bonne action; et il me semble que cette bonne action-là me ferait plaisir, à moi.

AIR : *Vaudeville de Michel et Christine.*

ENSEMBLE.

ORÉNO.

Mais j'ai peur,
Oui, j'ai peur
De lui parler de tendresse;
Si c'était un' négresse
Il m'sembl' que j'aurais moins
d'frayeur.

LOUISE.

Oui, j'ai peur,
J'ai bien peur,
Et j'ai tort d'y songer sans cesse,
Ç'souv'nir qui m'intéresse,
Malgré moi vient troubler mon
cœur.

ORÉNO.

Approchez-vous, ma domestique,
Votre déjeuner est servi.
Voilà vot' plac' que j'vous indique !

LOUISE.

Comment! que je me mette ici?

ORÉNO.

Obéissez!... ne suis-je pas le maître?

LOUISE.

Mais la distanc' que l'sort mit entre nous?

ORÉNO.

Rapprochons-la, j'prétends m'mettre auprès de vous...
Si vous voulez bien le permettre.

ENSEMBLE.

LOUISE. Oui, j'ai peur, etc.

ORÉNO. Mais j'ai peur, etc.

SCÈNE V.

ORÉNO, LOUISE, CHARLES.

CHARLES.

Cette fois-ci, c'est moi.

ORÉNO.

C'était encore vous, tout-à-l'heure...

CHARLES.

Je vous salue, mam'zelle, ainsi que toute la société.

ORÉNO.

Voyons, qu'est-ce que vous voulez définitivement?

CHARLES.

Ah! ce que je veux, ce n'est pas ce qui m'embarrasse, morbleu!... Tout-à-l'heure je ne savais pas trop ce que je voulais; mais j'y ai réfléchi depuis. Je viens pour vous parler à vous, à vous seul. (*A Louise qui va pour sortir.*) Est-ce que vous sortez, mam'zelle?... Je ne veux parler qu'à lui seul; mais vous n'êtes pas de trop.

ORÉNO.

Mais si vous ne voulez parler qu'à moi?

CHARLES.

Oh ! quand il y en a pour un, il y en a bien pour deux.

LOUISE, *fait une révérence et s'en va en disant :*

N'importe, je me retire. *(A part.)* Je ne sais pas pourquoi, mais je voudrais bien savoir ce qu'il a à lui dire. *(Elle sort.)*

ORÉNO, *regardant Louise partir.*

(A part.) Elle s'en va... c'est bien de sa part... Je vois que ce que j'avais cru...

SCÈNE VI.

CHARLES, ORÉNO.

CHARLES.

C'est pas l'embarras, je n'aime pas causer d'affaires devant des femmes ; parce que, ventrebleu !... *(A part.)* Ah ! que je suis dissimulé !...

ORÉNO.

Ah !... mais voyons, je vous écoute.

CHARLES.

Bon... Je vous dirai donc que j'ai appris à la ville que vous aviez besoin de quelqu'un.

ORÉNO.

Oui, j'avais besoin d'une petite servante.

CHARLES.

C'est ça... Eh bien ! me voilà, corbleu !

ORÉNO.

Comment, vous voilà ? pourquoi faire ?

CHARLES.

Dame ! si vous avez besoin de quelqu'un.

ORÉNO.

Si c'est pour ça que vous êtes venu interrompre mon déjeuner... Je suis déjà bien assez servi... j'ai ce qu'il me faut.

CHARLES.

Vraiment ! déjà ?

ORÉNO.

Cette petite blanche que vous avez vue là.

CHARLES.

Cette petite?... Monsieur Oréno... cette jeunesse!... ce n'est pas que je veuille lui nuire, moi, mais ce n'est pas en état de faire la grosse besogne, c'est trop faible... Il vous faut un homme, un grand jeune homme, corbleu, taillé en force; comme moi, par exemple... tel que vous me voyez.... vous regardez bien?.... tel que vous me voyez, je suis dans le cas de porter... cinq cents...

ORÉNO.

Cinq cents!

CHARLES.

Oui, en plusieurs fois.

ORÉNO.

Il paraîtrait qu'il est bien fort.

CHARLES.

Dame! quand on a servi dans la marine... car je quitte mon bâtiment pour entrer à votre service, j'espère que c'est du dévouement... Et puis un autre avantage, indépendamment de la force, je sais lire et écrire.

ORÉNO.

Ah! ah! c'est bon cela... Laissez-moi, laissez-moi... Voilà que je réfléchis. *(A part.)* Ah çà! mais voyons... Si j'épouse ma petite servante... alors je ne serai plus servi... Je veux cependant que quelqu'un me serve; car enfin j'aurai beau être le maître, ma femme sera la maîtresse.

CHARLES.

Eh bien!... les réflexions?

ORÉNO.

Eh bien!... nous verrons... je vous prendrai peut-être.

CHARLES.

C'est bon, voilà qui est dit.

ORÉNO.

Je ne vous dis pas que c'est dit... je vous dis que je vous prendrai peut-être.

CHARLES.

C'est tout ce que je demandais; au moins je suis sûr

maintenant que vous me prendrez peut-être... Et la partie des gages?...

ORÉNO.

Soixante francs par an, argent de France.

CHARLES.

Va pour soixante, mille bombes!

ORÉNO.

Je ne dis pas soixante mille bombes.

CHARLES.

J'entends bien, soixante francs... voilà qui est convenu.

ORÉNO.

Ainsi vous êtes mon domestique.

CHARLES.

Bien entendu.

ORÉNO.

Et quand j'aurai besoin que vous m'écriviez quelque chose...

CHARLES.

Alors, je serai votre secrétaire.

ORÉNO.

Non, je ne veux qu'un domestique..... Mais quand je vous ferai écrire.....

CHARLES.

Je serai votre secrétaire.

ORÉNO.

Je ne veux pas de secrétaire.

CHARLES.

Alors, je n'écrirai donc pas?

ORÉNO.

Si, puisque vous êtes mon domestique.

CHARLES.

Mais je serai donc votre secrétaire!

ORÉNO.

Comment?... c'est donc un secrétaire celui qui écrit?

CHARLES.

Mais dame!

ORÉNO.

Eh bien! voilà ma maison qui commence à se monter... à présent je vais être joliment servi, j'espère.

CHARLES, *prenant sur la table une calebasse et se servant à boire.*

Avez-vous quelque chose à m'ordonner? (*Il boit.*)

ORÉNO.

Mais c'est du vin, ça.

CHARLES.

Je m'en doutais... il est bien bon; mais dites-moi donc... à propos, pendant que je fais vos affaires, je ne peux pas faire les miennes.

ORÉNO.

C'est vrai.

CHARLES.

Eh bien! il faut que vous me fassiez le plaisir d'aller tout de suite jusqu'au village, ici près, avertir un de mes amis qui m'attend que je ne reviendrai pas, et qu'il peut s'en retourner.

ORÉNO.

A quoi le reconnaîtrai-je?

CHARLES.

Un petit, habillé comme moi en matelot... C'est un blanc, il sera facile de le distinguer... il n'y a que des noirs au village.

ORÉNO.

Bien... il ne vous faut rien autre chose?

CHARLES.

Non.

ORÉNO.

J'y cours. (*Il sort.*)

CHARLES, *regardant sortir Oréno.*

Il est bon enfant le bourgeois.

SCÈNE VII.

CHARLES, *seul.*

Le voilà parti. (*Il tire sa pipe et son briquet, et bat le briquet en parlant.*) Maintenant, il faut que je profite de

son absence pour savoir où j'en suis avec mam'zelle Louise. Mais, j'y songe, n' faut pas fumer ici, parce que la pipe ça a une odeur... c'est pourtant du fameux tabac!... Le difficile n'est pas de l'aimer, cette bonne Louise, d'en être fou, d'en perdre la tête... c'est de le lui dire... Devant une jolie fille, je suis plus tremblant que devant un corsaire d'Alger... Ah çà! mais il ne faut pas perdre mon temps à bavarder tout seul, corbleu!.. faut pas jurer avec elle, par exemple, car on dit qu'il y a des femmes qui n'aiment pas ça. *(Appelant.)* Mam'zelle Louise! mam'zelle Louise!

SCÈNE VIII.

LOUISE, CHARLES.

LOUISE.

Qu'est-ce qui me demande?

CHARLES.

C'est moi, mam'zelle... Je m'appelle M. Charles.

LOUISE, *à part.*

Ah! mon Dieu! me voilà seule avec ce jeune homme!

CHARLES.

C'est pour vous dire, mam'zelle, que me voilà votre camarade, en attendant mieux.

LOUISE.

Comment?

CHARLES.

Oui, je suis entré au service du bourgeois... Ainsi nous voilà dans la même condition.

LOUISE, *témoignant de l'inquiétude.*

Mais où donc est-il notre maître?

CHARLES.

Soyez tranquille; je l'ai envoyé en course... *(A part.)* Dieu! comment lui dire?... *(Haut.)* Vous souvenez-vous, mam'zelle, de m'avoir vu à la fontaine des Pélicans?

LOUISE.

Oui, monsieur.

AIR : *Vous voyez que je pense à vous* (des Maris ont tort.)

Je me souviens qu'à la fontaine
J'vous vis pour la première fois;
Vous m'avez regardée à peine,
Mais vous m'fîtes un salut, je crois. (*bis*)
Debout, immobile, en silence,
Vous aviez l'air tout interdit... (*bis*)
Voilà comm' nous fîmes connaissance...
Mais je crois qu'vous n'm'avez rien dit. (*bis*)

CHARLES.

Ne vous souvenez-vous que d'ça, mam'zelle?

LOUISE.

Même air.

Je me souviens qu'à la fontaine,
Un autre jour, pour m'obliger,
Vous vous êtes donné la peine
D'prend' ma cruche et d'vous en charger. (*bis*)
Quand j'vous quittai, c'te complaisance
Me revint toujours à l'esprit. (*bis*)
Et d'puis c'temps-là sans cess' j'y pense,
Et c'pendant vous n'm'avez rien dit. (*bis*)

CHARLES.

Je n'vous ai rien dit, c'est vrai; mais je parlais aux autres jeunes filles qui venaient à la fontaine... je les faisais jaser sur vous... parce que je me sentais plus hardi avec elles; et le plus drôle c'est que notre destinée se ressemble.

LOUISE, *se rapprochant de lui.*

Vous êtes malheureux?

CHARLES.

Pas auprès de vous, mam'zelle... du reste, même position; blanc et blanche, orphelin et orpheline... tous deux sans fortune, je crois bien... Par exemple, la différence... c'est que vous n'êtes pas marin, et moi je le suis.

LOUISE.

Vous êtes marin?

CHARLES.

Matelot... toujours par suite des circonstances.

LOUISE.

Ah! mon dieu!... et quelles circonstances vous ont fait tomber...

CHARLES.

Sur le mât de perroquet?... voici : Mon père était employé chez un riche habitant de Saint-Louis du Sénégal; de retour en France, il s'y maria; mais son bonheur fut court. Je perdis ma mère et bientôt lui même... j'étais bien jeune... on m'a nommé des tuteurs, à cause d'un petit héritage; l'héritage a amené des procès; les tuteurs ont pris des procureurs; et finalement de tuteurs en procureurs, il n'y a plus eu d'héritage... alors les tuteurs et les procureurs m'ont laissé là... Je me suis engagé à bord d'un corsaire, pour y faire ma fortune en qualité de mousse; j'ai monté en grade en grandissant; ma bonne conduite m'a fait avoir de l'avancement, et maintenant je suis matelot en attendant mieux... Mais depuis quinze jours, nous avons relâché sur les côtes du Sénégal; mam'zelle, je vous ai vue... je vous... *(A part.)* C'est drôle, le mot est là... je suis sûr qu'il y est... je le sens... impossible de le lâcher. *(Haut.)* Enfin, suffit, n'y pouvant plus tenir, je me suis échappé; j'ai été à votre ancien domicile, où j'ai appris... et me voilà!

LOUISE.

Quoi! monsieur, vous voulez rester dans ce pays! quelle est votre espérance?

CHARLES.

Quelle est mon espérance? *(A part.)* Je crois que c'est le moment de me risquer..... Allons! je me risque..... *(Haut.)* Eh bien! mam'zelle, mon espérance.....

SCÈNE IX.

CHARLES, LOUISE, ORÉNO.

ORÉNO, *essoufflé et chargé d'un paquet.*

Ouf!

LOUISE.

C'est notre maître.

CHARLES, *à part.*

Justement, il arrive au moment où je me risquais.

ORÉNO, *d'un air soupçonneux.*

Ah ça! mais ils étaient bien près l'un de l'autre.

CHARLES, *à Oréno.*

Ah! vous voilà déjà revenu.

ORÉNO.

Oui, j'ai couru.

CHARLES,

Avez-vous trouvé?

ORÉNO.

Le petit?... je l'ai trouvé.

CHARLES,

Vous avez fait ma commision?

ORÉNO.

Oui... Il m'a dit comme ça, que si vous ne reveniez pas, qu'il ne voudrait pas être à votre place... Je lui ai dit que c'était malhonnête, parce que votre place était bonne; que vous étiez mon domestique-secrétaire.

CHARLES.

C'est bien, c'est bien... Mais qu'est-ce que vous portez donc là?

ORÉNO.

Ça? rien... c'est des emplettes pour moi.

CHARLES,

Pour vous?

ORÉNO, *bas à Charles, le tirant à l'écart.*

C'est-à-dire pour ma domestique.

CHARLES,

Ah!

ORÉNO,

Oui; et vous, voilà tout ce qu'il vous faut pour écrire.

CHARLES.

Vous avez bien fait... Ainsi ce paquet-là c'est pour moi..... *(il le prend)* et celui-ci pour mam'zelle Louise.

ORÉNO.

Oui, mam'zelle, c'est moi qu'apporte ça.

LOUISE.

Ah! monsieur, que je vous remercie!... La jolie robe!...

CHARLES, *à part.*

Il est galant, le bourgeois.

ORÉNO.

Maintenant, si nous songions à reprendre le déjeuner, parce que je sens...

CHARLES.

C'est juste; si notre maître le veut, mettons-nous à table.

ORÉNO.

Moi, je vais prendre la chaise, je suis le maître; vous, mettez-vous sur le banc; il est bien étroit: mais dame! je ne savais pas que nous serions si nombreux.

(Charles s'assied sur un petit banc, avec Louise, et paraît enchanté d'être si près d'elle.)

Qu'est-ce que je vais vous servir? *(Regardant Louise et Charles.)* Mais dites-moi donc, mes domestiques, vous êtes bien près l'un de l'autre.

CHARLES.

C'est la faute du banc, il n'est pas plus grand.

ORÉNO.

C'est vrai.

CHARLES, *à Louise.*

Je suis bien heureux, mam'zelle Louise.

ORÉNO.

Ah bien! moi, je veux me mettre sur le banc.

CHARLES.

Il n'y a plus de place.

ORÉNO.

En se serrant un peu; mais, au fait, prenez la chaise, vous.

CHARLES.

Moi, je suis bien là; ne faites donc pas de cérémonie avec moi.

ORÉNO.

C'est pas ça... c'est... Mettez-vous sur la chaise; j'aime mieux ça... je le veux.

CHARLES, *à Louise, sans écouter Oréno.*

Vous ne mangez pas, mam'zelle Louise.

LOUISE.

Notre maître vous parle.

ORÉNO.

Oui, oui, mettez-vous donc sur la chaise.

CHARLES.

Comme vous voudrez. (*Il se lève ainsi qu'Oréno pour changer de place.*) Dites donc, beaugeois, aimez-vous la musique?

ORÉNO.

Si j'aime la musique?... le tambour... oh! oui.

CHARLES.

Eh bien! puisque mam'zelle Louise ne mange pas, elle va nous chanter quelque chose... une petite chanson.

ORÉNO.

Je le veux bien. (*Il s'assied près de Louise qui se lève elle-même presqu'aussitôt pour chanter, et Oréno se trouve seul sur le banc.*)

CHARLES, *à Louise.*

Allons, mam'zelle, le maître le veut. (*Pendant que Louise chante, Charles se fait verser plusieurs fois à boire par Oréno, qui mime l'air de Louise, saute et paraît transporté de ravissement.*)

LOUISE.

Je vais vous chanter un air que m'a appris un bon nègre qui revenait de l'île Bourbon.

AIR :

Maître à moi se fâche et menace;
Bien souvent lui lever son bras;
Quand a frappé... douleur se passe,
Pauvre noir lui chanter tout bas :
Pas toujours souffrir;
Vient jour de plaisir;
Oublier la peine.
Alors dansera,
Zora chantera;
Gourde sera pleine;

Et puis maître à moi
Est bon, sais pourquoi.
Il a p'tit' maîtresse ;
Aussi ses enfans
Sont pas beaucoup blancs ;
Leur mère est négresse.

Maître à nous, négresse il aime,
A raison, s'y connaît vraiment,
Noir visage gentil tout d'même,
Et plus gentil qu'visage blanc.

2e COUPLET.

Négresse toujours
Fidèle en amours ;
Pas jamais volage.
Tresser beau panier,
Ou joli collier ;
Soigner le ménage.
Et si maître blanc
Reptre bien méchant,
Colère est à craindre ;
Toujours obéir,
Quelquefois souffrir,
Mais jamais se plaindre.

Maître à nous, négresse il aime, etc.

ORÉNO, *allant caresser Louise et répétant les derniers mots.*

Oh ! je n'y tiens plus. (*A part.*) Il faut que je l'épouse, il faut que je l'épouse.

CHARLES, *à part.*

Avec tout ça ma déclaration n'est pas encore faite, et si le capitaine me savait ici... Il faut se dépêcher.

ORÉNO, *à part.*

L'embarras, c'est de me déclarer, et de vive voix, je n'ose jamais parler. Oh ! si je savais écrire !.. mais, à propos, qu'est-ce que je dis donc ? (*Appelant.*) Mon secrétaire !

CHARLES.

Plaît-il ?

ORÉNO, *d'un air de confidence.*

Attendez.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

(*A Louise*) Vous avez une bell' coiffure,
Puis un' robe d'un tissu charmant ;
Je désir' que de c'te parure
Vous fassiez usage à l'instant.

LOUISE, *faisant une révérence.*

J'obéis... mon maître m'en prie ;
(*A part.*) Pour moi c'est un double plaisir.
L'un est bien ais' de me voir obéir,
Et l'autr' me trouv'ra plus jolie.

(*Louise sort.*)

SCÈNE X.

ORÉNO, CHARLES.

ORÉNO.

C'est une fameuse ruse que je viens d'employer là.

CHARLES.

Oui, c'est diablement malin ; oh ! quand vous vous y mettez.

ORÉNO.

Maintenant, mon secrétaire, il faut que je vous fasse une confidence... Je suis amoureux !... Ouf !

CHARLES.

Amoureux ?..... Eh bien ! tant mieux pour vous, monsieur Oréno, quand on est riche et qu'on peut faire le bonheur d'un quelqu'un qui vous aime.

ORÉNO.

Oui, mais je ne sais pas encore si elle m'aime.

CHARLES.

Tiens, c'est comme moi. Contez-moi donc ça.... je vous conterai mon histoire après.

ORÉNO.

Tout ce que je puis vous dire, c'est que je n'ai pas encore osé lui faire ma déclaration.

CHARLES.

Comme moi.

ORÉNO.

Quand je la vois, ça m'embrouille, et je deviens tout...

CHARLES.

Comme moi.

ORÉNO.

Tout bête.

CHARLES.

Moi ça ne va pas jusque-là, mais pas bien loin.

ORÉNO.

Et il me semble que je serai plus hardi auprès d'elle quand elle n'y sera pas. Puisque je n'ose pas parler de mon amour, j'ai pensé à l'écrire; et comme vous êtes mon secrétaire...

CHARLES.

Vite, vite, l'écritoire, le papier, les plumes..... Elle sait donc lire?

ORÉNO.

Elle m'a dit qu'elle savait lire.

(*Charles se place auprès de la petite table qui est à la droite du théâtre, et sur laquelle Oréno a apporté tout ce qu'il faut pour écrire.*)

J'vas dicter... écrivez; vous y êtes? Mettez d'abord en tête : *Mam'zelle Louise.*

CHARLES, *se levant.*

C'est mam'zelle Louise que vous aimez?

ORÉNO.

Oui, c'est elle; j'en suis bien sûr, ça vous étonne?

CHARLES, *ému.*

Moi? non... mais...

ORÉNO.

Ah! je veux la rendre si heureuse! Elle est pauvre, eh bien! tout ce que j'ai sera à elle; elle n'a pas de famille, je lui servirai de père!...

CHARLES, *à part.*

Si ce n'était que ça!

ORÉNO.

Je la servirai comme son esclave, et vous aussi; nous la servirons tous les deux.

CHARLES, *à part, soupirant.*

Allons, c'est pour son bonheur.

ORÉNO.

Ecrivez.

CHARLES, *à part.*

C'est bien dur cependant d'être le secrétaire de son rival.

ORÉNO.

Vous avez mis : *Mam'zelle Louise.*

CHARLES.

C'est fait.

ORÉNO.

Je vous aime.

CHARLES, *à part.*

J'aurais cherché peut-être long-temps, moi, pour écrire ça ; lui, il va au fait tout de suite.

ORÉNO, *se grattant la tête.*

Attendez, parce qu'il faut que ce soit bien tourné.

CHARLES.

Est-ce tourné ?

ORÉNO, *dictant.*

Je vous offre mon cœur et ma main. Vous avez mis : *ma main.*

CHARLES.

Oui.

ORÉNO.

Bien. (*Dictant.*) *Et ce que je possède est à vous tout d'même.*

CHARLES.

C'est écrit... (*Se levant.*) Voici votre lettre.

ORÉNO.

Non ; c'est que je n'oserais jamais la remettre moi-même.

CHARLES.

Ah ! c'est trop fort ! mille canonnades ?..... ci si vous comptez sur moi...

ORÉNO.

AIR *du vaudeville des Scythes.*

Vous me r'fusez ce bon office...
Ah! c'est bien mal, monsieur, mais cependant
J'aurais le droit d'exiger ce service.

CHARLES.

Vous ne l'avez plus à présent...
C'matin encor, vous le pouviez peut-être,
A vous servir je m'étais engagé;
Mais maintenant vous n'êtes plus mon maître;
Car dès ce moment je vous donn' vot' congé.

ORÉNO.

Comment?

CHARLE.

Oui, je quitte votre service.

ORÉNO, *à part.*

Je vois ce que c'est... je connais sa raison, il aime mam'zelle Louise... (*Avec colère.*) Si c'était vrai! (*S'appitoyant.*) Dame! c'est bien naturel, il l'a vue. (*Haut à Charles, brusquement.*) Allez-vous-en tout de suite.

CHARLES.

Oui, M. Oréno, mais...

ORÉNO.

Tout de suite, tout de suite; mais attendez... il faut régler nos comptes; j'ai été domestique, je sais ce que c'est. (*Il tire sa bourse.*)

CHARLES.

Laissez donc...

ORÉNO.

Si, si, voyons... A soixante francs par an... il y a une heure que vous êtes chez moi... ça fait...

CHARLES, *remontant la scène.*

Ça fait... ça ne fait rien.

ORÉNO.

Mais où allez-vous aller?

CHARLES, *avec chagrin.*

Rejoindre mon corsaire : il en arrivera ce qui pourra...

mon affaire n'est pas bonne... c'est égal... Adieu, M. Oréno.

ORÉNO.

Adieu... (*A part.*) Pauvre garçon! (*Il se retourne et revoit Charles hésitant encore à partir et regardant du côté de la chambre de Louise.*) Eh bien!

CHARLES.

Adieu, M. Oréno... Dites donc, est-ce que je pourrais pas souhaiter le bonsoir à mam'zelle Louise?

ORÉNO.

Non, non... partez... partez à l'instant.

CHARLES, *à part.*

Il faut pourtant que je la revoie... Comment faire? (*Haut.*) Dites donc, M. Oréno, si cependant ça peut vous faire plaisir, je remettrai votre lettre.

ORÉNO, *avec joie.*

Vraiment!... (*Changeant de ton.*) Ah! non, je ne veux plus.

CHARLES.

Je m'en irai après.

ORÉNO.

Tout de suite après?

CHARLES.

C'est convenu.

ORÉNO.

Vous me le jurez?

CHARLES.

Foi de marin.

ORÉNO.

Oh! oui, parlez pour moi... on n'ose pas se faire valoir soi-même... Je ne suis pas encore très-vieux... et puis, j'étais beau garçon autrefois; je n'oserais pas le dire moi-même. Ma couleur pourrait bien l'effaroucher aussi un peu; mais vous lui rappellerez sa chanson sans faire semblant de rien.

« Visage noir gentil tout d'même,
« Et plus gentil qu'visage blanc. »

CHARLES, *à part.*

Je l'ai juré, je tiendrai parole; faut être honnête.

ORÉNO, *avec bonté.*

Mais un service en vaut un autre, et tandis que vous parlerez pour moi à mam'zelle Louise, je parlerai pour vous à votre capitaine.

CHARLES.

Avec ça qu'il vous écoutera.

ORÉNO.

Soyez tranquille, je le supplierai tant... mais la voilà.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LOUISE.

ENSEMBLE.

AIR : *Duo du Maçon.*

LOUISE.

Me voilà ! (*bis*)
Suis-je bien comm' cela ?
Cette parure-là
Peut être vous plaira.

CHARLES, *présentant la lettre à Louise.*

La voilà ! (*bis*)
Mam'zell' prenez cela.
Voyons à ç't écrit-là
C'que vot' cœur répondra.

ORÉNO, *s'en allant.*

La voilà ! (*bis*)
Pourquoi tremblé-j' comm' ça?
Ah ! je voudrais déjà
Savoir ce qu'elle dira.

(*Il sort*).

SCÈNE XII.

CHARLES, LOUISE.

LOUISE, *à part, regardant Charles.*

Il m'écrit, et cependant il est près de moi.

CHARLES.

Je vous en prie, lisez, mam'zelle.

LOUISE.

AIR *de l'Angelus* (de Romagnesi).

Vous l'voulez ; j'obéis enfin.
(*Lisant*) « *Mam'zelle Louise, je vous aime.*
« *J'vous offre mon cœur et ma main ;*
« *C'que j' possèd' est à vous tout d'même.* »
(*A part*) Ah ! grand dieu ! mon trouble est extrême.
(*A Charles*) Monsieur, q'que contient cet écrit
Ne doit pas beaucoup me surprendre,
Vous n'me l'aviez pas encor dit,
Et j'avais déjà cru l'entendre.

CHARLES, *vivement.*

Est-il possible !... (*Changeant de ton.*) Mais pardon, mam'zelle Louise, j'oubliais de vous dire que c'est not' maître qui vous adresse ce billet ; moi, je l'ai écrit sous sa dictée.

LOUISE, *piquée.*

Il n'est pas de vous ?

CHARLES.

C'est de la part de M. Oréno que je viens... Il m'a chargé de vous dire qu'il voulait de vous pour sa femme, qu'il ferait votre bonheur... qu'il avait été beau garçon autrefois... Il est riche... il vous aime... (*S'oubliant.*) Ah ! s'il vous aimait autant... (*A part.*) Mon Dieu ! que c'est donc difficile de vanter son rival, surtout un rival de cette couleur-là ! on ne sait que dire.

LOUISE, *très-émue.*

Ah ! c'est notre maître qui vous envoie ?... c'est d'un bon cœur ce que vous faites-là. Eh bien ! monsieur, dites-lui que je l'aime aussi, que je l'aime beaucoup... mais que je ne veux pas me marier, que je ne veux pas être riche.

CHARLES, *s'essuyant les yeux.*

Vous l'aimez ?... tant mieux... tant mieux pour lui, s'entend ; plus tard vous consentirez sans doute à l'épouser... quand on s'aime... Au surplus, je ne serai pas à la noce, puisque demain je serai bien loin.

LOUISE.

Comment ?

CHARLES.

Oui, mam'zelle, j'ai déserté pour vous : j'ai quitté mon

bâtiment sans permission, et du moment qu'on m'aura repris, mon procès sera bientôt fait. Ces procureurs-là sont encore plus expéditifs que ceux de France!... C'est l'affaire de trois mots : alignement... en joue... bien le bonsoir.

LOUISE.

Il serait vrai?

CHARLES.

Voilà ma position, mam'zelle... elle n'est pas belle, ma position... Et ce que vous ne savez pas, c'est que M. Oréno est allé trouver mon capitaine. Il croit bien faire, not' maître; mais ça va faire découvrir ma retraite : je l'ai laissé aller, je tiens si peu à la vie... Adieu, mam'zelle.

LOUISE, *retenant Charles qui veut s'éloigner.*

Je vous en prie, ne partez pas. *(D'un air embarrassé.)* Ce n'est pas not' maître que j'aime.

CHARLES, *vivement.*

Qui donc?.. est-ce quelqu'un de la maison?

LOUISE.

Oui.

CHARLES.

Alors... c'est donc moi?

LOUISE.

Oui... mais fuyez bien loin... Si votre capitaine... *(Elle se jette dans ses bras.)*

AIR : *Ah! si Madame nous voyait!*

Ah! de grâce sauvez vos jours;
On peut venir et vous surprendre...
Partez, fuyez sans plus attendre...
Qui viendrait à votre secours?
Eloignez-vous, je vous en prie,
Car on peut venir en ces lieux.

CHARLES, *se jetant à ses genoux.*

Maintenant je tiens à la vie,
Ah! qu'ça rend poltron d'être heureux!

SCÈNE XIII et dernière.

LES MÊMES, ORÉNO.

ORÉNO, *entrant tout effaré.*

Que vient de me dire le capitaine! c'est lui, le fils de mon bienfaiteur!

CHARLES, *saisi de peur, toujours à genoux.*

Pardon, M. Oréno, ne croyez point...

LOUISE, *à Oréno, d'un air suppliant.*

Ne le dénoncez pas.

ORÉNO, *en délire, caressant Charles et se jetant à ses pieds.*

Pardon, pardon, mon cher maître. (*Il lui baise les mains.*) Pardon.

CHARLES, *surpris.*

Ah çà! qu'est-ce qu'il a donc? Voilà qu'il me demande pardon et qu'il m'appelle son cher maître.

ORÉNO, *de même.*

Oh! j'aurais donné tout mon sang pour vous sauver.

CHARLES.

Mais je n'y suis pas du tout.

LOUISE.

Qu'est-il donc arrivé?

ORÉNO.

Eh! savais-je que vous étiez le fils de M. Lefort?... Le capitaine m'a tout appris... les malheurs de votre famille... votre désertion... Alors j'ai dit que je venais demander grâce pour vous. Le capitaine m'a répondu fort poliment que ça ne se pouvait pas; il m'a demandé où vous étiez: j'ai répondu à mon tour que je n'en savais rien, et que personne n'avait le droit de venir vous chercher chez moi.

CHARLES.

Aïe!

ORÉNO.

C'est égal, il n'en a pas tenu compte, et il a commandé à six beaux soldats... des beaux hommes, ma foi.. d'aller vous rejoindre pour vous fusiller.

LOUISE.

Grand Dieu !

ORÉNO.

Et ils sont partis. (*Avec un air de joie.*) Ah !

CHARLES.

Eh bien ! ça vous a donc fait plaisir... de les voir partir ?

ORÉNO.

Ça m'a pas fait plaisir de les voir partir... mais ça m'a fait plaisir de voir le capitaine..... Je lui ai dit que je paierais tout ce qu'il voudrait pour qu'on vous trouvât un remplaçant.

CHARLES.

Un remplaçant pour être fusillé ! ça n'est pas facile à trouver.

ORÉNO.

Nous nous sommes arrangés : je lui ai remis le prix de votre engagement, et vous êtes libre enfin.

AIR : *Epoux imprudent, fils rebelle.*

(*A Louise.*)

Oui, oui, mam'zell', n'craignez rien pour sa vie.

CHARLES.

Il se pourrait ! je n'suis plus déserteur.

ORÉNO.

Ah ! n'me r'merciez pas, j'vous en prie ;
N'êt's-vous pas l'fils d'mon bienfaiteur.
Vous êt's le fils d'mon bienfaiteur.
J'lui dois la fortune que j'ai faite ;
Ah ! je suis heureux, mes enfans,
De retrouver après vingt ans
Le moyen de payer ma dette.

CHARLES.

Comment vous avez payé ?... quel digne homme !... vous êtes mon sauveur ! (*Il le presse dans ses bras.*)

ORÉNO.

Et j'ai pu me faire servir par vous !

CHARLES.

Ah! de ce côté-là, vous pouvez avoir la conscience en repos.

ORÉNO.

C'est moi qui veux vous servir... votre père n'est plus là... (*Il essuie une larme.*) Tout ce qui est ici vous appartient, prenez-le.

CHARLES.

Ah! voilà de tout ce que vous m'offrez la seule chose que j'accepte. (*Il prend la main de Louise qu'il baise avec transport.*) Vous pouvez garder le reste.

ORÉNO.

Eh bien! soyez mes enfans, et quand vous voudrez repartir pour votre pays, Oréno vous y suivra.

VAUDEVILLE.

AIR : *Beau petit mam'zell' Zizi* (de l'Île des Noirs).

Vous me retrac'rez l'image
D'un bon maître que j'aimais;
Dans votre petit ménage
Tous deux soyez heureux... mais
Ah! ne me quittez jamais.

LOUISE ET CHARLES.

Nous ne vous quit'rons jamais.

ENSEMBLE.

Non jamais, jamais, jamais.

LOUISE, *au Public.*

Messieurs, l'bon noir vous invite
A l'visiter souvent, mais
Comm' sa case est bien petite;
Il a fait placer exprès
Un parterre tout auprès.
V'nez! vous n'le gên'rez jamais.

ENSEMBLE.

Non, vous n'nous gênerez jamais.
Non, amais, jamais, jamais.

FIN.

Rougemont, Michel Nicolas Dalisson de

VINGT-CINQ POUR CENT,

OU

L'AMI D'ENFANCE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. EMILE DE R.....

Représenté pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville, le 13 juin 1826.

PRIX : 1 FRANC 50 CENTIMES.

PARIS,
CHEZ QUOY, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,
Boulevard Saint-Martin, N°. 8.

1826.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
HENRY MÉRINVAL,	amis d'enfance.	M. FÉDÉ.
GRANVILLE,		M. FONTENAY.
EDOUARD,		M. BERCOUR.
THEODORE,		M. GABRIEL.
DUCLOS, vieil avoué		EMILE.
Madame DOLBAN		Mme. DELISLE.
LAURE DOLBAN, sa nièce		Mlle. ZOÉ GUILLOT.
Un Laquais.		
Invités, etc.		

La Scène se passe à Paris, chez Henry.

Tous les exemplaires non revêtus de la signature de l'Éditeur seront réputé contrefaits.

S'adresser pour la partition et les airs détachés, à M. Hus-Desforges, chef d'orchestre du Vaudeville.

IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
Faubourg Montmartre, n. 4.

VINGT-CINQ POUR CENT,

OU

L'AMI D'ENFANCE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Le théâtre représente un salon très-élégant, meublé à la moderne; tout le monde est assis, au lever du rideau, Henry est sur le devant, Théodore au milieu; à côté un guéridon, sur lequel est une caraffe, un verre d'eau, un sucrier. Les domestiques sont placés sur des chaises aux extrémités de l'appartement et aux ouvertures des portes.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRY, THEODORE, Mme DOLBAN, LAURE, EDOUARD, etc.

THEODORE, *lisant et déclamant.*

O tristesse, ô vengeance! ô terreur, ô regrets!
Le meurtre de mon père a comblé mes forfaits.
Pour le fils parricide, inventez des supplices,
Je descends aux enfers... attendre mes complices.

Le prince se poignarde, les gardes s'avancent pour le soutenir et la toile tombe sur ce tableau.

TOUT LE MONDE.

Bravo! bravo!

THEODORE, *s'essuyant le front et prenant son verre d'eau.*

Je suis confus... vous êtes d'une indulgence...

EDOUARD.

Non, vrai, c'est charmant... Je ne suis arrivé qu'au dernier acte; mais si toute la tragédie est de cette force...

THEODORE.

Oh! les premiers actes sont bien supérieurs.

EDOUARD.

En ce cas, c'est fort gentil... c'est très-gentil.

HENRY.

Il faudra faire jouer cela cet hiver par les premiers sujets... C'est plus agréable.

Mme DOLBAN, *à Henri.*

Y pensez-vous Henri, !.. Ca n'a pas le sens commun cette tragédie-là !

HENRI, *à madame Dolban.*

Nous nous en amuserons. (*A Théodore.*) Nous comptons sur des billets pour la première représentation.

EDOUARD.

Moi, je t'amène une légion de jeunes gens d'une gaîté folle... avec qui nous avons tant ri à la dernière tragédie... (*Se reprenant.*) Oh ! mais ils gardent leur sérieux quand il le faut.

HENRI.

Est-ce que nous n'aurons pas le plaisir d'entendre ces dames ?

Mme DOLBAN.

Oh ! mon dieu non... Je suis si enrhumée... C'est un sacrifice que nous vous avons fait mon mari et moi, en venant à votre soirée, il a sa liquidation qui l'occupe et moi, voilà la troisième nuit de suite que je passe au bal.

HENRI.

Au moins mademoiselle votre nièce ?

Mlle DOLBAN.

Moi... Oh ! je n'ose pas... et puis je ne joue bien que sur mon piano, parce que j'y suis habituée.

EDOUARD.

Un petit nocturne... une fantaisie... un rien, je vous accompagnerai.

Mlle DOLBAN.

Je ne sais rien par cœur...

Mme DOLBAN *a Henri.*

Non, vrai, je ne suis pas en voix... J'ai chanté toute la journée... je suis fatiguée... je ne pourrais pas donner le *la*...

EDOUARD.

C'est une privation que ces dames veulent nous imposer, n'en parlons plus... Théodore n'a certainement pas encore une tragédie.

THEODORE, *fouillant dans sa poche*

J'ai là une petite comédie en cinq actes...

HENRI, *vivement.*

Eh bien! si nous faisions un écarté, une poule! Est-ce qu'on ne se place pas pour la contredanse.

TOUS.

Oui, oui... un écarté... une contredanse.

Mlle DOLBAN, *avec dépit*

Que c'est aimable! j'allais chanter.

Mme DOLBAN *à sa nièce.*

Pourquoi te fais-tu prier ?

HENRI.

Air : *de Léonide.*

Entendez le signal,
L'orchestre, à danser vous invite,
Mes amis, courez vîte
Et commencez le bal.

THÉODORE.

A l'écarté fidelle
La fortune m'appelle,
Et je vole vers elle.

CHŒUR.

Oui, j'entends le signal, etc.

Mme DOLBAN.

Suis moi, ma chère Laure,
Et qu'à danser, l'aurore,
Demain nous trouve encore.

TOUS.

Oui, j'entens le signal,
L'orchestre à danser nous invite,
Mes amis, courons vîte
Et commençons le bal.

SCÈNE II.

HENRI *seul, tirant sa montre.*

Neuf heures! et Duclos n'est pas encore arrivé! qui

peut donc le retenir si tard... Comment, c'est lui qui m'a fait donner cette fête, et il n'y vient pas. Ce diable d'homme a sur moi un empire... Pourvu qu'il m'apporte de l'argent, c'est là l'essentiel. Je ne sais vraiment où le mien passe... avec cela que ces créanciers sont d'un ridicule... plus on leur emprunte et plus ils sont récalcitrans... Oh ! quelque jour je les attraperai... (*Il rit.*)

SCÈNE III.

HENRI, GRANVILLE, un Laquais.

LE LAQUAIS.

M. Granville !

HENRI.

Granville ! par quel hazard !

GRANVILLE.

Eh ! le voilà ce cher Henri ?

Air : *Beaux jours de notre enfance.* (*De Jeannot et Colin.*)

ENSEMBLE.

Après cinq ans d'absence,
O moment *(bis.)* plein d'appas,
L'ami de mon enfance
Est enfin dans mes bras.

HENRI.

Amitié, ta puissance
Est de tous les instans ;
Tu soutiens notre enfance,
Tu charmes nos vieux ans.

ENSEMBLE.

Après cinq ans d'absence,
O moment *(bis.)* plein d'appas,
L'ami de mon enfance
Est enfin dans mes bras.

GRANVILLE.

Mais c'est qu'il n'est pas changé depuis cinq ans que je l'avais vu.

HENRI.

Toi-même, tu as un air de santé...

GRANVILLE.

Oh ! moi... je me porte bien, mais je suis vieilli, très-

vieilli, le travail, les voyages... Sais-tu que voilà déjà cinq ans que j'ai quitté Paris... Un an après la mort de ton père... Ce digne M. de Mérinval, que de bontés il a eues pour moi, nous faire élever ensemble, moi fils d'un pauvre fermier et toi destiné à devenir l'un des plus riches négocians de Coutances.

HENRI.

Oui, oui, les pères destinent comme ça leurs enfants... Sans connaître leurs dispositions. Et ton voyage a-t-il été heureux ?

GRANVILLE.

Parfait, pays d'or que le Brésil. J'y ai acquis, en peu de temps, une fortune considérable.

HENRI.

Que tu as conservée ?

GRANVILLE.

Certainement.

HENRI.

Tu as toujours eu du bonheur.

GRANVILLE.

J'ai de l'ordre, de la persévérance, de l'économie et ce sont presque là des capitaux. Je t'avoue que je commence à être un peu embarassé des miens.

HENRI, *à part.*

Je ne lui ressemble guère.

GRANVILLE.

Je voudrais trouver à les placer, à les utiliser...

HENRI.

Duclos te trouvera cela.

GRANVILLE.

Duclos! qui... ce vieux fripon d'avoué que ton père avait chassé.

HENRI.

C'est mon homme d'affaires.

GRANVILLE.

Duclos, ton homme d'affaires!

HENRI.

Est-ce que tu n'en as pas, toi ?

GRANVILLE.

Non, parbleu, je fais mes affaires moi-même et je m'en trouve bien!

HENRI.

Voilà la différence... Moi j'ai l'habitude de faire faire les miennes.

GRANVILLE.

Tant pis.

HENRI.

D'ailleurs Duclos n'est pas ce que tu l'as connu, ce n'est plus un fripon.

GRANVILLE.

Bah!

HENRI.

C'est un homme riche.

GRANVILLE.

J'entends!

HENRI.

Air : *Du verre.*

Duclos est riche, il est adroit,
Dans chaque maison on l'accueille.

GRANVILLE.

C'est un intrigant quon reçoit
Par égard pour son portefeuille.

HENRI.

Admis chez nos banquiers fameux,
On lui sourit, on le salue,

GRANVILLE.

Et puis on détourne les yeux
Dès qu'on l'aperçoit dans la rue.

HENRI.

Moi-même je l'attends... il est invité.

GRANNILLE.

Effectivement... en entrant, je me suis aperçu que tout respirait ici un air de gaîté... de plaisir.

HENRI.

Réunion d'amis... d'artistes.

GRANVILLE.

Quand on a de la fortune, il faut s'en faire honneur.

HENRI, *à part.*

Oui, quand on a de la fortune !

GRANVILLE.

Ton père était fort riche !

HENRI.

Oh ! bien moins qu'on ne pense !

GRANVILLE.

Il t'a laissé un beau nom à soutenir... et une belle fortune à conserver.....

Air : *C'était Renaud de Montauban.*

Ces biens si dignement acquis,
Ce nom glorieux et sans tache,
Au respect, à l'amour d'un fils
Imposent une double tâche,
Oui, ces trésors, ces nobles sentimens,
Sont un dépôt héréditaire,
Ils nous est légué par un père
Pour les transmettre à nos enfans.

HENRI.

Oh ! je n'en suis pas encore là.

GRANVILLE.

Mais ne songeons en ce moment qu'au plaisir de nous revoir, je me fixe à Paris, près de toi !... je veux retrouver ces jours que ton amitié rendait si précieux et dès demain....

HENRI.

Pourquoi me quitter.... reste ici ce soir.., passe dans le salon, tu te trouveras en pays de connaissance, et sans te parler de Duclos, tu reverras d'anciens amis de collège, Théodore Darcin, le clerc de notaire, qui fait des tragédies; Nelson, qui vient d'être nommé capitaine dans la garde royale, et cet étourdi d'Edouard dont tu corrigeais les thêmes.... quand tu ne faisais pas mes versions....

GRANVILLE *montrant sa toilette.*

Mais ne suis-je pas ?...

HENRI.

A merveille !

GRANVILLE.

Prends-y garde.... car je n'aurais pas le courage de te refuser.

Air : *Pour devenir l'oracle de la mode.* (du premier prix)

Cher Mérinval, à la fête je reste,
Avec plaisir à tes vœux je me rends,
Car tu sais bien que cet habit modeste
Cache le cœur d'un ami de vingt ans.

HENRY.

Dans les salons où le luxe commande,
Où les plaisirs cherchent à se fixer,
C'est bien souvent, hélas ! en contrebande,
Que l'amitié parvient à se glisser.

LE LAQUAIS.

Monsieur Duclos.

GRANVILLE ET HENRI.

Cher Mérinval etc.

Ce cher ami, puisqu'avec nous il reste,
Nous tâcherons d'égayer ses momens,
Ah! je sais bien que cet habit modeste
Cache le cœur d'un ami de vingt ans.

SCÈNE IV.

HENRI, DUCLOS.

DUCLOS.

Ah ! ah... me voilà enfin arrivé !

HENRI.

Vous m'avez fait attendre.

DUCLOS.

Je sais... eh bien, notre fête ?

HENRI.

Superbe !

DUCLOS.

Avons-nous du monde ?

HENRI.

Beaucoup plus que je n'en ai invité !

DUCLOS.

A merveille, c'est toujours comme ça dans les grandes maisons.... on est content... joyeux à ce qu'il paraît, oui, oui, j'entends les violons, pauvres gens.... ils ne se doutent guère que ce seront eux qui les.... j'espère que j'ai fait les choses grandement !

HENRI.

Un peu trop grandement pour ma position.

DUCLOS.

Votre position est celle de beaucoup d'autres qui ont comme vous un grand intérêt à la cacher, les gens riches sont fort gênés les trois quarts du temps.... Est-ce que vous croyez, mon cher Henri, que tous les gens qui donnent des fêtes sont heureux et gais!.. détrompez-vous, mon ami! dans ces réunions le maître de la maison est toujours celui qui s'amuse le moins, c'est dans l'ordre... il paye, ou du moins il promet de payer... car il se donne bien des fêtes à crédit.

HENRI.

Mais enfin pourquoi celle-ci ?

DUCLOS.

Pourquoi ?... pourquoi ? pour empêcher la médisance de percer un mystère qu'elle doit ignorer au moins pendant vingt quatre heures.. car enfin, mon pauvre Henri, il ne faut pas s'abuser.... c'est fini.

HENRI.

Fini.

DUCLOS.

Votre passif a dévoré l'actif... nous sommes tout à fait au-dessous de nos affaires....

HENRI.

Et personne n'a voulu ?...

DUCLOS.

Au contraire... tout le monde veut.... tout le monde veut de l'argent.

HENRI.

Après me l'avoir vendu au poids de l'or.... il n'ont pas plus d'égard quand viennent les échéances.... ce sont des usuriers.... des corsaires.

DUCLOS.

Allez, allez... ne vous gênez pas pour moi, je sais tout ce que vous pouvez dire.

Air : *Du Partage de la richesse.*

Je connais ce dictionnaire
Et je sais qu'assez volontiers,
Un débiteur ne se gène guère
En parlant de ses créanciers.
Ce sont... Ainsi le disait ma défunte,
Qui jugeait tout avec sagacité,
Des anges quand on leur emprunte,
Et des juifs quand ils ont prêté !

HENRI.

Mais enfin comment faire pour se tirer de là ?

DUCLOS.

Il n'y a qu'un moyen... il n'est pas neuf, mais il est raisonnable !

HENRI.

Lequel !

DUCLOS.

Il faut manquer.

HENRI.

Duclos !

DUCLOS.

C'est comme ça, monsieur... je connais vos affaires, je les dirige depuis cinq ans... Vous devez manquer... c'est votre seule ressource !

HENRI.

C'est une mauvaise plaisanterie, je vendrai plutôt mon château !

DUCLOS.

Eh ! mon dieu soyez tranquille, nous le vendrons aussi, mais en dessous-mains... mais utilement. Ah ! monsieur Henri, si vous aviez suivi mes conseils... toutes les fois que vous me demandiez de l'argent, je vous prêchais l'économie...

HENRI.

Et dans la crainte que tes sermons ne fissent trop d'effet, tu m'envoyais le double de ce que je te demandais.

DUCLOS.

Air : *De Préville et Taconnet.*

Il fallait bien, dans cette circonstance,
Puisqu'en mon sein vous versiez vos secrets,
Laissez parler ma conscience,
Sans toutefois nuire à mes intérêts, (*Bis.*)
Aussi, sans bruit et sans scandale,
Mentor sévère et prêteur obligeant, (*Bis*)
Le vieil ami faisait de la morale,
Et le banquier vous prêtait son argent.

HENRI.

Non, non, je ne saurais consentir...

DUCLOS.

Eh ! mon dieu ; regardez autour de vous... le gros Dulac qui vient de faire bâtir ce nouveau quartier, le petit Bouvard qui a de si beaux magasins... ce pauvre Dercourt qui est devenu millionnaire, tout cela a manqué.. il est vrai que c'était dans le bon temps. Ils n'en jouissent pas moins d'une réputation... reçus, fêtés partout, recevant chez eux ce que Paris a de plus distingué... donnant des bals où dansent les premières autorités !.. car enfin on a beau dire, il faut encore de la considération pour manquer... il en faut... et puis quel est l'homme sage qui dans ce monde est a l'abri de faillir... on a de l'indulgence, pour un galant homme qui dépose, parce qu'on se dit, voilà peut-être comme je serai... et le commerce vit de ces égards réciproques...

HENRI.

Je n'aurai jamais ce courage.

DUCLOS.

Vous me laisserez faire !

HENRI.

Etre réduit à végéter...

DUCLOS.

Pas du tout... il faut manquer... avantageusement.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

A son premier malheur, Dumont
Acheta ses petites fermes ;
Plus hardi, lors de son second,
Il acquit son château des Termes ;

Et profitant avec bonheur
Des désordres de sa finance,
Voilà comment, de malheur en malheur,
Il est tombé dans l'opulence.

HENRI.

Non, non, Duclos... je préfère payer.

DUCLOS.

Eh! bien, monsieur, payez, passez-vous cette fantaisie-là... mais savez-vous ce qu'on dira... c'est un homme qui n'était pas né pour les affaires... il n'entend pas le commerce... et ne venez pas ensuite réclamer la confiance des créanciers que vous aurez satisfaits... ils seront les premiers à vous dire, vous avez payé, tant pis pour vous... tandis que si vous faites... tranchons le mot... une petite banqueroute honorable, ces gens-là se casseront le cou pour venir à votre secours... et vous fourniront les moyens de faire une seconde opération... du même genre!

Air : *Comme il m'aimait.*

On en fait une, on en fait deux,
En ne se laissant point abattre,
On en fait une, on en fait deux,
Et quelques-uns sont plus heureux,
Ils en font trois, ils en font quatre,
Mais si vous voulez en rabattre,
Faites en deux!
Faites-en deux!

HENRI.

Non, si j'ai la faiblesse de consentir..... j'espère bien un jour réparer.....

DUCLOS.

C'est juste.... vous êtes jeune.... on se refait....

HENRI.

Ne t'alarmes-tu pas trop facilement! le danger n'est peut-être pas si grand.....

DUCLOS.

Sans moi, vous seriez là-bas.... si je n'avais pas arrêté les poursuites de vos créanciers en laissant doubler les frais... Oh! je ne regarde point aux sacrifices..... d'autant plus que ce ne sont jamais que des avances... à-propos d'avances, j'ai apporté le compte en règle de toutes

celles que j'ai faites pour vous, vous l'emporterez avec vous..... vous l'examinerez en vous amusant.

HENRI.

Je l'emporterai, dis-tu ?

DUCLOS.

Je reste, mais il est bon que vous disparaissiez pendant quelques jours.... tous les créanciers n'ont pas reçu la même éducation.... et il y a parmi eux des gens assez mal élevés.

HENRI.

Il faut donc absolument partir !

DUCLOS.

Ah ! dame.... quand on fait faillite, tout n'est pas plaisir.....

HENRI.

Mais, où aller ?

DUCLOS.

Voici un passeport pour Bruxelles.... c'est là que se rendent les personnes qui traitent leurs affaires de loin, une voiture de poste sera ici à dix heures.... à minuit vous vous éclipserez....

HENRI.

Qu'est-ce qu'on va dire ?

DUCLOS.

Je me charge de rendre raison de votre départ et quant à l'argent.... voici deux billets de mille francs.... ils sont portés sur le compte...' ce qui le fait monter à près de cent quatre-vingt-dix neuf mille francs.... et en honneur je ne sais pas comment j'ai pu vous avancer tout cela.

HENRI.

Ma foi, ni moi non plus !

DUCLOS.

Cela prouve ma confiance.... (*à part.*) le château est à moi.

SCÈNE V.

Les Mêmes, THEODORE.

THÉODORE.

Henri !

HENRI.

Qu'est-ce ?... Ah ! c'est toi, Théodore.... Eh bien !

THEODORE.

Ce diable d'Edouard a un bonheur..... il vient de passer onze fois.

DUCLOS.

Moi.. ce n'est pas mon jeu, l'écarté !

THÉODORE.

Il nous ruine tous.... prête-moi un billet de mille francs.

HENRI.

Moi... je ne sais pas si dans mon secrétaire.....

THÉODORE.

Pourquoi te déranger ! tu en tiens deux dans ta main.

HENRI.

Ah ! c'est vrai !

DUCLOS, *riant.*

Oui... oui, il en tient deux... ce que c'est que la préoccupation des gens de commerce (*bas à Henri*) n'hésitez pas.

HENRI.

Trop heureux, mon cher Théodore !....

THÉODORE.

Edouard n'a qu'à se bien tenir.

UNE VOIX DU SALON.

Un rentrant !

THÉODORE.

J'y vais. (*il sort.*)

SCÈNE VI.

DUCLOS, HENRI.

DUCLOS.

En affaire, il ne faut jamais balancer !... c'est mille francs de plus qu'il m'en coûtera et que je vous enverrai à Bruxelles ; mais ne perdons pas de temps, pendant qu'ils s'amusent songeons à nos affaires, arrangeons notre malheur et règlons ce que nous devons.

Tandis qu'on joue le morceau de musique suivant, dans le salon du fond on exécute tous les mouvemens

indiqués par Henri, et le salon étant à jour ces mouvemens doivent être vus du spectateur.)

Duo de M. Miller.

DUCLOS, *feuilletant le registre.*

Dix mille francs au baron de Surville.

HENRI, *le montrant.*

Plus bas, c'est lui qui joue à l'écarté.

DUCLOS.

A Dorival, près de quatorze mille.

HENRI.

De notre fête il était enchanté !

DUCLOS.

Mille écus à monsieur Laplace.

HENRI, *le montrant.*

Il se regarde dans la glace
Et se sourit en s'admirant...

DUCLOS.

Le double à M. de Volnare.

HENRI.

Tu le connais... c'est cet avare,
Qui prend du punch en ce moment.

DUCLOS.

Sept mille francs au chevalier Dampierre.

HENRI.

C'est un joueur des plus déterminés !

DUCLOS.

Cinq mille francs à Binjamin Lapierre.

HENRI.

Pour mille écus qu'il ne m'a pas donnés.

DUCLOS.

Trente mille au banquier Saint-Ange
Payables en lettre de change.

HENRI.

C'est celui qui danse là-bas.

DUCLOS.

Seize mille au courtier Desporte,

HENRI.

Il est assis près de la porte,
Et je l'entends rire aux éclats.

DUCLOS.

Je le connais, c'est un corsaire,
De lui n'ayez point de pitié,

Je sais son usage ordinaire,
Vous n'avez pas reçu moitié.

HENRI.

Tu le connais, c'est un corsaire, etc.

HENRI.

Tu dois trouver encore à la dernière page
Treize mille cinq cents, au vicomte de Lage.

DUCLOS.

Oui, je viens de trouver à la dernière page,
Treize mille cinq cents, au vicomte de Lage.

HENRI.

Pour celui-là, danseur et joueur excellent,
Il gagne à l'écarté ce qu'il perd au bilan.

DUCLOS.

Pour celui-là, danseur et joueur excellent,
Il gagne à l'écarté ce qu'il perd au bilan.

HENRI.

Ah ! dans une heure
Il faut s'enfuir,
Je vais partir,
Mais il demeure
Et sur le bien
Qui m'appartient,
Duclos, Duclos veillera bien.

ENSEMBLE.

DUCLOS.

Ah ! dans une heure
Il va partir,
Dieu ! quel plaisir,
Moi je demeure,
Et de son bien
Qui m'appartient,
Henri, Henri n'aura plus rien.

DUCLOS.

Résumons.... trois cent soixante-quatorze mille..... sur lesquels nous donnons un à compte de vingt pour cent.

HENRI (*affligé...*)

Vingt !..

DUCLOS.

Mettons vingt-cinq.

HENRI.

Pourquoi pas d'abord cinquante ?...

DUCLOS.

Vous voulez donc y mettre du vôtre.... à vingt-cinq c'est encore une affaire.... à cinquante c'est une duperie.

HENRI.

Je vois bien qu'il faut que je m'abandonne à toi et que pour l'instant il faut que j'en passe par tout ce que tu veux; mais dis-leur bien que je payerai tout, oui tout.

Edouard entre.

DUCLOS.

Eh ! bien vingt-cinq pour cent, je crois que c'est fort honnête; et qu'on doit s'en contenter, on ne trouve pas tous les jours vingt-cinq pour cent de son argent.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, EDOUARD.

ÉDOUARD.

Comment si c'est honnête.... c'est superbe !

DUCLOS ET HENRI.

Ciel!

ÉDOUARD.

Henri, ce n'est pas bien, tu fais des affaires d'or et tu n'en parles pas à ton ami.

HENRI.

Moi!

ÉDOUARD.

Des opérations qui rapportent vingt-cinq pour cent : je l'ai entendu..... tu ne le nieras pas.

DUCLOS.

Oui, c'est un petit essai....

HENRI.

Tu n'es pas négociant ?

ÉDOUARD.

Est-ce quon a besoin d'être négociant pour faire le commerce ? moi qui me reprocherais d'avoir un plaisir sans le partager avec toi... Je viens de passer treize fois,

j'ai gagné mille écus, il faut que tu me les prenne.... l'argent du jeu porte bonheur.

EDOUARD.

Air : *Le maître de cette maison.* (Monténéro.)

Il faut prendre mes mille écus,
Mon cher, tu ne peux t'en défendre.

HENRI.

Je ne sais si je dois les prendre.

DUCLOS, *à Henri.*

Vos mille francs sont revenus.

ÉDOUARD.

J'ai confiance
Dans ta science.
Henri, de tes plans de finance
J'ai la meilleure opinion.

DUCLOS, *à Henri.*

Toujours une bonne action
Porte avec soi sa récompense.

HENRI.

Mais, mon ami, je n'ose...

DUCLOS, *le poussant du coude.*

Vous ne pouvez pas refuser...

EDOUARD.

Certainement tu ne peux pas refuser... (*à Duclos.*) Je vous remercie (*à Henri.*) Je veux être de cette affaire là... je veux que tu m'associe, que tu place ces mille écus dans tes vingt-cinq... Dis-moi, quelle espèce d'entreprises? canaux, bâtimens... le bâtiment, cela n'est guères solide maintenant, théâtres !.. oh! les théâtres c'est une opération sûre... Au surplus, peu m'importe pourvu que je touche mes intérêts... Je ne m'étonne plus du train que tu mènes, des fêtes que tu donnes... ça ne te coûte rien... Il y a des gens qui ont le génie de la spéculation... Granville, par exemple...

DUCLOS.

Monsieur Granville... est-ce qu'il aurait?..

EDOUARD.

Oui, il a fait une fortune colossale.

DUCLOS.

Qui vous l'a dit ?

EDOUARD.

Lui-même !

DUCLOS.

Lui-même ?

HENRI.

Il est à Paris... ce soir il est venu me voir.

EDOUARD.

Nous avons embrassé ce cher ami de collége. C'est lui qui aimait le travail !.. il fesait les devoirs de tout le monde.

DUCLOS, *contrarié.*

Je suis enchanté du retour de monsieur Granville.

EDOUARD.

Il faut en convenir, j'ai un bonheur inoui. J'arrive quand la tragédie finit, et avant que l'écarté ne commence... je gagne mille écus, et je les place à 25... pour un début, c'est encourageant... Ce bonheur-là me cause une émotion ! oh je ne suis pas encore fait aux affaires... Allons faire un tour de jardin. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

HENRI, DUCLOS.

HENRI.

Et n'avoir pu le détromper... du moins à la première poste... Cet argent-là me ferait mal.

DUCLOS.

C'est pourtant bien peu de chose... Au surplus je ne veux pas vous donner de conseils, et je vais m'occuper de votre départ.

SCÈNE IX.

HENRI, *seul.*

Oui, partons, si je restais, je subirais encore l'influence de Duclos ; de loin j'aurai plus de courage, et une fois cette liaison rompue...

Air : *Vaud. du roman.*

J'agirai selon mon envie,
Je m'affranchirai de Duclos,
Je sens que de toute ma vie
Ce jour troublerait le repos ;
De loin il me sera facile
De réparer un tel malheur,
Et de mon pays je m'exile
Pour y rentrer avec honneur.

SCÈNE X.

HENRI, GRANVILLE.

GRANVILLE.

Qu'est-ce qu'Edouard vient de me conter?

HENRI.

Edouard

GRANVILLE.

Il m'a parlé d'entreprises superbes, de bénéfices extraordinaires. Serait-il vrai, mon cher Henri, que tu te livrasses à des opérations dont un honnête homme!.. mais non, cet étourdi d'Edouard aura entendu tout de travers.

HENRI.

Oh ! oui, il a effectivement mal entendu.

GRANVILLE.

J'en étais bien sûr. Ta situation est des plus brillantes.

HENRI.

On a du te dire que mon crédit...

GRANVILLE.

Je n'en ai pas douté un instant. Aussi ai-je engagé notre ami à ne pas répandre ce bruit-là ; il ignorait les conséquences d'une semblable étourderie.

HENRI.

Oh ! je suis bien sûr que s'il les avait soupçonnées !..

GRANVILLE.

Ce cher Edouard, le temps ne l'a point corrigé ; il est encore aussi aimable, aussi fou. Ce n'est pas comme Henri.

HENRI.

Comme moi!

GRANVILLE.

Oui, toi, ta prospérité est une récompense de tes travaux.

HENRI, *ému.*

Granville!

SCÈNE XI.

Les mêmes, EDOUARD.

EDOUARD.

Ne vous dérangez pas, c'est encore moi. Une nouvelle, mais une nouvelle!

HENRI, *embarrassé.*

Et quelle est cette nouvelle?

EDOUARD.

Je vous la donne en cent. (*Mystérieusement,*) On prépare un enlèvement.

GRANVILLE.

Un enlèvement.

EDOUARD.

J'ai vu de mes yeux la voiture, elle est dans le coin de la cour, à gauche. J'ai entendu le postillon répondre à quelqu'un dont je n'ai pu reconnaître la voix. Soyez tranquille, monsieur, je serons là au coup de minuit! la personne n'a qu'à frapper trois coups, si elle est seule, ou si elle vient avec vous, elle n'a pas besoin de cela!.. (*Riant.*) Ah! ah! ah! qui diable peut-on enlever ici?

GRANVILLE, *à part.*

Je ne me suis pas trompé.

HENRI, *avec contrainte.*

Tu auras confondu.

EDOUARD.

Pas du tout! voyons un peu... Mme Dolban... non elle est venue ici avec son mari et son cousin le capitaine de hussards... ils s'en retourneront ensemble. Mlle de Crancé, elle est bien gauche, pas jolie, mais elle a cent mille écus en mariage... eh! eh! c'est joli à enlever çà... Ah! mon dieu, si c'était cette jeune veuve que je dois conduire aux bouffes après demain,..

HENRI.

Tu vois... ta pensée ne peut se fixer sur personne.

GRANVILLE.

C'est encore quelqu' histoire !

HENRI.

Ce cher Edouard, il a une imagination !

GRANVILLE.

Il voit ce qui n'existe pas; il entend ce qu'on ne dit pas...

HENRI.

Ah ! ah ! il est étonnant... ah ! ah !

EDOUARD.

Riez, riez, mais je n'en aurai pas le démenti.

HENRI.

Et comment cela ?

EDOUARD.

Je vais prendre Théodore, Auguste, Félix et Dupré, et nous allons tous les cinq nous mettre en embuscade...

HENRI, *à part.*

Ciel !.. (*feignant de rire*) Oui, oui... ce sera fort drôle !

EDOUARD.

De cette façon-là le ravisseur et la victime ne pourront nous échapper.

Air : *Je reconnais ce militaire.*

Nous allons faire sentinelle,
Et si de nous on se cachait,
Et le séducteur et sa belle
Vont être pris au trébuchet.

GRANVILLE.

Ami, redoute le scandale.

EDOUARD.

Ah ! si dans cet occasion
Je prends parti pour la morale,
C'est par respect pour la maison.

HENRI, *à part.*

Ils s'en vont faire sentinelle,
Et si d'eux quelqu'un approchait,
ENSEMBLE. Est-il de peine plus cruelle,
Me voilà pris au trébuchet.

EDOUARD ET GRANVILLE.

Nous allons faire etc.
Vous allez faire, etc.

SCÈNE XII.

HENRI, GRANVILLE.

GRANVILLE.

Il me semble que l'annonce de cet enlèvement a fait sur toi... une impression... est-ce que tu serais par hazard le coupable?

HENRI.

Quelle idée!

GRANVILLE.

Je ne sais... mais tu souffres... tu as des chagrins...

HENRI.

Moi... et quels chagrins pourrais-je avoir?

GRANVILLE.

Air : *Restez, restez troupe jolie.*

Ne sais-tu pas que sur la terre
Chacun a son lot de douleur,
Tout n'est pas peine à la chaumière,
Au château tout n'est pas bonheur;
La crainte assiége la richesse,
Le pouvoir redoute un écueil,
L'amour a ses nuits de tristesse
Et la gloire a ses jours de deuil.

HENRI.

Quant à moi... je t'assure...

GRANVILLE.

Ainsi tu n'as rien à me dire?

HENRI.

Rien qui soit d'un intérêt...

GRANVILLE.

Eh! bien Henri, c'est à toi-même que je me plaindrai de ton peu de confiance.

HENRI.

Je ne te comprends pas!

GRANVILLE, *à demi-voix.*

Ingrat... je sais tout.

HENRI.

Tout!

GRANVILLE.

Et, poursuivi par tes créanciers, tu oublies tes débiteurs!..

HENRI.

Mes débiteurs... je n'en ai point.

GRANVILLE.

Et que suis je donc moi qui dois à ton père mon éducation... et ma fortune.

Air : *Soldats français nés d'obscurs laboureurs.* (*Julien.*)

En m'arrachant au destin malheureux,
Qui menaçait mon obscure existence,
Rappelle-toi que ses soins généreux,
Près de la tienne élevaient mon enfance.
A la vertu formant mon jeune cœur,
Du bien il m'a rendu capable,
Je lui dois tout, talent, bonheur.
Jamais une dette d'honneur
N'a trouvé Granville insolvable.

HENRI.

C'est à ton activité, à ton industrie, que tu dois tes richesses, laisse-moi seul chercher à réparer des erreurs où m'a entraîné ma faiblesse.

GRANVILLE.

Je viens t'en offrir le moyen... voici un acte d'association qui n'attend que ta signature.

HENRI.

Non, je ne puis accepter.

GRANVILLE.

Voudrais-tu m'humilier par un refus?

HENRI.

T'humilier moi!... Ah! s'il me restait encore quelques ressources...

GRANVILLE.

Va, il t'en reste plus que tu ne penses... depuis mon retour à Paris, je n'ai pas perdu mon temps, j'ai vu, j'ai écouté... j'ai pris des renseignemens sur cet honnête

Duclos qui parle probité et prête à trente pour cent, achète des terres à mesure que tu vends les tiennes, crie misère et donne quatre-vingts mille francs de dot à ses filles, et j'ai en main... mais chut le voici... permets-moi de prendre un moment ta place, et de te prouver que si tous les honnêtes gens avaient du sang froid et du caractère, les fripons n'auraient pas beau jeu.

SCÈNE XIII.

HENRI, DUCLOS, GRANVILLE.

DUCLOS, *à Henri.*

Je viens vous dire!.. (*appercevant Granville*) Ah!.. Eh!.. c'est monsieur Granville... enchanté!... (*à part*) Que le diable emporte l'ami de collége.

GRANVILLE.

Effectivement nous sommes d'anciennes connaissances.

DUCLOS.

Oui, oui, (*à Henry*) la voiture est prête, le postillon vous attend... voici le registre et les pièces...

GRANVILLE, *passant au milieu.*

Pardon, pardon... mais c'est à moi qu'il faut remettre tout cela.

DUCLOS.

A vous!

GRANVILLE, *à Henri.*

Quitte nous. (*à Duclos*) Ce cher Henri, il s'est heureusement souvenu que j'ai passé deux ans chez le procureur... à l'époque où vous avez eu ce fameux procès, et il a fait de moi son fondé de pouvoirs.

DUCLOS.

Son fondé de pouvoirs... plaisantez-vous?

GRANVILLE, *souriant.*

Quelquefois... mais pas dans ce moment...

HENRI.

Granville est mon ami d'enfance... le protégé de mon père, c'est un autre moi-même.

DUCLOS (*à part.*)

Plût au ciel.

HENRI.

C'est à lui que vous avez affaire. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

DUCLOS, GRANVILLE.

DUCLOS *s'apprêtant à sortir.*

Ecoutez, monsieur Granville, écoutez.... je vais remporter tout ça..... pour le mettre parfaitement en règle.

GRANVILLE (*le retenant.*)

Non, non, vous ne remporterez rien, nous allons vérifier tout cela.....

DUCLOS.

Vous vous chargez-là d'une affaire bien ennuyeuse.

GRANVILLE.

J'oblige un ami.

DUCLOS.

Cela vous prendra bien du temps.

GRANVILLE.

Je n'ai rien à faire.

DUCLOS.

C'est si vétilleux.

GRANVILLE.

J'ai de la patience.

DUCLOS.

Cela demande un soin une attention.....

GRANVILLE.

Voulez-vous abréger les difficultés ?

DUCLOS (*vivement.*)

Volontiers, parce qu'un compte de cette nature, on n'est pas toujours certain de l'exactitude.... cependant je parierais mon honneur qu'il n'y a pas d'erreur.... quand je dis mon honneur... c'est une façon de parler... mais que propose ce cher monsieur Granville ?

GRANVILLE.

Depuis quand êtes vous chargé des affaires d'Henri ?

DUCLOS.

C'est bien facile à savoir.... j'ai acheté ma première maison il y a trois ans et demi... il y avait déjà un an que je fesais ses affaires.

GRANVILLE.

Et vous lui devez.... ?

DUCLOS.

Non, c'est lui qui me doit.

GRANVILLE.

Combien... ?

DUCLOS.

Voyez au total... 199,556 £

GRANVILLE (*étonné.*)

Tant que ça.

DUCLOS (*ricannant*).

Tant que ça.

GRANVILLE.

Donnez-moi cinquante mille francs et nous serons quitte.

DUCLOS (*vivement*).

Vous dites ?

GRANVILLE.

Donnez-moi cinquante mille francs, et nous serons quitte.

DUCLOS.

Allons donc.... allons donc.... ça ne se peut pas.

GRANVILLE.

Qu'est-ce que c'est que ce mémoire là, monsieur Duclos?...

DUCLOS.

C'est un mémoire, monsieur Granville.

GRANVILLE.

Il n'est pas signé.

DUCLOS (*se remettant de suite*).

C'est un oubli... on le signera.

GRANVILLE.

Comme je vous disais donc... donnez-moi soixante mille francs.

DUCLOS.

Charmante plaisanterie... charmante !

GRANVILLE.

Ah ! ça, mais quarante-six et trois n'ont jamais fait cinquante-neuf.

DUCLOS.

C'est possible....

GRANVILLE.

Voilà une addition pleine de fautes... onze et quatre dix-sept..... huit et neuf dix-huit.

DUCLOS.

Des chiffres.... qui est-ce qui va regarder à cela, c'est le total qu'il faut voir.

GRANVILLE.

Je vois que vous êtes fort sur le total; mais encore faut-il ?..

DUCLOS.

Eh ! bien, on refera les additions..... j'y perdrai quelque chose, voilà tout.

GRANVILLE.

Effectivement nous allons avoir une besogne, ce sera vraiment un travail ennuyeux.

DUCLOS.

N'est-ce pas?

GRANVILLE.

Pour vous, et si vous me remettiez tout bonnement soixante-dix mille francs.

DUCLOS *riant.*

De plus fort, en plus fort.

GRANVILLE.

Vous consentez.....

DUCLOS.

Du tout..... du tout.

GRANVILLE.

J'en suis fâché.

DUCLOS.

Je le crois bien.

GRANVILLE.

Il vous en coûtera davantage.

DUCLOS.

Pas possible!

GRANVILLE.

C'est vous qui avez été chargé d'affermer les biens de Henri, qui avez vendu ses métairies.... ses fermes, ses bois..... sa maison de Coutances..... qui avez reçu. ..... pour lui.....

DUCLOS.

Oui, monsieur, j'ai reçu.....

GRANVILLE.

Et vous avez gardé.....?

DUCLOS *s'emportant.*

Monsieur Granville!

GRANVILLE *froidement.*

Ne nous fâchons pas.

DUCLOS *s'emportant.*

Ces expressions.... voyez, monsieur, tous les contrats de vente, les quittances de M. Henri.....

GRANVILLE.

J'en ai qui valent mieux que çà.

DUCLOS.

Mieux que celles de monsieur Henri?

GRANVILLE.

Les votres....!

DUCLOS, *stupefait.*

Les miennes?...

GRANVILLE.

Oui, celles que vous avez données aux acquéreurs des propriétés de Mérinval..... à Claude Bernard, à M. de Valbon, à votre neveu, à votre beau-frère....

DUCLOS.

Prenez-garde à ce que vous dites, monsieur, je suis en règle.

GRANVILLE.

Eh! sans doute.... quel est l'honnête homme qui ne prend pas ses mesures... mais moi, qui ai travaillé chez l'avoué, chez le notaire..... je connais toutes ces mesures là..... je me suis dit: monsieur Duclos a trop d'esprit pour ne pas faire ses affaires en faisant celles de Henri.. mais il me semble qu'il va un peu vîte.... et qu'il vend les domaines de Henri bien bon marché!

DUCLOS.

Voyez les contrats de vente.

GRANVILLE.

Fi donc..... c'est bon pour Henri..... mais pour nous gens d'affaires... qui savons qu'afin de diminuer les droits de mutation on porte sur l'acte de vente moitié du prix.

DUCLOS *se fâchant.*

Moitié !.. monsieur.....

GRANVILLE.

Je sais qu'il y en a où vous avez porté les deux tiers.... par exemple, la terre de Rompçais, le contrat de vente est de cent mille francs, votre quittance particulière de cent cinquante mille francs, et vous avez donné à Henri, les cent mille francs du contrat.... je vous rends justice.

DUCLOS, *à part.*

Il faut que monsieur Henri ait bien peu de tête pour le charger de ses affaires.

GRANVILLE.

Par exemple pour la ferme de la Leu... pour la métairie de Saint-Maurice.....

DUCLOS, *avec humeur.*

C'est bon !.... c'est bon.....

GRANVILLE.

Je ne vous parle pas des billets de Henri que vous avez repris à ses créanciens à soixante pour cent de perte.

DUCLOS.

Ca c'est une opération.

GRANVILLE.

Fort avantageuse.

DUCLOS.

Cela me regarde.

GRANVILLE.

Mais que l'on range dans la classe de celles.... qui ne sont peut-être pas... très-régulieres... au surplus, le tribunal de commerce est là pour tout le monde.

DUCLOS.

Le tribunal de commerce !

GRANVILLE.

A moins que vous ne me remettiez quatre-vingts mille francs.

DUCLOS.

Non, non, vous avez d'abord dit cinquante!

GRANVILLE.

Ai-je dit cinquante ?

DUCLOS.

Vous avez dit cinquante.

GRANVILLE.

Vous croyez.

DUCROS.

J'en suis sûr.

GRANVILLE.

Je n'ai qu'une parole, eh ! bien, va pour cinquante.... vous voyez que c'est encore là une belle opération pour vous... vous gagnez trente mille francs de la main à la main.

DUCLOS.

Si je n'avais jamais fait que des opérations comme celle-là !

GRANVILLE, *souriant.*

Vous ne pourriez pas me donner les cinquante mille francs.

DUCLOS.

C'est affreux. ... monsieur Granville.... affreux.... ?.... monsieur Henri n'aurait jamais été capable d'un pareil trait.

GRANVILLE.

Je le crois bien.... nous disons donc cinquante mille francs.

DUCLOS.

Vous sentez bien qu'un honnête homme n'a pas toujours sur lui.....

GRANVILLE.

J'accepterai votre billet à vue.

DUCLOS.

Je vous offre ma parole !

GRANVILLE.

Par écrit, volontiers.

DUCLOS.

Ah ! si je n'avais pas tant d'éloignement pour la justice, je plaiderais.....

GRANVILLE.

Eh ! bien soit plaidons.

DUCLOS *brusquement.*

Je ne parle pas de ça.... que diable pour cinquante mille francs, on peut bien se parler... c'est une reflexion que je me fais.... tenez, tenez, monsieur l'homme aux procès.

GRANVILLE.

C'est bien.... fort bien ! belle écriture !.... vous n'avez oubliez que la somme.

DUCLOS.

On va la mettre... votre somme... et en toutes lettres si vous l'exigez..... ne semblerait-il pas que ce soit.... là..... êtes- vous content, monsieur le chicanier?

GRANVILLE.

Parfaitement content, c'est ce qu'on appèle s'exécuter de bonne grâce.

DUCLOS.

Vous allez au moins me remettre mes papiers, mon registre.....

GRANVILLE.

Quand vous aurez payez votre billet.

DUCLOS.

Il pense à tout.

SCÈNE XV.

Les Mêmes, EDOUARD.

ÉDOUARD.

Eh! bien... ils sont là-bas, qui se morfondent à attendre!.... il ne vient personne!... le postillon s'impatiente

GRANVILLE *tirant sa montre.*

Il a raison... monsieur Duclos est en retard.

DUCLOS.

Moi! quest-ce que vous dites donc?

ÉDOUARD.

Comment, cette voiture!....

GRAVILLE.

Elle est pour monsieur Duclos, qu'une affaire importante force de nous quitter; malgré tout le plaisir que nous aurions à le posséder plus long-temps, nous ne serons pas assez indiscret pour le retenir.... les affaires avant tout.....

DUCLOS.

Elles sont belles les affaires que je fais ici.

GRANVILLE.

Air : *J'aime le son du canon.*

Ne faites pas plus long-temps
Languir votre équipage.
Pour le remettre en voyage
Les chemins sont excellens !
Oui vraiment, vraiment, ils sont charmans !

ÉDOUARD.

L'aventure est impayable !
Là-bas, nos quatre badauds
Guettent une femme aimable,
Ils vont voir M. Duclos.

DUCLOS.

C'est affreux ! c'est épouv... c'est horri.,. j'étouffe.

GRANVILLE.

Le grand air vous fera du bien !

GRANVILLE ET ÉDOUARD.

Ne faites pas plus long-temps
Languir votre équipage.
Pour se remettre en voyage,
Les chemins sont excellens.

SCÈNE XVI.

GRANVILLE, HENRI, EDOUARD.

GRANVILLE, *à Henri qui entre.*

Voici, mon cher Henri, cinquante mille francs composant ta première mise de fonds.

HENRI.

J'ai tout entendu, et ma reconnaissance...

(*Granville lui impose silence.*)

EDOUARD.

Ah ! vous êtes associés.

GRANVILLE.

Oui ! oui.

EDOUARD.

Pour l'affaire des 25 ?

GRANVILLE, *souriant.*

Non, mieux que cela !

EDOUARD.

Encore ! Vous gardez toujours mes mille écus.

HENRI.

Si tu les désires ?

EDOUARD.

Du tout.

GRANVILLE.

Non, gardons tout ce qui peut nous rappeler les souvenirs agréables de cette soirée.

(On entend une musique bruyante au milieu de laquelle se distinguent ces cris ; le souper! le souper! le souper!)

CHŒUR *chanté par la société, en arrivant sur le théâtre.*

Air : *Vaud. de la veuve du Malabare.*

Amis, trêve à la danse,
Et laissons un instant
Reposer la cadence,
Le souper nous attend. } *bis:*

SCÈNE XVI.

Tout le monde.

EDOUARD.

Oui, oui, le souper... la faction que j'ai montée là bas m'a donné de l'appétit.

THEODORE.

Je te conseille de te plaindre, tu nous laisses-là pendant une heure. J'ai eu le temps de composer une superbe tirade.

EDOUARD, *riant.*

Tu nous la liras pendant le souper.

UN DOMESTIQUE.

Vous êtes servis.

EDOUARD ET GRANVILLE.

A table! à table.

VAUDEVILLE

Air : *Du Vaud. des blouses.*

EN CHŒUR.

Rien d'amusant, mes amis, rien d'aimable
Comme les bals que l'on donne chez nous !
C'est un coup d'œil ! c'est un luxe admirable !
Des jeux, des ris, c'est le gai rendez-vous.

THÉODORE.

Mets enchanteurs, les tables sont parées,
Vous retenez ceux qui vont s'échapper
On est toujours à nos grandes soirées,
Cinquante au bal et deux cents au souper.

CHOEUR.

Rien d'amusant, etc.

ÉDOUARD.

On peut choisir amateur de la danse,
Ou sentinelle autour d'un vert tapis,
De l'agrément d'étouffer en cadence,
Ou du plaisir de ruiner ses amis.

CHOEUR.

Rien d'amusant, etc.

Mlle DOLBAN.

Craignant l'humeur d'une tante qui gronde,
Fille en secret se résigne à l'ennui,
Et sans plaisir danse avec tout le monde,
Ne pouvant pas danser seule avec lui.

CHOEUR.

Rien d'amusant, etc.

HENRI.

A sa soirée un banquier vous invite,
Par le plaisir vous êtes entraîné,
Le lendemain, il manque, il est en fuite,
Et vous payez le bal qu'il a donné.

CHOEUR.

Rien d'amusant, etc.

GRANVILLE.

Frontin d'emprunt, mon jeune domestique
Verse à regret, à chaque convié,
Les flots amers d'un punch économique,
Où par calcul le sucre est oublié!

CHOEUR.

Rien d'amusant etc.

Mme DOLBAN, *au public.*

Dans ces salons où Paris se transporte,
Où tout respire un éclat emprunté,
Au plaisir seul on croit ouvrir la porte,
Et l'ennui vient sans qu'il soit invité.
Nous conspirons contre lui; mais de grâce,
A nos efforts, messieurs, unissez-vous!
Et de la salle occupez chaque place,
Pour l'empêcher de pénétrer chez nous.

CHOEUR.

Nous conspirons contre lui, etc.

FIN.

VAUDEVILLE FINAL

DE

FÉLIX ET ROGER.

GERVAIS, *à Leblanc.*

AIR : *Vaudeville de la Dame des belles Cousines.*

Monsieur, pardonnez si ma bouche
N' peut exprimer c' que mon cœur sent.
(*A Delorme*). Vous, qu'un tel exemple vous touche,
Et tâchez de d'venir meilleur.
Avec le temps tout est possible,
P't'êtr' ben qu'à force d'y rêver,
Vous d'viendrez humain et sensible, } *bis.*
On n'sait pas c'qui peut arriver. }

LEBLANC.

Joyeux disciple de Grégoire,
Je bois toujours mon vin sans eau,
Ma seule étude est de bien boire ;
Tout' ma science est dans mon tonneau.
Mais l'vin s'aigrit quand on l'conserve,
C'est un malheur que j'sais braver,
Car jamais j'n'en garde en réserve... } *bis.*
On n'sait pas c'qui peut arriver. }

DELORME.

Chacun, dit-on, a sa faiblesse...
On n'est pas maître de la peur..
Moi, je tremble, je le confesse,
Quand j'entends crier au voleur,
Quoique fort de mon innocence
Je commence par m'esquiver,
En me disant : de la prudence, } *bis.*
On n'sait pas c'qui peut ariver. }

FÉLIX.

» Camarade, allons à l'ouvrage,
» Disaient deux braves offensés,
» Marchons, je punis qui m'outrage,
» Dépêchons, nous sommes pressés;
» En garde ! il faut que j'te confonde...
» Attends ! nous saurons nous r'trouver !
» Embrassons-nous ! le canon gronde, } *bis.*
» On n'sait pas c'qui peut arriver. }

ROGER.

L'honneur m'enflammant avant l'age,
A seize ans je me fis soldat,
Avec plaisir, avec courage,
Je servis le prince et l'état.
J'profit' gaîment de la réforme,
Mais j'aurai grand soin d'conserver
Mes armes et mon uniforme... } *bis.*
On n'sait pas c'qui peut arriver. }

FANCHETTE, *au public.*

Nos auteurs, je vous le confesse,
Tremblent beaucoup en ce moment,
Car vous pourriez bien à la pièce
Donner un triste dénoûment.
Moi, j'n'ai pas perdu l'espérance,
Un p'tit coup d'main peut nous sauver;
Avec l'appui de l'indulgence, } *bis.*
On n'sait pas c'qui peut arriver. }

FIN.

Rochefort-Lucay, Claude Louis Marie, = marquis de

LA PÊCHE

DE VULCAIN

OU

L'ILE DES FLEUVES;

A-PROPOS MÊLÉ DE VAUDEVILLE,

A L'OCCASION DU BALLET DE MARS ET VÉNUS;

PAR MM. ROCHEFORT, LASSAGNE ET ***,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 5 JUILLET 1826.

PRIX : 1 FR. 50.

PARIS.

AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE
DE A. G. BRUNET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Successeur de Madame Huet,
RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, N° 1er (Rez), VIS-A-VIS L'ATHÉNÉE.

1826.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
VULCAIN.	M. Laporte.
VÉNUS.	Mme Pauline-Geoffroy.
L'EUROTAS.	Mlle Clara.
LA TAMISE.	Mlle Minette.
LE DANUBE.	M. Victor.
LE PACTOLE.	M. Guillemain.
le fleuve JAUNE, de la Chine.	M. Lepeintre jeune.
le fleuve D'OUBLI.	M. Hypolite.
ORDAMANT, du siége de Paris.	M. Fontenay.
FERDINAND, de l'Amour et Intrigue.	
LE MONSTRE, de la Porte St.-Martin, personnage muet.	

La scène se passe dans une île imaginaire, qui porte le nom d'Île des Fleuves.

DE L'IMPRIMERIE DE E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, N° 4.

LA PÊCHE

DE VULCAIN,

A-PROPOS MÊLÉ DE VAUDEVILLE.

(Le théâtre représente un site de l'Ile des Fleuves. A chaque coulisse, une urne couronnée de roseaux et portant au-dessus, sur un écriteau bien apparent, le nom du fleuve qui s'en échappe. *La Seine* à la première, *la Tamise* en face; *le Pactole* après, ayant en regard le fleuve *d'Oubli*. En face du *Danube* une touffe de lauriers cache l'urne de *l'Eurotas*. Il fait à peine jour.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PACTOLE, LE FLEUVE D'OUBLI.

LE PACTOLE.

Voisin... voisin!... est-ce qu'on ne se lève pas? Les fleuves sont bien paresseux aujourd'hui, ils craignent de sortir de leur lit?... Allons, l'Oubli, le Danube, la Tamise, réveillez-vous donc.

AIR : Frère Jacques.

Cher confrère,
Cher confrère,
Causons-nous,
Levez-vous.

SCÈNE II.

LE DANUBE, LA TAMISE, LE FLEUVE D'OUBLI, *sortant de derrière les roseaux.*

ENSEMBLE.

Veux-tu bien te taire!
Dis-moi
Pourquoi
Faire
Dans la nuit
Un tel bruit?

LE PACTOLE.

Pour remplir notre emploi. C'est ici la résidence de

tous les fleuves, et comme le plus riche d'entre eux, le Pactole connaît le prix du temps...

L'OUBLI.

Maudit banquier!..

LE DANUBE.

Il m'affre réveillé sur le plus beau plat du chou-croûte! .. Quel rêve! j'en ai encore l'eau dans la bouche.

LA TAMISE, *en anglaise, costume chargé.*

Oh! oh! je étais dans le colère beaucoup fort... il avait troublé le songe de moi dans le plus beau instant... New-Market... les courses... les chevals... un pari de mille guinées!... et un jeune homme fait à peindre qui me faisait la cour....

LE PACTOLE.

Et cet heureux gentleman, aimable nymphe de la Tamise, me ressemblait-il un peu?...

LA TAMISE, *d'un air boudeur.*

A vous?... Je croyais avoir dit qu'il était fait à peindre.

LE PACTOLE.

Eh bien! c'est un tort que vous avez, parole d'honneur! Moi, je ne vois que vous dans mes rêves... et la sympathie, la réciprocité... je ne sais trop quel mot employer... nous autres gens de finance, nous ne connaissons que le style du billet au porteur, et que l'éloquence des espèces sonnantes... Vous ne me dites rien: avez-vous besoin d'argent?

LA TAMISE, *toujours d'un air boudeur.*

Non.

LE PACTOLE.

Non? Vous m'en voulez donc...

LA TAMISE.

Yès, j'en voulais à vous.

LE PACTOLE.

Parce que la petite Vénus....

LA TAMISE.

Yès.

LE PACTOLE.

Une petite folle arrivée hier de Paris, et à qui l'on a confié, par intérim, l'urne de la Seine.

LA TAMISE.

Et à qui vous avez fait le douceur des yeux dans le *Root* que j'ai donné hier dans le palais du fleuve Jaune, mon mari, qui est là-bas...

LE PACTOLE.

Ah! oui, le Chinois... Pouvez-vous croire que les airs évaporés de cette coquette étrangère me fassent oublier les charmes de la Tamise... Mais, silence! voici la déesse...

SCENE III.

L'OUBLI, LE PACTOLE, LA TAMISE, VÉNUS.

(*Elle est en costume parisien très élégant.*)

VÉNUS, *en regardant couler l'eau.*

Air : de la walse de Robin.

Vénus, sans peine,
A pour la Seine
D'une urne pleine
Epanché les doux flots.
Onde chérie,
Va, je t'en prie,
Vers la patrie
Des beaux arts, des héros!
Que sur son aîle,
Zéphir fidèle
Porte avec elle
La douce paix,
Et que l'orage
De son rivage
Et de sa plage
Fuie à jamais!
Va, cours, arrose
Et myrthe et rose,
Toujours éclose
Aux jardins de Paris,
Et que ta route
Se fasse toute
Sous une voûte
De lauriers et de lis.

Vénus, sans peine, etc.

LE PACTOLE.

Eh bien! la belle, que dites-vous de votre nouvel emploi?

VÉNUS.

Je regarde couler l'eau... passe-temps des oisifs du quai des Morfondus.

LA TAMISE, *de mauvaise humeur.*

Aussi, que venez-vous chercher dans le résidence de toutes les fleuves ?

VÉNUS.

Je croyais vous l'avoir dit hier... Éloignée de mon mari par un caprice, entraînée à Paris... car ce n'est que là qu'on peut vivre maintenant, je me fis pensionnaire de l'Académie lyrique, de la rue Grange-Batelière, où tous mes camarades de l'Olympe maigrissent à vue d'œil et crient à fendre les oreilles. La saison des eaux arrive... j'en profite pour faire une sortie, et grace à un ballon du nouveau Tivoli...

LE PACTOLE.

Vous arrivez ici en droite ligne.

LA TAMISE.

Au moment où la Seine...

LE PACTOLE.

Venait d'être enlevée par les marchands de vins de Paris, qui la retiennent sous clé dans les caves de Bercy.

LE DANUBE.

Le danse il est donc toujours à le mode à Paris?...

VÉNUS.

La danse!... il n'y a que cela pour plaire... moi, j'en suis folle... et si vous vouliez...

LE PACTOLE.

Danser?... oh! ce sera charmant!

LE DANUBE.

Ah! bon, j'aime la danse, je suis fou des palets... j'aime beaucoup les palets.

LA TAMISE, *à part.*

Elle voulait séduire lui... employons les mêmes moyens... en avant ma gigue... (*Vénus danse une danse française, et la Tamise une gigue. A la fin du morceau, l'on entend le tonnerre.*)

(*Au moment où le tonnerre éclate, Vulcain foudroyé traverse les airs et vient tomber dans la coulisse enveloppé de son filet.*)

CHŒUR DES FLEUVES, *et de plusieurs autres qui arrivent successivement.*

AIR : Ah! j'enrage. (du Barbier.)

Quel bruit effrayant!
Le ciel vraiment
Va se dissoudre;
Tous dans nos roseaux,
Entre deux eaux,
Fuyons la foudre.

VÉNUS, *regardant Vulcain de loin.*

O mes amis! qu'est-ce qui tombe du ciel?... je ne me trompe pas, c'est Vulcain, c'est mon mari!... que vient-il faire ici?... sauvons-nous... je ne saurais que lui dire... (*Elle sort, et tous les fleuves se retirent.*)

SCENE IV.

LE FLEUVE JAUNE, VULCAIN.

VULCAIN, *en entrant, appuyé sur le fleuve.*

AIR : Vive les mœurs des champs.

Qu'on est sot
Quand on fait un saut
Dans des régions inconnues,
Oui, lorsqu'on tombe ainsi des nues
On est bien long
A prendre son aplomb!

LE FLEUVE JAUNE.

Comment, c'est vous qui venez de tomber de là-haut sans dire gare? que diable, on prévient... on ne fait pas des peurs comme ça.

VULCAIN.

On prévient... on prévient... et quand on n'est pas prévenu qu'on va tomber... (*à part.*) O quelle figure!

LE FLEUVE JAUNE.

Et d'où venez-vous donc si vite, mon cher ami?

VULCAIN.

De l'Olympe.

LE FLEUVE JAUNE.

Qui vous fait déménager si brusquement?

VULCAIN.

Jupiter.

LE FLEUVE JAUNE.

Et vous êtes?...

VULCAIN.

Vulcain... ça vous étonne... regardez-moi... (*il se retourne.*) je suis bien le véritable forgeron de Lemnos.

LE FLEUVE JAUNE.

Est-ce possible?

VULCAIN.

Vous n'avez pas l'air de me croire... est-ce parce que je ne boite plus... je boitais après ma première chute...

dans celle-ci je suis tombé sur l'autre jambe, de façon que maintenant l'équilibre est rétabli.

LE FLEUVE JAUNE.

Vous avez dû vous faire du mal?

VULCAIN.

Beaucoup.

LE FLEUVE JAUNE.

C'est bien heureux pour vous... (*Vulcain fait un mouvement.*) oui, de ne plus être boiteux... Enfin pourquoi vous a-t-on chassé de là-haut?

VULCAIN.

Ah! mon cher, tout s'use dans ce pays-là... voyez un peu mon habit...

LE FLEUVE JAUNE.

Le fait est qu'il y a plus d'une pièce.

VULCAIN.

Parmi toutes les choses à renouveler dans l'Olympe, il y avait long-temps qu'on parlait du char d'Apollon : il était plus vieux que le reste. Jupiter m'ordonna de forger un essieu tout neuf, je le fis de mon mieux; mais en l'essayant voilà qu'il casse; le dieu du jour disparaît, il tombe dans les flots sans qu'on puisse deviner ou savoir précisément le lieu de sa chute, et c'est pour le pêcher que Jupiter m'a envoyé ici avec mes filets...

LE FLEUVE JAUNE.

Ah! oui, j'en ai entendu parler, ils ont fait beaucoup de bruit. Je ne serais pas fâché de connaître tous les détails de cette histoire-là.

VULCAIN.

Rien de plus facile : figurez-vous que vous êtes au spectacle, et que je suis votre programme.

AIR : De la Saphira. (Frontin mari garçon.)

Les ris, les jeux
Et Terpsycore
Annoncent les dieux
Aux bords gracieux
Que baignent des flots heureux.
Aux yeux
Joyeux
Zéphire et Flore,
Pour plaire à l'amour,
Ornent ce séjour
Moins aimable que leur cour.

Le ciel s'entr'ouvre,
La mer se couvre,

Et l'on découvre
Tous les dieux à Lemnos.
Brillante et vive,
Vénus arrive,
La paix s'esquive,
Et les dieux sont rivaux!

Moi qui, fils de Jupin,
Tiens en magasin
Son tonnerre,
Je suis choisi soudain,
Et de Cypris j'obtiens la main.
L'on préfère
En hymen
Au luth ainsi qu'au cimeterre,
Le marteau de Vulcain:
Frapper fort est toujours certain.

La nuit met fin
Au bal qui cesse;
Tout le monde part,
On s'éloigne, car
La danse endort tôt ou tard.
Mais on nous laisse
La sagesse....
L'amour a beau jeu,
Minerve en ce lieu,
Comme ailleurs, n'y voit que du feu.
Quelle merveille!
A votre oreille
Mes cent marteaux
Font mugir les échos:
Le feu s'allume,
Et sur l'enclume
Des bras rivaux
Domptent les durs métaux;
Mais soudain les pavots
Volent au loin en doux nuage,
Et je m'endors déjà:
On se croirait à l'opéra,
Et, pendant ce temps-là,
Si j'en crois une triste image,
Vénus disait: « Il faut
Battre le fer quand il est chaud. »

Quel songe affreux!
Je me relève,
Ranimant mes feux,

Soufflant de mon mieux :
J'achève
Un réseau
Nouveau....
Le vent
Bruyant
Vite l'enlève ;
Il le tend
Et prend...

LE FLEUVE JAUNE.

Eh! quoi donc vraiment?

VULCAIN.

La sagesse au dénouement.

LE FLEUVE JAUNE.

Vous ne me connaissez pas... regardez-moi bien : je suis le fleuve Jaune, un ancien, qui prend sa source dans les montagnes du Thibet. Je caresse en passant les murs de la Chine et je m'embouche dans la grande Tartarie. Je me suis uni à la Tamise, je la croyais d'un commerce sûr et agréable, et...

VULCAIN.

Et elle vous trompe... c'est comme ma femme. Mais faites-moi venir tous les fleuves.

LE FLEUVE JAUNE.

Rien de plus facile, j'ai ma corne... *les fleuves*, les rivières et même les ruisseaux vont être ici dans une minute.

VULCAIN.

Diable! ça va nous donner bien de l'humidité.

LE FLEUVE JAUNE *sonne de sa corne.*

SCÈNE V.

VULCAIN, LE FLEUVE JAUNE, VÉNUS, LA TAMISE, LE DANUBE, LE PACTOLE, L'OUBLI, *autres Fleuves et Rivières portant une inscription qui indique leurs noms.*

LE FLEUVE JAUNE.

AIR : du Carnaval de Venise. (Départ de la garnison.)

C'est moi qui vous appelle,
Je viens vous annoncer
Une grande nouvelle !

TOUS.

Que va-t-il se passer?
Quel est cet étranger
Qui, sans suite,
Nous rend visite?
Chez nous vient-il loger?

VULCAIN.

Non, je n'y suis qu'en passager.

LE FLEUVE JAUNE.

C'est le grand dieu
Du feu,
C'est lui-même.

TOUS.

O surprise extrême!

LE FLEUVE JAUNE.

Ce visage africain
Cache enfin
Le seigneur Vulcain.

TOUS.

C'est le grand dieu
Du feu,
C'est lui-même:
O surprise extrême!
Ce visage africain
Est celui du seigneur Vulcain!

VULCAIN.

Je suis chargé d'une mission importante : il s'agit de retrouver un de mes cousins germains, un nommé Apollon, beau garçon, ma foi, quoiqu'il commence à n'être plus de la première jeunesse; vous n'êtes pas sans en avoir entendu parler : son char est tombé dans l'eau, si bien qu'il a disparu et que sa famille en est fort inquiète. Il sera accordé une récompense honnête à celui qui le repêchera; j'ai fait fabriquer, tout exprès, dans mon atelier, d'excellens filets que j'ai là; je vais vous en faire la distribution.

LE FLEUVE JAUNE.

Attention, Messieurs et Mesdames, procédons par rang d'ancienneté! (*montrant l'Oubli.*) A vous d'abord, mon cher collègue.

L'OUBLI, *à Vulcain.*

C'est moi, seigneur, qui suis l'Oubli.

VULCAIN.

Vous engloutissez tant de choses qu'il serait bien possible que vous eussiez aussi avalé ce pauvre Apollon! faites-y bien attention.

LE FLEUVE JAUNE, *montrant le Pactole.*

Seigneur, voici le Pactole. *(bas à Vulcain.)* C'est le particulier qui se permet de faire la cour à mon épouse....

LE PACTOLE.

Moi, seigneur, je n'accepte vos filets que pour la forme, car je suis bien sûr qne chez moi vous ne trouverez pas ce que vous cherchez.

AIR : Et voilà comme tout s'arrange.

Je ne connais que des courtiers,
Des assureurs pleins de richesse,
Des marrons ou bien des caissiers,
Et d'autres gens de même espèce.
En France, leur plus beau pays,
Leurs chutes ne sont pas mortelles,
Et quand ces heureux favoris
Ont fait un plongeon à Paris
Ils reparaissent à Bruxelles.

VULCAIN, *au Danube.*

Et vous?

LE DANUBE.

Moi, che suis tout ponnement le Tanube; on ne tirait pas à mon prononciation que je suis Allemand, j'hai presque plus l'accent, n'est-ce pas? C'est que, foyez-fous, depuis quelque temps, je fais beaucoup de commerce afec tes lipraires te Paris!

VULCAIN.

Quels poissons leur vendez-vous donc?

LE DANUBE.

Tiens, tes lifres, tes trachédies, tes comédies qu'on choue sur tous les théâtres te France?

VULCAIN.

C'est donc pour ça qu'elles ne sont pas écrites en français! Qu'est-ce qui vous fournit tout ça?

LE DANUBE.

Monsieur Kotzbüe, monsieur Klopstock, monsieur Goëthe et Monsieur Schiller.

VULCAIN.

Comment dites-vous?

LE DANUBE.

Che tis Monsir Klopstock, monsir Goëthe et monsir Schiller.

VULCAIN.

Je n'ai pas le temps d'apprendre à prononcer leurs noms. (*il lui remet un filet.*) Passons à un autre.

LE FLEUVE JAUNE.

Ah! seigneur, j'ai l'honneur de vous présenter madame mon épouse que vous connaissez déjà de réputation.

VULCAIN.

La Tamise?

LA TAMISE.

Yès, Ser.

VULCAIN.

C'est Madame que vous accusez de légèreté?...

LA TAMISE.

Mon mari, il était bien injuste; il faisait toujours comme ça sur moi un tas de.... (*à Vénus.*) Comment ce que vous dites cette chose en français?...

VENUS, *bas à la Tamise. Vénus est voilée.*

Des propos.

LA TAMISE.

Yès, des cancans, quoi! que j'en étais toute... toute... (*à Vénus.*) Comment ce que vous dites ça en français?

VENUS, *bas à la Tamise.*

Toute confuse.

LA TAMISE.

Yès, toute honteuse! C'était affreux à vous, Monsieur, de me rendre aussi.... (*à Vénus.*) Comment ce que vous dites ça en français?

VENUS, *bas à la Tamise.*

Aussi malheureuse.

LA TAMISE.

Yès, aussi infortunée! et de me faire toujours verser...

VENUS, *bas à la Tamise.*

Verser des pleurs!

LA TAMISE, *pleurant.*

Yès, venir des larmes dans les yeux! Oh! oh!

LE FLEUVE JAUNE, *à Vulcain.*

Elle est pourtant toujours aussi gaie que cela avec moi!

VULCAIN, *lui donnant un filet.*

Prenez ces filets et soyez de la partie.

VENUS, *à part.*

Il m'a oubliée... quel bonheur! (*elle sort sans être aperçue.*)

VULCAIN.

Ah ça! maintenant, commençons notre pêche.

AIR : Même de la peur. (du Solitaire.)

Tout retard me serait funeste,
Il faut qu'Apollon soit repris ;
Exilé de la cour céleste,
Je n'y puis rentrer qu'à ce prix. (*bis.*)

TOUS.

Le dieu du génie à jamais
A-t-il donc soufflé sa lumière?
Absent du ciel et de la terre,
Il est bien sûr dans la rivière
Qui sommeille et se tient au frais ;
Il le fait exprès ;
Le tour est mauvais,
Tendons nos filets !

VULCAIN, *au Danube.*

A vous, l'Allemand !

Air : De la marquesito. (Froutin mari garçon)

TOUS, *au Danube, qui jette son filet dans la coulisse.*

Tenez-vous quelque chose?

LE DANUBE.

Je sens un mouvement :
C'est lui, ché le suppose ;
Aidez-moi promptement !

TOUS.

Je crois qu'il sort de l'eau,
Oh !
Il sera bien mouillé,
Eh !
Il doit être transi,
Hi !
A la fin le voilà,
Ah !

SCENE VI.

FERDINAND, *sort de l'eau.*

CHŒUR.

AIR : Je suis Français et militaire.

Quel est donc ce beau militaire?
Il a l'air froid comme un glaçon.
Que faisait-il dans la rivière?
Non, non, ce n'est point Apollon !

VULCAIN.

Qui êtes-vous ?

FERDINAND.

Je suis l'Amour...

VULCAIN.

Vous... l'Amour?

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah!

FERDINAND.

Laissez-moi donc finir... Je veux dire que je suis *l'amour et l'intrigue*... on me nomme Ferdinand ; je suis officier de landwher, un gaillard solide.

LE DANUBE.

Yia; ce être un entêté qu'il fait enrager son ongle pour le mariache avec un petite fille de musicien, un organiste de paroisse... che vous réponds de le véracité du personnage... tailleurs, on peut lui demanter ses papiers...

FERDINAND.

Justement ils sont restés dans l'eau ; ils étaient tout mouillés...

VULCAIN.

J'ai envie de vous renvoyer les chercher.

FERDINAND.

Arrêtez!... et apprenez ce que je vaux avant de me juger!... Auriez-vous entendu parler, par hasard, du sentiment?

VULCAIN.

Oui, mon officier.

FERDINAND.

Eh bien! faites-moi l'amitié de m'entendre : O Louise!.. c'est vainement qu'un préjugé fort bizarre me retient sur l'abîme des incertitudes ; j'ouvrirai une porte au remords, qui viendra tranquillement garnir mon cœur de ses épines... Louise, j'ai soif... laisse-moi la moitié de ta limonade... chère amie! chère amante!... il y a de l'amertume au fond du gobelet!... Louise!... mes cheveux se dressent, mon ame se dilate, mon être se décompose, je ne tiens plus à la terre que par un fil... je sens qu'il se rompt... le voilà rompu.... ouvre-moi tes bras, car j'arrive dans l'éternité!... Hein! que dites-vous de ce dialogue-là?

VULCAIN.

Je dis qu'il me fait pitié!... et qu'il faut avoir perdu la tête pour le comprendre.

FERDINAND.

Merci... A votre avis, je suis donc un insensé?

VULCAIN

Vous êtes pire que tout cela...

LE DANUBE.

Pourtant, Seigneur, dans ma pays... on chuche mieux que ça de Monsieur, et il passe pour un garçon de mérite et d'esprit.

VULCAIN.

Vraiment! et voilà ce qu'on vante en Allemagne?

AIR : O Pescatore. (De la Sérénade.)

Sa tendresse tudesque.

LE DANUBE.

Ya, men herr!

VULCAIN.

Et son style burlesque.

LE DANUBE.

Ya, men herr!

VULCAIN.

Sa vertu si comique,
Sa fureur romantique,
Et sa mort à la Werther.

LE DANUBE.

Ya, men herr! (*bis.*)

FERDINAND.

Et comme aujourd'hui on n'y regarde pas de si près, vous pouvez me délivrer de ma prison et m'emmener avec vous.

VULCAIN.

Et en quelle qualité?

FERDINAND.

En qualité d'Apollon.

VULCAIN.

A-t-il du front!... Comment, méchant baragouineur, vous osez vous comparer...

Avec quelle irrévérence
Parle des Dieux ce maraud!...

TOUS.

C'est un insolent!...

VULCAIN.

A l'eau

TOUS, *excepté le Danube.*

A l'eau, à l'eau!

LE DANUBE.

Tarteifle!... fous le jetterez pas à l'eau... Je fous soutiens, moi, que ça peut faire un petit Apollon bien gentil!... un bijou d'Allemagne!

VULCAIN.

Vous êtes fou!

AIR : de la marche de Fernand Cortez.

A l'eau! (*ter.*)
C'est justice,
Qu'on en finisse.
A l'eau! (*ter.*)
Cet Apollon nouveau!
(*On le jette pendant le chant.*)

VULCAIN.

Mais continuons et voyons un peu si dans le fleuve d'Oubli....

LE FLEUVE JAUNE.

Je crois que la pêche sera bonne... Tenez, tenez, regardez donc là-bas.

LA TAMISE, *s'avançant.*

C'était une miladi qui se débattait dans le fleuve d'Oubli.

LE PACTOLE.

C'est Marguerite d'Anjou.

VULCAIN, *regardant.*

Et ce jeune homme, pâle comme la mort, qui entraîne son père avec lui.

LE FLEUVE JAUNE.

Ah! c'est le Spéculateur des Français, qui fait banqueroute parce qu'il manque de fonds.

LE PACTOLE.

Il nage entre deux eaux.

LE DANUBE.

Ya... mais le foilà qui tombe... qui tombe... il va disparaître tout-à-fait.

L'OUBLI. (*Il a jeté le filet.*)

Ah! que c'est lourd... Mes amis, venez m'aider. (*Ils se mettent tous derrière lui et tirent ensemble le filet.*)

LE PACTOLE.

Nous n'en viendrons jamais à bout.

LE FLEUVE JAUNE.

C'est au moins le théâtre de l'Odéon.

VULCAIN.

Ou plutôt la montagne Montmartre.

L'OUBLI.

Non, c'est le siège de Paris... je le reconnais...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ORDAMANT, *il est habillé comme dans le siége de Paris.*

ORDAMANT.

AIR : Oui, je suis soldat moi. (Calendrier vivant.)

Oui, je suis renégat,
Et je m'en fais gloire :
Bon normand, mauvais soldat,
C'est toute mon histoire.
Paris, par moi fut forcé,
Mais je bats en retraite ;
Le parterre m'a chassé
Au son de la trompette.
Oui, je suis renégat, etc.

VULCAIN.

Quelle figure patibulaire?

LE FLEUVE JAUNE.

Il ressemble à un mélodrame.

LE PACTOLE.

Il ressemble plutôt à une parodie.

LE DANUBE.

Il ressemble à rien di tout.

VULCAIN.

Y a-t-il long-temps, beau chevalier, que vous êtes dans le fleuve d'Oubli?

ORDAMANT.

Oui, il y a long-temps, et il fallait une circonstance comme celle-là pour m'en faire sortir... je vous remercie bien de la complaisance...

VULCAIN.

Comment vous nomme-t-on?....

ORDAMANT.

Dans l'histoire on me nomme Robert-le-Fort; mais comme je suis un peu faible, on a préféré me donner le nom d'Ordamant, que l'on a trouvé plus harmonieux.

VULCAIN.

De façon que vous êtes un héros douteux, une espèce de métis, un roman historique vivant....

ORDAMANT.

C'est ça même.... je suis proche parent de Childebrand; ouvrez l'histoire de France.

VULCAIN.

Je m'en rapporte à vous; je crois avoir entendu dire que vous parliez en vers?....

ORDAMANT.

On vous a trompé, seigneur, je n'ai jamais parlé qu'en prose.

VULCAIN.

Voyez pourtant comme on fait des mensonges!.... et dites-moi, superbe Orbassan.....

ORDAMANT.

Ordamant, seigneur.....

VULCAIN.

Ah, oui!... vous avez un bien vilain nom, mon ami; en vous promenant dans le fleuve d'Oubli, vous n'auriez pas rencontré Apollon, par hasard?...

ORDAMANT.

Apollon!... je ne le connais pas.

VULCAIN.

Un joli blond.....

LE FLEUVE JAUNE.

Les cheveux bouclés.....

LE PACTOLE.

Un soleil sur la tête.....

L'OUBLI.

Une lyre à la main.....

ORDAMANT.

Non.... je ne me rappelle pas du tout, du tout..... il y a tant de monde dans ce diable de fleuve....

AIR : Vive la lithographie. (Les Bolivars.)

Si vous saviez que de peine
Dans cet endroit m'a suivi,
Et comme on est à la gêne
Au fond du fleuve d'Oubli :
Coudoyé par *Sigismond*,
Etourdi par *Pharamond;*
Par *Bélisaire* aveuglé
Et par *Camille* accablé;

Poursuivi par la bourasque,
Je fuis devant le *Maçon*,
Et je pousse la *Fantasque*
Dans la *Petite Maison*.
A côté de *Lord Falkland*
J'aperçois *Lord d'Avenant*
Cherchant querelle au *Caissier*
Que suit le *Banqueroutier*.
On voit aussi le *Timide*
Qui chasse la *Biche au bois*,
Clara Vendel.... l'homicide,
Qui mourut sept ou huit fois.
Ici le *Charpentier* dort
Auprès du *Corrégidor*
Sur les lambeaux décousus
Du froid *Tailleur des Bossus*;
Guliver de ses échasses
Tombe tous les jours un peu,
Et *Jocko* fait des grimaces
En voyant le *Cadran-Bleu*.
Nous attendons des Français
Encor de nouveaux sujets;
Nous aurons probablement
L'Agiotage et *l'Argent*;
Enfin, son onde est remplie
Par tant d'ouvrages nouveaux,
Que jusqu'à l'Académie
L'oubli portera ses flots.

Vrai, le fleuve d'Oubli est un lieu bien vivant dans ce moment-ci!....

VULCAIN.

Alors nous ne devons pas priver plus long-temps la société du plaisir de votre présence, et vous allez avoir la bonté de.....

ORDAMANT.

Oh! non, seigneur.... gardez-moi avec vous, je vous en prie.....

VULCAIN.

Impossible, mon ami....

ORDAMANT.

C'est que, voyez-vous, les habitans du fleuve m'ennuient beaucoup.....

VULCAIN.

Ah! vous leur rendrez bien ça.... mon cher chevalier!... allons, pas de façons, rentrez dans votre élément...

ORDAMANT.

Vous croyez?.... c'est pourtant bien dur de faire comme ça le plongeon.... et si je vous donnais de l'argent pour me garder ?.....

VULCAIN.

Fi donc !.... il n'y aurait pas de dignité.....

ORDAMANT.

Tout le monde n'est pas si scrupuleux que vous....

VULCAIN.

Ah ! c'est qu'on ne peut pas corrompre la conscience des dieux....

ORDAMANT.

Donc, adieu, Visigoth, Goth, Velches et Vandales,
Qui, poursuivi, m'avez d'épigrammes brutales;
Plus le droit vous n'aurez de rire désormais,
Une seconde fois remourir je m'en vais.
(Il plonge et disparaît).

SCENE VIII.

LES MÊMES, *excepté* ORDAMANT.

TOUS, *le regardant.*

Bonsoir et bonne nuit.

VULCAIN.

Avec tout cela, moi je n'en suis pas plus avancé, je ne trouve rien; suivez-moi tous, allons tenter fortune ailleurs.

TOUS *en chœur.*

AIR : J'aime le son du clairon, du canon. (Fête du village voisin.)

Allons, marchons !
Dépêchons
Et pêchons
Dans l'autre fleuve !
Sans doute qu'une autre épreuve
Nous rendra ce que nous cherchons :
Non, point de quartier,
Un coup d'épervier
Bientôt le fera prisonnier.
VULCAIN, *au fleuve Jaune.*
Jusqu'à la Garonne, de grace,
Menez-moi, marchez le premier;

Puisqu'à Toulouse elle a noyé le Tasse,
Phœbus a bien pu s'y noyer.

TOUS.

Allons, marchons! etc.

(*Ils sortent.*)

SCENE IX.

VÉNUS, *paraissant et regardant avec mystère.*

Il est parti!... Il faut convenir que le destin est bien injuste!... je m'ennuyais avec mon mari, il s'ennuyait avec moi, nous nous quittons à l'amiable sans vouloir plaider en séparation, et précisément voilà qu'une rencontre imprévue!... Ah! je le vois bien, on ne peut jamais fuir son malheur!... c'est que je périrai de tristesse, moi, dans cette île aquatique.... je n'y trouve personne pour me faire la cour..... je ne peux pas vivre comme cela?... il me faut des soupirans..... des adorateurs..... je viens de Paris.

AIR : O noble princesse. (De la Lampe.)

O toi que j'adore,
Viens à mon secours!
Pour charmer mes jours,
C'est toi que j'implore!....
Mars, viens parmi nous
Retrouver ta belle.

SCENE X.

VÉNUS, L'EUROTAS, *dans le fond, caché par des roseaux.*

L'EUROTAS.

Quelle voix m'appelle?
Je suis près de vous! (*bis.*)

VÉNUS, *étonnée.*

On a répondu!... (*elle regarde partout.*) d'où partent ces accens?... (*elle écoute.*) on ne dit plus rien!... me serais-je trompée?... essayons encore.

Méme air.

Du séjour céleste
Es-tu descendu ?....
Si tu m'es rendu
Mon bonheur me reste....
Guerrier noble et doux,
Parle !.... es-tu fidèle ?

(*Elle écoute.*)

L'EUROTAS. (*Costume grec.*)

Quelle voix m'appelle ?
Je suis près de vous ! (*bis.*)

(*Il sort tout-à-fait des roseaux et se montre dans le fond.*)

VÉNUS, *étonnée.*

Ah ! le charmant phrygien !... c'est un étranger ? je ne l'avais pas encore vu ici !...

L'EUROTAS.

Belle Vénus, prenez pitié d'un malheureux !...

VENUS, *s'approchant de lui.*

Vous, malheureux !... avec tant de droits pour intéresser et pour plaire ?... et que faites-vous dans ces lieux ?...

L'EUROTAS.

J'y sommeille à côté de la gloire...

VÉNUS.

Pourquoi ne vous approchez-vous pas de moi... venez, venez...

L'EUROTAS.

Hélas ! je ne le puis, je suis enchaîné... fille des dieux, daignez briser mes liens...

VÉNUS.

L'infortuné ! (*Elle s'approche de lui, ôte ses fers et l'amène par la main sur le devant de la scène.*) Quel est le nom qu'on vous donne ?

L'EUROTAS.

L'Eurotas ; la Grèce est ma patrie... j'ai fait fleurir les lauriers de Sparte ; je pleure sur ses ruines trop long-temps silencieuses.

AIR : Tendres échos.

Oui, j'ai pleuré sur nos débris fumans ;
Mais des vieux Grecs la gloire se relève,
Et de leurs fils acceptant les sermens,
Le ciel leur dit, en leur rendant un glaive :
« Soyez héros pour défendre vos droits ;
« Soyez martyrs pour défendre la croix ! »

VÉNUS.

Et vous avez éprouvé des malheurs, déjà? avez-vous aimé, avez-vous été trahi?..,

L'EUROTAS.

Oh! non, noble déesse, mes peines ne viennent point de l'amour!... ce sont des malheurs plus réels qui déchirent mon cœur... je frémis de mes souvenirs, et je n'ai pas une espérance!....

VÉNUS.

Comment! si jeune!... vous aimez la gloire?...

L'EUROTAS.

Ah! ce seul mot enflamme mon cœur!... je pense aux lauriers de Léonidas, de Thémistocle, d'Alcibiade!... et je ne me connais plus alors... j'oublie mon âge, ma faiblesse, je braverais tous les dangers pour conquérir la couronne qu'on me dispute... mais la force me manque, mes désirs ne peuvent être exaucés... et lorsque mon rêve s'évanouit, je me retrouve seul, seul avec mes chaînes!...

VÉNUS.

Aimable enfant... tu donnerais des leçons à bien des hommes!...

AIR : Depuis long-temps, j'aimais Adèle.

Des larmes mouillent ma paupière;
Oui, son malheur doit attendrir:
Ayez pitié de sa misère,
Grands dieux qui le voyez souffrir!
Donnez plus de force à son âge,
De son bras dirigez les coups!
Mais n'augmentez pas son courage,
Le dieu Mars en serait jaloux.

L'EUROTAS.

Votre bonté me touche, mais oserais-je vous demander une grace?

VÉNUS.

Parlez, mon jeune ami, vous les méritez toutes.

L'EUROTAS.

Accordez-moi votre appui auprès des dieux!... j'ai bien peu de protecteurs, et je mérite leur intérêt autant que tous les autres mortels...

VÉNUS.

Ne craignez rien... je soutiendrai vos droits... Ah! quels appuis n'avez-vous pas déjà obtenus! à Paris, j'ai vu tous les arts se réunir en votre faveur, la bienfaisance

se cacher sous la forme du plaisir et sous les traits de la beauté ; les Graces se sont fait quêteuses, et tout le monde a voulu récompenser l'héroïsme en répondant à leur appel.

AIR de Téniers.

De vos vertus chacun fut tributaire,
Le vieux guerrier pensait à Marathon,
Le poète parlait d'Homère,
Le sage songeait à Platon :
Oui, du passé rappelant la mémoire,
Tous vous donnaient avec la même ardeur!
Les hommes au nom de la gloire,
Les femmes au nom du malheur.

L'EUROTAS.

Ah! je n'en attendais pas moins de vous!

AIR de l'Angélus.

Je suis pauvre et presque orphelin ;
Mais en France toutes les belles
Protégent mon triste destin ;
Tous les secours me viennent d'elles :
Ah ! vous leur ressemblez aussi,
Et mon ame reconnaissante
Peut les remercier ici
Dans Vénus qui les représente.

VÉNUS.

Quelqu'un vient : allons, c'est la Tamise ; encore quelque nouvelle intrigue ; elle est aussi coquette qu'elle est intéressée ; quel vilain défaut! vous allez voir.

(*Ils entrent sous le berceau.*)

SCENE XI.

VÉNUS, L'EUROTAS, LE PACTOLE, LA TAMISE.

LE PACTOLE, *poursuivant la Tamise qui résiste.*

LA TAMISE, *fuyant.*

Laissez-moi, laissez-moi.

LE PACTOLE.

Je ne vous demandais que la permission de baiser cette jolie main. (*Il la lui prend.*)

LA TAMISE.

Vous êtes fol, que je crois; si quelqu'un nous voyait!

LE PACTOLE.

Je n'y songeais pas, tant l'amour peut égarer la raison d'un millionnaire! mais, de grace, entrons dans ce bosquet.

AIR : Au vallon tout est sombre. (Nocturne de Plantade.)

ENSEMBLE.

LE PACTOLE, *entraînant la Tamise.*
Ce bosquet solitaire
Nous promet le mystère,
Vraiment c'est un trésor!
Il vous plaira, sans doute,
J'en sèmerai la route
De fleurs et d'or.

LA TAMISE, *résistant.*
Du bosquet solitaire
Je fuyais le mystère,
C'était un grand effort!
Puisque sa main, sans doute,
Avait semé la route
De fleurs et d'or.

VÉNUS, *à l'Eurotas.*
Ce bosquet solitaire
Nous promet le mystère,
Je vous entends encor;
Oui, mon cœur vous écoute
Pour semer votre route
De fleurs et d'or.

L'EUROTAS, *à la Seine.*
Ce bosquet solitaire
Nous promet le mystère;
Daignez m'entendre encor,
Votre bonté, sans doute,
Saura semer ma route
De fleurs et d'or.

(*Ils sortent tous.*)

SCÈNE XII.

LE FLEUVE JAUNE, VULCAIN.

LE FLEUVE JAUNE, *arrivant sur leur départ.*
C'est ma femme... c'est elle! il n'y a plus à dire non... ils sont allés par là... et il y a des bosquets. (*En pleurant.*)

AIR du Bâilleur. (La chercheuse d'esprit.)

Ah ! ah ! ah ! ah !
Qui me vengera,
Qui punira
Cette parjure
Ah, ah ! ah !
Cette injure
Là
Long-temps, je crois, restera
Là.

(*Il se frappe le front.*)

VULCAIN.

Qu'avez-vous ?....

LE FLEUVE JAUNE.

Ah ! c'est infâme !
Le bois....

VULCAIN.

Il est fou, je crois ;
Que me parlez-vous de bois?

LE FLEUVE JAUNE.

Mon cher, c'est encor ma femme....
Ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

VULCAIN, *l'imitant.*

Ah ! ah ! finissez, mon bon ami, car si vous riez jaune, vous n'êtes pas beau quand vous pleurez...

LE FLEUVE JAUNE.

La perfide ! avec ce maudit Pactole... tandis que j'étais à pêcher... je me disais aussi : il y a quelque anguille sous roche, ils sont tous deux entrés là.

VULCAIN.

Eh bien ! après ? qu'est-ce que vous voulez faire ?...

LE FLEUVE JAUNE.

Je veux les surprendre...

VULCAIN.

Il faut vous servir des filets que je vous ai remis...

LE FLEUVE JAUNE.

Comment vous croyez que ces filets...

VULCAIN.

Vous savez bien qu'ils m'ont réussi.

LE FLEUVE JAUNE.

Alors, seigneur, je vais me servir de la même recette...

VULCAIN.

Voilà vos compagnons qui reviennent... nous allons voir ce qu'ils ont pris !

SCENE XIII.

LES MÊMES, L'OUBLI, LE DANUBE, ET AUTRES.

L'OUBLI ET LE DANUBE.

CHŒUR.

AIR : La soirée s'avance. (De la dame Jaune.)

O soins inutiles !
O peines stériles !
Nos mains inhabiles
N'ont rien pris encor ;
Mais dans la Tamise
Tout nous favorise,
Tentons l'entreprise
Sur son bord ;
Nous touchons au port.

(*Pendant le chœur, le fleuve Jaune a tendu son piége sur les premiers arbres du bosquet. Les autres ont jeté leurs filets dans la Tamise.*

VULCAIN, *donnant un filet à l'Oubli.*

Attention !

AIR : de la Catacoua.

A vous la corde, tirez ferme,
Il ne faut pas fléchir ici ;
De nos travaux est-ce le terme ?
Que diable attrapons-nous ainsi !...
Il faut l'avoir, coûte que coûte....
Prendrons-nous d'un coup de filet
Monsieur Cobbett,
Monsieur Burdett,
Mylord Bringham,
Messieurs Hunt ou Brougham ;
C'est un fashionable sans doute...
(*Voyant le monstre qu'on tire.*)
Ah ! juste ciel ! quel gentleman !

TOUS.

C'est un monstre !

VULCAIN.

Quelle horreur ! ne l'amenez pas !...

AIR : Des guerriers honneur de la France.

Ah ! repoussons dans la Tamise
Ces fruits d'un cerveau délirant ;

Au bon goût la raison soumise
Vous offre un assez vaste champ.
Pourquoi chercher, dépassant ses limites,
Des monstres qui n'existent pas....
Pour les siffler n'est-il plus d'hypocrites;
Pour les flétrir n'avez-vous plus d'ingrats?

(***Le monstre disparaît sous une trappe.***)

LE DANUBE.

Il était parti, mais il ne tardera pas à revenir; nous le reverrons encore.

SCÈNE XIV.

VULCAIN, TOUS LES FLEUVES *dans le fond*, VÉNUS ET L'EUROTAS *sous le filet. L'Eurotas a un costume de guerrier.*

LE FLEUVE JAUNE, *après avoir tiré une corde.*

Ah! ah! ah! je le tiens... seigneur Vulcain, venez donc, venez donc.

VULCAIN.

Est-ce Apollon qui sort de l'eau?

LE FLEUVE JAUNE.

Eh! non, c'est l'amant de ma femme!... vous voyez que je suis le plus malheureux des maris!...

VULCAIN.

Votre destinée est à plaindre, mon ami, et nous y prenons part autant que si ça nous concernait tous... je vais vous aider si vous le voulez... voyons, êtes-vous préparé?...

LE FLEUVE JAUNE.

Oui; enlevez...

VULCAIN, *enlevant le filet.*

Voilà ce que c'est...

TOUS, *excepté Vulcain.*

O grand Jupiter!... c'est la belle Vénus!...

VULCAIN, *étonné..*

Ma femme!... ah! par exemple! comment, je retrouve ma femme ici!...

TOUS, *excepté Vulcain, Vénus et l'Eurotas.*

AIR: Quelle singulière aventure.

Quelle aventure surprenante!
C'est la reine de la beauté

Dont la sagesse chancelante
En ces lieux n'a pas résisté.

VÉNUS.

Voyez, seigneur, comme les apparences sont souvent trompeuses!...

VULCAIN.

Vous prétendez vous excuser perfide!.. lorsque je vous rencontre avec ce petit blondin?...

VÉNUS.

C'est un guerrier plein de valeur, à qui il ne manquait que des armes dignes de lui; j'en ai trouvé sur les bords de la Seine, et sûr de mon appui, qu'il aille où l'honneur l'appelle.... Un soupir à son départ, une victoire à son arrivée, voilà tout ce que sa protectrice exige de lui!...

L'EUROTAS.

Vous remplissez mon cœur de tous les sentimens qui font les héros!...

AIR : Que la folie à table m'accompagne.

Fils du dieu Mars, en empruntant son glaive,
Ah! je me sens digne de le porter;
L'honneur me parle, et mon ame s'élève;
Un feu divin semble me transporter.
O mes amis! conservons l'espérance;
Défendons-nous, intrépides guerriers:
Si le malheur poursuivit notre enfance,
Nous grandirons à l'ombre des lauriers.

SCENE XV.

LES MÊMES, LE PACTOLE, LA TAMISE.

LA TAMISE *au Fleuve Jaune.*

Eh bien! qu'est-ce que vous devenez donc, mon cher Fleuve; je vous cherchais dans toutes les endroits possibles.

LE FLEUVE JAUNE.

Ah! mon aimable compagne, j'ai eu une peur!...

LA TAMISE.

Une peur?... et de quoi?...

LE FLEUVE JAUNE.

Oh! rien; c'est éclairci, et je suis sûr maintenant que vous êtes aussi aimable que fidèle.

LA TAMISE.

Tant mieux pour vous si vous le croyez.

VULCAIN.

Ah! ça, mes amis, il me reste encore une tentative à faire, un dernier coup de filet à donner.... C'est par la Seine que nous allons terminer nos recherches, et ma foi, si-Apollon ne s'y rencontre pas, Jupiter s'arrangera comme il pourra.

(*Il jette le filet dans la Seine.*)

CHŒUR.

AIR : Quand papa lapin mourra.

Allons, amis, espérons
Que c'est lui que l'on tire,
(*Il tirent ensemble.*)
Et qu'enfin nous allons dire :
« Aux derniers les bons! »

VULCAIN.

Pour le coup le voici : place, place!
Mais, que vois-je? ils sont deux dans la nasse!

TOUS.

Allons, amis, etc.

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, FERDINAND, *il a trois visages, il est pâle et maigre.*

(Ce rôle est joué par un autre acteur que celui qui a paru d'abord.)

LE FLEUVE JAUNE.

Voilà le premier!

VULCAIN.

Ah! ça, mais nous avons déjà vu cet uniforme-là.

LE DANUBE.

Ya c'était mon militaire de ce matin... Vous safez qui tisait : « Chez suis l'amour! »

VULCAIN.

Et l'intrigue! Comment il se retrouve dans la Seine....

FERDINAND.

Oui, Seigneur, et avec les trois visages que je dois aux français, à l'Odéon et à la porte Saint-Martin.

VULCAIN.

Comme il est maigri, allongé, étriqué! vous n'avez plus de couleur du tout, mon ami.

FERDINAND.

C'est la faute de mes teinturiers; mais c'est égal, puisque vous me retrouvez dans la Seine, ça prouve que je suis Apollon.

L'EUROTAS.

Ça ne prouve rien du tout.

VULCAIN *au Fleuve Jaune.*

Faites paraître le numéro deux.

(*Le Fleuve Jaune fait un geste dans le fond. Ici le* MONSTRE *paraît, avec un roulement de tonnerre.*)

TOUS, *effrayés.*

Ah! quelle horreur!

(*Le monstre s'avance les bras en l'air et fait le tour du théâtre.*)

LA TAMISE.

Voilà l'Apollon de l'Angleterre!

VULCAIN.

Il était tout à l'heure dans la Tamise, et on le pêche à présent dans la Seine. (*Au monstre.*) Expliquez-nous comment cela se fait?

VENUS.

Un instant, il ne parle pas: je l'ai vu à Paris, voilà ce qu'il veut nous dire.

AIR: Ah! c'est charmant. (Du Roman.)

Les éclairs,
Les enfers,
Président à ma naissance.
Monstre affreux,
Odieux,
J'épouvante tous les yeux;
Plein d'effroi,
Loin de moi,
Chacun fuit à ma présence;
Sans remords,
Sans efforts,
Des vivans je fais des morts.
Le cerveau vide et la tête insensée,
Si je fais mal, hélas! c'est malgré moi;
Combien de gens doués de la pensée
Qui font du mal et savent bien pourquoi;
Spectre vivant je remplis ma carrière,
Je brûle tout, j'emporte des enfans,
Et je finis par étrangler mon père,
Et tous les soirs pour ça j'ai 200 francs.

Les éclairs, etc.

(*Pendant le couplet, le monstre exprime, comme à la Porte Saint-Martin, le plaisir que lui cause la musique.*)

LA TAMISE.

Je croyais maintenant que tout était fini dans les recherches à vous! Voilà bien le véritable Apollon!...

VULCAIN.

Lui! Vous me trompez! Il n'est pas possible qu'Apollon soit enlaidi à ce point-là, je n'en voudrais même pas pour faire un cyclope. (*Ici le monstre prend Vulcain à la gorge, après lui avoir fait un salut très poli.*)

VULCAIN.

Eh bien! eh bien! il veut m'étrangler! (*Il le repousse jusqu'au quinquet; le monstre s'y brûle les jambes et fait une grimace horrible.*)

(*A la Tamise.*) Vous disiez qu'il était insensible.

LA TAMISE.

Je n'avais pas dit qu'il était... (*à Vénus.*) Comment ce que vous appelez cette chose en français?

VENUS.

Incombustible!

LA TAMISE.

Yès, dans l'incombustion!

(*Ici le monstre fait une démonstration menaçante. Il prend Vénus et la Tamise par la main et a l'air de vouloir les entraîner.*)

Il nous entraîne!!!

LE FLEUVE JAUNE.

Mon épouse! (*à Vulcain.*) Seigneur, ne le contrariez pas; adoptez-le!

VENUS.

Reconnaissez-le.

LA TAMISE.

Et emmenez-le.

VULCAIN.

Vous le voulez tous?

TOUS.

Oui! oui!

VULCAIN *au Monstre.*

Alors, mon ami, je le veux bien! Vous me suivrez, je

vous présenterai à Jupiter, et s'il ne veut pas vous reconnaître, eh bien! nous verrons!... Il y a là-haut des petites-maisons.

VENUS *à Vulcain.*

Laissez-moi vos filets! je les emporterai à Paris, et je suis sûre qu'il suffira de les tendre à l'Opéra pour y prendre beaucoup de monde!

VAUDEVILLE.

AIR: Que voulez-vous que j'y fasse?

VULCAIN.

Maris, point de vains projets,
L'amour vous échappe,
Et dans vos propres filets
C'est vous qu'il attrappe.

LE DANUBE.

Sous un climat meurtrier
Quand Weber succombe,
En France il laisse un laurier
Pour couvrir sa tombe.

FERDINAND.

La tôle va tout sceller;
On a fait des niches
Pour empêcher de voler
L'esprit des affiches.

LE PACTOLE.

Pour les déménagemens,
L'entreprise unique
S'est fait des correspondans
Jusques en Belgique.

LE FLEUVE JAUNE.

Gondoles, fiacres, chez vous
Sont en concurrenee;
Ça fait crier les coucous;
Quel tapage en France!

L'OUBLI.

Terpsichore des Anglais
N'a plus de subsides,
Depuis qu'ils n'ont plus d'accès
Près des Danaïdes.

LA TAMISE.

On a construit à London
Un pont sous la terre;

J'ai peur de voir sur le pont
Tomber la rivière.

L'EUROTAS.

En exposant ses tableaux,
Notre jeune école
Dans le casque des héros
Jette son obole.

VÉNUS, *au public.*

A l'Opéra désormais
Chacun veut se rendre;
Comme lui, dans nos filets,
Puissions-nous vous prendre!

FIN.

S'adresser pour la musique des vaudevilles anciens et nouveaux de tous les théâtres, à M. Taranne, rue de Richelieu, n° 17.

On trouve chez le même libraire toutes pièces de théâtre tant anciennes que nouvelles, et entre autres, celles ci-dessous dont il est éditeur.

Le Roman par lettre, vaud. en 1 acte, par MM. Decourcy, Gustave et Rougemont.
Le petit Bossu, vaud. en 1 acte par MM. Brazier et Dumersan.
Les Entrepreneurs, vaud. en 1 acte par MM. Brazier, Dumersan et Gabriel.
Le marchand de Parapluies, vaud. en 1 acte par MM. Désaugiers, Lafontaine et Emile Vanderburck.
Alice ou les six Promesses, par Dupeuty, Devilleneuve et Saint-Hilaire.
L'Auteur et l'Avocat, com. en 3 actes et en vers, par M. P. Duport.
Le Mari et l'Amant, com. en 1 acte en prose, par M. Vial.
La Jeune Femme colère, com. en 1 acte, par M. Etienne.
Bruïs et Palaprat, com. en 3 actes en vers, par le même.
Le Ci-devant Jeune Homme, com. en 1 acte, par MM. Merle et Brazier.
Louis IX, tragédie en 5 actes par M. Ancelot.
Le Solitaire, op. com. en 3 actes par M. Planard.
Valentine de Milan, op. com., par M. Bouilly.
Gulistan, op. com. en 3 actes, par MM. Etienne et Lachabeaussière.
La Somnambule, vaud. en 2 actes, par M. Scribe et G. Delavigne.
Les deux Pères, vaud. en 2 actes, par E. Dupaty.
Matin et Soir, vaud en deux actes, par M. Théaulon, Dartois, Chazet et Lamarlière.
Le Mariage à la Hussarde, vaud. en 1 acte, par MM. Théaulon, Dartois, Chazet et Lafontaine.
Partie et Revanche, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe, Francis et Brazier.
Les deux Précepteurs, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et Moreau.
La Carte à Payer, vaud. en 1 acte, par MM. Merle, Brazier et Carmouche.
Les Chevilles de Maître-Adam, vaud. en 1 acte, par MM. Francis et Moreau.
Les Anglaises pour Rire, vaud. en 1 acte par MM. Sevrin et Dumersan.
Les Moissonneurs de la Beauce, vaud. en un acte, par MM. Francis, Brazier et Dumersan.
L'Ours et le Pacha, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et Xavier.
Le Précepteur dans l'Embarras, vaud. en 1 acte par M. Mélesville.
La Dame des belles Cousines, vaud. en 1 acte, par MM. Dartois et Brisset.
La Chercheuse d'Esprit, vaud. en 1 acte, par MM. Dumersan et Lafontaine.

LE

VIEILLARD

DE VIROFLAY,

TABLEAU VILLAGEOIS EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES,

PAR MM. DE COURCY ET S...

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 20 JUILLET 1826.

PRIX : 1 FR. 50.

PARIS.

AU GRAND MAGASIN DE PIECES DE THÉATRE

DE A. G. BRUNET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Successeur de Madame Huet,

RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, N° 1er (*ter*), VIS-A-VIS L'ATHÉNÉE.

1826.

PERSONNAGES. (1)	ACTEURS.
LE PERE LANGEVIN, vieillard très vert, père d'une nombreuse famille; maréchal-ferrant à Viroflay.	M. GUILLEMIN.
GEORGES son fils, déjà âgé.	M. EMILIEN.
TOINON, femme de Georges.	Mme DUMONT.
CADET, frère de Georges.	M. HYPPOLITE.
ROSE, sa femme.	Mlle LANGLOIS.
JEAN-CLAUDE, frère de Georges.	M. LEPEINTRE.
GERMAINE, sa femme.	Mlle BODIN.
JACQUELINE, leur fille, âgée de 18 ans.	Mlle JENNY-COLON.
COCO, son frère, âgé de 10 ans.	LA PETITE AIMÉE.
LOLOTTE, sœur de Jacqueline, petite fille de 7 à 8 ans.	Mlle AUGUSTINE.
L'ÉVEILLÉ, fils de Jean-Claude, frère de Jacqueline et sergent dans la ligne, il a 22 ans.	M. GABRIEL.
M. GAMBILLE, vieil avare.	M. EMILE.
Mlle GAMBILLE, sa sœur, âgée de 40 ans; caricature.	Mme CHAPELLE.
PETIT-JACQUES, jardinier chez M. Gambille.	Mlle MINETTE.

La scène se passe à Viroflay, sur le chemin de Versailles.

Nota. S'adresser, pour avoir la partition de cet ouvrage, à M. Hus-Desforges, chef d'orchestre du théâtre du Vaudeville.

(1) Il n'y a dans cette pièce que cinq rôles importans; les autres peuvent être confiés en province à des accessoires.

DE L'IMPRIMERIE DE E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, N° 4.

LE VIEILLARD

DE VIROFLAY,

TABLEAU VILLAGEOIS EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES.

Le théâtre représente la route de Viroflay à Versailles. D'un côté les vieux bâtimens du maréchal-ferrant; sur le premier plan, à droite, son hangard et sa forge; dans le fond, à gauche, la petite maison bourgeoise de M. Gambille.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau le maréchal-ferrant et toute sa famille sont en scène. LANGEVIN, vieillard très gai et encore très agile, est occupé à ferrer le pied d'un cheval sous le hangard à droite.

Ce cheval, fait de bois, est placé de manière qu'on ne voit que la partie de derrière. Un des pieds, celui que l'on ferre, se ploie à volonté.

GEORGES, fils de Langevin, tient le pied du cheval.

TOINON, femme de Georges, est devant la porte où elle file du chanvre.

CADET et JEAN-CLAUDE sont dans la forge et battent un fer chaud sur l'enclume.

LE PETIT COCO, fils de Jean-Claude, et comme lui vêtu en forgeron, fait aller le soufflet.

ROSE, femme de Cadet, savonne du linge de grosse toile grise sur le bord d'un petit lavoir, tandis que GERMAINE, femme de Jean-Claude, étend d'autres linges sur une ficelle attachée à deux arbres.

Au milieu de ce tableau on voit JACQUELINE assise sur un tabouret; elle tient entre ses jambes sa petite sœur LOLOTTE, à qui elle essaie un bonnet. Lolotte pendant ce temps fait la toilette à sa poupée.

CHŒUR GÉNÉRAL ET ANIMÉ.

(*Tout le monde travaille.*)

AIR : de l'Introduction d'Ambroise.

Eh! pan, pan, pan,
Eh! pan, pan, pan,
Travaillons à tout âge,
D' la santé, du courage,

Avec ça l'ou n' manqu' pas souvent.
Eh! pan, pan, pan,
Eh! pan, pan, pan,
Pourvu qu'j'ayons d'l'ouvrage,
Qu'importe que l' tapage
Nous brise le tympan,
Pan, pan, pan, pan,
Nous brise le tympan!

LE PERE LANGEVIN, *à son fils Georges, qui lâche le pied du cheval qu'il tenait.*

Comme tu m'as tenu c'pied-là, toi, qu'est-ce que tu as donc aujourd'hui?

GEORGES.

Dam!... mon papa...

LE PERE LANGEVIN, *le contrefaisant.*

Dam!... mon papa!... est-ce que tu n'as pas de force? Oh! les enfans!... comme ça dégénère!... ce gaillard-là qui se plaint!

GEORGES.

C'est qu'aujourd'hui... je ne sais pas... mais je crois que j'ai ma goutte.

LE PERE LANGEVIN.

Qu'est-ce que c'est ça, la goutte? il n'y a que les paresseux qui l'ont.

AIR : Et voilà comme tout s'arrange.

Pour moi, je n' l'ai pas, Dieu merci,
Et j' n'y crois pas dans l' fond de l'ame;
C'est l'excus' que donne un mari
Quand il faut fair' danser sa femme...
Pour courir au d'vant du danger
Dit's au poltron de s' mettre en route,
Que des amis pour obliger,
Soient forcés de se déranger...
Ils vous diront qu'ils ont la goutte.

CADET.

Mais mon frère a plus de soixante ans, et moi j'ai la cinquantaine...

LE PERE LANGEVIN.

Hé!... dans mon temps, je n'étais pas comm' vous... il fallait m'voir à soixante ans, je n'en avais pas trente!...

CADET.

Ah! dam! vous êtes privilégié, vous, papa.

GEORGES.

Pardine! il lit sans lunettes.

LE PERE LANGEVIN.

J'ai de bons yeux, pour ça, je n' dis pas non.

CADET.

Il entend de ses deux oreilles.

LE PERE LANGEVIN.

Mieux que vous tous.

TOINON.

Il a un appétit!

LE PERE LANGEVIN.

D'enfer!... toujours!... le coffre est bon.

ROSE.

Et il marche!...

LE PERE LANGEVIN.

Tous les jours mes trois ou quatre lieues à pied... C'est ce qui entretient ma santé.

AIR : Voilà la manière de vivre cent ans.

Aux rich's moins ingambes
Laissant un cocher,
S' rapp'ler que les jambes
Sont fait's pour marcher,
Dès que l' soleil luit
Travailler la journée entière,
Dormir tout' la nuit
Quand on n'a plus rien d' mieux à faire,
Fuir l'apothicaire,
Trinquer d' temps en temps,
Voilà la manière
De vivre cent ans!

Deuxième couplet.

Dans son coin paisible
N'ambitionner rien,
Et quand c'est possible,
Faire un peu de bien;
Sans rougir toujours
Pouvoir regarder en arrière,
Puis, sur ses vieux jours,
Attendr' la fin de sa carrière
Dans sa p'tit' chaumière,
Près de ses enfans,
Voilà la manière
De vivre cent ans!

JACQUELINE.

Aussi, grand-papa... vous vous portez...

LE PERE LANGEVIN.

Comme le Pont-Neuf! ah! ah! ah! ah! ah!...

JEAN-CLAUDE.

Vous êtes pourtant le plus ancien maréchal de France.

LE PERE LANGEVIN.

Vraiment oui!... je suis le doyen des maréchaux... ferrans... A propos d'ça... et la soupe?... Mère Toinon, est-c'qu'il n'est pas neuf heures?

TOINON.

Pas encore.

COCO, *quittant la forge et accourant.*

J'ai faim!

JEAN-CLAUDE.

Coco a faim... il n'y a pas d'meilleur cadran que celui-là... Allons, allons, mère Toinon, la soupe.

TOINON, *rentrant.*

Un peu de patience... j'y vais.

(*Tous, à l'exception de Langevin, Jacqueline et Lolotte, rentrent dans la maison.*)

JACQUELINE.

Va, Lolotte, emporte ta poupée.

LOLOTTE.

Oh! le beau bonnet! merci, ma sœur.

JACQUELINE, *bas à Lolotte.*

Ne l'ôte pas... tu sais que tantôt nous devons souhaiter la fête à grand-papa.

LOLOTTE, *l'imitant.*

Ah! oui, il n'faut rien dire... j'ai déjà fait mon bouquet...

JACQUELINE, *de même.*

C'est bon, c'est bon, tais-toi.

(*Elle la renvoie, Lolotte rentre.*)

SCÈNE II.

LE PERE LANGEVIN, JACQUELINE.

LE PERE LANGEVIN.

Eh ben! Jacqueline?

JACQUELINE.

Allez toujours, je n'déjeûne pas si matin, moi.

LE PERE LANGEVIN, *revient sur ses pas, s'approche de Jacqueline et lui dit à l'oreille :*

Quand on est amoureuse... pas vrai...

JACQUELINE.

Amoureuse...

LE PERE LANGEVIN.

Chut!

JACQUELINE.

Et d'qui?

LE PERE LANGEVIN, *malignement.*

D'qui?.. est-ce que je n'vois pas tout? Petit-Jacques?..

JACQUELINE.

Petit-Jacques!

LE PERE LANGEVIN.

Qui sert de jardinier au voisin Gambille... qui demeure là, en face de nous?

JACQUELINE, *un peu étonnée.*

Tiens, qu'il est malin, grand-papa! il n'y a pas moyen de lui cacher queuqu' chose. Eh ben! oui... Mais c'est encore un secret, n'en dites rien à ma mère...

LE PERE LANGEVIN.

Il faudra bien pourtant qu'elle le sache, ta mère.

JACQUELINE.

Oui, lorsque Petit-Jacques aura son argent.

LE PERE LANGEVIN.

Son argent?

JACQUELINE.

Six années de gages... que M. Gambille lui doit, et que ce vieil avare ne veut pas lui payer... et voilà pourtant ce qui fait que j'ai aimé Petit-Jacques.

Air : On est si méchant au village. (Romagnesi.)

Il v'nait m' raconter ses tourmens,
Puis il m' disait : Vous s'rez peut-être,
Malgré mes soupirs, mes sermens,
Aussi dur' pour moi que mon maître.
La compassion fit v'nir l'amour :
Et' bonn' c'est permis aux plus sages...
Et je l'ai payé de retour
Parc'qu'on n' lui payait pas ses gages.

LE PERE LANGEVIN.

Eh ben! faudra aviser au moyen de...

JACQUELINE.

Oh! oui, dites donc, grand-papa, vous qui avez de

l'expérience... car vous en avez de l'expérience... tâchez donc...

TOINON, *sur la porte de la maison.*

Père, vous étiez si pressé tout à l'heure!

LE PERE LANGEVIN.

Me v'là! me v'là! (*à Jacqueline.*) Nous jaserons d'ça tantôt.

AIR : Vaudeville du jour des noces.

Moi, quand je cause avec cette jeunesse,
J' babill' comme elle et je n' m'arrête plus ;
A ses plaisirs, malgré moi, j' m'intéresse,
En l'écoutant j' crois mes beaux jours rev'nus.
J'oublie enfin, par un doux privilége,
Mes cheveux blancs près d' ce minois vermeil...
Lorsque l'on est refroidi sous la neige,
On aime à voir un p'tit rayon d' soleil.

(*Il s'en va en regardant Jacqueline avec plaisir.*)

SCENE III.

JACQUELINE *seule, arrangeant son rouet, puis se mettant à filer.*

Qu'il est bon, grand-papa, et toujours gai !... y a du plaisir au moins à lui confier queuq' chose ; il n'vous dit pas comm' ma mère : Je n'veux pas ç'i, je n'veux pas ça, au contraire... Il n'est jamais pus content que lorsqu'il peut rendre service : aussi, dame! c'est l'oracle du pays...

AIR : Pauvre dame Marguerite. (de la Dame Blanche.)

Pour un petit coin de terre
Si l'on vient à s' disputer,
De préférence au notaire,
Vite on va le consulter.
Aux malheureux qu'il soulage
Il redonne du courage,
Et toujours il s'occupa
A mettr' la paix dans les familles ;
Quand ell's sont sages et gentilles
Il donne des maris aux filles...
Mon Dieu (*4 fois*) l'honnête homm' que grand papa!

SCENE IV.

JACQUELINE, PETIT-JACQUES.

PETIT-JACQUES, *sur la porte du jardin de M. Gambille, et ayant un rateau à la main. Il chante en ratissant.*

AIR : Tu disais que tu m'aimais.

Tu disiez
Que tu m'aimiez,
Trompeuse,
Menteuse,
Tu disiez
Que tu m'aimiez,
Tu me trompiez,
Tu m'abusiez.

JACQUELINE.

Qu'est-ce q'que tu chantes donc là, Jacquot ?

PETIT-JACQUES.

C'est une romance... Chut ! Prends garde que M. Gambille ne nous voie... oh ! c'est pas l'embarras, il n'y a rien à craindre : (*il jette son rateau,*) il est si avare qu'il n'sort presque jamais de peur d'user ses souliers.

JACQUELINE.

Oh ! le vilain homme !

PETIT-JACQUES.

N' m'en parle pas... lui et sa sœur, Mamselle Gambille... c'est à qui des deux m'fra l'plus enrager.

AIR : De Marianne.

Je fais tout dans c te vieill' cassine,
L' jardin, les chambr's, et par-dessus,
Croirais-tu que j' fais la cuisine ?
Mais c' n'est pas c' qui m' fatigue le plus.
Car, grace à Dieu !
Pour l' pot au feu
On s'inquièt' peu
D'avoir un cordon bleu ;
De peur enfin
D' mourir d' faim,
J'ai vu les rats d' chez nous s' sauver grand train ;
Mamselle enferme dans l'armoire
Le sel, le beurr', les œufs, le fruit,
Jusqu'au poivre qu'on m'interdit
Parc'que ça fait trop boire.

JACQUELINE.

Vraiment?

PETIT-JACQUES.

Oui, tiens, t'garde, j'suis comm' depuis quelq'temps j'maigris..... Eh ben! not' maître n'a-t-il pas eu l'autre jour l'invention de rétrécir ma ceinture pour m' faire accroire que j'engraisse.

JACQUELINE.

Par exemple!

PETIT-JACQUES.

C'est comme j'te l'dis... encor s'ils étaient contens... mais tous les jours ils m'jettent au nez qu' leux jardin serait mieux entretenu s'ils n'avaient pas d' jardinier.

JACQUELINE.

Eh ben! qu'ils te renvoient.

PETIT-JACQUES.

C'est ce que je leur réponds... mais ils m'gardent... c'est encore par avarice... T'entends bien qu'un petit homme comm' moi ça coûte moins cher qu'un grand jardinier qui mangerait... qui boirait... et puis ils m'donnent aussi moins de gages.

JACQUELINE.

J' crois bien, ils n'en donnent pas du tout.

PETIT-JACQUES.

Mais ils m' les doivent... Six années à cent francs..... je n'les en tiendrai pas quittes comm' ça.

JACQUELINE.

Ecoute, j'ai tout conté à mon grand papa.

PETIT-JACQUES.

Ton grand papa... Ah! c'est ça un digne homme!

JACQUELINE.

Et il m'a dit qu'il aviserait aux moyens... de t' faire rendre...

PETIT-JACQUES.

Oh! oui, car je n'attends que mon dû pour te demander en légitime mariage.

JACQUELINE.

Allons, un peu de patience, mon petit Jacquot.

PETIT-JACQUES.

Encore Jacquot!... Voyons, Mam'selle, ne m'appelez donc pas toujours comme ça... on dirait que vous parlez à un perroquet... Je me nomme Petit-Jacques... M. Petit-Jacques.

JACQUELINE.

AIR : du Perroquet. (de Bruguières.)

Jacquot ou Jacquot n'est-c' pas tout d' même ?
Tu m' divertis par ton caquet ;
Et si parfois je dis : je t'aime,
Soudain, tu répètes : je t'aime...
Tu vois donc bien que t'es un perroquet.
Mais si jamais j' te dis qu' mon amour cesse,
Ne l' répète pas, ou gare à toi !..
Jacquot (5 *fois*), écoutez vot' maîtresse,
N'en aimez jamais d'autr' que moi, (*bis.*)
Jacquot, (*bis.*) n'en aimez jamais d'autr' que moi,
Jacquot, (*bis.*) tu peux dir' ça tout comme moi.

PETIT-JACQUES.

A la bonne heure, vous arrangez joliment ça !...

JACQUELINE.

Même air.

Un' fois que nous s'rons en ménage,
A chaque instant n' va pas crier,
Jacquot, n'imit' pas le ramage
De ces maris qui font tapage...
Song' que tu n' dois jamais parler l' premier.
Mais retiens bien chaqu' mot que je t'adresse,
Et qu' ma volonté soit ta loi...
Jacquot, (5 *fois*) comm' je suis la maîtresse,
Faudra toujours dir' comme moi.

M. GAMBILLE, *en dedans.*

Petit-Jacques !

PETIT-JACQUES, *se remettant vite à ratisser sur la porte du jardin.*

Oh ! va-t-en, va-t-en..... le v'là qui m'appelle...., Tu m' diras ça pus tard. (*Jacqueline rentre.*)

SCÈNE V.

PETIT-JACQUES, M. GAMBILLE, *son costume doit peindre son avarice.*

M. GAMBILLE, *sortant de la maison.*

Petit-Jacques !... mam'selle Gambille, où donc est Petit-Jacques ?

PETIT-JACQUES, *ratissant toujours.*

Je n' suis pas perdu, not' maître, me v'là.

M. GAMBILLE.

Que fais-tu donc, quand je t'appelle, petit drôle?

PETIT-JACQUES, *ratissant.*

Not' maître, vous l' voyez ben... Je ramasse les feuilles du jardin.

M. GAMBILLE, *versant un reste de tabac de sa tabatière, et prenant sa prise avec précaution.*

Les feuilles du jardin? qu'est-ce que tu en voulais faire?

PETIT-JACQUES.

Eh ben! dame, j'allais les jeter.

M. GAMBILLE.

Les jeter!.... ne t'ai-je pas dit cent fois déjà de les brûler?

PETIT-JACQUES.

Les brûler... mais, Monsieur, ça fait une fumée qui empoisonne tout le village.

M. GAMBILLE.

Ça fait!... ça fait!... ça fait de la cendre que je vends, ou que je sème sur mes terres.

PETIT-JACQUES.

Ah! je ne suis pas si économe que ça, moi.

M. GAMBILLE.

Aussi, tu n'amasseras jamais rien.

PETIT-JACQUES, *faisant le niais plus qu'il ne l'est.*

Ma fine, je n'ai pas besoin d'amasser, puisque vous amassez pour moi.

M. GAMBILLE.

Pour toi... Qu'est-ce que j'amasse pour toi?

PETIT-JACQUES.

Dame, mes gages que vous entassez années sur années... Quand est-ce que vous...

M. GAMBILLE.

N'es-tu pas heureux que je veuille bien prendre... tes intérêts?

PETIT-JACQUES.

Heureux! comm' ça... Vous parlez toujours de prendre et jamais d' rendre.

M. GAMBILLE.

Mais, petit imbécille... si un jour tu te mariais, tu aurais des enfans, n'est-ce pas?

PETIT-JACQUES.

Pardi! si j'en aurais!...

M. GAMBILLE.

Et qu'est-ce que tu leur laisserais si tu mangeais tout?

PETIT-JACQUES.

Il est sûr que si j' mangeais tout j' leur laisserais pas grand chose.

M. GAMBILLE.

Tu vois donc bien que j'ai raison de ne pas te payer tes gages.

PETIT-JACQUES.

Jolie raison, par exemple.

M. GAMBILLE.

Mais quand tu auras une somme assez forte, je t'en ferai la rente.

PETIT-JACQUES.

Nenni! nenni!... Ça n' se paie qu'une fois par an.

AIR : du Vaudeville de l'écu de six francs.

Quand du matin au soir je pioche,
J' veux qu'on m' paye aussi tous les jours;
J'aim' ben mieux cent sous dans ma poche
Qu'un' fortun' qu'on attend toujours :
Avec ma rente en espérance
Tout' l'année on m' verrait jeûner,
I' m' faudrait p't-être pour dîner
Attendre l' jour de l'échéance.

M. GAMBILLE.

Tu ne sais pas calculer.

PETIT-JACQUES.

J'carcule que vous m' devez six années d' gages.

M. GAMBILLE.

Six!

PETIT-JACQUES.

Oui... écoutez donc... je sais compter sur mes doigts... j'suis entré cheux vous à la *mie-août*...

M. GAMBILLE.

A la *mie-août!* tais-toi... et va me chercher du tabac.

PETIT-JACQUES.

C'est ça... va m'chercher du tabac... Quand j'vous parle blanc, vous m'répondez noir... Combien?

M. GAMBILLE.

Une demi-once.

PETIT-JACQUES.

Vot' boîte?

M. GAMBILLE.

Dans un cornet...

PETIT-JACQUES.

Ah! c'est vrai; vous y gagnerez l'papier.

AIR : J'ai du bon tabac dans ma tabatière.

Un cornet d' papier
V'là vot' tabatière;
On n' fait pas payer
Un cornet d' papier...
Oui, je conçois bien vos raisons,
V'là comme on fait les bonn's maisons...
Un cornet d' papier, etc.

M. GAMBILLE, *l'interrompant.*

Veux-tu bien t'en aller... et fais-toi bien peser.

PETIT-JACQUES.

Oui, oui, que ça penche plus d'un côté que d'l'autre, n'est-ce pas?...

M. GAMBILLE.

Oui, du côté du tabac.

PETIT-JACQUES, *sort en chantant :*

Un cornet d'papier
V'là vot' tabatière, etc.

SCENE VI.

M. GAMBILLE, *seul.*

Ce petit drôle me casse la tête avec ses gages.... il demande toujours... Voyons..... songeons au projet qui me trotte là depuis long-temps,.. Mademoiselle Gambille, ma très honorée sœur, a quarante ans.. Elle est chez moi.... à ma charge, et Dieu sait ce que c'est qu'une femme pour la dépense d'une maison! toutes mes économies y passent! Il n'y a qu'un moyen de m'en débarrasser, c'est de la marier... Oui, mais à qui? quarante ans et pas de dot... Qui est-ce qui voudra d'elle?

AIR : Je suis Français, mon pays avant tout.

Les cœurs hélas! deviennent si cupides!
Qui sentira le prix d'un tel bijou?
Sans doute elle a des qualités solides;
Mais à quoi sert la vertu sans le sou?...
On laissera ma pauvre sœur Gambille,
Car, dans ce siècle, un jeune homme, en un mot,

Epouserait une dot sans la fille,
Plus volontiers qu'une fille sans dot.

Je ne connais dans le monde qu'un homme capable d'une si belle action... C'est... le voici...

SCÈNE VII.

M. GAMBILLE, LE PÈRE LANGEVIN.

LE PÈRE LANGEVIN, *sort de chez lui en chantant:*

Cupidon s'est fait maréchal.

M. GAMBILLE, *l'abordant.*

Ah! il chante toujours, le papa Langevin!

LE PÈRE LANGEVIN.

Ma foi, oui... ça vaut mieux que de pleurer! Le petit verre de vin, la petite chanson, la p'tite promenade, le p'tit baiser queuqu'fois... que j'attrape d'une jeune fille, en tout bien, tout honneur... c'est avec ce régime-là que je me soutiens.

AIR : De la Walse des comédiens.

Je sais jouir des biens que l' ciel me donne,
Tous les beaux jours ne sont pas au printemps;
J'ai vu depuis s'embellir mon automne,
Et l'hiver m'offre encor d'heureux instans.
Sur terre il est des plaisirs à tout âge;
Quand nous l' voulons, le bonheur suit nos pas:
L'amour n'est plus, l'amitié m' dédommage,
Car, Dieu merci, le cœur ne vieillit pas.
Je n'imitai jamais ces bons apôtres
A la jeuness' montrant un front chagrin.
Je n' danse plus, mais j' vois danser les autres,
Et j' bats la m'sure au son du tambourin.
Des jeunes gens j'aime les têtes vives.
Le verre en main, buveur de bon aloi,
J' ne r'garde pas à l'âge des convives,
Mais j'aime à boire du vin aussi vieux qu' moi...
Quand nos soldats reviennt près d'leurs compagnes,
Je m' dis: voilà comme j'étais autrefois;
Au coin du feu, j' leur racont' mes campagnes,
Et mon cœur bat au récit d' leurs exploits...
Je sais jouir des biens que l' ciel me donne;
Tous les beaux jours ne sont pas au printemps;
J'ai vu depuis s'embellir mon automne,
Et l'hiver m'offre encor d'heureux instans.

M. GAMBILLE.

Vous êtes de la vieille roche, papa Langevin.

LE PÈRE LANGEVIN.

J'crois ben, j'date de loin...

M. GAMBILLE.

Du train que vous y allez vous gagnerez la centaine.

LE PÈRE LANGEVIN.

Et au-delà!.. hé! hé! Il y a d'l'étoffe... J'ai planté il y a qu'euqu' temps, là, derrière, dans mon petit verger, des arbres dont j'espère ben manger les fruits, et l'an prochain je compte faire rebâtir toutes ces masures qui tombent en ruines.... Oh! j'ai un tas de projets dans la tête...

M. GAMBILLE.

Ma foi, tenez,... en parlant de projets, je me disais là, tout à l'heure, c'est singulier que ce père Langevin qui se porte si bien ne se remarie pas.

LE PÈRE LANGEVIN.

Ah, dame!... c'est une autre affaire ça, M. Gambille.

M. GAMBILLE.

Bah!... est-ce qu'on ne voit pas tous les jours des hommes de quatre-vingt, quatre-vingt-dix ans qui se remarient?

LE PÈRE LANGEVIN.

Tous les jours... non... ça s'voit queuq' fois.

M. GAMBILLE.

Eh bien! qu'y aurait-il d'étonnant que vous.... Allons, vous avez beau dire...

AIR : Dis-moi, mon vieux, dis-moi, t'en souviens-tu?

Pauvres vieillards, quel destin est le vôtre!
Il faut rester seul avec son regret,
Après avoir, l'un après l'autre,
Vu s'en aller tous ceux que l'on aimait....

LE PÈRE LANGEVIN.

De nos chagrins pour effacer la trace,
Des compagnons à nos cœurs sont rendus,
Et nos enfans viennent tenir la place
Des vieux amis que nous avons perdus.

M. GAMBILLE.

Ah ben, oui! les enfans!... est-ce qu'on doit vivre pour ses enfans?

LE PÈRE LANGEVIN.

Mais il me semble que c'est dans l'ordre...

M. GAMBILLE.

Dans l'ordre, dans l'ordre! Les enfans se moquent de nous, mon cher Langevin.

LE PÈRE LANGEVIN.

Les miens ne m'ont jamais manqué de respect.

M. GAMBILLE.

Devant vous?

LE PÈRE LANGEVIN.

Je n' l'aurais pas souffert!

M. GAMBILLE.

Mais quand vous n'y êtes plus...

LE PÈRE LANGEVIN, *sérieux et troublé.*

Que dites-vous là... Vous croyez?...

M. GAMBILLE, *en confidence.*

J'en suis sûr, et ils n'attendent que le moment....

LE PÈRE LANGEVIN, *troublé* (*à part*).

Serait-il vrai? je saurai ça aujourd'hui, pas plus tard.

M. GAMBILLE.

A votre place enfin je me remarierais.

LE PERE LANGEVIN, *à part.*

Feignons d'adopter ses idées (*haut, en reprenant son air de gaîté.*) Oui, oui,.... au fait.... vous m'en donnez l'envie...

M. GAMBILLE, *le pressant.*

Eh! mon ami, si j'étais de vous, je prendrais une bonne et brave femme.... qui aurait pour vous des soins.... des attentions, des prévenances, qui vous accompagnerait dans vospetites promenades....

LE PÈRE LANGEVIN.

Hé! hé! oui....

AIR: Vaudeville de la petite gouvernante.

Tout ça m' rappell' ma défunt' Madeleine
Qui m' donnait l' bras, qui me guidait si bien!..
Il m' semblerait que j' fais ma cinquantaine,
Si par hasard j' formais un nouveau lien.
Mais j' n'exig' pas une épous' trop gentille,
Car, à mon âge, on doit, pour son bonheur,
Prendre une femm' comme on prend un' béquille...

M. GAMBILLE.

Aussi je viens vous proposer ma sœur;
Puisqu'à votre âge il vous faut un' béquille,
Je viens, mon cher, vous proposer ma sœur.

LE PÈRE LANGEVIN.

Vraiment, mamselle Gambille?

M. GAMBILLE.

Ma sœur, mademoiselle Cunégonde Gambille.

LE PÈRE LANGEVIN, *à part.*

Ah! j' t'attraperai, vieux malin... à présent j' vois d'quoi il retourne (*haut et d'un air gaillard.*) Eh bien! mon voisin.... il serait bien possible que mamselle Gambille devienne madame Langevin.... je n'dis pas non.... mais que ça ne vienne pas aux oreilles... (*montrant sa maison.*)

M. GAMBILLE.

Oh!... si cela se savait.... vos enfans jeteraient feu et flammes.

LE PÈRE LANGEVIN.

Ecoutez, il faut brusquer cela.

M. GAMBILLE.

C'est aussi mon avis, brusquons.

LE PÈRE LANGEVIN.

Ce soir... soupez-vous cheux vous?

M. GAMBILLE.

Non, nous ne soupons jamais, par raison de santé.

LE PÈRE LANGEVIN.

Mais si je vous invite... vous prendrez bien un morceau... un' p'tite collation, queuq'chose?

M. GAMBILLE.

Oh! oui!... ça ne peut pas faire de mal.

LE PÈRE LANGEVIN.

En ce cas, mon voisin... à ce soir... Chut!... c'est Petit-Jacques, n'parlons pas d'ça devant lui.

SCENE VIII.

LES MÊMES, PETIT-JACQUES.

PETIT-JACQUES.

Not' maître, voilà votr' tabac.

M. GAMBILLE.

Tu ne m'en as pas pris?

PETIT-JACQUES.

Est-ce que je prends du tabac?

M. GAMBILLE.

Tu as bien raison de n'en pas prendre; mauvaise habitude, il faudra que je m'en corrige. (*Tout en parlant il verse le tabac dans sa tabatière, déploie le cornet et le met dans un vieux portefeuille.*)

PETIT-JACQUES.

Vous devriez bien aussi vous déshabituer de manger, ça serait un profit tout clair.

M. GAMBILLE.

Tais-toi.... (*revenant vers Langevin.*) Mon voisin, c'est dit.... ce soir....

LE PÈRE LANGEVIN.

Je vous attends, amenez mamselle Gambille.

M. GAMBILLE.

Et le notaire.... heim ? ça sera fait tout de suite.

LE PÈRE LANGEVIN.

Je me charge du notaire.... Ah ! vous amènerez aussi Petit-Jacques.

M. GAMBILLE.

C'est ça.... ma foi, un jour comme celui-là.... il nous servira à table.

LE PÈRE LANGEVIN.

C'est un brave garçon, n'est-ce pas, que Petit-Jacques?

M. GAMBILLE.

Oh !... un charmant garçon,.. un peu étourdi... un peu bavard... un peu gourmand... un peu paresseux... Mais... tu l'entends, Petit-Jacques... je fais ton éloge devant M. Langevin....

PETIT-JACQUES.

Vous êtes ben honnête, monsieur Gambille.

LE PÈRE LANGEVIN.

Il a queuq'chose pardevers lui.... heim? on dit que vous avez laissé amasser ses gages.... pour lui faire une p'tite p'lotte....

M. GAMBILLE, *à Petit-Jacques.*

Allons, allons, va-t-en ; nous avons à parler d'affaires.

(*Petit Jacques se met à l'écart.*)

LE PÈRE LANGEVIN.

Voisin, il faudra lui solder ce compte-là... pas vrai... et aujourd'hui, pas plus tard... parce que moi, en épousant vot'sœur... je n'veux pas qu'on dise de vous... c'est une mauvaise paie.... et ci et ça, un tas d'propos qui font toujours du tort...

M. GAMBILLE.

Oh ! à ça ne tienne, pour peu que ça vous fasse plaisir ! c'est juste... (*à part.*) C'est semer pour recueillir.

LE PÈRE LANGEVIN.

D'après ça [redacted]riage ira tout seul.

M. GAMBILLE.

AIR : J'ai d'l'argent.

A tantôt, mon voisin,
Notre affaire ira bon train.

LE PÈRE LANGEVIN.

Jusque là n'disons rien,
Mais ce soir nous rirons bien.

M. GAMBILLE.

Quand il s'agit du bonheur,
De l'avenir de sa sœur,
C'est qu'un bon frère est pressé...
(*à part.*)
D'en être débarrassé...

ENSEMBLE.

LE PÈRE LANGEVIN ET M. GAMBILLE.

A tantôt, mon voisin, etc.

PETIT-JACQUES, *à part.*

Ya queuqu' chos' qu'est en train,
Quoi qu'il conte au pèr' Lang'vin?
Ah! morgué! j'voudrais bien
Savoir l' sujet de l'entretien.

M. GAMBILLE.

Allons vite prévenir mademoiselle Gambille. (*Il rentre chez lui. Le père Langevin rentre aussi en faisant à Petit-Jacques un signe d'amitié.*)

SCENE IX.

JETIT-JACQUES, *seul.*

Quoi qu'ils peuvent donc avoir à chuchoter comme ça et à faire des signes?..... J'suis pas curieux, moi, mais j'voudrais tout savoir..... (*il regarde à la porte du jardin.*) Ah! v'là not' maître qui rentre à la maison..... Si c'était mes gages qu'il va chercher..... Mes pauvres gages qui sont là tout seuls dans le fond d'un tiroir...

SCENE X.

PETIT-JACQUES, JACQUELINE.

JACQUELINE, *sortant de chez elle d'un air chagrin.*

Petit-Jacques!

PETIT-JACQUES.

Va-t-en, va-t-en.

JACQUELINE.

Comment! que je m'en aille?

PETIT-JACQUES.

Eh oui! je suis à l'affût de queuq'chose... va-t-en.

JACQUELINE.

Et toi aussi, tu m'renvoies,... queuq'ça veut donc dire? Mon grand papa vient d'rentrer, il était d'une humeur comme il n'est pas d'coutume... J'ai voulu l'embrasser, il m'a envoyé promener; il gronde tout l'monde. (*à part.*) Nous qui nous apprêtions tous à lui souhaiter sa fête!

PETIT-JACQUES.

Tiens, mais tout à l'heure il était gai comme un pinson... et il m'a fait de loin comm'ça... tu sais, comme quand on veut dire à queuq'un.... bonjour, Petit-Jacques, bonjour... un signe d'amitié enfin.

JACQUELINE.

Eh bien! je n'y entends plus rien.

PETIT-JACQUES.

Laisse donc, c'est que vous l'aurez contrarié ce brave homme-là... Un ancien comme lui... à son âge... il faut si peu d'chose!

JACQUELINE.

Est-c'que tu lui as parlé de not' mariage?

PETIT-JACQUES.

Pas encore... faut auparavant que j'aie touché les espèces...

JACQUELINE.

Ah!...v'là ma mère! (*elle s'éloigne de Petit-Jacques.*)

SCENE XI.

LES MÊMES, GERMAINE, *accourant.*

GERMAINE.

Eh bien! eh bien!.... Jacqueline.... qu'est-ce que tu fais là? tu n'vas pas quitter tes habits de travail?

JACQUELINE.

A quoi bon, si grand papa est en colère.

GEORGES, TOINON, CADET, ROSE ET JEAN-CLAUDE, *sortant de la maison avec mystère et comme s'ils regardaient encore de loin.*

Chut!...

TOUS, *à demi-voix.*

Air : Walse de Robin des bois.

Le voyez-vous, là-haut, sur la montagne?
Frères, il va dissiper son humeur;
Il tient d'un' main Coco qui l'accompagne,
Et puis de l'autre il caress' la p'tit' sœur.

(*Un peu plus haut et s'avançant.*)

Mes bons amis, de peur qu'il n' se ravise,
Et qu' notr' projet n'arrive pas à bien,
De suite il faut que la table soit mise,
Et qu' tout s'arrang', sans qu'il s' doute de rien.
A le fêter vite que l'on s'apprête;
Vous savez ben qu'il s'attend qu' ses enfans
Ne peuv'nt manquer, pour le jour de sa fête,
D' lui ménager un' surpris' tous les ans.

PETIT-JACQUES.

Comment! c'est aujourd'hui la fête du papa Langevin... et vous n'm'en disiez rien?... Oh! attendez, attendez.... j'vas joliment dégarnir le jardin de monsieur Gambille.

JACQUELINE.

Petit-Jacques, un bouquet pour moi.

PETIT-JACQUES.

Laisse-moi faire... gros comme ça; tu vas voir. (*Il s'en va à grands pas dans le jardin.*)

JEAN-CLAUDE, *à Jacqueline.*

Mais va donc, toi, va donc mettre tes beaux atours.

JACQUELINE.

J'y vais, j'y vais... n'ayez pas peur, j's'rai prête aussitôt que vous. (*Elle rentre.*)

(*En ce moment on entend de loin :* Hoë! Hoë!... *tous regardent le côté d'où viennent les cris en disant :*)

Qu'est-ce que c'est qu'ça?

JEAN-CLAUDE.

Eh! Dieu me pardonne! je crois qu'c'est mon fils l'soldat... Germaine, vois donc.

(*En dehors.*)

Hoë! Hoë!...

TOUS.

Eh qui... c'est l'Éveillé!

JEAN-CLAUDE.

C'est lui! l'sac sus l'dos!... Est-c'qu'il aurait obtenu une permission?...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, L'ÉVEILLÉ, *fils de Jean-Claude, âgé de vingt-deux ans, sergent de ligne, le sac sur le dos et une canne à la main.*

TOUS, *confusément et s'embrassant.*

L'EVEILLÉ.

AIR : Montagnard. (des Deux forçats.)

Pour nous queu plaisir,
Après un an d'absence;
De l' voir revenir
Comm'ça, sans qu'on y pense!
D' joi' mon cœur pétille!
Il manquait c' bon drille,
Et v'là la famille
Qu'est
Au grand complet!

Pour moi queu plaisir,
Après un an d'absence,
D'pouvoir revenir
Comm' ça, sans qu'on y pense!
D' joi' mon cœur pétille! (*bis.*)
Oui, v'là la famille
Qu'est
Au grand complet!

L'ÉVEILLÉ, *les embrassant tour à tour.*

Oui, me v'là de r'tour,
Bonjour donc, mon père,
Ma mère,
Bonjour...
Chacun à son tour...
Dans ce doux séjour,
En r'venant d' la guerre,
J' n'apport' pas d'écus,
Mais d' la gaîté d' plus!..

ENSEMBLE.

Pour $\begin{matrix}\text{moi}\\\text{nous}\end{matrix}$ queu plaisir, etc.

L'ÉVEILLÉ.

Eh! oui, qu' me v'là... et j'ai fait... quarante-cinq lieues à pied pour vous voir....

TOINON.

Quarante-cinq lieues!

L'ÉVEILLÉ.

Oh! c'est z'une promenade... j'en ai fait bien d'autres; quoique ça, un petit verre de vin ne ferait pas d'mal.

TOINON.

Georges, du vin, du vin, à c'pauvre garçon.

(*Georges court en chercher et revient de suite.*)

L'ÉVEILLÉ.

J'ai eu chaud... (*il s'essuie le front.*) mais j'ai pas voulu m'arrêter pour arriver plus vite.

GEORGES.

Tiens, fieu... bois-moi ça... c'est du ch'nu.

L'ÉVEILLÉ.

Merci, père. (*il boit tout d'un trait.*)

GEORGES.

Eh bien?

L'ÉVEILLÉ.

J'avais si soif que je ne l'ai pas senti passer.

GEORGES.

Recommence. (*il verse.*)

L'ÉVEILLÉ.

Volontiers... et le grand-papa?

JEAN-CLAUDE.

Toujours le même.

L'ÉVEILLÉ.

Ah! le brave homme! à sa santé. (*il met la main à son schako et boit.*) C'n'est qu'un à-compte, car j'espère bien...

TOINON.

Oui, oui, t'arrives justement pour sa fête.

L'ÉVEILLÉ.

A qui l'dites vous?... j'ai quitté Arras le 9, et j's'rais mort en route plutôt que de ne pas être ici le 14.

JEAN-CLAUDE.

Ah! ça, mais queuqu' t'as donc là sur tes manches?...

L'ÉVEILLÉ.

AIR: Du fourniment, (de Charles Plantade.)

C'est qu' voyez-vous, dans un' bataille,
Un p'tit coup d' sabre mal paré,
Au bras m' fit un' légère entaille...
C' qui fait qu' l'habit fut déchiré.
J'allais le mettre à la réforme,
Mais, par bonheur, mon commandant
A racc'modé mon uniforme
Avec des galons de sergent.

TOUS.

A racc'modé son uniforme, etc.

TOINON.

Comment, t'es sergent, mon garçon!...

L'ÉVEILLÉ.

Même air :

Quand j' pass' devant un camarade,
D' mon grade j' suis tout glorieux ;
Mais pour briller à la parade,
Faudrait enco'r queuqu' chos' de mieux:
Qu' l'enn'mi montre sa baïonnette
Et j' veux, en têt' du régiment,
Contre la croix et l'épaulette
Troquer mes galons de sergent!

TOUS.

Contre la croix et l'épaulette, etc.

SCENE XIII.

LES MÊMES, GERMAINE.

GERMAINE.

Alerte, alerte, v'là not' grand-papa qui descend la côte de Viroflay... avec Lolotte et Coco.

TOINON.

Oui? l'Eveillé, aide-nous, mon garçon.

L'ÉVEILLÉ.

Me v'là (*il jette son sac par terre.*) en avant!...

JEAN-CLAUDE.

Tu apporteras la table avec moi.

L'ÉVEILLÉ.

C'est dit, père.

JEAN-CLAUDE.

Nous avons une tourte du pâtissier de Sèvres.

L'ÉVEILLÉ.

Une tourte!... Oh! quelle brèche nous allons y faire.

GERMAINE.

Rangez-vous... rangez-vous tous ici... de chaque côté, comm'ça... Jacqueline, Jacqueline...

JACQUELINE, *accourant toute parée.*

Me v'là, me v'là...

GERMAINE.

Eh! allons donc, mam'selle... (*Elle place tout le monde en deux parties égales, de chaque côté de la porte par laquelle le père Langevin doit venir.*) Cachez vos bouquets... et quand il paraîtra... vous comprenez?... chut! c'est lui!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, LE PERE LANGEVIN.

(*Il a quitté son habit de travail et sa trousse; Lolotte l'amène par une main et Coco par l'autre. Aussitôt qu'il paraît, toute la famille s'écrie, en montrant chacun son bouquet*) :

CHŒUR.

Air : Sonnez, cors et musettes. (Premier chœur de la Dame blanche.)

Venez (*ter*), notre bon père;
Venez r'cevoir ici, dans c' jour prospère,
Nos cœurs, nos vœux et nos bouquets.
Ah! puissiez-vous vivre à jamais!..

(*Tout le monde embrasse le vieillard; on lui met un bouquet à sa boutonnière. Le père Langevin ému s'essuie les yeux. Pendant le chœur, on apporte une grande table toute servie.*)

JACQUELINE, *s'avançant.*

Air : Monsieur Raymon, votre fête. (d'Emma.)

Le ciel nous permet encore
De fêter en ce beau jour
Un père que l'on adore,
Et qui nous l' rend bien à son tour.
De la famill' tout entière
Interprèt's en ce moment,
Ma petit' sœur et son frère
Sav'nt par cœur leur compliment.
Le ciel nous permet encore
De fêter en ce beau jour
Un père que l'on adore,
Et qui nous l' rend bien à son tour.

LE PÈRE LANGEVIN.

Vous me rajeunissez de vingt ans.

TOUS.

(*Reprise du premier chœur.*)

Venez (*ter*), notre bon père, etc.

(*On rassemble les bouquets et on les met dans deux petites cruches que l'on place aux deux bouts de la table.*)

L'ÉVEILLÉ, *s'approchant de Langevin.*

Bon papa, me v'là aussi, moi!

LE PÈRE LANGEVIN.

L'Éveillé ! c'est toi, mon garçon ! (*il l'embrasse.*) Ah ! j'étais si étourdi...

L'ÉVEILLÉ.

Oui, j'ai bien remarqué que vous n'm'aviez point vu.

GERMAINE.

Et il vous apporte pour son bouquet deux galons de sergent.

LE PÈRE LANGEVIN.

De sergent !

JEAN-CLAUDE.

Rien que ça...

LE PÈRE LANGEVIN.

Oh ! que je t'embrasse encore !

JEAN-CLAUDE, *à l'Éveillé.*

C'n'est pas tout, sergent... pzit... au poste !

L'ÉVEILLÉ.

Me v'là. (*Ils vont tous deux chercher la table dans le fond.*)

LE PÈRE LANGEVIN.

Ho ! ho ! queu festin !

JEAN-CLAUDE.

R'gardez-moi c'te tourte... quelle mine... et comme elle sent bonne !... ah !

LE PÈRE LANGEVIN.

Ça s'trouve bien... justément j'ai invité du monde à souper.

TOUS LES ENFANS.

Du monde ?

LE PÈRE LANGEVIN.

Oui, quatre personnes.

TOUS LES ENFANS.

Eh bien, tant mieux !

JEAN-CLAUDE.

C'est vrai, au fait... tant mieux, comm' dit l'proverbe, plus on est de fous...

LE PÈRE LANGEVIN.

D'abord, c'est notre voisin, Monsieur Gambille...

TOUS.

Monsieur Gambille ?

JEAN-CLAUDE, *gaîment.*

Eh ben ! M. Gambille soit, si ça fait plaisir à papa.

LE PÈRE LANGEVIN.

Ensuite mamselle Gambille sa sœur....

TOUS.

Mamselle Gambille !

JEAN-CLAUDE, *gaiment.*

Papa, vous êtes bien l'maître, ça ne nous contrarie point... pas vrai?

TOUS.

Du tout! du tout!

LE PÈRE LANGEVIN.

Et en définitif, j'ai invité Petit-Jacques.

JACQUELINE.

Petit-Jacques? ... ah! grand papa, que j'vous embrasse!

LE PÈRE LANGEVIN.

J'savais ben, moi, que vous seriez contens.

TOINON.

Tout ce que vous faites est bien fait, père.

JACQUELINE.

Bon papa, vous avez dit quatre personnes et vous n'en avez nommé que trois.

LE PÈRE LANGEVIN.

La quatrième va venir, c'est le notaire.

JACQUELINE, *à part et contente.*

Le notaire!

TOUS, *surpris.*

Le notaire!

JEAN-CLAUDE.

Ah! mais dites donc, papa... j'pense bien que c'n'est pas pour faire vot' testa...

TOUS LES AUTRES, *l'interrompant.*

Veux-tu te taire, toi... un jour comm' c'lui-ci n' prononce donc pas c' mot-là.

JACQUELINE, *à part.*

Le notaire!... je devine pourquoi c'est, moi.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, M. GAMBILLE, Mlle GAMBILLE, LE NOTAIRE.

M. GAMBILLE, *paraissant sur sa porte.*

Comment? la table est déjà prête!... (*Il appelle.*) Mademoiselle Gambille!... Mademoiselle Gambille!... eh! venez donc... vous n'en finissez jamais quand vous voulez vous faire belle... (*Il donne la main à sa sœur et la présente à la famille Langevin; Mlle Gambille est ridiculement parée, c'est une caricature du vieux temps.*)

M. GAMBILLE.

M. Langevin, j'ai l'honneur de vous présenter mademoiselle Gambille (*regardant la table.*) Mais quel luxe!... quelle tourte! on dirait une fête.

LE PÈRE LANGEVIN.

C'en est aussi une... c'est la mienne.

M. GAMBILLE.

Vraiment! oh! mon voisin... (*Il prend des bouquets dans une des cruches et les offre au père Langevin.*) Recevez mon compliment bien sincèrement.

Mlle GAMBILLE, *à l'exemple de son frère, prend aussi une rose dans la cruche qui est de son côté; et dit :* M. Langevin... si j'osais vous offrir aussi...

LE PÈRE LANGEVIN.

Votre fleur? mamselle Gambille, vous êtes bien bonne.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, PETIT-JACQUES, *endimanché, accourant avec une grosse poignée de bouquets : il en a plein les mains.*

PETIT-JACQUES.

En voici, en voilà!... (*Il court au père Langevin, lui donne son tas de bouquets en lui tendant la main :*) Papa Langevin, j' vous la souhaite bonne... et c'est de tout cœur, ça... papa Langevin, touchez là... à la vie, à la mort!

M. GAMBILLE, *à part.*

Ho!... le drôle a dépouillé mon jardin!

LE PÈRE LANGEVIN.

Merci, mon garçon... pour ta récompense, j' te préviens qu'à ma demande M. Gambille va t' payer tes gages.

PETIT-JACQUES.

Mes gages! merci, papa Langevin, c'est fait; j'ai touché mon sac...

M. GAMBILLE, *à Langevin.*

Vous voyez, rien ne me coûte pour vous être agréable.

LE PÈRE LANGEVIN.

A présent.... à table!

TOUS.

Oui.... oui, à table!

(*Reprise du chœur pendant que chacun prend sa place.*)

AIR : Sonnez, cors et musettes.

Venez (*ter*), notre bon père,
Venez r'cevoir ici dans c' jour prospère,
Nos cœurs, nos vœux et nos bouquets;
Ah! puissiez-vous vivre à jamais!

M. GAMBILLE, *se met à l'extrémité des bancs à gauche, en disant :*

Ne vous dérangez pas; le bout du banc me suffira. Ah! ça, père Langevin, n'oubliez pas le projet en question....

LE PÈRE LANGEVIN.

Ah! oui, oui...

M. GAMBILLE.

C'est l'essentiel.

LE PERE LANGEVIN.

M'y v'là.... mes enfans.... c'est un grand projet que je veux vous communiquer à tous.

TOINON.

Un grand projet? mon père.

LE PERE LANGEVIN.

Oui.

AIR : Vers le temple de l'hymen.

A c' projet depuis queuq' temps,
Malgré moi toujours je pense;
Mais pourtant je veux d'avance
Vous consulter, mes enfans...

TOUS.

Parlez, parlez donc, mon père,
N'import' c' que vous allez faire;
Du moment qu'ça doit vous plaire,
A nous vous pouvez vous fier.

LE PERE LANGEVIN.

Eh bien! s'il faut vous le dire,
Vous allez peut être en rire...
Je veux me remarier!..

TOUS.

Vous voulez vous r'marier?

LE PERE LANGEVIN.

Je veux me remarier.

TOUS.

AIR : C'est charmant.

C'est donc là (*bis.*)
Ce projet qui vous occupe?
Bon papa, (*bis.*)

D' vous gêner vous seriez dupe;
Au contrat nous signerons,
A la noc' nous danserons,
A votr' santé nous boirons...
Ah! mon Dieu, comm' nous rirons!

(*Pendant cette scène tout le monde boit et mange; M. Gambille dévore.*)

M. GAMBILLE, *à part.*

Eh bien! ils prennent ça gaîment.

LE PERE LANGEVIN.

Ce n'est pas tout, mes enfans... devinez à présent quelle est ma future?

Même air:

JEAN-CLAUDE.

Il a bon goût, notr' papa,
J' suis sûr que c'est queuq' jeun' fille
Fraîche, av'nante et ben gentille...

LE PERE LANGEVIN.

Non, du tout, ça n'est pas ça.
La bell' mèr' que j' vous donne,
Un peu moins belle que bonne,
Est déjà grande personne,
Et vous la connaissez tous...
Tenez, vous êtes près d'elle;
J'crois qu'ell' rougit... voilà celle
Dont je vais être l'époux.

(*Il montre Mademoiselle Gambille.*)

TOUS.

Quoi! c'est là (*bis.*)
Notr' future belle-mère!
Bon papa, (*bis.*)
Autant qu' vous ell' nous s'ra chère:
Au contrat nous signerons,
A la noc' nous danserons,
A votr' santé nous boirons,
Ah! mon Dieu, comm' nous rirons!

(*Mademoiselle Gambille fait des révérences à droite et à gauche.*)

LE PERE LANGEVIN.

Ben vrai, mes enfans?

TOUS.

Oh! là-dessus.... nous sommes tous de même.

LE PERE LANGEVIN.

C'est qu' voyez-vous.... j'avais peur.... l'intérêt, comme on dit, divise les familles, brouille les pères et les enfans.

GERMAINE.

L'intérêt! fi donc! votr' bonheur avant tout.

JEAN-CLAUDE.

Oui, votr' bonheur avant tout, et j' buvons à votr' santé.

(*Toutes les personnes qui sont sur le banc à gauche se lèvent tout à coup, le banc entraîné par le poids de M. Gambille fait la bascule, et M. Gambille tombe par terre.*

LE PERE LANGEVIN, *à M. Gambille.*

Vous les entendez, mon voisin....

M. GAMBILLE *se relevant et faisant la grimace.*

Oui, oui, ils m'attendrissent.

LE PERE LANGEVIN.

Mes enfans, c'est à mon tour maintenant à faire ce que je dois.... Cadet, et toi aussi, Jean-Claude.... venez avec moi.

CADET ET JEAN-CLAUDE.

Papa...

LE PERE LANGEVIN.

Venez donc tous les deux.

(*Il les emmène dans la maison.*)

M. GAMBILLE, MADEMOISELLE GAMBILLE, tous les enfans entre eux (*à demi-voix :*).

AIR : Ah c' cadet-là queu pif' qu'il a?...

Sans rien dire, comme il s'en va!
Mais que va-t-il donc faire?
Ah! je voudrais savoir déjà
D'où vient tout ce mystère.

(*Langevin revient avec Cadet et Jean-Claude. Ces deux derniers portent un vieux coffre en fer.*)

LE PERE LANGEVIN.

Sur la table posez ça.

JEAN-CLAUDE.

Dieu! qu'c'est lourd, mon papa!

M. GAMBILLE, *à part.*

La drôle d'aventure!

TOUS LES ENFANS.

Ah! le vilain coffre noir!
Mon Dieu! que j'voudrais voir
A travers la serrure!

LE PÈRE LANGEVIN, *ouvrant le coffre avec une clef qu'il a dans sa poche.*

Patience, vous n'attendrez plus,
R'gardez au fond du coffre.

TOUS LES ENFANS.

Est il possibl'?.. des sacs d'écus!...

M. GAMBILLE, *à part.*

A ma sœur il les offre.

ENSEMBLE.

TOUS LES ENFANS.

Mais de tout l'argent que voilà
Dites, qu'allez-vous faire?
Queu bonheur! vous s'rez avec ça
A l'abri d' la misère.

MONSIEUR ET MADEMOISELLE GAMBILLE.

Il a du bon, le vieux papa,
Et peut encore plaire.
Bientôt je tiendrai tout cela;
Pour nous la bonne affaire!
Quelle affaire!

M. GAMBILLE, *regardant avec avidité.*

J'étais sûr que le père Langevin avait fait des économies.

LE PÈRE LANGEVIN.

Mes enfans, il y a là-dedans six mille francs.

TOUS.

Six mille!...

JEAN-CLAUDE.

Eh ben! v'là d' quoi faire rebâtir vôtr' maison.

LE PÈRE LANGEVIN.

Non; ceci ne m'appartient pas.

M. GAMBILLE.

Comment? ..

LE PÈRE LANGEVIN.

AIR : de Garrick.

C' n'est qu'un dépôt, à mes fils il revient;
Mes espéranc's enfin sont accomplies:
Oui, mes enfans, c'est à vous qu'appartient
L' fruit d' mon travail et d' mes économies.
J' mettais d' côté pour vous depuis long-temps,
De jour en jour, le produit d' mon ouvrage;
J' rends grace au ciel qui prolongea mes ans.:
Par là, du moins, il m'a laissé le temps
D' vous en amasser davantage.

M. GAMBILLE.

Eh bien! mais le fruit de votre travail... donc c'est à vous.

LE PÈRE LANGEVIN.

Non, en me remariant, je n' veux pas leur faire le moindre tort... Monsieur l' notaire, écrivez mes intentions... j' donne...

JEAN-CLAUDE.

Gardez votr' argent, papa, nous n'en voulons point.

GERMAINE.

Sûrement... est-ce que j'avons besoin d' ça?... Est-ce que je n' travaillons pas tous?

LE PÈRE LANGEVIN, *au notaire.*

Ecrivez mes intentions.... J' donne à ma p'tite fille Jacqueline que v'là... mille francs de dot... et j' la marie avec Petit-Jacques.

PETIT-JACQUES, *se levant.*

Présent...

JACQUELINE, *accourant l'embrasser.*

Ah! bon papa!

LE PÈRE LANGEVIN.

Ma fille... l'an prochain, à ma fête... j'espère que pour mon bouquet, tu me donneras un joli marmot, dont je serai l' parrain.

JACQUELINE.

Oh oui! j' vous l' promets.

PETIT-JACQUES.

Comptez là-dessus. Je réponds pour elle...

LE PÈRE LANGEVIN, *au notaire.*

Ecrivez... le reste de cette somme sera immédiatement et également partagé entre mes fils, Georges, Cadet et Jean-Claude....

TOUS SES FILS.

Mais, papa...

LE PÈRE LANGEVIN.

Silence!

JEAN-CLAUDE.

Faut plus rien dire, ça l' contrarierait.

(*Gambille et sa sœur pendant cette scène font des contorsions de dépit.*)

LE PÈRE LANGEVIN, *se levant, tous font de même.*

A présent, M. Gambille, me v'là prêt à épouser votr' sœur. (*On emporte la table dans le fond.*)

MADEMOISELLE GAMBILLE.

J'étouffe... M. Gambille, vous n'avez jamais eu le sens commun.

(*Elle rentre chez elle précipitamment et avec dépit.*)

JEAN-CLAUDE.

Eh bien!... elle n' veut plus de vous?...

PETIT-JACQUES.

Et moi, à présent que j'épouse ma chèr' Jacqueline, je n' suis plus votr' jardinier; cherchez-en un autre.

M. GAMBILLE, *furieux.*

Oh sot!... double sot! être joué, et par qui!

LE PERE LANGEVIN, *gaîment.*

Sns rancune, voisin... A quand la noce?

M. GAMBILLE.

Vous venez de faire la plus grande folie...

LE PERE LANGEVIN.

Dites un trait de sagesse.

AIR : Vaudeville de Turenne.

J' crois qu'il est temps d' mettre ordre à ses affaires,
Et j'exécut' moi-même mon testament;
Quand je n' s'rai plus on n' se disput'ra guère,
J' donn' tout c' que j'ai de mon vivant,
Ben des gens rich's devraient en faire autant.
Les héritiers, contens de leur partage,
Des pauvr's parens n' guett'raient plus le trépas,
Et la chiçan' ne mang'rait pas
La moitié de leur héritage.

M. GAMBILLE, *embarrassé.*

Mon voisin, il se fait tard; je vais me coucher... votr' serviteur, de tout mon cœur... (*Il s'en va confus.*)

PETIT-JACQUES.

Il a tout d' même fait un bon souper... c'est que je l' regardais, moi, il mangeait comme un ogre... C'est égal, il ne digérera pas celui-là.

TOINON.

Mon père, à présent gardez votre coffre.

JEAN-CLAUDE.

Sûrement... car j' vois bien que c'était une frime pour...

LE PERE LANGEVIN.

Non, non... je n' change rien à mes résolutions.

JEAN-CLAUDE.

Mais si vous donnez tout d' votr' vivant qu'est c' qui vous restera?

LE PERE LANGEVIN.

Ce qui me restera?.... mes enfans!

TABLEAU.

Toute la famille entoure le vieillard par degrés d'âge et de taille, et tous s'écrient avec transport :

Vive! vive notr' bon papa!

VAUDEVILLE.

AIR : Les gueux, les gueux sont les gens heureux.

TOUT LE MONDE EN CHŒUR.

Les vieux (*bis.*)
N' sont pas tous heureux,
N' nous moquons pas d'eux ;
Nous d'viendrons vieux.

PETIT-JACQUES.

Amis, fêtons sur la terre
Ceux qui sont près du départ ;
Jeun's gens, songez à votr' père,
Quand vous voyez un vieillard...
Les vieux (*bis.*)
N' sont pas tous heureux ;
N' nous moquons pas d'eux, (*bis en chœur.*)
Nous d'viendrons vieux.

LE PÈRE LANGEVIN.

Quand des vieillards contrecarrent
Leurs pauvr's enfans devant moi,
Aux jeun's gens quand ils s' comparent,
J' leur dis : soyons de bonn' foi...
Les vieux (*bis.*)
Ne valaient pas mieux,
Ils f'saient tout comme eux,
Avant d'êtr' vieux.

JEAN-CLAUDE.

L' raisin vert n'a rien d' suave,
Et le fruit mûr est divin !
Aussi j' répète à la cave,
Quand je vais chercher du vin :
Le vieux (*bis.*)
C'est c' qu'y a de mieux,
Pour moi, je ne veux
Boir' que du vieux.

COCO, OU LOLOTTE.

J' n'aim' pas que dans les familles
On se moque des barbons :
Aux p'tits garçons, aux p'tit's filles
Qu'est-c' qui donne des bonbons?...
Les vieux; (*bis.*)
Pour êtr' généreux
Vraiment je n' vois qu'eux ;
Vive les vieux!

JACQUELINE, *au public.*

Au théâtre, comme à la ville,
Faut du neuf en tout's saisons :
Nous vous donn'rons, au Vaudeville,
L' moins souvent que nous pourrons,
Du vieux.... (*bis.*)
Mais, comblant nos vœux,
Sout'nez de votr' mieux
Notr' pauvre vieux.

TOUS.

Jeunes et vieux,
Comblez tous nos vœux,
Sout'nez de votr' mieux
Notr' pauvre vieux.

FIN.

On trouve chez le même libraire toutes pièces de théâtre tant anciennes que nouvelles, et entre autres, celles ci-dessous dont il est éditeur.

Le Roman par lettres, vaud. en 1 acte, par MM. Decourcy, Gustave et Rougemont.
Le petit Bossu, vaud. en 1 acte par MM. Brazier et Dumersan.
Les Entrepreneurs, vaud. en 1 acte par MM. Brazier, Dumersan et Gabriel.
Le marchand de Parapluies, vaud. en 1 acte par MM. Désaugiers, Lafontaine et Emile Vanderburck.
Alice ou les six Promesses, par Dupeuty, Devilleneuve et Saint-Hilaire.
L'Auteur et l'Avocat, com. en 3 actes et en vers, par M. P. Duport.
Le Mari et l'Amant, com. en 1 acte en prose, par M. Vial.
La Jeune Femme colère, com. en 1 acte, par M. Etienne.
Bruïs et Palaprat, com. en 3 actes en vers, par le même.
Le Ci-devant Jeune Homme, com. en 1 acte, par MM. Merle et Brazier.
Louis IX, tragédie en 5 actes par M. Ancelot.
Le Solitaire, op. com. en 3 actes par M. Planard.
Valentine de Milan, op. com., par M. Bouilly.
Gulistan, op. com. en 3 actes, par MM. Etienne et Lachabeaussière.
La Somnambule, vaud. en 2 actes, par M. Scribe et G. Delavigne.
Les deux Pères, vaud. en 2 actes, par E. Dupaty.
Matin et Soir, vaud en deux actes, par M. Théaulon, Dartois, Chazet et Lamarlière.
Le Mariage à la Hussarde, vaud. en 1 acte, par MM. Théaulon, Dartois et Lafontaine.
Partie et Revanche, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe, Francis et Brazier.
Les deux Précepteurs, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et Moreau.
La Carte à Payer, vaud. en 1 acte, par MM. Merle, Brazier et Carmouche.
Les Chevilles de Maître-Adam, vaud. en 1 acte, par MM. Francis et Moreau.
Les Anglaises pour Rire, vaud. en 1 acte, par MM. Sevrin et Dumersan.
Les Moissonneurs de la Beauce, vaud. en un acte, par MM. Francis, Brazier et Dumersan.
L'Ours et le Pacha, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et Xavier.
Le Précepteur dans l'Embarras, vaud. en 1 acte par M. Mélesville.
La Dame des belles Cousines, vaud. en 1 acte, par MM. Dartois et Brisset.

La Chercheuse d'Esprit, vaud. en 1 acte, par MM. Dumersan et Lafontaine.

La Pêche de Vulcain, vaud. en un acte, par MM. Rochefort et Lassagne.

La dame Voilée, com. en trois actes, par MM. Constant, Théodore N*** et Armand.

Aline, reine de Golconde, op. com., en trois actes, par MM. Vial et Favières.

Félicie, ou la jeune Fille romanesque, op. com. en trois actes, par M. E. Dupaty.

Un jour à Paris, ou la Leçon singulière, op. com. en trois act., par M. Etienne.

Nadir et Sélim, ou les deux Artistes, op. com. en trois actes, par MM. Justin Gensoul et Naudet.

L'Auberge de Bagnières, op. com. en trois actes, par M. Jalabert.

Les Sœurs jumelles, op. com. en un acte, par M. Planard.

Le Séjour militaire, op. com. en un acte, par M. Bouilly.

Picaros et Diégo, op. com. en un acte, par M. E. Dupaty.

Gaspard l'Avisé, vaud. en un acte, par MM. Barré, Radet et Desfontaines.

Julien, ou Vingt-cinq ans d'entr'acte, vaud. en deux actes, par MM. A. Dartois et Xavier.

Lia, ou une Nuit d'absence, vaud. en deux actes, par MM. Et. Arago et Desvergés.

L'Ile des Noirs, vaud. en un acte, par MM. A. Dartois et Xavier.

Le Jour des Noces, vaud. en un acte, par MM. Duvert et Nicole.

La Visite en prison, vaud. en deux actes, par MM. Duvert et Nicole.

Sophie, ou la Malade qui se porte bien, vaud. en trois actes, Par M. E. Dupaty.

Trilby, ou la Batelière d'Argail, vaud. en un acte, par MM. Decourcy, Dumersan et Rousseau.

La suite du Folliculaire, vaud. en un acte, par MM. F. Langlé, Dartois, Théaulon et Ramond de la Croisette.

La pauvre Fille, vaud en un acte, par MM. Dieulafoy et Ach. Dartois.

Le Duel par procuration, vaud. en un acte, par MM. Decourcy et Rousseau.

Guillaume, Gautier et Garguille, vaud. en un acte, par MM. Francis, Dartois et Gabriel.

Le Gascon à trois visages, vaud. en un acte, par MM. Gabriel et Honoré.

Monsieur Vautour, vaud en un acte, par MM. Désaugiers, Tournay et G. Duval.

L'Ennui, vaud. en un acte, par MM. Scribe et Dupin.

Le Déjeûner d'Employés, vaud. en un acte, par MM. Gabriel et ***

Le Spléen, vaud. en un acte, par MM. Delestre-Poirson et Scribe.
Thibaut, comte de Champagne, vaud. en un acte, par MM. Scribe et G. Delavigne.
Le Mariage extravagant, vaud. en un acte, par MM. Désaugiers et Valory.
La première Représentation, ou la Fantasque et le Méfiant, com. en un acte, par M. O. Leroy.
La Fille mal gardée, vaud. en un acte, par MM. Francis, Brasier et Dumersan.
Les trois Étages, vaud. en un acte, par M. Désaugiers.
Le Départ pour Saint-Malo, vaud. en un acte, par M. Désaugiers.
Le Mariage de Dumolet, vaud. en un acte, par MM. Désaugiers et Gentil.
La jeunesse d'un grand Peintre, vaud. en un acte, par MM. Lafontaine et J. Vernet.
Isabelle et Gertrude, vaud. en un acte, par MM. Carmouche, Decourcy et Vanderbruck.
Les Joueurs, vaud. en un acte, par MM. Francis, Moreau et Lafortelle.
L'Avare en goguettes, vaud. en un acte, par MM. Scribe et G. Delavigne.
L'Auberge du grand Frédéric, vaud. en un acte, par MM. Lafontaine et Théaulon.
Le Combat des Montagnes, vaud. en un acte, par MM. Scribe et Dupin.
Le Café des Variétés, vaud. en un acte, par les mêmes.
Les Cris de Paris, vaud. en un acte, par MM. Francis, Simonnin et Dartois.
L'Enfant de Paris, vaud. en un acte, par MM. Francis, Dartois et Gabriel.
Le Précepteur dans l'embarras, vaud. en un acte, par MM. Imbert et Varner.

Allard, Marie François Denis Thérèse
Baron d'

LE QUINZE

OU

LES DÉMÉNAGEMENS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. FRANCIS, DE COURCY ET LANGLÉ,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE, LE 14 AOUT 1824.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS,

CHEZ POLLET, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,

Rue du Temple, N. 36, vis-à-vis celle Chapon.

1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PLUMARD, propriétaire . . .	M. DORMEUIL.
FOURNIER, rentier, locataire de Plumard.	M. BERNARD-LÉON (jeune.)
ERNEST, autre locataire, jeune homme	M. PERRIN.
AUBRY, marchand retiré . . .	M. LEGRAND.
Mme AUBRY, sa femme, sous le nom de Mme Saint-Ange . . .	Mlle ROSALIE.
Mme GEORGET, portière de M. Plumard.	Mme GRANVILLE.
Georget, son fils, personnage muet.	
Peintres, Colleurs de papiers.	
Porteurs.	
Un Commissionnaire.	

La scène est à Paris.

Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de l'Editeur seront poursuivis comme contrefacteurs.

Vû au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence, en date de ce jour.

Paris, *le* 20 *Août* 1824.

Par ordre de Son Excellence,
Le chef-adjoint, COUPART.

IMPRIMERIE DE BOCQUET,
Rue du Faubourg Montmartre, n. 4.

LE QUINZE

OU LES DÉMÉNAGEMENS,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente une place publique : à droite, une jolie maison à porte cochère et à plusieurs étages ; au-dessus de l'entrée est suspendu un écriteau, sur lequel on lit : Grand et bel appartement au premier, avec écurie et remise, à louer présentement, s'adresser. . . — *A gauche, une maison de simple apparence, avec porte batarde et une allée ; plusieurs enseignes et écriteaux sur les murs. Il fait petit jour.*

SCÈNE PREMIÈRE.

ERNEST, *seul, frappant à la porte cochère de la maison de Plumard.*

Allons, me voilà encore une fois à la porte... c'est singulier, j'ai tous les jours l'intention de me coucher de bonne heure, et, je ne sais pas comment ça se fait, je ne rentre jamais que le lendemain. (*il frappe encore*) tout le quartier dort... à qui m'adresser... (*il regarde de tous côtés*) ah ! voilà enfin un voisin qui ouvre sa croisée... eh ! c'est monsieur Dégagé, mon maître d'armes... qu'est-ce qu'il fait donc là ?.. (*on voit tomber plusieurs paquets d'une fenetre à une maison voisine*) dieu me pardonne, je crois qu'il déménage par la fenêtre... tiens, au fait, il m'y fait penser.. c'est aujourd'hui le 15... (*on voit tom-*

ber un matelas et une paire de fleurets) un matelas et une paire de fleurets! c'est bien ça... tout son mobilier... par exemple, je suis sûr que celui-là n'a pas prévenu trois mois d'avance.

AIR : *Comme il m'aimait.*

Déménagez, (*bis.*)
Je m'en vais vous prêter main forte,
Déménagez, (*bis.*)
Ne craignez pas les préjugés ;
J'en connais beaucoup de la sorte,
Qui mettent la clé sous la porte,
Déménagez. (*4 fois.*)

Déménagez, (*bis.*)
Grands locataires qu'on menace,
Déménagez, (*bis.*)
Pour être sûrs d'être logés :
Bien des gens guettent votre place,
Une heure avant qu'on ne vous chasse,
Déménagez. (*4 fois.*)

(*Deux individus ramassent les paquets, le matelas et les fleurets ; le maître d'armes sort mystérieusement de l'allée, et les suit, en faisant signe à Ernest de ne rien dire.*)

Soyez tranquille, je vois la feinte, et je suis à la parade.... motus, je ne ferai pas de bruit.

(*Il frappe à coups redoublés.*)

SCÈNE II.

ERNEST, Mme GEORGET.

(*Le jour paraît.*)

Mme GEORGET, *dans la maison.*

Eh! ben.. eh! ben... quoiqu'y a donc? (*elle ouvre la porte et paraît*) ah! c'est vous, monsieur Ernest!.. vous êtes matinal..

ERNEST.

Je ne vous ferai pas le même reproche... ah ! çà, madame Georget, votre fils est-il en mesure pour le déménagement de madame Saint-Ange ? vous savez que c'est aujourd'hui qu'elle quitte la maison vis-à-vis, pour entrer dans la nôtre.

Mme GEORGET.

Hélas, oui ! pour prendre l'appartement de monsieur Fournier... dites donc, il est revenu d'hier soir, ce pauvre cher homme.

ERNEST.

Eh ! bien, vous lui avez remis son congé ?

Mme GEORGET.

Mon dieu, non... Ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'il ne sait rien encore, ce pauvre monsieur Fournier... Il fera faute à bien du monde... Et à moi surtout !...

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

De grand matin, tous les jours je l'éveille,
Pendant qu'il s' ras' j'apprêt' son déjeûner ;
J' lui monte après les journaux de la veille,
J' fais son ménage, il va se promener ;
Sur le budjet avec lui je raisonne,
Quand il fait froid je bassine son lit,
Et tous les soirs à dix heur's je lui donne
Son lait de poule et son bonnet de nuit.

ERNEST.

Que voulez-vous ?... Il doit être préparé à ce qui lui arrive... Il y a assez long-temps que monsieur Plumard l'en menaçait.

Mme GEORGET.

C'est pas l'ancien propriétaire qu'eut fait ça... Mais, celui-ci !... Il est si dur pour le pauvre monde... D'ailleurs, vous me direz : un homme qui garde le sou pour livre, qui prend le dernier à dieu, et qui retient jusqu'à la bûche, est capable de tout.

ERNEST.

Je ne vois cependant pas que vous ayez tant à vous plaindre... Madame Saint-Ange vaut bien monsieur Fournier.

Mme GEORGET, *avec volubilité.*

Je n'entends pas dire du mal de madame Saint-Ange... bien du contraire... C'est une petite femme très-intéressante, qui a éprouvé des malheurs!... Je sais qu'elle a vécu en partie jusqu'à présent d'une pension modique, que lui faisait un grand parent qui vient d'être fait mourir par un méchant médecin de campagne... C'est pourquoi elle prend le petit appartement de garçon de monsieur Fournier, par économie; et ça fait encore son éloge... Vous lui faites la cour... Mais je vous le dis d'amitié... Je crois que vous perdez votre temps.

ERNEST.

Et moi, je vous dis qu'avant huit jours, mon aimable veuve sera madame Ernest.

Mme GEORGET, *à part.*

S'il savait que cette veuve-là a encore son mari.

ERNEST.

J'ai écrit à mon oncle d'Auxerre, pour avoir son consentement... C'est un brave homme, dont on fait ce qu'on veut... Il n'a peut-être montré du caractère qu'une fois dans sa vie... C'était pour se séparer de sa femme.

(*Des peintres et des colleurs portant des couleurs et des rouleaux, vont pour entrer dans la maison.*

Mme GEORGET.

Où allez-vous donc, vous autres ?... Ah! c'est les peintres et les colleurs, qui viennent pour l'appartement du premier.

ERNEST.

Déjà huit heures! il faudrait voir un peu si monsieur Fournier est disponible.

Mme GEORGET.

Dieu ! quel réveil pour ce pauvre cher homme !... (*On entend Fournier qui chante dans la maison.*) Mais tenez, le voilà qui descend en chantant sa petite chanson, comme à son ordinaire... Il ne se doute de rien... Vrai, il me fait peine à voir.

SCÈNE III.

ERNEST, FOURNIER, *une boîte à lait à la main. Il sort de la maison en fredonnant.*

FOURNIER.

« Un bon bourgeois dans sa maison,
» Le dos au feu, le ventre à table. »

(*Apercevant Ernest.*) Ah ! je ne me trompe pas... C'est mon jeune voisin, monsieur Ernest. Je venais à l'instant de me présenter chez vous, pour vous faire la petite visite du retour, ainsi qu'à tous les habitans de la maison.

ERNEST.

Vous êtes si bon, si prévenant !

FOURNIER.

Ah ! dame !.. Je suis un locataire de la vieille roche... Un classique... Je fus toujours également poli avec le premier, comme avec la mansarde, et personne n'a jamais imploré en vain à ma porte, et la carafe d'eau clarifiée, et les trois charbons allumés sur la pelle à feu, et la lumière du rat-de-cave... En un mot, tout ce qui concerne les traditions locatives...

ERNEST.

Je le sais, monsieur Fournier... Tout le monde vous aime, et l'idée de perdre un si bon voisin...

FOURNIER, *l'interrompant.*

Comment, vous nous quittez ! Prenez-y garde... Mon père qui a été, long-temps avant moi, le doyen des loca-

taires inamovibles, disait souvent: « deux déménagemens » équivalent à un incendie ».

ERNEST, *à part.*

Je ne sais plus comment lui annoncer...

FOURNIER, *d'un ton solennel.*

C'est le 15 janvier 1791, que je pendis la crémaillère dans cette maison. Elle était neuve alors; le bouquet des maçons flottait encore sur le haut du toit. J'eus l'honneur d'en être le premier locataire; j'eus le premier l'honneur d'en essuyer les plâtres... (*Se frottant le bras*). Et je m'en souviendrai long-temps. (*Ici, l'on voit passer dans le fond des porteurs avec des brancards, et des crochets*). Mais, voilà déjà les déménagemens qui s'organisent... Que de peine! Quel mouvement dans la ville!

AIR : *de la Pénélope de la Cité.* (de M. Ch. Plantade.)

Ah! que je vous plains,
Pauvres humains,
Fous de tout âge,
Qui de logement
Ainsi changez à tout moment!
Pourquoi chercher mieux,
Jeunes ou vieux,
Dans chaque étage,
Amis, tenons bien,
Le mieux est l'ennemi du bien.
Celui qui ne veut,
Ou qui ne peut
Rester en place,
Perd en voyageant
Son tems, ses pas et son argent;
Lorsque, plus adroit,
Dans l'endroit
Où le sort le place,
L'autre, doucement
Attend la fortune en dormant.
Ce gros financier
Loge au premier;
Mais une chance
Restreint son loyer,
La baisse l'envoie au grenier;
Il monte... à l'instant,

Comme ici-bas tout se compense,
Un petit descend,
Et l'on se rencontre en passant.
Qui s'offre à nos yeux ?
C'est un héritier sans reproche,
De ses chers aïeux ;
Emportant les traits précieux ;
Il monte en sapin
Avec sa tante dans sa poche,
Un oncle à la main,
Et sous le bras un grand cousin.
Sans chars,
Ni brancards,
Sans ébéniste,
Cet artiste,
De son pied léger,
Le voyez-vous déménager :
Portant son avoir,
Ses sonates,
Ses dieux pénates,
Et son habit noir
Dans les quatre coins d'un mouchoir.
Allez, dérangez
Thermomètres
Et baromètres,
Et trop tard songez
A vos meubles endommagés.
Changez,
Délogez,
Qu'on vous porte
De porte en porte,
J'aimerais autant
Vivre comme le juif-errant !
Comme il est jugé
Que sur terre
Tout locataire,
Bien ou mal logé,
Tôt ou tard reçoit son congé,
Dans mon coin, gaîment,
De pied ferme,
De terme en terme,
J'attends le moment
Du dernier déménagement !

ERNEST, *cherchant à lui expliquer.*

Mais pendant le voyage que vous venez de faire...

FOURNIER.

C'est le premier que je me sois permis depuis mon installation... j'étais allé faire les foins, chez un de mes meilleurs amis, un vieux camarade... J'y suis resté pendant la moisson, les vendanges, et il voulait me garder jusqu'à la Toussaint; mais je lui ai dit: « Non, non, » non; à ton tour, viens me voir à Paris.... il y a consenti, et je l'attends. Car, voyez-vous, je n'y tenais plus là-bas, il n'y a pas de petit chez soi; surtout pour moi, qui suis bête d'habitude... j'avais la maladie du pays !.. mais vous! quel motif vous force à quitter la maison de M. Plumard?

ERNEST.

C'est vous qui la quittez.

FOURNIER, *avec confiance et bonhomie.*

Moi!

ERNEST.

Mais, sans doute.

FOURNIER.

Moi, quitter cette maison! qui a pu vous faire un pareil conte? Moi! songer à m'en aller, lorsque je viens de faire encore des embellissemens, des petites tablettes dans une encoignure, et une caisse verte pour mes pois de senteur et mes capucines.

ERNEST.

Comme il vous plaira; mais il n'en est pas moins certain que vous avez congé.

FOURNIER.

Congé!

Air *de Turenne.*

Y pensez-vous? se peut-il qu'on me chasse!
Je ferais valoir tous mes droits;
Qui songerait à se mettre à ma place,
Moi qui suis logé sous les toits?
Si, dans les grandeurs de la vie,
Au plus haut poste on peut être enlevé,
Dans son logis plus on est élevé,
Et moins on redoute l'envie.

SCÈNE IV.

ERNEST, PLUMARD, FOURNIER, *immobile et les bras croisés.*

PLUMARD, *à Mad. Georget qui travaille devant la porte.*

Aussitôt que monsieur Ernest sera rentré, vous me préviendrez... (*apercevant Ernest.*) Ah! justement, le voici; mon cher locataire, j'ai bien l'honneur.. je viens de chez vous, je vous portais votre quittance du terme échu ce matin.

ERNEST.

C'est trop de complaisance.... c'est, dites-vous ?..

PLUMARD.

Vous le savez bien... deux cent cinquante francs.

ERNEST.

Mais la quittance est de trois cents.

PLUMARD.

Eh! bien ... et le sol pour livre, les portes et fenêtres, la pompe, l'éclairage, l'entretien des cheminées...

ERNEST.

AIR : *Vaud. de Vadé à la Grenouillère.*

A ces dépenses d'agrément
Impossible que l'on résiste,
Et j'approuve le supplément
Pour l'éclairage et le fumiste.
L'escalier coûte peu de frais,
Pas même une lampe allumée;
Mais si l'huile manque aux quinquets,
Du moins dans nos chambres, jamais,
Nous n'avons manqué de fumée. *Il sort.*

SCÈNE V.

FOURNIER, PLUMARD, Mme GEORGET, *assise devant la porte et travaillant.*

PLUMARD, *faisant sonner son argent, et apercevant Fournier.*

Eh ! le voilà, cet estimable ami, bonjour, mon cher Fournier, bonjour... votre voyage vous a fait du

bien; votre figure est rayonnante de joie et de santé. (*Fournier fait la moue.*) Eh ! bien , vous ne répondez pas? que faites-vous là?

FOURNIER, *immobile.*

Vous voyez, je fais antichambre, j'attends un moment d'audience...

PLUMARD.

A vos ordres, mon cher ami.

FOURNIER.

Dois-je croire ce que l'on vient de me dire?

PLUMARD.

Ah! vous savez... c'est une dure nécessité.

FOURNIER.

On me renvoye. Mais j'ai un bail?

PLUMARD.

Il est expiré; et je vous ai encore, par pure politesse, et sans y être tenu, fait signifier congé par mon huissier.

FOURNIER.

Je n'ai rien reçu.

PLUMARD, *à madame Georget.*

Comment, madame Georget, vous n'avez pas envoyé à M. Fournier...

Mme GEORGET, *se levant.*

Vous n'en ignorez point, monsieur, puisque nous ne savions pas son adresse, et que nous l'attendions de jour en jour.

PLUMARD.

Mais hier soir?

Mme GEORGET.

J'ai craint de lui faire passer une mauvaise nuit.

PLUMARD.

Vous voyez, mon cher, qu'il n'y a pas de ma faute, j'y ai mis tous les égards, tous les procédés... je suis parfaitement en règle, et si vous ne vous en rapportez pas à moi, (*tirant un livre de sa poche.*) Voilà le guide des locataires et des propriétaires.... voyez l'article...

FOURNIER.

C'est bon, c'est bon.... je vous remercie de vos attentions délicates.

AIR : *de Partie carrée.*

Très poliment c'est me mettre à la porte.

PLUMARD.

C'est votre faute, et je vous le disais;
Vous payez peu, notre taxe est très-forte,
Mâçons, couvreurs, on a tant de faux frais.
Croyez-moi bien, je n'en suis pas le maître,
Mais malgré tout, je reste votre ami,
Soyez le mien, et veuillez me remettre
Les clefs avant midi.

FOURNIER.

Avant midi!... c'est-à-dire que me voilà dans la rue, sans logement, sans abri; ou qu'il me faut déménager au pied levé... comme une marchande de modes!.. et cela, après avoir voyagé pour votre commodité, de bâtiment en bâtiment, d'étage en étage; enfin, après trente années consécutives de séjour, il devrait y avoir prescription!

PLUMARD.

Allons, ne vous désolez pas, il y a assez d'autres logemens.

AIR : *Vaud. de Catinat à Saint-Gratien.*

Aujourd'hui l'on bâtit partout,
Fontaines, marchés et théâtres,
Des maisons dans le dernier goût. . .

FOURNIER.

Je suis las d'essuyer les plâtres!
Grâce à ces murs, je suis perclus,
Laissez là tous vos beaux sophismes;
C'en est assez, car je n'ai plus
De place pour les rhumatismes.

PLUMARD.

Eh! bien, cherchez dans la cité, le pays latin, ce n'est pas neuf.

FOURNIER.

Je n'ai pas besoin de vous! j'en trouverai... et qu'elle est donc la personne privilégiée qui me prend mon appartement?

PLUMARD.

Madame Saint-Ange, qui demeure vis à-vis, tâchez de vous arranger avec elle.... bien fâché, mon cher Fournier. Que n'avez-vous donné les cent francs d'augmention que je vous demandais.

FOURNIER.

Je cours trouver cette dame, mais votre conduite envers moi n'en est pas moins une tache pour la grande et la petite propriété.

AIR : *Voyage, voyage* (d'Azémia.)

Bien, monsieur le propriétaire,
Tendez les bras à des intrus ;
Renvoyez le vieux locataire
Pour quelques malheureux écus.
Mais soyez sur vos gardes.
De la cave aux mansardes,
Pas un clou ne tiendra,
Tout tombera !
Jamais de portier dans la loge,
Toute la nuit l'on rentrera,
On vous décrira,
On vous trompera,
On vous volera,
Puis on s'en ira,
Déjà (*bis:*)
Je vois tout ça

Trop heureux, s'ils ne finissent pas par mettre le feu à la maison... (*avec volubilité*), et vous regretterez le paisible habitant auprès duquel vous dormiez tranquille, sans avoir même besoin d'une plaque d'assurance !..

PLUMARD.

De grâce... Calmez-vous...

FOURNIER, *avec force.*

Non gardez la votre baraque !...

Fin de l'air.

Y loge (*bis.*)
Désormais qui voudra ! (*ter.*)
(Il entre dans la maison de Mad. Aubry.)

SCÈNE VI.

PLUMARD, Mme GEORGET.

PLUMARD.

Décidément, le chagrin lui a troublé la cervelle. Madame Georget, je vais passer chez mon notaire, pour signer le bail de madame Saint-Ange ; veillez bien à ce que rien ne sorte de chez le père Fournier, avant que je me sois assuré que tout est conforme à l'état des lieux.

Mme GEORGET.

Mais, cependant...

PLUMARD.

Pas de raisons !... C'est comme votre porte qui n'est pas balayée ; vous me ferez mettre à l'amende.

Mme GEORGET, *balayant.*

Mais, monsieur, on y est.

PLUMARD.

Et cet écriteau, pourquoi n'est-il pas encore ôté ?.... l'appartement est loué.

Mme GEORGET.

Monsieur, je ne savais pas.

PLUMARD.

Il faut savoir !.. ma maison n'est pas tenue, Votre fils n'est jamais là... la porte n'est pas gardée... Je me fâcherai à la fin... Quelle engeance, que ces portiers !...

AIR : *Je regardais Madelinette.*

Sur le dos du propriétaire
Ils mettent le mal qu'ils ont fait
Et font chasser le locataire,
Dont la figure leur déplait.

Attend-t-on une jeune femme,
Est-on sans argent pour payer?
Ils renverront la belle dame,
Et feront monter un huissier.
Enfin leur audace est si forte,
Qu'on voudrait, dans Paris entier,
Voir toutes les maisons sans porte,
Ou bien les portes sans portier!

Il sort.

SCÈNE VII.

FOURNIER, Mme AUBRY, *sortant de la maison*, Mme GEORGET.

FOURNIER.

Ainsi, madame, vous ne voulez pas m'accorder une huitaine?

Mme AUBRY.

Je vous le répète, le nouveau locataire arrive ce matin de la campagne; son tapissier me presse.

FOURNIER.

Si je pouvais voir ce monsieur?

Mme AUBRY.

Je ne le connais pas moi-même; en vérité, monsieur, je suis désolée... (*A madame Georget.*) Madame Georget, je vais retrouver monsieur Plumard, chez son notaire; voici les clefs de mon appartement.

Mme GEORGET, *à mi-voix.*

Allez, ma petite dame, vous serez bien chez nous; nous ne sommes pas gens à vous compromettre... d'abord, ce n'est pas moi qui irai dire que vous n'êtes pas veuve; que votre mari s'appelle Aubry, et que le nom de madame Saint-Ange est un nom postiche... pauvre petite femme!... Je sais bien que les torts ne sont pas de votre côté; on vous a négligée, abandonnée... et il est sûr et certain que si, aujourd'hui pour demain, vous

pouviez rentrer avec votre époux, vous ne vous le feriez pas dire deux fois.

FOURNIER, *revenant à la charge.*

Madame... Seulement deux ou trois jours!...

Mme AUBRY.

C'est à regret, monsieur, que je vous refuse. (*A madame Georget*). Recommandez bien mes meubles à Georget.

Mme GEORGET.

Soyez tranquille... Mon fils est soigneux.

FOURNIER, *d'un ton suppliant.*

Vous m'accorderez au moins les vingt-quatre heures de grâce?

Mme AUBRY.

Air *de Nicaise.*

Que voulez-vous que je réponde?
Mon successeur paraît pressé;
Et c'est ainsi que dans le monde
L'un par l'autre on est remplacé.

Elle sort.

FOURNIER.

Suite de l'air.

Il faut avoir trouvé
Une demeure
Avant une heure,
Ou, comme un réprouvé,
Aller coucher sur le pavé.
Le nez au vent dans chaque rue,
Parcourons d'un œil scrutateur
Ces longs écritaux dont la vue
Me faisait reculer d'horreur! (*Il va pour sortir*)

SCÈNE VIII.

FOURNIER, AUBRY, *une valise sous le bras, et un parapluie à la main.*

FOURNIER, *l'apercevant.*

Allons... Aubry, maintenant... il ne manquait plus que cela.

AUBRY.

Ah ! me voilà... Tu venais au-devant de moi, je le parie... Je t'ai dit, le quinze, à dix heures... (*Tirant sa montre.*) Tiens, vois-tu ?

FOURNIER.

Quoi !... Il est six heures du matin à ta montre.

AUBRY.

Elle se sera arrêtée !.. Une montre de madame Aubry, pourtant... Dans le temps, c'était elle qui la réglait !...

Air *de Blangini.*

Comme j'allais !
Grâce aux soins de madame,
Au tendre amour alors j'obéissais ;
Au bal, au bois, et jusqu'au mélodrame,
Suivant partout mon adorable femme...
Comme j'allais ! (*bis*)

FOURNIER.

Tu arrives bien, va !... La marmite est renversée.. Je déménage... pendant mon séjour chez toi, on m'a donné congé.

AUBRY.

Là ! justement, quand j'ai fait louer un appartement dans ce quartier, pour me fixer auprès de mon meilleur ami.. Mais tout cela n'est qu'une bien petite contrariété, auprès de celles que j'ai éprouvées depuis que je suis marié. Tu le sais, mon cher Fournier.

FOURNIER.

Allons, ne vas-tu pas me recommencer le récit de tes infortunes conjugales ?

AUBRY.

Peux-tu comparer tes tribulations aux miennes... tu es garçon.. et moi, je ne sais pas ce que je suis.. J'ai une femme, et c'est comme si je n'en avais pas.

FOURNIER.

Et moi ! j'ai un logement ; et je suis au moment de coucher dans la rue.

AUBRY.

Une femme, dont je m'étais plu à former le caractère.

FOURNIER.

Un local délicieux que j'avais distribué moi-même.

AUBRY.

Si tu la connaissais !

FOURNIER.

Si tu l'avais vu !

AUBRY, *avec un soupir étouffé.*

Mais il a fallu m'en séparer.

FOURNIER.

Et il faut que je le quitte !

AUBRY.

Tout m'accable !... jusqu'à mon neveu, qui veut se marier à je ne sais qui !... que me conseilles-tu?

FOURNIER.

Donne-lui ton consentement.

AUBRY.

C'est bien ce que je serai forcé de faire... Car il dit qu'il s'en passera si je m'y refuse... mais ma femme !.. je t'avoue que j'ai eu les premiers torts.

FOURNIER.

Et les derniers torts ! mon ami, les derniers...
Ils sont tous de son côté.

AUBRY.

Je sais bien... Vois ma faiblesse : je la regrette, elle me manque.

Air *des Scythes.*

De son humeur j'avais pris l'habitude;
Je m'amusais de l'entendre gronder.
Par naturel, je hais la solitude,
Et, franchement, je suis las de bouder:
Madame Aubry me sera long-temps chère,
On peut blâmer ma conduite et mon goût;
J'aime l'argent, le jeu, la bonne chère,
Et la beauté... mais ma femme avant tout !

FOURNIER.

Alors, reprends-la.. expose-toi à la risée publique, aux sarcasmes, aux brocards qui vont pleuvoir sur toi.

AUBRY.

Tu me persuades.. j'y renonce.

FOURNIER.

A la bonne heure... Mais rends-moi un service... Va pour moi jusqu'au bureau de locations. Tiens, la première porte en tournant la rue... je suis forcé de rester là pour surveiller mes meubles.. Arrête-moi un appartement, une chambre, un cabinet, n'importe; enfin que je sache ce soir où reposer ma tête.

AUBRY.

J'y cours... en même temps, je m'informerai de mon domicile, de mon neveu, et... de madame Aubry !

(*Il sort*).

SCÈNE IX.

FOURNIER, PLUMARD, Mme GEORGET.

PLUMARD, *à part, en entrant.*

La peste soit des noms de comédie... Saint-Ange n'est point le nom de cette dame... Elle est en puissance de mari; et dans le bail que je lui aurais fait, je me serais trouvé seul engagé... Aussi, néant à la requête.

Mme GEORGET, *qui s'est approchée pour écouter.*

Ah ! mon dieu !... Il sait tout.

PLUMARD, *à part.*

Encore, si elle avait pu me payer les six premiers mois; mais non, pas un sou d'avance... Aussi, je suis d'une étourderie.. A mon âge... Là, sans informations, je vais donner congé à ce brave homme.. Le voici, tâchons de l'amadouer... (*Haut*) Eh! c'est l'ami Fournier!

FOURNIER.

Moi, votre ami!... Rayez cela de vos papiers.

PLUMARD.

Quoi! sérieusement vous avez pu croire ?...

FOURNIER.

Mon appartement n'est-il pas loué à madame Saint-Ange ?

PLUMARD.

Ça ne pouvait pas me convenir, une espèce d'aventurière... Vous savez comme ma maison est composée ?... Il ne me faut pas de tripotage chez moi... vous l'avez vu... Dernièrement, j'ai renvoyé ce jeune surnuméraire de l'entresol, parce qu'il avait un chien... (*A part.*) Et qu'il ne payait pas son loyer.

FOURNIER.

Eh bien !... Ou voulez-vous en venir ?

PLUMARD.

Que je vous garde, que je vous conserve... Que je vous enfermerais plutôt... Et que vous ne sortirez de votre logement qu'avec ma permission... Un brave homme comme vous !... Qu'il y revienne mon homme d'affaire me conseiller de pareilles bévues.

FOURNIER.

Ah! n'achevez pas... la joie, l'émotion... Mais est-il bien vrai? N'est-ce pas un rafinement de cruauté?

PLUMARD.

Fi donc!... chassez ces vilaines idées.

Air *du Carnaval.*

Oui, touchez là, j'avais fait une école.

FOURNIER.

Puis-je compter sur un pareil bonheur ?

PLUMARD.

Mon cher Fournier, je n'ai qu'une parole,
Un mot suffit entre les gens d'honneur.

FOURNIER.

Usant ici des droits de l'amnistie,
Chacun enfin va donc rentrer chez soi ;
Un voyageur qui revoit sa patrie,
N'a pas, vraiment, plus de plaisir que moi.

Fournier rentre chez lui.

SCÈNE X.

PLUMARD, Mme GEORGET, un Commissionnaire *qui apporte une lettre. Le Commissionnaire donne la lettre à Mad. Georget, et sort.*

Mme GEORGET, *la remettant à Plumard,*

Monsieur, voilà un lettre pour vous.... eh bien! le père Fournier nous reste donc?

PLUMARD, *décachetant la lettre.*

Et pour long-temps encore.... Ah! c'est de monsieur Ernest. (*Lisant.*)

« Monsieur,

« Madame Saint-Ange, que je quitte à l'instant, vient » de m'apprendre que, sans égard pour elle, ni pour » moi, vous aviez refusé de passer le bail convenu. (*s'interrompant.*) Parbleu, je le crois bien. (*continuant la lecture de la lettre.*) « Un pareil procédé est sans » exemple, et je vous préviens que si vous ne mettez pas » sur le champ vos promesses à exécution, je vous donne » congé, en attendant qu'au besoin, je vous le fasse si- » gnifier par huissier. J'engagerai tous vos locataires à en

» faire autant, en proclamant partout votre cupidité et » votre mauvaise foi.

ERNEST.

(*Se promenant avec agitation.*)

Voilà une lettre qui est d'une insolence.... il croit que ses menaces me feront peur; j'en ai vu bien d'autres... s'il ne payait pas si cher, je le prendrais bien au mot.... c'est que non-seulement, il me quittera, mais c'est qu'il est homme à faire déserter ma maison; il les connaît tous, le tailleur de jeux, le prêteur sur gages, et jusqu'à la petite ouvrière du cinquième... quel parti prendre? Ah! il n'y a pas à hésiter avec une mauvaise tête comme ça... ma foi, j'en suis bien fâché, le père Fournier payera les pots cassés.

SCÈNE XI.

PLUMARD, FOURNIER.

FOURNIER, *remontant de la cave avec un panier de bouteilles qu'il porte sous son bras.*

Air *de la Ferme et le Château.*

Mettant de côté la vergogne,
Mon cher Plumard, venez chez nous
Sabler des flacons de Bourgogne,
Qui sont presqu'aussi vieux que vous :
J'aime à voir le propriétaire
Trinquer avec le locataire.
Des congés le triste attirail
Aurait abrégé ma carrière ;
Mais puisque je rentre au bercail,
Je veux passer un nouveau bail.

PLUMARD, *comme quelqu'un qui n'a plus la tête à lui.*

Ah! mon cher Fournier! il est bien question de dîner chez vous, vous voyez un homme au désespoir.

FOURNIER.

Que vous est-il donc arrivé? Auriez-vous fait une fausse spéculation? perdu sur les ducats ou les piastres?

PLUMARD.

Je ne donne pas dans ce charlatanisme-là.

FOURNIER.

Une de vos maisons serait-elle brûlée, ou l'un de vos locataires en fuite?

PLUMARD.

Non, dieu merci, mes maisons sont toutes sur pied, et mes locataires en mesure.

FOURNIER.

Ah! çà, mais alors, c'est donc une contrariété morale, un chagrin de cœur?

PLUMARD, *avec un soupir.*

Oui!

FOURNIER.

Vous avez fait une perte?

PLUMARD.

Une perte bien sensible! un ami, un véritable ami! (*il lui prend la main affectueusement.*) un homme respectable (*le regardant*), et respecté, un ancien du quartier... vous devinez sans doute?

FOURNIER.

Je n'y suis plus du tout, car je ne vois que moi...

PLUMARD.

Justement!

FOURNIER.

Comment l'entendez-vous!

PLUMARD, *à part.*

Que lui dire! cherchons une défaite. (*Haut.*) Vous connaissez, mon cher, les droits des propriétaires et des

locataires ; je viens de renvoyer le denier adieu à cette dame ; mais on m'a fait observer que les vingt-quatre heures étaient expirées depuis trois mois... c'est ce malheureux Georget qui l'avait reçu sans m'en rien dire.

FOURNIER.

Alors, il me semble que la loi vous autorisait ?...

PLUMARD, *qui a gardé à la main la lettre d'Ernest.*

Sans doute, j'aurais pu chicanner, c'était mon projet ; mais je reçois à l'instant cette lettre de mon coquin de notaire, qui m'apprend qu'on lui a payé le premier terme... ah ! c'est un coup de foudre !

FOURNIER.

Avec tout ça, il parait qu'il faut que je recommence à m'en aller.

PLUMARD.

Mon ami, je ne vous quitte pas ; nous nous en irons ensemble, je vous reconduirai.

FOURNIER, *avec attendrissement.*

Ce qui me console, c'est que, pour cette fois, il n'y a point de votre faute.

PLUMARD.

Je suis plus mortifié que vous, si vous saviez ce qu'il m'en coûte !

FOURNIER.

Et à moi donc ! deux déménagemens depuis ce matin.

PLUMARD.

J'en ai les larmes aux yeux.

FOURNIER.

Air *de la Gazza Ladrá.*

Cher Plumard, de la philosophie ;
Dans la vie
Il nous en faut un peu ;
Moi j'en montre, et pourtant, grâce à Dieu,
Je suis sans feu
Ni lieu.

PLUMARD, *à part.*

Si je ne l'aide pas,
Il reste sur mes bras.
Georget, au cher voisin
Donnez un coup de main ;
Si je puis m'en mêler,
Vous n'avez qu'à parler ;
Entre nous,
Faites comme chez vous.

PLUMARD.

Ensemble.

Cher Fournier, de la philosophie ;
Dans la vie
Il nous en faut, morbleu !
Sans adieu,
Sans adieu,
Nous pourrons nous revoir avant peu.

FOURNIER.

Cher Plumard, de la philosophie ;
Dans la vie
Il nous en faut un peu.
Moi j'en montre, et pourtant, grâce à Dieu,
Je suis sans feu
Ni lieu.

Fournier rentre dans la maison.

SCÈNE XII.

PLUMARD, Mme AUBRY.

PLUMARD, *se mettant à rire.*

Il a encore assez bien pris la chose... Ah ! madame Saint-Ange... Hâtons-nous de lui annoncer que toutes les difficultés sont aplanies.

Mme AUBRY, *à part, en arrivant.*

Monsieur Aubry à Paris, et venant loger dans l'appartement que je quitte... Je suis enchantée de ne m'être pas arrangée avec monsieur Plumard.

PLUMARD.

Madame, j'ai bien réfléchi, et décidément vous pouvez faire transporter vos meubles dans ma maison.

Mme AUBRY.

Votre réflexion est un peu tardive... (*à part.*) C'est ça ; je vais me loger face-à-face avec mon mari ; m'exposer à le rencontrer à toute heure du jour.

PLUMARD.

Oui, madame, oui... Après les renseignemens que j'ai pris, je suis pleinement satisfait ; et ne puis hésiter à recevoir une personne aussi bien née, et d'une conduite exemplaire...

Mme AUBRY.

Cependant vous paraissiez regretter monsieur Fournier ; vous me l'avez dit vous-même.

PLUMARD.

Allons donc, ce vieux radoteur qui se mêle de tout... je suis trop heureux d'en être débarrassé.

Mme AUBRY.

Pardon, monsieur Plumard... Mais j'ai aussi changé d'idée ; et je suis décidée à aller demeurer dans un autre quartier.

Air : *Vaud. de la Somnambule.*

Adieu, monsieur, qu'un autre ici demeure,
Tous vos discours deviendraient superflus ;
Vous ne vouliez pas tout-à l'heure,
Et maintenant c'est moi qui ne veux plus :
Chacun prétend que mon sexe est frivole,
Bien plus que nous vous avez ce défaut ;
Car nous tenons toujours notre parole,
Mais le plus sûr, c'est de nous prendre au mot.

PLUMARD.

Qu'entends-je ? Est-ce qu'on vous aurait fait quelque faux rapports sur ma maison ?

Mme AUBRY.

Non sans doute... Mais rien ne changera ma détermination... Ainsi, monsieur, ne comptez plus sur moi.

(*Elle rentre chez elle*).

SCÈNE XIII.

PLUMARD, *seul.*

Peut-on pousser plus loin le caprice !...

Air *du Verre.*

Le public nous traite à présent
Avec la dernière insolence ;
Dans chaque état voilà pourtant
Où nous mène la concurrence :
On bâtit partout, sans raisons,
C'est la mort des propriétaires ;
Quand tout le monde a des maisons,
Comment trouver des locataires ?

(*Ici Fournier paraît sur le seuil de la porte, et dépose devant la maison un petit moulin à café, une bassinoire et un portrait de famille.*

Voilà le père Fournier qui se dispose à s'en aller... Il n'y a pas moyen de lui parler de rester ; je lui donnerais maintenant ma maison entière pour rien, qu'il n'en voudrait plus... Il ne me reste d'autre ressource que le bureau de locations, allons-y promptement, et tâchons de ne pas perdre un terme. (*Il sort*).

SCÈNE XIV.

AUBRY, FOURNIER.

FOURNIER.

Arrive donc, Aubry, ne me laisse pas dans l'embarras... Voyons quelle nouvelle ?

AUBRY.

Je l'ai trouvée.

FOURNIER.

Une demeure pour moi ?

AUBRY.

Non... Celle de ma femme.

FOURNIER.

Mais qu'as-tu appris au bureau de locations ?

AUBRY.

J'y ai envoyé mon neveu que j'ai rencontré ; et tu auras réponse dans la journée... Maintenant la question est de savoir si je laisserai aller ma femme, ou si je la reprendrai.

FOURNIER.

La question est de savoir si je coucherai quelque part, ou dans la rue.

AUBRY.

Dans la rue... Et n'ai-je pas un logement, moi ?.. Et par un coup de sympathie, il se trouve qu'on a justement loué pour moi l'appartement d'où ma femme sort aujourd'hui.

FOURNIER.

Mais où ?... Dans quel quartier ?

AUBRY, *montrant la maison de Mad. Aubry.*

Ici, en face.

FOURNIER.

Pas possible... Il n'y a de vacant que celui de cette dame, qui m'a fait donner congé, madame Saint-Ange.

AUBRY.

Madame Saint-Ange !... C'est mon épouse, madame Aubry elle-même.

FOURNIER.

Comment ! c'est la femme de mon ami qui me déloge !

AUBRY.

Mon cher, je n'y suis pour rien.

FOURNIER, *à part.*

Je fais une réflexion... Si je pouvais opérer entr'eux un rapprochement !.. Aubry reprendrait sa femme, et moi mon appartement.

AUBRY.

A quoi penses-tu donc ?

FOURNIER.

Je pense, mon cher Aubry, au trouble, à l'émotion que tu vas éprouver en te voyant tout seul dans le logement de ta femme.

Air *de Céline.*

Oui, la demeure conjugale
Ne sera pour toi qu'un désert ;
Auras-tu faim dans cette salle,
Où tu ne verras qu'un couvert ?
Dans ton salon d'où l'amitié se sauve,
Dis-moi, mon cher, à quel jeu l'on jouera ?
Dormiras-tu dans ton alcôve,
Comme si ta femme était là ?

AUBRY.

Tu m'attendris... Mais que me disais-tu donc ?

FOURNIER.

J'ignorais qu'elle fût ta femme ; et la colère de me voir renvoyé par elle...

Air *de M. Guillaume.*

Sois-en bien sûr, oui, ta femme est fidelle,
Elle a vécu dans les pleurs loin de toi.

AUBRY.

La pauvre enfant ! Quoi, tu me réponds d'elle ?

FOURNIER.

Oui, j'en réponds, mon cher, comme de moi.

AUBRY.

Prends-y bien garde : à de nouveaux orages,
Sans le vouloir, ah ! tu m'exposerais...
Il vaut bien mieux faire deux bons ménages,
Que d'en faire un mauvais.

FOURNIER.

A cette voix du cœur qui te parlait si tendrement pour elle, ce matin, ajoute la voix de l'opinion publique.

AUBRY.

Mais ce matin aussi tu me disais que chacun se moquerai de moi si je la reprenais.

FOURNIER.

Sans doute... Les fous, les sots... Mais les gens honnêtes, les citoyens respectables applaudiront à ta conduite.

AUBRY.

Tu crois qu'ils applaudiront ?

FOURNIER, *avec chaleur.*

Nul doute... L'intérêt de la société, celui de la morale, tout veut un pareil rapprochement... La loi l'ordonne, et l'amitié t'en prie : rentrez tous deux dans le même logement, que vos sentimens et vos meubles se confondent, et que cette fraternité mobiliaire devienne le prélude d'un bonheur légitime.

AUBRY, *essuyant quelques larmes.*

Allons, je consens à tout... Puissent tes prédictions se réaliser !

FOURNIER.

J'en suis garant... (*à part.*) Ne lui donnons pas le temps de respirer ; courons chercher sa femme, et puissé-je la trouver dans les mêmes dispositions.

(*Il entre dans la maison de madame Aubry.*)

SCÈNE XV.

AUBRY, *seul, le regardant aller.*

Fournier... Fournier !... Où vas-tu... Je vais donc la revoir... J'aurais de la peine à peindre ce que j'éprouve... C'est comme qui dirait un trouble, un frémissement... un je ne sais quoi, qui me tient depuis la plante des pieds, jusqu'à la plante des cheveux... Je voudrais qu'on me vît comme ça... Je dois avoir une drôle de figure.... Eh bien ! je ressemble peut-être a bien du monde.

Air *d'Ambroise.*

Mais la voici, je crois l'entendre,
Heureux instant pour un cœur tendre!
Mon pauvre cœur, mais qu'a-t-il donc?
Vraiment, j'en perdrai la raison.

SCÈNE XVI.

AUBRY, Mme AUBRY, FOURNIER.

Suite de l'air.

Mme AUBRY, *à part.*

Ah! quel moment pour une femme!

FOURNIER.

Approchez-vous, ne craignez rien.

Mme AUBRY.

L'effroi s'empare de mon âme.

FOURNIER.

Quand je vous dis qu'il le veut bien.

AUBRY, *avec abandon.*

Oui, je consens à tout, madame.
(*à part*) Ah! je la tien! (*bis*)
Enfin, j'ai retrouvé ma femme,
Ah! je la tien!

Mme AUBRY, *à part.*

Ensemble.
Ah! je le tien!
Il revient auprès de sa femme,
Ah! je le tien!

AUBRY.

Ah! je la tien!
Enfin, j'ai retrouvé ma femme,
Ah! je la tien!

FOURNIER, *à part.*

Ah! je le tien,
Mon logement, grâce à madame,
Ah! je le tien!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, ERNEST.

ERNEST.

C'est charmant! mon oncle qui embasse madame Saint-Ange!...

AUBRY.

Oui, mon ami.. embrasse-la à ton tour.

ERNEST.

De tout mon cœur. (*il va pour embrasser madame Aubry.*)

Mme AUBRY, *reculant.*

Mille pardons... mais...

ERNEST.

Il paraît que mon oncle consent à notre union?

AUBRY.

Comment! c'est de madame que tu me parlais?... et toi aussi, tu voulais me prendre ma femme!

ERNEST.

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

Quoi, c'est ma tante!.. ah! quelle étourderie!
C'est être par trop malheureux,
La première fois de ma vie,
Que je suis vraiment amoureux.
Oui, pour mon cœur c'est une rude épreuve,
Vraiment le sort est injuste en ce jour;
Convenez-en, madame, autant d'amour
Méritait que vous fussiez veuve.

AUBRY, *avec humeur à sa femme.*

Veuve!... voilà qui est un peu fort.. est-ce que par hasard?...

FOURNIER.

Ne l'écoutez donc pas.. (*à part*) le maudit homme... il va les brouiller de nouveau.

ERNEST.

Rassurez-vous.... madame ne m'avait pas même donné d'espérance.

(*Vers la fin de cette scène, Georget, aidé par un autre commissionnaire, transporte quelques meubles hors la maison de Plumard.*

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, PLUMARD.

FOURNIER, *qui se retourne, et voit le mouvement.*

Allons, voilà l'autre qui me déménage... mon pauvre Georget, tu n'auras que la peine de remonter mes meubles... je reste.

PLUMARD.

Comment, vous restez ?..

FOURNIER.

Certainement, puisque madame est reconciliée avec son mari.

PLUMARD.

Qu'est-ce que ça me fait ?

FOURNIER.

Ça fait qu'elle ne prend plus mon appartement.

PLUMARD.

Je le sais bien ; mais un autre le prend ; et un excellent locataire.

FOURNIER.

Comment, un autre !. après ce que vous m'avez dit ce matin... monsieur Plumard, si je ne me retenais !..

ERNEST.

Ne vous fâchez donc pas ; cet excellont locataire, c'est vous.

AUBRY.

Comment !

PLUMARD.

Que voulez-vous dire ?

ERNEST.

Que je viens du bureau de locations, où vous aviez fait demander un locataire, et le père Fournier un logement... et qu'on vous a donnés l'un à l'autre.

PLUMARD.

Ah ! quel heureux hasard... je vous conserve donc ?..

FOURNIER.

Moi !... je n'en veux plus de votre maison... je suis las d'être votre pis-aller.. ah ! vous croyez, messieurs, parce que vous avez pignon sur rue, vous croyez être en droit d'insulter à l'honnête bourgeois qui vous fait vivre. prenez-y garde : le peuple entier des locataires s'indignera à la fin du monopole de l'écriteau ; se levera en masse, criera... haro sur tous ces accapareurs de domiciles... et pour prêcher d'exemple ; dussé-je loger en plein vent, sur la voie publique, sur le pavé du Roi.. à mon tour, je vous donne congé !

ERNEST.

Par la même occasion, je vous quitte aussi, M. Plumard.

Mme GEORGET.

Monsieur Plumard, voilà le monsieur du premier qui envoie redemander le dernier adieu.. et comme c'est vous qui l'avez reçu...

PLUMARD, *à part.*

Et de trois !... oh ! les locataires, les locataires !... c'est bien dommage qu'on ne puisse pas s'en passer. (*aux autres*) messieurs, vous ferez vos réflexions. (*il va pour rentrer chez lui.*)

FOURNIER, *le retenant.*

Allons, tenez.. ne vous en allez pas. (*aux autres*) tout calculé, mes amis, je crois que j'ai été un peu vif... c'est

un vilain homme; mais je suis fait à sa maison.. tiens, Georget, rentre mes meubles.

AUBRY.

C'est ça... je reprends ma femme... tu reprends ton logis.. que chacun rentre chez soi; et plus de déménagemens.

CHOEUR.

Air : *Guidés par l'espérance.*

Oui, tout reste à sa place;
Mais, aux termes prochains,
Que le quinze se passe
Sans de nouveaux chagrins.

FOURNIER, *au public.*

Air : *Dans un castel, dame de haut lignage.*

Me voilà donc sûr de mon domicile;
Pourtant, messieurs, dans un moment si doux,
Je tremble encor; et pour être tranquille,
Je voudrais voir mon bail signé par vous.
Quand, sans pitié, par mon propriétaire,
Je fus chassé, repris, et délogé,
Que le public, principal locataire,
S'abstienne au moins de me donner congé.

CHOEUR.

Oui, tout reste à sa place, etc.

FIN.

Desaugiers, Marc Antoine Madeleine

LE PROLOGUE

IMPROMPTU,

OU

LES ACTEURS EN RETARD,

A PROPOS EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES;

PAR MM. DESAUGIERS, LASSAGNE
ET ROUSSEAU.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 23 SEPTEMBRE 1826.

PRIX : 1 FR. 50.

PARIS.

AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE
DE A. G. BRUNET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Successeur de Madame Huet,
RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, N° 1er (fer), VIS-A-VIS L'ATHÉNÉE.

1826.

ACTEURS.	PERSONNAGES.
M. LAPORTE.	ARLEQUIN, Régisseur du Vaudeville.
M. FONTENAY.	JACQUES, Pêcheur.
M. LAFOND.	TITI, Chef de comparses, au boulevard.
M. LEPEINTRE jeune.	GODEFROY, Bourgeois du Marais.
Mme BRAS.	Mme GODEFROY, sa femme.
Mlle PAULINE.	CÉLESTE,
Mlle COLON.	FOEDORA, } leurs filles.
Mlle MINETTE.	CORINE,
Mlle CLARA.	NANETTE, jeune ouvrière de Dieppe.
Mlle FLORE.	CATHERINE, écaillère.

DE L'IMPRIMERIE DE E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, N° 4.

LE

PROLOGUE IMPROMPTU,

A PROPOS EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, *sortant de derrière le rideau d'avant-scène.*

Messieurs, vous vous impatientez et vous avez raison; mais que feriez-vous donc à ma place?... Vous ne connaissez pas ma position... Il faut que je vous l'apprenne, et vous verrez si je dois être plus content que vous. Arrivé de Bergame depuis huit jours pour prendre la régie de la troupe du Vaudeville qui était à Dieppe, et que par conséquent je n'ai pas l'honneur de connaître, mon premier soin en arrivant a été d'annoncer ma nouvelle nomination à tous ces Messieurs et à toutes ces dames par une lettre fort honnête où je leur donnais le tarif des amendes que je ferais payer à quiconque ne ferait pas son devoir; je les prévenais en même temps que l'ouverture du théâtre aurait lieu aujourd'hui même, et j'ajoutais, de la manière la plus polie du monde, que quiconque ne serait pas rendu à son poste à six heures précises ne ferait plus partie de la troupe : il était, je crois, difficile de s'y prendre d'une manière plus persuasive pour les amorcer... Eh bien! le croiriez-vous, Messieurs? ce matin personne n'était encore arrivé. Voyant qu'ils ne faisaient pas plus de diligence, je me suis mis à faire toutes celles de Paris, depuis les rues du Bouloy, de la Jussienne, Coq-Héron, etc., jusqu'à celle de Notre-Dame-des-Victoires. Personne!.. et nous voici à sept heures du soir! personne encore!

UNE VOIX.

Rendez l'argent.

ARLEQUIN, *ayant l'air de chercher d'où vient la voix.*

Plaît-il?

UNE AUTRE VOIX.

Eh oui! rendez l'argent.

ARLEQUIN.

C'est singulier, je n'entends rien... Il faut que cela tienne à la nouvelle disposition de la salle... Mais rassurez-vous; je vais recommencer ma tournée, et j'espère qu'avant une petite heure... Une petite heure est sitôt passée en bonne compagnie.

AIR : Voulant de ses œuvres complètes.

De chaque toilette nouvelle,
Mesdames, lorgnez les apprêts;
De chaque femme jeune et belle,
Vous, Messieurs, lorgnez les attraits.
Pendant ce temps je précipite
Le retour de nos émigrés....
Je les ramène et vous direz
Que l'on commence encore trop vite.

(*Il salue et sort.*)

SCENE II.

Le rideau se lève et laisse voir la cour des grosses messageries. Une diligence arrive chargée jusques sur l'impériale de tous les acteurs du Vaudeville.

CHŒUR DES ACTEURS.

AIR : Beaux jours de mon enfance.

Enfans du Vaudeville,
Nous voilà (*bis*) revenus.
Allons revoir l'asyle
Où nous attend Momus.

M. LAFONT, *descendant.*

A monter chacun vise,
Mais moi, j'ai pour avis
Que par fois, quoi qu'on dise,
Descendre a bien son prix.

CHŒUR.

Enfans du Vaudeville, etc.

MADEMOISELLE FLORE.

Sortir de cette caisse,
C'est sortir d'un étau.

MADAME BRAS.

Je me croyais sous presse
Comme un in-folio.

CHŒUR.

Enfans du Vaudeville,
Nous voilà (*bis*) revenus.
Allons revoir l'asyle
Où nous attend Momus.

SCENE III.

LES MÊMES, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *sans être vu et sans voir les acteurs en scène.* Le diable soit... (*les apercevant.*) Ah! ah! une diligence qui arrive... des voyageurs qui en descendent: serait-ce?...

MADAME BRAS.

Ah ça! n'oublions pas notre petit projet de vengeance.

M. FONTENAY.

Non, il faut que monsieur Arlequin, notre très cher régisseur, ait la leçon que sa gracieuse lettre lui mérite.

ARLEQUIN, *à part.*

Ce sont eux. Il paraît que j'arrive à propos... Écoutons.

MADEMOISELLE CLARA.

L'heure à laquelle nous arrivons a déjà dû le mettre sur les épines.

M. LEPEINTRE.

Quelle heure est-il? (*il regarde à sa montre.*) sept heures!

TOUS.

Déjà sept heures!

MADEMOISELLE JENNY COLON.

Et nous ne sommes pas encore costumés!

M. FONTENAY.

Il n'y a pas un instant à perdre.

AIR: Une fille est un oiseau.

Au café des voyageurs,
Amis, entrons tous ensemble;
Il est trop tard, ce me semble,
Pour nous costumer ailleurs;
Et de là, d'un pas agile
Nous irons au Vaudeville,
Echauffant encor la bile
D'Arlequin, pestant, criant,

Lui jouer la comédie
Que nous inspire l'envie
De nous venger en riant.

TOUS.

(Suite de l'air.)

C'est charmant! (*bis*)
Fidèle à notre coutume
Dans l'instant,
Moi j'aurai pris mon costume.

M. LEPEINTRE.

Et grace à son gai secours,
Nous jouerons aujourd'hui même
Celui dont l'ordre suprême
Nous fait jouer tous les jours.

TOUS.

Oui, grace à son gai secours, etc.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, *seul, sortant de la diligence.*

Fort bien, mes bons amis; d'après ce que je viens d'entendre, il paraît que nous allons faire l'ouverture de la salle par *Guerre ouverte* ou *Ruse contre Ruse*... Eh! la lettre que je vous ai écrite vous a blessés, et vous voulez vous en venger! mais bientôt je vous prouverai... Cependant n'oublions pas que le public attend; je lui ai demandé une petite heure... elle doit s'avancer... Courons bien vite... car s'il venait à se fâcher tout de bon... (*il court et s'arrête.*) Ah! quelle idée!

AIR : Ces postillons.

Aux spectateurs il faut que je confie
Le vrai motif du retard de ce soir.
Quand il saura que l'on me mystifie,
Bon comme il est, pourra-t-il m'en vouloir?
Mon amour-propre à coup sûr en silence
De cet aveu va bien souffrir... Aussi,
Que le public soit dans la confidence,
Mais pas d'autre que lui.

SCÈNE V.

Le théâtre change et représente une chambre commune.

ARLEQUIN, *courant.*

Ouf! quelle course! J'espère que je n'ai pas été longtemps. (*au public.*) Messieurs, j'accours vous annoncer en confidence qu'enfin tout mon monde est ici: persuadés que je ne les connais pas, ils vont improviser pour me mystifier quelques scènes que je vous prie d'accepter en guise de prologue d'ouverture. Qui sait? ils seront peut-être drôles, vous en pourrez juger; car c'est ici que l'action se passera. Qu'en pensez-vous?... Vous y consentez?... Machiniste, un salon!

(Un coup de sifflet se fait entendre et le théâtre change et représente un salon très élégant.)

AIR du Vaudeville de la chasse au renard.

Ce maudit son toujours me contrarie :
S'il fait changer un grenier en palais,
Un fleuve en cave, un cachot en prairie,
En chute aussi comme il change un succès!
Et quand ici son bruit se fait entendre,
Songez, Messieurs, de peur d'un quiproquo,
Que dans un bois l'écho pourrait le rendre,
Mais que jamais un salon n'eut d'écho.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, LEPEINTRE, *sous le nom de M. Godefroy.*

M. GODEFROY, *parlant dans la coulisse.*

Attendez-moi une minute, Mesdames, je ne vous demande que le temps de lui dire deux mots. (*à Arlequin.*) Monsieur, je désirerais parler à monsieur le régisseur.

ARLEQUIN.

Vous le voyez, Monsieur.

GODEFROY.

Cela se rencontre à merveille. Je n'ai pas l'honneur, Monsieur, d'être connu de vous.

ARLEQUIN.

N'êtes-vous pas le peintre du Vaudeville ?

GODEFROY, *étonné.*

Lepeintre !

ARLEQUIN.

Oui, le peintre décorateur.

GODEFROY.

Non, Monsieur. (*à part.*) Il m'a fait une peur... (*haut.*) Je me nomme Godefroy.

ARLEQUIN.

Le nom promet, c'est celui d'un grand homme.

GODEFROY.

Ce n'est pas de lui que je descends.

ARLEQUIN.

Je m'en doutais.

GODEFROY, *regardant la salle pleine.*

Mais, dites-moi donc, vous avez bien du monde et nous causons à.....

ARLEQUIN.

Ces messieurs et ces dames me l'ont permis en attendant que le spectacle commence.

GODEFROY.

Eh ! qu'y a-t-il donc qui s'y oppose ?

ARLEQUIN.

Eh vraiment ! mes acteurs qui n'arrivent pas.

GODEFROY.

Et cela vous met dans une position.....

ARLEQUIN.

Diabolique.

GODEFROY, *à part.*

Bon, c'est ce que nous voulons. (*haut.*) Pour en revenir, monsieur le régisseur, je suis tout uniment un ancien préposé à la recette des pauvres dans les spectacles.

ARLEQUIN.

C'est une place superbe.

GODEFROY.

Agréable surtout en ce qu'elle me procurait mes entrées partout. En perdant l'emploi j'en ai perdu les priviléges, et maintenant je suis obligé de recourir à votre obligeance pour être bien placé.

ARLEQUIN.

Je vais faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous être agréable..... Vous êtes seul ?

GODEFROY.

Oui Monsieur, avec ma femme et mes trois filles... Ah! ça, voilà donc votre nouvelle salle?

ARLEQUIN.

Comme vous voyez, qu'en dites-vous?

GODEFROY.

A vous dire vrai, je ne suis nullement partisan des innovations, j'aime tout ce qui existe depuis long-temps, demandez à ma femme.

ARLEQUIN.

J'entends, vous êtes ce qu'on appelle une bête d'habitude.

GODEFROY.

J'allais vous le dire; c'est ce qui est cause, sans doute, que je ne puis sentir vos nouveaux bâtimens, ni vos nouveaux quartiers, et que j'éprouve un mouvement d'humeur chaque fois que j'apprends qu'on va restaurer une salle de spectacle. Je vous demande un peu quelle fantaisie vous avez eue de changer la vôtre du noir au blanc.

ARLEQUIN.

Du noir au blanc, voilà de l'épigramme; parce qu'elle était un peu enfumée, n'est-ce pas?

GODEFROY.

N'importe, vous avez eu tort, elle n'était pas trop mal votre petite salle. Les loges des secondes ressemblaient un peu à des cages à poulets, le bois des banquettes n'avait peut-être pas toute l'élasticité convenable, eh bien! on y était habitué.

ARLEQUIN.

Que voulez-vous? le mal est fait.

GODEFROY.

C'est le tort qu'on a eu. Quant à votre parterre, il me paraît parfaitement bien, seulement j'ôterais les banquettes.

ARLEQUIN.

Par exemple!

GODEFROY.

Certainement: on aura beau dire, je tiens encore pour les parterres debout; vous êtes trop jeune pour avoir vu ça, vous! Comme c'était imposant! juste l'image de l'océan. J'ai pu vérifier la justesse de la comparaison, j'arrive de Dieppe.

AIR: des Amazones.

Figurez-vous une mer un peu forte,
Dont le roulis sans cesse redoublant,

Vous ramenait de l'orchestre à la porte ;
En vous prenant ou de face ou de flanc. (*bis.*)
Se supposant embarqués par miracle
Les spectateurs ballotés, charriés,
Ne commençaient à se croire au spectacle
Que quand les flots leur marchaient sur les pieds.

Quant à votre lustre au gaz, c'est un soleil, il est impossible d'obtenir une clarté plus belle ; cependant l'huile...

ARLEQUIN.

Fi donc, Monsieur, regardez donc ; est-ce que jamais l'huile a produit un si bel éclairage ?

GODEFROY.

Je n'en doute pas, mais vous ignorez donc tous les inconvéniens de ce nouveau procédé. Lisez le mémoire des épiciers ; ils vous diront que votre gaz vous prend aux yeux, qu'il vous prend à la gorge (*il se bouche le nez.*), et vous ne nierez pas qu'il vous prend au nez, quand il s'échappe.

ARLEQUIN.

Moi, je vous répondrai que si le gaz s'échappe, le quinquet file.

GODEFROY.

Le quinquet file, c'est vrai, mais il ne meurt pas ; il subsistera, vous ne l'éteindrez jamais.

ARLEQUIN.

AIR : Un magistrat irréprochable.

L'utilité de l'huile est merveilleuse
Pour éclairer le modeste appareil
D'une lampe ou d'une veilleuse ;
Et c'est la lune à côté du soleil.
Mais fournissant une noble carrière,
Voyez du gaz les rayons bienfaiteurs
Verser des torrens de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

GODEFROY.

Tout ce que vous voudrez ; mais l'huile, toujours l'huile, je ne sors pas de là.

ARLEQUIN, *regardant vers la coulisse.*

Quelles sont ces dames ?

SCENE VII.

ARLEQUIN, GODEFROY, (LEPEINTRE); MADAME GODEFROY, (MADAME BRAS); FOEDORA, (MADEMOISELLE JENNY COLON); CORINE, (MADEMOISELLE MINETTE); CÉLESTE, (MADEMOISELLE PAULINE).

ARLEQUIN.

AIR : du Renégat.

Donnez-vous la peine d'entrer.

GODEFROY.

Ce sont mes filles et ma femme.

MADAME GODEFROY.

Pardon si j'ose pénétrer ;
C'est mon mari que je réclame.

LES QUATRE FEMMES.

Dieu ! que de monde ! et vite sauvons-nous.

ARLEQUIN.

Restez, de grace, ici que craignez-vous ?

MADAME GODEFROY.

Ailleurs, ah ! je vous en conjure,
Monsieur, daignez nous recevoir.

ARLEQUIN.

Rassurez-vous ; je vous assure
Qu'on a grand plaisir à vous voir.

TOUS, *à part.*

Quand tout à l'heure { ils vont / il va } savoir...
Rira bien qui rira ce soir.

GODEFROY, *bas à sa femme.*

Il ne se doute de rien ; mais ce qui m'étonne, c'est qu'il prend la chose le mieux du monde.

MADAME GODEFROY.

Patience, il n'est pas au bout. (*à Arlequin.*) Vous croyez donc, M. le régisseur, que je puis parler devant tout le monde.

ARLEQUIN.

En toute liberté.

MADAME GODEFROY.

C'est singulier comme ça me gêne. (*très haut à son*

mari.) Êtes-vous fou, M. Godefroy, de nous faire attendre de cette manière?...

GODEFROY.

Pardon, bobonne, j'examinais cette salle.

MADAME GODEFROY.

Et vous en disiez du mal, j'en suis sûre... Elle est nouvelle... Mais je vous en prie, placez-nous à quelque prix que ce soit, ne fût-ce même que pour voir la dernière pièce.

CORINE.

Oh! oui, Monsieur, car nous ne manquons jamais une ouverture de spectacle.

ARLEQUIN.

Vous êtes venus un peu tard. (*ils se regardent tous quatre en riant.*) Je ne puis vous donner place que dans les coulisses.

MADAME GODEFROY.

O ciel!

AIR : J'ai vu le Parnasse des dames.

Quoi! nous placer dans les coulisses?

CORINE.

Vraiment voyez le beau plaisir!

MADAME GODEFROY.

Nous prenez-vous pour vos actrices?

ARLEQUIN.

Ce serait mon plus grand désir.

FŒDORA.

Là, rien ne doit frapper l'oreille;

CÉLESTE.

Et puis d'ailleurs que verrions-nous?

ARLEQUIN.

On voit, on entend à merveille:
Vous y serez comme chez vous.

CORINE, *bas à Fœdora et à Céleste.*

Il ne croit pas si bien dire. (*haut.*) Cela fait un singulier effet de se voir sur un théâtre.

FŒDORA.

Oui, et pour la première fois surtout.

ARLEQUIN, *à part.*

Oh! les bonnes pièces.

MADAME GODEFROY.

Allons, faute de mieux, nous acceptons les coulisses.

ARLEQUIN.

Je vous assure que vous ne perdrez rien. Je n'en dirai pas autant du public, puisqu'il sera privé du plaisir de vous voir.

MADAME GODEFROY.

Il a, j'espère, de quoi se dédommager. Savez-vous que les couleurs de votre salle sont très favorables aux toilettes des dames?

CÉLESTE.

Aussi, la première fois que nous y viendrons...

AIR : de l'Artiste.

J'aurai ma robe verte,
De velours épinglé.

FOEDORA.

Et moi ma guimpe ouverte,
Et mon béret doublé.

MADAME GODEFROY.

Moi, mon écharpe est prête,
Et cela me suffit.

CORINE.

Tout autour de la tête,
Moi, j'aurai mon esprit.

GODEFROY.

Et moi, je louerai la loge.

MADAME GODEFROY.

Une salle nouvelle mérite bien cette dépense.

GODEFROY.

Nous y voilà! Une salle nouvelle?

MADAME GODEFROY.

Oui, Monsieur, et en cela je serai toujours votre antipode. Ma devise à moi est *au nouveau tout est beau ;* tout ce qui porte un caractère de vétusté me déplaît, m'est en horreur; du neuf, du frais, du jeune, c'est nécessaire à mon organisation.

GODEFROY.

Du jeune; vous l'entendez, Monsieur, c'est une pierre dans mon jardin.

MADAME GODEFROY.

Et quand cela serait, un homme qui se fait un malin plaisir de me contrarier en tout!

GODEFROY.

Comment, moi?

MADAME GODEFROY.

Parce que je voudrais demeurer à la nouvelle Athènes, Monsieur nous relègue Vieille rue du Temple.

GODEFROY.

Il vous faut des loyers fous.

MADAME GODEFROY.

Si je veux aller voir le nouveau Tivoli dans sa primeur, Monsieur me conduit au Luxembourg; enfin, si je veux entendre du Rossini, il me mène entendre du Gluck.

ARLEQUIN.

Du Gluck!.... Ah! fi donc!

MADAME GODEFROY.

N'est-ce pas une horreur?

ARLEQUIN.

Il ne manque plus que d'y joindre du Monsigny, du Daleyrac et du Grétry.

AIR : Vaudeville de la Petite sœur.

Ces prétendus gens à talent,
Pour avoir fait Iphigénie,
Camille, la Fausse Magie,
Félix, Armide, et le Tableau parlant,
Passaient pour avoir du génie.
Vous me répondrez que partout
Ils sont encore applaudis à la ronde;
Mais peut-on plaire aux gens de goût
Lorsque l'on plaît à tout le monde?

CÉLESTE.

Aussi, moi, pour n'avoir pas la peine de choisir entre la musique ancienne ou moderne, je me suis vouée à la danse.

ARLEQUIN.

Grave, ou légère?

CÉLESTE.

Je ne sais encore.

AIR : A soixante ans.

A l'Opéra, malgré moi je balance
Entre le pas léger ou sérieux,
En admirant dans l'une ou l'autre danse
Tant de talens faits pour charmer les yeux.

Lorsque Lacroix m'offre son port de reine,
L'Olympe s'ouvre et je crois voir Junon (*bis*).
Mon œil suit-il Montessu sur la scène?
Je crois courir après un papillon.

ARLEQUIN, *montrant Fœdora.*

Et Mademoiselle, quel est son genre de talent?

FŒDORA.

Moi, Monsieur, c'est le chant; je me suis formée à l'école de madame Rigaut.

ARLEQUIN.

Oh! vous êtes élève du Conservatoire?

MADAME GODEFROY.

Non, Monsieur, ma fille est élève de la nature; c'est à force d'entendre chanter son modèle qu'elle est parvenue à faire ce qu'elle a fait. Voyons, ma fille, chante les couplets de madame Rigaut dans le Solitaire.

FŒDORA.

Devant tout le monde?

MADAME GODEFROY.

A demi-voix seulement, pour que Monsieur, qui en sa qualité de régisseur doit s'y connaître, puisse juger...

FŒDORA.

Je veux bien... (*Elle chante.*)

MADAME GODEFROY.

Eh bien! M. le régisseur, qu'en dites-vous?

ARLEQUIN.

Je dis qu'il est très malheureux que Mademoiselle ne se destine pas au théâtre; le vaudeville ne pourrait faire une meilleure acquisition... (*indiquant Corine.*) Quant à Mademoiselle...

CORINE.

Moi, Monsieur, c'est un autre genre; je suis poète romantique, je me nomme Corine, et il n'est pas que vous n'ayez entendu parler...

ARLEQUIN.

En effet, il me semble avoir vu votre nom quelque part.

CORINE.

Dans les recueils, dans les almanachs, dans les journaux, partout; dès que je trouve une inspiration, je rime... mais elles deviennent furieusement rares.

MADAME GODEFROY.

La pauvre enfant, nous l'avions envoyée l'année dernière à Marseille pour en trouver; croiriez-vous qu'elle n'en a pas rencontré une seule?

ARLEQUIN.

Je croyais pourtant que l'aspect de la mer, la beauté du climat...

CORINE.

Je le croyais aussi..... erreur, je suis encore à me demander comment Démosthène..... Vous connaissez Démosthène?....

ARLEQUIN.

Cet orateur de l'antiquité qui remplissait sa bouche de cailloux pour se faire mieux entendre?

CORINE.

Précisément.

AIR: Ainsi jadis un ménestrel.

On dit que de ce Grec fameux,
Excitant la mâle éloquence,
L'aspect des flots tumultueux
Lui donnait un génie immense;
Mais quand vers la mer en courroux
J'ai promené ma rêverie,
Je n'ai pas trouvé son génie...
Je n'ai trouvé que les cailloux.

Vous me direz, Démosthène n'était pas continuellement distrait par des matelots qui juraient d'un côté, et des pêcheurs qui baragouinaient de l'autre..... comme ça vous monte la tête..... et en diligence donc, des figures à vous donner le cauchemar.

CÉLESTE.

Tu nous as pourtant dit qu'il y avait deux jeunes gens...

CORINE.

Ah! oui, deux militaires..... un beau brun et un beau blond; ceux-là je ne dis pas..... le beau blond surtout, parce qu'Apollon est de cette couleur-là..... aussi mon esprit se réveillait..... le feu sacré se rallumait, se rallumait, se rallumait petit à petit, j'allais accorder ma lyre malgré les cahots de la voiture..... devinez ce qui a démonté mon instrument.

ARLEQUIN.

La diligence aura versé?

CORINE.

L'un de mes héros prisait et l'autre fumait.

ARLEQUIN.

Il était difficile de trouver des inspirations entre une tabatière et une pipe.

CORINE.

Voilà plus de huit jours que je n'ai mis la main à la plume; mais l'aspect de cette salle nouvelle, de cette brillante réunion, vient de m'inspirer le faible impromptu que vous allez entendre.

MADAME GODEFROY.

Un peu de silence, s'il vous plaît.

CORINE, *déclamant d'une manière prétentieuse et comique.*

« Quel est ce temple renaissant?
« Quels sons joyeux ont frappé mon oreille?
« Au bruit du tambourin le plaisir se réveille,
« Et les Graces en foule accourent en dansant.

(*Elle parle.*)

Cela fait image.

« Le thyrse en main, Bacchus les guide;
« Momus de sa marotte agite les grelots.

(*Elle parle.*)

Remarquez bien que ce ne sont pas là des lieux communs.

« Et fait fuir le drame timide
« Qui dans l'ombre, confus, va cacher ses sanglots.

(*Elle parle.*) Le voyez-vous s'enfuir.....

« Le temple s'ouvre! ô surprise inouïe!
« Mille cristaux étincelans de feux
« S'offrent à la vue éblouie,

(*Elle parle.*) Hein! comme cela peint le lustre.

« Et de la foule réjouie
« Fatiguent à la fois et séduisent les yeux.

(*Elle parle.*) Fatiguent et séduisent! voyez-vous l'opposition?

« L'admirable coup d'œil! Partout la joie est peinte.
« Il semblerait qu'au nom de la gaîté,
« Une heureuse élasticité
« A reculé les murs de cette étroite enceinte.

(*Elle parle.*) Remarquez-vous l'image? les murs qui reculent!

« Que j'aime à voir cet immense concours
« Embellir ce joyeux asile!
« O toi, Momus, par qui le petit vaudeville
« A vu briller de si beaux jours!
« Avec la foule enfin tu lui rends la folie.....
« Ah! pour la rareté du fait, je t'en supplie,
« Fais que cela dure toujours. »

Voilà ce que c'est.

ARLEQUIN.

Quelle étonnante facilité !

MADAME GODEFROY.

Elle en a pour tout, et j'en puis dire autant de chacune de mes filles.

ARLEQUIN.

C'est bien flatteur pour une mère.

MADAME GODEFROY.

Vous allez en juger : exécutez donc toutes trois devant Monsieur cette valse chantée que vous avez dansée l'autre jour.

FŒDORA.

Chez ce fameux banquier de la Chaussée-d'Antin?

GODEFROY.

Oui, des valses..... jolie danse..... la perte de la jeunesse..... au lieu que le menuet d'autrefois..... C'était là de la décence..... citez-moi l'exemple d'un cavalier qui ait séduit sa danseuse..... toujours à une lieue de distance l'un de l'autre.

MADAME GODEFROY.

Faites ce que je vous dis, n'écoutez pas votre père.

GODEFROY.

Comment, n'écoutez pas?...

MADAME GODEFROY.

Sans doute ! mes filles m'appartiennent; il fallait avoir des garçons, qu'est-ce qui vous en empêchait? Allons, Mesdemoiselles, en place, Monsieur vous attend !

SCENE VIII.

LES MÊMES, NANETTE (CLARA).

NANETTE.

Monsieu l'régisseux du Vaudeville, s'il vous plaît, la compagnie?

GODEFROY, *bas à madame Godefroy.*

C'est Clara..... cédons-lui la place. (*à Arlequin.*) Nous vous quittons un instant pour visiter le foyer.

ARLEQUIN.

Prenez garde de vous y perdre..... il est si vaste... (*ils sortent en faisant des signes d'intelligence à Clara.*)

SCENE IX.

ARLEQUIN, NANETTE.

ARLEQUIN.

Qu'y a-t-il pour votre service, mon enfant?

NANETTE.

Pardon, excuse, mon bon monsieur, sans vous commander, n'auriez-vous pas vu ma maîtresse?

ARLEQUIN.

Votre maîtresse..... comment! avec cette figure et cette grace vous vous êtes mise en service?

NANETTE.

Chez une actrice du Vaudeville.

ARLEQUIN.

Mais il me semble que vous figureriez bien mieux sur le théâtre que dans une anti-chambre?

NANETTE.

Ah! Monsieur veut rire; mais quoique ça, tout en riant, c'est bien possible qu'à force de voir tous les jours ma maîtresse jouer la comédie, je finisse par faire comme elle; avec cela qu'elle n'est ni pus belle ni pus grande que moi.

ARLEQUIN, *à part.*

Je crois bien. (*haut.*) Mais il me semble que dès à présent même vous vous en acquitteriez fort bien?

NANETTE.

Comme ça, tout de suite?... Oh! que nenni... Mais dans quelque temps... je ne dis pas; car m'est avis que ça ne doit pas être ben difficile.

AIR : Et voilà comme tout s'arrange.

On prend un air bien gracieux,
On lev' les bras à gauche, à droite;
On rit, on pleure, on tourn' les yeux,
Pour tromper d'une manière adroite.
On reçoit de beaux complimens,
On s'entend dire qu'on est jolie;
On fait chaqu' jour d' nouveaux sermens,
On a chaq' soir d' nouveaux amans.
Je jouerai bien la comédie. (*bis.*)

ARLEQUIN.

A votre costume, à votre langage, on voit qu'il n'y a pas long-temps que vous êtes à Paris.

NANETTE.

Mon Dieu! il n'y a qu'un instant... Oh! c'est une histoire! je m'appelle Nanette Blanchet, afin que vous le sachiez. J'étais d'abord faiseuse de dentelle à Dieppe; mais ça a fini par m'ennuyer, parce que, pour une jeunesse, ça n'est pas très récréatif que de n' faire aller que des fuseaux.

ARLEQUIN.

Pauvre petite! Eh bien?

NANETTE.

Alors, je me suis fait tourneuse.

ARLEQUIN.

Tourneuse?

NANETTE.

Oui, je tournais ces petits colifichets d'ivoire qu'on travaille si bien dans ce pays-là... Mais au bout de quelque temps, ma fine, toujours tourner...

ARLEQUIN.

Cela vous a étourdie?

NANETTE.

Non, je veux dire toujours tourner de petits brimborions comme ça, ça me fatiguait les yeux.

ARLEQUIN.

Et vous avez mieux aimé venir à Paris pour y tourner les têtes?... Vous ne m'avez pas dit le nom de votre maîtresse?

NANETTE.

Attendez donc; ma fine, je ne m'en souviens déjà plus.

ARLEQUIN.

Prenez-y garde, pour jouer la comédie il faut avoir de la mémoire.

NANETTE.

C'est son nom, n'est-ce pas, que vous me demandez? Oh! m'y v'là : elle est blonde, elle a les yeux bleus, le nez retroussé, et elle dit comme ça qu'elle joue dans tout plein de pièces... Vous devez voir tout de suite?...

ARLEQUIN.

Ne se nomme-t-elle pas Clara?

NANETTE.

Clara? juste...

ARLEQUIN, *avec intention.*

Oh! alors, si c'est elle, ma pauvre enfant, je vous plains.

NANETTE.

Bah! à cause?

ARLEQUIN, *prenant Nanette à part.*

On m'a dit que c'était un petit démon qui avait fait mourir quatre régisseurs d'impatience et douze femmes de chambre de chagrin : vous serez la treizième.

NANETTE, *à part.*

Jolie réputation qu'il me fait là! (*haut.*) Eh ben! Monsieur, c'est des mauvaises plaisanteries; elle en est incapable, et je ne souffrirai pas qu'on fasse comme ça sur elle un tas de cancans... (*montrant la scène.*) Mais pourtant elle n'arrive pas!... Eh mais! j' n'ons pas la berlue... V'là de mes pays... Je n'ai pas peur de rester seule... Quel bonheur! Par ici, par ici, les autres!

SCENE X.

ARLEQUIN, NANETTE, JACQUES, (M. FONTENAY.) CATHERINE, (MADEMOISELLE FLORE.)

JACQUES ET CATHERINE.

AIR : du vaudeville de la visite à Bedlam.

Pour l'honnête voyageur,
Qui n' peut faire trop d' dépenses,
N'en déplaise aux diligences,
Viv' l' bateaux à vapeur!

JACQUES.

Avec ça qu' dans ces bateaux,
On ne craint pas plus, j'espère,
D'être emporté par les ch'vaux
Qu'aveuglé par la poussière.

ENSEMBLE.

Pour l'honnête voyageur, etc.

NANETTE.

Eh! bonjour donc, Jacques Pinchot.

CATHERINE.

Ah! vous v'là, Nanette Blanchet : qu'euq' vous faites donc ici?

NANETTE.

J' suis en maison ; j'attends not' bourgeoise qui va venir.

JACQUES.

Nous aut' j' venons à la comédie de c' soir ; j'avons connu à Dieppe des acteux qui nous ont dit que j' pourrions entrer en parlant au régisseur... Quoiqu'on dise qu' c'est un drôle d'homme... On l'appelle l'*homme aux amendes*.

NANETTE, *montrant Arlequin*.

C'est Monsieur que v'là ?

JACQUES ET CATHERINE, *saluant gauchement*.

Monsieur, certainement que...

ARLEQUIN.

Il n'y a pas de mal ; je voudrais pouvoir vous donner un petit coin... Mais vous voyez cette nombreuse et brillante assemblée ? elle occupe toutes les places.

CATHERINE.

Et où donc qu' vous nous boutrez, monsieur le régisseur ?

ARLEQUIN.

Dans les coulisses, avec quatre dames qui vous connaissent sans doute.

NANETTE.

Si c'est des mangeurs d'huîtres, je le crois ben, et qu'est-ce qui ne connaît pas Jacques Pinchot et Catherine Perruchet? Lui il est pêcheux et elle poissonneuse. Sa tante tient le gros bureau des huîtres de la rue Montorgueil. Ils sont venus à Paris pour s'unir l'un quand et quand l'autre.

JACQUES.

Vu que j' sommes tous deux nés natifs de Pollet.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est que ce Pollet?

CATHERINE.

Tiens! vous ne savez pas? (*à Jacques.*) par exemple, pour un monsieur qui a l'air bien éduqué... l' Pollet, voyez-vous, c'est un faubourg de Dieppe, c'est là que demeurent les pêcheux et les pêcheuses, les matelots et les matelottes, les faiseuses de dentelles et les vendeux de coquillages, tous bons enfans qui amassent plus de gros sous qu'd'écus, c' qui n'empêche pas d'avoir des sentimens.

ARLEQUIN.

Ah ça! mais ne craignez-vous pas de vous trouver un peu noyés dans un monde comme ce Paris?

JACQUES.

Laissez donc... d' vieux loups de mer comme nous.

CATHERINE.

D'ailleurs, est-ce que je n' connaissons pas vot' Paris, moi surtout qu'avons déjà été pendant trois ans belle écaillière chez le restaurateur d'à côté du théâtre de M. Brunet, c'était là qu'y avait de la consommation... j'avais-t'y la vogue pour la chose d'ouvrir les huîtres? Dieu de Dieu!

AIR. Nouveau de Panseron.

J'en ouvrais, j'en ouvrais,
Qu' c'était comme un fait exprès,
J' faisais les frais d' tous les r'pas.
Vraiment j' n'y suffisais pas.
La bell', vendez-vous du frais?
C'est l' r'frain de tous les gourmets.
Personn' ne me l' demandait ·
C'te figure en répondait.
J'en ouvrais, etc.

Lorsque le garçon m'criait :
« Ouvrez pour le cabinet. »
Si j' montais, l' Monsieur m' lorgnait
Et son objet enrageait...
J'en ouvrais, etc.

Dans les déjeuners d' garçons
J'en entendais d' tout' façons.
Qu'euq'fois même on m'embrassait,
Mais on m'en récompensait...
J'en ouvrais, etc.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas de peine à vous croire; mais le temps se passe; allez prendre vos places dans cette coulisse... car on ne tardera pas sans doute à commencer.

CATHERINE.

J'y courons, j'y courons.

JACQUES.

Avec ça qu' j'ons une soif de comédie! faut voir. (*Il prend le bras de Catherine et de Nanette et sort en chantant.*)

SCENE XI.

ARLEQUIN, TITI.

Titi entre sur un air de marche, figurant une épée avec sa badine en se mettant en garde, etc. pantomime.

ARLEQUIN, *se retournant et voyant Titi posé, et resté les bras croisés au fond du théâtre; à Titi.*

Approchez, mon ami, qu'est-ce qu'il y a pour votre service? Il ne faut pas rester comme ça les bras croisés!

TITI.

Comme vous dites, mon régisseur, les bras croisés! c'est furieusement vexant, surtout quand on a passé sa vie sous les armes!

ARLEQUIN.

Monsieur est un ancien militaire.

TITI.

Je n'ai point cet avantage!

ARLEQUIN.

J'entends... Monsieur est armurier!

TITI.

Pas tout-à-fait, mais approchant, car j'ai passé les deux tiers de mon enfance et les trois quarts de ma jeunesse dans les fusils, les pistolets, les épées et les poignards... je m'appelle Titi.

ARLEQUIN.

Je ne connais pas...

TITI.

Vous ne connaissez pas Titi? Vous n'allez donc jamais sur le boulevard du Temple? il faut me voir quand je passe devant les Acrobates ou les Funambules, je les entends tous se dire entre soi : Tiens, v'là Titi! Si j'ai le malheur d'entrer dans les théâtres circonvoisins d'alentour, à peine suis-je dans la salle, qu'ils me crient tous d'en-haut: Eh! Titi! le gendarme a beau leur dire de se taire, c'est tout comme; les paroles ne sont que des mots; mais je puis vous certifier que mon nom est aussi illustre dans ce quartier-là que ceux de MM. Tautin et Marty.

ARLEQUIN.

Vous jouez donc le mélodrame?

TITI.

J'y figure. Mon respectable père, homme de goût et de talent dans la partie de la lame, qui avait succédé dans le temps à messieurs Lafitte et Gougibus, pour régler les combats à la Cité, à la Porte St-Martin, à l'Ambigu et à la Gaîté; et moi son faible émule et son timide élève, je l'avais remplacé à sa mort dans cet auguste emploi.

ARLEQUIN.

Comment, Monsieur, c'est vous qui arrangiez ces jolies petites batailles?

TITI.

Les paroles ne sont que des mots, mais j'ose dire que oui : combats à deux, à quatre, à huit, à douze, au premier sang ou à outrance, marches et contre-marches, tout ça sortait de ma tête.

ARLEQUIN.

Votre tête est donc comme le Champ-de-Mars?

TITI.

AIR : Nous ne louerons pas de carrosse.

Pour la parade et la riposte,
J' vous réponds que j'étais r'nommé,
J'étais famé.
Et tous les jours solide au poste,
Malgré tous mes rivaux jaloux,
J' f'sais les quat' coups.
Pour eux quell' triste équipée!
S'il était seul'ment parti,
Un coup d' sab', d' hache ou d'épée,
Sans la permission de Titi,
Oui, de Titi.

Dès que j' commençais l'escarmouche,
Ou qu' je f'sais une évolution,
Révolution!
Tout l' monde ouvrait les yeux, la bouche;
Et fallait voir comme j'allais
Quand j' défilais;
On disait : pour êtr' bel homme
Et fièrement adroit aussi,
A lui l' ponpon et la pomme!
C'était-i'
Glorieux pour Titi,
Oui, pour Titi!

Et puis quel triomphe pour l'artiste quand à la fin de

l'ouvrage, le régisseur venait dire au public : Messieurs, la pièce que nous avons eu l'honneur de vous représenter ou de représenter devant vous; il y en avait qui disaient l'un, d'autres qui disaient l'autre, parce que les paroles ne sont que des mots, est pour le poème de MM....., n'importe, pour la musique de M....., c'est égal, pour les ballets de M....., c'est selon; et les combats ont été réglés par M. Titi.

ARLEQUIN.

Pourquoi diable ne voyons-nous plus de ces jolies choses-là à présent?

TITI.

Pourquoi?... C'est le mélodrame bourgeois qui a tué la partie; ça nous a coupé le cou : on vous joue ça en frac, en chapeau rond et les mains dans ses poches. Il n'y a plus de plaisir. Faites donc combattre Calas et Cardillac; faites donc manœuvrer le Pauvre de l'Hôtel-Dieu avec le Cocher de Fiacre ou avec le Vieil Artiste : vous verrez si ces gaillards-là savent seulement se mettre en garde ou emboîter le pas.

ARLEQUIN.

Heureusement que le Cirque-Olympique est là pour la tradition.

TITI.

Encore faut-il qu'on le rebâtisse! jusque-là je n'ai que les assauts du Wauxhall, et la contre-pointe n'engraisse pas : au surplus, tout ce que je vous dis là, ce n'est que des paroles, les paroles ne sont que des mots, et je viens pour que vous me donniez un emploi quelconque!

ARLEQUIN.

Où?

TITI.

Parbleu! au Vaudeville!

ARLEQUIN.

Nous n'avons pas de combats!

TITI.

Je le sais bien : mais vous avez des chœurs, des accessoires, des comparses : nommez-moi chef et vous m'en direz des nouvelles! Vous verrez si j'entends la mise en scène : tenez, un supposé, vous avez à organiser un prologue d'ouverture... une bluette d'inauguration!

ARLEQUIN, *à part.*

Je le vois venir! (*haut.*) Fort bien!

TITI.

Vous voulez un coup de théâtre, n'est-ce pas? Eh bien! je fais approcher mes figurans : justement voici les vôtres! (*les appelant dans la coulisse.*) Avancez ici, vous autres!

SCENE XII.

ARLEQUIN, TITI, LES FIGURANS.

Les figurans en costumes de bal sortent, les femmes d'une coulisse, les hommes de l'autre, en tenant des bouquets.

TITI.

C'est ça!... Maintenant placez-vous sur deux files! Attention au commandement! (*à Arlequin.*) Vous allez voir l'évolution.

ARLEQUIN, *à part.*

Laissons-le faire.

TITI, *aux figurans.*

Le haut du corps en avant, la pointe du pied basse, les yeux à quinze pas devant vous... Attention... Enlevons le pas! en avant... marche! (*Ici les figurans se mettent en marche sur un air de pas accéléré, ayant Titi à leur tête, qui, en défilant devant le parterre, salue avec sa baguette à la manière des héros de mélodrame. Quand l'évolution est finie, Titi crie*: Halte! front! (*à Arlequin.*) Maintenant examinez bien!

ARLEQUIN, *à part.*

A moi le dénouement!

TITI.

Observez bien... je donne le signal (*il frappe trois coups dans sa main.*) le rideau se lève... (*on lève la toile du fond.*) et vous voyez...

ARLEQUIN.

La troupe du Vaudeville.

TITI, *étonné.*

La troupe?...

ARLEQUIN.

Eh! oui, mon cher Lafont.

SCENE XIII.

TOUS LES ACTEURS.

ARLEQUIN.

Approchez, duègne, père noble, coquette, ingénuités, soubrettes et comiques.

Chœur de Félix. (O ciel! est-il possible!)

TOUS.

O ciel! est-il possible!

ARLEQUIN.

Chers enfans de Momus
Soyez les bienvenus!

TOUS.

Nous sommes reconnus.

ARLEQUIN.

Vous avez voulu, mais en vain,
Faire un Gilles d'un Arlequin!

TOUS.

O ciel! est-il possible!

ARLEQUIN.

Ce tour-là n'est-il pas risible?
Mes bons amis, parlez, qu'en pensez-vous?

TOUS.

Pour nous c'est un aveu pénible;
Mais vous trouver plus fin que nous!

ARLEQUIN.

Ah ça! vous connaissez mon système des amendes, je n'ai pas besoin de vous le rappeler : gare à vous d'abord! Je vous en avertis, je serai bien aimable, mais je serai sévère! des amendes quand on manquera les répétitions; des amendes quand on retardera le spectacle... des amendes quand on manquera les entrées en scène : et puis nous monterons beaucoup de pièces nouvelles; nous en remettrons quelques anciennes; vous n'aurez pas un seul instant de repos : vous verrez comme ça va bien marcher. Surtout point d'entr'acte, c'est la mort d'un théâtre : vous l'entendez, Mesdames?

MADAME GODEFROY.

Ce n'est jamais moi qui retarde le lever du rideau.

CORINE.

Ni moi !

FORDORA.

Ni moi !

CÉLESTE.

Ni moi !

NANETTE.

Ni moi !

CATHERINE.

Ni moi !

ARLEQUIN.

Alors, il faut croire que c'est le public.

MADAME GODEFROY.

Mais par qui avez-vous pu savoir ?...

ARLEQUIN.

Par le conducteur de la diligence.

JACQUES.

Comment ! le coquin nous a trahis?

CORINE.

Ça vaut mieux que s'il nous avait versés !

VAUDEVILLE.

CHŒUR.

AIR : du Vaudeville de Pinson père de famille.

Allons ! gai, plus d'ennui !
L' tambourin du Vaud'ville
Aujourd'hui r'entr' en ville,
Et l' plaisir avec lui !

MADEMOISELLE JENNY COLON, *au Public.*

AIR : du Vaudeville du Piége.

Ah ! Messieurs, lorsqu'à vous revoir
Nous goûtons un plaisir extrême !

Daignez tous nous prouver ce soir
Que votre plaisir est le même!
Dans un port de mer accueillis,
Sans éprouver le moindre orage,
Est-ce en revenant à Paris
Que nous devons faire naufrage?

CHŒUR.

Allons! gai, plus d'ennui!
L' tambourin du Vaud'ville
Aujourd'hui rentr' en ville,
Et l' plaisir avec lui.

FIN.

Théaulon de Lambert, Marie Emmanuel Guillaume Marguerite

LA VEUVE
DE QUINZE ANS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE;

PAR MM. THÉAULON ET ADOLPHE;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 27 SEPTEMBRE 1826.

PRIX : 1 FR. 50.

PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, ÉDITEUR,

PROPRIÉTAIRE DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT, PICARD ET DUVAL,

COUR DES FONTAINES, N° 7;

ET AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS, N° 51.

1826.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE SAINT-ERNEST, capitaine de vaisseau.	M. Lafont.
ANAIS, sa jeune épouse.	Mlle Jenny Colon.
Madame D'HERMOND, amie et gouvernante d'Anaïs.	Mme Guillemin.
Un Domestique.	
M. de GOURNY, propriétaire, personnage ridicule. (Mise élégante; mais exagérée.)	M. Lepeintre Jeune.

La scène se passe dans un château à quelques lieues de Paris.

Nota. S'adresser, pour avoir la musique de cet ouvrage, à M. Hus-Desforges, chef d'orchestre du théâtre du Vaudeville.

DE L'IMPRIMERIE DE E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, N° 4.

LA VEUVE DE QUINZE ANS,

COMEDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un très beau salon. Des meubles, une harpe et une toilette élégante ornent l'appartement.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME D'HERMOND, SAINT-ERNEST, *en redingote bleue, et en pantalon blanc, qu'il ne quitte point.*

MADAME D'HERMOND.

Eh quoi! c'est vous, monsieur Armand?

SAINT-ERNEST.

Oui, madame d'Hermond, c'est moi-même, Armand de Saint-Ernest, le mari de votre jeune élève... D'où vient votre surprise?

MADAME D'HERMOND.

Elle est bien naturelle après votre naufrage.

SAINT-ERNEST.

Vous l'avez appris?

MADAME D'HERMOND.

Par notre correspondant de Hambourg, qui croyait que vous aviez péri dans ce désastre.

SAINT-ERNEST.

C'est-à-dire que l'on me croit mort?

MADAME D'HERMOND.

Certainement, et voilà pourquoi vos gens sont en deuil.

SAINT-ERNEST.

En effet.... Et l'aventure est assez étrange!

MADAME D'HERMOND, *riant.*

Comment, vous n'êtes pas mort?

SAINT-ERNEST, *avec gaîté.*

Ah! vous pouvez m'en croire : ce n'est pas vous que je voudrais tromper.

MADAME D'HERMOND.

Mais le journal officiel?...,

SAINT-ERNEST.

Oh ! le journal officiel...

AIR de Julie.

Un journal est, je vous l'assure,
Une très grande autorité,
Et je crois, en chaque aventure,
Qu'il ne dit que la vérité;
Surtout pour les arts et la gloire
Je le crois vrai, sans nul effort;
Mais quand il dit que je suis mort,
Permettez-moi de n'en rien croire. } *bis.*

MADAME D'HERMOND.

Je vais faire assembler votre maison, apprendre cette bonne nouvelle à tout le monde!.. Que cette chère Anaïs sera contente.... Combien de larmes elle a versées sur votre mort!

SAINT-ERNEST.

Pauvre petite!... Cependant je ne suis guère son mari qu'en perspective!..... Peut-être est-ce à cause de cela.

MADAME D'HERMOND.

Quoiqu'elle n'eût à peine que onze ans, et qu'elle n'ait fait que vous entrevoir le jour où, par des arrangemens de famille, elle devint votre femme, Anaïs n'a cessé de parler de son mari; et la haute importance qu'elle attache à ce titre présente un contraste piquant avec les graces de son caractère; c'est un mélange fort divertissant de douceur et d'espiéglerie, d'esprit et de naïveté; ses caprices même la font aimer de tout le monde.

SAINT-ERNEST.

Chère Anaïs !

MADAME D'HERMOND.

Depuis l'instant où vous partîtes, il y a bientôt quatre ans, pour aller à la Martinique recueillir la succession qui vous était assurée par ce précoce et singulier mariage, je n'ai pas quitté Anaïs, et je puis vous attester que toutes ses pensées ont été pour votre retour; jugez donc quelle dut être sa douleur en apprenant votre naufrage et votre mort.

AIR de la Chasse. (Somnambule mariée.)

Depuis un mois, dans sa douleur profonde,
Parlant toujours de défunt son époux,
Pour la retraite elle veut fuir le monde,
Et, bien que mort, ne vivre que pour vous.

Elle m'a dit : « *De ma triste existence*
A tout jamais le destin est rempli ! »

SAINT-ERNEST.

La pauvre enfant, voyez son innocence !
Croit que toujours on pleure son mari.

Tout ce que vous m'apprenez me fait persister dans la résolution que j'ai prise pendant la traversée.

MADAME D'HERMOND.

Que prétendez-vous faire ?

SAINT-ERNEST.

Mon projet est bien simple : marié à la jeune Anaïs Derneval, pour assurer sa fortune et la mienne, pendant les quatre années qui viennent de s'écouler, j'ai bien souvent regretté ma liberté.

MADAME D'HERMOND.

J'entends, vous avez fait comme tous les maris.

SAINT-ERNEST.

Entre nous, je ne pouvais me former une idée bien séduisante d'un enfant que l'on m'avait fait épouser sans me donner même le temps de la connaître. Parti simple aspirant de marine, je reviens dans ma patrie avec un grade supérieur, une fortune considérable; mais avant de me fixer dans ce pays, avant de devenir réellement le mari de ma femme... je veux...

MADAME D'HERMOND.

Vous voulez ?....

SAINT-ERNEST.

Faire un peu l'amant auprès d'elle... étudier son caractère et savoir si nous pouvons être heureux dans le lien qui nous engage.

MADAME D'HERMOND.

Pouvez-vous en douter ? l'innocence d'Anaïs...

SAINT-ERNEST, *riant.*

Non, je ne la mets nullement en doute; mais je veux savoir seulement si nos cœurs peuvent s'entendre..... Si ma veuve approuve mon amour, je ressuscite; sinon, je lui laisse la moitié de ma fortune et je retourne aux colonies.

MADAME D'HERMOND.

Quoi, Monsieur, vous voudriez ?

SAINT-ERNEST.

Dans la situation où nous sommes, pourquoi nous charger d'une chaîne éternelle ?

AIR du Vaudeville de la Servante justifiée.

Non, c'en est fait, si ma femme est coquette,
Si je ne puis embellir son destin,
Je l'enrichis, et, l'ame satisfaite,
Sur mon vaisseau je remonte soudain.
Plus de tracas, de chagrin domestique...
Quand nous serons libres de notre sort,
Ma femme en France, et moi dans l'Amérique,
J'espère au moins que nous vivrons d'accord. (*bis.*)

MADAME D'HERMOND.

Après tout, je ne vois aucun inconvénient à cette ruse.

SAINT-ERNEST.

La nouvelle de ma mort me sert à merveille; il est probable qu'Anaïs ne me reconnaîtra pas.

MADAME D'HERMOND.

Je le crois.

SAINT-ERNEST.

Laissez-moi passer pour le parent de son mari: je serai chargé de lui apporter mes dernières volontés.

MADAME D'HERMOND.

Je vous comprends et ne demande pas mieux que de vous seconder.... Mais quelqu'un vient.... (*elle remonte la scène.*) C'est notre voisin, M. de Gourny.

SAINT-ERNEST.

Quel est ce monsieur ?

MADAME D'HERMOND.

Une espèce de parasite, assez riche pourtant, mais qui aime mieux vivre des rentes des autres que des siennes... un ridicule personnage qui se croit gai et qui n'est que fatigant; un soupirant de quarante-neuf ans enfin, qui depuis la nouvelle de votre mort a des prétentions à la main d'Anaïs.

SAINT-ERNEST.

Ah bon! voici qui va nous amuser.

SCENE II.

LES MÊMES, M. DE GOURNY.

GOURNY, *une très belle rose à la main.*

Madame d'Hermond.... j'ai bien l'honneur de vous saluer... Monsieur, je suis bien votre serviteur... Comment va notre jeune veuve?... comment a-t-elle passé la nuit.....

hein!.. dites-moi ça.... toujours du chagrin, je parie; tant mieux, tant mieux... nous la consolerons.

SAINT-ERNEST.

Je l'espère bien. (*à part après l'avoir fixé.*) O! l'excellente figure!

GOURNY.

Et moi j'en suis sûr... J'en ai tant consolé de veuves.... en ai-je consolé dans ma petite ville de Constance!.... Je n'étais connu là que sous le nom du grand consolateur des veuves! (*riant*), hé! hé! (*bas à Madame d'Hermond.*) Quel est ce monsieur?

MADAME D'HERMOND, *haut.*

Monsieur est un parent de monsieur de Saint-Ernest.

GOURNY.

Tant mieux! tant mieux! parent de bien près?

SAINT-ERNEST.

Oui, Monsieur, de très près, d'aussi près que possible...Je viens pour lui faire connaître les dernières volontés du défunt.

GOURNY.

Pauvre cher homme! que Dieu ait son ame... et moi sa femme! (*riant.*) hé! hé! hé!

SAINT-ERNEST.

Comment, Monsieur?

GOURNY.

On ne peut pas laisser une jeune veuve ainsi se désoler, et vous voyez en moi un de ses plus zélés adorateurs.

SAINT-ERNEST, *malignement.*

Monsieur est donc certain de plaire?... Il est sûr qu'avec les agrémens de sa personne....

GOURNY.

Bon!... si j'en suis certain, je n'ai fait que cela toute ma vie... avec l'habitude que j'en ai... Hé! hé!

MADAME D'HERMOND.

Et si le défunt n'était pas mort par hasard?

SAINT-ERNEST, *bas à madame d'Hermond.*

Silence! vous allez l'effrayer!

GOURNY.

Heureusement il l'est, mais il ne le serait pas, que cela me serait encore bien égal, puisqu'il est absent. (*riant.*)

hé! hé! hé! je m'y connais.... Et dans ce genre de conquêtes...

SAINT-ERNEST, *bas à madame d'Hermond.*

C'est un sot!

MADAME D'HERMOND.

Il passe pour ça.

GOURNY.

Ma réputation est faite.

MADAME D'HERMOND.

Je vais avertir madame de Saint-Ernest de l'arrivée de son cousin.

GOURNY.

Alors, bonne dame, dites-lui aussi que je suis là... avec le bouquet d'usage. (*Madame d'Hermond sort.*)

SCENE III.

SAINT-ERNEST, GOURNY.

GOURNY.

Monsieur, je suis enchanté que l'occasion se présente de faire connaissance avec un parent de feu M. de Saint-Ernest; c'était un homme fort aimable, peu de moyens... pas beaucoup d'esprit, mais de l'honneur, de la bravoure.

SAINT-ERNEST.

Vous le connaissiez?

GOURNY.

Oh! particulièrement, et il doit vous avoir souvent parlé de moi.

SAINT-ERNEST.

Lui? jamais. (*à part.*) C'est la première fois que je le vois.

GOURNY.

Comment il ne vous a pas parlé de M. de Gourny, son intime, son inséparable?... (*à part.*) Le cher homme est mort, il ne viendra pas me contredire. (*haut.*) Il laisse, dit-on, une fortune immense à sa veuve?

SAINT-ERNEST.

Mais oui, lorsque les affaires de la succession seront terminées, elle pourra bien réaliser soixante mille livres de rente.

GOURNY.

Soixante mille francs... oui, je la consolerai, elle ne ré-

sistera pas à mon éloquence..... C'est une veuve adorable !

SAINT-ERNEST, *souriant.*

Eh bien! Monsieur, nous verrons cela, je vous promets de parler pour vous.

GOURNY.

Ah ! tant mieux ! tant mieux ! parlez, et je vous seconderai par mon amabilité naturelle. (*Saint-Ernest se dispose à sortir.*) Vous me quittez ?

SAINT-ERNEST.

Je vais mettre un habit plus décent pour paraître devant ma jolie cousine.

GOURNY.

C'est juste !.. l'étiquette avant tout.... Pour moi, dès le matin je suis toujours en toilette... Quand on fait profession de consoler les dames, il faut toujours être sur le *qui vive!*.... Au moment où l'on y pense le moins, une occasion se présente.... hé! hé !.... (*Ne voyant plus Saint-Ernest qui est sorti pendant ce monologue.*)

SCÈNE IV.

GOURNY, *seul.*

Il est parti le cousin du défunt.... Ces gens de mer ont des manières... mais il faut être juste, ils ne peuvent pas être élevés comme nous: sur un vaisseau on ne peut guère fréquenter le beau monde ; il n'y a pas là de ces soirées où l'on se forme l'esprit avec le boston ou l'écarté, et de ces dîners où l'on s'épure le goût avec les chefs-d'œuvre gastronomiques des Grignon et des Véry... Dieux! comme ce mariage m'arrangerait !.. une petite femme jolie, innocente... et une fortune !... J'ai de l'espoir: car enfin, qui pourrait-elle me préférer ? je le demande, il n'y a que moi qui suis admis dans le château ; et d'ailleurs mon mérite personnel.... j'ai quarante-neuf ans.... passés.... c'est vrai... mais il n'y paraît pas, ou du moins il n'y paraît guère...d'ailleurs il y paraîtrait beaucoup que ce ne serait pas une raison...

AIR : Heureux habitans. (Kreutzer.)

C'est à cinquante ans
Que toujours on renomme
Un homme ;

L'esprit, les talens
Ont plus d'éclat à cinquante ans.
Et même l'Amour
Voit à sa cour
Belles
Rebelles
Fuir les jeunes gens
Pour les amans
De cinquante ans.

De nos étourdis
Les tons hardis,
La suffisance,
Sont toujours l'effroi
Des dames qui suivent leur loi;
Et ces freluquets,
Par leurs caquets
Et leur jactance,
Rendent les époux
Inquiets, défians et jaloux.
C'est à cinquante ans, etc.

Et que de malheurs
Et que de pleurs,
Quand du silence
S'élance
Soudain
Un secret qu'on croyait certain!
L'homme est peu discret,
Mais il vient un âge,
Je gage,
Où nul ne croirait
Indiscret
Qui se vanterait.
C'est à cinquante ans, etc.

Et lorsque l'hymen
Nous range enfin
Près d'une femme,
A quel âge est-on
Amoureux comme un Céladon?
Bref, en quel instant
Est-on souvent
Près de sa dame
Empressé, constant,
Galant,
Et surtout complaisant?...
C'est à cinquante ans, etc.

Mais j'entends, je crois, notre jolie veuve.

SCÈNE V.

GOURNY, ANAÏS, *en grand deuil de veuve*, MADAME D'HERMOND.

ANAÏS, *avec ingénuité, sans voir Gourny.*

Non, ma bonne amie, non, je ne veux voir personne; je dois cette déférence à la mémoire de feu mon époux!

AIR : Pauvre Arondel (de Trilby).

Quand son retour faisait mon espérance,
Il n'est donc plus celui que tant j'aimais!
Il ne devait, hélas! revoir jamais
Le doux rivage et le ciel de la France...
Pauvre Anaïs, tes pleurs sont superflus,
Car il n'est plus! *(bis.)*

Je te le répète, ma bonne amie, je ne veux voir personne.

GOURNY.

Personne!... excepté moi, charmante veuve?

ANAÏS.

Ah! vous voilà, monsieur de Gourny... Oh! vous, c'est différent, vous pouvez toujours venir : quand je vous vois, cela ne m'empêche pas d'avoir du chagrin.

GOURNY.

Aimable veuve!.. je suis flatté... (*à part.*) Quelle heureuse confiance!

MADAME D'HERMOND.

Songez, Anaïs, que vous ne pouvez refuser de voir le cousin de monsieur de Saint-Ernest; il est chargé, dit-il, des dernières volontés de votre mari.

ANAÏS, *avec douleur.*

Mon pauvre mari! (*avec vivacité.*) Ah! la belle rose que vous avez là, monsieur de Gourny!

GOURNY.

C'est pour vous qu'elle est éclose, aimable veuve; elle était seule et unique sur un rosier, et je vous l'apporte afin que vous soyez deux. (*en riant.*) Hé! hé! il y est, le madrigal!

ANAÏS.

Ma bonne amie, quand on est en deuil de son mari, peut-on se parer d'une rose?

MADAME D'HERMOND, *souriant.*

Sans doute... Les roses d'ailleurs vont très bien avec le noir.

GOURNY.

Et le noir va très bien à madame.

ANAÏS, *plaçant la rose à son côté.*

(*à Gourny.*) N'est-ce pas que je suis bien comme cela? (*avec douleur et ingénuité.*) Ah! si mon pauvre époux pouvait me voir avec mon deuil!

AIR de l'*Angélus.*

Sous ce lugubre vêtement
Puisqu'on dit que je suis jolie,
Je voudrais que mon pauvre Armand
Fût encor près de son amie! (*bis.*)
Ah! que n'a-t-il touché vraiment
Le rivage de sa patrie,
Ne fût-ce que pour un moment
Et pour venir voir seulement
Combien sa veuve est embellie!

Que n'est-il là!... à la place de Monsieur!

GOURNY.

Je ne voudrais pas être à la sienne, moi... hé! hé!

ANAÏS.

Oui, réflexion faite, tu peux faire venir le parent de monsieur de Saint-Ernest, je me sens la force de le recevoir.

MADAME D'HERMOND.

Je cours le chercher... vous restez, voisin?

GOURNY.

Toujours, madame d'Hermond, toujours; à moins cependant que Madame...

ANAÏS.

Oh! non, non, monsieur de Gourny, restez avec moi. (*Madame d'Hermond sort.*)

SCÈNE VI.

ANAIS, DE GOURNY

ANAÏS.

C'est bien aimable à vous de tenir ainsi compagnie à

une pauvre veuve... Je suis si contente d'avoir auprès de moi quelqu'un à qui je puisse parler de mon époux.

GOURNY.

Il paraît, charmante veuve, que vous aimiez beaucoup le defunt?

ANAÏS.

Oh! si je l'aimais!... (*elle essuie ses yeux.*) c'était mon premier mari.

GOURNY, *à part.*

Je le crois bien, à quinze ans. (*haut.*) Il ne faut pas vous désoler ainsi... Perdre un mari, c'est triste, c'est affreux, j'en conviens, c'est même désagréable... mais ce n'est pas une perte absolument irréparable.

ANAÏS.

Je n'ai jamais connu celui que je pleure, et je ne l'ai jamais vu pour ainsi dire... J'avais à peine onze ans quand on nous maria, pendant la nuit, dans la chapelle d'un château... En sortant de là, mon mari partit pour la Martinique, et l'on me ramena dans mon couvent; mais mon cher Armand m'écrivait souvent... j'ai toute sa correspondance... Que d'esprit il avait!.. que d'amour!.. Dans sa dernière lettre, il me disait qu'il revenait plus épris que jamais et qu'il m'apportait un singe et deux perroquets... Ils auront aussi péri dans le naufrage!

GOURNY.

Pauvres bêtes!

ANAÏS.

On vient, c'est sans doute le parent de monsieur de Saint-Ernest... Il va renouveler toutes mes douleurs, j'en suis bien sûre! (*arrangeant sa coiffure.*) Suis-je bien comme cela?

GOURNY.

Vous êtes adorable!

ANAÏS.

Ah! tant mieux!.. cela fera plaisir au cousin de mon mari.

GOURNY, *à part.*

Ce qui ne laisse pas que d'être très flatteur pour moi... Maudit parent!

SCENE VII.

LES MÊMES, MADAME D'HERMOND, SAINT-ERNEST, *en habit.*

MADAME D'HERMOND.

Voici, ma chère Anaïs, le parent de monsieur de Saint-Ernest.

ANAÏS.

Je suis charmée, Monsieur, que l'occasion se présente de faire connaissance avec un parent de feu mon époux.

SAINT-ERNEST, *la fixant.*

C'est moi, Madame, qui dois me féliciter... (*à part à madame d'Hermond.*) Ma veuve est vraiment fort jolie, et quand je la regarde je suis charmé d'être vivant.

ANAÏS, *à Gourny, après avoir regardé Saint-Ernest.*

Il est gentil mon cousin, n'est-ce pas ?

GOURNY.

Oh ! oh ! figure maritime ; l'air d'un nouveau débarqué.

ANAÏS.

On dit, Monsieur, que vous m'apportez les dernières volontés de M. de Saint-Ernest.

SAINT-ERNEST.

C'est avec peine, Madame, que je viens m'acquitter d'un soin si douloureux..... La crainte de renouveler vos chagrins....

ANAÏS.

Oh ! n'y faites pas attention et parlez vite, je suis impatiente de savoir ce que me veut mon époux.

SAINT-ERNEST.

D'abord le premier désir que monsieur de Saint-Ernest ait manifesté au moment de la catastrophe qui vous a privée de lui...c'était que vous missiez le plus tôt possible un terme à votre cruel veuvage....

ANAÏS, *avec étonnement.*

Comment il veut que je me remarie ?

SAINT-ERNEST.

AIR : Soldat français, né d'obscurs laboureurs. (Julien.)

Oui, votre époux, Madame, a désiré
Que par l'hymen vous charmiez votre vie,
Et que bientôt...

ANAÏS.

Monsieur, j'obéirai,
Malgré mes pleurs et ma peine infinie ;

On me prescrit le nœud le plus chéri,
Céder est mon devoir, j'espère;
La femme, hélas! doit toujours faire ainsi
La volonté de son mari....
Surtout lorsque c'est la dernière. *(bis.)*

GOURNY, *à part.*

Hé! hé! pas mal.

MADAME D'HERMOND.

Pauvre Anaïs!

SAINT-ERNEST, *bas à Madame d'Hermond.*

Son ingénuité me fait un plaisir...

ANAÏS.

Mais j'y pense, vous devez avoir une lettre de lui.

SAINT-ERNEST.

Non, Madame, mais voici son anneau qu'il m'a donné pour garant....

ANAIS, *le prenant et le mettant à son doigt.*

Oui, je le reconnais.... voilà nos deux noms.... Il n'y a plus qu'une chose qui m'embarrasse maintenant.. Votre cousin veut que je me remarie le plus tôt possible et je ne demande pas mieux que de lui obéir, mais où trouver un mari tout prêt?

GOURNY, *arrangeant sa cravate et toussant.*

Hum! hum!

ANAÏS.

Personne ne vient plus nous voir dans ce château: Les pauvres veuves sont si vite délaissées!... et j'ai beau songer, je ne vois personne....

GOURNY, *de même.*

Hum! hum!

SAINT-ERNEST, *regardant Gourny en riant.*

Feu votre époux, Madame, sans prétendre vous imposer aucun choix, me semble pourtant avoir désigné son successeur.

ANAÏS.

Mon cher mari!... il a songé à tout...

MADAME D'HERMOND.

Et cette personne, Monsieur, connaissez-vous son nom?

SAINT-ERNEST, *montrant de Gourny.*

C'est son ami intime, Madame, Monsieur de Gourny ici présent.

GOURNY, *très surpris.*

Moi!

SAINT-ERNEST.

Vous-même, Monsieur.

ANAÏS.

Comment, notre voisin ?

GOURNY, *à part.*

Par exemple... si je m'attendais à celle-là !

SAINT-ERNEST.

L'amitié qui vous unissait à monsieur de Saint-Ernest était si grande, et mon parent connaissait si bien toutes vos nobles qualités, qu'il n'est pas étonnant...

GOURNY, *à part.*

Il me connaissait !... celui-là est un peu fort.... Je ne l'ai jamais vu ; mais c'est une ruse du jeune parent pour avoir un bénéfice sur l'héritage. (*haut.*) Je suis certainement flatté d'un choix si honorable... Et cela me décide, aimable veuve, à vous ouvrir enfin mon cœur... apprenez donc que mes assiduités dans ce château n'avaient pour but que de vous consoler d'une perte cruelle en vous offrant mon cœur et ma main.... Feu mon ami....

SAINT-ERNEST, *à part.*

Il n'en démordra pas.

GOURNY.

N'avait fait que pressentir mes intentions... Mais, comme dit Monsieur, nous étions deux amis intimes, et alors il n'est pas étonnant que nous ayons eu la même pensée à l'égard de sa femme.... Deux amis se rencontrent souvent sur ce chapitre-là !

ANAÏS.

Comment, Monsieur, vous m'aimez et vous voulez devenir mon mari ?

GOURNY.

Depuis long-temps j'aspirais à cet excès d'honneur, et si, pour remplir les dernières volontés du défunt, vous daignez m'accorder votre main...

ANAÏS, *la lui tendant indifféremment.*

AIR : Doux moment (de la Maison de Plaisance.)

La voilà.

LES AUTRES, *à part.*

La voilà !
Qu'elle est vive
Et naïve !

ANAÏS.

La voilà !

LES AUTRES.

La voilà !

ENSEMBLE.

SAINT-ERNEST.

Quelle femme j'ai là !

MADAME D'HERMOND.

Quelle femme il aura !

GOURNY.

Quel bijou j'aurai là !

MADAME D'HERMOND, *bas à Anaïs.*

Quoi, déjà vous songez, ma chère,
A former un autre lien?
Et notre voisin sait vous plaire?

ANAIS.

Lui, me plaire?... je n'en sais rien.
Mais puisque Monsieur dit qu'il m'aime,
Je donne ma main sans regret.
Si quelqu'autre la demandait,
Je la lui donnerais de même. (*bis.*)
(*à Gourny.*)
La voilà !

LES AUTRES.

La voilà!
Quelle est vive
Et naïve, etc.

GOURNY, *ivre de bonheur.*

Je suis dans une joie, dans un ravissement! A quand la noce, madame d'Hermond?

MADAME D'HERMOND.

Mais.... quand le deuil sera fini.

ANAÏS.

Eh bien! est-ce qu'il n'est pas bientôt fini ce deuil?

SAINT-ERNEST, *à part.*

Le mari défunt joue ici un singulier personnage!

GOURNY.

Mais il me semble que sans manquer aux convenances, on pourrait fixer le mariage au mois prochain..... Qu'en pense Monsieur?

SAINT-ERNEST.

Moi, Monsieur,..... en voyant Madame, je conçois votre empressement.... La semaine prochaine.... demain.... ce soir même.

ANAÏS.

Allons, voilà qui est dit..... Nous nous marierons le plus tôt possible.... Puisque vous voilà, mon cousin, je vous invite à ma seconde noce.

SAINT-ERNEST, *en souriant.*

Je me flatte, ma cousine, qu'elle ne se fera pas sans moi.

AIR : Oui, Frédéric, vous l'ignorez peut être. (Somnambule.)

Vous m'invitez à votre mariage,
De cet honneur je ressens tout le prix,
Et je viendrai vous offrir mon hommage
Quand vos chagrins, hélas ! seront finis !
Comptez sur moi, veuve aimable et jolie,
Je n'aime pas à me faire prier,
Et pour le jour de la cérémonie
J'espère bien arriver le premier. (*bis.*)

GOURNY.

Je vais à l'instant même commencer les préparatifs de cette grande journée !

AIR du Final du quatrième acte du Chiffonnier.

Un si doux mariage
Comble enfin mes désirs,
Je veux dans mon ménage
Appeler les plaisirs.

ENSEMBLE.

Un si doux mariage
Comble enfin { mes / ses } désirs.
{ Il va / Je vais } dans { son / mon } ménage.
Appeler les plaisirs.
{ Il appellera les / J'appellerai tous les } plaisirs.

(*Gourny et madame d'Hermond sortent.*)

SCENE VIII.

ANAIS, SAINT-ERNEST.

ANAÏS.

Maintenant que nous voilà seuls, Monsieur, achevez de m'apprendre les volontés de mon premier époux.

SAINT-ERNEST, *à part.*

Elle se croit déjà la femme du second !

ANAÏS.

Vous avez vu, Monsieur, l'empressement que j'ai mis à remplir ses désirs.

SAINT-ERNEST.

Oui, Madame; mais que pourrais-je encore vous dire, lorsque, par l'hymen que vous projetez, vous m'enlevez jusqu'à l'espérance?

ANAÏS.

Je ne vous comprends pas.

SAINT-ERNEST.

Vous allez devenir la femme de M. de Gourny?

ANAÏS.

Puisque mon mari l'a voulu.

SAINT-ERNEST.

Sans doute.... vous l'aimez?

ANAÏS.

Mais, non..... bien au contraire!.... cependant il est si bon, si complaisant, qu'il me semble que j'aurai du plaisir à le voir devenir mon époux; d'abord, je lui fais faire tout ce que je veux, et quand je me moque un peu de lui il ne se fâche jamais..... Il a le caractère si bien fait!

SAINT-ERNEST.

D'accord.... mais il me semble que vous pourriez faire un choix plus digne de vous, car enfin l'âge de M. Gourny....

ANAÏS.

Bon! qu'importe son âge?..... Est-ce que ma cousine Hortense n'a pas épousé un vieux président de soixante ans? en est-elle moins heureuse?... rien ne lui manque! son mari prévient tous ses désirs, les plaisirs suivent partout ses traces, et son petit cousin ne la quitte jamais.

SAINT-ERNEST, *à part.*

Ah! le petit cousin est toujours là...j'y mettrai bon ordre. (*haut.*) Je conçois, Madame, toutes les raisons qui peuvent vous porter à devenir la femme de M. de Gourny: cependant, je ne dois pas vous en faire un mystère, il m'eût été bien doux d'aspirer à votre cœur et à votre main.

ANAÏS.

Comment, vous vouliez m'épouser aussi, mon cousin?

SAINT-ERNEST.

Celui que vous pleurez n'avait pas de confident plus intime que moi! Je voyais toutes les lettres que vous lui écriviez, et la grace touchante dont elles étaient remplies me captivait chaque jour davantage..... Votre mari me parlait surtout avec regret du jour où, venant de prononcer ce mot si doux qui vous unissait à jamais, il fut obligé de se séparer de sa jeune épouse... il me disait :

AIR de Céline.

Ce mariage si précoce,
Dont je n'ai que le souvenir,
Fut un mariage sans noce,
Et par conséquent sans plaisir.

ANAÏS.

Ce jour-là, Monsieur, quand j'y pense,
Le silence régna partout,
Mon cœur ne songeait qu'à la danse,
Et je ne dansai pas du tout.

Mais continuez, Monsieur, à me parler de votre cousin.

SAINT-ERNEST.

Je vous épargne, Madame, les détails de ce triste événement; forcé de chercher notre salut dans de frêles embarcations, je fus séparé de mon parent... mais avant de périr il m'avait ouvert son ame, et j'y vis que ses derniers vœux étaient pour votre bonheur.

ANAÏS, *sanglottant.*

C'était un si bon mari!.... et ce fut en ce moment qu'il désigna M. de Gourny?

SAINT-ERNEST.

Ce nom, Madame, n'est pas le seul qui soit sorti de sa bouche...

ANAÏS, *vivement.*

Comment! il en avait encore un autre en vue?

SAINT-ERNEST, *souriant.*

Non, mais il se flattait que vous pourriez faire un choix digne de votre mérite... de votre fortune, et même il voulut bien me dire en ce moment affreux... mon cher Armand!

ANAÏS, *vivement.*

Vous vous appelez Armand?... Mon pauvre mari s'appelait aussi Armand. C'est un bien joli nom!.... Il vous disait donc, mon cher Armand?

SAINT-ERNEST.

« Je connais ton affection pour moi, et ton admiration « pour ma charmante Anaïs; si je péris dans ce naufrage, « cherche à lui plaire, à t'en faire aimer, et je suis certain « que si ma veuve te donne la préférence, tu mettras tous « tes soins à la rendre heureuse. »

ANAÏS.

En vérité, il vous disait cela?.. et vous, mon cher parent, que lui répondiez-vous?

SAINT-ERNEST.

Moi, Madame!... je gardais le silence, pénétré de douleur et d'amour, tandis qu'au fond de mon cœur je lui faisais le serment solennel.. Mais pourquoi vous rappeler des souvenirs inutiles?.. un autre va devenir votre époux, et il ne vous est plus permis de m'entendre.

AIR de la Gaza Ladra.

Oui, c'en est fait, pour moi plus d'espérance!
Il faut partir, il faut quitter la France!

ANAÏS, *avec déplaisir.*

Eh! quoi! partir,
Partir si vite!
A demeurer je vous invite.
Pourquoi partir,
Partir si vite?

ENSEMBLE.

Plus d'espérance!
Il fuit / Je fuis } la France.
Il veut / Je dois } partir.
Il veut me / Je dois vous } fuir.

(*Saint-Ernest sort.*)

SCENE IX.

ANAIS, *seule, voulant le rappeler.*

Monsieur Armand! monsieur Armand!... Il ne m'entend pas... il me quitte... et son départ m'afflige malgré moi... C'est que sa voix est si douce! son regard si tendre!.. Il a l'air bien malheureux... Si je l'épousais pour le consoler? Bon! mais j'ai donné ma main à monsieur de Gourny... Pouvais-je deviner que le parent même de mon époux... C'est qu'il est fort bien, monsieur Armand, tandis que le voisin..... il est vieux, laid, ridicule! et je pourrais l'épouser! non jamais!...

AIR d'Amédée de Beauplan.

Oh! c'en est fait,
Ce projet

Me déplaît,
Il me désole!
Il a reçu ma parole,
Mais je veux
Rompre ces nœuds
Affreux!
L'épouser, non, non!
Et l'aimer, non, non,
Ce serait perdre la raison!

Lorsque je songe à la tournure
Du second mari que j'ai pris,
Quand je songe à sa figure,
Malgré moi, soudain je frémis.
Oh! c'en est fait, etc.

Quand je songe au langage
De mon jeune parent,
Et combien son hommage
Est aimable et touchant....
Oh! c'en est fait, etc.

SCENE X.

ANAIS, MADAME D'HERMOND.

MADAME D'HERMOND.

Je vous cherchais, ma chère Anaïs, pour vous annoncer que je viens de faire les premiers apprêts de votre mariage avec monsieur de Gourny.

ANAÏS, *fâchée.*

Comment déjà?... Oh! ma bonne amie, je t'en prie, ne me parle plus de cet homme, je ne peux plus le souffrir! et maintenant c'est M. Armand, le parent de mon mari, que je veux épouser.

MADAME D'HERMOND, *feignant la surprise.*

Se pourrait-il?

ANAÏS.

Il est si bon!.. Croirais-tu qu'il m'aime depuis longtemps, et qu'il s'est épris de moi rien que par mes lettres? Oh! ma chère amie, je sens là que je ne puis être heureuse qu'avec lui!

MADAME D'HERMOND.

Fort bien!... mais que dire maintenant à monsieur de Gourny?

ANAÏS.

Eh bien! je lui dirai... non, tu lui diras, toi, pour lui faire entendre raison, que j'ai réfléchi... que mon parent me plaît mieux que lui..., attendu qu'il est plus jeune.... plus aimable; tu lui diras... tout ce que tu voudras pour le persuader.

MADAME D'HERMOND, *en riant.*

Je lui dirai tout cela, et pourtant je dois vous avertir que vous ne pouvez guère compter sur votre jeune parent..

ANAÏS.

Que dis-tu?

MADAME D'HERMOND.

Il se dispose à partir dans la journée.

ANAÏS, *avec chagrin.*

Il est donc vrai qu'il veut m'abandonner!... lui qui avait l'air de tant m'aimer? mais il ne partira pas; puisqu'il est revenu d'un autre monde dans l'intention de me consoler, il faudra bien qu'il me console... Ma bonne amie, dis-lui que je veux absolument le voir, lui parler... Si je pouvais trouver le moyen de le retenir!

MADAME D'HERMOND, *à part.*

Ceci sert à merveille notre projet. (*haut.*) Mais vous pourriez empêcher le départ de votre parent en suivant le conseil que je vous ai donné... Voici le moment de déployer avec les graces que vous avez reçues de la nature, les talens agréables que vous tenez de l'éducation. (*à part.*) Je veux lui montrer aussi que mon élève me fait honneur.

ANAIS.

Oh! oui, tu as raison!

MADAME D'HERMOND.

On vient! c'est lui, peut-être... (*elle va à la porte du fond.*) non, c'est monsieur de Gourny.

ANAÏS.

Oh! que je le déteste de bon cœur à présent!

AIR du Concert à la cour.

Desormais entre nous,
Plus d'alliance!
Je frémis quand je pense
A cet époux!
Qu'il me déplaît!

Ah! qu'il est
Laid.
Rien qu'à le voir
Le désespoir
Et la douleur
Sont dans mon cœur.

SCENE XI.

LES MEMES, GOURNY, *suivi d'un valet qui porte un sultan très riche.*

GOURNY, *offrant le sultan que le valet dépose sur un meuble.*

En attendant le mariage,
Voici, Madame, mon hommage.

ANAÏS, *à part.*

Qu'il me déplaît, etc.

Non, Monsieur, maintenant
Je me dégage,
Plus d'hymen...

GOURNY.

Quel langage!
Et quel moment!

ANAÏS.

Qu'il me déplaît, etc.

GOURNY

Ah! quel soufflet!
Je vois le trait.
Dieu! qu'il est noir!
Le désespoir
Et la douleur
Sont dans mon cœur.

MADAME D'HERMOND.

Ah! quel soufflet!
Pour lui quel trait.
On peut le voir,
Le désespoir
Et la douleur
Sont dans son cœur.

(*Anaïs sort.*)

SCENE XII.

MADAME D'HERMOND, GOURNY.

GOURNY, *retenant madame d'Hermond qui se dispose à sortir.*

Madame d'Hermond me fera-t-elle l'honneur de m'expliquer la conduite légère de son élève?

MADAME D'HERMOND.

Cela n'a pas besoin d'explication, Monsieur : depuis que vous êtes parti, le parent de M. de Saint-Ernest s'est mis en concurrence pour obtenir la main de notre jeune veuve... et c'est lui qu'elle préfère.

GOURNY, *stupéfait.*

Serait-il vrai!... et vous avez souffert cela... vous, Madame d'Hermond; vous, sa gouvernante et son institutrice... Si ce sont là les leçons que vous donnez à vos élèves!...

MADAME D'HERMOND.

Oh! mon cher monsieur....

AIR : Fille avant le mariage.

On peut bien donner aux femmes
De l'esprit et des talens,
On peut faire dans leurs ames
Naître d'heureux sentimens;
Mais que leurs institutrices,
Passant leur tems à prêcher,
D'avoir souvent des caprices
Prétendent les empêcher,
Halte là!
Pour cela,
Notre savoir finit là!

GOURNY.

Je n'entends que ce langage...
J'ai cru que votre savoir,
Pour le bonheur d'un ménage,
Avait un plus grand pouvoir.
Mais l'élève jeune et belle
Que vous nous offrez ici,
Par ses vertus fera-t-elle
Le bonheur d'un vieux mari?

MADAME D'HERMOND.

Halte là !
Pour cela,
Notre savoir finit là !

GOURNY, *d'un air fanfaron.*

Mais que ce monsieur n'espère pas que je le laisserai paisible possesseur de ce trésor ! Il faudra qu'il me tue... ou... (*Saint-Ernest paraît dans le fond*).

MADAME D'HERMOND.

Le voici.

GOURNY, *se modérant.*

Ou qu'il me donne des raisons... raisonnables.

MADAME D'HERMOND.

Je vous laisse avec lui. (*Elle sort.*)

SCENE XIII.

GOURNY, SAINT-ERNEST.

SAINT-ERNEST, *avec intention.*

Vous paraissez en colère, Monsieur ?

GOURNY.

Non, Monsieur.... au contraire....

SAINT-ERNEST, *malignement.*

Je le conçois; vous devez être satisfait.... et le bonheur qui vous attend auprès de madame de Saint-Ernest...

GOURNY, *à part.*

Il me raille encore je crois!

SAINT-ERNEST.

J'admire vraiment, Monsieur, avec quelle rapidité vous faites des conquêtes.

AIR du Ménage de garçon.

Au savoir d'un vieux capitaine
Vous joignez cette vive ardeur,
Dont la puissance souveraine
Charme, captive un jeune cœur. (*bis*)
Mais, dans l'âge heureux où vous êtes,
Souvent on peut rétrograder.
On fait aisément des conquêtes...
Le talent est de les garder.

GOURNY.

Monsieur, je trouve ce persifflage on ne peut pas plus

déplacé ! et vous voyez un homme prêt à soutenir les armes à la main, s'il le faut!... (*Saint-Ernest lui fait un signe de provocation.*) S'il le faut, vous m'entendez, Monsieur..... car s'il ne le faut pas absolument.... vous me voyez prêt, dis-je, à soutenir les droits que j'ai à la main de madame de Saint-Ernest!....

SAINT-ERNEST.

Oh ! mes droits valent bien les vôtres, Monsieur.

GOURNY.

C'est ce que nous verrons !

AIR du vaudeville de Turenne.

Je vous le dis avec franchise,
Un tel procédé me surprend ;
A l'obtenir rien ne vous autorise,
Vous n'êtes qu'un simple parent. (*bis*)
Sans hésiter je la réclame,
J'ai connu beaucoup le mari,
Et comme j'étais son ami,
C'est à moi que revient sa femme. } *bis.*

SAINT-ERNEST.

Voici ma femme, je crois... Silence, Monsieur.

GOURNY.

Votre femme?.. c'est ce que nous verrons.

SCENE XIV.

LES MÊMES, ANAIS, *en grande parure, robe rose et toque.*

SAINT-ERNEST, *à part et en riant.*

Décidément il paraît que l'on veut me séduire.

TRIO.

Musique de M. Hus-Desforges.

ANAÏS.

C'est le voisin, ah! qu'il m'ennuie !
A m'obséder à tout moment,
Ce vieux et ridicule amant
Veut donc passer toute sa vie?

SAINT-ERNEST.

Dieu ! qu'elle me paraît jolie !
Que mon cœur bat en ce moment!
Par l'éclat de ce vêtement
Ma veuve est encore embellie.

GOURNY.

Dieu! qu'elle me paraît jolie!
C'est une rose du printemps!
Sous ces vêtemens éclatans
Je la trouve encore embellie.
Permettez ici, belle dame...

ANAÏS, *avec hauteur.*

Ce n'est pas vous que je cherchais.

GOURNY, *humilié.*

Ce trait me blesse au fond de l'ame!

ANAIS, *s'approchant de Saint-Ernest.*

C'est vers Monsieur que j'accourais!

(*A son époux.*)

Mon parent, je ne puis le croire,
Vous voulez donc enfin partir?

SAINT-ERNET.

L'honneur m'ordonne de partir.

ANAÏS, *avec grâce.*

Mais j'espère vous retenir,
Il y va vraiment de ma gloire!

GOURNY, *à part.*

Au lieu de le laisser partir
L'ingrate veut le retenir.

ANAÏS.

Vous resterez, j'en garde l'espérance,
Car en ces lieux, au gré de vos désirs,
Je rassemblerai les plaisirs
Qui peuvent charmer l'existence.
Nous aurons des concerts brillans,
Ma harpe fera sa partie.

(*Elle la désigne.*)

GOURNY, *à part.*

Elle va montrer ses talens!
Fût-il jamais plus de coquetterie?

SAINT-ERNEST, *idem.*

Elle va montrer ses talens:
Quelle aimable coquetterie?

ANAÏS.

Quand du concert cessera l'harmonie,
Vous me verrez jouer la comédie....
Oh! dans les coquettes vraiment,
Pour mon âge, j'ai du talent.

(*Elle imite les grandes coquettes de comédie en faisant jouer son éventail.*)

Soudain la walse me réclame,
(*Elle walse en chantant.*)
Chaque danseur choisit sa dame ;
Et c'est moi que chacun prend.....
(*S'arrêtant comme s'il s'opérait en elle un changement subit.*)
Mais quel sentiment,
Dans mon cœur s'éveille !
Jamais émotion pareille
Ne le troubla si tendrement.

ENSEMBLE.

ANAÏS.

Mais quel sentiment, etc.

SAINT-ERNEST, *en montrant de Gourny.*

Quel sentiment
Dans son cœur s'éveille !
Sa jalousie est sans pareille.
Notre vieux fat est amusant.

GOURNY, *à part.*

Quel sentiment
Dans mon cœur s'éveille !...
Ma jalousie est sans pareille...
Que je maudis le cher parent !

SAINT-ERNEST.

C'en est fait, mon aimable parente, par vos graces et par vos talens vous l'emportez dans mon cœur sur la crainte que j'avais de déplaire à Monsieur, et je me fixe auprès de vous pour toujours!....

ANAÏS, *avec joie.*

Je savais bien que je le retiendrais.

GOURNY, *avec dépit.*

Ainsi donc il est décidé que vous préférez Monsieur ?

ANAÏS.

Oh ! oui, pour cette fois je suis bien décidée.

GOURNY.

Et d'après cela il paraît que je n'ai plus le bonheur d'être aimé de vous ?

ANAÏS.

J'aime Monsieur maintenant, et c'est avec lui que je me marie.

SAINT-ERNEST.

Vous m'aimez, chère Anaïs, et c'est à moi que vous accordez votre main!...

GOURNY.

Et moi, je vois qu'il faut que je donne ma démission de mari sans en avoir occupé la place.

SCENE XV.

LES MÊMES, MADAME D'HERMOND.

MADAME D'HERMOND, *accourant.*

Ah! ma chère Anaïs, quel événement inattendu! quel bonheur inespéré!....

ANAÏS.

Qu'est-ce donc, ma bonne amie?

MADAME D'HERMOND.

Votre mari!....

ANAÏS.

Eh bien!...

MADAME D'HERMOND.

Il n'est pas mort!....

ANAÏS.

Qu'entends-je!...

MADAME D'HERMOND.

Il descend de voiture dans la grande cour du château.

ANAÏS.

Ah, mon Dieu! que faire?

SAINT-ERNEST, *en sortant.*

Je ne pourrai jamais paraître devant lui.

SCENE XVI.

LES MÊMES, *hors* SAINT ERNEST.

ANAÏS, *avec agitation.*

Ma bonne amie, aide-moi vite à faire disparaître cette toilette; rends-moi ma robe de deuil!.... mon bonnet!.... que penserait-il s'il me voyait ainsi? (*Pendant le couplet suivant, madame d'Hermond aide Anaïs à ôter sa toque, ses bijoux, et lui donne son bonnet de deuil, qu'elle place sur sa tête avec précipitation.*)

GOUNY.

Moi, je reste ici pour faire connaissance avec le cher époux.

ANAÏS.

AIR du rondeau de la Rosière de Vernenil.

Ah! quel désespoir!
Et quelle triste aventure!
Il va donc me voir
Dans cette grande parure!
Ote-moi donc tous ces bijoux:
Il faut lui donner une preuve
Que dans ces lieux du moins sa veuve
Songeait encore à son époux!
Ah! que ces maris sont méchans!
On ne peut jamais, dans sa peine,
Savoir d'une façon certaine
S'ils sont morts ou s'ils sont vivans!....

SCENE XVII.

LES MEMES, SAINT ERNEST, *en uniforme de capitaine de vaisseau*, UN VALET.

LE VALET.

Monsieur de Saint-Ernest. (*il sort.*)

Suite de l'air.

TOUS, *en voyant paraître Saint-Ernest.*

O ciel!

ANAÏS.

O surprise extrême!
Ah quel stratagême!
Cet Armand que j'aime
Serait mon époux?

SAINT-ERNEST.

Oui, c'est lui, ma chère,
Qui, fier de te plaire
Et toujours sincère,
tombe à tes genoux.

(*Il fléchit le genou et prend la main d'Anaïs qu'il baise.*)

ENSEMBLE.

ANAÏS.

Eh! quoi, c'était lui!
La singulière aventure!

Il était ici
Par une heureuse imposture !
Ce moment comble mon espoir !
Après une si longue attente
Combien je dois être contente,
Lorsqu'enfin je puis le revoir !
O doux moment, trop heureux jour !
Plus de contrainte, plus d'épreuve,
Je cesse aujourd'hui d'être veuve
Et je vais connaître l'amour.

SAINT-ERNEST.

Anaïs, c'est lui ;
Oui, que ton cœur se rassure,
Il était ici
Par une heureuse imposture.
Ce moment comble mon espoir,
Après une si longue attente
Et combien mon ame est contente,
Lorsqu'enfin je puis te revoir !
O doux moment ! trop heureux jour !
Plus de contrainte, plus d'épreuve,
Dès ce moment tu n'es plus veuve
Et tu vas connaître l'amour.

MADAME D'HEMMOND.

Hé ! oui, c'était lui ;
Que votre cœur se rassure.
Il était ici
Par une heureuse aventure.
Ce moment comble votre espoir,
Après une si longue attente,
Que vous devez être contente
En ce moment de le revoir !
O doux instans ! trop heureux jour !
Plus de contrainte, plus d'épreuve;
Cessant aujourd'hui d'être veuve,
Vous allez connaître l'amour.

GOURNY.

Hé ! quoi, c'était lui !
La singulière aventure !
Et je fais ici
Une fort sotte figure.
Ce moment comble leur espoir,
Après une si longue attente,
Et ce bonheur qui les enchante....
Mais je suis forcé de le voir.
Pour moi c'est un fort mauvais tour
Et de sottise j'ai fait preuve !
En croyant que la jeune veuve
Ressentait pour moi de l'amour.

ANAÏS.

Comment c'est vous !.... Enfin nous voilà réunis!

SAINT-ERNEST.

Oui, mon amie, et pour ne nous quitter jamais.

ANAÏS.

Ah ! c'est donc pour cela que madame d'Hermond m'a donné le conseil...

MADAME D'HERMOND.

D'employer tous vos moyens de plaire pour retenir votre jeune parent.

SAINT-ERNEST.

Chère Anaïs, j'ai voulu m'amuser un instant de ton heureuse innocence, et voir dans tout leur jour les charmes et les talens qui t'embellissent encore; rien ne manque plus à mon bonheur !

GOURNY, *avec stupéfaction.*

Comment c'était vous?

SAINT-ERNEST, *riant.*

Enchanté, Monsieur, de faire votre connaissance.

GOURNY.

Et moi qui l'appelais mon intime... Allons, puisque tout espoir m'est ravi, soyez heureux, moi je vais continuer à consoler d'autres veuves... si je peux.

ANAÏS.

Et moi je vais épouser mon premier mari en secondes noces.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

ANAÏS. SAINT-ERNEST.

AIR : O jour heureux ! moment prospère ! (De l'Anonyme.)

Moment heureux! jour plein de charmes!
Comme je sens battre mon cœur!
Qu'il est doux, après tant d'alarmes,
D'être rendus au vrai bonheur!

GOURNY.

De tant d'attraits, de tant de charmes
Si je ne puis être vainqueur,
Loyalement rendons les armes,
Soyons heureux de leur bonheur.

MADAME D'HERMOND.

Dans ce beau jour si plein de charmes
Je sens aussi battre mon cœur.
Ah! qu'il est doux, loin des alarmes,
D'être rendus au vrai bonheur!

VAUDEVILLE.

AIR : Amis, voici la riante semaine.

SAINT-ERNEST.

Dans l'âge heureux d'amour et de tendresse,
Du sort cruel, éprouvant le courroux,
Mon Anaïs, en proie à la tristesse,
Pleurait la mort d'un amant, d'un époux.
Plus de chagrins et plus de noir veuvage,
Gaîté, fortune, espoir, hymen, amour,
Après un long et pénible voyage } *bis.*
Auprès de toi sont enfin de retour.

MADAME D'HERMOND.

Sur le chemin séduisant de la vie,
Ne rencontrant que les jeux, les Amours,
Femme à quinze ans, croit, tant elle est ravie,
Qu'elle pourra les fixer pour toujours;
Mais, revenant à moitié du voyage,
En soupirant elle dit chaque jour:
On voit bien moins d'Amours sur son passage } *bis.*
Quand de la vie on est sur le retour.

GOURNY.

Trois mois avant que de devenir père
Job, s'éloignant de la France une fois,
Dit à sa femme : « à mon retour j'espère
« Te retrouver telle que je te vois. »
Le cœur joyeux, après six mois d'absence,
L'époux revint dans son heureux séjour;
Et telle qu'il l'avait laissée en France } *bis.*
Il retrouva sa femme à son retour.

ANAÏS, *au public.*

Souvent, messieurs, vous me rendiez visite
Quand mon époux, hélas! était absent;
Continuez, tout bas je vous invite
A revenir, quoiqu'il soit là présent.
Loin d'imiter ces prudes indécises
Qui disent *oui*, *mais* et *non*, tour à tour,
Demain au soir à sept heures précises } *bis.*
Ici, messieurs, j'attends votre retour.

TOUS.

Demain au soir, à sept heures précises,
Nous attendons, Messieurs, votre retour.

REPRISE DU PREMIER CHŒUR.

Moment heureux! jour plein de charmes! etc.

FIN.

Désaugiers, Marc Antoine Madeleine

LE VOISIN

OU

FAISONS NOS AFFAIRES NOUS-MÊMES,

Comédie-Vaudeville

EN UN ACTE,

PAR MM. DÉSAUGIERS, GERSIN ET GABRIEL,

Représentée pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville, à Paris, le 3 Octobre 1826.

PRIX : 1 FRANC 50 CENT.

PARIS,

CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,

COUR DES FONTAINES, PASSAGE D'HENRI IV.

1826.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
POTHIN, célibataire, caractère gai et officieux (49 ans) (1). .	M. LEPEINTRE aîné.
SAINT-ERNEST, jeune avocat.	M. FÉDÉ.
PAULINE DORSAN, jeune veuve.	Mlle. DUSSERT.
BONNEVILLE, son cousin, manufacturier (50 ans.) . .	M. GUILLEMIN.
LA MÈRE JOSEPH, portière. .	Mme. GUILLEMIN.
MODESTE, jeune modiste-lingère	Mlle. PETIT.
LEBON, huissiers, ELOI, mise du jour. . .	M. CHALBOS. M. EMILIEN.
Deux autres huissiers.	
UN GARÇON limonadier . .	M. DAVENNE.
UN DOMESTIQUE	M. RODOLPHE.

La Scène se passe à Paris, dans une maison bourgeoise.

NOTA. S'adresser directement, pour avoir la musique exacte de cet ouvrage, à M. HUS-DESFORGES, chef d'orchestre du Théâtre du Vaudeville.

(1) Ce rôle appartient de droit au premier comique qui joue le vaudeville.

IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N°. 4.

LE VOISIN

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

Le théâtre représente un grand pallier au deuxième étage, servant d'anti-chambre, et communiquant à plusieurs appartemens contigus. On aperçoit l'escalier dans le fond.

SCÈNE PREMIERE.

LA MERE JOSEPH, *elle sort de chez M. Pothin, dont la porte est à gauche.*

Encore un ménage de fait. (*Revenant à la porte.*) Plaît-il, M. Pothin, vous m'appelez ?... Oui, Monsieur, votre barbet, votre singe et votre chat ont tout ce qu'il faut pour la journée. (*Revenant sur l'avant-scène.*) Est-il ennuyeux avec ses bêtes! (*On entend M. Pothin jouer sur la clarinette, mais à écorcher les oreilles, l'air :*

OU PEUT-ON ETRE MIEUX QU'AU SEIN DE SA FAMILLE?

Allons, v'là qui prend sa clarinette, autre agrément!

AIR : *de Vadé à la Grenouillère.*

D'puis qu'il habite c'tte maison,
Soit que l'on dorme ou que l'on veille,
N'y a pas, grâce à son carillon,
Un instant de r'pos pour l'oreille :
Quand c' n'est pas son chien aboyant,
Ou son perroquet qui caquette,
Quand c' n'est pas son singe jurant,
Quant c' n'est pas son chat miaulant,
C'est lui qui jou' d' la clarinette.

Mais au milieu de tout ça, le meilleur homme du monde, et obligeant!... Obligeant! quelquefois trop, mais c'est pour ceux qui n'le sont pas du tout... Ah! çà, irai-je

faire à cet' heure le ménage de M. Saint-Ernest, notre jeune avocat? (*Elle indique la porte qui est en face celle de Pothin*); ou monterai-je au troisième étage chez M. Bernard?... Tout bien considéré le jeune homme doit passer le premier, parce que... il paie mieux... M. Bernard doit quatre mois de loyer, et la commère Mathieu dit qu'il a des dettes de tous côtés; c'est vrai que tous les jours je reçois pour lui des sommations à n'en plus finir, et j'ai entendu dire que ce matin même, sur le coup de deux heures, on viendrait enlever ses meubles; quelle horreur! Si cela lui arrive, il peut bien être sûr que je n'irai plus faire son ménage.

SCÈNE II.

Mme JOSEPH, SAINT-ERNEST, *sortant de chez lui.*

SAINT-ERNEST.

Ah! c'est vous, madame Joseph?

Mme JOSEPH.

Comme vous dites, M. Saint-Ernest, c'est moi-même, qui viens de...

SAINT-ERNEST.

Je descendais chez vous.

Mme JOSEPH.

C'est bien de l'honneur pour moi. En quoi pourrais-je vous être agréable?

SAINT-ERNEST.

En rien, madame Joseph, je désirais seulement savoir si le facteur était arrivé.

Mme JOSEPH.

Il y a un petit quart-d'heure.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

J'ai reçu ce petit poulet,
Pour la jeun' dame d' la mansarde;
Pour monsieur Bernard un protet,
Trois sommations, un billet d' garde.

L' journal des mod's pour le courtier,
Les p'tites affich's,

SAINT-ERNEST.

Bonne lecture,
Où le notaire du premier
Fait son cours de littérature. (*bis.*)

Et rien pour moi?

Mme JOSEPH.

Rien, mais la journée est longue, et peut-être que tantôt...

SAINT-ERNEST.

C'est singulier; j'attendais ce matin une lettre de Senlis, et la facture des marchandises que j'ai achetées pour ma future, et qu'on a dû porter à son hôtel; mes amis devaient venir me féliciter sur ma réception dans le corps des avocats, et tout me manque à la fois! Je n'y comprends rien.

Mme JOSEPH.

C'est donc bien vrai, M. Saint-Ernest, que vous vous mariez?

SAINT-ERNEST.

Oui, ma chère madame Joseph, et vous ne me reprocherez plus de vous faire coucher tard ou lever trop matin, quoiqu'il n'y ait pas grand mal à cela.

AIR : *Vers le temple de l'hymen.*

Garçon, par force ou par goût,
On peut bien, oubliant l'heure,
Quelquefois dans sa demeure,
Rentrer tard...

Mad. JOSEPH.

Ou pas du tout.

SAINT-ESNEST.

Sortant des bancs du collége,
Oui, fort souvent, l'avouerai-je;
J'abusai du privilége
Que donne le célibat.

Mad. JOSEPH.

Vous m'avez, par vos folies,
Causé bien des insomnies.

SAINT-ERNEST.

Grand Dieu! que j'étais ingrat!

Oui, ma chère madame Joseph, j'épouse la plus jolie veuve de la capitale.

Mme JOSEPH.

Oui dà !

SAINT-ERNEST.

Je l'attends ce matin avec M. Bonneville, son cousin, un riche manufacturier de Senlis, chez qui elle est allée passer trois mois, et dès que j'aurai la lettre de mon oncle, qui doit régler les articles du contrat, mon bonheur est certain.

Mme JOSEPH.

Vous allez donc enfin devenir raisonnable. A propos, votre voisin, M. Pothin, est descendu à sept heures dans ma loge pour me demander si vous étiez levé. Il veut vous parler au sujet de certaine affaire qui vous est arrivée hier, à ce qu'il dit, avec un jeune homme.

SAINT-ERNEST.

Ah! oui, oui, je sais.

Mme JOSEPH.

Si vous voulez, je vais aller lui dire que vous êtes visible.

SAINT-ERNEST, *la retenant.*

Non pas, non pas! C'est un excellent homme qui me poursuit partout pour m'obliger, et que j'évite le plus qu'il m'est possible pour me rendre le même service... Vous lui direz que je le verrai à mon retour.

Mme JOSEPH.

Monsieur va sortir?

SAINT-ERNEST.

Puisque personne n'arrive.

Mme JOSEPH.

En ce cas, je vais faire votre appartement.

SAINT-ERNEST.

Hâtez-vous, car, comme je vous l'ai dit, j'attends des visites.

Mme JOSEPH.

C'est l'affaire d'une minute, vous savez que quand je fais des chambres je ne m'amuse pas.

(*Elle entre chez Saint-Ernest.*)

SCÈNE III.

SAINT-ERNEST, *seul.*

Mon mariage me semble un songe. Cette pauvre Pauline Dorsan doit compter les instans comme moi, car je suis sûr d'en être aimé; aussi je jure bien, quoique habitant de Paris, d'être fidèle à ma femme.

AIR : *Rondeau des Maris sans Femmes.*

La constance est ma loi suprême,
Elle suffit à mes plaisirs,
Je goûte auprès de ce que j'aime
L'espérance et les souvenirs.

Sans doute Elmire est ravissante,
Elise est faite pour charmer,
Julie est vive, séduisante,
Heureux qui saura l'enflammer.

Rien de plus tendre que Céline,
Je voudrais, soumis à ses lois,
Si mon cœur n'était à Pauline,
Les aimer toutes à la fois.

La constance est ma loi suprême, etc.

Qu'il est doux de rendre les armes
A la grâce, ainsi qu'à l'esprit !
Qu'on est fier d'essuyer les larmes
De la beauté qu'on attendrit !

A chaque belle offrir des fêtes,
En tous lieux s'entendre cité,
Et s'illustrer par ses conquêtes,
Quel plaisir ! quelle volupté !

C'est charmant, mais malgré tous ces avantages.

La constance est ma loi suprême,
Elle suffit à mes plaisirs;
Je goûte auprès de ce que j'aime,
L'espérance et les souvenirs.

SCÈNE IV.

SAINT-ERNEST, POTHIN, *il est en redingotte du matin, et tient une lettre à la main.*

POTHIN.

Ah! le voilà! Mon cher voisin, je vous salue, comment va la santé ce matin?

SAINT-ERNEST.

A merveille; et la vôtre, M. Pothin?

POTHIN.

Je suis un peu fatigué... J'ai des inquiétudes, des contrariétés dans les jambes. Comment appelez-vous çà?

SAINT-ERNEST.

Ma foi, je ne sais pas ce que vous ressentez.

POTHIN, *montrant la lettre.*

Je viens d'écrire à mon médecin qui le saura peut-être.

SAINT-ERNEST.

Comme vous dites : peut-être.

POTHIN.

Et je mettrai la lettre à la poste, en sortant avec vous tout-à-l'heure.

SAINT-ERNEST, *étonné.*

Ah! ah! nous allons sortir ensemble?

POTHIN.

Oui, certes, et je ne vous quitte plus. Tel que vous me voyez, je vous guette depuis ce matin. Cette affaire d'hier au soir, ce rendez-vous pour ce duel, dont vous m'avez parlé en rentrant, j'y ai rêvé toute la nuit.

SAINT-ERNEST, *indifféremment.*

Ah! ah! cet étourdi à qui j'ai donné mon adresse, et qui m'a refusé la sienne.

POTHIN.

Je voyais deux maudites épées nues, se croiser, s'engager, s'enfoncer. Ah! Dieu!

SAINT-ERNEST.

J'attendais ce matin mon adversaire, il me paraît qu'il a changé d'avis.

POTHIN, *avec véhémence.*

Qu'il vienne, me voilà prêt !

SAINT-ERNEST.

Comment ! vous voudriez?...

POTHIN.

Oui, mon cher Saint-Ernest, je suis votre voisin et je n'ignore pas les devoirs que ce titre impose. Un bon voisin est une providence, et je veux être la vôtre.

SAINT-ERNEST.

Je vous rends grâce, mais...

POTHIN.

Laissez-moi suivre l'élan de mon cœur.

AIR : *Heureux habitans* (de Kettly).

Réveillé la nuit
Par un grand bruit,
Qu'un locataire
Effrayé du train,
Crie au voleur, à l'assassin !
La flamberge en main,
Qui, le premier, dans cette affaire,
Accourant soudain,
S'exposera?.. c'est le voisin.

Qu'un pauvre musard,
Revenant tard
Dans sa demeure,
Sur lui cherche en vain,
Sa clef qu'il perdit en chemin ;
Qui, dans son chagrin,
Venant s'offrir à lui sur l'heure,
Jusqu'au lendemain,
L'ébergera?.. c'est le voisin.

Le soir, au logis,
Qu'un vieux commis
Célibataire,
Ne trouve ni pain,
Ni feu, ni chandelle, ni vin,

Qui, toujours humain,
Le chauffe, le nourrit, l'éclaire...
Un frère, un cousin ?
Eh ! mon dieu non, c'est le voisin.

Que dans quelque lieu,
Les cris au feu !
A l'incendie !
D'un trépas prochain,
Nous annoncent l'arrêt certain ;
Au son du tocsin,
Qui, voyons-nous, je vous en prie,
Apporter tout plein
Le premier seau ?.. c'est le voisin.

Aux prés Saint-Gervais,
Des verds bosquets
L'ombre chérie,
Par un tems serein,
Vous entraîne-t-elle un matin :
Qui, dans le festin,
Gai boute-en-train,
De la folie,
Par un gai refrein,
Vous charmera ?.. c'est le voisin.

Riche commerçant,
Qui, possédant
Femme fidèle,
Sur l'espoir du gain,
Partez pour Londre ou pour Berlin,
Du profond chagrin
Qui va consumer votre belle,
Quel bon médecin
La guérira ?.. c'est le voisin.

Bref, quand un cartel,
Souvent mortel,
D'effroi me glace,
Qu'un fer inhumain
Peut frapper, percer votre sein,
Qui, sur le terrein
Prendra, s'il le faut, votre place ;
Qui, pour vous, enfin,
S'immolera ?.. c'est le voisin !

SAINT-ERNEST.

Je suis on ne peut plus reconnaissant ; mais cette affaire n'aura pas de suites.

POTHIN.

C'est possible, votre adversaire se sera dit : est-ce bien la peine de se battre pour une bavaroise renversée.

SAINT-ERNEST.

C'est fort peu de chose, il est vrai, mais ses manières, son ton m'avaient blessé.

POTHIN.

Je le crois bien!.. Tenez, moi qui ai l'air doux comme un mouton, pas vrai? n'ai-je pas eu l'autre jour, chez Tortoni, une dispute très-sérieuse, pour avoir mis le coude dans le riz au gras d'un consommateur que je ne voyais pas. Cela pouvait devenir très-grave! Eh bien! avec un peu de réflexion, j'en ai été quitte pour payer le riz et faire dégraisser mon habit marron.

SAINT-ERNEST.

C'est jouer de bonheur.

POTHIN.

J'avais pourtant affaire à un sergent-major...

SAINT-ERNEST.

Oui-dà.

POTHIN.

De la garde nationale.

SAINT-ERNEST.

Avec ce caractère-là, vous avez dû avoir bien des affaires?

POTHIN.

Oh! beaucoup. Eh bien! me voilà.

SAINT-ERNEST.

Je vous en félicite... Mais pardon, mon voisin, il faut que je me rende.

POTHIN.

Un moment, puisque le rendez-vous n'a pas lieu, je vais m'occuper d'un plaisir bien plus doux pour mon cœur. Attendez-moi là une minute seulement.

SAINT-ERNEST.

Impossible! une affaire des plus pressantes...

POTHIN.

Eh bien ! une seconde. Ah ! cher ami, ça ne se refuse pas. (*Il entre précipitamment chez lui.*)

SAINT-ERNEST.

Quel diable d'homme avec ses attentions, ses prévenances; je ne puis pourtant que lui savoir gré de son dévoûment. (*Il appelle.*). Madame Joseph ! mon chapeau, mes gants, je veux sortir.

Mme JOSEPH, *en dedans.*

On y va, on y va !

POTHIN, *en habit, arrivant avec un gros bouquet d'une main et une gravure de l'autre.*

Au nom de l'amitié, de l'estime et de la satisfaction générale que vient de faire éclater votre admission dans l'illustre corps des avocats. (*Il lui offre le bouquet.*)

AIR : *Vaudeville de la famille du porteur d'eau.*

Recevez, jeune bachelier,
D'abord cette offrande embaumée,
Présage du docte laurier,
Dont vous ceindra la renommée.
(*Lui présentant la gravure.*)
Acceptez de plus, cher voisin,
Cette image touchante et chère ;
C'est le père de l'orphelin,
Du juste, c'est l'appui certain.

SAINT-ERNEST, *reconnaissant le portrait.*

Malesherbes !

C'est l'honneur de la France entière !

ENSEMBLE.

C'est l'honneur de la France entière !

SAINT-ERNEST.

Ah ! mon ami, vous ne pouviez me faire un plus précieux cadeau ! (*A part.*) Le moyen de se brouiller avec cet homme-là ?

SCÈNE V.

Les Mêmes, Mme JOSEPH.

Mme JOSEPH.

Monsieur, voici votre chapeau et vos gants; votre chambre est à se mirer dedans.

SAINT-ERNEST.

Je vous remercie. Tenez, faites-moi le plaisir de porter cela chez moi. (*Il lui remet le bouquet et la gravure.*)

Mme JOSEPH, *regardant le portrait.*

Ah ! la belle tête ! on n'en voit pas beaucoup comme celle-là. (*Elle entre chez Saint-Ernest.*)

SCÈNE VI.

POTHIN, SAINT-ERNEST.

POTHIN.

Ah çà ! mais, voisin, n'ayant plus l'affaire en question, vous sortez aujourd'hui de bien bonne heure. Une partie fine, je parie; un déjeûner en tête-à-tête... heim ?

SAINT-ERNEST.

Non, je vous jure.

POTHIN.

Mon voisin, vous avez des secrets pour moi ? ça n'est pas bien; vrai !.. Je vous serais souvent utile, mais il faut que je devine tout, et je ne suis pas sorcier.

SAINT-ERNEST.

Je vous remercie de votre bonne intention. Eh ! parbleu ! vous pouvez précisément en mon absence me rendre un service.

POTHIN.

Parlez : un, deux, trois ; tant que vous voudrez.

(*Ici madame Joseph sort de chez Saint-Ernest et descend l'escalier.*)

SAINT-ERNEST.

Quelques jeunes avocats de mes amis doivent venir me féliciter ce matin, je vais laisser ma clef à la portière, et s'ils me demandent...

POTHIN, *d'un air confidentiel.*

Ne laissez donc pas comme cela votre clef à des portières, ces gens-là sont si curieux, si indiscrets! Je ne sors pas de la matinée, si vos amis viennent, je me charge de les recevoir et de les introduire moi-même chez vous; c'est plus honnête.

SAINT-ERNEST, *lui remettant sa clef.*

Tenez; vous êtes un homme charmant.

POTHIN.

C'est ce que je me suis laissé dire plus d'une fois.

SAINT-ERNEST.

Adieu! (*A part.*) Courons à la poste, de là voir si mes cadeaux de noces ont été portés à leur adresse, et ensuite au-devant de ma chère Pauline.

(*Il sort en saluant Pothin.*)

SCÈNE VII.

POTHIN, *seul.*

C'est un bien aimable garçon que ce Saint-Ernest! gai, toujours gai, et beaucoup de talent, ce qui ne gâte rien. Ce jeune homme doit parvenir, c'est un grand travailleur; je l'ai vu passer des nuits sur les cinq Codes, le Justinien, le Pothier, le Digeste. En parlant de Digeste, j'oublie mon déjeûner. (*Il va à la porte du fond.*) Madame Joseph! madame Joseph! faites-moi monter mon chocolat. (*Regardant à sa montre.*) Il n'est que dix heures, et je me sens déjà un appétit...

SCÈNE VIII.

POTHIN, Mme JOSEPH, *une lettre à la main.*

Mme JOSEPH.

Monsieur, votre chocolat est commandé; il y a des

gens à qui il ne faut pas dire les choses deux fois, mais, moi il ne faut pas me les dire une. (*Elle va vers l'appartement de Saint-Ernest.*)

POTHIN.

Eh bien ! où allez-vous donc ? Ne savez-vous pas que Saint-Ernest vient de sortir ?

Mme JOSEPH.

Bah ! comment, je ne l'ai pas rencontré ! Il aura passé pendant que je portais la tranche de jambon et la grappe de raisin au premier clerc de notaire ; j'en suis fâchée. Voilà une lettre très-pressée qu'il attend depuis ce matin et qu'on m'a bien recommandé de lui donner tout de suite ; c'est un exprès qui me l'a remise.

POTHIN.

Je suis chargé de toutes ses affaires en son absence ; il m'a confié sa clef, et je dois recevoir ses amis, ses paquets et ses lettres ; donnez-moi celle-là.

Mme JOSEPH, *la lui donnant.*

N'allez pas l'égarer au moins.

POTHIN.

Allons, n'allez pas l'égarer ; à qui donc croyez-vous avoir à faire ?

SCÈNE IX.

Les Mêmes, Mlle MODESTE, *portant plusieurs cartons, et suivie d'un commissionnaire.*

MODESTE, *à madame Joseph.*

Madame, n'êtes-vous pas la portière de la maison ?

Mme JOSEPH.

Oui, mademoiselle.

POTHIN, *à part.*

Ah ! ah ! voici un petit minois chiffonné.

MODESTE.

Je voudrais parler à M. Saint-Ernest.

Mme JOSEPH.

M. Saint-Ernest est sorti.

POTHIN, *s'avançant.*

Et on ne sait pas quand il rentrera... Si c'est quelque chose...

MODESTE.

Je suis bien contrariée d'être arrivée trop tard, c'est ma faute aussi. Si je ne m'étais pas arrêtée au Palais-Royal.

POTHIN.

Oui, ce maudit Palais-Royal se trouve toujours là pour empêcher les jeunes personnes d'arriver. Eh, qu'apportez-vous donc, ma belle enfant? des objets rares, précieux, d'un excellent goût, sans doute; quand on est aussi gentille!

MODESTE.

Une parure de dentelles d'Angleterre, une robe, un canezou, des rubans, des fleurs, un chapeau, un voile d'un assez haut prix.

POTHIN.

Pour M. Saint-Ernest?

MODESTE.

Non, mais de sa part, pour une dame de province de ses amies qui doit arriver aujourd'hui, et chez qui je devais les porter; mais malheureusement j'ai perdu son adresse.

POTHIN, *à part.*

Une dame de province à qui le voisin donne un voile! C'est une dame qui veut garder l'incognito, c'est clair... Ah! si je pouvais savoir...

MODESTE.

M. Saint-Ernest nous avait encore demandé d'autres articles que nous ne pouvons lui procurer.

AIR : *de la Robe et les Bottes.*

Il veut avoir pour une belle dame,
Un vêtement tissu de soie et d'or;
Un manteau grec que la mode réclame,
Et des bijoux que l'on dessine encor.

Tous ces objets dus à nos grands artistes,
Chez eux toujours doivent être achetés...
On ne va pas chercher chez des modistes
Des articles de nouveautés..

(*A madame Joseph.*) Aurez-vous la bonté, Madame, de recevoir ces cartons?

Mme JOSEPH.

Bien volontiers, Mademoiselle. (*Elle va prendre un carton, Pothin l'arrête.*)

POTHIN.

Un moment, s'il vous plaît, je suis l'intendant général de mon ami Saint-Ernest, et tout ce qui le concerne ne regarde que moi. Venez, Mademoiselle. (*A part.*) C'est le moyen de savoir quelque chose.

Mme JOSEPH.

Vous êtes chargé de recevoir ses amis, ses lettres, ses paquets, mais Mademoiselle!...

POTHIN.

Je reçois tout!.. et Mademoiselle m'est particulièrement recommandée. Venez, mon enfant, j'ai des tables, des fauteuils, où vous pourrez déposer tout cela. (*Il veut l'emmener.*)

Mme JOSEPH.

Mais, M. Potin!

POTHIN.

Mais, madame Joseph!

MODESTE, *à madame Joseph.*

Suivez-nous, je vous prie, vous nous aiderez, Madame.

Mme JOSEPH.

Oui, oui, je vous suivrai. (*Ils entrent chez Pothin.*) Ah! quel homme! quel homme! (*Elle entre aussi.*)

SCÈNE X.

BONNEVILLE, *en redingotte de voyage*, un Garçon Limonadier, *apportant une tasse de chocolat dans une corbeille.*

LE GARÇON, *montrant la porte de Saint-Ernest.*

Oui, Monsieur, c'est là que demeure M. de Saint-Ernest. (*Il entre chez Pothin.*)

BONNEVILLE.

Grand merci, mon ami. Que le diable emporte les innovations et les abus qu'elles entraînent; sans ce garçon, je n'aurais pas su à qui m'adresser.

AIR : *Vaud. de l'Étude.*

Partout la vanité l'emporte,
Au luxe il faut sacrifier;
Chacun veut avoir à sa porte
Un concierge au lieu d'un portier.
Si bien que, monsieur, dans sa loge,
Qu'il érige en petit salon,
Croit qu'à sa naissance il déroge,
Quand il vous tire le cordon.

Mais enfin, me voici chez Saint-Ernest; va-t-il être content, en apprenant que je lui amène moi-même sa future, sa bonne Pauline! Je n'ai pu résister à ses prières. Venez, cousin, venez, je veux que vous assistiez à mon mariage, m'a-t-elle dit, ne fussiez-vous que vingt-quatre heures à Paris, cela nous portera bonheur. Vingt-quatre heures, soit : je quitte ma manufacture, j'arrive, je suis témoin, je signe, et demain je suis rendu à mes ouvriers; voilà comme j'aime à traiter les affaires. (*Il sonne à la porte de Saint-Ernest.*)

SCÈNE XI.

BONNEVILLE, POTHIN, *reconduisant Modeste que suit madame Joseph.*

POTHIN, *à Modeste.*

Soyez sans inquiétudes, tout lui sera remis à son

retour. (*Modeste et madame Joseph descendent l'escalier.*) Ah ! ah ! quelqu'un à la porte de mon voisin... Monsieur...

BONNEVILLE, *à Pothin.*

Il paraît, Monsieur, que M. Ernest est sorti?

POTHIN.

Oui, Monsieur, si c'est quelque chose...

BONNEVILLE, *avec humeur.*

Ne pas se trouver chez lui quand je lui donne un rendez-vous.

POTHIN, *à part.*

Un rendez-vous? C'est l'homme à la bavaroise. (*L'examinant.*) Mais il m'avait dit que c'était un jeune homme. (*Haut.*) Il vous a attendu plus de trois heures, Monsieur, et quand on se trouve dans votre position, on arrive à la minute, ou l'on donne de soi une idée fort désavantageuse.

BONNEVILLE.

Comment, monsieur, mais je ne suis que le témoin, et il me semble que je ne serai pas le dernier arrivé.

POTHIN.

Ah ! dans l'affaire en question vous n'êtes que...

BONNEVILLE.

Témoin et ami, pas davantage.

POTHIN.

Oh ! pardon, pardon, monsieur, je vous prenais pour un autre... et moi aussi, je suis témoin.

BONNEVILLE.

Tant mieux, cela me procurera le plaisir de faire votre connaissance.

POTHIN.

Monsieur, tout le plaisir sera pour moi. (*mystérieusement.*) Mais Saint-Ernest m'a tout conté et je ne souffrirai pas qu'il fasse une sottise pareille.

BONNEVILLE.

Qu'appelez-vous une sottise?

POTHIN.

Oui, monsieur, c'est le mot.

BONNEVILLE, *élevant la voix,*

Savez-vous bien à qui vous parlez.

POTHIN.

Allons, allons, du calme; les parties intéressées ne sont pas là, nous sommes prudens et si vous m'en croyez, nous ne nous mêlerons pas de tout cela, c'est une affaire que l'on peut arranger; si nos jeunes gens étaient là, tous les deux en présence, je les prendrais par la main, ils s'embrasseraient et cela en resterait là.

BONNEVILLE.

Ah! çà, monsieur le témoin, avez-vous des vertiges?

POTHIN.

J'ai, monsieur, du bon sens, de la pénétration, et une extrême antipathie pour les querelleurs.

BONNEVILLE.

Et moi beaucoup de respect pour les fous, et je les laisse déraisonner tout à leur aise, serviteur! (*fausse sortie.*)

POTHIN.

Fou, vous-même!

BONNEVILLE.

AIR: *Vive le vin de Ramponneau.*

Allez au diable!
Et laissez-moi,
Quel homme insupportable!
Allez au diable!
Sur ma foi,
Je crois qu'il se moque de moi.

POTHIN.

Quoi,
Quand je vous parle raison,
C'est de cette façon
Que vous me cherchez noise?
Là, répondez sans courroux,
Nous compromettrons-nous
Pour une bavaroise?

BONNEVILLE.

Une bavaroise ?

POTHIN.

Oui, une bavaroise et au lait, monsieur.

BONNEVILLE.

Morceau d'ensemble.

De la sorte,
Extravague-t-on ?
Il est tems que je sorte,
Un échappé de Charenton
Ne parlerait pas moins raison,
Non.

POTHIN.

De la sorte extravague-t-on,
L'audace est un peu forte !
Changez de langage, sinon,
Je ne souffrirai pas ce ton,
Non.

(*Bonneville sort, Pothin le suit jusqu'à l'escalier.*)

SCÈNE XII.

POTHIN, seul.

(*à Bonneville.*) C'est que vous ne seriez pas à la noce avec moi... Ah ! comme il descend l'escalier quatre à quatre, je lui ai dit son fait, et sans doute il n'y reviendra pas, ainsi voilà une affaire arrangée. (*regardant le bas de l'escalier.*) Ah ! ah ! voici la bande joyeuse que nous attendons, les amis de Saint-Ernest qui viennent le féliciter. Un, deux, trois, quatre : il m'a chargé de faire les honneurs, entrons en fonctions. (*On voit plusieurs personnes passer dans le fond et monter l'étage supérieur.*) Eh ! bien, messieurs, où allez-vous donc ? descendez, ce n'est pas si haut, c'est ici.

SCÈNE XIII.

POTHIN, LEBON, ELOI, deux autres huissiers.

LEBON, *en entrant.*

Ici ?

POTHIN.

Oui, messieurs, c'est là qu'il demeure; voici son appartement.

LEBON, *étonné.*

On nous avait pourtant dit que c'était au troisième.

POTHIN.

Pas du tout, comme son voisin, je dois le savoir mieux que personne, il n'y est pas pour l'instant.

LEBON, *à part à Eloi.*

Tant mieux, nous saisirons plus facilement.

POTHIN.

Donnez-vous la peine d'entrer. (*Il cherche la clef dans ses poches.*)

LEBON.

Volontiers. (*à part.*) On n'a jamais fait un pareil accueil à des huissiers.

POTHIN.

Voici sa clef. (*Il va ouvrir la porte de Saint-Ernest.*)

LEBON, *à Eloi.*

Sa clef... que signifie?..

POTHIN.

(*A part.*) Ces bons amis, que vont-ils faire en attendant... Si un bol de punch... Excellente idée; Saint-Ernest me saura gré de cette attention. (*haut.*) Messieurs, un peu de patience; vous allez voir arriver dans l'instant, si non mon ami, du moins quelque chose qui vous le fera attendre plus agréablement; désespéré de vous quitter sitôt, j'ai une lettre à mettre à la poste en face, (*à part.*) et en même temps je commanderai le punch.

ELOI, *bas à Lebon.*

Quelque chose, que veut-il dire?

POTHIN, *en sortant.*

J'ai bien l'honneur d'être.

LEBON, *le saluant.*

De tout mon cœur.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes excepté POTHIN.

LEBON.

Eh ! bien, messieurs, que dites-vous de cette aventure.

ELOI, *passant la main sur ses épaules.*

Mais, je dis qu'elle vaut un peu mieux que celle d'hier.

LEBON.

Poltron !

ELOI.

Poltron, j'aurais bien voulu vous voir à ma place.

LEBON.

Tu y penses encore ?

ELOI.

Je crois bien, j'ai tout reçu.

LEBON.

C'est possible ; mais ici, tu le vois.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Nous sommes reçus à merveille,
Cela n'arrive pas souvent.

ELOI.

Une réception pareille
A des huissiers !

LEBON.

Profitons-en.
Oui, mes amis, profitons-en.
A mes exploits rien ne s'oppose,

ELOI.

En ce cas, messieurs, hâtons-nous,
Car je crains fort ce quelque chose
Qu'il est allé chercher pour nous.
Eh ! quoi, tu crains } fort ce quelque chose
Oui, je crains }
Qu'il est allé chercher pour nous.

(*Ils entrent chez Saint-Ernest.*)

SCÈNE XV.

Mme DORSAN, POTHIN, *lui donnant la main.*

POTHIN.

Oui, madame Dorsan, puisque votre notaire, à qui

vous voulez parler, n'est pas chez lui, il faut absolument que vous veniez l'attendre chez moi.

Mme DORSAN.

Vous êtes d'une politesse !

POTHIN.

Je mettais une lettre à la poste, en face, quand je vous ai vue entrer ici, et je ne pouvais, sans blesser les convenances, souffrir que vous montiez seule l'escalier, ni vous laisser dans une étude en l'absence du notaire.

Mme DORSAN.

Je ne vois pas le danger.

POTHIN.

Pour vous, mais pour ces jeunes clercs.

AIR : *Ainsi jadis un grand prophète.*

On sait le mal qu'en écriture
Peut faire une distraction;
Et ces messieurs, je vous le jure,
Auraient pu, sans réflexion,
En oubliant leur ministère,
Et se trouvant si près de vous,
Pour un acte testamentaire
Vous grossoyer un billet doux.

D'ailleurs, puisque j'ai le bonheur de vous rencontrer, permettez-moi de profiter d'une heureuse circonstance.

Mme DORSAN, *à part.*

Saint-Ernest doit demeurer dans cette maison, je voudrais bien savoir...

POTHIN.

Savez-vous bien que je suis votre plus ancienne connaissance, l'ami intime de votre père, de toute la maison. Je me rappelle toujours avec délices ces charmantes soirées que nous passions ensemble au sein de votre famille, il y a bientôt... deux ans. Mais qu'êtes-vous devenue depuis ce temps, belle dame ?

Mme DORSAN.

Les affaires de la succession de mon mari, m'ont beaucoup occupée, et puis j'ai passé trois mois à Senlis, chez un de mes cousins, monsieur Bonneville.

POTHIN.

Ah ! ce gros manufacturier dont vous me parliez si souvent et que je n'ai jamais vu, un très-brave homme, dit-on, un peu brusque.

Mme DORSAN.

Oui, mais un excellent cœur... en dix ans il pouvait s'enrichir, il a mieux aimé faire le bonheur de tous les ouvriers qu'il emploie.

POTHIN.

Diable ! ce n'est pas commun.

Mme DORSAN.

Il me disait encore la veille de mon départ.

AIR : *Issu d'un pauvre laboureur.*

Malheur à l'ingrat qui, sorti
D'une classe pauvre et commune,
Oublie, une fois enrichi,
Les instrumens de sa fortune.
Laboureur, si par mes travaux
Ma richesse s'était accrue
Au point d'avoir wisky, landeaux,
Pour écusson, sur leurs panneaux,
J'aurais fait peindre une charrue.

POTHIN.

Quel bon voisin cela doit faire !

Mme DORSAN.

Enfin, il pousse la bonté jusqu'à vouloir me marier.

POTHIN.

Je l'approuverais beaucoup, si c'était moi qu'il vous proposât pour époux.

Mme DORSAN, *souriant.*

Encore vos folies !

POTHIN.

Pas si fou, vraiment, j'ai 45 ans...

Mme DORSAN.

Ah !

POTHIN.

Non, vrai, je n'ai que 45 ans, une fortune assez ronde et une petite santé assez roulante, avec ça je pourrais... Eh bien ! non, j'envie le sort de l'heureux mortel qui doit posséder une femme aussi accomplie.

Mme DORSAN.

Allons, mon ami, terminez là ces propos galans; voyez, je vous prie, si mon notaire est rentré, il faut que je lui parle.

POTHIN.

Le notaire, le notaire !

AIR : *de la Sentinelle.*

Lorsque je suis si bien auprès de vous,
Pourquoi chez lui vouloir sitôt descendre,
Ah! c'est fort mal, et d'ailleurs, entre nous,
Quel service peut-il vous rendre?
A leur pouvoir, de près, de loin,
Pour qu'on paie un tribut sincère,
J'en prends tout le monde à témoin,
Les grâces n'ont jamais besoin
De passer par-devant notaire.

Mme DORSAN.

On n'est pas plus galant, mais...

POTHIN.

Galant!.... Si vous vouliez bien vous en souvenir, ce n'est pas la première fois que je m'exprime ainsi sur votre compte.

Mme DORSAN.

En effet, je crois me rappeler que vous me faisiez la cour.

POTHIN.

Ah! Madame veut bien se le rappeler. Oui, je vous faisais la cour et une cour des plus assidues; les bouquets tous les matins, les petits vers dans les charades; je vous suivais partout: aux spectacles, aux promenades; enfin, il ne m'a fallu que votre consentement pour être votre époux.

Mme DORSAN, *riant.*

C'était en effet fort peu de chose.

POTHIN, *vivement.*

Si vous en avez quelque regret, ne vous gênez pas. Je suis homme à vous rendre encore les mêmes soins, les mêmes hommages.

Mme DORSAN.

Ne prenez pas cette peine, je vous prie.

POTHIN.

Comment! cette peine!... Vous le croirez si vous voulez, belle dame, mais chaque fois que je vous retrouve, vous faites sur moi une impression! vous me causez une émotion, un trouble...

Mme DORSAN.

Savez-vous que cela va trop loin, et que vous pourriez finir par me fâcher.

POTHIN.

Vous fâcher.

AIR : *C'est charmant!*

Et que diriez-vous, de grâce,
Si j'osais vous déclarer
Que ni le temps, ni l'espace,
Qui vinrent nous séparer,
N'ont pu bannir de ma tête
Une image aussi parfaite.
Là haut il est décidé
Que rien, non rien, de mon âme
N'éteindra l'ardente flamme.

(*Il tombe aux genoux de Mme Dorsan.*)

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, le GARÇON limonadier, *apportant un bol de punch allumé.*

LE GARÇON.

Voilà le punch commandé.

POTHIN, *se relevant tout à coup et allant au Garçon.*

Ah! je sais ce que c'est; tenez, mon ami, entrez là. (*Il indique l'appartement de Saint-Ernest, et vient retomber aux genoux de Mme Dorsan.*) Je vous disais donc....

(*Le garçon entre et sort peu de temps après.*)

Mme DORSAN, *riant de Pothin.*

C'est charmant! (*bis.*)

POTHIN.

Le destin ne nous rassemble.

Mme DORSAN, *de même.*

C'est charmant! (*bis.*)

POTHIN.

Que pour nous unir ensemble.

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, SAINT-ERNEST.

SAINT-ERNEST, *surprenant Pothin aux pieds de Mme Dorsan.*

MORCEAU D'ENSEMBLE.

C'est charmant! (*bis.*)
Voilà Pothin, ce me semble,
Aux pieds d'un objet charmant,

Dont la tournure céleste
Fait bien augurer du reste.
(*Il approche, et reconnaît sa prétendue.*)
Ah! c'est madame Dorsan!

POTHIN, *toujours à genoux,*

Cédez au plus tendre amant,
Cédez à l'arrêt céleste,
Ou craignez le sort funeste
Qui, sans vous, hélas m'attend.

Mme DORSAN.

Oui, c'est madame Dorsan!

SAINT-ERNEST, *frappant sur l'épaule de Pothin.*

Mais, Monsieur...

POTHIN, *sans se déranger.*

Mon ami, on vous attend chez vous, laissez-moi, je vous prie, continuer ma déclaration. (*à Mme Dorsan*) Madame, si l'amour le plus...

SAINT-ERNEST.

Eh! quoi, M. Pothin, vous voulez m'enlever ma femme? Mais, Madame, dites-lui donc...

Mme DORSAN.

Que voulez-vous que je dise à un fou?

POTHIN, *stupéfait.*

Sa femme! Quoi, Madame, vous seriez?...

Mme DORSAN.

Aujourd'hui sa meilleure amie, et sa femme demain.

POTHIN, *se relevant en essuyant son genou.*

C'est différent! Quoi, mon voisin, vous êtes à la veille de contracter d'aussi doux nœuds et vous me laissez ignorer... C'est bien la peine d'habiter le même carré.

SAINT-ERNEST.

AIR : *Quand on s'y prend si poliment.*

Ignorez-vous que le mystère
Ajoute toujours au bonheur?

Mme DORSAN.

Ce silence a droit de me plaire
L'indiscret est souvent trompeur.

POTHIN.

J'aurais su me taire de même
Car autant que lui je vous aime.

Mme DORSAN.

Si je l'avais plus tôt appris,
Peut-être auriez-vous eu le prix;

Mais Saint-Ernest a ma parole.

POTHIN, *passant au milieu d'eux.*

Qu'il ait donc aussi votre main.

SAINT-ERNEST.

Ce cher ami!

POTHIN.

Je m'en console...
En songeant que c'est un voisin. (*bis.*)

SAINT-ERNEST, *déclamant.*

Oreste pour Pylade eût-il fait davantage?

Mme DORSAN.

Maintenant, Saint-Ernest, il faut que je vous gronde; vous êtes cause que je suis sortie en habit de voyage, ce qui m'a beaucoup contrariée.

SAINT-ERNEST.

Je ne comprends pas.

Mme DORSAN.

Ne deviez-vous pas faire porter à mon hôtel différens articles de modes que la galanterie, car je ne suis pas encore votre femme, m'avait forcée d'accepter?

SAINT-ERNEST.

Eh bien?

Mme DORSAN.

Eh bien, je n'ai rien reçu.

SAINT-ERNEST.

C'est incroyable! depuis deux jours tout est près.... J'ai donc un mauvais génie qui se mêle de tout ce que je fais?

POTHIN.

Non, mon ami, vous n'avez pas un mauvais génie, mais un bon, un excellent voisin qui se trouve toujours là, et qui répond pour vous... Oui, Madame, les articles que vous réclamez ont été déposés chez moi, ce matin, par une fort jolie petite marchande, qui, ayant perdu votre adresse, a cru bien faire en venant la demander à l'acquéreur (*malignement*) qui, à ce qu'il paraît, lui avait donné la sienne.

SAINT-ERNEST.

Comment, monsieur Potin, vous avez bien voulu recevoir pour moi?

POTHIN.

Je n'ai pas fait autre chose de toute la journée... Oui,

mon voisin, vous êtes injuste à mon égard, mais je saurai vous amener, malgré vous, à reconnaître, à vanter les douceurs que procure un bon voisinage. (*Il appelle.*) madame Joseph! madame Joseph! (*Mme Joseph paraît sur l'escalier.*) Conduisez Madame dans mon salon.

Mme JOSEPH.

Madame?

POTHIN.

Eh! oui, Madame.

Mme DORSAN, *à Pothin.*

Vous permettez donc?

POTHIN.

Vous trouverez, entre autres objets de goût, autant que je puis m'en souvenir.

AIR : *Ah! il m'en souviendra, la rira.*

Rubans et fleurs, fin canezout,
Dentelles d'Angleterre;
Voile discret du dernier goût,
Descendant jusqu'à terre.
Heureux, cent fois heureux sera
L'époux fidèle et sage,
Qui le détachera,
La rira,
Le jour du mariage. } (*bis.*)

(*Il offre sa main à Mme Dorsan et la reconduit jusqu'à sa porte.*)

SCÈNE XVIII.

POTHIN, SAINT-ERNEST.

POTHIN.

Ma foi, voisin, vous avez bien fait d'arriver, car je faisais du chemin dans le cœur de la petite femme.

SAINT-ERNEST, *souriant.*

Quoi, vraiment; vous penseriez pouvoir en être aimé?

POTHIN.

Mais, à peu près; et voilà à quoi l'on s'expose quand on a des secrets pour ses amis. Si vous m'aviez dit franchement: mon cher voisin, je songe à me marier, j'ai en vue une femme charmante, Mme Dorsan... Mme Dorsan, vous aurais-je dit, peste! excellente acquisition! je la connais, vous ne pourrez trop hâter cette affaire; et

vous sentez bien que dès-lors, l'amitié, la délicatesse, le respect dû aux propriétés... mais, pas du tout, le silence le plus absolu; je vous le repète, vous l'avez échappé belle et vous l'auriez bien mérité.

SAINT-ERNEST.

Je n'en disconviens pas, mais convenez que c'est une femme charmante, et si vous connaissiez toutes ses qualités, vous la loueriez bien davantage.

POTHIN.

Bravo, mon ami!

AIR : *de Préville et Taconnet.*

Ah! quel plaisir j'éprouve à vous entendre
Louer ainsi la beauté, les vertus!
Continuez, cet hommage aussi tendre
Doit vous valoir vingt conquêtes de plus.
Les femmes ont cet avantage;
Dans tous les temps on chante leurs attraits.
Le mari chante avant le mariage,
Et souvent les amis après.

(*Il se dispose à rentrer chez lui.*)

SCÈNE XIX.

POTHIN, SAINT-ERNEST, BONNEVILLE.

BONNEVILLE.

Enfin, je rencontre M. Saint-Ernest, ce n'est pas malheureux.

POTHIN, *revenant sur ses pas.*

(*A part.*) Encore le diable d'homme à la bavaroise; ne nous éloignons pas.

SAINT-ERNEST.

Je vous attendais, Monsieur, avec la plus vive impatience.

BONNEVILLE.

Eh! bien, me voici arrivé, je n'ai pas un instant à perdre, rendons-nous chez le notaire. (*Ils se disposent à sortir.*)

POTHIN *les sépare et leur fait redescendre la scène.*

Non, Saint-Ernest, vous ne partirez pas. (*à Bonneville.*) Mon ami a beaucoup à se plaindre, Monsieur, de la personne qui vous envoie... elle lui doit une répara-

tion d'honneur; vous venez la lui offrir, c'est fort bien; mais mon ami se marie demain, et vous sentez que la veille d'un mariage il ne serait pas prudent... Moi, je ne me marie pas, et en ma qualité d'ami et de voisin de M. Saint-Ernest, s'il faut qu'il se batte, je prendrai sa place : où est son adversaire?

SAINT-ERNEST.

Eh! mon cher, il n'est pas question...

POTHIN.

Si fait, parbleu, si fait... cela ne vous regarde plus.

BONNEVILLE.

Ah! çà, mais quel diable d'original êtes-vous donc, Monsieur?

POTHIN.

Original!... Apprenez, Monsieur, que je suis aussi chatouilleux que vous sur le point d'honneur, et que si vous vous battez pour une bavaroise, il ne m'en faut pas tant, je me battrais pour un verre d'eau.

SAINT-ERNEST, *éclatant de rire.*

Ah! ah! ah! je devine maintenant. Monsieur vous prend pour un homme avec qui j'ai eu hier une querelle assez vive.

POTHIN.

Du tout, mais pour son témoin.

BONNEVILLE, *riant.*

Ah! la bonne méprise.

POTHIN.

Comment, est-ce que vous ne seriez pas?

SAINT-ERNEST.

Eh! non, mon cher, mille fois non, c'est M. Bonneville, le cousin de Mme Dorsan, qui vient, non pour être témoin d'un duel, mais de mon mariage, comprenez-vous maintenant?

POTHIN, *confondu.*

Comment, il serait possible? Ah! monsieur Bonneville, que je suis confondu, désespéré de vous avoir tantôt dit des choses...

BONNEVILLE.

Vous ne m'avez rien dit, Monsieur.

POTHIN.

Pardonnez-moi, je vous ai parlé.

BONNEVILLE.

C'est possible, mais je vous assure que vous ne m'avez rien dit.

POTHIN.

Puisque vous êtes assez bon pour le prendre comme cela.

BONNEVILLE.

Tout est expliqué, allons signer, et en route pour Senlis.

POTHIN.

Ah! vous partez tous pour Senlis? Je suis des vôtres, ma malle sera bientôt faite.

BONNEVILLE.

Non, Monsieur, je pars seul.

POTHIN.

Ah! excusez... je croyais...

LES HUISSIERS, *dans la chambre de Saint-Ernest.*

AIR : *Folie, folie, folie!*

A boire, à boire, à boire!
Quel punch, il est vraiment divin!
A boire, à boire, à boire!
Jusqu'à demain.

SAINT-ERNEST.

Qui donc chasse ainsi l'humeur noire?

POTHIN.

Voisin, on chante votre gloire:
Ce sont vos amis rassemblés,
Chez vous, par moi-même installés,
Qu'en votre honneur j'ai régalés.

CHŒUR DES HUISSIERS.

A boire, à boire, à boire! etc.

BONNEVILLE.

Comme ils s'en donnent!

SAINT-ERNEST.

Faites-moi le plaisir, mon cher monsieur Bonneville, d'aller me représenter chez moi; je ne dois pas oublier que Mme Dorsan est entrée chez M. Pothin et que je dois l'attendre ici.

BONNEVILLE.

De tout mon cœur. (*Il entre chez Saint-Ernest.*)

CHŒUR DES HUISSIERS, *en dedans.*

A boire! à boire! à boire!

POTHIN.

Sont-ils heureux, ces chers amis!... Eh bien, mon cher Saint-Ernest, direz-vous encore que le voisin n'est bon à rien? Si je n'avais pas été là, qui les aurait reçus? qui les aurait introduits chez vous? qui leur aurait envoyé du punch... pour votre compte?

SAINT-ERNEST.

Pour une fois qu'il vous arrive de réussir, faut-il tant crier merveille? UN DOMESTIQUE.

Un billet pour M. Saint-Ernest.

SAINT-ERNEST.

Donnez. (*Il le parcourt des yeux.*) En voici bien d'une autre!

POTHIN.

Qu'est-ce donc?

SAINT-ERNEST.

Qui avez-vous introduit chez moi?

POTHIN.

Vos amis, je m'en vante.

SAINT-ERNEST, *lui remettant le billet.*

Mes amis? Tenez, lisez, tête sans cervelle.

POTHIN, *lisant.*

« Mon cher Saint-Ernest, tes amis Danvelle, Auguste, » Victor et Charles, retenus au palais jusqu'à cinq heu» res, ne peuvent aller te féliciter que ce soir; en atten» dant, reçois leurs amitiés. »

SAINT-ERNEST.

Eh! bien, que direz-vous?

POTHIN, *consterné.*

Hein?

SAINT-ERNEST.

Que direz-vous?

POTHIN, *de même.*

Ce que je dirai?... Je dirai... je dirai... ma foi, je n'en sais rien.

SCÈNE XX.

Les Mêmes, BONNEVILLE, les Huissiers.

BONNEVILLE, *sortant de chez Saint-Ernest.*

AIR: *du Déjeûner.*

Oh! sur ma foi,
La méprise est singulière,

Au nom du Roi,
Mon cher, et de par la loi,
Chez vous, sans moi,
Tables, fauteuils, secrétaire,
Tout était pris
Par ces bons et chers amis.

SAINT-ERNEST, *aux huissiers.*

Oser chez moi vous introduire
Sans autre forme que cela?

LEBON, *montrant Pothin.*

Eh! c'est Monsieur qui vient nous dire
Que monsieur Bernard loge là.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LES HUISSIERS.

Voilà pourquoi,
Sans plus de préliminaire,
De bonne foi
Exerçant, de par la loi,
De notre emploi
Le pénible ministère,
De ce logis
Les meubles étaient saisis.

SAINT-ERNEST.

Ainsi, chez moi,
Par une erreur singulière,
Au nom du Roi,
Messieurs, et par la loi,
De bonne foi,
Tables, fauteuils, secrétaire,
Tout était pris,
Grâce au meilleur des amis.

POTHIN.

Mais aussi, où diable vais-je prendre des huissiers pour des amis!

SAINT-ERNEST.

Heureusement, il n'y a pas grand mal... M. Bernard, à qui vous avez à faire, demeure ici-dessus, messieurs.

LEBON.

Bien des remerciemens. (*Il fait signe aux autres huissiers de monter.*)

POTHIN, *arrêtant les huissiers.*

Un instant, un instant, s'il vous plaît!... tout ce qui arrive à mes voisins m'intéresse... Qui a pu mettre, je vous prie, M. Bernard dans la position où il se trouve?

ELOI.

Une banqueroute qu'il vient d'essuyer.

BONNEVILLE.

De la part de quelque agent infidèle qui, sans doute, est déjà là-bas, au rendez-vous général?

LEBON.

Probablement, mais ce ne sont pas nos affaires, montons.

POTHIN, *les retenant.*

Un moment, messieurs, écoutez donc, il serait peut-être possible... C'est un si honnête homme que M. Bernard... nous ne sommes pas sur le même carré, mais c'est égal, j'aime à obliger... Combien doit-il ?

LEBON.

17,000 francs.

POTHIN.

17,000 francs... (*Il met sa main dans sa poche et en tire sa tabatière.*) Je ne vous retiens plus, au troisième, vous savez... paillasson verd, pied de biche à la sonnette.

LEBON.

Oh ! nous ne nous trompons jamais.

SAINT-ERNEST.

J'en suis la preuve. (*Les huissiers sortent.*)

SCÈNE XXI.

POTHIN, BONNEVILLE, SAINT-ERNEST.

BONNEVILLE.

Et ce malheureux Bernard va payer pour un fripon que la loi ne peut atteindre parce qu'il est hors de France? étrange abus !

AIR :

Le malfaiteur, fuyant les justes peines,
Qui de sa fraude un jour serait le prix,
Est accueilli sur des rives lointaines ;
Change-t-on d'âme en changeant de pays?
Chargé du poids des trésors qu'il dérobe
Et du mépris qu'il a tant mérité,
Il ne devrait sur aucun point du globe,
Trouver le toit de l'hospitalité.

ENSEMBLE.

Il ne devrait etc.

SCÈNE XXII.

Les Mêmes, Mme JOSEPH, *sortant de chez Pothin.*

Mme JOSEPH.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu, quel malheur ! des objets si frais, si beaux !

POTHIN.

Eh bien ! qu'est-ce?

SAINT-ERNEST.

Qu'est-il donc arrivé ? qu'avez-vous?

Mme JOSEPH.

J'ai, messieurs, que depuis une heure; moi et cette dame, nous sommes à réparer le dégât qui est arrivé là-dedans.

POTHIN.

Quel dégât?

Mme JOSEPH.

Plus de dentelles, plus de cachemire.., votre singe et votre perroquet ont tout mis en pièces.

SCÈNE XXIII.

Les Mêmes, Mme DORSAN, *avec un chapeau et un voile.*

SAINT-ERNEST, *allant à elle.*

Comment, il serait possible?

Mme DORSAN.

Oui, messieurs, voilà tout ce que j'ai pu sauver du naufrage.

POTHIN.

Ah ! madame, comment m'excuser?

Mme DORSAN.

Du malheur qui vient d'arriver, rien n'est plus naturel.

AIR : *Vaudeville d'une heure de folie.*

Ma main ne m'appartenait plus,
J'ai refusé votre alliance,
L'amour-propre de ce refus
Réclamait la prompte vengeance.
Et ces atours, dont votre cœur jaloux,
Maudit tout bas la conjugale offrande,
Devaient être traités chez vous
Comme articles de contrebande.

POTHIN.

Dès aujourd'hui je ne veux plus de bête chez moi.

Mme DORSAN, *à Saint-Ernest.*

Eh bien ! mon ami, avez-vous enfin reçu la lettre de votre oncle?

SAINT-ERNEST.

Eh ! mon Dieu, non... J'ai autant d'impatience que

vous, mais, vous le savez, nous ne pouvons signer le contrat sans cette lettre... je devais la recevoir ce matin, et je suis bien étonné.

POTHIN.

Une lettre, dites-vous ?

SAINT-ERNEST.

Eh ! oui, une lettre par un exprès.

Mme JOSEPH.

Par un exprès, c'est moi qui l'ai reçue ; je l'ai remise ce matin à M. Pothin.

POTHIN.

Rassurez-vous, mes amis, cette lettre, sans moi, serait peut-être égarée, et elle est bien sûrement dans ma poche. (*Il se fouille.*)

SAINT-ERNEST.

Eh ! bien, donnez donc.

Mme DORSAN.

Vous verrez qu'il l'aura perdue !

POTHIN.

Non, non, Madame, je ne perds jamais ce que l'on m'a confié ; il est vrai que quelquefois je ne sais ce que j'en fais, mais tôt ou tard... (*Il tire une lettre de sa poche.*) La voilà !

Mme DORSAN.

Nous sommes bien heureux d'en être quittes pour la peur.

SAINT-ERNEST, *décachetant et lisant avec précipitation.*)

« Mon cher docteur, depuis que j'ai pris vos grains » de santé, je me sens beaucoup plus mal...

BONNEVILLE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

POTHIN.

Ah ! mon Dieu, est-ce que j'aurais ?

SAINT-ERNEST, *lisant.*

« Venez me voir bientôt, et croyez-moi pour la » vie, votre malade *Potin.* »

POTHIN, *au désespoir.*

Oh ! je vois ce que c'est, j'ai écrit ce matin à mon médecin, et j'ai mis à la poste la lettre de votre oncle au lieu de la mienne.

SAINT-ERNEST.

Malheureux! perdre une lettre qui renfermait mon bonheur.

POTHIN.

Il n'est pas perdu votre bonheur, il est rue Jean-Jacques-Rousseau; cela peut arriver à tout le monde.

Mme DORSAN.

J'étais sûr qu'il y aurait ici quelque tour de sa façon.

POTHIN.

Attendez-moi, je cours à la grande poste, et dans un instant...

BONNEVILLE.

C'est inutile, je sais ce que la lettre contient. Oui, mon cher Saint-Ernest, j'ai vu votre oncle en passant à Ecouen, il m'a confirmé ses bonnes dispositions à votre égard, et il a approuvé avec grand plaisir votre mariage avec madame Dorsan.

POTHIN.

Là, votre lettre ne parlerait pas mieux que cela... Je n'ai donc pas fait un si grand mal.

BONNEVILLE.

Allons, mes enfans, ne perdons pas une minute, descendons chez le notaire.

Mme DORSAN.

A condition que M. Pothin attendra ici, car avec un voisin pareil...

SAINT-ERNEST.

Rassurez-vous, il ne le sera pas long-temps.

POTHIN.

Comment, est-ce que vous voudriez déménager?

SAINT-ERNEST, *à madame Dorsan.*

Dès demain, je vous l'ai écrit, j'ai loué rue de Provence.

POTHIN.

Joli quartier. N'y aurait-il pas dans votre maison un petit appartement de garçon?

SAINT-ERNEST, *en riant.*

Oui, mais je le garde pour mon premier enfant.

POTHIN.

Vous avez tort, mon ami, qui a bon voisin, a bon...

SAINT-ERNEST.

Je connais le proverbe, mais je ne m'y fie pas.

POTHIN.

On ne fait que des ingrats dans le monde! Mais c'est égal, ce sera bien le diable, si je ne trouve pas un pied-à-terre à côté ou en face Je ne le quitte pas.

SAINT-ERNEST.

AIR nouveau *de M. Hus-Desforges.*

Grâce au meilleur de mes amis,
J'ai vu mes meubles presque en vente,
Mon mariage compromis
Par son ardeur plus qu'obligeante.
Des atours, par l'hymen offerts,
Perdus pour la beauté que j'aime.
(*A Mad. Dorsan.*)
Entre nous deux, jamais de tiers,
Faisons nos affaires nous-même.

MAD. DORSAN.

Grand amateur de l'écarté,
Qu'il joue avec beaucoup de grâce,
Hier soir, un monsieur est resté
Deux heures sans quitter sa place.
Comment passa-t-il tant de fois?
Et par quelle faveur extrême
Retourne-t-il toujours les rois?
Il fait ses affaires lui-même.

BONNEVILLE.

Entre deux voisins, aujourd'hui,
Un rien peut amener la guerre;
Faut-il donc le secours d'autrui
Pour terminer semblable affaire?
Arrangeons ces torts passagers
En famille, c'est mon système;
Surtout chez nous point d'étrangers,
Faisons nos affaires nous-même.

MAD. JOSEPH.

Qu'on vante tant qu'on le voudra
Le bonheur qu'on trouve à tout faire,
Depuis quatorze ans c' bonheur-là
N' me paraît pas très-nécessaire.
Qu'on m' dise un peu quel plaisir j'ai
D' grimper du premier au cinquième.
Quand pourrai-je donc m' donner congé
Et n' plus faire mes affair's moi-même.

POTHIN, *au public.*

Je suis bien maladroit vraiment,
A tout le monde je veux plaire,
Et voilà, je ne sais comment,
Qu'ici je fais tout le contraire.
Mon talent, Messieurs, je le voi,
N'est qu'en votre indulgence extrême;
Auprès de vous plaidez pour moi,
Faites mes affaires vous-même.

FIN.

LE PARI,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. THÉODORE ANNE ET ADOLPHE JADIN;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 11 Octobre 1826.

PRIX : 1 fr. 50 c.

PARIS,

CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,

Cour des Fontaines, N° 4, passage d'Henri IV.

1826.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
Le Baron D'ERICOURT.		M. *Guillemin.*
VOLSEY	tous deux officiers de hussards.	*M. Bercour.*
SAINVILLE		*M. Fédé.*
L'OLIVE, valet de Volsey.		M. *Fontenay.*
Mme DE MELVAL, nièce du Baron, jeune veuve.		Mlle *Clara.*
NANETTE, sa filleule.		Mlle *Minette.*
Un domestique.		M. *Rodolphe.*

La scène se passe dans la terre du Baron, située à cinquante lieues de Paris.

LE PARI,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un salon ouvert; au fond, est un jardin.

SCÈNE PREMIERE.

VOLSEY, assis à une table; L'OLIVE, debout devant lui.

VOLSEY.

Je ne sais plus où j'en suis!.. (*D'un ton brusque à l'Olive*) mes gants!.. mon chapeau!..

L'OLIVE.

Dans l'instant.

VOLSEY, avec plus d'impatience et se levant.

Mes gants, mon chapeau, te dis-je?

L'OLIVE, les apportant.

Les voici... monsieur va sortir.

VOLSEY, lui rendant tout.

Non; je reste... (*Il réfléchit.*)

L'OLIVE, à part.

Je ne comprends plus rien à son caractère. (*Haut*) Mon cher maître, un mot de grâce!..

VOLSEY.

Parle...

L'OLIVE.

Daignerez-vous m'apprendre comment il se fait que

vous, l'élégant le plus recherché, le plus couru de Paris, vous restiez enfermé depuis sept grands jours dans un vieux château, à cinquante lieues de la capitale.

VOLSEY.

Que veux-tu, l'aventure la plus étonnante, la plus singulière, je suis amoureux fou.... amoureux pour la vie....

L'OLIVE.

Ah! oui... pour la vie, c'est toujours comme cela... vous me l'avez dit tant de fois...

VOLSEY.

Maraud!

L'OLIVE.

Je vous demande mille pardons... dès que vous vous fâchez... je me rétracte... tenez, il y a dans tout cela quelque chose qui pique ma curiosité... Je ne sais quelle idée subite vous prend à Paris, mais vous vous jetez dans une chaise de poste, et nous arrivons ici sous un nom supposé, avec défense expresse à moi, de laisser soupçonner qui nous sommes.

VOLSEY.

Sous peine d'être chassé.

L'OLIVE.

Je ne l'ai pas oublié, monsieur; mais vous, n'oubliez pas plus que moi, que cent louis seront ma récompense, si vous réussissez... à quoi... voilà ce que j'ignore... vous m'avez défendu les questions... depuis sept jours je me tais, et il faut pour que je me décide à rompre le silence, que votre agitation m'en fournisse le motif.

VOLSEY.

Comment, tu ne devines pas?

L'OLIVE.

Oh! je me suis bien aperçu qu'il s'agissait d'amour, entre vous et la jeune veuve, mais enfin, voilà sept grands jours que vous soupirez, et vous ne m'avez point habitué à cet excès de fidélité... vous allez me jurer... Peine inutile!.. je ne vous croirai pas...

VOLSEY.

C'est abuser...

L'OLIVE.

Eh! non monsieur!..

AIR : *Vaudeville de Partie carrée.*

C'est en amour tout comme en politique ;
Je ne crois pas à vos sermens d'un jour,
Plus qu'aux sermens de maint et maint critique :
Tant ont changé!... vous aurez votre tour.
Oui, l'écrivain parle de conscience,
Lorsqu'à prix d'or il vient de l'engager,
Comme un amant nous vante sa constance
Au moment de changer.

VOLSEY.

Ecoute... j'arrivais à Paris pour y passer un semestre, quand j'appris que mon père, sans me consulter, sans même me prévenir, avait arrêté mon mariage avec une veuve que je ne connaissais pas.

L'OLIVE.

Un père, se permettre de marier son fils sans son consentement, voilà de ces choses qu'on a peine à croire.

VOLSEY.

Je conçus donc l'idée de venir sous le nom de Florville traiter avec le baron d'Ericourt, de l'achat d'une terre, de passer quelques jours ici, et de juger par moi-même cette madame de Melval qui consentait à m'épouser sans me connaître.

L'OLIVE.

Projet digne de louanges, monsieur ; à la bonne heure, je vous reconnais maintenant.

VOLSEY.

Sainville à qui je fis part de mon dessein...

L'OLIVE, à part.

Encore un autre fou..... (*Haut et se frappant le front*) mais j'y pense, imbécile que je suis, comment se fait-il que je n'aie pas songé..... vous êtes ici par suite d'un pari....

VOLSEY.

C'est cela...

L'OLIVE.

Pari fait au milieu d'un repas de corps?

VOLSEY.

Justement...

L'OLIVE.

Il me semble vous y voir encore; M. Sainville était placé en face de vous, moi derrière : vous racontez votre aventure... vous parlez de votre projet.

VOLSEY.

Il part d'un grand éclat de rire.

L'OLIVE.

Vous vous fâchez... on vous appaise ; toi, dit M. Sainville, toi, rester près d'une femme sans en devenir amoureux..... c'est impossible...

VOLSEY.

Et pourquoi donc, répondis-je?

L'OLIVE.

Ah! si elle est laide, vieille, maussade, (c'est toujours M. Sainville qui parle), je ne dis pas.

VOLSEY.

Au contraire, ajoutai-je, on prétend que c'est un ange de beauté, d'esprit, de grâce, de douceur...

L'OLIVE.

Alors, tu n'y tiendras pas, et avant huit jours tu te déclareras.

VOLSEY.

Je parie le contraire.

L'OLIVE.

Je parie;.. soit... cent louis.

VOLSEY.

C'est trop peu... ma fortune entière.

L'OLIVE.

Là dessus, plusieurs convives se levèrent, et ces bonnes têtes (car il y en a même parmi les officiers; il est vrai que c'est rare, mais c'est ce qui en fait le mérite), ces bonnes têtes donc, prétendirent que parier toute votre fortune, c'était trop; eh! bien, dites-vous, tranchons la difficulté par la moitié... Va pour la moitié, dit M. Sainville, dix mille livres de rente; c'est encore un bel enjeu. (*D'un*

ton pénétré) Dix mille livres de rente; vingt fois monsieur, je fus tenté de vous tirer par votre habit, de vous rappeler à la raison; mais la raison et un dîner de hussards, ça ne marche pas ensemble; je me tus...

VOLSEY.

Et tu fis bien, car vois-tu mon cher Lolive, je n'aurai guères été en état de t'entendre.

AIR : *A soixante ans.*

Nous étions tous d'une gaîté charmante,
Sur la beauté nous lancions nos bons mots,
Et le Champagne à la mousse énivrante,
Depuis long-temps je versais à grands flots; (*bis.*)
Sainville alors, parie, et je te jure,
Que par le bruit j'étais si fort saisi
Par le bon vin, tellement étourdi...
Qu'il m'eût offert d'y joindre la future,
Que moi, j'aurais accepté le pari.

L'OLIVE.

J'avouerai cependant monsieur, que je croyais que cette gageure enfantée par les fumées du vin, s'était dissipée avec elles, et voilà ce qui doit excuser mon oubli.

VOLSEY.

Du tout... Sainville piqua encore mon amour propre dans un déjeûner qui suivit le lendemain ce grand repas.... un traité fut signé et je partis avec la ferme résolution de dépiter ma veuve, et de punir la confiance de mon adversaire, mais quelle fut ma surprise....

L'OLIVE, à part.

Nous y voilà!

VOLSEY.

Quand je trouvai effectivement réunies chez cette femme adorable, toutes les grâces qui peuvent enchanter et captiver... c'est demain qu'expire le terme fixé pour le pari; si je puis garder l'incognito vingt-quatre heures encore, je me nomme ensuite, je sollicite l'aveu le plus doux, je l'obtiens..... j'épouse, et me voilà le plus heureux des hommes.

L'OLIVE.

Oh ! le plus heureux !... c'est ce que l'avenir nous apprendra; mais croyez-vous que M. Sainville soit homme à se tenir pour battu, car vous le savez, ruse, stratagème, il a été convenu que tout serait de bonne guerre...

VOLSEY.

Bah ! que pourrait-il faire? je l'ai laissé à Paris au milieu des plaisirs; d'ailleurs demain, je ne le craindrai plus.

L'OLIVE.

C'est assez vrai.

VOLSEY.

Ah ! mon cher l'Olive, je commence à croire que la constance peut rendre heureux.

L'OLIVE.

Mauvais principe, Monsieur..... soyez donc de votre siècle.

VOLSEY.

Comment.

L'OLIVE.

Sans doute.

AIR : *Du Premier Prix.*

Rares modèles de constance,
Les amans chez nos bons ayeux,
En longs soupirs, en espérance,
Perdaient un temps trop précieux;
Mais aujourd'hui l'on va plus vite,
On perfectionne l'amour,
On s'aime, on se prend, on se quitte,
Et c'est l'affaire d'un seul jour.

Mais voici votre vainqueur, allons Monsieur, du courage.

(*Il sort.*)

SCENE II.

VOLSEY, LE BARON, MAD. de MELVAL.

LE BARON.

Ah ! vous voilà, bonjour mon cher Florville,... parbleu je suis bien aise de vous rencontrer... vous allez m'aider à convaincre ma nièce.

MAD. de MELVAL.

Mais mon oncle, Monsieur est trop raisonnable pour être de votre avis.

LE BARON.

Je ne sais donc ce que je dis.

MAD. de MELVAL.

Pardon, mais vouloir me faire épouser un homme que je ne connais pas, que vous même, vous n'avez jamais vu.

LE BARON.

Je te laisserai le temps de connaître, d'apprécier Volsey... vous savez, Florville, je vous ai déjà parlé de ce mariage... (*A madame de Melval.*) C'est un bon militaire, un jeune homme charmant...

VOLSEY, à part.

Je ne croyais pas ma réputation aussi bien établie...

MAD. de MELVAL.

On dit que c'est un fou... un extravagant...

LE BARON.

Le mariage le rendra plus calme, plus posé... (*A Volsey.*) Qu'en dites-vous?

VOLSEY, avec chaleur.

Est-il quelque sacrifice qui puisse lui coûter, pour obtenir une telle récompense; ah! madame, son cœur tout entier au bonheur de vous voir, de vous adorer, son cœur, j'en suis sûr, n'aura d'autre occupation, d'autre desir que de se rendre digne d'une telle félicité.

MAD. de MELVAL, surprise.

Vous croyez!

LE BARON, à Volsey.

Fort bien... vous êtes homme de bon conseil. (*A madame de Melval.*) Tu le vois, tout le monde te condamne; en effet, Volsey est jeune, aimable, sa fortune est au moins égale à la tienne, que peux-tu lui reprocher...

MAD. DE MELVAL.

Je vous l'ai dit, mon oncle... son inconstance... sa légèreté...

VOLSEY.

Ah! madame...

AIR : *L'amour qu'Edmon a su me taire.*

Si voltigeant de belle en belle,
Du plaisir seul il a suivi les pas,
En tout pays, s'il était infidèle,
C'est qu'il ne vous connaissait pas.
Mais s'il cherche dans son amie
Tout ce qui peut plaire et charmer,
S'il veut la grâce aux talens réunie,
N'est-ce pas vous qu'il doit aimer.

MAD. de MELVAL, vivement et avec humeur.

Mais en vérité, vous prenez son parti, avec un zèle, une chaleur, quand il serait votre ami...

VOLSEY, déconcerté.

Moi, madame... ah! mon Dieu, je ne le connais pas.

MAD. de MELVAL, même ton.

Eh! bien alors, Monsieur, que vous importe; je ne conçois rien à votre conduite...

VOLSEY, à part.

Son dépit m'enchante!...

LE BARON.

Allons, ne vas-tu pas le quereller aussi?... mais j'attends Volsey dans quelques jours, et sa présence te fera changer d'avis.

MAD. de MELVAL.

Il y perdra son temps, je vous jure...

LE BARON, à Volsey.

Dites-lui donc encore quelque chose en faveur de Volsey... cela pourra la décider...

VOLSEY.

Eh! quoi... madame, le juger avec tant de rigueur.

MAD. de MELVAL.

Ah! vous m'impatientez... j'étais loin de croire que vous prendriez un si grand intérêt à ce M. Volsey, qui met déjà le trouble ici avant son arrivée... je pensais, en vous demandant votre avis, avoir une toute autre réponse...

LE BARON.

C'est cela, tu aurais voulu qu'il me donnât tort.

MAD. de MELVAL.

Quelles que soient mes intentions, je préviens monsieur, que dorénavant je me passerai de ses officieux avis, et je le prie de me les épargner.

VOLSEY, à part.

Peste!... voilà qui gâte mes affaires. (*Haut.*) Madame... je le vois... vous m'avez mal compris... si je pouvais mieux m'expliquer. (*A part.*) Maudit pari .. (*Haut.*) Mais croyez que... ma franchise... la position... mon estime, et...

MAD. de MELVAL.

Il suffit, Monsieur... je sais à quoi m'en tenir.

LE BARON.

Je vois que tu as de l'humeur?

MAD de MELVAL piquée.

Moi, mon oncle... oh! du tout, je vous assure, je suis gaîe... très-gaîe... d'une gaîté folle...

LE BARON.

Alors, je m'étais trompé, mais comme le moment ne me parait pas très-favorable pour te parler de mariage, et que d'ailleurs, j'ai quelques lettres à écrire, je te laisse. (*A Volsey.*) Vous, mon ami, continuez votre rôle de médiateur... parlez-lui toujours de Volsey... (*A madame de Melval.*) Tu as beau dire, ma chère, je ne désespère pas de te voir céder à mes désirs.

MA. de MELVAL.

Je vous assure, mon oncle, que mon parti est bien pris.

LE BARON.

AIR : *Du Mort vivant.*

Ah! calme-toi, je t'en supplie,
Allons, reprends un ton plus doux ..
Et songe bien, ma bonne amie,
Que Volsey sera ton époux.

(AIR : *de Joconde.*)

Toujours galant, toujours affable,

VOLSEY.

Prompt à prévenir tous vos goûts,

LE BARON.

Auprès de toi, toujours aimable.

VOLSEY.

Jamais, surtout, jamais jaloux.

LE BARON.

Tu l'aimeras, je le parie.

Mad. DE MELVAL.

Mon oncle, encor... quelle folie...
(*A part.*)
Ah ! c'est à qui saura me désoler.

VOLSEY, à part.

Maudit pari !.. Si je pouvais parler.

ENSEMBLE.

LE BARON.

Ah ! calme-toi, je t'en supplie...
etc., etc.

Mad. DE MELVAL.

Épargnez-moi, je vous en prie...
(*A part.*)
Jamais je n'eus plus de courroux ;
Ils ont beau faire, de sa vie,
Volsey ne sera mon époux.

VOLSEY, à part.

Ici, tout contre moi s'alle ;
Oui, mais bientôt plus de courroux,
Demain, doux moment de lvie,
Demain je serai son époux.

(*Le Baron sort.*)

SCÈNE III.

Mad. de MELVAL, VOLSEY.

MAD. DE MELVAL.

Vit-on jamais pareille tracasserie, semblable importunité... prétendre que je dois... (*A Volsey.*) Mais, c'est surtout à vous, Monsieur, à vous, que j'en veux.

VOLSEY.

A moi, madame... et en quoi ai-je pu mériter votre courroux... moi, qui ne trouve de bonheur qu'à prévenir vos désirs, votre volonté...

MAD. DE MELVAL.

Alors, vous avez une manière d'agir tout-à-fait en opposition avec vos idées; en effet... une discussion naît entre mon oncle et moi; il est question d'un époux qu'on me propose, d'un homme que vous ne connaissez pas... du moins, vous nous l'assurez. .

VOLSEY.

Madame...

Mad. de MELVAL.

Soit, Monsieur... je veux bien le croire... d'ailleurs, cela importe peu à l'état des choses; mais vous voyez que je repousse l'idée de cette union, et loin de prendre mon parti vous embrassez l'opinion de M. d'Ericourt... Vous me vantez aussi ce M. de Volsey, dont cependant on dit assez de mal.

VOLSEY, à part.

Bien obligé...

Mad. de MELVAL.

Et quand je témoigne mon impatience, vous redoublez encore d'éloges en faveur de cet étourdi; eh! bien, Monsieur, je vous déclare que je n'aimerai jamais ce M. de Volsey, quel qu'il soit, eût-il mille fois autant de qualités que la renommée lui prête de défauts... que j'ai pour lui l'antipathie la plus complète, qu'il m'est insupportable et que je le refuserai... Voilà qui est loin de répondre à vos vues.

VOLSEY, à part.

Elle est charmante... Cependant.. cependant cette opinion qu'elle prend de moi sans me connaître commence à m'inquiéter...

AIR. *Taisez-vous, je ne vous crois pas.*

Vous le condamnez sans l'entendre,
Peut-être, si vous le voyiez...

Mad. de MELVAL.

Quoi !... Monsieur, vous osez prétendre.

VOLSEY.

Oui, là, s'il était à vos pieds,
Je crois que vous l'écouteriez...
S'il vous jurait d'être fidèle,
De vous aimer jusqu'au trépas...
S'il vous proclamait la plus belle,
La seule qu'il adore...

Mad. DE MELVA le regardant, à part,

Hélas!...
Je le vois (*bis*) il ne m'aime pas.

2e COUPLET.

VOLSEY.

N'est-il pas vrai que ce langage,
Madame, vous désarmerait...

Mad. de MELval, avec dépit.

Cessons un pareil badinage.
(*A part.*)
Ah! si Florville m'adorait,
C'est pour lui seul qu'il parlerait.

VOLSEY.

Vous devez croire à sa constance;
Pour le fixer n'avez-vous pas
Le charme de votre présence
Et le pouvoir de tant d'appas.

Mad. de MELVAL, à dart.

Je le vois!... (*bis*) il ne m'aime pas.

Cessons, je vous prie de parler de M. de Volsey...

VOLSEY,

Cette conversation doit vous déplaire, si votre cœur n'est plus libre.

Mad. de MELVAL.

Ceci, Monsieur, est mon secret, et je pense en tout cas, qu'il doit vous être fort indifférent de le connaître; si quelqu'un m'aimait, ce ne ne serait pas vous, par exemple : depuis huit jours, que vous êtes ici, ce n'est point le désir de me plaire, de m'offrir vos hommages, qui vous ont attiré; vous êtes venu pour traiter de l'achat d'une terre, quelques difficultés qui se sont élevées, des titres à réunir, une différence entre le prix demandé et celui que vous offrez ont prolongé votre séjour; ce sont là, les vrais, les seuls motifs qui vous ont déterminé à rester... votre conduite d'ail-

leurs, a bien justifié la vérité de ce que j'avance... Uni d'intention avec mon oncle, vous servez M. de Volsey... un rival ne serait pas si généreux...

VOLSEY, à part.

Oh! si j'étais à demain! (*avec joie*) Eh! quoi! madame... vous penseriez...

Mad. de MELVAL.

Moi, monsieur... oh! ne vous effrayez pas... je suis bien certaine de ne pas être l'objet de vos vœux...

VOLSEY, à part.

Quel embarras!... et ne pouvoir parler...

Mad. de MELVAL, avec dépit.

C'est aux beautés de la capitale qu'est réservé sans doute l'honneur de vous donner des lois; c'est une gloire que je ne leur envie nullement, je vous assure.

VOLSEY, à part.

Aurait-elle voulu se jouer de moi...

Mad. de MELVAL, de même.

Je sens parfaitement que rien ne pouvait ici attirer vos regards, captiver votre attention : nous autres provinciales, que sommes-nous, en effet? une parisienne seule vous convient, et je vous félicite d'un tel choix !...

VOLSEY, à part.

La colère, l'indifférence, percent à la fois dans ses discours, je suis tout étourdi de son attaque et je ne sais que penser.

Mad. de MELVAL.

Quant à moi, que j'aime ou que je n'aime pas, si jamais je donne mon cœur, je veux un homme simple dans ses goûts, ennemi du faste et du bruit de Paris, qui ne se fasse pas une gloire d'être cité comme un mauvais sujet, qui soit un peu disposé à bien augurer de celles qui ont le malheur d'êtres nées dans une petite ville, à leur accorder un peu de bon sens, et qui ne se présente pas avec l'assurance de ne pouvoir pas être refusé; voilà, Monsieur, l'homme qui seul peut me plaire. Un tel portrait ne ressemble point à M. de Volsey, il ne peut vous être appliqué; quant au nom du modèle, je ne suis pas forcé de le déclarer.

VOLSEY.

Il ne m'appartient pas de pénétrer votre secret, mais quoique vous vous efforciez de vous en défendre, il est aisé de voir que vous aimez...

Mad. de MELVAL.

Peut-être, monsieur... ne puis-je pas disposer de mon cœur.

VOLSEY.

Oui, madame... en effet... (*à part*) c'est une coquette... mais je ne sais pourquoi à travers ce dépit... oh! si je n'étais retenu par cette gageure... (*Haut*) Je pense que monsieur votre oncle doit être libre, et je vais...

Mad. de MELVAL.

Traiter de l'affaire en question.

VOLSEY.

Oui, madame...

Mad. de MELVAL.

Tâchez donc qu'elle se termine, où je croirai qu'il y a mauvaise volonté de votre part : vous êtes le premier qui trouviez à M. d'Ericourt, le défaut de l'exigeance.

VOLSEY.

Rassurez-vous madame, si nous ne pouvons nous entendre aujourd'hui, votre oncle et moi; j'ose croire que tout sera terminé demain...

Mad. de MELVAL.

J'en reçois la promesse...

(*Volsey sort.*)

SCÈNE IV.

MAD. DE MELVAL, seule.

Quelle conduite! tout autre à sa place serait tombé à mes genoux... m'aurait juré un amour éternel... mais non, monsieur écoute, avec un superbe dédain... s'il ne comprend rien, c'est qu'il ne veut rien comprendre..... Oh! les hommes... les hommes... ils se font un malin plaisir de nous tourmenter... et me parler sans cesse de ce monsieur de Volsey... je voudrais qu'il vint, je mettrais tous mes soins à lui plaire, à le désespérer, ne fut-ce que pour me venger sur lui de la perfidie de ses semblables.

AIR nouveau : *de M. L. Jadin.*

Je veux qu'un regard séducteur,
Un tendre et gracieux sourire,
Qu'un soupir, un propos flatteur,
De son cœur m'assurent l'empire...
Oui, je veux qu'il soit amoureux;
Et quand j'aurai fait sa conquête
Je le rendrai bien malheureux :
Pourtant je ne suis pas coquette.
Non, non, je ne suis pas coquette;
Non, non, vraiment, je ne suis pas coquette.

En voyant son rival épris,
Florville gémira, j'espère,
De me voir suivre ses avis;
Mais je rirai de sa colère...
Et quand, par mes soins, à tous deux
J'aurai bien fait tourner la tête,
Alors, je me moquerai d'eux;
Pourtant je ne suis pas coquette;
Non, non, vraiment je ne suis pas coquette.

SCENE V.

MAD. DE MELVAL, NANETTE accourant.

NANETTE, à part.

Oh ! comme il est galant ce M. l'Olive. (*voyant mad. de Melval.*) Tiens ma marraine.

Mad. de MELVAL.

Eh! bien mademoiselle... où courez-vous donc ainsi...; que voulez-vous?

NANETTE.

Ce que je veux, dame ma marraine, je... je v'nais voir si vous n'aviez besoin de rien à c'matin.

Mad de MELVAL sans l'écouter.

Vouloir que j'épouse Volsey... c'est affreux!

NANETTE, à part.

Tiens, on dirait qu'elle est en colère!

Mad. de MELVAL, de même.

Et moi, qui avais la bonté de croire....

NANETTE, à part.

Qu'est-ce qu'elle a donc à s'parler toute seule. (*à sa marraine*) Il parait que vous n'avez besoin de rien à c'matin ?

Mad. de MELVAL.

Eh ! non, vous dis-je... mais qui vous a donc fleurie de si bonne-heure ?

NANETTE.

Ah! dame, ma marraine. Voyez-vous... c'est qu'j'ai un amoureux.

Mad. de MELVAL.

Un amoureux... comment Mademoiselle... vous osez...

NANETTE.

Mais ma maraine, vous en avez bien un...

Mad. de MELVAL.

Moi.. et qui vous a permis de penser?..

NANETTE.

M. l'Olive m'a dit comm'ça que son maître était votre amoureux, parce qu'il vous aimait, et qu'vous l'aimiez itou... Et comme j'n'ai pas cru qu'il y avait du mal à faire comme vous, j'ai pris M. l'Olive pour mon amoureux.

Mad. de MELVAL.

Que ces domestiques sont impertinens; vous êtes une sotte, Mademoiselle et votre M. l'Olive un insolent que je ferai chasser.

NANTETE.

Ah! ma bonne marraine j'vous d'mande ben pardon, mais faut pas l'faire chasser, je vous en prie, parce que voyez-vous.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Il m'a promis de m'épouser,..
Quand d' son maîtr' vous seriez la femme,
A quoi qu' vous iriez m'exposer
Si vous dérangiez votre flamme.
Ah ! de m'blâmer de cet hymen
N'concevez donc plus la pensée,
Et mariez-vous ben vite, enfin ;
Car, voyez-vous, je suis pressée.

Mad. de MELVAL.

Mais conçoit-on une pareille audace!.. et qui vous a dit, que je voulusse me marier?

NANETTE.

C'est M. l'Olive, puisqu'il dit que quand on est amoureux ça finit toujours comme ça.

Mad. de MELVAL.

Que cette petite niaise m'impatiente!.. apprenez mademoiselle que monsieur Florville n'est point mon amoureux que je ne l'aime pas, que je le déteste, que je vous défends d'écouter les sots propos de son valet.

NANETTE.

Mais...

Mad. de MELVAL.

Point de mais... rappelez-vous ce que je viens de vous dire, et venez me rejoindre dans mon appartement.

NANETTE, interdite.

Oui, ma marraine?..

(*Madame de Melval sort.*)

SCENE VI.

NANETTE seule.

Là, c'est y guignonant, ça... ah! ça, mais, qu'est-ce qu'elle a donc ma marraine. Je n'l'ai jamais vue en colère comm'ça... parc'que j'ai un amoureux : c'est si gentil un amoureux, et un amoureux d'Paris, encore, c'est ben autre chose que ceux d'ici.

AIR : *De Léonide.*

Oui, la chose est bien certaine,
Les amoureux de Paris
Val'nt mieux qu' ceux de ce pays,
Quoi qu'en dise ma marraine...

(*Parlant*) Il n'y a qu'à les voir seulement à la danse, ces gros patauds d'paysans, ça vient comm'ça d'un air bête, vous dire. (*les contrefaisant*) Mam'zell' êtes-vous r'tinte! et pnis ça vous tire les bras, ça vous marche sur les pieds avec des souliers ferrés; tandis qu'les messieurs d'Paris s'approchent le chapeau à la main .. mam'zelle pourrais-je ty-avoir l'honneur de danser la précédente avec vous, et puis pendant la danse, ils vous content un tas d'jolies choses, et ma foi on a beau dire...

(*Finissant l'air.*)

Un compliment n' fait pas d' peine,
Un compliment n' fait pas d' mal.

2e COUPLET.

Puis, quand l'amour les entraîne,
Au lieu d' parler d' sentiment,
Ils vous disent, bêtement :
Oh ! que j'vous aimons, morguenne.

(*Parlant*) Et ils accompagnent ça d'quelques tapes, ou d' quelqu' chose d'aussi engageant... les autres, c'est bien différent... mon p'tit ange, qu'ils vous disent comm' ça, je vous adore... ma parole d'honneur... vous êtes bien gentille. Patati patata, et ma foi ma maraine à beau dire.

(*Finissant l'air.*)

Un compliment n' fait pas d' peine,
Un compliment n' fait pas d' mal;
C'est égal.

SCÈNE VII.

NANETTE, L'OLIVE.

L'OLIVE.

Ah! vous voilà, mon petit ange, je vous cherchais partout...

NANETTE.

Mon p'tit ange, c'est y aimable ça... ah! monsieur l'Olive, j'ai ben du chagrin allez...

L'OLIVE.

Et pourquoi?

NANETTE.

Ma maraine m'a grondé comme tout, quoi?

L'OLIVE.

Et par quel motif!..

NANETTE.

A cause d'vot' bouquet; et puis parce que j'lui ai dit comme ça qu'vous étiez mon amoureux... comm' vot' maitr' était l'sien...

L'OLIVE.

Ah! ah!

NANETTE.

Oui... là dessus all' s'est fâchée, all' m'a dit qu' vot'

maitr' n'était pas son amoureux... qu'elle le détestait et qu'elle me défendait de vous parler...

L'OLIVE.

Elle vous a dit qu'elle le détestait? tant mieux, morbleu! je ne croyais pas les affaires de mon maître, en si bon train...

NANETTE.

Qu'est-ce que vous dites donc, puis qu'elle le déteste.

L'OLIVE.

A ce qu'elle dit; mais les femmes sont folles des amants qu'elles détestent; vous ne concevez pas encore bien cela, mais quand vous aurez été quelque temps à Paris...

NANETTE.

Tiens, c'est la mode à Paris...

L'OLIVE.

Oui, c'est toujours comme çà.

NANETTE.

Faut avouer qu' c'est un singulier pays!.. ah! ça mais, quand nous serons à Paris et mariés, je vous détesterai donc d'après cette méthode?

L'OLIVE.

Diable, c'est une autre affaire.

NANETTE.

Comment ça...

L'OLIVE.

On adore toujours son mari... du moins en apparence.

NANETTE.

Eh! bien alors, c'est comme ici... et s' dispute t'on aussi quequ'-fois à Paris...

L'OLIVE.

Sans doute...

NANETTE.

Toujours comme ici...

L'OLIVE.

Est-ce que vous craignez les disputes.

NANETTE.

Oh! que nenni... les bons exemples m'ont rassurée.

AIR : *Eh ! ma Mèr'*, etc.

Je voyais dans ce village
Tant d'époux se quereller,
Qu' pour la paix de mon ménage,
D'avanc', ça m' faisait trembler..,
Mais la gross' Cath'rine, elle-même,
Qui tonnait avec tant d' feu,
Vient de prendre son troisième ;
Alors, ça m' rassure un peu.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON, à l'Olive.

Vite... appelez votre maître !... (*à Nanette*) Toi, fais venir ma nièce. (*ils sortent*) Ce cher Volsey... j'étais bien loin de l'attendre sitôt. Je lui sais gré de son empressement, nous verrons si madame de Melval persistera dans son entêtement à lui en vouloir.., Parbleu j'aurai du malheur si ce mariage ne réussit pas.

SCÈNE IX.

LE BARON, MAD. DE MELVAL ET VOLSEY, arrivant par les côtés opposés.

Mad. de MELVAL.

Nanette vient de me dire...

VOLSEY.

L'Olive m'a appris...

LE BARON.

Que je vous demandais... eh ! bien grande nouvelle, Volsey arrive...

Mad. de MELVAL et VOLSEY, surprise.

Volsey !

LE BARON.

Oui, Volsey... il n'est plus qu'à deux pas d'ici... un de ses gens vient de me l'annoncer.

VOLSEY, à part.

Que peut signifier ? (*haut*) Comment monsieur de Volsey ? mais êtes vous bien sûr.

LE BARON.

Parbleu, sans doute puisque je l'attendais, pas sitôt à la

vérité, mais nous ne pouvons qu'être flattés de sa promptitude à arriver... ah! ça mais, vous avez l'air tout surpris.

VOLSEY, à part.

Parbleu, on le serait à moins...

LE BARON.

Est-ce que par hasard, vous connaîtriez ce Volsey?

VOLSEY, à part.

J'en ai bien peur. (*haut*) Nullement je vous assure...

Mad. de MELVAL.

Mon oncle je ne puis recevoir M. de Volsey dans ce négligé... permettez...

LE BARON.

AIR : *De sommeiller encore, ma chère.*

Comment, de la coquetterie...
Mais, c'est d'un augure flatteur...
Allons, Volsey, je le parie,
Peut prétendre à toucher ton cœur.

VOLSEY, à part, regardant madame de Melval.

Je crois que son courroux s'appaise;
Et loin de m'éloigner, parbleu,
Je reste, car je suis bien aise
De m'entendre causer un peu.

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, *puis* SAINVILLE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur de Volsey!

VOLSEY, voyant paraître Sainville.

C'est lui-même, c'est Sainville!..

LE BARON, allant au devant de lui.

Soyez le bien venu, mon cher Volsey.

SAINVILLE.

Daignez; vous m'excuserez monsieur le Baron, de venir vous surprendre ainsi, mais le désir de vous connaître plutôt, le portrait enchanteur qu'on m'avait fait de madame et

quelques autres raisons dont je vous parlerai plus-tard... m'ont fait hâter mon arrivée que je regarde maintenant comme tardive.

LE BARON.

Vous ne pouviez nous faire un plus grand plaisir.

SAINVILLE.

Puis-je espérer que Madame, aussi indulgente que son oncle, voudra bien ne pas trouver etrange; ma brusque arrivée...

Mad. de MELVAL.

Mon oncle nous avait parlé de vous, Monsieur... de manière à nous la faire désirer.

SAINVILLE.

Il est mille fois trop bon.

VOLSEY, à part.

Allons, les voilà qui font assaut de compliments.

LE BARON, à part.

Cela ne va pas trop mal.

SAINVILLE.

J'espère cher baron en me faisant mieux connaître, justifier la bonne opinion que vous avez bien voulu donner de moi.

AIR : *De Facture du premier Prix.*

Je suis très-franc, et sans cérémonie,
Cherchant partout, et trouvant le plaisir,
Être agréable est toute mon envie,
Être chéri, voilà tout mon désir;
A tous les goûts pliant mon caractère,
De tous les jeux je connais les secrets...
(*Bas, au baron.*)
Et vous verrez que quand je cherche à plaire,
On vient encor se prendre à mes filets.
(*Haut.*)
Toujours servi par une heureuse audace,
Je suis à vous, quelque soit votre humeur,
Je gagerais que vous aimez la chasse,
Et bien, baron, je chasse avec fureur.
J'ai du billard la plus grande habitude;
A m'y gagner, vous perdriez vos soins;
Mengot en vain s'en ferait une étude,
Je suis de force à lui rendre des points;

Et, sans fadeur, dans ma galanterie,
De votre nièce admirant la beauté,
Je n'irai point dire qu'elle est jolie,
Ce compliment lui fut trop répeté.
De son esprit j'étudirai les charmes ;
Quant à l'amour qu'elle sait commander,
A ses attraits si chacun rend les armes,
C'est à son cœur seul que je veux céder.
A vous charmer, il faut que je m'applique,
Y parvenir sera tout mon bonheur ;
Madame doit adorer la musique,
Et moi, je suis un très-fort amateur.
(*Montrant Volsey.*)
Mais de Monsieur, je forcerai l'estime,
C'est votre ami, qu'il soit aussi le mien ;
Plaire, voila le dessein qui m'anime,
Et je suis sûr que c'est aussi le sien.
Bref, si madame enfin est ma compagne ;
Nous fixerons près d'elle le plaisir ;
Car si l'ennui se trouve à la campagne
Il fuit les lieux qu'elle daigne embellir.

Mad. de MELVAL.

Il est mieux que je ne croyais...

VOLSEY, à part.

Le traitre redouble d'amabilité, quel est donc son projet ?

SAINVILLE, à part.

Je crois sans amour propre que je fais de l'effet... (*au baron*) Votre nièce est adorable.

LE BARON, bas à Sainville.

Aussi bonne que belle. (*haut*) Ah ! ça mais, quand on vient de faire cinquante lieues on doit avoir besoin de se reposer.

SAINVILLE.

Moi... ah ! grand Dieu... d'ailleurs... (*regardant madame de Melval*) J'ai de trop jolies choses à contempler ici pour songer à la fatigue...

Mad. de MELVAL, bas à Volsey.

Je commence à le trouver aimable.

VOLSEY, bas à mad. de Melval.

Vraiment, Madame...

MAD. DE MELVAL, bas, à Volsey.

Sans doute... et vous devez m'approuver : c'est vous qui me l'avez vanté... c'est vous qui voulez que je l'aime...

VOLSEY, à part.

La peste soit du conseil!..., ah! si j'avais prévu où cela devait me conduire...

MAD. DE MELVAL, à Volsey.

Mais, vous paraissez agité... inquiet!...

VOLSEY, piqué.

Au contraire, Madame... je suis enchanté...

MAD. DE MELVAL, piquée.

Ah! tant mieux!...

SAINVILLE, au baron.

Quel est donc ce monsieur?...

LE BARON.

C'est un jeune homme fort aimable... il vient pour acheter une de mes terres, et il me fait le plaisir de passer quelques jours chez moi...

SAINVILLE.

Et bien, Monsieur sera de la noce, il ne sera pas de trop...

VOLSEY, à part

Parbleu, je le crois bien... j'espère même y être nécessaire...

SAINVILLE.

Mais, plus j'examine Monsieur, plus il me semble que sa figure ne m'est pas inconnue...

VOLSEY, à part.

Le traître me persifle, (*haut*) il est possible, Monsieur, que nous nous soyons rencontrés...

LE BARON.

Oui, à Paris, dans le monde.

SAINVILLE,

C'est celà, quant au nom que porte monsieur, je ne dois pas le savoir... mais ce n'est pas une raison.

AIR : *De Préville et Taconnet.*

Dans ce Paris, qu'on vante trop peut-être,
Ah! quelle foule et quelle activité.
A peine a-t-on le temps de se connaître
Que l'on se perd avec facilité.
De ce fléau nous sommes les victimes,
Moi, le premier, oui moi, le croira-t-on,
A l'avouer je mets quelque façon ;
J'en suis certain, j'ai vingt amis intimes,
De qui jamais je n'ai connu le nom.

LE BARON.

Eh bien, Monsieur sera le vingt-unième...

SAINVILLE.

Enchanté de faire sa connaissance.

VOLSEY.

C'est trop d'honneur. (*A part*) J'enrage!

LE BARON.

Il se nomme Florville.

SAINVILLE.

J'étais sûr de ne pas connaître ce nom ; mais je vais l'inscrire sur mes tablettes, c'est le seul moyen de ne pas l'oublier ; (*il écrit*) Florville... C'est cela, maintenant (*bas au baron*) écoutez donc, est-ce que je ne pourrais pas avoir un instant d'entretien avec Mad. de Melval... au point où nous en sommes ?...

LE BARON.

Si fait... parbleu !...

SAINVILLE, bas au baron.

Et bien, faites-moi donc le plaisir d'emmener M. de Florville.

LE BARON.

C'est juste... (*à Volsey*) mon ami, il faut que je vous emmène.

VOLSEY.

Pourquoi donc ?...

LE BARON.

Volsey veut causer avec ma nièce... lui faire sa cour... et vous sentez que nous le gênerions...

VOLSEY.

Je le crois bien..... (*à part*) voilà qui passe la plaisanterie...

SAINVILLE.

Dites-moi, cher baron... si vous voulez nous signerons ce soir.

LE BARON.

De tout mon cœur, (*à Volsey*) vous le voyez... il veut signer ce soir...

VOLSEY, à part.

J'y mettrai bon ordre... maudit pari !... Que faire?...

Mad. de MELVAL, à part.

Florville n'a pas l'air d'être à son aise.

LE BARON, à Volsey.

Allons, venez...

AIR : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

ENSEMBLE.

(*A part.*)

Malgré ce ton et ce langage
Il n'en triomphera pas moins.

(*A Sainville.*)

Oui, de ce pas à votre mariage
Mon cher, je vais donner mes soins.

MAD. de MELVAL, à part.

Oui, je le vois, Florville enrage,
Mais il se désolerait moins ;
S'il se doutait que lui seul je gage,
Pourrait me toucher par ses soins.

VOSEY, à part.

Il triomphe, et moi seul j'enrage,
Près d'elle il redouble de soins ;
Il faut sortir, mais sur son mariage,
Il devrait compter un peu moins.

SAINVILLE, à part.

Je triomphe et lui seul enrage,
A mon plan donnons tous mes soins ;
Et si ce soir, je réussis, je gage,
Mon ami m'en voudra bien moins.

LE BARON.

Mais venez donc...

SAINVILLE, à part.

Comme il se désespère.

VOLSEY bas.

Les laisser seuls.

LE BARON.

Parbleu!...

VOLSEY.

Je meurs d'effroi.

MAD. de MELVAL, à part.

Que lui dirais-je?

SAINVILLE, à part.

Il verra je j'espère,
Ce que l'on gagne à joûter contre moi.

REPRISE.

ENSEMBLE.

LE BARON.

Malgré ce ton et ce langage,
Ect., etc.

SAINVILLE.

Je triomphe et lui seul enrage,
Etc., etc.

VOLSEY.

Il triomphe, et moi seul j'enrage,
Etc., etc.

MAD. de MELVAL.

Oui, je le vois, Florville enrage.
Etc., etc.

(*Le Baron sort avec Volsey.*)

SCÈNE XI.

MAD. DE MELVAL, SAINVILLE.

SAINVILLE, à part.

Ah! ça, je n'ai pas de temps à perdre... il faut brusquer l'attaque... (*haut*) Mon père ne m'avait pas trompé, ma-

dame, dans tout ce qu'il m'avait dit de vous; et je sens qu'il me sera doux de vous voir ratifier la promesse que votre oncle lui a faite.

Mad. de MELVAL, embarrassée.

Monsieur...

SAINVILLE.

Ah! madame!... quel sort heureux le destin m'a préparé!... Quel bonheur de vous consacrer sa vie... de n'aimer que vous...

Mad. de MELVAL.

Mais, Monsieur...

SAINVILLE.

Pourquoi ce ton?.... cette froideur?.... Destinés l'un à l'autre, l'aveu de mon amour aurait-il donc quelque chose qui puisse vous déplaire...

Mad. de MELVAL.

Votre amour, monsieur!... mais réfléchissez donc qu'il n'y a qu'un moment que vous êtes ici...

SAINVILLE, à Mad. de Melval.

Eh, madame, en faut-il plus pour vous aimer et vous apprécier.

AIR : *Ah! d'un semblable changement.*

Moi, pour juger, un coup d'œil me suffit;
Il ne saurait me tromper je vous jure;
J'ai vu d'abord, que vous joignez l'esprit
Au charme heureux de la figure.
Et si les yeux! j'en crois ici mon cœur,
Sont de l'âme, un miroir fidèle:
Jamais un miroir plus flatteur,
Ne réfléchit une image plus belle.

Mad. de MELVAL.

Je ne vous demande point de complimens, monsieur, et de grâce cessons cette plaisanterie.

SAINVILLE.

Que dites-vous, madame, avez-vous pu croire que je voulusse me jouer de vous?.... rendez-moi plus de justice, je vous prie; et que peuvent donc avoir de surprenant les discours que je vous tiens?... Enchanté de tant d'attraits, je vous adore, rien de plus naturel, il me semble... Je vous le dis, rien de moins étonnant; nous autres militaires nous

ne perdons jamais de temps. Etes-vous donc la seule qui ignoriez le pouvoir de vos charmes... Par quel serment...

Mad. de MELVAL.

Pas de grands mots, monsieur, je connais leur juste valeur.

AIR : *Le beau Lycas aimait Thémire.*

De celle à qui l'amour l'engage,
Veut-il obtenir un aveu,
Emprunter un tendre langage,
Pour un amant, ce n'est qu'un jeu.
Oui, mais après le mariage, (*Bis.*)
Montrer un injuste courroux,
Prendre un air, et sombre et jaloux...
Parler d'ordres et d'esclavage,
Voilà bien le ton d'un époux.

SAINVILLE.

Ah! ce portrait...

Mad. de MELVAL.

Je suis veuve, monsieur...

SAINVILLE, à part.

Ah! diable... c'est vrai, je n'y pensais pas... allons, allons, de la jalousie!... (*Haut*) Je ne puis m'abuser plus longtemps, madame, je vois ce qui en est; vous ne refusez de croire à ma tendresse que parce qu'un autre plus heureux a su toucher votre cœur...

Mad. de MELVAL.

Quoi! monsieur... vous osez supposer...

SAINVILLE.

Les yeux d'un rival sont toujours clairvoyans, madame; j'ai examiné ce M. de Florville.

Mad. de MELVAL.

Florville!...

SAINVILLE.

Oui, madame, je l'ai observé; ses regards ne vous quittent pas... son humeur, son trouble à mon arrivée, n'ont point échappé à ma pénétration; il est où il se croit aimé... Ainsi, madame, après avoir troublé mon repos, vous m'arrachez en un instant tout l'espoir dont je me berçais... mais il me reste un moyen, et je vais l'employer... je suis militaire, et si M. de Florville a de l'honneur..

Mad. de MELVAL.

Grands Dieux ! un duel !...

SAINVILLE.

C'est vous qui l'aurez voulu.

Mad. de MELVAL.

Quoi, Monsieur, vous pourriez?

SAINVILLE.

C'est ma dernière ressource... je vous ai vue, madame, votre présence à allumé dans mon cœur l'amour le plus vif, je ne puis vous céder à un autre... ce sacrifice est au-dessus de mes forces... il faut donc que les armes...

Mad. de MELVAL.

Mais, monsieur, encore une fois !...

SAINVILLE.

Il est deux heures ; si à quatre le contrat n'est pas signé, je ne réponds de rion... réfléchissez-y bien, madame...

AIR : *De Michel et Christine.*

(*A part.*)

ENSEMBLE.

Son effroi (*Bis.*)
Volsey, m'a répondu de toi,
Rien ici je le voi
Ne peut t'arracher à ma loi

MAD. de MELVAL.

Quel effroi (*Bis.*)
Soudain, s'est emparé de moi,
Rien ici je le voi,
Ne peut m'arracher à sa loi.
Quoi Monsieur aucune prière...

SAINVILLE.

Il faut pour calmer ma fureur,
Que votre bouche moins sévère,
Me promette enfin le bonheur.
Oui l'amour seul et m'agite et m'anime,
Vous vous taisez, c'est un arrêt de mort.

MAD. de MELVAL.

J'obéirai, que vous faut-il encor.

SAINVILLE.

Rassurez-vous, douce victime.

ENSEMBLE.

Son effroi, (*Bis.*)
Etc., etc.

MAD. de MELVAL.

Quel effroi, (*Bis.*)
Etc., etc.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

SAINVILLE, seul.

D'honneur, je ne croyais pas être aussi beau dans le sentiment... c'est un nouveau genre de tactique que je ne suis pas faché d'avoir essayé, il pourra m'être utile dans l'occasion. Jusqu'à présent, je n'ai pas perdu de temps, mad. de Melval épouvantée a consenti... le baron est enchanté, Volsey désespéré... maintenant, il faut presser la conclusion; mais quelle est cette jeune paysanne, serait-ce un émissaire de l'ennemi? en habile général, ne négligeons rien de ce qui peut assurer le succès, tâchons de savoir ce qu'elle veut... (*Il se retire à l'écart.*)

SCÈNE XIII.

SAINVILLE, *caché*, NANETTE.

NANETTE, accourant une lettre à la main.

Ma marraine... ma marraine... tiens, elle n'y est plus...

SAINVILLE, à part.

Elle est parbleu gentille.

NANETTE.

J'voudrais ben savoir quoique dit cette lettre.

SAINVILLE, à part.

Une lettre... écoutons.

NANETTE.

Nanette, m'a dit commeça M. l'Olive... faut la r'mettre en cachette à madame de Melval, elle est de mon maître et notre mariage en dépend.

SAINVILLE, à part.

C'est bon à savoir.

NANETTE.

C'est drôle tout d' même c' mot de mariage... comm' ça résonne joliment à l'oreille d'une jeun' fille.

SAINVILLE, à part.

Cette petite n'est pas sotte.

NANETTE, retournant la lettre.

C'est ben sur queuqu' chose d'amour, comme ça doit être ben tourné un' lettre d'un beau mossieu d' Paris... j' voudrais ben qu' M. l'Olive m'en écrivit itou moi... c'est sans doute pour se raccommoder, car ce matin, ma marraine était fièrement en colère... je n' l'aime pas... je l' déteste... oh mentait-elle, en disant ça; mais moi qui m'amuse à m' parler comm' ça au lieu d' porter la lettre.

SAINVILLE, retournant la lettre.

Interceptons la correspondance. (*Haut et paraissant.*) Mademoiselle Nanette.

NANETTE, faisant la révérence.

Monsieur, (*à part*) tiens, en voilà un que je ne connais pas encore, c'est un nouveau.

SAINVILLE

Vous cherchez votre maîtresse?

NANETTE.

Oui, monsieur.

SAINVILLE.

Eh bien, elle vous cherche aussi.

NANETTE.

Ça fait que nous nous cherchons toutes les deux.

SAINVILLE.

Elle est allé de ce côté. (*indiquant la droite.*)

NANETTE.

Dans le petit pavillon au milieu du parc?

SAINVILLE.

Non, plus loin.

NANETTE.

Ah bien alors, elle s'ra allé derrière la pièce d'eau près de la cabane du pèr' Giroflée l' jardinier.

SAINVILLE.

C'est cela précisément, vous la trouverez là, à moins cependant que vous n'arriviez la première.

NANETTE.

Ah ça, c'est ben sûr qu' j'arriv'rai la première?

AIR : *Eh! ma mère est-c' que j' sais ça.*

Prête à tout, et toujours preste,
Jamais ne refusant rien;
Du hameau, j' suis la plus leste,
J' réponds, qu'on m'y connait bien.
Au but, dès qu' la cours' s'engage,
La première j' vas frapper;
Et les garçons du village,
N'ont jamais pu m'attraper.

SAINVILLE.

Voyez la petite espiègle...

NANETTE.

Ainsi, j'attendrai si j'arrive avant elle.

SAINVILLE.

C'est ce que j'allais vous dire...

NANETTE.

J'y vas tout de suite... en vous r'merciant monsieur.

SAINVILLE.

Adieu ma toute belle..... d'honneur vous êtes charmante.

(*Nanette sort en courant.*)

SCÈNE XIV.

SAINVILLE, seul à la cantonnade.

Bon, par cette allée... c'est cela; (*Revenant*) voilà toujours la lettre qui va se promener; l'ennemi a des intelligences, il faut frapper les grands coups... Volsey!... c'est le ciel qui l'envoie; achevons de lui tourner la tête...

SCÈNE XV.

SAINVILLE, VOLSEY.

SAINVILLE.

Ah! mon ami... tu vois le plus heureux des hommes.

VOLSEY.

Qu'as-tu donc?

SAINVILLE.

Mon cher, c'est une affaire arrangée... madame de Melval est folle de moi.

VOLSEY.

Madame de Melval.

SAINVILLE.

Est folle de moi, te dis-je? Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire à cela?.. est-ce que tu crois que je ne suis pas habitué à produire cet effet-là; nouveau César, comme le héros de Pharsale, je suis venu, j'ai vu, j'ai ...

VOLSEY.

Tu vas sans doute me dire...

SAINVILLE.

Comment, tu ne comprends pas. Tu sais que tu m'as laissé seul avec la belle veuve, eh bien mon ami, je lui ai déclaré mon amour, elle y est sensible et je l'épouse... dans une heure nous signons le contrat.

VOLSEY.

Comment, sous mon nom?

SAINVILLE.

Non pas, il y aurait nullité.

VOLSEY.

Tout ceci n'est qu'une plaisanterie sans doute, et tu n'es venu que pour me faire perdre mon pari.

SAINVILLE.

Non, oh! mon cher, l'heureuse gageure, et que ne te dois-je pas; quand j'ai quitté Paris, j'avais en effet le projet que tu viens de dire, oui je tenais à ce pari pour l'honneur seulement; car fait en présence de ce qu'il y a de mieux dans la capitale, je ne voulais pas m'exposer aux sarcasmes, aux plaisanteries qui ne manqueront pas d'accabler le malheureux perdant; mais un seul regard de madame de Melval a renversé toutes mes idées, et au lieu de la moitié, je voudrais qu'il s'agit de ma fortune entière, je la sacrifierais avec le même empressement; et d'ailleurs, ce ne serait pas la première fois que cela m'arriverait.

VOLSEY.

Comment!

SAINVILLE.

Sans doute, à peine majeur et maître d'une fortune de

deux cents mille francs, en six mois, le jeu, la table et les femmes m'ont tout enlevé... oh! je ne m'en repens pas. Sur ces entrefaites, il m'est tombé des nues une succession de quatre cents mille francs... eh! bien, si je perds mon pari, je me retrouve juste au point d'où je suis parti... moi, je soutiens qu'il y a une providence pour les étourdis....

VOLSEY.

C'est une morale fort commode.

SAINVILLE.

Mon cher, elle en vaut bien une autre... avec celle-là du moins, il n'y a ni soucis, ni regrets... mais parlons de madame de Melval... d'honneur, cette femme a opéré une révolution complète dans mon caractère...

VOLSEY.

Mais pour détruire tous tes projets, je n'ai qu'un mot à dire.

SAINVILLE.

Je le sais bien... mais tu ne le diras pas...

VOLSEY.

Comment?

SAINVILLE.

Non sans doute, à quoi cela t'avancerait-il? tu n'aimes pas, tu ne peux pas aimer madame de Melval, car tu ne serais pas resté si long-temps sans te déclarer; ton caractère est trop entreprenant; tu as voulu gagner le pari, eh! bien, ce sera un vrai plaisir pour moi, de proclamer demain ta victoire .. et d'acquitter ma dette... tu penses bien que je suis trop avancé pour reculer, madame de Melval d'ailleurs consent à tout.

VOLSEY.

La coquette!

SAINVILLE.

Le baron me trouve charmant et moi je suis de son avis, ma fortune est considérable, ma naissance distinguée, mon rang honorable, je n'aurai qu'à me nommer.... et M. d'Ericourt aussi bien que son aimable nièce en excusant notre étourderie, consentiront à assurer ma félicité.

VOLSEY.

Mais une simple explication.

SAINVILLE.

A quoi nous mènerait-elle ?

VOLSEY.

J'aime, j'adore madame de Melval.

SAINVILLE.

Toi, cela n'est pas possible.... d'ailleurs, tu ne lui as rien dit.

VOLSEY.

Cependant, j'ai cru remarquer dans ses yeux...

SAINVILLE.

Coquetterie de femme... Tu en es encore là... Ah! par exemple...

AIR : *Restez troupe jolie.*

Depuis sept jours Volsey soupire,
Et n'a pas déclaré ses feux ;
Ce silence, je dois le dire,
Me sert au gré de tous mes vœux,
Mais c'est en rival généreux,
Soi-même invoquer sa disgrâce ;
Car en amour une beauté,
Nous en veut moins de notre audace,
Que de notre timidité.

VOLSEY, vivement.

Mon père a la parole du baron...

SAINVILLE.

Mais moi, j'ai l'aveu de la nièce.

VOLSEY.

Et je ne souffrirai pas...

SAINVILLE.

Alors, il ne fallait pas m'exposer au danger de la voir.

VOLSEY, s'emportant.

Votre conduite est indigne...

SAINVILLE, à part.

Bon, le voilà qui s'emporte...

(*Apercevant le baron qui paraît dans le fond.*)

Le baron... à merveille...

VOLSEY.

Et je vous en demande satisfaction.

SAINVILLE, de façon que le Baron l'entende.

Un duel, vous le voulez absolument, j'y consens. Qu'il me sera doux d'exposer mes jours pour Mad. de Melval.

LE BARON, à demi-voix.

Qu'entends-je?

VOLSEY.

Marchons donc...

SAINVILLE.

Je suis prêt ..

(*Au moment de sortir ils sont arrêtés par le baron.*)

SCENE XVI.

LES MÊMES, LE BARON, MAD. DE MELVAL.

VOLSEY.

Ciel! M. d'Ericourt...

LE BARON.

Qu'est-ce à dire, messieurs, et quelle est cette querelle?

Mad. de MELVAL, à part à Sainville.

Est-ce là, monsieur, ce que vous m'avez promis?

SAINVILLE, à part à Mad. de Melval.

Je vous assure, madame, que la mauvaise tête de monsieur... comment l'appelez-vous?... Florville... a tout fait.

VOLSEY, embarrassé.

Monsieur... il s'agit de...

SAINVILLE.

Je serai plus franc...

AIR : *Vaudeville du petit Courrier.*

Apprenez-en donc le sujet,
Parce qu'heureux dans ma tendresse,
Je dois épouser votre nièce.
Monsieur s'oppose à ce projet...
Il veut dans son aveugle rage,
Changeant les roses en cyprès,
Me tuer, avant mon mariage.....

(*A part.*)

Passe encor si c'était après.

Il me semble cependant que si quelqu'un a des droits ici.....

LE BARON, à Volsey.

Que signifie, monsieur, une pareille conduite?

VOLSEY, à part.

J'ai bien arrangé mes affaires. (*Haut.*) Monsieur je vous assure...

LE BARON.

Je n'écoute rien, monsieur, rien ne peut excuser votre manière d'agir envers un homme que je donne pour époux à ma nièce, et qui le sera en dépit de vous...

SAINVILLE.

Oui, monsieur, en dépit de vous...

VOLSEY, à part.

Le traître profite de ses avantages.

SAINVILLE, à part.

Poussons-le à bout. (*Haut au baron*) Après ce qui vient de se passer... vous pensez bien qu'il faut que l'un de nous deux s'éloigne, c'est à vous de choisir.

Mad. de MELVAL, à part.

Oh ciel!

SAINVILLE, à part.

Ah! on le regrette!

VOLSEY, à part.

Allons, il va me faire mettre à la porte... Il paiera cher son audace.

SAINVILLE, à part.

Je ris de sa situation.

LE BARON.

Pouvez vous douter de ma détermination. (*A Volsey*) C'est à regret... monsieur, qu'il faut que je vous prie de vous retirer; mais vous sentez que votre présence en ce moment...

VOLSEY.

Monsieur, vous pourriez...

LE BARON.

Faites vos adieux à ma nièce.

SAINVILLE, à part.

A merveille!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, NANETTE, L'OLIVE.

NANETTE.

Ma marraine. moi qui vous attendais chez le père Giroflet... Ah! ben, j'avais l'temps.

Mad. de MELVAL.

Que voulais-tu?

NANETTE.

Vous donner cette lettre, que M. l'Olive m'a dit de vous remettre en cachette, de la part de son maître.

L'OLIVE, à part.

Maladroite.

Mad. de MELVAL.

Rendez la lettre à monsieur.

NANETTE.

Comment!

Mad. de MELVAL.

Faites ce que je vous dis...

SAINVILLE, au baron.

Eh bien, vous voyez.

LE BARON.

Ah ça mais, c'est une trahison.

Mad. de MELVAL.

Mon oncle, croyez que j'ignorais...

SAINVILLE.

Ah! madame... nous ne vous accusons pas...

L'OLIVE, à part.

Mes pauvres cent louis.

LE BARON, à Volsey.

Maintenant, monsieur, vous sentez qu'il est plus que temps de vous retirer.

SAINVILLE.

Oui, monsieur, sortez...

VOLSEY.

C'en est trop... je suis Volsey...

SAINVILLE.

J'ai gagné!...

L'OLIVE, à part.

J'ai perdu!...

LE BARON et Mad. de MELVAL.

Volsey !...

VOLSEY.

Oui, monsieur, je suis Volsey... voyez maintenant quel est celui qui voulait vous tromper...

LE BARON.

Vous, mon cher... allons donc, vous voulez plaisanter...

VOLSEY.

Monsieur, je vous en donne ma parole d'honneur !

LE BARON, à Sainville en riant.

Sa parole d'honneur... qu'en ditez-vous ?

SAINVILLE, riant aussi.

C'est charmant !... (*d'un ton sérieux*) cependant, s'il vous donne sa parole d'honneur, je vous conseille de le croire...

LE BARON, étonné.

Comment !... ah ça, monsieur... mais alors qui êtes-vous, si monsieur est Volsey ?

SAINVILLE.

Moi, monsieur ?... je me nomme Sainville... je suis officier dans le même régiment que Volsey, et de plus son ami intime.

L'OLIVE, à part.

Il l'a bien prouvé, en voulant lui souffler sa femme.

Mad. de MELVAL.

Nous expliquerez-vous ?...

SAINVILLE.

Rien de plus facile...

AIR : *Il me faudroit quitter l'Empire.*

J'avais gagé comptant bien sur vos charmes,
Qu'avant huit jours, grâce aux nœuds les plus doux,
Mon ami vous rendrait les armes,
Et serait votre heureux époux.
Vous avez donc une part à ma gloire,
Je me plais à vous la céder ;
Oui je me plais, madame à la céder,
Car j'étais sûr de la victoire,
Quand tant d'attraits étaient-là pour m'aider

LE BARON.

Ah ! c'était un pari...

SAINVILLE.

J'ai pu intriguer un instant un ami, le forcer à me reconnaître comme son maître, mais mon intention n'a jamais été d'aller plus loin.

VOLSEY, à mad. de Melval.

Vous voyez maintenant, madame, quel était le motif de mon silence !... ce n'était point l'intérêt qui m'arrêtait... mais un sentiment d'amour-propre peut-être excessif... que ne pouviez-vous lire dans mon cœur, combien vous avez été vengée par les tourmens que j'ai endurés... me pardonnerez-vous ?...

Mad. de MELVAL.

Demandez à mon oncle...

LE BARON.

J'ai donné ma parole à son père...

VOLSEY.

Mon bonheur est assuré : cher Sainville, je n'ai jamais perdu un pariavec plus de plaisir.

SAINVILLE.

Il ne tenait qu'à toi de le perdre plutôt... mais rassure-toi... si nous avons fait tous les deux une folle gageure, il ne serait pas loyal, à moi, de prétendre à la somme qu'un moment d'étourderie nous a exposés tous deux à perdre.... tu en seras quitte pour deux cents louis qui formeront la dot de Nanette...

NANETTE.

Ah ! monsieur, que de bonté...

L'OLIVE, à part.

Voilà ce qui s'appelle être généreux à bon marché !

SAINVILLE, à Volsey.

Si je ne suis pas l'heureux époux de madame de Melval, je serai toujours ton ami.

LE BARON.

Il ne nous reste donc plus qu'à signer.

VOOSÉY.

[illegible]

VAUDEVILLE FINAL.

AIR : *Nouveau de M. L. Jadin.*

L'OLIVE.

Nés tous les deux dans le même village,
Lucas et moi, nous vînmes à Paris,
Plus dégourdi, j'avais plus d'avantage,
On le disait... mais il se fit commis.
De notre sort, voyez la différence,
J'ai la livrée, hélas! tandis que lui,
Gros fournisseur, affiche l'opulence,
Contre les sots, ouvrez donc un pari.

LE BARON.

Je ne suis pas de ces gens que l'on berne,
Par des projets, dont le sort est douteux;
Ni de ces fous, qui rêvent le quaterne,
Ni de ces sots, que dépouillent nos jeux.
Contre un rentier, qui spécule à la bourse,
J'avais gagé qu'on s'y ruinait aussi;
A l'étranger, hier il a pris sa course,...
En emportant le gain de mon pari.

SAINVILLE.

A dix-sept ans, la charmante Amélie,
Trouve un époux, vieux, sourd, laid et goutteux;
S'il fut trahi, c'est que dans cette vie,
Destin d'hymen est toujours très-chanceux.
Il meurt, et moi je gage que la belle,
Trompera bien encor l'autre mari...
Dorval épouse, et sa femme est fidèle,
Il n'est que moi, pour perdre un tel pari.

MAD. de MELVAL, au Public.

Messieurs, l'auteur de cette œuvre légère,
Est là tout près qui m'écoute en tremblant;
Il craint de vous un arrêt si sévère,
Que ce matin encore en tremblant:
Pour une chute, il a gagé d'avance,
Nous avons tous parié contre lui;
Allons Messieurs, qu'ici votre indulgence,
Par un bravo nous gagne ce pari.

FIN.

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON, RUE GIT-LE-CŒUR, n° 7.

Villeneuve, Théodore Ferdinand Vallon de

LA

DETTE D'HONNEUR,

COMEDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

Par MM. Ferdinand de Villeneuve, Dupeuty et Ferdinand Langlé.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 17 Octobre 1826.

Prix : 1 fr. 50 c.

PARIS,

CHEZ QUOY, LIBRAIRE,

EDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,

Boulevard Saint-Martin, n° 18.

1826.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MOULIN, désœuvré.	M. LAFONT.
ÉDOUARD, son ami, commis chez un agent de change.	M. BERCOUR.
Mme DUPRÉ de LAUNAY, grand'mère d'ÉDOUARD.	Mme BRAS.
PAULINE, filleule de M. DUPRÉ.	Mlle HUBY.
PÉTRONILLE CLIQUOT, jeune villageoise.	Mlle MINETTE.
PAYSANS, PAYSANNES.	
UN NOTAIRE.	

La scène se passe dans un village à quelques lieues de Paris.

AVIS : Comme beaucoup de partitions des pièces du *Vaudeville* sont envoyées incorrectes dans la province, *M. Hus-Desforges*, chef d'orchestre de ce théâtre, prévient Messieurs les Directeurs des départemens qu'ils doivent s'adresser à lui pour les avoir exactes ; et qu'à dater de ce jour, tous les ouvrages de musique, sortis de son bureau de copie, seront revêtus de son nom.

LA

DETTE D'HONNEUR.

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place de village; à droite, la grille d'un château; à gauche, du coin, l'entrée d'un café, avec une fenêtre du premier; sur le second plan, deux fenêtres près d'un colombier; au côté gauche, l'entrée d'une ferme; et dans le fond une campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉTRONILLE, PAULINE.

PETRONILLE, sortant de la ferme en bâillant.

V'là six heures qui viennent de sonner au coucou d'ma tante... et déjà sur pied... dieux! c'est-il ennuyeux de s'lever comme ça dès l'potron minette... et pourquoi? pour surveiller des chartiers, des faucheux, des vaches, un tas d' balourds qui vous ont la tête pus dure que leurs bêtes, quoi; Ah! dieu, que je préfère les gens d' Paris!.. ça comprend ben pus facilement.

PAULINE, sortant par la grille du château.

Ah! vous voilà Pétronille; eh bien! tous les paysans de la ferme sont-ils prêts à partir?... vous savez qu'ils doivent aujourd'hui aller au devant de ma marraine, la bonne maman Delaunay qui vient aujourd'hui visiter son château.

PETRONILLE.

Un instant donc ! Mamzelle, à peine si j'ai eu le temps de m'réveiller... vous v'là ben matineuse, vous !

PAULINE.

J'ai tant à cœur de la bien recevoir.

PETRONILLE.

Dites plutôt que vous n'avez pas dormi, parce que vous pensiez au jeune homme blond... qu'a loué avec son camarade ce petit logement de garçon que ma tante a économisé sur l' pigeonnier... oh ! c'est que ma tante, elle s'y connaît...

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Lorsqu'arrivés un jour par aventure,
Ils vinr'nt chez nous pour se loger tous deux,
On vit tout d'suite à leur figure,
Qu'ça d'vait être des amoureux.
Pour qu'à leur gré tous les instans s'écoulent,
Ma tant' s'est dit : ils s'raient mal au premier ;
Et nuit et jour puisqu'ils roucoulent,
J' m'en vas les mettre au colombier.

PAULINE.

Mais qui a donc pu faire croire à votre tante... que monsieur Edouard fut un amoureux.

PETRONILLE.

Tiens, vous rougissez quand on vous parl' du blond... à quoique ça vous sert puisque vous allez l'épouser ?

PAULINE.

Moi ?..

PETRONILLE.

Sans doute.., et j' vous en fais mon compliment... il vaut mieux que son camarade... c'est pas l'embarras, l'autre est gentil tout d' même... mais il est cancanier, ricanneur !... et surtout hardi avec les jeunesses, quelles s'en sauvent toutes comme d'un loup... quoi.

PAULINE.

Mademoiselle Pétronille, je suis fort étonnée que vous vous permettiez de jaser ainsi sans savoir.

PETRONILLE.

Allons, comme si c'était moi; c'est les paysans, les balourds, les pataudsdu village... ils prétendent même que dans deux jours vous s'rez la femme du blond, et que vous vous en irez avec lui à Paris... êtes-vous heureuse!... que j'me suis divertie la fois que ma tante m'y a menée...

PAULINE.

C'est donc bien beau Paris?...

PETRONILLE.

Ah! j'vous en réponds... un bruit, une foule, les militaires qui passent, pan, pan, pan, les carosses qui roulent, br, br, br, les chiens qui aboient, ouah, ouah, ouah... les essieux qui cassent, crac... les cochers qui crient, gare, gare, les paysans qu'on écrase... et la patrouille qui les arrête.

PAULINE.

C'est donc là tout ce qui vous a séduite à Paris?

PETRONILLE.

Ah! non, le matin c'est rien, c'est le soir que c'est bien plus beau... oh dieux! les boutiques qui s'enluminent, des spectacles, ous c'qu'on dit des bêtises qui font rire comme tout... et les cafés donc? ous c'qu'on s'voit plusieurs dans des grands miroirs qui vous r'semblent... c'est pas des cafés borgnes comme celui qu'est là en face... oh! non mamselle, il y en a un surtout, ous c'que ma tante ma conduite pour voir une ancienne payse, la grande Madeleine... qu'est maintenant la belle limonadière du café des mille colonnes...

PAULINE.

Comment, Madeleine.

PETRONILLE.

Eh! ben oui, la fille à Pierre Cordier l'ancien taupier de la commune.

AIR : *L'autre jour la petite Isabelle.*

Sur la tête elle a d' bell's panaches,
Al' porte un' rob' couverte d' fleurs;

On voit d' beaux messieurs à moustaches,
Qui vienn'nt lui conter des douceurs;
Sans jamais prendr' ses airs maussades,
Elle distribue aux amateurs,
Des rasades,
Et des œillades,
Et des liqueurs.
Entouré de nos à de tulipes.

« Elle est là comme une princesse sur un trône, toujours » au milieu des pendules, des glaces, des échaudés, des » croquets, et des beaux jeunes hommes, parmi lesquels il » s' trouvera un anglais qui l'enlèvera, et peut être ben » même qu'il l'épousera.

PAULINE.

Ah! pour un fil qu'a des principes,
Est-il un sort plus heureux que le sien?

PETRONILLE.

Fi, Mademoiselle! que c'est vilain d'avoir tant d'ambition pour un' paysanne.

PETRONILLE.

Quiens! je n's'rai pas plus paysanne qu'une autre, un fois que j'aurai eu l' malheur de perdr' mon oncle Cliquet, l' meunier qu'a des écus et un carrosse.

PAULINE.

Je suis bien sûre que vous n'avez pas fait part de ces idées à votre tante,

PETRONILLE.

Ah! mon Dieu, si... la preuv' que j'y ai dit, c'est qu'elle m'a donné un soufflet.

PAULINE.

Mais voici tous les paysans, ne parlons plus de cela, et rappelez-vous bien tout ce que vous devez leur indiquer...

SCÈNE II.

Les Précédens, Paysans.

CHŒUR.

AIR : *Chœur du Maçon.*

Amis qu'nos allégresse,
Nos cris et notre amour,
De notr' bonne maîtresse
Célèbrent le retour.

PETRONILLE.

Vous v'là tous... c'est bien... écoutez l'ordre et la marche de la cérémonie : c'est aujourd'hui que la nouvelle propriétaire de ce domaine nous fait l'honneur de v'nir voir sa filleule... et son château.

1er PAYSAN.

Pour lors!

PETRONILLE.

Vous allez vous rendre en avant d'elle avec des bouquets, des rubans, et des fusils... à vos boutonnières, toi, Denoyelle qu'as été tambour... tu prendras un violon, et t'iras te mettre à l'entrée du village sur la borne qui représente la commune...

2e PAYSAN.

Merci la bourgeoise...

PETRONILLE.

Toi Queru, qu'es sonneur de la paroisse, t'enverras sur la route tous les mioches de l'école qui sont en âge de crier pendant que tu s'ras pendu à la corde... de la cloche du village.

3e PAYSAN.

Et moi, mam'zelle Pétronille?

PETRONILLE.

Toi, Mullot, t'es grossier comme du pain d'orge, t'ôt' jamais ton bonnet quand l'monde passe, aussi t'accompagneras pas les autres; tu prendras ton'houe, ta pelle et ton n'hoyau, pour aller boucher la grande ornière, ous que la patache de l'endroit verse tous les samedis... c'est entendu... pas

vrai... au surplus, mam'zelle et moi, nous allons vous conduire un bout d'chemin pour vous expliquer encore une fois... (*à Pauline*) car voyez-vous, ces têtes de navains, c'est des souches, quoi... allons, ho! et n'soyons pas longs.

(*Reprise du premier Chœur.*)

Amis, qu' noi allégresse, etc.

SCÈNE III.

MOULIN, EDOUARD, sortant de la ferme.

MOULIN.

Eh! arrive donc paresseux... voilà déjà deux heures que je suis éveillé.

EDOUARD.

Eh bien! moi, mon ami... je ne pourrais pas t'en dire autant... car je n'ai pas fermé l'œil de la nuit... c'est le chagrin... l'inquiétude .. que j'éprouve en pensant à la position cruelle où je me trouve... perdre trente mille francs sur parole... ah! combien je maudis le jour où tu m'as conduit dans cette fatale maison de jeu...

MOULIN.

Une maison de jeu! d'abord je te ferai observer que ce mot là a quelque chose d'humiliant pour ton ami... Je te rencontre un soir sortant de ton étude où nous avions été clercs ensemble, avant que je ne trouvasse plus commode de ne rien faire du tout... je me rendais chez madame de Sainte-Amaranthe... une ci-devant danseuse de l'opéra qui a eu des malheurs... et qui tient maintenant une table d'hôte pour se rattraper... comme elle donnait ce jour-là un bal charmant, où elle avait invité ses amis... à raison de vingt francs par tête... tu m'engages à t'y conduire... sous prétexte de vouloir connaître un peu ce que c'était que la société mêlée... je refuse d'abord... tu insistes... j'y consens... Nous entrons... quand nous sortons de table... déjà un peu troublés par le vin de champagne et l'amabilité de ces dames... la première chose qui s'offre à tes yeux... ce sont des cartes... et un grand homme sec à moustaches... qui est commandant, à ce qu'il dit... et qu'on appelle M. Charlemagne... tu joues

avec lui, tu perds... et tu as l'imprudence de boire du punch... tu veux te rattraper... tu joues encore... bref, à la fin de la soirée, tu te trouves lui devoir une somme énorme... trente mille francs.

EDOUARD.

Que veux-tu, je n'avais plus la tête à moi.

MOULIN.

C'est alors que tu me demandes ta pension; persécuté par une belle mère... qui, depuis une vingtaine d'années a brouillé ton père avec toute sa famille, et l'a fait mettre tendrement à la porte de sa maison... tu n'as plus de ressources que dans ta signature... et précisément... Charlemagne la refuse et me demande la mienne... c'est bien naturel... il sait que j'ai des espérances... je suis touché de ton désespoir... je me rappelle tous les services que tu m'as rendus autrefois... je signe les lettres de change... et le lendemain nous nous sauvons dans ce village à quelques lieues de Paris... pour aviser aux moyens de nous tirer d'affaires... tu vois donc bien que tout n'est pas perdu, et qu'il ne faut pas encore nous désespérer.

EDOUARD.

Cela te plaît à dire... mais les lettres de change sont échues... le jugement a dû être signifié hier à ton domicile... et qui sait maintenant... si...

MOULIN.

Eh bien! oui... mais qu'importe, Charlemagne ignore où je suis dans ce moment-ci... et quant à mon petit logement de la rue Chantereine, les huissiers trouveront la clef chez le concierge, et ma femme de ménage pour mettre mes meubles à leur disposition... là dessus je leur donne carte blanche.

AIR : *Vaudeville des Scythes.*

Mon mobilier n'est pas très à la mode,
J'ai deux rasoirs, un cuir, un lavabo;
Une bergère, une vieille commode,
A ma fenêtre, un modeste rideau,
Qui par bonheur se trouve en calico.
Plus un briquet, plus une table ronde,
Deux matelas sur un lit de noyer...
Mais voilà tout ce que j'ai dans le monde..
Et je le dois encore au tapissier...

EDOUARD.

Ah! mon ami, je n'oublierai jamais ton généreux sacrifice, et tout ce que je pourrai m'acquitter...

MOULIN.

N'as-tu pas fait déjà tout ce qui était en ton pouvoir? n'as-tu pas écrit une lettre extrêmement pathétique à ta bonne maman, riche propriétaire, qui habite le fond d'une province depuis près de vingt ans qu'elle est brouillée avec ton père... dans laquelle lettre tu lui exposais ta misère, ton repentir, ta position envers moi, le lien de ta retraite... et le tout de la manière la plus touchante... mais c'était dans l'ordre... aussi elle t'a répondu... mais c'était dans l'ordre... aussi elle t'a répondu... mais c'était dans l'ordre... aussi elle t'a répondu

à mes recherches, j'ai trouvé un parti convenable, la fille d'un vieil officier respectable et infirme, qui habite le pavillon de ce château, et qui donne dix mille francs de dot dans un mois; avec cette somme, nous ferons patienter Charlemagne... et quant à la future, c'est heureux pour elle, car enfin tu dois hériter de ton père un jour.

EDOUARD.

Oui mon ami... mais c'est que je t'avouerai qu'hier une petite querelle...

MOULIN.

Imprudent!.. ah! mais je vois ce que c'est... tu te figures peut-être que tu ne l'aimes pas... erreur mon ami... erreur complète... je t'assure que tu l'adores... je t'en donne ma parole d'honneur; mais justement la voici... allons, voyons. Sois aimable, et boutonne ton habit.

Air : Amis, voici la vérité semaine.

En la personne, afin que tout la flatte,
Il faut mon cher, soigner également,
Esprit, gaîté, douceur, nœud de cravatte,
Vertus du cœur, jabot et sentiment.
Ne montre plus de dépit, de rancune,
Dans ton physique est mon unique espoir;
Souviens-t'en bien... c'est toute ma fortune,
Qu'en cet instant tu vas faire valoir.

SCENE IV.

Les Mêmes. PAULINE.

PAULINE, rentrant par le fond.

Ah! c'est vous messieurs.. pardon, je ne croyais pas vous rencontrer ici.

MOULIN, bas.

Allons, voyons, réponds-lui donc quelque chose de gentil... là... une phrase bien tournée...

EDOUARD, s'avançant.

Mademoiselle... certainement mademoiselle... je ne pensais pas non plus... que...

MOULIN, bas à Edouard.

Eh bien! voilà tout... ah! ça, mais dis donc, ce n'est pas fort ça...

EDOUARD, de même.

Mon ami, je ne pourrai jamais...

MOULIN, de même.

Mais malheureux, songe que tu me fais perdre cent pour cent dans ce moment-ci.

PAULINE.

Mon père m'attend sans doute... permettez-moi de me retirer...

(*Elle les salue et va pour sortir*)

MOULIN, bas à Edouard.

Eh! bien, tu la laisses partir... (*haut et ramenant Pauline par la main*) Arrêtez, mademoiselle, et avant de rentrer, daignez recevoir les excuses d'un imprudent bien coupable envers vous. (*Bas à Edouard*) Dis donc, qu'est-ce que tu lui as fait?.. pourquoi êtes-vous fâchés?..

EDOUARD, de même.

Je n'en sais rien, mon ami.

MOULIN, de même.

C'est égal... demande lui toujours pardon, ça n'engage à rien... (*Haut*) Ah! mademoiselle, vous ne savez jusqu'à quel point ce jeune homme l'a vu... hier, encore... à cette place, je l'ai entendu s'écrier... avec un accent de désespoir qui vous aurait fait fondre en larmes : « Si elle » n'oublie pas mes torts, si elle continue à m'en vouloir, je » ne réponds plus de moi.

PAULINE.

Comment, Monsieur, vous disiez?

MOULIN.

Oui, mademoiselle, il a dit ça... n'est-ce pas Edouard? Et la nuit donc... Il ne se passe pas une heure sans qu'un songe charmant vienne vous retracer à son imagination... Tous les matins des pleurs, des sanglots... enfin c'est à ne pas y tenir. Ainsi vous n'y pensez plus, n'est-ce pas? Non...

eh bien donnez-moi le bras, et allons tous les trois nous jeter aux genoux de votre père pour le prier de hâter la signature du contrat. (*Il leur donne le bras*) (*à part.*) Allons, voilà mes actions un peu remontées.

AIR : *Par l'amitié* (*de la Mansarde.*)

Que l'amitié (*Bis.*)
Vous réconcilie,
Et vous lie
Par l'amitié.
Qu'entre nous tout soit oublié
Par l'amitié.
Plus de dispute, (*Bis.*) de querelle.

ÉDOUARD, à Pauline.

Vous seule possédez mon cœur.

PAULINE.

Mais serez-vous toujours fidèle?

MOULIN.

Oui toujours, parole d'honneur.

PAULINE.

Je suis peut-être un peu trop bonne,
Car je cède, et je vous pardonne.

MOULIN.

Ah! pour un rien ma main vous unirait,
Mais j'en suis sûr, l'adjoint réclamerait.

ENSEMBLE.

Que l'amitié, etc.

SCÈNE V.

PETRONILLE, puis MOULIN.

PETRONILLE, rentrant par le fond.

C'est bon, père Rousselet, je me charge de tout; j'm'en vas remettre les journals au château, la grande enveloppe au jeune homme du pigeonnier, et la lettre à... tiens, que j'suis bête, je me la remettrai à moi, puisqu'elle m'est adressée... C'est gentil tout d'même de r'cevoir des correspondances... Dieux! j'en recevrais t'y, si j'avais des grandes panaches comme la belle limonadière.

MOULIN, rentrant.

Enfin, tout est arrangé... à demain le contrat... Dans sa joie, le père voulait me forcer à faire une partie de piquet... mais rien que de voir les cartes, je me suis sauvé comme si j'avais aperçu le diable... ou bien Charlemagne... Maintenant, je puis me rassurer, car j'ai l'espérance de respirer bientôt l'air de la capitale... et de la liberté.

PÉTRONILLE.

Ah! vous v'là M. le parisien?

MOULIN.

Eh! c'est mademoiselle Pétronille, l'intéressante Philis de la Haute-Marne.

PÉTRONILLE.

Oui, M. le parisien, c'est moi, et en même temps une lettre que je suis chargée d'vous remettre de la part du père Rousselet, vous savez, l'messager de la commune... qu'est bancal.

MOULIN, prenant le paquet.

Comment, une lettre à moi... ah! mon Dieu, elle me fait trembler; qui est-ce qui peut m'écrire?

PÉTRONILLE.

Dites-donc, M. le parisien, j'en ai une aussi, mais je m'doute ben de c'que c'est; c'est des nouvelles de mon oncle Cliquot, qu'habite dans la Marne.

MOULIN.

Comment, vous avez un oncle qui habite dans la Marne? c'est donc un poisson?

PÉTRONILLE.

Ah! un poisson, farceur! c'est un meunier.

MOULIN, lisant.

Signé Charlemagne! ô ciel! comment a-t-il pu découvrir notre adresse?

PÉTRONILLE, lisant.

Ah! mon Dieu, mon pauvre oncle Cliquot qu'est mort! (*Elle pleure.*)

MOULIN, à part.

Maudits créanciers, ça finit toujours par tout savoir.

PETRONILLE.

Il m'a fait sa légataire universelle, dans son testament, en, en, en...

MOULIN, à part.

Il exige 20,000 fr. au moins... aujourd'hui même, ou bien sans ça par corps... les gardes du commerce, sont sur pied.

PETRONILLE.

Je ne le verrai donc plus, mon pauvre oncle Cliquot, oh, oh, oh!

MOULIN, à part.

C'est fini, plus de mariage, plus de garantie... payez donc comptant une somme comme celle-là, avec 10,000 de dot... en espérance... Comment nous tirer de là?

PETRONILLE, pleurant.

Il m'laisse 20,000 francs en écus... hu, hu, hu...

MOULIN.

Hein! qu'est-ce que vous dites donc là?

PETRONILLE.

Oui, 20,000 francs en écus de six livres, que vient de me laisser en mourant mon pauvre oncle Cliquot. Dieu veuille avoir son âme!... déposés chez un notaire avec deux ânes et un moulin.

MOULIN.

Allons donc vous voulez rire?

PETRONILLE.

Eh! non, lisez plutôt vous-même...

MOULIN, à part.

En effet... c'est comptant, (à part.) oh! quelle trouvaille. (*haut*) C'est qu'elle est tout-à-fait intéressante, cette chère Petronille... grandie... embellie... Allons, ne pleurez donc pas comme ça ma petite mère. (*Prenant son mouchoir et lui essuyant les yeux.*) Ce n'est pas l'embarras; je me mets à votre place... ce pauvre oncle Cliquot, il était sans doute bon, généreux...

PETRONILLE.

Au contraire, il était avare... et méchant comme un diable.

MOULIN.

C'est possible ; mais il vous laisse toujours bien, [illegible] venir n'en est pas moins respectable... cependant, ne vous désolez pas trop... parce que voyez-vous, tôt ou tard, le chagrin passe... et l'argent reste.

PETRONILLE.

C'est à quoi que je pensais aussi... faut s'faire une raison...

MOULIN, à part.

Oh ! si je pouvais le décider... me faire aimer à elle pour l'air d'aimer beaucoup Pauline... celle là est gentille... c'est la nièce d'un fermier, il est vrai... mais lui qui n'est rien du tout, il est bien sûr de ne pas déroger...

PETRONILLE.

Ah ça ! vous croyez donc que je suis grandie...

MOULIN.

Je crois bien... grandie de 20,000 fr... aussi maintenant, croyez-moi, plus de campagne, plus de ferme... plus de beurre ou de fromage à la crême... renoncez pour toujours au bonnet rond, au bavolet et au jupon d'indienne... à tous ces petits détails qui dénotent une âme basse et sans élévation... je connais la vôtre, elle est belle, elle est noble ; plus d'une fois je vous ai entendue, et je sais que votre imagination depuis long-temps voyage dans un des beaux quartiers de Paris, au milieu des glaces, des lustres et du gaz hydrogène .. eh bien ! l'heure est arrivée de vous placer sur le fauteuil vers lequel vous conduisait l'espérance... portée sur les ailes de l'ambition... (*à part.*) Je ne sais pas ce que je dis, mais c'est égal.

PETRONILLE.

Comment, c'est donc vrai, je pourrais?

MOULIN.

Certainement... mais, il vous faut un mari... et pas de ces maris comme on en rencontre au village...

PETRONILLE.

Au village?... ah ben *oui*!... des balourds, des pâtauts, des pétrats, qu'ont l'air bête, et la tête dure... ah !

MOULIN.

Il doit être jeune, aimable, parisien, avoir l'air comme il faut, et les cheveux blonds...

PETRONILLE.

Ah! oui, parce que je les aime, moi, les blonds... surtout quand ils sont gentils comme votre camarade qu'habite avec vous le p'gochant.

MOULIN.

Vous l'aimez! ô sympathie!... Eh bien, qu'est-ce que vous diriez si je vous faisais devenir sa femme?

PETRONILLE.

Ah! laissez donc... est-ce qu'il peut être un mari double... vous savez ben qu'il épouse déjà mamzelle Pauline...

MOULIN.

C'est-à-dire, on veut la lui faire épouser... mais apprenez que c'est vous seule qu'il aime...

PETRONILLE.

Il m'aime! comment, le p'tit blond m'aime?... et pourquoi qu'il n'm'en a jamais parlé?...

MOULIN.

Ah! voilà... à cause des parens barbares qui le tyrannisent... mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il vous adore, et qu'il est prêt à vous placer sur le trône auquel vous aspirez.

PETRONILLE.

Comment, le petit blond s'rait cafetier et moi j' s'rais cafetière?... Dieu! qu'elle bonne idée j'ai eue de m' faire tirer les cartes hier, par une diseuse de bonne aventure... elle m'a prédit tout ça.

MOULIN.

Comment, comment ce sont les cartes qui seront cause... eh bien, voyez la sympathie... du côté du futur ce sont les cartes aussi...

PETRONILLE.

AIR : *Des Artistes par occasion.*

J' suis allé trouver une sorcière.

MOULIN.

Qui, c'était, je crois un sorcier.

PETRONILLE.

Ell' m' prédit que j' serais héritière,
Et qu'j'allais bientôt me marier.

La Dette d'Honneur.

Ell' retournait, à chaqu' carte nouvelle,
Le valet d' cœur; et c' te bonne nouvelle,
N' me coûta pourtant que deux sous...

MOULIN.

Notre sorcier à tous les coups,
Retournait le roi; mais ma belle
Ça nous coûta plus cher qu'à vous.

PÉTRONILLE.

Eh bien, c'est convenu, n'est-ce pas? en ce cas, je cours tout de suite prévenir ma tante...

MOULIN.

Votre tante!... et si elle vous refuse?

PÉTRONILLE.

Eh bien, qu'est-ce que ça me fait... puisque je suis émancipée d'y a trois mois... enfin, j' pourrai donc avoir à mon tour des toques et des belles panaches... (*pleurant*) et c'est à mon pauvre oncle Cliquot que j' devrai tout çà... ah, ah, ah...

AIR: *J'ai perdu mon couteau.*

Ah! pour moi quel bonheur, (*Bis.*)
Qu'il me soit arrivé ce malheur.
J' peux donc selon mon cœur
Choisir un épouseur,
Si j' suis caf'tier bientôt,
Ça s'ra, grâce au magot
De mon pauvr' oncl' Cliquot.

MOULIN, à part.

Ma créance à présent
Vaut quatre-vingt pour cent. (*Bis.*)
Ah! mon Dieu quel dommage,
Que je maudis mon mariage!
Car sans lui maintenant, (*Bis.*)
Nous paierions tout comptant,
En me réalisant.

ENSEMBLE.

PÉTRONILLE.

Ah! pour moi quel bonheur, etc.

MOULIN.

Ah! pour moi quel bonheur, (*Bis.*)
Qu'il lui soit arrivé ce malheur.

Désormais plus de peur,
Bâpissons ma frayeur ;
Je suis libre bientôt,
Et c'est grâce au magot,
De ce pauvre Chiquot.

(*Pétronille rentre en pleurant, sur la retournelle.*)

SCENE VI.

MOULIN, seul.

Ouf!... oh, là là!... que ça donne de peine... le nouvel état que j'ai entrepris là... enfin, c'est égal... si ça va toujours comme ça... dans quelque jours nous ne devrons plus rien... qui sait... nous toucherons peut-être un dividende... maintenant il n'y a plus qu'à prévenir Edouard... je l'aperçois... allons, continuons.

SCENE VII.

MOULIN, EDOUARD.

EDOUARD.

Mon cher Moulin, je suis charmé de te trouver .. apprends que nos affaires vont très-bien.

MOULIN.

Ah bah! il s'agit bien de ça maintenant... j'ai une bien meilleure nouvelle à t'annoncer... apprends,... apprends mon ami, que je viens de trouver une femme de 20,000 fr!...

EDOUARD.

Comment... une autre que Pauline?... ah mon cher, tu n'y penses pas... et maintenant je ne peux plus...

MOULIN, à part.

Allons, voilà qu'il y tient, à présent... eh bien, puisque tu trouves des obstacles... tiens... lis... (*Il lui remet la lettre.*)

EDOUARD, lisant.

O ciel... Charlemagne... il a découvert notre retraite... et il exige 20,000 fr... ou si non.

MOULIN.

Hein... c'est cathégorique... Eh bien! qu'en dis-tu?...

EDOUARD, [illegible]

Rien, mon ami... et maintenant je sens que je dois me soumettre pour m'acquitter envers toi... mais n'importe, rien ne pourra m'empêcher de rendre justice à toutes les qualités de Pauline.

MOULIN.

Pauvre Edouard, je te reconnais bien là... au surplus, sois tranquille sur la femme que je te destine, elle te conviendra, je le parie; d'abord, quant à l'âge et au physique, il n'y a rien à dire... et quant aux talens d'agrément, elle sait lire, écrire et compter... c'est toujours ça... mais tiens, la voici qui s'avance...

EDOUARD, regardant dans la coulisse.

Comment, une paysanne!... Pétronille!...

MOULIN.

Cliquot... oui mon cher... toi qui voulais une élève de la nature, j'espère que tu ne pouvais pas mieux tomber.

EDOUARD.

Au fait... peu m'importe, pourvu que je puisse te sauver...

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, PETRONILLE.

PETRONILLE.

Ah! j'espère que je n'ai pas été longtemps, j' viens d' chez ma tante, j'y ai demandé son consentement, elle n'a pas hésité un seul instant... elle m'a répondu qu'elle serait bien contente d'être débarrassée de moi... (*Apercevant Edouard.*) Oh! oh! le v'là le jeune homm' blond.

MOULIN, à Edouard.

Tiens, regarde donc, quand le chapeau de paille d'Italie aura pris la place du petit bonnet rond, quand la blouse de mousseline aura remplacé le casaquin, enfin, quand le joli chausson de prunelle ou de satin succédera à l'escarpin un peu trop solide, qui dérobe maintenant ce joli pied à l'œil de l'amateur; ah! mon ami, quelle femme tu auras là!...

PETRONILLE.

Dites donc, monsieur le Parisien, j' vas lui demander si c'est pas qu'il m'idolâtre comme vous me le disiez tantôt.

MOULIN.

Du tout, il ne faut pas avoir l'air...

PETRONILLE.

Ah! c'est juste, il n' faut pas qu'une demoiselle ait l'air, ou j' vas faire ma pincée.

MOULIN.

Vous avez raison.

PETRONILLE, se promenant.

T'nez... v'là que j' la fais ma pincée.. est-ce ça hein... Eh n! il n' me regarde pas seulement.

MOULIN.

Rassurez-vous, ça va venir...

PETRONILLE.

AIR : *De Préville.*

Mais d'où vient donc qu'il ne veut rien me dire?

MOULIN.

C'est timidité, mais d'honneur,
Dans ses yeux sans peine on peut lire,
Et sa tendresse et son ardeur.

PETRONILLE.

Quoi! dans ses yeux j' pourrais lir' la leçon?

MOULIN.

Tout couramment.

PETRONILLE.

Ah! combien c'est fâcheux,
Qu' not' maître d'école qu'a la science pour deux,
Au lieu d'm'apprendre à lire dans l'écriture,
N'm'ait pas appris à lire dans les yeux. *Bis.*

MOULIN, bas à Edouard.

Sois donc plus aimable.

EDOUARD.

Rien, mon ami... et, maintenant je sens que je dois me soumettre pour m'acquitter envers toi... mais n'importe, rien ne pourra m'empêcher de rendre justice à toutes les qualités de Pauline.

MOULIN.

Pauvre Edouard, je te reconnais bien là... au surplus, sois tranquille sur la femme que je te destine, elle te conviendra, je le parie; d'abord, quant à l'âge et au physique, il n'y a rien à dire... et quant aux talens d'agrément, elle sait lire, écrire et compter... c'est toujours ça... mais tiens, la voici qui s'avance...

EDOUARD, regardant dans la coulisse.

Comment, une paysanne!... Pétronille!...

MOULIN.

Cliquot... oui mon cher... toi qui voulais une élève de la nature, j'espère que tu ne pouvais pas mieux tomber.

EDOUARD.

Au fait... peu m'importe, pourvu que je puisse te sauver...

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, PETRONILLE.

PETRONILLE.

Ah! j'espère que je n'ai pas été longtemps, j' viens d' chez ma tante, j'y ai demandé son consentement, elle n'a pas hésité un seul instant... elle m'a répondu qu'elle s'était bien contente d'être débarrassée de moi... (*Apercevant Edouard.*) Oh! oh! le v'là le jeune homm' blond.

MOULIN, à Edouard.

Tiens, regarde donc, quand le chapeau de paille d'Italie aura pris la place du petit bonnet rond, quand la blouse de mousseline aura remplacé le casaquin, enfin, quand le joli chausson de prunelle ou de satin succédera à l'escarpin un peu trop solide, qui dérobe maintenant ce joli pied à l'œil de l'amateur; ah! mon ami, quelle femme tu auras là!...

PETRONILLE, [illegible]

Dites donc, monsieur le Parisien, j' vas lui d'mander si c'est vrai qu'il m'idolâtre comme vous me le disiez tout à l'heure.

MOULIN.

Du tout, il ne faut pas avoir l'air...

PETRONILLE.

Ah! c'est juste, il n' faut pas qu'une demoiselle ait l'air... ors j' vas faire ma pincée.

MOULIN.

Vous avez raison.

PETRONILLE, se promenant.

T'nez... v'là que j' la fais ma pincée.. est-ce ça hein... Eh n! il n' me regarde pas seulement.

MOULIN.

Rassurez-vous, ça va venir...

PETRONILLE.

AIR : *De Préville.*

Mais d'où vient donc qu'il ne veut rien me dire?

MOULIN.

C'est timidité, mais d'honneur,
Dans ses yeux sans peine on peut lire,
Et sa tendresse et son ardeur.

PÉTRONILLE.

Quoi! dans ses yeux j' pourrais fair' la lecture?

MOULIN.

Tout couramment.

PÉTRONILLE.

Ah! combien c'est fâcheux,
Qu' not' maitr' d'écol' qu'a d' la science pour deux,
Au lieu d' m'apprendre à lire dans l'écriture,
N' m'ait pas appris à lire dans les yeux. } *Bis.*

MOULIN, bas à Edouard.

Sois donc plus aimable.

PETRONILLE.

Ah ça! mais dites donc, qu'est-ce que c'est que ce papier qu'il tient à la main?

MOULIN, à part.

Dieux! la lettre de Charlemagne... (*à Edouard.*) Cache donc ça... (*haut à Pétronille.*) C'est le consentement de ses parens...

PETRONILLE.

Ah! oui, des parens barbares, pas vrai... c'est égal, puisqu'il ne vient pas, j'vas aller l'trouver moi...

EDOUARD, à part.

Il faut donc renoncer à Pauline maintenant que je suis forcé d'en épouser une autre, je sens que c'est elle encore que j'aime...

PETRONILLE, à Edouard.

C'est-il vrai petit blond... qu' vous m'idolâtrez?... (*lui frappant sur l'épaule.*) Eh! p'tit blond, répondez-moi donc... c'est-il vrai qu' vous m'idolâtrez?...

EDOUARD.

Oui, oui mademoiselle Pétronille... je vous aime...

PETRONILLE.

Comment! comment! vous m'aimez, ah! ça mais le Parisien dit qu' vous m'idolâtrez... Entendez-vous donc?.. car enfin on est bien aise de savoir à quoi s'en tenir...

EDOUARD.

Eh bien oui, je vous adore. Moulin avait raison.

MOULIN, à Pétronille.

Vous voyez. je ne le lui fais pas dire... ayez donc confiance en moi... quand je vous jure qu'il ne pense qu'à vous, que toute la journée il répète votre nom...

PETRONILLE.

Comment... il est comme ça qu'il a dit lui-même tout le long d' la journée... Pétronille Cliquot, Pétronille Cliquot, Pétronille Cliquot... ah! ben alors c'est du vrai amour ça...

EDOUARD.

Oui mademoiselle Pétronille, tout ce que vous a dit Mou-

lui sur mon compte était vrai, et... si vous m'aimez... je m'estimerai heureux de recevoir votre main.

PÉTRONILLE.

Ma main... ah! ben ça ne sera pas long... donnez-moi la vôtre.

EDOUARD, hésitant.

La voilà!

PÉTRONILLE, lui frappant dans la main.

T'nez voilà aussi la mienne, c'est une affaire bâclée.

MOULIN, à part.

O Charlemagne, tu seras satisfait! voilà mon hypothèque presque négociée au pair. (*Aux autres.*) Quel spectacle pour l'amitié!... j'ai toujours aimé les mariages.

PÉTRONILLE.

D'inclination... pas vrai mon époux!

SCÈNE VIII.

Les mêmes, PAULINE.

(*Au moment où Pauline paraît, Moulin passe entre Pétronille et Édouard.*)

MOULIN.

AIR : *Fragment du Barbier.* (Musique de Rossini.)

Oui bientôt je le gage,
L'espérance et l'amour auront comblés vos vœux;
Croyez-moi dans ce mariage,
Vous devez être heureux.

PAULINE, *à part.*

L'ai-je bien entendu!...

MOULIN et EDOUARD ensemble, *apercevant Pauline.*

Pauline, ô ciel! tout est perdu!
je suis

PAULINE, *à part.*

Malgré son air tendre et sincère,
Le perfide ici me trompait.

PÉTRONILLE.

Qu'est-c' qu'ils ont donc?... quel mystère...

(*A part, apercevant Pauline.*)

V'là mam'zell', j'devine c' que c'est.

(*Allant à Pauline.*)

De moi mam'zell' ne soyez pas jalouse,
J' viens d'obliger d'un oncle généreux ;
Et v'là maint'nant que l' petit blond m'épouse,
Car c'est d' moi seul qu'il était amoureux.

ENSEMBLE.

EDOUARD.

La fâcheuse affaire,
Je ne sais que faire,
Quel embarras!
Pour moi quel mauvais pas,
Elle va croire, hélas
Que je ne l'aime pas.
Mon Dieu quel embarras.
Etc.
La fâcheuse affaire,
Je ne sais que faire,
Quel embarras!

MOULIN.

La fâcheuse affaire,
(*Bas à Pétronille.*)
Voulez-vous taire,
Quel embarras!
Pour nous quel mauvais pas.
Comment donc faire, hélas,
Nous n'en sortirons pas,
Mon Dieu quel embarras.
Etc.
La fâcheuse affaire, (*Bis.*)
Ah! quel embarras.

PÉTRONILLE.

La drôle d'affaire,
D'où vient donc c' mystère;
Quel embarras!
Pour eux quel mauvais pas.
Moi je ne comprends pas,
Leurs soupirs, leurs hélas,
Mon Dieu quel embarras.
Etc.
La drôle d'affaire, etc.

Je suis en colère,
Mais il faut me taire,
Quel embarras!
Je comprends tout, hélas!
L'ingrat ne m'aime pas,
De me plaire il est las.
Mon Dieu quel embarras.
Etc.
Je suis en colère, etc.

(*A la fin du morceau, Moulin prend le bras de Pétronille et d'Edouard, et les fait rentrer dans la ferme.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAD. DELAUNAY, PAULINE ET CHOEUR.

CHŒUR.

AIR : *De Léocadie.*

En ce beau jour ici, tout le village
Vient vous offrir son hommage et ses vœux;
De not' bonheur, vot' retour est le gage,
Car auprès d' vous on est toujours heureux!

Mad. DELAUNAY, après avoir embrassé Pauline.

Bien, bien, mes amis... je vous remercie de vos complimens et de vos fleurs... et même de vos coups de fusils... allez m'attendre dans le château, je ne tarderai pas à vous y rejoindre.

Reprise du Chœur

MAD. DELAUNAY, PAULINE.

MAD. DELAUNAY.

Eh ! bien, ma petite Pauline, tu vois que je n'ai pas trop tardé à revenir de mon long voyage pour assister à la signature de ton contrat.

PAULINE, cachant ses larmes :

Oh ! oui, ma marraine, aussi je n'oublierai jamais toutes les bontés que vous avez eues pour moi depuis que...

MAD. DELAUNAY.

Ah ! ça, d'après tout ce que tu viens de me dire sur ton futur... tu ne peux pas t'imaginer, folle, l'impatience que j'éprouve de pouvoir le juger bientôt par moi-même. Il doit avoir 23 ans depuis quelques...

PAULINE.

En effet...

MAD. DELAUNAY.

Les cheveux blonds, les yeux bleus... tiens comme les miens... c'est-à-dire comme les miens étaient autrefois, eh, eh, eh.

PAULINE.

A peu près.

MAD. DELAUNAY.

Et il n'habite ce village que depuis un mois ?...

PAULINE.

Précisément... mais comment pouvez-vous savoir tout cela ?... je ne vous parlais pas dans ma lettre...

MAD. DELAUNAY.

C'est que vois-tu j'avais mes raisons... et puis le hazard peut-être... enfin qu'il te suffise de savoir que j'ai connu M. Edouard dès la plus tendre jeunesse.

PAULINE.

Vous le connaissez ?

MAD. DELAUNAY.

Oui, oui, mon enfant... mais c'est un secret que je ne peux pas encore te confier... en attendant ne parlons que de ton bonheur, si mes espérances se réalisent.

PAULINE.

Mon bonheur!.. d'après la conduite de M. Edouard...

MAD. DELAUNAY.

Ah! je vois ce que c'est... une petite querelle d'amoureux... sois tranquille, mon enfant... j'arrangerai tout cela. Ah! ah, ah...

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Quoi, se fâcher pour les amours;
Ah! ton sort est digne d'envie;
On ne se fâche pas toujours,
Quand on avance dans la vie.
Depuis long-temps tous les galans déjà
Sont avec moi d'humeur un peu trop bonne.
Pour me chercher de ces disputes-là.
Las! je ne trouve plus personne.

Mais calme tes craintes; et repose-toi sur moi... je te réponds qu'avant ce soir, tu verras ton cher futur revenir à tes pieds, laisse moi faire, vas... ah, ah, ah.

PAULINE.

Comment... vous pensez... ah! j'ai besoin de vous croire... mais j'aperçois son ami, celui qui l'accompagne, et dont je vous ai parlé, il sort de la ferme... sans doute, il vient de conclure toutes ses conditions avec cette petite Pétronille... il se mêle de tout.

MAD. DELAUNAY.

Je le conçois... ... mais laisse moi seule avec lui... je suis enchantée de le rencontrer en ce moment... en attendant, rends-toi vite chez le notaire et porte-lui cette lettre dans laquelle je lui donne mes instructions.

PAULINE.

Vous me rendez l'espérance.

AIR : *Fragment de la Gazza.*

Oui je vous quitte,
Et reviens vite;

Mais tout de suite,
Fixez mon sort,
Et s'il hésite,
Je vous invite,
A gronder fort,
Car il a tort.

MAD. DELAUNAY.

Je vais me montrer bien sévère,
Et ne pas prendre un air trop bon ;
Je me charge de la colère,
Tu te chargeras du pardon.

ENSEMBLE.

Fixez mon sort,
Et s'il hésite,
Je vous invite,
Moi je vous vite,
Fixer ton sort.
Et s'il hésite,
Gronder bien fort
Car il a tort.

PAULINE.

Ou je vous quitte, etc.

(*Elle embrasse Pauline, qui sort au moment où Moulin entre en scène*)

SCENE III.

MAD. DELAUNAY, MOULIN.

MOULIN.

Ah! je triomphe... je viens de chez l'adjoint de la commune... j'ai été plus d'une heure à lui faire comprendre ce que je voulais, mais enfin j'ai obtenu la dispense des bans... et maintenant rien ne s'oppose plus au mariage de mademoiselle Cliquot.

MAD. DELAUNAY, à part.

C'est bien l'ami de mon petit fils; exécutons mon projet. (*Au moment où Moulin veut sortir, madame Delaunay l'arrête.*) Un instant jeune homme... un instant... j'ai à vous parler d'une affaire importante...

MOULIN.

A moi, madame; (*à part.*) que diable cette vieille dame peut-elle me vouloir?...

MAD. DELAUNAY.

C'est bien vous qu'on appelle monsieur Moulin?

MOULIN.

Oui, Madame, moi-même.

MAD. DELAUNAY.

Un assez mauvais sujet..... à ce qu'on m'a dit, ah, ah, ah.

MOULIN.

Les renseignemens sont exacts, je n'en disconviens pas; (*à part.*) ah! mon Dieu, est-ce que par hasard ce serait quelque créancière de l'arriéré, qui viendrait me relancer jusques dans la banlieue... il ne me manquerait plus que ça...

MAD. DELAUNAY.

Ecoutez-moi jeune homme, je sais que vous avez des raisons pour vous cacher dans ce village.... j'ai appris... par hasard, le lieu de votre retraite, et je suis venue bien vite pour vous parler, je vous le répète encore, d'une affaire du plus grand intérêt pour vous.

MOULIN, à part.

Du plus grand intérêt... il n'y a pas de doute... c'est une créance... je l'aurais parié... parbleu c'est avoir du malheur! (*haut.*) Madame... une dette... certainement c'est une chose sacrée... parce que... la reconnaissance... la délicatesse... le papier timbré... et si vous saviez surtout comme les usuriers... non je veux dire les fermiers... qui ont toujours souffert de la grêle... les vignes qui ont toutes été gelées... mes terres qui ne me rapportent plus rien du tout... (*à part.*) moi qui n'ai qu'un pot à fleurs sur ma fenêtre. (*Haut.*) Enfin, Madame... c'est ce qui fait que je n'ai pas un sou à vous donner.

MAD. DELAUNAY.

Eh! mais, que vous parle de cela, ce n'est pas de l'argent que je viens vous demander... au contraire, je veux vous en offrir...

MOULIN.

M'en offrir ?

MAD. DELAUNAY.

Soyez tranquille, vous dis-je... je connais votre position, celle de votre ami... et je viens vous tirer tous deux d'embarras... ah, ah, ah.

MOULIN.

Ah ! *Vaudeville du petit Courrier.*

(*A part.*)

Non, je n'y comprends rien vraiment,
Je vous croyais ma créancière,
Et voilà qu'ici la première,
Vous venez m'offrir votre argent.
C'est la bonté qui vous commande,
D'en faire un aussi bel emploi,
Qu'un jour le hazard vous le rende...

(*A part.*)

Il est plus solvable que moi.

MAD. DELAUNAY.

Attendez, attendez encore, avant de me remercier... je consens bien à vous compter les 30,000 francs, mais j'y mets une petite condition : c'est que vous allez m'abandonner dès cet instant tous les droits que vous avez sur la main de votre ami.

MOULIN.

Comment, comment, vous céder comme ça toute ma fortune sans garantie...

MAD. DELAUNAY.

Vous voyez bien... vous hésitez déjà... mais rassurez-vous encore ..... la somme que je vous propose sera la dot de la femme que je lui destine, cela vous étonne... ah, ah, ah.

MOULIN, à part.

Comment, encore une femme !... (*Haut.*) Alors Madame je commence à comprendre... Edouard a fait la conquête d'une de vos parentes, votre fille, votre nièce, ou votre pupille peut-être, et pour ne pas faire le malheur de ces deux intéressans jeunes gens... vous avez résolu... Eh bien, ma-

dame... c'est très-beau de votre part... et je vous donne d'avance ma procuration. (*à part.*) La somme entière!... ô Sainte-Pélagie, tu ne me verras donc pas encore dans tes murs...

MAD. DELAUNAY.

Mais, attendez donc, avant de vous réjouir... jusqu'à présent j'avoue qu'il n'y a pas d'obstables... mais c'est la future que vous ne connaissez pas encore.

MOULIN.

Qu'importe, Madame .. je crois déjà la voir... seize ans... une taille de Sylphide, un teint de rose, une figure céleste... (*à part.*) 30,000 francs!...

MAD. DELAUNAY.

Vous vous enthousiasmez toujours sur le champ... ce que vous supposez là... a peut-être vingt ans, mais il y a long-temps, ah, ah, ah...

MOULIN.

Ah! mon Dieu... vous m'effrayez, Madame, est-ce que par hasard la future aurait... (*à l'oreille.*) la quarantaine?...

MAD. DELAUNAY, de même.

Elle serait bien heureuse!

MOULIN.

Cinquante ans peut-être?

MAD. DELAUNAY.

Allez toujours, ah, ah, ah.

MOULIN.

Soixante?

MAD. DELAUNAY.

Vous n'y êtes pas encore.

MOULIN.

Ah ça! mais Madame, alors c'est donc les trois quarts et demi d'un siècle.

MAD. DELAUNAY.

A peu près... car vous la voyez devant vous...

MOULIN.

Vous!... (*à part.*) quelle décadence!...

MAD. DELAUNAY.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Eh bien ! vous consentez, je gage,
A me céder ici sa main ;

MOULIN.

Avoir cette idée à votre âge,
Non, non, vous me priez en vain ;
Croyez-vous que de sa détresse,
Je puisse profiter ainsi ?
Gardez, gardez votre richesse,
Et moi je garde mon ami.

SCENE XII.

MAD. DELAUNAY, MOULIN, EDOUARD.

EDOUARD, apercevant Moulin.

Enfin te voilà... je te cherchais partout.

MAD. DELAUNAY, à part.

C'est bien lui... c'est mon petit-fils.

MOULIN.

Ah ! mon Dieu comme te voilà pâle... qu'est-ce qu'il y a donc encore ?

EDOUARD, à voix basse.

Nous sommes perdus... Charlemagne...

MOULIN, de même.

Eh bien, Charlemagne...

EDOUARD.

Il est ici...

MOULIN.

Il est ici !...

EDOUARD.

Oui, des gardes du commerce l'accompagnent... je lui ai parlé...

MOULIN.

Eh bien !...

EDOUARD.

Plus de mariage... plus de 20,000 francs ; il lui faut la somme entière... à l'instant même... ou sans cela...

MOULIN.

Oui, oui, je comprends le reste ! (*à part.*) Ah ça, mais c'est une calamité... est-il tenace donc.

MAD. DELAUNAY.

C'est singulier..... comme vous vous troublez tous les deux.

MOULIN, à madame Delaunay.

Moi... du tout... du tout... je vous prie de croire au contraire que... voyez-vous, Madame, c'est la visite d'un ami... d'un ami intime... que nous avions engagé à venir nous voir... et il arrive à l'instant pour nous demander à dîner... comme ça sans façon... à la campagne... vous comprenez... tout ça fait que... la joie... la surprise... le... enfin... (*à part à Edouard.*) Dis donc, je crois que je radote.

EDOUARD, de même.

Oui, oui... mais comment allons nous faire pour nous tirer de là?

MOULIN.

Ah ! voilà le *hic*... Si nous décampions...

EDOUARD.

Impossible... ils sont entrés au café en face par la grande rue, et ils peuvent nous voir ici.

MOULIN.

Alors c'est fini, pas moyen d'en réchapper.. parce que je connais ces gaillards-là... il ont des jambes!

EDOUARD.

Mon cher Moulin, quelle situation! ils vont t'emmener... ah! s'il est encore un moyen en ma puissance... parle... je suis résolu à tout pour te sauver;

MOULIN.

Vrai mon ami... tu te sens capable... oh mais non... tiens... fais plutôt avancer les gardes du commerce...

EDOUARD.

Que dis-tu?... parle, parle... je t'en prie.

MOULIN.

Tu le veux... eh bien... tu vois cette dame respectable. (*Il lui parle bas.*) La somme entière...

EDOUARD.

Comment, il faut encore que je...

MOULIN.

Ah! dam... je te disais bien qu'il fallait du courage... mais voilà... aux grands maux... les grands... r...

EDOUARD.

N'importe, je t'ai promis... et je consens à tout...

MOULIN.

Bon jeune homme... sois sûr que je n'oublierai jamais un pareil dévouement! mais je n'ai pas de temps à perdre... justement j'aperçois Charlemagne à travers la fenêtre de la salle de billard... je vais le trouver et lui expliquer... (*Bas à madame Delaunay.*) Madame, réjouissez-vous... mon ami consent à tout. (*regardant.*) Allons... voilà Charlemagne qui m'a vu... il m'appelle... (*saluant.*) Oui, oui, mon cher... je suis à vous... (*haut.*) Pardon, Madame, si je vous quitte, mais il faut que j'aille commander le dîner... de notre ami intime.

SCÈNE XIII.

MAD. DELAUNAY, EDOUARD.

EDOUARD, à part.

Nous voilà seuls... quel agréable tête-à-tête! je n'oserai jamais engager la conversation...

MAD. DELAUNAY, de même.

Pauvre garçon... quelle situation! je me mets à sa place... me faire une déclaration... à moi... ah, ah, ah, ah, il est bien à plaindre... profitons de ma position...

EDOUARD, à part.

Les momens sont précieux... allons voyons... (*haut.*) Madame...

MAD. DELAUNAY.

Monsieur...

EDOUARD.

Madame... je ne...

MAD. DELAUNAY.

Eh bien... est-ce que vous allez en rester-là ?...

EDOUARD.

Pardon... c'est le trouble... m'y voici... mon ami vient de me dire... que vous aviez conçu une idée assez avantageuse de moi... pour vouloir m'épouser... j'ai consenti. .

MAD. DELAUNAY.

Ah! ça vous croyez donc que vous pourrez m'aimer ?

EDOUARD.

Madame, je tâcherai... mais...

MAD. DELAUNAY.

Comment, comment... mais... apprenez, Monsieur, qu'il n'y a pas de mais... en vous prenant pour mari... j'entends et je prétends que vous ayez beaucoup... d'attachement pour moi..... ou sans cela..... je vous préviens que je renonce à tout.

EDOUARD.

Quoi, vous voudriez... eh bien... Madame... je vous promets d'avoir pour vous tous les égards... tous les soins... toutes les attentions... qui dépendront de moi... il me semble même déjà que j'éprouve... enfin je vous regarderai comme ma meilleure amie... ma confidente... ma mère...

MAD. DELAUNAY.

Oui; comme votre mère... voulez-vous dire... (*bas.*) pour un rien je l'embrasserais... (*haut.*) Voilà bien les jeunes gens... Monsieur me regarderait comme sa mère... parce que j'ai quelques dixaines d'années de plus que lui...

EDOUARD.

Mais Madame... il me semble...

MAD. DELAUNAY.

Allons Monsieur, taisez-vous... et sachez que ce n'est pas une raison ça.

AIR : *En revenant de Bâle en Suisse.*

Du Temps, les atteintes perfides,
A l'Amour souvent ont fait peur ;
Mais s'il disparaît sous les rides,
Il fait toujours battre le cœur.
Vive la folie,
Et chantons l'Amour ;
Car sans lui, la vie
N'a pas un beau jour.....
Pendant cent ans, sur son passage,
Fixant le plaisir inconstant,
Ninon, à la fin du voyage,
Répétait encore en tremblant.....
Vive la folie, etc.

Mais tout ce que vous me dites me fait supposer que c'est un motif d'intérêt qui seul vous détermine.

EDOUARD.

Ah ! Madame, dussiez-vous me haïr... renoncez à moi... je ne peux pas vous tromper plus longtemps... non, Madame, ce n'est pas l'intérêt qui me guide... c'est la nécessité, ou plutôt le devoir... Entraîné à l'insçu de ma famille dans une mauvaise société...

MAD. DELAUNAY.

Je sais tout... j'ai pris des informations... jeune homme... vous fûtes bien coupable en effet... mais votre franchise... me fait oublier vos torts... et maintenant je tiens plus que jamais à devenir votre femme ; aussi pour que rien ne puisse m'en empêcher... nous allons signer tous les deux un engagement mutuel...

EDOUARD.

Un engagement !... eh bien ! oui, Madame, je suis prêt...

MAD. DELAUNAY.

J'ai prévenu le notaire... justemement le voici avec tout le village.

SCÈNE X.

Les Mêmes, PAULINE, UN NOTAIRE.

PAYSANS, PAYSANNES.

Musique de Joseph Doche.

CHOEUR.

Tout le village ici s'empresse
De fêter les heureux époux ;
Ce nœud, formé par la tendresse,
Rendra leur avenir plus doux.

(*Le notaire appréte tous les papiers sur une table.*)

EDOUARD, *apercevant Pauline.*

C'est elle encore ; quel embarras !

PAULINE, *à Mad. Delaunay, à voix basse.*

Se repent-il ?

MAD. DELAUNAY, *de même.*

Ne t'inquiète pas,
L'affaire est arrangée,
Et bientôt tu seras vengée ;
Car, afin qu'il soit mieux puni,
Je vais..... le prendre pour mari.

TOUS.

Son mari !
Quoi, son mari.

MAD. DELAUNAY.

Oui, mon mari.....

(*Haut à Edouard.*)

Mais, hâtons-nous de terminer l'affaire,
Que notre engagement
Soit signé promptement.
(*Elle signe.*) Voilà le mien,
Et voici l'autre ;
(*Edouard signe.*) Chacun le sien,
Voici le vôtre.

(*Elle lui donne un papier.*)

ENSEMBLE.

ÉDOUARD et PAULINE.

Ah ! quel tourment !
Combien je souffre en ce moment.

MAD. DELAUNAY.

Ah ! quel moment !
Combien je ris de leur tourment.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, MOULIN.

MOULIN, *paraissant à la fenêtre du billard, une queue à la main.*

Arrêtez, Monsieur le notaire,
Je n'ai plus qu'une bille à faire ;
Car nous sommes 23 à point,
Pour que je gagne il ne faut plus qu'un point.
(*Il rentre.*)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Mais d'où vient donc tout ce mystère ?
Et quel est notre étonnement ;
Chacun de nous à cette affaire
Ne peut rien comprendre vraiment.

MOULIN, *rentrant avec des papiers dans une main et une queue dans l'autre.*

Arrêtez, arrêtez de grâce,
J'ai rattrappé notre billet,
Tiens, les voilà..... les frais et le protêt,
Tout est compris..... Viens donc que je t'embrasse.
(*Ils s'embrassent.*)

EDOUARD.

Volontiers, mais explique moi...

MOULIN.

Tu vas tout savoir... tais-toi.

AIR : *Du Comédien*

J'avais promis, et pour toute ma vie,
De fuir le jeu, d'être sourd à sa voix ;
Mais ton bonheur était de la partie,
Et j'ai joué pour la dernière fois :
D'abord là haut je trouve Charlemagne,
Qui régalait les recors, ses amis ;
A nos santés ils sablaient le Champagne,
Et du billard entouraient le tapis ;
Mon créancier, de force peu commune,
Et comptant trop sur son habileté,
M'offre au billard de tenter la fortune
Pour réparer les torts de l'écarté.
Du vin mousseux, la tête un peu remplie,
Il me provoque une bille à la main ;
Mais c'est en vain..... car moi je me défie
De l'adversaire et des coups du destin ;
Je le refuse ; il insiste, il redouble,
Et me montrant l'effet en question,
Allons, mon cher, me dit-il, quitte ou double.
J'accepte alors..... par inspiration.
Sur ce billard, honneur de la banlieue,
Abandonnant notre sort au hasard,
Je m'arme alors de la fatale queue,
En invoquant les mânes de Spolar ;
Nous commençons..... D'une main sûre et franche
Je fais la rouge, et par un peu d'effet,
En revenant je tombe sur la blanche,
Je carambolle, et fais le coup de sept ;
Déconcerté, mon adroit adversaire
Enrage, et dit que ce n'est qu'un raccroc ;
Collé sous bande, il joue avec colère,
Même au tapis il fait un large accroc.
Sans me troubler, profitant de la chance,
Je gagne enfin, billets, timbres, protêts,
Et Charlemagne en est pour sa créance,
Son large accroc, son Champagne et ses frais.

EDOUARD.

Ah ! mon ami... que ne te dois-je pas ? car enfin, si tu avais perdu...

MOULIN.

Laisse donc, j'en ai joué bien d'autres.

MAD. DELAUNAY.

Le mauvais sujet !

MOULIN.

Mauvais sujet!... c'est possible... mais que voulez-vous, il n'y a que ceux-là qui ont du bonheur... d'ailleurs moi je n'ai pas d'état, et si je n'étais pas mauvais sujet, je n'aurais pas de rang dans la société.

MAD. DELAUNAY, à Edouard.

Ah ça mais, jeune homme, vous vous réjouissez là et vous oubliez que notre engagement est signé.

MOULIN.

Hein... qu'est-ce qu'elle dit donc là?

EDOUARD.

Mon ami... il est vrai... pour être plus sûr du mariage je viens de m'engager.

MOULIN.

O jeunesse imprudente! donner sa signature quand il n'y a pas prise de corps... comment allons-nous faire maintenant. (*à part, montrant madame Delaunay.*) Impossible de jouer au billard avec elle... (*Haut.*) Mais voyons, est-ce bien en règle au moins... n'y a-t-il pas lieu à quelque chicanne? (*Il lui prend le papier des mains.*) D'abord il n'est pas sur papier timbré.

MAD. DELAUNAY.

C'est vrai, monsieur, mais entre gens d'honneur... c'est sous-seing privé...

MOULIN.

Madame, l'honnêteté n'empêche pas le papier timbré. (*lisant.*) Hum... signé... veuve Dupré-Delaunay... la grand maman!

EDOUARD.

Ah mon ami que dis-tu là... madame vous seriez.

Mad. DELAUNAY, lui tendant les bras.

Et oui... viens donc m'embrasser. (*Edouard se jetant dans ses bras.*)

MOULIN, à [illegible]

Qu'elle aime!... attends... ce n'est pas à toi seul de te prosterner à ses pieds... (*se relevant, et à part.*) Une grand maman qui pardonne et qui paye les dettes... quel bel exemple pour les parens du siècle...

Mad. DELAUNAY à Edouard.

Ah ! ça puisque ta dette est acquittée et que j'ai donné ma parole pour les 30,000 francs. Je connais les moyens de bien placer mon argent... c'est de le donner pour dot à ma filleule, la seule que tu aimes, et qui te le rend bien...

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, PÈTRONILLE.

PETRONILLE, entrant habillée ridiculement.

Me v'là moi... me v'là.

MOULIN, à part.

Oh là là... mamzelle Cliquot... je ne pensais plus à la belle limonadière... moi.

PETRONILLE.

J'espère que je suis joliment belle comme ça, et que j'vac faire un fameux effet à la municipalite. (*Apercevant Edouard qui tient la main de Pauline*) Eh ben qu'est-ce que j'vois donc là, mon époux qui embrasse la main d'une autre... ça promet.

Mad. DELAUNAY.

Oui, mademoiselle Pétronille, monsieur Edouard vous fait infidélité à vous et à moi, et il épouse ma petite Pauline... c'est bien mal n'est-ce pas ?

PETRONILLE.

Comment il l'épouse... oh l'infidèle !... faites vous donc tirer les cartes, et fiez-vous au valet de cœur...a présent je regrette joliment mes deux sous... il faudra donc que j'attende encore pour avoir un beau café, un mari, un trône, des chevaux et un petit bury !..

MOULIN.

Soyez tranqu'ille je vous trouverai ça... quant à moi, cette journée m'a fait connaître ma véritable vocation... j'étais né pour les spéculations... Aussi après ton mariage je retourne à Paris, je me lance à la bourse, dans les reports et les marchés fermes... et si je fais aussi bien valoir les fonds publics, que j'ai fait valoir ton physique... avant deux ans, je serai agent de change... Alors je viendrai vous voir dans mon tylbury... Nous donnerons des soirées charmantes... où nous danserons... Mais plus de cartes... un billard, seulement par reconnaissance...

VAUDEVILLE.

AIR : *Vaudeville du déjeûner de garçons.*

PAULINE.

Enfin, nous sommes réunis,
Que chacun reprenne sa place ;
Tout mon courroux..... je le bannis,
Dans mon cœur, l'Amour le remplace.

EDOUARD.

Puisque mes soupirs, mes aveux,
Puisque mon repentir vous touchent,
Ce matin j'étais malheureux,
Mais ce soir tout comble mes vœux,
Souvent les extrêmes se touchent.

MAD. DELAUNAY,

Sur un banc, voyez au soleil
S'asseoir dans ce jardin immense,
L'enfant au teint frais et vermeil,
Le vieillard qui touche à l'enfance.
D'un monde trop vivant pour eux,
Le bruit, l'éclat les effarouchent,
Le temps a réuni leurs vœux,
Ils partagent les mêmes jeux,
Souvent les extrêmes se touchent.

MOULIN.

Dans mes amours je suis sournois,
Je veux toujours faire l'aimable.
A côté d'un joli minois,
Un jour je me trouvais à table.
Mon pied presse son pied joli,
Sans que ces gestes l'effarouchent.....
Mais tout-à-coup j'entends un cri,
J'écrasais le pied du mari.....
Souvent les extrêmes se touchent.

PETRONILLE.

On voit des spectateurs souvent,
Quoiqu'assis sur la mêm' banquette,
Les uns trouver tout excellent,
Les autr' trouver la pièc' mal faite.
Ceux-ci dis'nt que l'on siffle à tort,
Ceux-là des bravos s'effarouchent ;
Que l'indulgenc' vous mett' d'accord ;
Car, Messieurs, quand ç'a d'vient trop fort,
Alors les extrêmes se touchent.

FIN.

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON, RUE GIT-LE-CŒUR, n° 7.

Théaulon de Lambert, Marie Emmanuel Guillaume Marguerite

LE DILETTANTE

OU

LE SIÈGE DE L'OPÉRA,

FOLIE-VAUDEVILLE EN CINQ PETITS ACTES,
A PROPOS DU SIÉGE DE CORINTHE,

PAR MM. THÉAULON, TH. ANNE ET GONDELIER;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 6 Novembre 1826.

PRIX : 2. fr.

PARIS,
AU MAGASIN DES PIÈCES DE THÉATRE,
CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,
Cour des Fontaines, n° 4, et passage d'Henri IV n°s 10, 12 et 13.
1826.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE BARON DE RÉMIVAL, DILETTANTE.	M. *Lepeintre, aîné.*
LA BARONNE DE REMIVAL.	Mlle. *Della.*
HORTENSE, leur filleule, élevée chez le Baron.	Mlle. *Huby.*
PROSPER, jeune compositeur français, élevé par le Baron.	M. *Pédé.*
LA COMTESSE DE CLARISKA, riche étrangère, folle de la musique italienne.	Mlle. *Clara.*
BOLAFI, compositeur italien.	M. *Emile.*
LA VERDIÈRE, dilettante enragé.	M. *Fontenay.*
SAINT-FÉLIX, EDMON. } Dilettanti.	M. *Gabriel.* M. *Davenne.*
M. TARDIF.	M. *Lepeintre, jeune.*
MAD. TARDIF.	Mad. *Bras.*
LEURS QUATRE FILLES. (personnages muets.)	
Mlle. JACINTHE, cantatrice de l'Opéra.	Mlle. *Jenny-Colon.*
PRÉVOT, garçon de café de Tortoni.	*M. Emilien,*
VILAC, perruquier-coiffeur-vélocipède,	Mlle. *Minette.*
UN DOMESTIQUE DE LA COMTESSE CLARISKA.	M. *Rodolphe.*
1re. Ouvreuse, 2e. Ouvreuse } de loges à l'Opéra.	Mlle. *Dumont.* Mlle. *Langlois.*
MAHOMET II et sa suite.	
FEMMES GRECQUES.	
FOULE.	
DILETTANTI.	

La scène se passe à Paris, en octobre 18[illegible].

Avis. — S'adresser pour la partition, ou les airs de cet ouvrage, à M. HUS DESFORGES, chef d'orchestre du Vaudeville, au théâtre.

LE DILETTANTE

OU

LE SIÉGE DE L'OPÉRA,

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une salle de concert chez le baron; on y voit toutes sortes d'instrumens, et les bustes des compositeurs les plus célèbres d'Italie et d'Allemagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, PROSPER, HORTENSE.

LA BARONNE.

Je crois en vérité que mon mari perdra la tête avec sa musique italienne.

PROSPER.

Il est sûr qu'on ne trouverait pas dans tout Paris un dilettante plus déterminé.

LA BARONNE.

Dans tous Paris!... je défie qu'on trouve son pareil dans le monde entier; et ce qu'il y a de plus singulier c'est qu'il ne sait pas une note de musique.

PROSPER.

C'est toujours comme cela; mais du reste, la manie de M. le baron de Rémival est la maladie à la mode dans le beau monde; c'est là que se jugent gravement et en dernier ressort les œuvres lyriques qui nous viennent de l'étranger... car pour la musique française, c'est à peine si l'on ose s'en

occuper en passant, aussi que trouve-t-on dans la salle de concert de M. le Baron... le Français par excellence, quant aux manières et aux sentimens politiques! les bustes de tous les compositeurs ultramontains, de tous les orphées de l'autre rive du Rhin... Rossini .. Mozart... Cimarosa, Mayer-Berr, Paësiello, Weber et pas une célébrité francaise... l'esprit national de M. le Baron ne descend pas jusques là.

AIR : *De la Sentinelle.*

Nul n'est, dit-on, prophète en son pays;
Ce vieil adage est vrai surtout en France,
Et les talens ont pour nous peu de prix,
Quand près de nous ils ont reçu naissance.
Aussi, voit-on émigrer ces talens
Pareils à cet essaim volage
Des chantres ailés du printemps,
Qui vont chercher en d'autres champs
Un sûr abri contre l'orage.

LA BARONNE.

Pour en revenir à nos dilettanti, vous savez que le siège de Corinthe les met tous en rumeur aujourd'hui; mon mari n'en a pas fermé l'œil depuis trois jours, il mourrait je crois, de chagrin s'il ne pouvait voir la première représentation de cet opéra; monsieur le Baron est d'un ridicule achevé.

HORTENSE.

Oh! pour moi, je pardonnerais volontiers ce travers à M. le Baron, s'il n'allait pas chez lui jusqu'à vouloir me faire épouser M. Bolafi.

PROSPER, riant.

Ah! oui! il signor Bolafi... le Bazile du dilettantisme; c'est un original, fort honnête homme du reste, qui a trouvé le moyen de s'introduire dans les meilleures maisons de Paris en flattant la manie musicale de ces dames et de ces messieurs; il devait naturellement s'emparer de l'esprit de M. le Baron, son accent italien était une première chance de succès.

HORTENSE.

M. le Baron est mon bienfaiteur; pauvre orpheline je dois tout à ses bontés... jamais je ne l'oublierai, mais jamais je ne consentirai à ce mariage.

PROSPER.

N'est-ce pas aussi à sa noble générosité que je dois l'éducation que j'ai reçue, et ne m'a-t-il pas fait voyager à ses frais en Allemagne et en Italie pour me perfectionner dans l'art de la composition qu'il place bien au-dessus de tous les arts... malheureusement mes progrès n'ont pas répondu à son attente : il voulait faire de moi un compositeur tudesque ou napolitain, et je suis resté Français.

LA BARONNE.

C'est ce qu'il ne vous pardonnera jamais!

LE BARON, en dehors.

Qu'on aille sur-le-champ chercher mon barbier.

LA BARONNE.

Je l'entends ; laissez-moi avec lui, mes enfans, et reposez-vous sur mon amitié. Depuis long-temps votre mariage est arrangé dans ma tête : vous vous convenez sous tous les rapports, et je saurai bien déjouer tous les projets de mon cher mari.

(*Hortense et Prosper sortent.*)

SCÈNE II.

LA BARONNE, LE BARON.

LE BARON, un journal à la main.

AIR : *Du Barbier de Séville* (de Rossini.)

Bon, enfin le voilà, le voilà
Ce grand opéra
Qu'on attend
Tant.
C'est pour ce soir ;
O jouissance,
Je vais le voir ;
Le voilà, le voilà, le voilà
là.
Dieu, quelle affluence
Va se porter là,
Et puis, quel silence,

Quand on commencera.
Oh! comme l'on écoutera.
Voilà,
Voilà...
Quelle ouverture,
Suave et pure,
Quel doux Murmure,
Et puis, soudain;
C'est une rage,
C'est un tapage,
Un long suffrage
Court de main en main;
C'est admirable,
C'est délectable.
Dieu, quel fini;
C'est Rossini
Fini.
Bonheur suprême,
Délire extrême,
Nous crierons tous en chœur;
L'auteur, l'auteur, l'auteur;
Oui, l'auteur!...

LA BARONNE.

Peut-on enfin vous parler, monsieur le Baron?

LE BARON.

Ah! c'est vous, ma chère amie, j'en suis charmé.... Moi, de même... Pardonnez.. mais je suis excessivement pressé... Je n'ai pas une minute à perdre; je n'ai pas encore mon billet pour ce soir...

LA BARONNE.

Pourquoi n'avoir pas fait louer une loge.

LE BARON.

Plus!.. plus!.. depuis trois mois, c'est une rage, une fureur... qui diable se serait attendu à cela... ordinairement un grand opéra se répète pendant dix mois, pendant un an... on a le temps de se retourner... point... au bout de cinq mois et demi d'étude, flan!.. le *Siége de Corinthe* sur l'affiche, c'est un véritable guet-à-pan, musicalement parlant...

LA BARONNE.

Laissons cela, j'ai à vous parler du mariage d'Hortense avec votre filleul, le jeune Prosper...

LE BARON.

Vous choisissez mal votre temps, ma chère Baronne, aujourd'hui, je ne vis que pour le siège de Corinthe, je ne respire que pour le siège de Corinthe, je ne veux entendre parler que du siège de Corinthe, un ouvrage du grand Maestro sur des paroles françaises... Le poème ne ferait peut-être pas un sou... mais avec la musique du Cygne de Pesaro... oh! Dieu, que ça doit être beau; et les Grecs qui se trouvent là... les Grecs!...

LA BARONNE.

Je vous pardonne cet enthousiasme-là.]

LE BARON.

Oh! je sais bien, Madame, que vous n'aimez pas la musique italienne; je sais que vous ne sentez pas tout ce qu'il y a de noble et de beau dans la musique allemande; mais ce n'est pas votre faute... cela tient à l'organisation... vous n'avez pas de nerfs...

LA BARONNE.

Mais, Monsieur...

LE BARON.

Non, avouez que vous n'en avez pas: si vous en aviez, madame la Baronne, si vous en aviez, vous ne passeriez pas une journée sans vous prosterner comme moi devant ces génies supérieurs, ces hommes immortels... Oh! Dieu! et mon barbier qui n'arrive pas!... et mon billet qu'il faut que je me procure!... si je manquais cette représentation, je me croirais deshonoré...

LA BARONNE.

Pourquoi vous désoler, il n'est pas donné à tout le monde...

LE BARON.

D'aller à Corinthe; je n'en rencontre pas un qui ne me donne cette consolation, mais nous verrons; je cours chez notre aimable dilettante, la comtesse de Clariska, notre voisine; elle doit avoir une loge celle-là, ou personne n'en aura; je la connais trop pour croire qu'elle me refusera une place.

LA BARONNE.

Elle en a peut-être déjà disposé.

LE BARON,

Qu'est-ce que ça fait, quand il y a place pour six, il y a place pour sept, pour huit, pour dix. Les vrais dilettanti n'ont pas besoin d'être bien assis ; ils n'ont pas besoin de voir ; qu'est-ce qu'ils veulent ? ils veulent entendre ; —L'oreille est tout chez eux ; c'est leur corps ; c'est leur esprit ; c'est leur âme ; et pourvu qu'il y ait place pour l'oreille..... ils sont heureux et satisfaits, musicalement parlant.

LA BARONNE.

C'est qu'il y a des oreilles qui tiennent tant de place.

LE BARON.

En long, c'est possible ; mais en travers...

LA BARONNE.

Allez, vous êtes un extravagant !... Décidément, quand comptez-vous vous occuper du mariage d'Hortense et de Prosper.

LE BARON.

Après le siège de Corinthe... mais Prosper n'épousera pas Hortense... J'ai promis ma filleule au signor Bolafi... ce cher ami qui, depuis hier, s'est mis en campagne pour me procurer un billet... Votre Prosper y a-t-il songé seulement ? un petit sot que j'aimais comme mon fils ; que j'envoie en Italie et en Allemagne, pour en faire un Mozart... un Rossini, et qui en revient avec le talent de Daleyrac et de Grétry, je ne lui pardonnerai jamais ce tour-là.

LA BARONNE.

Grétry et Daleyrac en valent bien d'autres.

LE BARON, levan les épaules.

Ils n'ont que cela à vous dire ! mais, voyez si mon Figaro...

LA BARONNE.

Ainsi, vous êtes bien décidé à donner votre filleule à M. Bolafi.

LE BARON.

Très-décidé.

LA BARONNE.

Et à renvoyer M. Prosper.

LE BARON.

Non, il restera chez moi... ma maison sera toujours la sienne... peut-être, un jour, changera-t-il d'école, et alors...

LA BARONNE.

Et quand croyez-vous faire ce beau mariage ?

LE BARON.

Après le siége de Corinthe,

LA BARONNE.

AIR : *Vaudeville de la Visite.*

Ah vraiment, c'est désolant!
Baron, je vous le répète:
Vous avez perdu la tête.

(*Mouvement du baron.*)

Musicalement parlant.

LE BARON.

Cela se peut, mais ce soir,
Je veux, morbleu, qu'on m'éreinte
Si l'on m'empêche de voir
Ce beau siége de Corinthe.

ENSEMBLE.

LA BARONNE.

Ah! vraiment, c'est désolant,
Etc. etc.

LE BARON.

Je crois d'ici que j'entend
Le clairon et la trompette;
Quelle musique parfaite,
Et quel succès éclatant!

(*La Baronne sort.*)

SCÈNE III.

LE BARON, VILAC.

(Il arrive avec sa trousse à rasoirs, une bouilloire d'eau chaude, une boîte à savonnette, une serviette, etc..

VILAC.

Me voilà, monsieur le Baron, me voilà.

LE BARON.

Arrivez donc. monsieur le garçon; arrivez donc, je vous attends pour sortir.

VILAC.

C'est que...

LE BARON.

Un drôle qui me fait attendre, et que j'ai pris pour barbier, bien qu'il ne sache pas une note de musique; il rase très-bien..... c'est vrai, mais il ne chante pas..... au contraire.....

VILAC.

C'est que...

LE BARON.

Vous ne savez donc pas, Monsieur, que vous m'exposez à n'avoir pas de billets ce soir, pour le siège de Corinthe; qui a pu vous retenir si long-temps?

VILAC.

C'est que je faisais la barbe à M. Mahomet.

LE BARON.

Ah! vous faisiez la barbe...

VILAC.

A l'acteur qui chante ce soir moussu Mahomet dans l'opéra...

LE BARON.

C'est différent. . la barbe de Mahomet devait passer naturellement avant la mienne, musicalement parlant..... Dépêche-toi...

VILAC.

C'est l'affaire d'un sixième de seconde. (*Il s'apprête à le raser.*)

LE BARON.

Paraît-il content de son rôle, Mahomet second.

VILAC.

Il dit que ça ne vaut pas Mahomet premier.

LE BARON.

Je m'en doute bien; mais la musique.

VILAC, le rasant.

La musique, elle est superbe, magnifique; je me suis laissé dire qu'il y aura un canon dans l'orchestre...

LE BARON.

Un canon.

VILAC.

Apparemment qu'il ne sera chargé qu'à poudre.

LE BARON.

Je le présume.

VILAC.

Voyez pourtant qu'est-ce qu'ils vont s'imaginer à présent, et qu'est-ce qui aurait jamais cru que le canon finirait par devenir un instrument de musique.

LE BARON.

Rossini est capable de tout!... Et, dis-moi, monsieu Mahomet, comme tu l'appelles, t'a-t-il dit qu'il eût un bel air à chanter dans la pièce?

VILAC.

Oh! oui; oh! je l'ai entendu... La semaine dernière, je suis allé à l'Opéra porter à mamselle Vénus son tour qui était défrisé, et j'ai vu la répétition.

LE BARON.

Tu as vu la répétition du siège de Corinthe! il n'y a du

bonheur que pour ces gens-là, musicalement parlant; eh bien ! qu'en dis tu ?

VILAC.

Oh ! c'est beau.:. c'est beau... ça va faire un fier honneur au peintre en bâtimens qui a fait les décors, toujours.

LE BARON.

Et la musique.

VILAC.

Savez-vous, moussu le Baron, qu'il y a là dedans des Grecs et des Turcs... Moussu Mahomet est pour les Grecs.

LE BARON.

Non, tu te trompes. il est pour les Turcs.

VILAC.

Vous vous trompez, moussu le Baron; comme on ne peut pas entendre ce qu'on dit à l'Opéra, je lui demandais ce matin, en le rasant : Moussu, êtes-vous pour les Grecs? et il m'a répondu : Oui, mon petit, jusqu'au dernier soupir.

LE BARON.

C'est ça... Il était pour les Grecs ce matin, et il sera pour les Turcs ce soir... Ce n'est pas le premier qui, du matin au soir... mais... il s'est amusé à tes dépens, Mahomet est pour les Turcs, va toujours.

VILAC.

Est-ce bien vrai, ce que vous dites-là, moussu le baron, c'est que je ne voudrais pas me compromettre, voyez-vous: Il m'a promis un billet pour aller l'applaudir, et je lui ai dit qu'il pouvait compter sur moi; mais, sandis, si moussu Mahomet est réellement pour les Turcs, je ne suis pas son homme, car tel que vous me voyez, moussu le baron, je suis pour les grecs moi.

LE BARON.

Toi ?

VILAC.

Oui, moussu le baron, dimanche prochain, je vais courir à leur bénéfice dans le champ de Mars.

LE BARON.

Courir !

VILAC.

Ah! c'est que vous ne savez pas que je joins maintenant à l'état de barbier-coiffeur, celui de Vélocipède, je fais six fois le tour du champ-de-Mars en 48 minutes, je serais homme tel que vous me voyez à aller déjeûner à Bordeaux et à revenir dîner à Paris.

LE BARON

Nous vivons dans le siècle des prodiges.

VILAC.

Pour en revenir au siège de Corinthe, les Grecs et les Turcs sont en bisbille, comme aujourd'hui. Pour lors il y a un jeune Grec de mon âge, pas plus grand que moi; mais un peu plus gros, il est amoureux d'une petite Grecque jolie comme une française, il y a au fond une citadelle comme qui dirait le garde meuble et de l'eau tout près comme qui dirait la garonne. Moussu Mahomet veut prendre la ville de Corinthe. Il tient à la main son grand sabre comme qui dirait ce rasoir, et il chante devant tout ce monde.

Chantant du récitatif.

Vos jours sont accomplis.

(*Il imite le roulement des timbales.*)

Fron, fron, fron,
La victoire fidèle
A suivi le Croissant....

Le Croissant ! parce qu'il faut vous dire que mousu Mahomet aura la lune sur son schakos.

(*Il chante.*)

A suivi le Croissant.

(*Il le rase.*)

LE BARON.

Eh! tu m'écorches!

VILAC.

Le menton?

LE BARON.

Eh ! non... les oreilles....

VILAC.

Pardon moussu le baron, mais j'ai l'enthousiasme des arts, moi ! Je suis uno vrai dilettanti.

LE BARON.

Tout le monde s'en mêle....

VILAC.

Vous êtes rasé... Maintenant je cours chez moussu Tardif, de là j'irai m'informer si mousu Mahomet est réellement pour les Turcs et s'il est pour ces mécréans sans dieu, qu'il prenne garde à lui. (*Il sort*).

SCENE IV.

LE BARON, seul.

Courons maintenant chez la comtesse Clariska.... et n'oublions pas que je dois rejoindre Bolafi au café Torioni, le café le mieux situé.... musicalement parlant; Opéra au nord; les Italiens au midi.... et l'Odéon aux Antipodes.

AIR : *De la galopade, ou du Diable d'argent.*

Quel espoir,
C'est ce soir
Qu'on verra
L'opéra.
Que le monde
Attend à la ronde.
Quel moment
Délectant.
Ah ! rien qu'en
Y songeant,
Tout mon sang
Est un vrai volcan.

O divin Rossini,
Après cette œuvre-ci,
Ce chef-d'œuvre attendu,
Que nous réserves-tu ?

Quel espoir,
C'est ce soir,
Etc., etc.
Nous entendrons, dit-on,
Rouler jusqu'au canon...
Si tu veux faire mieux?...
Gare à la bombe!... ô Dieux!

Quel espoir,
C'est ce soir
Qu'on verra
L'opéra
Que le monde
Attend à la ronde,
Quel moment
Délectant.
Ah! rien qu'en
Y songeant,
Tout mon sang
Est un vrai volcan.

(Il sort.)

ACTE II.

Le Théâtre change et représente une salle élégante du café Tortoni, beaucoup de tables entourées de monde, et sur lesquelles brûle du punch.

SCÈNE PREMIERE.

M. DE LA VERDIÈRE, SAINT-FÉLIX, EDMON, DILLETTANTI.

LA VERDIERE.

Voyez un peu si Prévot reviendra.

SAINT-FELIX.

Peut-être refuse-t-on à la caisse de lui donner des billets.

LA VERDIÈRE.

Avec une lettre de recommandation de moi ?.. Rossignol de La Verdière, abonné depuis trente-sept ans, à l'Académie Royale de Musique et aux Bouffes... Je... Je voudrais bien voir que la direction osât me refuser quelque chose.

EDMON.

Abonné depuis trente-sept ans.

LA VERDIÈRE.

Oui monsieur, trente-sept ans, oh ! je ne suis pas fait d'hier, je m'en vante : trente-sept ans, de qui à raison de 500 francs par an, fait bien 18,500 francs que j'ai versés dans la caisse de l'Opéra... Ce qui n'empêche pas que mes entrées ne soient suspendues aujourd'hui comme entrées de faveur.

TOUS.

Quelle faveur !

LA VERDIÈRE.

Je m'en vante.

TOUS

Oh ! voilà Prévot ! voilà Prévot.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PRÉVOT (*entrant*).

PRÉVOT.

Oui messieurs me voilà.

TOUS ensemble.

Mon billet, mon billet !

PRÉVOT.

Pardon messieurs, mais vous me voyez essentiellement désespéré, il n'y a pas de billets.

TOUS.

Il n'y a pas de billets.

PREVOT.

Pardon, messieurs ! il n'y en a pas un seul ; la caisse est fermée, et le directeur est allé dîner en ville pour n'être pas dérangé ; voilà toutes vos lettres.

LAVERDIERE.

C'est une horreur ! une indignité !.. heureusement il me reste encore une ressource, je vais aller chez mon parent, le baron de Rémival, il aura peut-être une place à m'offrir dans sa loge.

SAINT-FELIX.

Ah ! le voilà justement, ce cher baron.

TOUS ; allant au devant de lui.

Baron ! baron, une place pour moi.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON.

Ouf ! je n'en puis plus...

LAVERDIERE.

Mon cher ami, je suis le plus ancien, je m'en vante et la place me revient de droit.

LE BARON.

Quelle place !

LAVERDIERE.

Que tu vas me donner dans ta loge.

LE BARON.

Dans ma loge, il faudrait en avoir une.

SAINT-FÉLIX.

Comment, baron, vous n'avez pas de place non plus.

LE BARON.

C'est vous qui l'avez dit, jugez de mon désespoir, le baron de Rémival, le dilettante le plus déterminé, un homme que ne peuvent faire reculer toutes les doublures et toutes les demi-doublures des bouffes et de l'Opéra, un homme qui ne vit, qui ne respire que pour la musique italienne, le séide de Rossini, enfin n'a pas une place pour le siège de Corinthe!.. ce matin j'envoie à la caisse... rien... je vais demander une place à la petite comtesse ma voisine... elle allait envoyer chez moi pour en avoir une... Je vous demande s'il est possible d'être plus malheureux.

SAINT-FELIX.

Votre malheur ne nous console pas du nôtre!.. c'est un abus révoltant.

LE BARON.

Messieurs, il ne faut pas souffrir une pareille injure. Manquer le siège de Corinthe!.. assiégeons plutôt l'Opéra.

SAINT-FÉLIX.

Parbleu l'idée est excellente.

LAVERDIÈRE.

Moi je crois qu'il est plus sage d'attendre après-demain.

LE BARON.

Après-demain! après-demain! vous n'avez donc pas de sang dans les veines.

LAVERDIÈRE.

J'en ai comme un autre, je m'en vante.

LE BARON.

Et vous osez me proposer d'attendre à après-demain, vous Laverdière!.. ah! que vous connaissez peu votre ami; musicalement parlant.

LAVERDIÈRE.

Est-il enthousiaste, ce cher baron!

LE BARON.

Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi; vous n'êtes pas né Dilettante.

LAVERDIERE, s'échauffant.

Je ne suis pas né dilettante, moi l'inamovible du balcon de l'Opéra, moi qui... Oh ! ce n'était pas autre fois comme aujourd'hui, je m'en vante, et de mon temps on ne courrait pas à l'Opéra pour y admirer des pirouettes, on y allait pour la musique.

AIR : *Le luth galant.*

De l'Opéra, moi, j'ai vu les beaux jours,
Tous les chanteurs criaient comme des sourds ;
Eh bien ! on admirait leur voix pleine et sonore ;
C'était là le bon temps.

LE BARON.

Quel regret vous dévore.
On y criait jadis, et l'on y crie encore,
On y criera toujours.

LAVERDIERE.

Oh ! dieu de dieu ! quels souvenirs ça me rapelle, il me semble encore entendre le fameux Polinice quand il attaquait ce grand air. *Le fils des dieux, le successeur d'Alcide* ! .... comme il vous déchirait l'âme..... en passant par les oreilles, c'était superbe, je m'en vante. Ce n'est plus qu'aux Français qu'il y a encore quelques gaillards de cette force-là... dans la tragédie.

(*On entend dans la coulisse un cri perçant.*)

TOUS.

Ah ! qu'est-ce donc que cela ?

LAVERDIERE.

C'est un cabriolet qui vient de verser à la porte de Tortoni, une jeune dame en sort, elle n'est pas blessée, je m'en vante.

LE BARON.

Eh ! je ne me trompe pas, c'est l'héroïne de la pièce de

ce soir, la mélodieuse Jacinthe. Voyez pourtant à quoi tiennent les destinées des empires, si cette divina dona s'était blessée en tombant... le siège de Corinthe était remis à l'année prochaine.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; MLLE. JACINTHE, PREVOT, la conduisant.

PREVOT.

En attendant qu'on relève son cabriolet, si Madame voulait se remettre un instant de sa frayeur... Madame est toute tremblante.

Mlle. JACINTHE.

Ce ne sera rien!..

PREVOT, à un garçon.

Un verre d'eau pour Madame!.. pardon, Madame, si je vous offre un verre d'eau.

JACINTHE.

Merci Prévot.

PREVOT.

Pardon Madame...

LE BARON.

Offrez plutôt une bavaroise à Madame.

JACINTHE.

Oh! non, cela m'empêcherait de chanter; je ne sais pas même si la frayeur que j'ai eue... avec cela que je n'étais pas déjà très-bien disposée... mais que vois-je, c'est le baron de Rémival.

LE BARON.

Lui-même, charmante fauvette; tout à l'heure le plus désespéré des hommes et maintenant le plus heureux de vous rencontrer. Vous serez assez bonne pour me faire un billet de caisse.

JACINTHE.

Cela nous a été expressément défendu par l'administration: on vous refuserait à la porte... que n'ai-je deviné cela... Je viens d'envoyer deux places à lord Melvil.

LE BARON.

Lord Melvil ! un anglais... deux places..! tandis que nous autres français ! ... Et de quel droit viennent-ils, ces anglais s'emparer des loges de notre opéra, surtout le jour où on joue le siège de Corinthe, le jour qui va voir résoudre à jamais sur notre théâtre national, cette grande et solennelle question : la musique italienne est-elle préférable à la musique française? oui, il y a long-temps que j'ai tranché la question, moi; les uns disent : *mais*... les autres disent : *si*... il y en même qui disent : *si et mais*, et moi je dis : *oui*...

JACINTHE, avec grâce.

Et moi, monsieur le baron, je dis : non!

LE BARON.

Non! et vous chantez du Rossini? O profanation!

JACINTHE.

Je le chante avec plaisir, baron, mais.....

AIR : *de M. Hus Desforges.*

Ne me vantez plus désormais
Votre musique italienne,
La France est fière de la sienne,
Et l'Europe a vu nos succès;
Par une bizarre manie,
Vos compositeurs d'Italie
Font toujours un bruit, un fracas,
On écoute et l'on n'entend pas.
Que le riant zéphire
Effleure le gazon
C'est la cimballe et le clairon,
Fron, fron, fron, fron.
Qu'un jeune amant soupire
Près d'un jeune tendron,
C'est la cimballe et le clairon,
Fron, fron, fron, fron.
En France, de la mélodie,
On sait mieux les suaves lois.
Chaque genre a son harmonie!
Le clairon chante les exploits!

C'est lui qui conduit à la gloire ;
C'est lui qui sonne la victoire ;
C'est la musique des héros ;
La flûte tendre et vaporeuse
Peint le doux murmure des eaux,
Ou bien sa voix mélodieuse
Imite le chant des oiseaux ;
La lyre et la harpe de France
Chantent les doux tourmens d'amour ;
Et sur le déclin d'un beau jour,
Le son du cor nous peint d'avance
Le calme de la nuit qui sur son char s'élance.
Ah ! ne vantez plus désormais
Votre musique italienne,
La France est fière de la sienne,
Et l'Europe a vu nos succès.

LE BARON aux dilettanti.

Dites-donc, elle est bien heureuse que le *signour* Bolafi ne soit pas là... c'est lui qui aurait répondu en maître.

JACINTHE.

Vous ne voulez donc pas être de mon avis, baron ?

LE BARON.

Je n'en serais pas pour six mille francs, je n'en serais pas pour dix mille écus, que dis-je ? pour une loge à l'Opéra !

JACINTHE.

Ce n'est pas galant de votre part.

LE BARON.

J'en suis fâché.

JACINTHE.

Mais l'heure m'appelle au théâtre... l'accident arrivé à mon cabriolet doit être réparé, je vous quitte... sans rancune, baron.

(*Tous les dilettantis la saluent froidement*).

SCENE V.

LES DILLETTANTES, BOLAFI.

LE BARON pendant la ritournelle de l'air qui suit,

Eh! voila mon pilade! musicalement parlant...

BOLAFI.

AIR : *Montagne.*

J'enrage (*bis.*) et vous me voyez confondu;
J'enrage (*bis.*) je suis perdu.

(*Parlant.*)

Un verre de punch, par grâce.

(*On le lui donne.*)

(*Continuant l'air.*)

Ah! cher Baron, quelle aventure;
Pour nous, quelle déconfiture;
J'ai fait tout le tour de Paris,
J'ai visité tous nos amis,
Tous les billets sont pris.

(*Buvant.*)

(*Parlant.*)

A la vôtre, cher Baron. (*Il boit.*)

(*Finissant l'air.*)

J'enrage (*bis.*) et vous me voyez confondu;
J'enrage ! (*bis.*) je suis perdu !

LE BARON.

Et vous aussi Bolafi! vous me manquez de parole !

BOLAFI.

Ce n'est pas ma faute, cher baron; mais, il y a queue dans la rue Lepelletier, il y a queue dans la rue Grange-Batelière, il y a queue dans le passage, il y a queue aux bureaux, il y a queue à la porte d'entrée, tout est pris... tout est obstrué; les femmes crient, les hommes jurent... c'est un charivari complet, il y a impossibilité d'entrer.

LE BARON.

Il faut absolument en venir aux moyens violens, avez-vous du courage, messieurs ?

LAVERDIÈRE.

J'en avais en 1775, je m'en vante.

SAINT-FELIX.

Baron, conduisez-nous, nous vous suivrons.

LE BARON.

Il faut entrer par force, nous payerons quand nous serons dedans.

TOUS.

Adopté... à l'unanimité.

LAVERDIÈRE.

A l'unanimité !.. je m'en vante.

LE BARON.

AIR : *Au feu.*

Marchons
Et renversons,
Tout obstacle à notre passage;
Grâce à notre courage,
Nous arriverons.

TOUS.

Marchons, etc.

(*Ils se groupent autour du Baron et sortent.*)

ACTE III.

Le Théâtre représente le devant de l'Opéra avec la gendarmerie et la foule qui se presse autour du Théâtre; à droite est une boutique de Luthier, à gauche la boutique de Vilac; la rue est encombrée de monde.

SCÈNE PREMIÈRE.

VILAC (*entrant par la gauche*).

Ah!.. sandis, voilà que j'ai rasé toutes mes pratiques, maintenant je m'en vais faire la queue pour tâcher d'avoir une bonne place au parterre, je puis applaudir en toute sûreté, car je l'ai demandé chez le Marchand de vin de la rue Favart. Moussu Mahomet II est pour les grecs. c'était moussu le baron qui voulait me faire aller, mais à propos de monsieur le baron n'oublions pas que j'ai une lettre à lui remettre de la part de monsieur Prosper.. qui m'a recommandé de lui dire que ce venait de la part d'un dilettante de ses amis qui ne veut pas être connu il le croira, car il sait que c'est moi qui fait la barbe à tous les dilettanti, et qui coiffe toutes les dilettante du pâté des italiens. Mais qui est-ce que je vois venir par-là... c'est moussu Tardif!.. encore une pratique!.. c'est celui-là qui est joliment coiffé!.. oh! dieu du jour, qu elle coiffure!

SCENE II.

VILAC, M. TARDIF. Mad. TARDIF, QUATRE DEMOISELLES.

Mad. TARDIF.

Avancez-donc, monsieur Tardif, avancez donc; vous voyez si j'avais tort de vous presser, c'est avec la plus grande peine

maintenant que nous pourrons arriver aux bureaux ; il vous a fallu deux heures pour créper vos ailes de pigeons... encore si elles pouvaient servir à nous faire arriver plus vite... mais vous n'en êtes pas plus léger... trois quart-d'heure pour venir de la rue Papillon...

M. TARDIF.

Allez donc plus vite, quand vous avez sous le bras une petite mère si mignogne et quatre enfans à la suite.

Mad. TARDIF.

Oui Monsieur, quatre enfans... il est indispensable pour l'éducation musicale de mes filles qu'elles assistent à cette brillante représentation.

M. TARDIF.

Conduire des demoiselles dans la foule... comme c'est moral.

Mad. TARDIF.

Silence, Monsieur.

M. TARDIF.

Depuis que ce damné dilettante de baron de Rémival a mis les pieds chez moi, elles sont toutes devenues aussi folles que lui.

Mad. TARDIF.

Allons, monsieur Tardif, point de vaines paroles... tachez de nous frayer un passage dans la foule ; je ne vous pardonnerais jamais, si je manquais cette représentation. Je veux en parler aujourd'hui à la soirée de madame la comtesse de Clariska, où nos filles et moi sommes invitées.

M. TARDIF.

Encore une jolie folle que votre comtesse.

Mad. TARDIF.

Allons, allons, ferme, poussez...
(*Ici on entend une grande rumeur dans la coulisse.*)

M. TARDIF.

Qu'est-ce qu'il y a donc par là bas!

VILAC.

Oh ! sans Dieu, comme on se bouscule.

SCENE III.

LES MEMES, LE BARON, LAVERDIERE, une aîle de sa perruque emportée, SAINT-FELIX, EDMON, le col défait, DILLETTANTI, en désordre.

CHŒUR.

AIR *du Siége de Corinthe.* (Fin du premier acte.)

C'en est fait, plus d'espérance,
On nous a repoussés, meurtris ;
Dieu des arts, vois la violence
Qu'on a faite à tes favoris.

LE BARON.

Repoussés... repoussés! devant nous une population de profanes à remplir trois salles comme celle de l'Opéra...

VILAC.

Ah ! voilà moussu le baron?

LAVERDIERE.

Je ne me suis jamais trouvé à une affaire pareille, j'allais atteindre le bureau, un officier a crié arrêtez-moi cet homme là, j'ai baissé la tête, le factionnaire m'a saisi par les cheveux... heureusement la perruque n'est pas faite d'hier, je m'en vante ; j'ai tiré, crac, mon aîle gauche est restée au pouvoir de l'ennemi, mais j'ai sauvé le corps d'armée et l'aîle droite, me voilà. Du diable si j'y retourne.

LE BARON.

Pas moyen d'attendrir les vandales! à la queue... retirez-vous, arrêtez-moi ces gens là, c'est tout ce qu'ils ont à vous dire. S'ils savaient toutes les angoisses où nous sommes plongés... moi surtout !.. cette incertitude me tue !.. entrerai-je? n'entrerai-je pas? je commence à croire que je resterai à la porte.

AIR *Du village voisin.*

Moi, moi, rester au milieu de la rue,
Quand dans l'enceinte, en ce jour on verra
Ces ignorans dont près de l'Opéra
Mugit l'infernale cohue,
Non, non, j'entrerai,
Je pénétrerai,
Je me placerai,
L'âme tout émue,
Dans un corridor, dans un petit coin,
Le grand Rossini s'entend de si loin,
Avec ses bassons, ses tamtams, ses clairons; (*Bis.*)
Qu'importe une ou deux, ou même trois cloisons; (*Bis.*)
Même, à la rigueur, ô divin Rossini!
Je crois qu'on pourrait vous entendre d'ici.

VILAC, s'approchant.

Moussu le baron... c'est moi, Vilac... votre barbier.

LE BARON, distrait.

Je ne me ferai pas raser aujourd'hui...

VILAC.

C'est pas pour ça; je vous ai rasé ce matin... c'est une lettre qu'on m'a dit de vous remettre...

LE BARON, la prenant et la mettant dans sa poche en marchant.

C'est bon, merci...

VILAC.

Vous ne demandez pas de quelle part?

LE BARON.

Je n'ai pas le temps!.. que faire que résoudre.

VILAC.

Ma foi qu'il s'arrange, ma commission est faite.

BOLAFI.

En vérité, monsieur le baron, je suis dans la désolation pour vous?

LE BARON.

Merci, Bolafi... je connais votre amitié; vous savez com-

pâtir à mes peines, vous... vous êtes mon pilade, musicalement parlant.

Mad. TARDIF, prenant le bras du baron.

Monsieur le baron je me suspends à votre bras, vous allez me faire entrer... il faut absolument que j'entre.

LE BARON.

Eh! Madame, le moyen d'entrer, nous vivons dans un siècle d'égoïsme musicalement parlant; il y a des gens qui ont des billets plein leur poche; (*Il frappe sur sa poche*) et qui aiment mieux les laisser perdre, que de partager avec qui que ce soit le plaisir, je dirai la gloire de se trouver au siège de Corinthe.... Eh! c'est la jeune comtesse de Clariska, encore une victime...

SCENE IV.

LA COMTESSE CLARISKA et les précédens.

LA COMTESSE.

AIR *De Marianne.*

En vérité, c'est un délire,
Mon cavalier a disparu,
Et sac, éventail, cachemire,
Dans la foule j'ai tout perdu,
Sans nulle crainte,
Pour voir Corinthe.
Pour pénétrer dans ses nobles remparts
Je me hasarde,
On me regarde
Puis mille voix partent de toutes parts;
Tous réclament le privilége
D'entrer le premier... et vraiment,
Devant un peuple si galant,
Moi, j'ai levé le siège.

Malheureusement j'en suis pour les frais de la guerre.

LAVERDIERE.

C'est comme moi...

LE BARON, à la comtesse.

Et vous allez vous retirer...

LA COMTESSE.

Je vous conseille de faire comme moi; j'ai laissé par prudence ma voiture sur le boulevard, si vous voulez baron je vous ramène chez vous.

LE BARON.

Non, Madame, non, je dois entrer ou mourir sur la brèche! musicalement parlant.

LA COMTESSE.

Rien ne peut altérer votre enthousiasme.

LE BARON.

Rien... au contraire! les obstacles m'irritent, m'enflamment... voyez mes nerfs!... vous n'avez donc pas trouvé une place dans la loge de madame de Saint-Phar.

LA COMTESSE.

Oh! il arrive à cette chère amie le trait le plus piquant; son mari qui l'adore a loué une loge depuis six mois.

Mad. TARDIF.

Voilà un excellent mari.

LA COMTESSE.

Elle me fait dire ce soir d'aller la prendre, je m'y rends, nous cherchons dans son secrétaire les coupons de la loge.. mais voyez si c'est avoir du malheur: son mari les a emportés dans son portefeuille à Saint-Cloud où il est appelé pour son service.

LE BARON.

Il y a de quoi se pendre.

Mad. TRADIF.

Que ces maris sont maladroits. !..

LE BARON,

A Saint-Cloud dites-vous, belle comtesse! deux lieues de Paris... une loge! quelle idée... Saint-Phar est mon ami, il connaît mon écriture, il n'est que six heures, on ne commence qu'à huit.... (*Il prend son portefeuille, écrit au crayon et déchire une page*). Vilac?

VILAC.

Moussu le baron!

LE BARON.

Dis donc, toi qui te vante d'aller déjeuner à Bordeaux et de revenir dîner à Paris... cent francs à gagner pour aller à Saint-Cloud et m'apporter une réponse à ce billet avant huit heures.

VILAC.

Du matin?

LE BARON.

Du soir, dans deux heures, quatre lieues ce n'est pas trop pour toi... la moindre bête les fait.

VILAC.

Et je les ferai aussi, moussu le baron, donnez-moi le billet, vous aurez la réponse à l'heure dite, sans dieu! car je veux voir la pièce aussi. (*En disant ces mots il se sert les reins avec un mouchoir.*)

LE BARON.

Ne perd pas de temps... cours... vole! (*Vilac sort en courant.*)

SCENE V.

LES MÊMES, EXCEPTÉ VILAC.

LA COMTESSE.

Mon cher baron, vous perdez la tête, je crois.

LE BARON.

Je veux voir le siége de Corinthe!

LA COMTESSE.

Mais qui vous a dit qu'on trouverait M. Saint-Phar à Saint Cloud! peut-être son service n'est-il qu'un prétexte pour se soustraire pendant quelques jours aux caprices de sa femme...

Mad. TARDIF.

Qui sait même s'il n'est pas en ce moment avec une autre dans la loge qu'il a louée pour madame de Saint-Phar! les hommes sont des monstres, Monsieur.

LE BARON.

Et moi qui ne pensais pas à cela !... Vilac... ah! bien oui, il doit être déjà à la barrière des Bons-Hommes, du train dont il va;... voilà donc ce nouvel espoir anéanti?... que dis-je!... et quelle nouvelle idée... (*Il regarde le luthier.*) Non... non, mes amis... tout n'est pas encore désespéré... puisque la force est inutile, c'est à la ruse qu'il faut avoir recours.

LA COMTESSE.

Eh! bien tentez encore un dernier effort, mais n'oubliez pas que je vous attends tous ce soir après l'opéra pour avoir des nouvelles.

LE BARON préoccupé de son idée.

Oui, belle comtesse, vous en aurez des nouvelles, et des nouvelles officielles, car nous y serons.... Je ne sais où par exemple... dans la salle, dans le foyer, au cintre, sur le théâtre, peut-être dessous... un dilettanti n'y regarde pas de si près, mais c'est égal nous y serons ; mes amis, mes chers compagnons d'infortune, écoutez-moi.

AIR : *Il me faudrait quitter l'empire.*

Jadis, Messieurs, l'harmonieux Orphée,
Le Rossini de ce temps immortel,
La lyre en main et la verve échauffée,
Sut attendrir plus d'un monstre cruel.
Chez ce luthier qu'offre un hasard prospère;
Louons, Messieurs, du mauvais ou du bon,
Et, nous croyant tous gens de la maison,
De l'Opéra l'implacable Cerbère
Va s'endormir à l'aspect d'un violon;

TOUS.

De l'Opéra l'implacable Cerbère,
Etc., etc.
O quelle idée!

LE BARON.

Suivez-moi je dépose mille écus pour les frais et les dommages.

LAVERDIÈRE (le suivant aussi.)

Est-il intrépide.

BOLAFI.

Ah! quel homme! quel homme! je suis en admiration devant lui (*ils entrent.*)

LA COMTESSE.

Quelle nouvelle extravagance!

MAD. TARDIF.

Quel dommage qu'il n'y ait pas de femme à l'orchestre des musiciens.

LA COMTESSE.

Je compte aussi sur vous, et sur vos filles, madame Tardif... vous savez que ma soirée ne commence qu'à une heure du matin, et si monsieur...

TARDIF.

Merci madame la comtesse... J'aime mieux aller me coucher.

MAD. TARDIF.

Eh bien! monsieur allez vous coucher.

TARDIF.

Eh! bien non je n'irai pas.

(La comtesse se retire avec Bolafi qui lui donne le bras; le baron sort de chez le luthier, suivi de tous les dilettanti, portant chacun un instrument différent. Laverdière ferme la marche avec un serpent.)

CHŒUR.

AIR *Du Maçon.*

Avançons,
Assurance
Et silence.
Avançons,
Et nous réussirons.

(Ils sortent. Madame Tardif se précipite à leur suite avec ses filles. M. Tardif disparaît le dernier.)

ACTE IV.

Le Théâtre change et représente l'intérieur de deux loges grillées l'ouverture des loges est dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, HORTENSE ET PROSPER (*entrent dans la loge de droite*), UNE OUVREUSE.

L'OUVREUSE.

Faut il baisser la grille de ces dames ?

LA BARONNE.

Non, laissez, nous la baisserons nous-mêmes.

L'OUVREUSE.

Ces dames désirent-elles un petit banc?

LA BARONNE.

Oui.

L'OUVREUSE, après avoir donné le petit banc.

Ces dames n'ont pas besoin d'autre chose?

PROSPER, lui donnant de l'argent.

Non, laissez-nous tranquilles...

L'OUVREUSE.

Merci, Monsieur... (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

LA BARONNE, HORTENSE, PROSPER.

HORTENSE, lorgnant par un coin du store.

Oh! ma bonne amie, que de monde.

LA BARONNE.

Ne baissez pas la grille, ma chère Hortense, nous ne ve-

nons pas précisément pour l'opéra, si nous étions aperçus il nous arriverait quelqu'importun, et nous ne pourrions pas exécuter notre projet; vous êtes bien sûr, Prosper, que le baron aura le coupon de la loge qui est à côté.

PROSPER.

J'ai confié la lettre à quelqu'un dont l'intelligence vous est connue; monsieur le baron ne tardera pas sans doute à arriver, et qu'elle a du être sa joie à l'aspect de cette loge qui semble lui tomber du Ciel!

LA BARONNE.

Afin de lui ménager une surprise, et pour conduire toute ma famille à l'Opéra, j'avais fait à son insçu retenir ces deux loges depuis un mois; et par aventure, elles vont servir je l'espère à faire votre bonheur.

PROSPER.

Mais si vous alliez irriter encore plus monsieur le baron contre moi.

LA BARONNE.

Rassurez-vous; je connais son caractère: mon cher époux est très-jaloux au fond, mais il ne se donnera jamais le tort de le laisser paraître; le ridicule de ses prétentions musicales est le seul qu'il ne craigne pas d'afficher.

HORTENSE.

Voilà les musiciens qui entrent à l'orchestre.

LA BARONNE.

On va commencer et mon mari n'est pas encore là.

PROSPER.

Il se sera peut-être arrêté dans quelques loges de connaissance.

LE BARON, en dehors.

Ouvrez Madame, ouvrez vite! vous allez me faire perdre trente mesures.

PROSPER.

J'entends la voix de monsieur le baron.

SCÈNE III.

Les Mêmes, LE BARON, entrant dans la loge de gauche.

LE BARON.

AIR, *Comme il m'aimait*

Je suis dedans, (*Bis.*)
O félicité sans égale !
Je suis dedans, (*Bis.*)
Et quels singuliers incidents !
Pour moi le destin se signale,
Voilà bien les loges, la salle,
Je suis dedans ! (*Bis.*)

MÊME AIR.

Je suis dedans.
Et sûr d'entendre le grand maître.
Je suis dedans,
En entrant, disent bien des gens ;
Mais en sortant, sans s'y connaître,
Les profanes diront peut-être ! (*Bis.*)
Je suis dedans. (*Bis.*)

L'OUVREUSE.

Monsieur le Baron veut-il qu'on baisse la grille?

LE BARON.

Non, madame Ronflant, pas en ce moment : quand on commencera.

L'OUVREUSE.

Il y a long-temps que nous n'avions vu M. le baron.

LE BARON lui donnant de l'argent.

C'est vrai je ne sors pas des Italiens, mais puisque voilà les bouffes transportés à l'Opéra... nous nous verrons plus souvent, je l'espère... Laissez moi tranquille madame Ronflant, je veux être tout entier au siège de Corinthe, dieu ! quelle jouissance je me promets. (*L'ouvreuse sort.*)

PROSPER à la baronne.

Le voilà au comble de tous ses vœux.

LE BARON.

Mais cette loge de qui me vient-elle! quel est le génie pro-

tecteur qui avait chargé Vilac de me la remettre, et ce petit drôle qui ne me disait pas ce que c'était, de sorte que si par hasard, je n'avais pas fouillé dans ma poche... c'est une attention de Bolafi, je n'en puis douter, ce cher ami... oh! il aura ma filleule... et dans quel moment est-elle venue cette loge? au moment où reconnus dans les corridors du théâtre pour des faux musiciens, nous étions forcés de battre en retraite devant la gendarmerie d'élite soutenue par quatre pompiers... J'en serai pour douze ou quinze cents francs de dommage chez le luthier, c'est un peu cher, mais je suis dedans! je verrai le siège de Corinthe, je le verrai fort bien même, demain, ce soir, je pourrai dire je l'ai vu, et cela console de tout.

HORTENSE.

Voilà l'ouverture qui va commencer.

LE BARON.

Oh! dieu!

(*Il baisse la grille de sa loge.*)

(*On voit la salle de l'Opéra, les musiciens sont à l'orchestre, le rideau est baissé.*)

L'ouverture, la préface de la partition... mais voyez un peu s'ils se tairont... chût.

(*On entend au loin des chût prononcés.*)

Voilà le premier coup d'archet...

(*A la place du coup d'archet on entend un roulement de timballes.*)

Non c'est le premier coup de timballes... ô Rossini!

AIR : *De Michel et Christine.*

(*Accompagné par les timbales et les cimbales qu'on entend dans le lointain.*)

Ah! bravo! ah! bravo!
Que c'est beau,
Voila bien du nouveau.
Ah! bravo! ah! bravo!
Bravissimo!
Grand Maestro.

LE BARON.

Quelle invention, quel génie!
PROSPER à la Baronne
Ces motifs ne sont pas heureux!

LE BARON.

Dieu! quel torrent de mélodie.
PROSPER, à la Baronne,
Du bruit, rien de mélodieux!

LE BARON.

Chaque son nouveau me pénètre,
J'écoute et ne puis qu'admirer.....
(*Nouveau roulement de timballes et trombones.*)
O Rossini! laisse-moi respirer,
Si tu veux bien me le permettre...

ENSEMBLE.

Ah! bravo! ah! bravo!
Que cest beau!
Voilà bien du nouveau.
Ah! bravo! ah bravo!
Bravissimo! grand Maestro!

LA BARONNE, avec affectation.

Que dites-vous de cette musique, mon cher Prosper.

LE BARON.

Qu'entends-je?

LA BARONNE.

Concevez-vous quelque chose à l'enjouement de mon mari pour la musique italienne.

LE BARON.

C'est la voix de ma femme!.. Madame la baronne en loge grillée à l'Opéra, avec M. Prosper... à mon insçu.

(*Il remonte la grille de son côté.*)

LA BARONNE.

(*Bas*) Il m'a entendu, (*haut*) levez la grille, mon ami.

(*Prosper lève à son tour la grille de sa loge.*)

LE BARON.

Levez la grille.

LA BARONNE.

Je ne voudrais pas que l'on me vit seule avec vous, le monde est si méchant, et mon mari est si jaloux.

LE BARON.

Jaloux moi, moi qui n'adore que la musique, mais quand je le serais, j'espère...

PROSPER, à Hortense.

Vous consentez donc à faire mon bonheur?

LE BARON.

Ceci me paraît assez clair.

LA BARONNE.

Oui je l'ai promis, mon cher Prosper, vous serez heureux... et bientôt je l'espère...

LE BARON.

Ça prouve du moins qu'il ne l'est pas encore... parbleu... j'en apprends de belles, moi, au siège de Corinthe... Heureusement la place n'est pas encore rendue... musicalement parlant.

LA BARONNE.

Mais vous me promettez Prosper de ne jamais changer.

PROSPER, à Hortense.

Le bonheur de toute ma vie sera de vous plaire!

LE BARON.

Elevez donc de jeunes orphelins, (*allant au fond*) et l'Opéra qui va commencer, (*revenant*) et madame la baronne.

LA BARONNE.

Tout le monde vous croit éperdument épris d'Hortense et cela favorise singulièrement nos projets.

LE BARON.

C'est cela, mademoiselle Hortense sera le prétexte, et Madame.., (*coup de tamtam*) oh dieu! l'introduction.

(*Pendant l'air suivant, il court de la grille à la cloison qui sépare les deux loges.*)

AIR: *De la Walse de Robin des Bois.*

Voilà l'opéra qui commence,
Je voudrais le voir, l'écouter;
Mais, chez Madame, quel silence.
O ciel, que dois-je redouter.

PROSPER à Hortense.

Par mon amour, par ma constance,
Je me rendrai digne de toi.

LE BARON, parlant.

Digne de toi.

LA BARONNE.

Aimez toujours de même Hortense,
Afin de rester près de moi.

LE BARON, parlant.

Voyez-vous, voyez-vous le complot.

ENSEMBLE.

LE BARON.

Oui le premier acte s'avance,
Il faut le voir et l'écouter;
Mais dans la loge, quel silence;
O ciel! qu'aurais-je à redouter.

LA BARONNE.

Voilà l'opéra qui commence,
Il faut le voir et l'écouter,
Je vous garde la récompense
Que vous avez su mériter.

PROSPER, HORTENSE, à voix basse.

Voilà l'opéra qui commence,
Il faut le voir et l'écouter;
Oui, nous aurons la récompense
Qu'un amour vrai peut mériter.

LA BARONNE.

Ma tendresse pour vous s'explique,
Vous seul, prévenez tous mes vœux ;
Mon époux aime la musique,
Moi, j'aime à faire des heureux....

LE BARON, parlant.

Quel affront pour le corps des dilettanti.

ENSEMBLE.

Mais le premier acte s'avance,
Il faut le voir et l'écouter ;
Oui, maintenant faisons silence,
C'est le grand air qu'on va chanter.

(*Après ce morceau, Prosper baisse la grille de sa loge ; le Baron en fait autant de son côté. On voit alors le théâtre de l'Opéra. Le rideau est levé ; Mademoiselle Jacinthe est en scène, sous le costume de Pamira, et entourée de femmes turques. Le Théâtre représente une place de Corinthe.*)

LE BARON.

Ah ! voilà la prima dona, l'aimable Jacinthe, qui va chanter son grand air... chut...

PAMIRA.

AIR : *Du Siége de Corinthe.*

(Paroles du poème.)

O patrie infortunée,
Quelle affreuse destinée ;
Ah ! de gloire environnée,
Je voudrais briser tes fers.

CHŒUR, lointain.

De la Grèce infortunée,
Tu déplores les revers ;
Mais, de gloire environnée,
Tu pourras briser ses fers.

LA BARONNE, HORTENSE, PROSPER.

Elle est charmante,
Elle m'enchante ;
Comme elle chante,
Sa voix arrive là.

LE BARON, en délire.

Ah ! brava ! brava ! bravissima !

ENSEMBLE.

Brava ! brava ! bravissima !

UNE VOIX DU PARTERRE.

Silence aux loges grillées.

LE BARON.

(Il voit paraître dans le fond Mahomet II et sa suite.)

Ah ! ah ! voici Mahomet avec sa suite... où diable sont-ils allé chercher des visages de Turcs comme ceux-là..... ils ont tous l'air de Chinois..... il y a de quoi compromettre le sort de la plus belle partition.

AIR : *De Julie.*

Quels Turcs, grand Dieu, quelles figures!
Leur aspect deviendra fatal,
Vit-on jamais de pareilles tournures
Sous le costume oriental?
On ne peut pas être plus mal
De Constantinople, sans exagérer,
On croirait voir les épiciers
Qui viennent, vêtus en guerriers,
Chercher du raisin de Corinthe.

PROSPER.

Voilà le final !

LE BARON.

Le final !

Final du second acte du siége de Corinthe (arrangé pour le *Vaudeville*, par M. Dochc.)

MA BARONNE.

Cet acte admirable
Est déjà fini !
C'est incomparable ;
Voilà Rossini !

Quel tour impayable
Pour mon cher mari
Il se donne au diable
Comme à Rossini.

PROSPER et HORTENSE.

Cet acte admirable
Est bientôt fini ;
C'est incomparable ;
Bravo Rossini !
Le chagrin l'accable,
Je souffre pour lui !
Quel bruit effroyable ;
Voilà Rossini.

LE BARON.

Cet acte admirable
Est déjà fini !
C'est incomparable ;
Voilà Rossini !
Quel chagrin m'accable ;
Quel feu ! quel fini !
Epouse coupable,
Voilà Rossini !

(Dans le fond on chante et l'on figure le final du deuxième acte du Siége de Corinthe.)

(*Le baron applaudit avec fureur, et sort ensuite après avoir levé la grille de sa loge : la Baronne, Prosper et Hortense sortent également, après que Prosper a aussi levé la grille de leur loge.*)

On entend crier dans le lointain : *orgeat, limonade, des glaces.*

ACTE V.

Le Théâtre change, et représente un riche salon éclairé et disposé pour une soirée.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, BOLAFI.

LA COMTESSE.

Minuit passé et pas encore de nouvelles de l'Opéra, aura-t-il réussi? n'aura-t-il pas réussi.

BOLAFI.

Il aura réussi belle dame; gardez-vous d'en douter; perché pourquoi, le Maestro par excellence, il a le privilège des réussites, pour moi qui connais l'ouvrage, qui ai même donné quelques petits conseils pour le faire, je ne crains qu'une seule chose, c'est que la salle de l'Opéra qui n'est qu'une salle provisoire ne soit pas assez solide pour résister à la commotion des applaudissemens.

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu, vous m'effrayez!

AIR : *de Turenne.*

Vous me rappelez l'aventure
De ces murs jadis si fameux,
S'écroulant pour une mesure
Des trompettes des fiers Hébreux;
De l'Opéra les voûtes sont bien faites,
Et pour elles, dans ces instans,
Je ne crains pas les applaudissemens;
Mais je crains beaucoup les trompettes.

BOLAFI.

(*Riant.*) Eh! eh! eh!... (*Sérieusement.*) Pardon, si je

change de conversation... je voudrais vi rappeler que vi m'avez promis de faire presser mon mariage avec la jeune et jolie filleule de notre cher baron; je brûle de tenir par quelque chose à la maison de cet excellent ami : oh! l'excellente maison! la table sur-tout.

LA COMTESSE.

Ah! fort bien, je vois que vous êtes aussi un dilettante de salle à manger.

BOLAFI.

Ah! ah! Madame la comtesse, elle est toujours charmante; mais j'entends du bruit.

LA COMTESSE.

Ah! nous allons avoir des nouvelles de l'Opéra.... c'est monsieur Laverdière, mais quel changement dans sa coiffure.

SCENE II.

LES MEMES, LAVERDIERE, sans perruque.

BOLAFI.

Eh! bien mon cher ami, et l'Opéra? réussi ?

LA VERDIERE.

Est-ce que j'en sais quelque chose moi ?

LA COMTESSE.

Comment vous n'êtes pas entré.

LA VERDIERE.

Oh ! si, si, je suis entré... je suis entré au corps de garde, où il m'a fallu décliner mes noms, prénoms et qualités.

LA COMTESSE.

Comment vous avez été arrêté?

LA VERDIÈRE.

A la porte même du théâtre. Vous nous avez vu partir; le baron en tête avec nos instrumens, nous passons devant le premier concierge; point d'obstacle; le second concierge regarde et ne dit mot; seulement en passant, un plaisant qui me reconnait me crie en riant, M. de Laverdière prenez garde à vous, vous allez exposer votre aile droite... je continue ma marche, lorsqu'à l'entrée du théâtre un homme qui portait une trombone sous le bras, me dit avec fureur: où va Monsieur? je suis le serpent de l'Opéra... Monsieur, que je réponds.... le serpent, le serpent! s'écrie-t-il, c'est faux, il y a trente-six ans qu'il n'y a plus de serpent dans l'orchestre de l'Opéra... dans la salle je ne dis pas... je reste stupéfait, saisissez-moi cet homme là, s'écrie alors notre individu... et la garde arrive au pas redoublé; tous nos dilettanti se dispersent et moi saisi par mon autre aile qui résiste mieux que la première... je reste au pouvoir de la maréchaussée et l'on me mène au violon; voilà pour le moment tout ce que j'ai vu du siège de Corinthe, je m'en vante...

LA COMTESSE.

Pourvu qu'il ne soit rien arrivé à ce cher baron.

BOLAFI.

Voici du monde nous allons avoir des nouvelles.

UN VALET annonçant.

Madame Tardif.

SCÈNE III.

LES MEMES. Mad TARDIF.

MAD. TARDIF.

Ah! madame la Comtesse, quelle soirée! quelle aventure!

LA COMTESSE.

Que vous est-il donc arrivée?

MAD. TARDIF.

AIR : *de Golconde.*

Avis aux mères de famille,
Mon époux et mes quatre filles,
Qui jamais s'y fut attendu
Dans la foule j'ai tout perdu.

TOUS.

Et l'Opéra,

MAD. TARDIF.

Je n'ai rien vu.

SCENE IV.

LES MÊMES, SAINT-FELIX, EDMON, deux Dilettanti, et les quatre filles de madame Tardif.

CHŒUR DES HOMMES.

Même air.

Je ramène ces demoiselles,
Leurs angoisses étaient mortelles;
Mais défenseur de la vertu
A leurs secours je suis venu.

LA COMTESSE.

Et l'Opéra,

TOUS

Je n'ai rien vu.

SCÈNE V.

LES MÊMES, M. TARDIF.

M. TARDIF.

Même air.

Quel désordre! quelle cohue!
Tout Paris était dans la rue,

Pour voir ce chef-d'œuvre inconnu,
Depuis si long-temps attendu.

LA COMTESSE.

Et l'Opéra,

TARDIF.

Je n'ai rien vu.

TOUS

Je n'ai rien vu.

LE VALET.

Madame la baronne de Rémival!

LA COMTESSE.

Ah! cette chère baronne! mais il est inutile de lui demander des nouvelles du *Siége de Corinthe* à elle; je suis bien sûre qu'elle n'y est point allée. (*Elle va au devant de la baronne qui entre avec Prosper et Hortense.*) Arrivez donc, chère baronne. Eh! bien, ce pauvre baron.

LE BARON, dans la coulisse.

Me voilà! me voilà!

BOLAFI.

Eh! c'est la voix de ce cher ami.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON

Me voilà, me voilà, je l'ai vu, j'y étais.

TOUS.

Eh bien?

LE BARON.

AIR ; *le Signal.*

Divin, sublime, étourdissant,
C'est un transport! c'est un délire!..
Jamais une plus noble lyre
N'avait chanté revers plus grand.

Quel tableau séduisant,
C'est un feuillet arraché à l'histoire,
Et ce feuillet sanglant
A nos regards montre un peuple expirant.
Ces casques, ces lances, ces traits,
Ces étendars si cher à la victoire
A nos yeux tout parle de gloire...
C'est un spectacle tout français !...

Les accens du clairon,
Les cris lointains des vierges expirantes
Et le bruit du canon,
Jettent dans l'âme un sentiment profond.
En vain s'avancent aux combats
Des Musulmans les hordes triomphantes,
Les Grecs, comme Léonidas,
Meurent et ne se rendent pas.

Accords mélodieux
Au son divin des harpes éclatantes;
Pour les Grecs radieux
On voit soudain s'entrouvrir les cieux.
Hélas! en ces cruels instans,
Où des héros succombe la patrie,
Où les Grecs écrasés mourans
Tombent sous les débris fumans.

Le spectateur saisi
Songe au présent et la pièce finie,
Chacun dit attendri,
En demandant à grand cris Rossini,
Ce n'est point à Corinthe ici
Qu'il a prêté le feu de son génie,
Nous avons entendu le cri
Des martyrs de Missolonghi.

MAD. TARDIF.

Et je n'étais pas là!

LA VERDIERE.

Ah ça, baron, vous aviez donc une loge?

LE BARON.

Oui, une loge qui m'est tombé des nues... une loge... Madame la baronne, vous étiez aussi au siége de Corinthe.

LA BARONNE.

Moi, Monsieur,

LE BARON.

Oui, Madame, vous, et pour vous le prouver... je donne ma filleule à monsieur Prosper!

BOLAFI.

Qu'entends-je, ma caro...

LE BARON.

Pardon, mon ami, ce mariage est nécessaire à mon repos... musicalement parlant.

HORTENSE.

Quoi, Monsieur le baron, votre bonté...

LE BARON.

Oui, mon enfant; tu épouseras dès demain M. Prosper, je te le jure... par Rossini.

PROSPER.

Puisque je lui dois mon bonheur, il faut bien que je lui rende justice.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Son talent en tous lieux vantés,
Charme, ravit, captive, entraîne;
Il sut illustrer mainte scène;
Par sa rare fécondité
Du Tibre au Tage il est cité.
Pour nous, dont les arts, le génie,
Eurent par tout tant de succès,
En écoutant ses accords si parfaits
Rendons hommage à l'Italie;
Mais soyons fiers d'être Français.

LE BARON, à part.

C'est singulier, il n'a pas l'air trop fâché...

LE VALET.

On demande monsieur le baron.

LA COMTESSE.

Faites entrer.

SCENE VIII.

LES MÊMES, VILAC, *en coureur.*

VILAC.

Pardon, l'honorable compagnie.., mais ça presse, voyez-vous... me voilà, moussu le baron, me voilà !... j'apporte la réponse de mousau de Saint-Phar.

LE BARON.

Parbleu, il est bien temps, si c'est comme ça que tu cours quatre lieues en six heures.

VILAC, à part.

Avec ça que j'ai pris un coucou.

LA BARONNE, ouvrant la lettre.

Que vois-je?... (*Il lit.*) « Votre demande me surprend, » mon cher baron, il y a plus d'un mois que j'ai cédé ma » loge à votre femme... Saint-Phar. » Se peut-il?

LA BARONNE.

Certainement, monsieur; c'était celle où vous étiez.

LE BARON.

Oh! par exemple! vous saviez donc que j'étais près de vous?

HORTENSE.

Oui, monsieur le baron, nous le savions.

LE BARON.

Ah! vous étiez là aussi; c'est égal, je l'ai juré par Rossini, vous épouserez M. Prosper, je suis trop satisfait de ma soirée pour ne pas être indulgent... quand on peut se dire j'étais au Siége de Corinthe, j'ai vu le Siége de Corinthe, on peut être content de soi-même et des autres.

CHOEUR.

Honneur à la musique
A ses divins concerts,
Sa puissante magie
Enchante l'univers.

LE BARON au public.

AIR : *du Vaudeville des Maris ont tort.*

Un dilettante d'ordinaire
N'aime que les sons enchanteurs,
Et quand l'orchestre est au parterre,
Ses accords sont très-peu flatteurs.
Des noirs sifflets de la critique,
Sauvez-moi le charivari,
A moins pourtant que la musique
N'en soit faite par Rossini.

REPRISE DU CŒUR.

Honneur à la musique, etc.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON,
rue Cît-le-Cœur, N° 7.

LA

LIQUIDATION.

LA

LIQUIDATION

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE ET EN PROSE;

Antier,

PAR MM. BENJAMIN, PONET ET ARMAND SÉVILLE;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 17 NOVEMBRE 1826.

PRIX : 1 FR. 50.

PARIS.

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,

CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,

COUR DES FONTAINES, N° 4,

ET PASSAGE D'HENRI IV, N°S 10, 12 ET 14.

1826.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
DELRIVE,	Amis.	MM. Lepeintre aîné.
SAINT-PREUX,		Bercour.
DUBREUIL.		Émile.
UN CAISSIER.		Chalbos.
La comtesse d'ESTRANBACH.		Mmes Dussert.
HORTENSE DE VOLMAR.		Pauline-Geoffroy.
Plusieurs Domestiques.		

La scène se passe à Paris, dans la maison de Delrive et Saint-Preux.

Nota. Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de l'Editeur seront poursuivis conformément à la loi.

DE L'IMPRIMERIE DE E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, N° 4.

LA LIQUIDATION,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

Le Théâtre représente un cabinet richement meublé, des gravures, des livres, des instrumens de musique, un bureau sur lequel sont des sacs d'or d'argent, et deux portefeuilles; deux portes latérales, une principale dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

DELRIVE, SAINT-PREUX, *assis devant un guéridon chargé de mets; des laquais occupés à servir; parmi eux une servante mise à l'ancienne mode.*

DELRIVE, *aux laquais.*

C'est bien, maintenant sortez, nous n'y sommes pour personne.

LE LAQUAIS.

Oui, Monsieur.

SAINT-PREUX, *à Delrive.*

A moins que ta cousine Hortense n'arrive de la campagne aujourd'hui!

DELRIVE.

Tu as raison, toi; je ne pensais plus à la jolie cousine. (*aux laquais.*) Mademoiselle Hortense de Volmar exceptée.

SAINT-PREUX, *à part.*

Ah! il l'aime.

DELRIVE, *aux laquais.*

Allez. (*les laquais sortent.*)

SCENE II.

DELRIVE, SAINT-PREUX.

DELRIVE.

Eh bien, tu ne manges pas?

SAINT-PREUX.

Je n'ai plus faim.

DELRIVE, *versant.*

Un verre de Champagne au moins?

SAINT-PREUX.

Donne.

DELRIVE, *après avoir bu.*

Ah ça, qu'as-tu donc?

SAINT-PREUX, *soupirant.*

Rien.

DELRIVE.

Si fait parbleu.

AIR : Il me faudra quitter l'empire,

Explique-moi sans détour le mystère
De ce soupir que ma joie interrompt.
Quoi! le champagne a moussé dans ton verre,
Et la tristesse est encor sur ton front!
Muet et froid devant une rasade!
Trop de bonheur t'a donc pétrifié?
(*Il présente son verre.*)
Allons, mon cher, tiens tête à l'amitié,
Et ne prends pas, en buvant, l'air maussade
D'un courtisan disgracié.

(*Il sonne; les valets arrivent, il leur montre la table.*)

Enlevez.

SAINT-PREUX.

Heureux que tu es, d'être si gai!

DELRIVE.

Pourquoi ne l'es-tu pas? (*montrant les sacs et les portefeuilles*) de l'or, des billets, du champagne, un bon estomac, un ami à l'épreuve, tu as tout cela comme moi; communauté de biens et de santé; si ce n'est pas là un sujet de gaîté, une espérance de bonheur, ma foi!...

SAINT-PREUX.

Tu as raison, pardonne-moi, Delrive, je suis un fou...

DELRIVE.

Oui, de te créer des peines imaginaires quand le présent ne t'en offre point.

SAINT-PREUX.

Ah! le présent comme le passé t'assure mon éternelle reconnaissance.

DELRIVE.

Il n'est pas mal, au fait, le présent; quinze cent mille francs que nous partageons.

SAINT-PREUX.

Et quinze cent mille francs gagnés honorablement.

DELRIVE.

Par six grandes années de travail, et en conscience.

SAINT-PREUX.

Ah ça, nous étions à notre affaire!

DELVIRE, *frappant sur les papiers.*

Ce bien-là est pur de toute menée occulte, et nous pourrons en user, sans crainte qu'on vienne nous jeter au nez, comme à quelques-uns de nos confrères, les séjours à Sainte-Pélagie, les voyages en Belgique, et les distractions de compte.

Air des Amazones.

Les envieux de toute réussite,
Les mécréans de toute probité,
Parfois, tout bas, de leur langue maudite
Attaqueront notre prospérité;
Mais nul de nous jamais sur son passage
N'entendra dire à son client troublé:
Vois ce fripon, qui passe en équipage,
Il m'éclabousse après m'avoir volé.

SAINT-PREUX.

Dieu merci, combien mon pauvre père serait heureux de voir l'emploi que tu m'as fait faire de ses économies!

DELRIVE.

Ah! oui, il serait heureux; il l'était déjà de notre amitié de collége. Il me semble encore le voir arriver de son lycée de province par les petites voitures, tomber comme une bombe dans mon cabinet, et me dire en riant: « Mon « cher Delrive, un des romantiques du siècle avait be- « soin de ma place, et je viens remettre entre vos mains « le petit bagage d'un vieux classique réformé, un fils de « dix-neuf ans et cinquante mille francs d'épargne. Si « vous voulez lancer le jeune homme dans les bureaux et « les fonds dans quelque maison de commerce, vous me « ferez plaisir. »

SAINT-PREUX.

Il était si sûr de ta bonne volonté pour moi et de ton respect bienveillant pour lui.

DELRIVE.

Il y a pourtant de cela six ans, j'en avais trente-quatre, il me semble que c'est hier : je commençais à percer, vos cinquante mille francs, vingt-cinq que j'avais, affluence de cliens, affaires en bon train ou en perspective, grandes affiches dans Paris, circulaires à domicile, gens accrédités qui me voulaient du bien, une conduite exemplaire surtout, je m'en étonnais moi-même, mais j'avais le but là, devant les yeux; et puis une femme!... Pas vrai qu'elle était bien aimable ma pauvre Lucile, un si bon caractère, un esprit si juste, et puis une économie !

SAINT-PREUX.

C'était pourtant la nièce d'un notaire !

DELRIVE.

Oui, mais ce n'était que sa nièce.

SAINT-PREUX.

Comme elle et mon père nous faisaient la morale! Aussi en deux ans tu as quadruplé nos capitaux.

DELRIVE.

J'avais bien d'autres vues au moment de sa perte, je comptais étendre notre crédit avec un bon cuisinier et de grands dîners; mais un homme resté seul dans son ménage !...

SAINT-PREUX.

Et avec une fille en bas âge! C'est bien heureux que ta sœur s'en soit chargée; tu as pu reprendre ton courant, nous avons forcé la confiance.

DELRIVE.

En résultat, nous avons si bien marché, chiffré, calculé, que nous abordons sans naufrage au port.

SAINT-PREUX.

Moi, je suis fâché que tu t'arrêtes en si bon chemin.

DELRIVE.

Pour ne pas être arrêté par un autre.

AIR : Vaudeville de l'Étude.

Dans notre route peu commune,
Nous poussions toujours en avant;
Et dans son boguey la fortune
Nous a conduits comme le vent.
Mais le moindre choc peut suspendre
Le char dans sa rapidité;
N'attendons pas, pour en descendre,
Qu'il nous ait jetés de côté.

SAINT-PREUX.

Puisque tu le veux absolument !

DELRIVE.

Je le veux !.. Oui, je le veux. D'ailleurs tu seras toujours libre, de ton côté, de te remettre dans les affaires, si tu es assez avide pour cela ; moi, je songe un peu à exister maintenant. Pendant dix ans j'ai fait le vieux pour asseoir notre crédit ; je vais reprendre les goûts de ma jeunesse au point où je les ai laissés ; j'aime la société... des femmes surtout.... Une liaison de cœur me sourirait assez.

SAINT-PREUX.

Et l'aimable Hortense ?

DELRIVE.

L'aimable Hortense ! Quoi ?

SAINT-PREUX.

Penses-tu qu'elle s'arrange du genre de vie que tu te proposes ?

DELRIVE.

Qu'a de commun Hortense avec ma façon de vivre ? J'ai défendu ses intérêts en tuteur dévoué ; nous avons fait valoir ses fonds en gens d'honneur ; enfin, j'ai pour elle l'amitié d'un bon parent, voilà tout.

SAINT-PREUX, *avec intention.*

J'avais entendu dire que ta sœur songeait à te la faire prendre pour femme !

DELRIVE.

Oui, cette fantaisie lui a passé par la tête, dans le fond de son château. Mais :

AIR de l'Angelus, de Romagnési.

D'un hymen, qui fit mon bonheur,
Une fille, hélas ! fut le gage.
Sa mère mourante, à mon cœur
Légua le soin de son jeune âge.
Quand je me suis fait une loi
Du dernier désir de sa mère,
Mettrais-je entre ma fille et moi
La volonté d'une étrangère ?

SAINT-PREUX, *à part.*

Je respire !

DELRIVE, *à part.*

Oh ! oh !.. l'actif amoureux chez mon associé l'emporte sur le mien pour la cousine, je crois.

SAINT-PREUX, *à Delrive.*

Ainsi la beauté d'Hortense, ses dix-huit ans ?..

DELRIVE.

Ses deux cent mille francs même ne m'ont pas donné un moment d'hésitation.

SAINT-PREUX.

Ah! mon ami, que je suis heureux!...

DELRIVE.

Et moi aussi, je t'assure; et pour arranger notre bonheur chacun à notre fantaisie, signons notre liquidation.

(*Ils prennent l'acte et sont interrompus par l'entrée du caissier.*)

SCENE III.

LES MÊMES, UN CAISSIER.

DELRIVE.

Que nous veut-on?

LE CAISSIER, *leur présentant un papier.*

C'est le bordereau de madame de Saint-Clair que j'avais oublié de faire signer à ces messieurs.

SAINT-PREUX.

Donnez le bordereau, M. Durand. (*Il lui présente la plume.*) A toi.

DELRIVE, *prenant la plume et s'adressant au caissier.*

S'est-il présenté déjà beaucoup de monde pour recevoir?

(*Tous les deux signent le bordereau.*)

LE CAISSIER.

Voici la première personne.

DELRIVE ET SAINT-PREUX.

La première?

DELRIVE.

Vous verrez qu'il faudra que nous déclarions faillite pour forcer nos cliens à venir retirer leurs fonds.

LE CAISSIER.

Deux lettres pour ces messieurs.

(*Il donne les lettres et sort.*)

SCÈNE IV.

DELRIVE, SAINT-PREUX.

DELRIVE, *à part.*

Une partie de campagne chez madame Moran; Élise y passera huit jours!.. Je pars à la campagne.

SAINT-PREUX, *lisant à part.*

Grand Dieu!.. Dubreuil!... Comment avouer à Delrive?

DELRIVE.

Et je vais faire une visite d'acceptation.

SAINT-PREUX, *pliant sa lettre avec inquiétude.*

J'ai agi légèrement.

DELRIVE.

AIR. Je reconnais ce militaire.

La réponse qu'on me demande,
Je vais la porter promptement.

SAINT-PREUX.

Que faire... mais l'honneur commande:
Hélas! je crains pour mon argent.

DELRIVE.

L'ivresse déjà me transporte.
Ah! quel plaisir je vais goûter!

SAINT-PREUX.

Ah! quel effroi! la somme est forte;
Cent mille francs qu'il faut compter.

ENSEMBLE.

SAINT-PREUX.

La réponse qu'on me demande,
Je dois la porter promptement.
Que faire... mais l'honneur commande.
Hélas! je crains pour mon argent.

DELRIVE.

La réponse qu'on me demande,
Je vais la porter promptement.
De la liberté la plus grande
Je vais jouir dès ce moment.
(*Tous deux prenant leur chapeau.*)

ENSEMBLE.

Tu sortis?

DELRIVE.

Je vais nouer une partie délicieuse; et toi?...

SAINT-PREUX, *lui présentant sa lettre.*

Lis.

DELRIVE.

Eh quoi! avant que nos comptes soient entièrement terminés!

SAINT-PREUX.

Il y a un mois, en causant avec Dubreuil de la dissolution de notre société, je témoignais vaguement le désir de travailler encore... Il me proposa une affaire... Je promis d'y penser. La semaine dernière il m'en parla de nouveau à la bourse... Les avantages étaient assez considérables, je signai... et tu vois!

DELRIVE.

Oui, cent mille francs qu'il faut que tu comptes à l'instant.

SAINT-PREUX.

Que penses-tu de cette affaire, toi?..

DELRIVE.

Elle est très belle, si Dubreuil la conçoit lui-même; quant à moi...

SAINT-PREUX.

Comment?...

DELRIVE.

C'est comme cela depuis quelque temps.

AIR du Partage de la richesse.

Pétris d'orgueil et d'ignorance,
Des calculateurs de nos jours
Veulent raisonner en finance
Et du crédit régler le cours.
C'est loin des routes ordinaires
Qu'on voit ces messieurs se risquer;
Mais comme ils manquent les affaires,
Les affaires les font manquer.

SAINT-PREUX.

Tu m'effraies!

DELRIVE.

L'effroi n'avance à rien; la prudence vaudrait mieux, mais ce n'est pas ici le cas de moraliser. Tu ne dois pas manquer à ta signature, prends cette somme et pars; je ne sortirai qu'à ton retour, tâche de n'être pas longtemps. (*il lui remet un paquet de billets de banque.*)

SCENE V.

LES MÊMES, UN LAQUAIS, HORTENSE.

LE LAQUAIS, *annonçant.*

Mademoiselle Hortense. (*Hortense paraît.*)

SAINT-PREUX.

Hortense!

DELRIVE.

C'est ma belle petite cousine.... (*il regarde.*) Toute seule, et votre tante?

HORTENSE.

Ma tante est restée à la campagne; j'arrive avec madame d'Estranbach, chez laquelle j'ai déjà passé un mois.

DELRIVE.

Ma sœur est ici?

HORTENSE.

Elle m'a descendue à votre hôtel, avec sa femme de chambre, pour vous annoncer son arrivée, pendant qu'elle se rendait, m'a-t-elle dit, chez un homme d'affaire, Monsieur... je ne me rappelle pas le nom; une connaissance de M. Saint-Preux.

DELRIVE, *se retournant vers Saint-Preux resté en extase.*

Tu n'es pas parti?

HORTENSE, *à Saint-Preux.*

Vous sortez?

DELRIVE.

C'est une affaire importante.....

HORTENSE, *à part.*

Comme c'est ennuyeux les affaires.

SAINT-PREUX, *à Delrive.*

Si j'allais un peu plus tard.....

DELRIVE.

Qu'est-ce que tu dis, bon Dieu! ma cousine serait désespérée de te faire manquer....

HORTENSE.

Oh! bien certainement, les occupations doivent toujours passer avant tout.

DELRIVE, *à part.*

Je crois que la petite cousine est contrariée. (*à Saint-*

Preux.) Lis bien l'acte de dépôt; et surtout qu'il soit daté de ce jour.

SAINT-PREUX, *passant du côté d'Hortense.*

Mademoiselle, recevez mes regrets d'être obligé de vous quitter sitôt.

DELRIVE.

Tu lui diras le reste en revenant; vas donc, vas donc.....

SCENE VI.

DELRIVE, HORTENSE.

HORTENSE.

Ah! comme vous brusquez votre ami, lui qui est si doux!

DELRIVE, *à part.*

L'étourdi, je crains bien... (*haut.*) Mais pardon, vous êtes trop jolie pour ne pas faire oublier les affaires.

HORTENSE.

Vous devez voir que M. Saint-Preux ne pense pas tout-à-fait comme vous?

DELRIVE.

Et cela vous fâche?

HORTENSE.

Moi.....

DERIVE.

Je plaisante; entre bons amis c'est un privilége.

HORTENSE.

Ah! oui, je vous regarde comme un bien bon ami.

DELRIVE.

Vous m'aimez donc bien?

HORTENSE.

Oh!... comme... comme un père.

DELRIVE.

Eh bien! je vous remercie... Mais ma sœur ne voulait pas que vous m'aimassiez du tout de cet amour-là; est-ce qu'elle ne vous a pas parlé du désir qu'elle a eu de nous marier ensemble?

HORTENSE.

Si, mon cousin.

DELRIVE.

Eh bien?...

HORTENSE.

Je sais que vous avez refusé.

DELRIVE.

Refusé, oh!... comment ma sœur a pu vous dire... Mais elle est folle!

HORTENSE.

Oh! mon cousin, je ne vous en veux pas du tout..... Au contraire.

DELRIVE.

Ah! au contraire. (*à part.*) Il est heureux que je me sois décidé le premier.

HORTENSE.

Et j'ai tant de confiance dans votre affection pour moi, que j'étais bien aise de vous apprendre...

DELRIVE.

Que déjà votre cœur.....

HORTENSE.

Non, mon cousin, ce n'est pas cela.

DELRIVE.

Enfin, que quelque adorateur vous avait dit...

HORTENSE.

Non, mon cousin... que madame la comtesse d'Estranbach, d'après votre refus, m'amène à Paris pour me marier avec un autre.

DELRIVE.

Ah!

HORTENSE.

Oui, mon cousin.

DELRIVE.

Et quel est l'heureux mortel?

HORTENSE.

Je ne sais... mais il paraît que c'est une affaire arrangée avec ma tante, c'est pour cela que je voulais vous demander si vous le saviez?

DELRIVE.

Ma sœur ne m'en a pas encore écrit un mot.

HORTENSE.

C'est qu'elle se réservait de vous en parler.

DELRIVE.

Et moi qui avais envie de lui proposer quelqu'un.

HORTENSE.

Vous, mon cousin!

DELRIVE.

Oui, mais puisqu'elle a fait un choix...

HORTENSE.

Oh!... c'est-à-dire... oui, elle a fait un choix... Mais moi.....

DELRIVE.

Vous en avez fait un autre...

HORTENSE.

Non, je dis que j'aimerais mieux... Enfin... il eût été possible que vous jetassiez les yeux sur... la même personne et vous m'eussiez dit...

DELRIVE.

Écoutez : je vous dirai bien des choses, si vous voulez répondre franchement à une seule question... Préférez-vous quelqu'un?

HORTENSE.

AIR : Voilà tout ce que je sais. (de Léocadie)

Hélas! je m'ignore moi-même;
Et quand j'interroge mon cœur,
Je n'ose, dans mon trouble extrême,
Rêver qu'en tremblant le bonheur.
Mais puisque je dois, sans mystère,
Vous confier tous mes secrets,
Je crois qu'un autre me préfère :
Et voilà tout ce que je sais.

DELRIVE.

Et si cet autre vous demandait à ma sœur?

HORTENSE.

J'en serais bien aise...

DELRIVE.

Saint-Preux, par exemple....

HORTENSE, *à elle-même.*

Le cœur me bat...

DELRIVE, *continuant.*

Vous aime, ma cousine, vous savez cela?

HORTENSE.

Oui, mon cousin...

DELRIVE.

Et vous ne lui en savez pas mauvais gré?

HORTENSE.

Non, mon cousin.

DELRIVE.

C'est à lui que je songeais pour en faire votre mari (*Hor-*

tense baisse les yeux), et ce pourrait bien être aussi l'intention de ma sœur.

HORTENSE.

Vous croyez?

DELRIVE.

Et alors, je ne verrais aucun obstacle...

HORTENSE.

Je ne crois pas, mon cousin.

DELRIVE.

J'entends un cabriolet (*regardant à la croisée.*); Dubreuil! (*à Hortense.*) J'aperçois quelqu'un qui vient sans doute pour me voir.

HORTENSE, *à part.*

Quel malheur! (*haut.*) Eh bien, je vais aller ranger les cartons avec Rose dans mon appartement.

DELRIVE.

Du reste, reposez-vous sur mon amitié; j'assurerai votre bonheur, je l'espère.

HORTENSE.

Oh! mon cousin, que vous êtes bon!

ENSEMBLE.

HORTENSE.

AIR : Quel moment! (de la Maison de plaisance.)

Ah! soyez bien discret,
Cousin, je vous en prie;
L'amitié vous confie
Son plus tendre secret.

DELRIVE.

Je serai bien discret,
Cousine trop jolie,
Quand l'amour me confie
Son plus tendre secret.

SCENE VII.

DELRIVE, DUBREUIL.

DELRIVE, *à part.*

Quel dessein l'amène?

DUBREUIL.

Ma visite vous surprend, mon cher Delrive?

DELRIVE.

Au point où je viens d'apprendre que vous en êtes avec Saint-Preux, je dois penser que c'est lui que vous cherchez.

DUBREUIL.

C'est vous, mon cher; je quitte Saint-Preux à l'instant; nous allons avoir bientôt ensemble des rapports fréquens.

DELRIVE.

Nous?... des rapports... je ne croyais pas... veuillez vous expliquer.

DUBREUIL.

Il paraît que définitivement vous quittez les affaires.

DELRIVE, *le regardant.*

Mais oui..... Après?

DUBREUIL.

Vous avez tort; considéré comme vous l'êtes, jouissant d'un crédit immense...

DELRIVE.

Raison de plus pour laisser un souvenir honorable..... Jusqu'ici tout nous a servis, mais il ne faut qu'un revers, la délicatesse ne sauve pas toujours de l'astuce d'un fripon, et il y en a tant aujourd'hui!

DUBREUIL.

A qui le dites-vous?

DUBREUIL.

Si cela continue, ce sera à la pointe de l'épée ou le pistolet au poing qu'il faudra signer les traites que l'on fera.

DUBREUIL, *riant.*

Ah! ah! bon, bon, joli trait, fort joli trait. A vous entendre, mon cher, il n'y a plus de franchise dans les affaires.

DELRIVE.

Ma foi!...

AIR : Ce que j'éprouve en vous voyant.

Je m'aperçois que tous les jours
La confiance dégénère,
Que monsieur tel ou tel prospère;
La probité n'a plus de cours.
A la Bourse, sans nulle honte,
On voit le plus vil intrigant
Paraître avec un train brillant;
Oui, mais l'heure où la rente monte,
C'est l'heure où mon homme descend.

DUBREUIL.

Allons, allons, tout n'est pas au point de démoralisation que vous vous figurez!

DELRIVE.

Je le souhaite.

DUBREUIL.

Mais laissons ce sujet et abordons franchement la question.

DELRIVE.

Volontiers, aussi bien j'attends du monde, et je craindrais qu'on ne vînt nous déranger.

DUBREUIL.

Je serai bref. Ma maison, sans être sur la même ligne que la vôtre, a justifié la confiance; mais j'étais renfermé dans un cadre un peu circonscrit, je veux en sortir; j'ai même en train, plus qu'en train, un établissement solide et agréable, car la jeunesse et la beauté s'y trouvent avec l'argent... Nous allons causer de cela; mais d'abord voulez-vous me servir?

DELRIVE, *étonné.*

Et en quoi, je vous prie?

DUBREUIL.

Voici. Les trois quarts de vos cliens ne savent que faire de leurs fonds.

DELRIVE.

Et vous voulez les en débarrasser?

DUBREUIL.

Vous auriez une part dans les bénéfices, sans paraître, sans vous donner le moindre soin.

DELRIVE, *à part.*

Aie!... gare aux cent mille francs de Saint-Preux.

DUBREUIL.

Eh bien?

DELRIVE.

AIR de Lantara.

Le marché me semble admirable :

DUBREUIL.

Ainsi, vous y souscrivez?

DELRIVE.

Non.
Car je resterais responsable
Envers mes anciens cliens.

DUBREUIL.

Bon!
Moi seul, mon cher, je m'offrirais en nom.

DELRIVE.

Droiture en tout, soit ou non qu'il réponde,
Pour l'honnête homme est un devoir sacré :
Il rougirait sous tous les noms du monde,
Lorsqu'à ses yeux il est déshonoré.

DUBREUIL.

Déshonoré... Je ne vous comprends pas!

DELRIVE.

Je m'explique assez clairement. La difficulté d'aller droit son chemin à présent doit rendre circonspect l'homme comptable des deniers des autres... Enfin, Monsieur, si j'avais voulu continuer, pourquoi pas sous mon nom? du moins j'aurais été sans crainte; comprenez-vous maintenant?

DUBREUIL.

Oui... j'ai lieu d'être surpris d'une réticence injurieuse pour moi.

DELRIVE.

Injurieuse?

DUBREUIL.

En paraissant douter...

DELRIVE.

Eh! Monsieur, je ne doute pas.

DUBREUIL.

Je devais m'attendre à plus d'égards!

DELRIVE, *avec noblesse.*

Vous devez connaître mes principes, je n'ai jamais travaillé sous le manteau d'autrui, pour mettre ma responsabilité à couvert.

DUBREUIL.

Mon cher Monsieur, vous cassez les vîtres, et vous en serez fâché... Des personnes qui vous touchent et de très près, j'ose le dire, après tous les renseignemens pris, me font l'honneur de juger autrement... et c'était aussi de cela que je voulais vous parler, mais elles vous feront les premières ouvertures... vous me connaîtrez alors... vous sentirez vos torts...

DELRIVE.

Mes torts!

DUBREUIL.

AIR de Gille en deuil.

Adieu, Monsieur, je me retire.

DELRIVE.

Fâché de vous désobliger.

DUBREUIL, *à part.*

De ce que tu viens de me dire
J'ai déjà de quoi me venger!

DELRIVE.

Du reste, Monsieur, sans rancune,
A l'argent près, soyons amis.

DUBREUIL.

Pour moi cette offre peu commune
Sera toujours d'un très grand prix.

ENSEMBLE.

DUBREUIL.

Adieu, Monsieur, je me retire.
Ne lui faisons rien préjuger.
Mais de ce que tu viens de dire,
J'espère avant peu me venger.

DELRIVE.

En enrageant il se retire.
Et son air me fait préjuger
Que de ce que je viens de dire.
Il voudrait pouvoir se venger.

SCENE VIII.

DELRIVE, MADAME LA COMTESSE, D'ESTRANBACH *sa sœur*, HORTENSE, LAQUAIS.

DELRIVE.

A la fin, le voilà parti.

CHŒUR *de gens de la maison.*

AIR final des Manteaux.

D'une maîtresse adorée
Célébrons l'heureux retour;
Que son ame pénétrée
Connaisse tout notre amour.

Madame d'Estranbach paraît entourée de gens de Delrive. Hortense sort du cabinet.

DELRIVE, *l'embrassant.*

C'est toi, ma bonne sœur.

MADAME D'ESTRANBACH, *aux gens de la maison.*

Mes amis, je suis sensible à ces témoignages de votre amitié. (*Elle leur donne sa bourse*).

DELRIVE.

C'est ça, et elle vous le prouve. Laissez-nous maintenant.

CHŒUR.

D'une maîtresse adorée
Célébrons l'heureux retour;
Que son ame pénétrée
Connaisse tout notre amour.

(*Ils sortent.*)

DELRIVE.

Ma bonne, mon excellente sœur, viens donc que je t'embrasse encore.

MADAME D'ESTRANBACH.

Mais tu m'étouffes, es-tu fou?

DELRIVE.

Et comment ne le serais-je pas!... Ah ça, donne-moi des nouvelles de ton vieux goutteux de mari, et de ma fille.

MADAME D'ESTRANBACH.

Le comte va bien, depuis qu'il est guéri des blessures qu'il a reçues dans la dernière guerre. Ta fille est un modèle de grace et de bonté!

DELRIVE.

Elle te ressemble donc?

MADAME DESTRANBACH.

Flatteur! (*à demi-voix.*) tu crois éviter mes sermons par tes complimens... mais je suis venue à Paris exprès pour te parler de ta conduite.

DELRIVE, *bas.*

C'est charmant! eh bien! si tu n'es pas trop fatiguée, commence, la morale dans ta bouche a une grace...

MADAME D'ESTRANBACH, *à Hortense.*

Ma petite, j'ai à causer avec Delrive de quelques intérêts de famille qui ne vous intéresseraient pas du tout. Je ne veux pas vous obliger à nous entendre. (*à un laquais.*) François, conduisez mademoiselle au salon; (*à Hortense.*) mettez-vous au piano.

HORTENSE, *à la comtesse.*

Ce ne sera pas trop long, n'est-ce pas?

MADAME D'ESTRANBACH, *souriant.*

Non, non.

DELRIVE, *riant.*

Ma sœur a dit non.

HORTENSE.

C'est que j'ai bien des choses à vous dire aussi!

(*Elle prend la main de la comtesse et sort.*)

SCENE IX.

DELRIVE, MADAME D'ESTRANBACH.

DELRIVE, *la prenant dans ses bras.*

Cette bonne sœur, faire vingt-cinq lieues tout exprès pour me sermonner! rien ne coûte à sa tendresse. Mais de quoi s'agit-il, voyons, quelle faute ai-je commise?

MADAME D'ESTRANBACH.

Avant tout, veux-tu me faire un plaisir?

DELRIVE.

Un, deux, trois, même.

MADAME DESTRANBACH.

Trève de plaisanteries; écoute raisonnablement, si tu en es capable.

DELRIVE.

Ah! voilà de la prévention! tu vas voir, regarde; comme ma figure s'allonge déjà.

MADAME D'ESTRANBACH.

Ta fille a quinze ans; j'ai pu donner tous mes soins à son éducation, je l'ai fait, il va falloir bientôt songer à son établissement et pour cela la présenter dans le monde. Confinée dans le fond d'une province, tout entière à l'homme qui a fait ma fortune en m'épousant, je ne puis remplir cette tâche difficile.

DELRIVE.

Ah diable!

MADAME D'ESTRANBACH.

Il fallait donc, comme je te l'avais écrit, donner à ta fille une compagne dont l'état, la fortune, répondissent à la considération dont tu jouis; qui pût la guider...

DELRIVE.

Oh! les femmes..... Opiniâtres dans leur vouloir, elles appellent cela du caractère. Encore tes idées de mariage?

MADAME D'ESTRANBACH.

Parce que c'était l'unique moyen de sauver à ta fille

mille petits désagrémens qu'une demoiselle qui n'a plus de mère.....

DELRIVE.

Oh! je ne dis pas..... mais.....

MADAME D'ESTRANBACH.

Si tu avais à te plaindre de ton premier hymen encore?

DELRIVE.

Je chercherais le mieux, alors..... mais..... il n'est pas dans la destinée de l'homme d'être deux fois heureux; voilà pourquoi j'aime mieux chercher un compagnon à ma fille, qu'une compagne pour moi, à moins que je ne rencontre une femme formée sur ton modèle; ah! alors, parole d'honneur!.... ce n'est pas que la petite cousine ne soit fort agréable..... mais d'abord cela aurait offert une petite difficulté....

MADAME D'ESTRANBACH.

Même une grande, avec elle, maintenant; car j'ai disposé de son sort.

DELRIVE.

Oui! eh bien? ça me fait plaisir dès que ce n'est pas avec moi; tu as sans doute consulté le goût de la petite?

MADAME D'ESTRANBACH.

J'ai consulté son bonheur, mais j'aurais mieux aimé que ce fût mon frère qui l'assurât.

DELRIVE.

Eh bien! je t'assure qu'elle ne pense pas de même..... Elle m'aime comme un père, elle me l'a dit; comme ça m'irait à moi!

MADAME D'ESTRANBACH.

Oh! d'abord tous les prétextes te semblent excellens pour échapper à ce que tu appelles des entraves; eh bien! livre toi sans mesure à cet esprit d'indépendance qui te flatte, qui t'entraîne; tu ne craindras plus l'œil observateur de tes commettans, tu ne devras compte à personne de ta conduite..... tu vas..... je te connais.....

DELRIVE.

Bonne Armantine... comme elle m'aime! sérieusement, quel mal de suivre un peu ses goûts... avec 50 mille francs de recette?

MADAME D'ESTRANBACH.

Les auras-tu long-temps?

DELRIVE.

Toujours.

MADAME D'ESTRANBACH.

Et ton âge?.... Mais ces messieurs veulent être jeunes jusqu'à soixante ans.

DELRIVE.

Ah! bon, tant mieux, ça me donne de la marge.

AIR : A soixante ans, etc.

J'ai quarante ans, mais plus d'une coquette
Me trouve l'air aimable et jeune encor;
Qu'importe l'âge auprès d'une conquête,
Je plais, c'est tout, et l'âge seul a tort.
Regarde-moi, nul signe de vieillesse
N'a sur mon front marqué le cours du temps;
Sais-tu pourquoi? C'est qu'en mes goûts prudens,
J'ai conservé la fleur de ma jeunesse
Pour embellir les jours de mes vieux ans.

MADAME D'ESTRANBACH.

De ton avis permets que je diffère,
Car je te vois dans une étrange erreur.
Comme autrefois tu crois dans ta chimère,
Trop inconstant, négligeant le bonheur,
Pouvoir donner et reprendre ton cœur.
Tout peut séduire encore en ta personne;
Mais ne crois pas, mon cher, à quarante ans,
Plaire et charmer comme nos jeunes gens.
Les fleurs, hélas! qu'on garde pour l'automne
Ne sont jamais fraîches comme au printemps.

Au reste n'en parlons plus, je retourne près de mon mari.

DELRIVE.

Comment, tu retournes? et la semaine que tu m'avais destinée?

MADAME D'ESTRANBACH.

Ma présence dérangerait tes plaisirs... je repars ce soir même.

DELRIVE, *ému.*

Armantine, je ne pensais pas que ma sœur chérie se prévaudrait un jour pour me tyranniser, pour me chagriner, des obligations que je lui ai, de la reconnaissance que je lui porte au nom de ma fille.

MADAME D'ESTRANBACH, *se jetant dans ses bras.*

Henri, je n'ai pas voulu blesser ton cœur... mais c'est

la tendresse que j'ai pour cette chère enfant qui me rend peut-être... injuste... je pense à son avenir et ta résolution me fait trembler.

DELRIVE *lui prenant les deux mains et la regardant fixement.*

AIR : Faut l'oublier.

Son avenir ! je crois, ma chère,
Te comprendre enfin tout-à-fait.
Ah ! lorsque ton cœur me jugeait,
Pouvais-tu douter de ton frère ?
Quand je fis tout pour réussir,
Apprends que mon ame attendrie
N'avait qu'un but, celui d'offrir,
D'offrir à ma fille chérie
Un avenir.

Mais attends. (*il sonne.*)

MADAME D'ESTRANBACH.

Que prétends-tu ? (*un laquais paraît.*)

DELRIVE.

Mon cabriolet.

MADAME D'ESTRANBACH.

Où vas-tu ?

DELRIVE.

Te chercher la preuve de la vive tendresse que j'ai toujours eue pour ma fille.

SCENE X.

LES MÊMES, HORTENSE.

DELRIVE.

Ah ! ma jolie cousine, vous vous êtes ennuyée seule.

HORTENSE.

Vous m'aviez dit que vous ne seriez pas long-temps, vos affaires étaient donc bien importantes !

DELRIVE.

Ah ! cette Armantine occupe si bien le temps... Il a été question de vous.

HORTENSE.

De moi..

DELRIVE.

Oui... et d'un mari ; (*bas.*) ça s'arrangera.

HORTENSE.

Vrai ?

DELRIVE.

Pendant mon absence qui ne sera pas longue, ma sœur va vous conter cela ; (*bas à sa sœur.*) parle-lui de Saint-Preux.

MADAME D'ESTRANBACH, *surprise.*

De Saint-Preux ?

DELRIVE.

Oui, et tu m'en diras des nouvelles ; au revoir.

SCENE XI.

MADAME D'ESTRANBACH, HORTENSE.

HORTENSE.

AIR : Ah! si madame le savait !

Qu'a voulu dire mon cousin
En me parlant de mariage?
Il tenait le même langage
Lorsque j'arrivai ce matin.
Je ne connais pas la personne
Qu'il dit devoir être à mon gré ;
Mais il suffit qu'il me la donne,
Comme un mari je l'aimerai.

MADAME D'ESTRANBACH.

Comment qu'il vous la donne?

HORTENSE.

MÊME AIR.

Dans nos pensions, en tout temps
On nous prescrit l'obéissance ;
Nous devons, dans la convenance,
Voir par les yeux de nos parens.
Or, puisque mon cousin l'ordonne,
Et de moi dispose aujourd'hui,
J'aimerai celui qu'il me donne
Comme on doit aimer un mari.

MADAME D'ESTRANBACH.

Qu'il vous donne? Ah ça, mais, c'est donc mon frère qui vous marie, à votre compte?

HORTENSE.

J'ai cru que vous étiez d'accord.

MADAME D'ESTRANBACH.

D'accord sur le point du mariage, oui; mais il ne connaît pas encore la personne.

HORTENSE.

Ce n'est donc pas celui?...

MADAME D'ESTRANBACH.

Comment celui... Vous pensiez donc connaître l'époux que je vous destinais?

HORTENSE, *baissant les yeux.*

Je croyais l'avoir deviné.

MADAME D'ESTRANBACH.

Vous croyiez... et qui pensez-vous que ce pouvait être?

HORTENSE.

J'ai cru...

MADAME D'ESTRANBACH.

Achevez.....

HORTENSE.

La liaison qui existe entre mon cousin et M. de Saint-Preux...

MADAME D'ESTRANBACH.

Eh bien?

HORTENSE.

M'avait fait présumer... (*Saint-Preux entre.*)

MADAME D'ESTRANBACH, *à part.*

Ah! mon Dieu, aurai-je été trop vite, c'est qu'il n'y a point à reculer... Pauvres jeunes gens! (*haut.*) Monsieur Saint-Preux vous a donc dit qu'il vous aimait?

SCENE XII.

LES MÊMES, SAINT-PREUX.

SAINT-PREUX.

Ah! c'est à vous, Madame, que dans ce moment je venais l'apprendre, oui, je l'adore; obtenir sa main ferait mon bonheur.

MADAME D'ESTRANBACH.

Eh Monsieur, pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt?

SAINT-PREUX.

Madame, je croyais que mon ami Delrive pensait à Mademoiselle... et la reconnaissance...

MADAME D'ESTRANBACH.

Ce vilain homme-là fait le malheur de tout le monde.

SAINT-PREUX.

Lui-même m'a laissé entrevoir qu'il vous parlerait.

HORTENSE, *bas, à madame d'Estranbach.*

Il me l'avait dit aussi.

SCENE XIII.

LES MÊMES, DELRIVE.

MADAME D'ESTRANBACH.

Venez, Monsieur, venez jouir du brillant résultat...

DELRIVE, *à Saint-Preux.*

En fait de résultats, j'en ai de beaux à t'apprendre, et je n'ai pas été loin les chercher.

MADAME D'ESTRANBACH.

Vous savez que Saint-Preux aime Hortense...

DELRIVE.

Je le sais... je le sais... je m'en doutais...

MADAME D'ESTRANBACH.

Vous pouviez m'en prévenir, vous ne me dites rien; un homme estimable qui a de bons répondans la fait demander en mariage...

DELRIVE.

Eh bien! il ne l'aura pas, et voilà tout, et permettez... *Il veut emmener Saint-Preux.*

MADAME D'ESTRANBACH.

Il l'aura, Monsieur.

SAINT-PREUX.

Comment! il l'aura?

MADAME D'ESTRANBACH.

Sans doute, la tante d'Hortense a trouvé ce parti excellent, et moi aussi... C'est un homme lancé, qui fait des affaires importantes, de grandes spéculations comme on en fait aujourd'hui... La bonne tante avait même si peur que le mariage ne se fît pas, qu'elle a mis d'avance ses propres fonds dans les mains du spéculateur; enfin j'ai porté la

signature de la chère dame en arrivant à Paris, et tout est terminé maintenant (*à Delrive.*), par votre faute.

HORTENSE.

Est-il possible?...

SAINT-PREUX.

Je n'y consentirai jamais.

DELRIVE.

Madame, c'est fâcheux, très fâcheux; mais bien autre chose m'occupe; quand j'aurai terminé avec Saint-Preux, nous examinerons le moyen à prendre.

MADAME D'ESTRANBACH.

Le moyen... Il est trop tard pour tout moyen... il faut même que vous sachiez que le prétendu va venir; il veut que je le présente à vous-même.

SAINT-PREUX.

Je le verrai aussi certainement....

DELRIVE.

Tu le verras, nous le verrons, soit... Mais au nom du ciel, Madame, laissez-nous, il y va d'une partie de la fortune de Saint-Preux, là, faut-il vous le dire?

MADAME D'ESTRANBACH.

De sa fortune!

HORTENSE.

Ah! quel jour malheureux! (*Elle sort avec madame d'Estranbach.*)

SCENE XIV.

DELRIVE, SAINT-PREUX.

SAINT-PREUX.

Ah! mon ami! si le malheur voulait que je perdisse l'espoir...

DELRIVE.

Le malheur veut bien d'autres choses; le bien-être de ma fille, ma partie de campagne ne m'occupaient pas assez; il faut que tes affaires viennent brocher sur le tout.

SAINT-PREUX.

Que veux-tu dire?

DELRIVE.

Je veux dire que tu n'es qu'un sot, et que notre Dubreuil est un fripon...

SAINT-PREUX.

Un fripon!

DELRIVE.

Sans périphrase... Et l'on n'aurait pas le droit!... Les lois sont bien extraordinaires.

AIR de Taconnet

Je veux citer un fripon en justice;
Par ma ruine il veut se faire un sort.
Il faut, dit-on, pour que la loi sévisse,
Vous laisser dépouiller d'abord.
Que je gouverne un jour, on verrait comme
J'en agirais avec de tels bandits:
Morbleu, dirais-je à Messieurs de Thémis,
Pour l'empêcher d'être un malhonnête homme,
Faites-le pendre avant qu'il ait rien pris.

SAINT-PREUX.

Explique-moi...

DELRIVE.

Ton acte.

SAINT-PREUX.

Le voici.

DELRIVE, *il le regarde.*

C'est bien cela, pauvre innocent; encore une bonne affaire de ce genre, et tu te trouveras juste au point du départ il y a six ans.

SAINT-PREUX, *prenant le papier.*

Tu m'épouvantes!

DELRIVE.

Imprudent! relis cet acte; si Dubreuil venait à manquer, non-seulement tu n'aurais aucun recours, mais ton nom serait couvert d'opprobre, car tu aurais l'air d'avoir participé à la malversation de cet homme.

SAINT-PREUX.

Il n'est donc que trop vrai!

DELRIVE.

Et si les cent mille francs sont insuffisans, tu seras tenu d'en verser encore autant, puisque le traître n'est en nom dans cette entreprise que comme ton mandataire.

SAINT-PREUX.

Et moi qui n'ai vu dans cette précaution qu'une garantie de plus qu'il m'offrait... L'infâme!

DELRIVE.

Tout n'est pas encore désespéré. (*il sonne avec vio-*

lence, plusieurs laquais entrent.) Ce n'est pas vous que je demande; c'est Joseph.

UN LAQUAIS.

Le voici.

DELRIVE.

Approche, mon vieux, tu vas me suivre. (*il lui parle à l'oreille.*) Va. (*Joseph salue militairement et sort.*)

SAINT-PREUX

Quel est ton dessein?

DELRIVE.

Ça ne te regarde pas. (*à lui-même.*) Ah! maître fourbe, sur le point de suspendre vos paiemens...

SAINT-PREUX.

De suspendre!

DELRIVE, *à Saint-Preux.*

Oui... (*à lui-même.*) Vous avez le front de venir me proposer une infamie après avoir escobardé cent mille francs; nous allons voir... Attends-moi.

SAINT-PREUX.

Je veux te suivre.

DELRIVE.

Fais-moi le plaisir de serrer ces fonds dans notre caisse et de rester ici, je ne serai pas long-temps.

SAINT-PREUX.

Je ne te quitte pas.

SCENE XV.

LES MÊMES, MADAME D'ESTRANBACH, DUBREUIL.

UN LAQUAIS, *annonçant.*

Monsieur Dubreuil.

SAINT-PREUX.

Dubreuil!

DELRIVE.

Ah! par exemple.

MADAME D'ESTRANBACH, *entrant; Dubreuil lui donne la main.*

Mon ami, c'est Monsieur qui veut que je le présente à toi, comme futur époux d'Hortense.

DELRIVE ET SAINT-PREUX.

Monsieur!

SAINT-PREUX.

Monsieur serait le futur époux?

DELRIVE.

Ah! bien...

DUBREUIL, *à Delrive.*

Je vous avais dit, Monsieur, que d'autres rapports que ceux qui m'unissaient à votre ami nous rapprocheraient...

JOSEPH, *à Delrive.*

Monsieur, tout est prêt.

DELRIVE, *réfléchissant.*

Eh bien! (*prenant un parti rapide.*) Au fait... je suis enchanté de ce nouvel incident.

SAINT-PREUX.

Que dis-tu?

DELRIVE, *à Joseph.*

Mon vieux ami, qu'on fasse rentrer le cabriolet sous la remise... Le reste comme je t'ai dit. (*il montre Dubreuil à Joseph.*) C'est Monsieur?

DUBREUIL.

Qu'est-ce donc?

DELRIVE.

Je partais pour aller chez vous causer d'une affaire... nous parlerons de deux à la fois... je vous demande la permission, ma sœur, d'emmener monsieur Dubreuil un moment, dix minutes, un quart-d'heure au plus, le tour du jardin. (*à Dubreuil.*) Vous voulez bien avoir cette complaisance?

DUBREUIL.

Certainement, je suis prêt.

SAINT-PREUX.

Si Monsieur permet, j'aurai avec lui une explication relative au mariage...

DELRIVE.

Fais-moi le plaisir de tenir compagnie à ma sœur et ne vas pas mettre de la passion à la place du sang froid. (*à Dubreuil.*) C'est une mauvaise tête; il aime Hortense et vous concevez que l'idée d'un rival... mais nous verrons ce qu'il y aura à faire, cela peut s'arranger, si vous voulez bien.

DUBREUIL.

Je suis à vos ordres.

DELRIVE, *à Joseph, de retour.*

Marche devant et exécute toutes mes volontés.

(*Il emmène Dubreuil, Joseph ferme la porte du fond en sortant lui-même.*)

SCENE XVI.

MADAME D'ESTRANBACH, SAINT-PREUX.

MADAME D'ESTRANBACH.

Savez-vous, mon cher Saint-Preux, quelles sont les intentions de mon frère?

SAINT-PREUX.

Je n'y comprends plus rien; il voulait sortir pour une mauvaise affaire que j'ai faite sans l'avoir consulté.

MADAME D'ESTRANBACH.

Eh bien!

SAINT-PREUX.

Eh bien, s'il faut vous l'avouer, aux ordres qu'il avait donnés avec mystère, je craignais qu'il n'allât jusqu'à appeler en duel le misérable dont la fourbe m'est connue maintenant... mais chez lui je ne crains point...

MADAME D'ESTRANBACH.

Quel misérable!

SAINT-PREUX.

Ce même Dubreuil!

MADAME D'ESTRANBACH.

Comment, Dubreuil un misérable? mais... voyez donc enfin si par hasard...

SAINT-PREUX, *court à la porte.*

AIR nouveau de M. Hus-Desforges.

Grand Dieu! la porte est fermée.

MADAME D'ESTRANBACH.

La porte! que dites-vous?

SAINT-PREUX, *cherchant à ouvrir.*

Joseph.

MADAME D'ESTRANBACH.

Mon ame alarmée...

SAINT-PREUX.

Je veux sortir. Ouvrez-vous?

MADAME D'ESTRANBACH, *agitant la sonnette.*

François! Joseph! ouvrez-nous.

SAINT-PREUX, *frappant la porte du poing.*

François! Joseph! ouvrez-nous.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, HORTENSE, *accourant de l'appartement intérieur.*

HORTENSE.

Pourquoi ces cris?

SAINT-PREUX.

Mon sang pétille.

(*Il court à la croisée.*)

C'est Delrive, je l'aperçois.

(*A Madame d'Estranbach qui regarde.*)

Là bas... au bout de la charmille.

(*Il appelle.*)

Il tient une arme, Holà, François!

Il tient une arme, Je la vois.

ENSEMBLE, *à la porte, aux sonnettes, à la croisée.*

François! François! Joseph! traître!

SAINT-PREUX.

Si vous persistez tous deux,

Je saute par la fenêtre.

Vous ne m'ouvrez pas?

(*Il s'élance.*)

HORTENSE ET MADAME D'ESTRANBACH, *le retenant.*

Saint-Preux!

Que faites-vous, malheureux?

SAINT-PREUX, *se débattant.*

Non, laissez-moi, je le veux.

MADAME D'ESTRANBACH.

Voyez donc la hauteur.

SAINT-PREUX.

Qu'importe?

MADAME D'ESTRANBACH.

Vous vous tuerez sans le servir.

SAINT-PREUX, *prenant un meuble.*

Eh bien, je vais briser la porte.

MADAME D'ESTRANBACH ET HORTENSE.

Comment, comment le retenir?

(*La porte s'ouvre, Delrive et Joseph paraissent.*)

SCENE XVIII.

LES MÊMES, DELRIVE, JOSEPH, *portant deux épées et deux pistolets.*

DELRIVE, *se tenant les côtés et riant comme un fou.*

Ah! ah! ah! ah! ah! J'étouffe, c'est pour en mourir.

TOUS.

A peine encor je respire.

HORTENSE ET MADAME D'ESTRANBACH.

Risquer vos jours...

DELRIVE, *riant toujours.*

Laissez-moi rire,
Vous me gronderez après.
Vous m'embrasserez après.

HORTENSE, SAINT-PREUX, MADAME D'ESTRANBACH.

Il ne changera donc jamais.

DELRIVE.

Oui, vous m'embrasserez après.

MADAME D'ESTRANBACH.

Peux-tu te jouer ainsi de notre amitié?

HORTENSE.

Je suis encore toute tremblante.

DELRIVE.

Comment vous avez eu peur, vous autres?

MADAME D'ESTRANBACH.

Enfin, s'il eût répondu?

DELRIVE.

Il est trop prudent, et puis la vue des armes lui fait mal... Il a pâli d'abord, quand d'un air noble, posé et tragique je lui ai dit ces mots en exhibant ton acte et les pistolets, *Prononce si tu peux et choisis*... Il a pourtant voulu ouvrir la bouche, mais je lui ai coupé la parole d'un « vous « êtes un fripon; restituez ou voici des témoins, des armes: « et finissons. »

SAINT-PREUX.

Eh bien?

DELRIVE.

Eh bien! il est prudent, je te l'ai dit.

SAINT-PREUX, *vivement.*

Comment il t'a rendu ?...

DELRIVE, *riant.*

Non, il a gardé la somme que tu lui as donnée... Mais il m'a remis l'acte par lequel tu étais tenu de fournir encore cent mille francs à madame d'Estranbach, et outre cela son désistement à la main de...

HORTENSE, *gaîment.*

Aussi !

DELRIVE.

Ce qui dégage chacun de tout rapport avec ce misérable dont la banqueroute sera déclarée demain.

SAINT-PREUX.

Quelle école ! mais je ne me plains pas, c'est bien par ma faute que je perds...

DELRIVE.

Que tu perds ? que nous perdons.

SAINT-PREUX.

Comment... c'est sur mes fonds...

DELRIVE.

Ah !... sur les nôtres !

SAINT-PREUX.

Notre liquidation n'était-elle pas faite ?

DELRIVE.

D'accord, mais elle n'était pas signée... Les choses étaient restées *in statu quo.* (*Prenant l'acte.*) Vois. (*Il le déchire.*) M. Durand, portez cent mille francs au passif et refaites votre solde de caisse.

MADAME D'ESTRANBACH.

Bien, mon frère, bien.

SAINT-PREUX.

Non, mon ami, non, je ne puis souffrir...

DELRIVE.

Souffre ou ne souffre pas, cela m'est égal. (*A sa sœur.*) A ton tour maintenant.

(*Il présente un acte à sa sœur.*)

AIR : Faut l'oublier.

Pour une nièce qui t'est chère,
Tu semblais craindre ce matin ;
J'ai dû te rassurer soudain,
Et remplir les devoirs d'un père.
L'objet de mon plus cher désir,

Le but de mon ame attendrie,
Le voilà : c'est à toi d'offrir,
D'offrir à ma fille chérie
Un avenir.

MADAME D'ESTRANBACH, *lisant.*

Quoi ! tu donnes dès aujourd'hui ?...

DELRIVE, *bas.*

Tous mes biens à ma fille, c'est pour calmer tes soupçons.

MADAME D'ESTRANBACH.

Et tu ne t'es réservé que l'usufruit.

DELRIVE.

Ainsi, je ne pourrai rien aliéner des biens, et je resterai maître de mes actions, de mon temps, de moi, enfin. (*haut.*) Maintenant au dernier article. (*gravement à Saint-Preux et à Hortense.*) Mes enfans, (*à sa sœur.*) sont-ils précieux avec leur mine étonnée du treizième siècle, vous vous aimez. Je vous..... (*il les unit.*)

HORTENSE ET SAINT-PREUX.

Mon cousin ! mon ami !

DELRIVE, *à Saint-Preux.*

Et comme tu pourrais commettre quelque nouvelle balourdise, passe-moi le mot en faveur de l'intention, je me charge de placer tes fonds et ceux de ma pupille. Eh bien, qu'en dis-tu ?

MADAME D'ESTRANBACH, *riant.*

Je t'admire !

DELRIVE.

Ça ne t'arrive pas souvent, je vois que tu as envie de me garder quelque temps dans ton manoir... Je te donne huit jours, après quoi je reviens me mettre à la recherche d'un gendre, et payer ensuite ma dette d'homme du monde.

MADAME D'ESTRANBACH.

Prends bien garde aux engagemens que tu y contracteras.

VAUDEVILLE.

AIR du Charlatanisme.

A la bourse tu fus heureux ;
Tout a servi ta noble audace :
Les noms de Delrive et Saint-Preux
Etaient respectés sur la place.
Mais dans ce monde il est des cas

Ou, sans un effort de prudence,
Le plus fin est dans l'embarras.
Ainsi... dans ce que tu feras,
Songe bien au jour d'échéance.

DELRIVE.

Fin de mois, ou *prime*, ou *report*,
Plus un, *moins un*, ou *différence*,
Ces six mots d'un nouveau Mondor
Composent toute la science.
Parfois, sans un denier comptant,
Il sait forcer la confiance.
Toujours, à deux heures sonnant,
A la Bourse il est sur son banc,
Excepté les jours d'échéance.

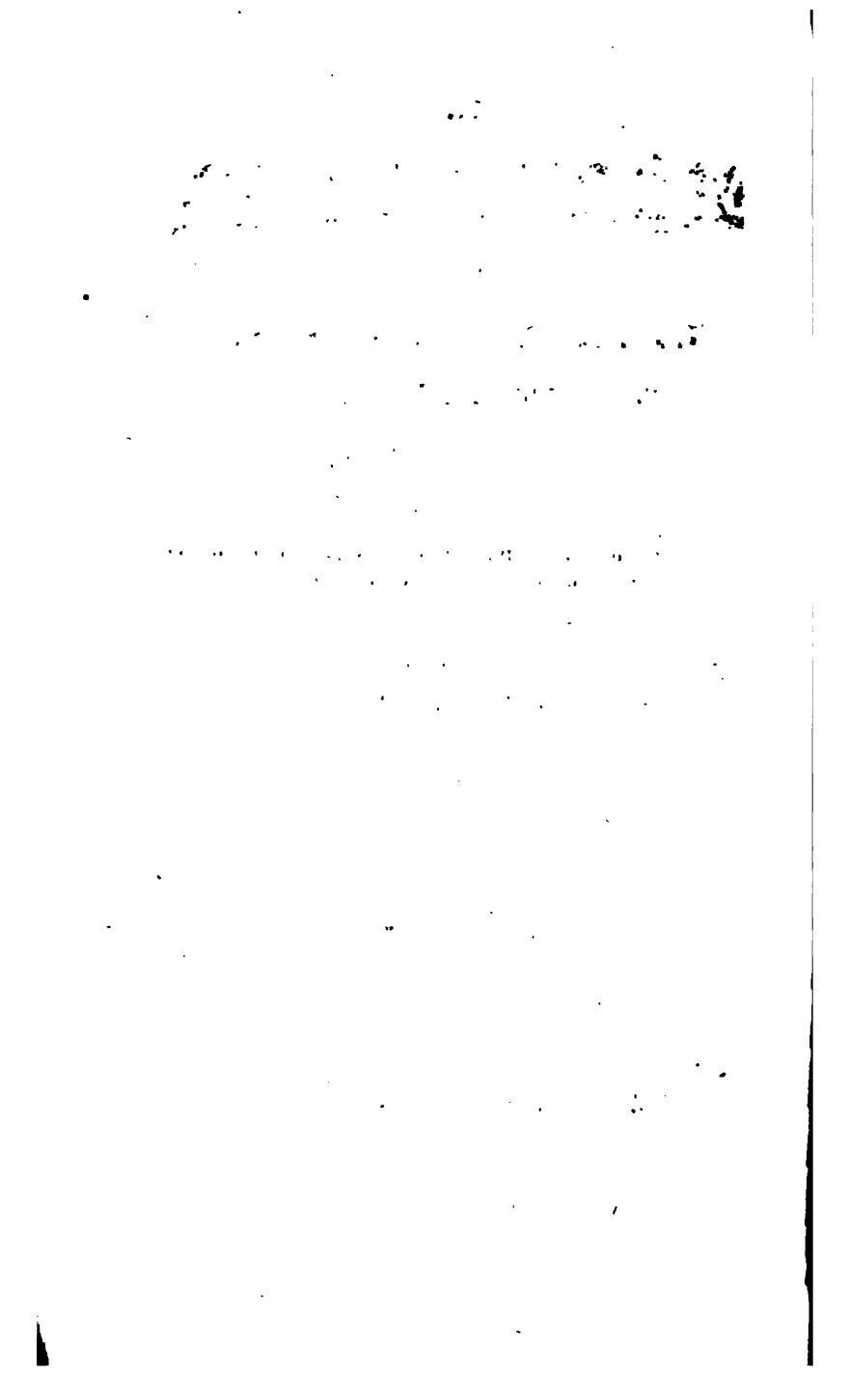
SAINT-PREUX.

Souvent le Français en amour
N'est qu'un débiteur infidèle,
Refusant de payer au jour
La dette souscrite à sa belle;
Mais s'agit-il de s'acquitter
Envers le malheur, l'indigence,
Il ne faut jamais protester
L'effet qu'on lui doit présenter,
Car il paie avant l'échéance.

HORTENSE, *au public.*

De gaîté, d'esprit envers vous
L'auteur a souscrit une traite,
Et c'est le talent qui chez nous
Ce soir doit acquitter sa dette.
Vers vous, Messieurs, je viens exprès
Pour réclamer votre indulgence,
Car bien qu'on se soit mis en frais,
On n'a pas ses fonds toujours prêts
Quand vient le jour de l'échéance.

FIN.



Théaulon de Lambert, Marie Emmanuel Guillaume Marguerite

LA MÈRE AU BAL

ET

LA FILLE A LA MAISON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR M. THÉAULON,

CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 30 NOVEMBRE 1826.

PRIX : 2 FR.

PARIS.

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,

CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,

COUR DES FONTAINES, N° 4,

ET PASSAGE D'HENRI IV, N°S 10, 12 ET 14.

1826.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA PRINCESSE OWINSKA, riche étrangère.	Mlle DÉLIA.
LA COMTESSE DE MIRVAL, amie de la princesse.	Mlle DUSSERT.
ERNESTINE, sa fille.	Mlle JENNY COLON.
JULIETTE, femme de chambre de la comtesse.	Mme MINETTE.
LE BARON DE NORLIS, contre-amiral, frère de madame de Mirval, âgé de cinquante ans.	M. FONTENAY.
AMÉDÉE DE SAINT-ALMON, protégé du baron.	M. BERCOUR.
ALFRED DE SOLIGNY, jeune élégant, adorateur de la comtesse.	M. LAFONT.
LE CHEVALIER WILBERG, son ami, personnage muet.	M. EMILIEN.
AMIS DE LA PRINCESSE.	
PLUSIEURS VALETS.	

La scène se passe au premier acte chez madame de Mirval, et au deuxième dans l'hôtel de la princesse.

NOTA. Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de l'Éditeur seront poursuivis conformément à la loi.

S'adresser pour avoir les airs exacts et les morceaux de musique de cet ouvrage à M. *Hus-Desforges*, chef-d'orchestre du théâtre du Vaudeville.

DE L'IMPRIMERIE DE H. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, N° 4.

LA MÈRE AU BAL,

ET

LA FILLE A LA MAISON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon de la Chaussée-d'Antin, à droite et à gauche des portes paralleles dont l'une est ouverte et l'autre couverte d'une riche portière. Plusieurs fauteuils, des chaises, un guéridon et une psyché élégante.

SCÈNE PREMIÈRE.

ERNESTINE, JULIETTE.

(*Elles sont toutes deux en admiration devant une robe de bal étalée sur deux fauteuils.*)

ERNESTINE.

Oh! que je suis contente!... mais regarde donc, Juliette! regarde donc, comme je vais être jolie à ce bal!

AIR : Des Roses et du Fiacre.

Dans cette fête, où l'on m'emmène,
Je vais briller comme une reine;
Que ma cousine aura de peine
A m'effacer,
A m'éclipser.
Vois, que d'éclat! que d'élégance!
Comme chacun va m'applaudir!
Ah! Juliette, lorsque j'y pense,
Mon cœur palpite de plaisir!

ENSEMBLE.

Dans cette fête, où l'on vous mène,
Vous brillerez comme une reine,
Et l'on pourra vous voir sans peine
Tout effacer,
Tout éclipser.

ERNESTINE.

Que maman est bonne pour moi... tu as vu, Juliette, avec quelle complaisance elle a consenti à me conduire à ce bal.

JULIETTE.

Hum!... Il faut croire qu'elle ne pouvait guère faire autrement... Madame la princesse Owinska a plusieurs fois manifesté le désir de vous voir; et pour ne point lui déplaire, madame la comtesse votre mère aura enfin consenti...

ERNESTINE.

Juliette, tu doutes toujours des bontés de maman pour moi; cela n'est pas bien, vois-tu... je sais bien qu'elle me traite quelquefois avec beaucoup de sévérité et qu'elle me laisse souvent seule avec toi lorsqu'elle va dans le monde; mais elle m'aime... et pourquoi ne m'aimerait-elle pas? je l'aime tant, moi... oh! tiens, je n'aime qu'elle sur la terre... et puis mon oncle de Brest, le baron de Norlis...

JULIETTE.

Et monsieur Amédée de St.-Almon, son protégé.

ERNESTINE.

M. Amédée! pourquoi donc l'aimerais-je?... il n'est pas de la famille, lui.

JULIETTE.

Non, mais il voudrait bien en être... et probablement il en serait déjà, si madame votre mère avait voulu y consentir.

ERNESTINE.

Ce pauvre jeune homme! il arrive de Brest, avec une belle lettre de recommandation de mon oncle, pour m'épouser, et maman n'a pas voulu seulement entendre parler de ce mariage.

JULIETTE, *souriant.*

Quant à vous, Mademoiselle, il paraît que vous étiez toute disposée à bien accueillir la recommandation de M. le baron.

ERNESTINE.

J'ai tant de respect pour mon oncle... c'est le frère de maman... c'est mon parrain, il m'aime comme sa fille... et d'ailleurs tu conviendras que M. Amédée de Saint-Almon est le plus aimable de tous les jeunes gens qui viennent nous voir.

JULIETTE.

Oui, je conviens qu'il a des qualités brillantes... mais ses manières sentent un peu le département du Finistère; tandis que M. Alfred de Soligny, par sa grace, son esprit, sa gaîté...

ERNESTINE.

Ah! M. Alfred est charmant aussi!... et s'il avait eu une recommandation de mon oncle...

JULIETTE, *malignement.*

De votre oncle, à la bonne heure... car je ne présume pas qu'il en obtienne jamais une de votre maman, auprès de vous.

ERNESTINE.

Pour moi, je te le dis franchement, le premier mari que maman m'offrira je le prendrai.

AIR : C'est à l'amant de la simple nature.

J'aime les bals, je veux paraître belle;
Maman toujours me défend ce plaisir...
J'ai du chagrin, mais une demoiselle,
Sans murmurer, hélas! doit obéir.
L'hymen viendra, par sa toute-puissance,
Me rendre dame et maîtresse à mon tour...
A sa maman on doit l'obéissance.
A son mari l'on ne doit que l'amour.

JULIETTE.

Oh! c'est bien vrai, Mademoiselle. (*à part.*) Mais combien il y a de femmes qui n'ont jamais payé leur dette?

ERNESTINE.

Je crois que j'entends une voiture dans la cour de l'hôtel... (*elle court à une des fenêtres.*) C'est maman qui revient du bois.

JULIETTE, *à part.*

Je parierais bien que M. Alfred est avec elle. (*on entend rire aux éclats.*) J'aurais gagné mon pari... J'entends la gaîté bruyante de notre étourdi... ce jeune homme est d'une constance auprès de la mère... On voit bien qu'il veut épouser la fille.

SCENE II.

LES MÊMES, LA COMTESSE, ALFRED.

ALFRED, *entre en riant.*

Impayable, d'honneur!.. le maladroit a manqué nous verser justement au bas de l'escalier.

LA COMTESSE.

Vous riez, Alfred!.. mais il m'a fait une frayeur...

ERNESTINE, *vivement.*

Quoi! maman, vous avez eu peur?

LA COMTESSE, *sévèrement.*

Pourquoi n'êtes-vous pas dans votre appartement, Ernestine?.. Je vous ai défendu!..

ERNESTINE, *timidement.*

Maman, c'est que l'on vient de m'apporter ma robe de bal... et j'étais descendue...

LA COMTESSE.

C'est bien... rentrez chez vous.

ERNESTINE, *allant vers sa robe.*

Oui, maman...

ALFRED.

Oh! pourquoi traiter avec tant de sévérité cette aimable enfant?

AIR : Vaudeville de l'Etude.

Entre nous, aimable comtesse
A quoi bon l'éloigner d'ici?
Si vous aviez un peu d'adresse,
Jamais vous n'agiriez ainsi.
De votre esprit la grace brille
Près de son langage innocent.

ERNESTINE, *emportant sa robe de bal.*

Adieu, maman.

LA COMTESSE.

Restez, ma fille,
Puisqu'on le veut absolument.

ERNESTINE, *bas à Juliette.*

Ce bon M. Alfred, il parle toujours pour moi. (*haut.*) Maman, si vous le permettez, je vais porter ceci dans ma chambre. (*à Juliette.*) J'aurais bien envie de remercier M. Alfred... mais je n'ose pas. (*Elle sort.*)

JULIETTE, *bas à Ernestine.*

Je le remercierai pour vous.

LA COMTESSE, *s'asseyant sur un fauteuil qui est près de la psyché.*

Juliette!.. laissez-nous. (*Juliette sort par la porte du fond*).

SCÈNE III.

LA COMTESSE, ALFRED.

LA COMTESSE.

Le moment n'est guère bien choisi, mon cher Alfred, pour me reprocher ma sévérité envers ma fille Ernestine; ne vient-elle pas ce soir avec moi au bal de la princesse Owinska?

ALFRED, *à part.*

Elle n'y est pas encore,

LA COMTESSE.

On me blâmera, je le sais, de cet excès de complaisance; mais la princesse l'a voulu, et la crainte de me brouiller avec elle m'a fait déroger, en cette circonstance, au système d'éducation que j'ai adopté pour ma fille.

ALFRED, *souriant.*

Ce système, belle comtesse...

LA COMTESSE, *vivement.*

Le blâmeriez-vous?

ALFRED

Moi, au contraire... et vous connaissez là-dessus ma façon de penser. Je ne suis pas de ces jeunes gens qui affichent dans leurs discours et dans leurs actions l'oubli des lois sacrées de la nature; je n'ai rien de la frivolité du siècle... je suis pour les grands principes: les mères doivent courir après les plaisirs, et les demoiselles doivent les attendre à la maison... N'est-ce pas là le résumé de votre système d'éducation?

LA COMTESSE, *riant.*

Oui, à peu près... c'est-à-dire que je veux qu'une jeune personne bien née ne fréquente les réunions, les spectacles, les bals, que lorsqu'elle est mariée.

ALFRED.

Comment donc! c'est aussi ma manière de voir... mais alors pourquoi ne pas marier l'aimable Ernestine?

LA COMTESSE.

Ce n'est encore qu'un enfant.

ALFRED, *avec intention.*

C'est possible, mais cela vous délivrerait d'un grand embarras, et vous n'auriez point à remplir chez vous un rôle toujours désagréable à votre âge... celui de surveillante... Je sais que vous vous reposez de ce soin sur l'honnête Juliette, et qu'elle mérite entièrement votre confiance... Mais vous êtes forcée de gronder quelquefois, et tout ce qui sent le pouvoir maternel s'accorde mal avec votre grace, je dirais presque naïve...

LA COMTESSE, *se levant.*

Taisez-vous, flatteur!

ALFRED.

Non, vrai, à votre place, je voudrais marier Ernestine plus tôt que plus tard... avec la fortune qui l'attend, elle ne peut manquer de partis?

LA COMTESSE.

Il s'en est présenté plusieurs, et le jeune Saint-Almon, que mon frère m'a expédié de Brest, réunirait assez les qualités que je voudrais dans un gendre.

ALFRED.

Vous trouvez?... Pour moi, c'est précisément celui-là qui me conviendrait le moins.

LA COMTESSE, *avec grace.*

C'est une raison, mon cher Alfred, pour je lui refuse Ernestine... Mais, je ne vois plus personne ici, à qui je voulusse confier le bonheur de cette chère enfant.

ALFRED.

Ah!... Vous ne voyez personne?

LA COMTESSE.

Absolument personne.

ALFRED, *finement.*

Comment!... pas même moi?

LA COMTESSE, *le regardant.*

Non, car j'aime ma fille, quoique le monde en puisse dire, et je ne veux lui donner pour mari qu'un homme dont le cœur soit entièrement libre... qu'un homme enfin qui puisse l'aimer comme elle mérite d'être aimée... et... je vous le demande... maintenant cela vous serait-il possible?

ALFRED.

Madame... certainement... (*à part.*) Il faut avoir recours aux grands moyens, ou je ne me tirerai jamais de là.

LA COMTESSE.

Ce soir au bal, je vous parlerai d'un grand projet; je laisserai Ernestine avec la princesse, et je vous rejoindrai dans la grande galerie, après le second quadrille.

ALFRED.

J'y serai. (*à part.*) Pour exécuter mon projet, il faut absolument qu'Ernestine reste ici.

LA COMTESSE.

Il est tard, je vais songer à ma toilette.

ALFRED, *avec intention.*

Votre Ernestine sera d'un brillant!... je parierais que vous serez les deux plus jolies femmes du bal.

LA COMTESSE.

Vous croyez, Alfred!

ALFRED.

Vous savez que je m'y connais.

LA COMTESSE.

Oui; mais je vous le répète, vous êtes un flatteur!

ALFRED, *de même.*

Moi, Madame?... à coup sûr, votre fille serait là que je n'oserais pas le dire; il ne faut pas trop louer les jeunes personnes... mais je suis assuré qu'elle doit produire ce soir une grande sensation à ce bal... je crois voir d'ici tous les yeux fixés sur elle.

LA COMTESSE, *d'une air piqué.*

Sur elle... tous les yeux!

ALFRED.

Quel plaisir pour vous, et quel triomphe pour votre cœur... tout maternel :

AIR : du Concert.

Voyez-vous (*bis.*)
Votre Ernestine,
Par sa grace divine,
Les charmer tous?
Dans ce bal,
Sans égal,
Elle s'avance;
Tout le monde s'élance
Devant ses pas.
Que d'élégance
Dans sa danse,
Et que d'appas!
Chacun tout bas
En l'admirant
Dit : ravissant!

LA COMTESSE, *à part, réfléchissant.*

Conduire au bal tant d'innocence,
N'est-ce donc pas une imprudence?

ENSEMBLE.

Oui, quand je pense,
L'innocence
Ne doit pas
Chercher, hélas!
Un jour si grand;
C'est imprudent.

ALFRED.

Que d'élégance
Dans sa danse!

Voyez-vous (*bis*)
Votre Erpestine?
La beauté l'examine
D'un œil jaloux.
Et son nom?
Se dit-on...
Voilà sa mère...
Qu'elle doit être fière
De ses
Succès!

LA COMTESSE.

ENSEMBLE.

Oui, quand j'y pense,
L'innocence, etc.

ALFRED.

Que d'élégance
Dans sa danse! etc.

Je me fais d'avance la plus douce idée du plaisir que vous allez avoir; et sur ce tableau délicieux, Comtesse, je vous quitte. (*fausse sortie.*)

LA COMTESSE.

Je parierais que vous retournez au bois...

ALFRED, *revenant sur ses pas.*

Au bois! seul, et à l'heure qu'il est? je serais perdu de réputation..... Mais pourquoi me dites-vous cela?... Ah! je comprends... la calèche de la petite banquière, qui montait quand nous descendions...

LA COMTESSE.

Vous allez souvent chez le banquier Findor?...

ALFRED.

Toutes les fois que j'ai besoin d'argent... une fois par jour, quelquefois deux... cela dépend des circonstances...

Mais rassurez-vous; je rentre à mon hôtel, où j'ai donné rendez-vous à mon coiffeur, à mon tailleur et à tous ces génies subalternes et mercenaires, qui sont devenus l'ame, et je dirai presque le corps d'un jeune homme à la mode... Je leur donne aujourd'hui une audience solennelle, et après cela, je suis à vous pour le reste de la soirée. (*Il baise la main de la comtesse et sort.*)

SCENE IV.

LA COMTESSE, JULIETTE.

JULIETTE, *entrant.*

Madame, M. Amédée de Saint-Almon est là avec un étranger...

LA COMTESSE.

L'importun! dites-lui que je ne puis le recevoir en ce moment, Juliette... et venez me coiffer. (*La comtesse entre dans son appartement.*)

JULIETTE.

Oui, Madame.

SCENE V.

JULIETTE, LE BARON DE NORLIS, AMÉDÉE DE SAINT-ALMON.

LE BARON, *examinant l'ameublement.*

Quel luxe! quel éclat! et que de colifichets dans cet ameublement! je reconnais bien là ma folle de sœur.

JULIETTE, *à part, après avoir fixé le baron.*

Sa sœur!... Serait-ce par hasard? Eh! mais, oui: plus je le regarde, et plus je reconnais l'original du portrait que madame me fait tous les jours...

LE BARON.

Eh bien, Mademoiselle! pourrai-t-on enfin avoir l'honneur de présenter ses hommages à Madame?

JULIETTE, *à part.*

C'est le contre-amiral, c'est sûr... (*haut*) Messieurs, Madame est dans ce moment sérieusement occupée; elle s'habille pour le bal.

LE BARON.

Eh bien! dites à mademoiselle Ernestine de venir...

JULIETTE.

Je ne sais, si je dois...

LE BARON.

Dites-lui que son oncle est là!...

JULIETTE, *indécise.*

Mais...

LE BARON, *impatienté.*

Corbleu! (*Juliette rentre sans répliquer.*)

SCÈNE VI.

LE BARON, AMÉDÉE.

LE BARON.

Je suis bien tenté, mon cher Amédée, d'embrasser ma nièce et de repartir sur-le-champ.

AMÉDÉE.

Ce n'est pourtant pas là ce que vous m'avez promis... Madame la comtesse a des torts très graves envers vous, je le sais, et sa légèreté peut vous affliger... Mais son ame...

LE BARON.

Son ame, Monsieur!... en a-t-elle une?

AIR : *Faut l'oublier.*

Le guerrier nous montre son ame
Par sa noble intrépidité,
Le juge par son équité,
L'amant par l'ardeur qui l'enflamme,
Un époux par des soins constans
Envers celle qui lui fut chère,
Enfin, ce qui doit en tout temps,
Atteste l'ame d'une mère,
C'est son amour pour ses enfans...
Oui, Monsieur, l'ame d'une mère,
C'est son amour pour ses enfans.

AMÉDÉE.

Croyez bien, monsieur le baron, que madame votre sœur...

LE BARON.

Ma sœur, Monsieur, est une coquette, une étourdie, que je ne reverrai de ma vie, si dès ce jour elle ne change de conduite envers ma nièce et envers vous.....

Corbleu ! Je lui fais passer de Brest un excellent parti pour ma fille... Un jeune homme charmant...

AMÉDÉE.

Monsieur....

LE BARON.

Oui, Monsieur, vous êtes un jeune homme charmant; et je voudrais bien voir que, pour me mettre dans mon tort, vous soutinssiez le contraire... Je lui fais passer de Brest, dis-je, un jeune homme qui, par son rang, sa fortune et surtout ses qualités doit assurer le bonheur de ma nièce, et depuis six mois environ madame élude ce mariage, comme si j'avais fait un choix indigne d'elle et de moi... Puisque mes lettres ne peuvent rien, je suis venu parler moi-même, et ma sœur va m'entendre... Je sais qu'elle est riche, et peut se passer de ma fortune; aussi n'est-ce pas en la menaçant de la déshériter, comme font tous les oncles de comédie, que je prétends ramener ma sœur à des sentimens plus raisonnables..... Mon titre d'oncle, mon caractère et mon âge me permettent d'employer tous les moyens pour parvenir à mon but, et je les emploierai.

AMÉDÉE.

Je crains bien que vous n'achevez d'indisposer contre moi madame la comtesse.

LE BARON.

Eh bien ! Monsieur, vous n'épouserez pas ma nièce, mais je vous trouverai, pour vous dédommager, quelque riche héritière qui la vaudra bien; je vous la trouverai, dussé-je faire une quatrième fois le tour du monde !

AMÉDÉE.

Ce ne serait pas la même chose, Monsieur..... Où découvrir une autre Ernestine? où trouver tant de grace, tant de candeur?...

LE BARON.

Oh ! si vous êtes amoureux à ce point...

AMÉDÉE.

Jugez de ma douleur, si je perdais maintenant votre aimable nièce?

LE BARON.

Corbleu, Monsieur ! ce serait tant pis pour vous; je

vous ai envoyé de Brest pour épouser ma nièce, et non pas pour vous en rendre amoureux, c'est bien différent cela.

AMÉDÉE.

Voici mademoiselle Ernestine.

SCENE VII.

LES MÊMES, ERNESTINE.

ERNESTINE, *pleurant en embrassant son oncle.*

Air : des Rosières.

Ah! ah! ah! je suis bien joyeuse
De votre retour!
Mon cher oncle, je suis heureuse,
Pour moi quel beau jour!

AMÉDÉE.

Vous pleurez, ma chère Ernestine?

ERNESTINE.

Non, non... je ne suis pas chagrine ;
(*à son oncle.*)
Mon bonheur est de vous revoir,
Ce moment comble mon espoir!

LE BARON.

Reprends ta gaîté, ma chère.

ERNESTINE.

Vous obéir est mon devoir.

LE BARON.

Serait-ce ta mère?

ERNESTINE.

Voyez quel est mon désespoir...
Je n'irai pas au bal ce soir!
Ah! ah! ah! que je suis joyeuse, etc.

LE BARON.

Ah! ta mère va ce soir au bal et veut que tu restes à la maison?

ERNESTINE.

Je ne sais comment cela se fait; ma parure de bal était prête; elle est charmante! une robe de tulle lamée en argent avec des roses et une couronne, j'étais si contente!.... et voilà que tout à coup maman change

d'idée... elle prétend que le bal de la princesse sera paré et masqué, qu'il sera fort bruyant, très mêlé, sans doute; et qu'une demoiselle de mon âge y serait fort déplacée... cela peut être, cher oncle... (*en pleurant.*) mais je me faisais un si grand plaisir d'aller à ce bal, que si vous n'étiez arrivé, j'allais pleurer comme un enfant.

LE BARON.

Console-toi, ma chère Ernestine, j'ai fait exprès pour toi le voyage de Brest, et je n'y retournerai qu'après t'avoir vue parfaitement heureuse?

ERNESTINE.

Si je pouvais aller à ce bal, rien ne manquerait, je crois, à mon bonheur!... maman est si bonne!

AMÉDÉE.

Vous la défendez, aimable Ernestine, et mon cœur est d'accord avec vous sur ce point... cependant, j'ai vu plus d'une fois couler vos larmes, et j'ai cru devoir instruire votre oncle.

ERNESTINE.

Vous avez eu tort, Monsieur; ce n'est pas en affligeant maman que vous parviendrez à vous faire aimer de moi. Si j'ai de l'amitié pour M. Alfred de Soligny, c'est qu'il aime maman, lui! il est toujours auprès d'elle, il l'entoure des soins les plus tendres... il me regarde comme sa sœur... et je finirai par croire qu'il est mon frère.

LE BARON, *tirant à part Amédée.*

Ce monsieur Alfred de Soligny, est sans doute le jeune homme dont vous m'avez parlé; celui qui voudrait devenir mon beau-frère... ou bien mon neveu... ou peut-être...

AMÉDÉE, *souriant.*

C'est-lui-même...

ERNESTINE.

Tenez, tenez, je parie, cher oncle, que monsieur Amédée vous fait encore quelque méchant rapport contre maman... Oh! malgré votre recommandation, je finirai par le détester.

LE BARON.

Il paraîtrait ma nièce que ma recommandation ne lui a pas été d'un grand secours auprès de vous et le refus que vous avez fait de l'épouser...

ERNESTINE.

Moi, cher oncle; moi, j'ai refusé d'épouser monsieur? M. Amédée est là pour dire que je ne demandais pas

mieux... c'est maman qui n'a pas voulu; elle prétend que je suis encore trop jeune pour me marier... Moi, refuser un mari que vous m'aviez envoyé... oh, non!...

AIR : Ce que j'éprouve en vous voyant.

Avec maman entendez-vous!...
A cet hymen qu'elle consente,
Soudain, en fille obéissante,
Je prendrai monsieur pour époux:
Obéir me semblera doux,
Je vous le dis sans stratagème,
Depuis que monsieur vient chez nous,
Il a su nous captiver tous...
Mon cher oncle, pour que je l'aime,
Avec maman entendez-vous!

AMÉDÉE, *bas au baron avec transport.*

Eh bien! monsieur le baron, blâmez-vous encore mon amour?

LE BARON, *de même.*

Non, morbleu!... et si, quand j'étais jeune, j'avais rencontré un ange comme celui-là... ma nièce aujourd'hui ne serait pas mon unique héritière.

ERNESTINE.

Mais, venez donc voir maman; votre arrivée lui causera tant de plaisir!

LE BARON.

J'en doute, car enfin, sa femme de chambre doit lui avoir dit que j'étais ici et je ne devrais pas faire antichambre chez elle... elle m'expose à faire une descente dans son boudoir.

ERNESTINE.

On ne lui aura pas encore appris que vous êtes là... et je vais...

SCENE VIII.

LES MÊMES, JULIETTE, *entrant avec des flambeaux qu'elle place sur le guéridon.*

JULIETTE, *au baron.*

Madame est désespérée de vous faire attendre, Monsieur... Mais dans un instant...

LE BARON, *brusquement.*

Je serais fâché de le déranger; vous lui direz que je reviendrai... *Il prend son portefeuille.*

ERNESTINE.

Mon cher oncle!...

AMÉDÉE.

Monsieur le baron.

LE BARON, *écrivant.*

Silence!... je travaille pour vous...

JULIETTE, *à part.*

Que veut-il donc faire?

LE BARON, *achevant d'écrire et déchirant la feuille sur laquelle il écrit : montrant Juliette.*

Ernestine!... comment appelez-vous mademoiselle?

ERNESTINE.

Juliette, mon oncle.

LE BARON, *passant près de Juliette.*

Mademoiselle Juliette, approchez.

JULIETTE.

Me voilà, Monsieur le contre-amiral.

LE BARON *qui avait sa canne sous son bras droit la passe sous son bras gauche. Ce mouvement fait peur à Juliette qui recule.*

Approchez! approchez!

JULIETTE.

C'est que vous avez fait un certain mouvement...

LE BARON.

Plus près encore... (*bas.*) Etes-vous discrète?

JULIETTE.

Oui, Monsieur le contre-amiral.

LE BARON.

Aimez-vous Ernestine?

ERNESTINE, *vivement.*

Oh! oui, mon oncle; Juliette m'aime bien.

LE BARON, *lui donnant le papier.*

Alors je puis me fier à vous... Prenez cet écrit, et que tout ce qu'il renferme soit exécuté de point en point... Si je réussis dans mon projet, vous pouvez compter sur cinquante louis...

JULIETTE.

Cinquante?...

LE BARON.

Taisez-vous!..... Et si mon projet manque par votre faute... je vous fais mettre à la porte.

JULIETTE.

Monsieur...

LE BARON.

Silence!... Pour rassurer votre conscience, je veux bien vous apprendre que tout ceci est pour le bonheur d'Ernestine...

JULIETTE.

Ce motif seul...

LE BARON.

Taisez-vous! il faut que ma nièce ignore entièrement mon dessein, elle en parlerait à sa mère... Vous m'avez entendu, que prétendez-vous faire?

JULIETTE.

Mériter les cinquante louis et prouver que pour le bonheur de mademoiselle Ernestine...

LE BARON.

C'est assez!... Venez, mon cher Amédée, adieu, mon enfant.

ERNESTINE.

Cher oncle, quand reviendrez-vous?

LE BARON.

Plus tôt que tu ne le crois.

AIR : Allons réveiller tout le monde.

Bientôt tu reverras, ma chère,
Cet oncle qui veut ton bonheur,
Et ta mère avant peu, j'espère,
Te rendra ses soins et son cœur.
(*à Juliette.*)
Songez bien qu'à vous je me fie!..

JULIETTE.

Oh! Monsieur, vous serez content,
J'ai toutes les vertus...

LE BARON, *sévèrement.*

Ma mie,
Je n'en ai pas besoin de tant.
(*à Ernestine l'embrassant.*)
Bientôt tu reverras, ma chère, etc.

ENSEMBLE.

AMÉDÉE.

Bientôt vous reverrez, ma chère,
L'oncle qui veut votre bonheur,
Et votre mère, je l'espère,
Vous rendra ses soins et son cœur.

ERNESTINE.

Bientôt je reverrai, j'espère,
Cet oncle qui veut mon bonheur;
Mais de ma mère qui m'est chère
Je n'ai jamais perdu le cœur.

JULIETTE.

Qu'il est bourru, qu'il est sévère,
Mais il paraît avoir bon cœur,
Et dans ce mystère j'espère
Le seconder avec ardeur.

(*Le baron et Amédée sortent.*)

SCENE IX.

ERNESTINE, JULIETTE.

ERNESTINE, *après avoir reconduit son oncle.*

Juliette, mon oncle t'a remis un papier, veux-tu me le montrer?

JULIETTE.

Quand votre maman sera partie pour le bal.

ERNESTINE.

Le bal!... tu vas renouveler tous mes chagrins...

JULIETTE.

Silence, Mademoiselle... voilà madame la comtesse.

SCENE X.

LES MÊMES, LA COMTESSE, *en grande parure de bal.*

LA COMTESSE, *des bracelets et un éventail à la main.*

Dix heures viennent de sonner et Alfred n'a pas encore paru. (*avec un dépit concentré.*) Je suis presque sûre qu'on le trouverait à l'Opéra, dans la loge du banquier Findor... (*regardant à droite et à gauche.*) Ah! ah!... je vois que mon frère s'est lassé de m'attendre... Ces marins sont d'une impatience... J'aurais eu tant de plaisir à le voir... Juliette, attachez-moi mes bracelets.

ERNESTINE.

A nous deux, Juliette! (*La comtesse devant la psyché tend ses deux bras; elles attachent les bracelets.*)

AIR : de Céline.

O maman, que cette parure
Relève encore ta beauté !

LA COMTESSE.

Tu crois, ma fille ?

ERNESTINE.

Oh ! je te jure
Que je dis bien la vérité.
Et ces plumes, ce diadème,
Ces fleurs ; il ne te manque rien.

LA COMTESSE, *avec tendresse.*

Mon Ernestine, que je t'aime !

ERNESTINE, *avec admiration.*

Maman, que cela te va bien !...

LA COMTESSE, *embrassant sa fille sur le front.*

Chère Ernestine, que je t'aime !

ERNESTINE.

Maman, que cela te va bien !

LA COMTESSE.

Ainsi te voilà bien raisonnable ; tu n'as plus de chagrin, n'est-ce pas ?

ERNESTINE, *avec un soupir.*

Non, maman !

LA COMTESSE, *se regardant dans la psyché.*

C'est un léger sacrifice que tu fais aux convenances, mon enfant... Mais après tout... tu ne perds pas grand-chose.... Un bal est une chose fort ennuyeuse... et puis... la fatigue... la poussière... la fraîcheur disparaît et le lendemain... on est à faire peur. (*avec impatience.*) Mais, voyez donc si M. Alfred arrivera... (*On sonne très fort.*) (*avec une joie intérieure*) Ah ! enfin, le voilà..... rentrez ma fille !

ERNESTINE.

Oui maman... adieu... ne vous ennuyez pas trop. (*à part.*) J'aurais bien voulu m'ennuyer toute la nuit, moi. (*Elle rentre dans son appartement.*)

SCENE XI.

LES MÊMES, ALFRED, LE CHEVALIER WILBERG.

ALFRED, *sa montre à la main.*

A l'heure dite !... l'exactitude est ma première vertu. Comtesse, j'ai pris la liberté d'offrir dans votre voiture une place à M. Wilberg. (*à Wilberg.*) Saluez

donc ! (*Wilberg salue la comtesse.*) Un de mes meilleurs amis, un élève qui avant peu, j'espère, me fera beaucoup d'honneur et ce n'est pas malheureux.

LA COMTESSE.

Vos amis, mon cher Alfred, seront toujours les miens. (*à Wilberg.*) Je suis ravie...

ALFRED, *à Wilberg.*

Saluez encore !

LA COMTESSE, *bas à Alfred.*

Votre ami ne parle donc pas ?

ALFRED.

Oh ! pardonnez-moi, mais il y a un petit inconvénient : monsieur est Danois, et ne sait pas un mot de français, seulement il commence à l'entendre ; c'est un jeune seigneur de Copenhague, qui est venu étudier le beau monde à Paris et que je me suis chargé de lancer !... C'est un fort aimable homme, comme vous voyez, et surtout un confident sûr... Mais le temps passe, et mademoiselle Ernestine ne paraît pas. Oh ! ces jeunes filles ! quand elles sont aux prises avec leur miroir il n'y a plus moyen de les séparer.

LA COMTESSE, *après avoir réfléchi.*

Ah !... j'oubliais de vous dire, Alfred.... Ma fille ne vient pas avec nous...

ALFRED, *à part.*

J'en étais sûr... (*haut.*) Oh ! j'en suis fâché !

LA COMTESSE.

Ernestine est gravement indisposée.

ALFRED.

Pauvre petite... cela m'afflige pour elle, mais enfin...

LA COMTESSE.

Tenez, prenez ceci (*elle lui donne son éventail et son cachemire.*), et partons.

ALFRED.

Chacun son bagage. (*à Wilberg en lui jetant le shall sur le bras.*) A vous ceci, Wilberg. Moi, je garde l'éventail. (*à part.*) Oublions-le sur cette table.

LA COMTESSE, *après avoir examiné Wilberg.*

(*à Alfred.*) Il n'est pas mal, ce jeune Danois.

ALFRED, *bas à la comtesse.*

Vous allez voir comme il est bien dressé. (*haut.*) Chevalier Wilberg, (*il approche.*) donnez la main à madame. (*Wilberg la présente ridiculement.*) N'est-ce pas que c'est bien ?

LA COMTESSE, *qui a donné la main à Wilberg.*

hO ! ce pauvre jeune homme !... Juliette, je nerentrerai qu'au jour; je vous recommande ma fille.

JULIETTE.

Madame sait bien que j'en ai soin comme de moi-même.

Air du dernier chœur de la Veuve de quinze ans.

ENSEMBLE.

Allons, partons, } le plaisir { nous } appelle.
Allez, partez, } { vous }
Là bas on doit } nous { désirer.
Au bal on doit } vous {
Que cette fête sera belle !

LA COMTESSE.

Que je brûle de m'y montrer !

LES AUTRES.

Et comme on va vous admirer !

(*La comtesse, Alfred et Wilberg sortent.*)

SCENE XII.

JULIETTE, ERNESTINE.

JULIETTE.

Voyons maintenant ce que me veut monsieur le contre-amiral : (*elle lit.*) « *Dès que votre maîtresse* « *sera partie, habillez Ernestine comme pour le bal.* « *Je viendrai la chercher à minuit, avec madame la* « *baronne d'Orville, sa parente.*

ERNESTINE, *entrant précipitamment.*

Juliette ! Juliette ! la voiture est sortie de l'hôtel et nous voilà seules; qu'allons-nous faire avant de nous coucher ?

JULIETTE.

Voulez-vous que je vous lise quelques pages de ce roman que m'a prêté M. Alfred.

ERNESTINE.

Oh ! non, car maman m'a dit encore, ce matin, qu'une demoiselle ne devait jamais lire de ces livres-là... J'ai un autre projet...

JULIETTE.

Voyons ! quel est-il ?

ERNESTINE.

Tu vas rire et me traiter encore de coquette.

JULIETTE.

Le ciel m'en préserve!... Expliquez-vous.

ERNESTINE.

Écoute.... tu vas m'habiller absolument comme si j'allais au bal; je danserai un peu devant cette glace, et tout ne sera point perdu..... Tu te fâches?

JULIETTE.

Non, Mademoiselle... au contraire, et j'allais vous proposer, à la glace près à laquelle je ne songeais pas, ce petit plaisir bien innocent. (*Ernestine va se mirer.*) (*à part.*) O instinct de la coquetterie! la voilà qui va remplir d'elle-même les intentions de M. le baron.

ERNESTINE.

Viens vite, Juliette; si j'allais m'endormir, je croirais avoir manqué deux fois le bal.

JULIETTE.

Allez: je suis à vous, dans la minute.

ERNESTINE, *en s'en allant.*

Ne te fais pas attendre... Je vais d'abord mettre ma couronne.

SCENE XIII.

JULIETTE, *seule.*

Je vais d'abord arranger la salle du bal..... Cette psyché, qui, j'en suis sûre, va trouver ma jeune maîtresse charmante... puis ces fauteuils et ces chaises, qui gêneraient les danseurs... Eloignons aussi ce guéridon... (*apercevant l'éventail.*) Que vois-je! l'éventail de madame; elle l'a sans doute oublié..... Comment va-t-elle faire au bal, sans un éventail? c'est si commode! Non pas pour avoir moins chaud... mais pour voir ce qu'on ne veut pas avoir l'air de regarder... ou pour cacher la colère et le dépit... Quand une femme est comme cela (*elle se masque avec l'éventail.*), son amour-propre est à couvert... (*on frappe à la porte du salon en dehors.*) On frappe à cette porte... Serait-ce déjà M. le baron?... (*Elle va ouvrir.*)

SCÈNE XIV.

JULIETTE, ALFRED.

JULIETTE, *effrayée.*

C'est vous, M. Alfred !

ALFRED.

Oui, j'ai oublié l'éventail de ma maîtresse... elle m'envoie le chercher... J'ai pris en route une voiture de place... Où donc est Ernestine ?

JULIETTE, *vivement.*

Voilà l'éventail, Monsieur.

ALFRED.

Que fait Ernestine ?

JULIETTE, *à part.*

Oh ! le rusé... Il aura oublié l'éventail de la mère, pour venir parler à la fille.

ALFRED.

Eh bien ! Ernestine ?

JULIETTE.

Mademoiselle Ernestine..... est couchée, Monsieur..... Elle dort.

ERNESTINE, *appelant.*

Juliette ! Juliette ! viens donc !

ALFRED.

Ah ! elle dort !... Juliette, toi qui avais promis de parler pour moi....

JULIETTE.

Oui, Monsieur, je parlerai pour vous... tant que vous voudrez... Mais je ne vous laisserai jamais parler vous-même, et la nuit surtout....

ERNESTINE, *de même.*

Juliette !

JULIETTE.

Me voilà !... (*à part.*) Ne la laissons pas venir jusqu'ici, tout serait perdu... (*haut.*) Allez-vous-en, Monsieur Alfred, allez-vous-en, ou je serai forcée de parler de vos projets à madame la comtesse, et à M. le contre-amiral.

ALFRED, *étonné.*

L'oncle de Brest serait ici ?

JULIETTE.

Oui, Monsieur; et je vous avertis qu'il n'a pas l'air de plaisanter sur le compte de sa nièce : ainsi, partez vite, ou je serai forcée de parler. (*Elle entre promptement dans la chambre d'Ernestine, et l'on entend le bruit d'un verrou.*)

SCÈNE XV.

ALFRED, *seul.*

Elle s'enferme !... Il faut pourtant que je parle à la charmante Ernestine; l'oncle de Brest protége Adolphe; il n'y a pas à balancer... Wilberg tient ma place auprès de la comtesse.... Si je pouvais.... ce moyen est hardi, mais il me paraît sûr.... Il faut ici vaincre ou périr!.. Et d'ailleurs :

AIR : Restez, troupe jolie.

C'est quand le danger nous menace
Que doivent briller les grands cœurs,
Car ce fut toujours pour l'audace
Que la fortune eut des faveurs.
Oui par une chance opportune
Je dois triompher en ces lieux :
Les femmes, comme la fortune,
Protégent les audacieux.

Faisons comme si je sortais. (*Il ferme la porte du fond avec violence* (*elle doit faire du bruit.*), *et il vient se cacher derrière la psyché.*)

SCÈNE XVI.

ALFRED *caché*, JULIETTE, *ensuite* ERNESTINE *en costume de bal.*

JULIETTE *entre en regardant.*

Il est parti; et la manière dont il a fermé la porte me prouve qu'il n'est pas content de mes services..... Mademoiselle, vous pouvez venir.

ALFRED.

Bon !... Attendons l'instant favorable.

FINAL.

AIR nouveau de M. Hus-Desforges.

ERNESTINE, *arrivant.*

N'est-ce pas que je suis charmante?

JULIETTE.

Oui, vraiment vous êtes charmante!

ALFRED, *à part.*

Elle a raison, elle est charmante!

ERNESTINE.

Silence! au bal je me présente.

JULIETTE et ALFRED.

Dans le bal elle se présente.

ERNESTINE.

Vois ma démarche et mon maintien.

JULIETTE.

Ils sont fort bien!

ALFRED, *à part.*

Ils sont fort bien!

ERNESTINE, *imitant son entrée au bal.*

On me conduit à la princesse,
Elle m'accueille avec noblesse;
Je suis tremblante, à son aspect...
Je la salue avec respect...
On s'assied en cérémonie.

(*allant à Juliette.*)

Juliette, fais tapisserie...
Il faut bien quelqu'un pour me voir.

JULIETTE ET ALFRED. *Juliette va s'asseoir.*

Allons, je suis là } pour la voir.
Ne suis-je pas là }

ERNESTINE, *s'asseyant.*

A peine je viens de m'asseoir
Qu'un danseur s'approche avec zèle,
Et me dit : Si mademoiselle...
Voulait... Je l'interrompis soudain,
Et je lui présente la main.

(*elle se lève et va à Juliette.*)

Juliette! fais, je t'en supplie,
L'orchestre et la tapisserie!

JULIETTE.

Je ne suis là
Que pour cela.

ALFRED, *à part.*

Qu'elle est innocente et jolie!

ERNESTINE.

En place, on commence déjà.

(*Juliette chante sur un mouvement de contredanse et dit les figures, pendant la durée de l'air, tandis que Ernestine danse devant la psyché.*)

ALFRED, *à part, pendant qu'Ernestine danse.*

Je le disais, quelle élégance!
Que sa danse est pleine d'appas!
Mon cœur se livre à l'espérance,
Elle ne m'échappera pas.

(*Ici Juliette commence à s'endormir sur son fauteuil près du guéridon.*)

JULIETTE, *s'endormant.*

(*Parlé.*) Chassez les huit.

ERNESTINE, *ayant l'air de céder au sommeil.*

Mais on finit la contredanse,
Mon cavalier me reconduit...

(*bâillant en s'asseyant.*)

Et puis après je recommence,
Et je danse toute la nuit...
Chacun me regarde et m'admire...
La foule me cherche des yeux...
Maman a raison de le dire...
Les bals sont vraiment ennuyeux.
Je n'y viendrai plus... je le jure...

(*s'endormant tout-à-fait.*)

Quand donc viendra notre voiture?

(*Pendant ces derniers vers on entend sonner minuit à la pendule.*)

ALFRED, *sortant de derrière la psyché.*

(*A demi voix.*)

Juliette dort... voici l'instant...
Appelons-là... bien doucement.

(*Parlé.*) Ernestine! Ernestine!

(*Au moment où Alfred s'approche d'Ernestine, on entend agiter fortement une sonnette dans l'antichambre.*)

Grand Dieu! (*Il se cache vivement.*)

ERNESTINE, *se réveillant au bruit.*

Juliette! qu'est-ce donc?

JULIETTE, *qui s'est réveillée en même temps prend un flambeau.*

Rassurez-vous, c'est votre oncle qui vient vous chercher.

ERNESTINE.

Mon oncle! (*Elle se précipite vers la porte du fond, Juliette la suit; le rideau tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une riche galerie ornée et éclairée comme pour une fête; à droite, la porte de l'appartement de la princesse Owinska.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE OWINSKA, LA COMTESSE.

(*On entend faiblement dans le fond la musique du bal; des masques errent dans la galerie.*)

LA PRINCESSE, *avec hilarité.*

Mais riez donc, comtesse, riez avec moi de cette aventure.

LA COMTESSE, *se contraignant.*

Elle est en effet très piquante... et surtout très vraisemblable... De qui la tient-on?

LA PRINCESSE.

D'un jeune étourdi que je ne connais pas... et qui la racontait tout haut dans le bal... Concevez-vous rien de plus plaisant que cette mère qui ne veut pas absolument que sa fille paraisse au bal, et qui dit à tout le monde que sa fille est gravement indisposée, tandis que celle-ci, en domino, danse au même quadrille qu'elle... cela m'a fait penser sur-le-champ à l'indisposition subite de votre chère Ernestine. Je suis bien sûre, comtesse, qu'à la place de cette mère ridicule, vous n'eussiez pas fait comme elle... la tendresse que vous avez pour votre fille, votre indulgence naturelle, et l'innocence d'Ernestine, d'ailleurs...

LA COMTESSE, *embarrassée.*

Je suis pour mon compte... parfaitement tranquille

sur ce point, princesse... et jamais ma fille... (*à part.*) Alfred n'arrive pas.

LA PRINCESSE.

Vous paraissez souffrir, mon amie?

LA COMTESSE.

Mais, oui, je ne me sens pas bien; il fait dans ce bal une chaleur étouffante...

LA PRINCESSE.

Nous avons tant de monde. J'avais à peine invité cent personnes, et nous voilà plus de six cents... La grande baronne d'Orville m'a, je crois, amené pour sa part, plus de douze petits cousins... Heureusement ils sont jeunes et ils dansent... cela fait bien pour notre bal... il y règne un mouvement, un désordre... (*avec ironie.*) C'est charmant, d'honneur!.. de pouvoir réunir un si grand nombre d'amis...

AIR de mademoiselle E.

Ah! que d'amis
Dans ce Paris!
A la ronde
Leur foule abonde.
Ah! que d'amis
Les jeux, les ris,
Amènent toujours dans ce Paris!
Ne voyez-vous jamais personne?
Par un miracle sans égal,
Que chez vous un archet résonne,
Et donne le signal du bal:
Ah! que d'amis
Dans ce Paris, etc.

C'est, hélas! la chance commune:
Les malheureux sont méconnus;
Mais à peine de la fortune
Les beaux jours sont-ils revenus,
Ah! que d'amis! etc.

LA COMTESSE, *à part.*

Quelle contrainte cruelle!

LA PRINCESSE.

Je vois, ma chère amie, que ma gaîté vous contrarie en ce moment, je retourne au bal et vous laisse respirer ici tout à votre aise, jusqu'à l'instant où les danseurs viendront envahir cette galerie. (*Musique lointaine du bal. La princesse sort par le fond.*)

SCENE II.

LA COMTESSE *seule, s'asseyant.*

Oui... respirons un moment... le cinquième quadrille vient de finir, et M. Alfred n'est pas encore au bal... où peut-il être?... n'aurait-il employé le prétexte frivole d'aller chercher mon éventail que pour accompagner ici une de ses nombreuses conquêtes... et serait-il près de moi, sous un déguisement qui le dérobe à mes yeux?... (*se levant.*) si je le croyais!... (*avec calme.*) Quelle folie est donc la mienne... l'amour serait un ridicule à mon âge... je n'ai point d'amour... je ne puis en avoir pour un étourdi, dont je serais presque la mère... et mon unique désir, c'est d'assurer le bonheur d'un jeune homme intéressant... qu'un sentiment généreux semble fixer auprès de moi.

AIR: de l'Angelus.

Je n'eus jamais d'amour pour lui,
On le dit léger et volage...
Et prenant l'honneur pour appui,
Mon cœur échappe à l'esclavage... (*bis.*)
Mais de douleur dans ce séjour
Loin de lui mon ame est saisie...
Pourquoi, si je n'ai point d'amour,
Tant souffrir de la jalousie... (*bis.*)

Mais quelqu'un s'avance vers cette galerie... serait-ce lui? me chercherait-il?... Alfred... (*elle va vers le fond.*) Ciel! mon frère!...

SCENE III.

LA COMTESSE, LE BARON.

LE BARON.

Oui, ma sœur, c'est moi-même qui ne pouvant avoir l'honneur d'obtenir une audience chez vous, suis bien forcé de venir en demander une au bal.

LA COMTESSE.

Je ne puis vous entendre en ce moment, mon frère... l'usage du monde.

LE BARON.

Eh! morbleu, Madame! l'usage du monde ne défend pas à une sœur d'écouter son frère... Il faut que je vous parle... je vous parlerai... l'occasion est trop belle pour que je la laisse échapper, et d'abord je vous prierai de me dire où se trouve Ernestine en ce moment?

LA COMTESSE, *embarrassée.*

Ernestine... mon frère... ne la croyez-vous pas plus convenablement placée chez moi que dans cette cohue...

LE BARON.

Non, corbleu!... puisque vous y êtes... Une fille ne doit jamais quitter sa mère, ou plutôt une mère ne doit jamais quitter sa fille!

LA COMTESSE.

La société a des devoirs pour tous les âges... l'intimité qui m'unit à la princesse m'impose la loi rigoureuse d'assister à toutes ses fêtes... et l'âge et la candeur de ma fille me défendent de la produire dans un monde, où malgré les vertus de la princesse, une réunion trop nombreuse peut amener de dangereux exemples... Voudriez-vous me conseiller d'inspirer à ma fille le goût des fêtes et des plaisirs...

LE BARON, *avec ironie.*

Oh! non, certainement, ma sœur.

AIR : On dit que je suis sans malice.

A Paris, une fille sage
Doit attendre le mariage
Pour chercher les amusemens;
Ils sont faits pour les grands parens.
Oui, d'après les modes nouvelles,
Je le soutiens, les demoiselles
Doivent céder à leurs mamans
Les bals et les jeux innocens.

LA COMTESSE, *piquée.*

Mon frère! cette raillerie.

LE BARON.

Ma sœur, pour défendre à votre fille les plaisirs et les fêtes, il faudrait commencer par y renoncer vous-même! L'exemple est tout pour un cœur sans expérience... Vous délaissez votre fille... mère imprudente!... Vous la con-

fiez à la surveillance mercenaire d'une femme de chambre... Et qui vous dit qu'un habile séducteur ne profite pas de votre absence pour corrompre ce fragile gardien!.. Qui vous dit que l'on n'a pas déjà cherché à faire naître dans l'ame d'Ernestine, dans cette ame si pure!... des sentimens indignes d'elle et de vous...

LA COMTESSE.

Mon frère!...

LE BARON, *avec force.*

AIR : Epoux imprudent!

Voyez jusqu'où peut vous conduire
L'oubli d'un devoir si sacré;
Votre fille on peut la séduire,
Un jeune cœur est sitôt égaré! (*bis.*)
Et dites-moi, comment une étrangère
Défendrait-elle votre enfant,
Quand l'amour trompe si souvent
Le regard même d'une mère!

LA COMTESSE, *avec dédain.*

Avez-vous enfin terminé vos remontrances, mon frère?.. Il faut que je reparaisse au bal. (*Elle veut sortir, le baron la retient.*)

LE BARON.

Non, morbleu!... vous n'y retournerez que quand vous m'aurez entendu jusqu'au bout!... Si la présence d'Ernestine vous gêne, vous humilie... pourquoi ne pas vous en débarrasser en la mariant?... Je vous ai envoyé de Brest un excellent parti, le fils d'un brave marin, un jeune homme aussi riche qu'Ernestine, d'une naissance égale à la sienne, d'un caractère conforme à celui de votre fille... si vous êtes bonne mère, pourquoi refusez-vous de faire le bonheur de votre enfant?... Vous craignez peut-être pour votre réputation de jeunesse et de beauté, les suites trop évidentes d'un mariage... Le nom de mère vous importune... celui de grand'mère vous tuerait!... Eh bien! je sais compâtir aux faiblesses des dames, moi... (*avec épanchement.*) Marions Ernestine à M. de Saint-Almon... J'emmène les nouveaux mariés à Brest... Je les installe dans ma fortune, et je vis avec eux comme avec mes enfans... Pendant ce temps, vous pourrez faire ici, tout à votre aise, la femme de vingt ans... et remplir les devoirs que la société vous impose... Ces devoirs finiront peut-être un jour!..... Un

jour la société vous dira qu'il est temps que vous soyez mère, et alors... (*avec bonté.*) Alors, ma sœur, je ramènerai votre fille dans vos bras, et si quelques souvenirs amers se mêlent à ce moment enchanteur, il vous restera du moins la satisfaction de ne point avoir retardé et compromis le bonheur d'Ernestine !

LA COMTESSE, *souriant.*

Ceci, mon frère, me paraît assez sagement raisonné... mais ce n'est pas ici le moment.

LE BARON, *vivement.*

Au contraire, c'est le moment... le moment de me faire une réponse positive... M. de Saint-Almon veut partir avec moi cette nuit même... Voyons.

LA COMTESSE.

Mais, mon frère...

LE BARON.

Morbleu, ma sœur ! oui ou non ; c'est tout ce que je vous demande.

LA COMTESSE.

Ce mariage me semble réunir tous les avantages désirables... Cependant...

LE BARON, *impatienté.*

Oui ou non ?

LA COMTESSE.

Songez !...

LE BARON, *de même.*

Corbleu !... est-ce non ?... est-ce oui ?...

LA COMTESSE.

Oui, oui... si ma fille y consent...

LE BARON, *enchanté.*

Rassurez-vous, rassurez-vous, ma sœur ; elle y consentira... ma bonne Hortense... ce seul mot efface tout à mes yeux !... (*avec gaîté.*) Vous cherchez les plaisirs, c'est bien naturel... l'âge vient si vite, la vie est si courte... il faut profiter du bon temps... mais j'aime les plaisirs aussi, moi, tel que vous me voyez !.. Ah ! ça, M. de Saint-Almon est dans le bal. Je cours le chercher, et je vous l'amène, afin qu'il entende sortir de votre bouche même le mot qui doit assurer son bonheur...

LA COMTESSE, *à part.*

Oh ! Alfred, Alfred !...

LE BARON.

AIR : Jouons à l'Écarté.

Voyez mon allégresse,
Ce jour comble mes vœux ;
J'aurai, grâce à ma nièce,
Le meilleur des neveux ;
J'aurai le meilleur des neveux.

ENSEMBLE.

Voyez mon allégresse, etc.

LA COMTESSE, *à part.*

Alfred ! il me délaisse,
Il trompe ici mes vœux ;
Ah ! malgré ma tendresse,
Ce trait me semble affreux.
Un pareil trait me semble affreux !

(*Le baron sort.*)

SCENE IV.

LA COMTESSE, ALFRED, *entrant avec* WILBERG *du côté opposé.*

ALFRED.

Comment, Wilberg, vous ne pouvez pas me découvrir où est madame de Mirval ?

LA COMTESSE, *satisfaite.*

C'est lui !...

ALFRED, *apercevant la comtesse.*

Eh ! la voilà. (*à Wilberg.*) Wilberg, asseyez-vous, et attendez-moi ; nous allons rentrer ensemble dans le bal. (*Wilberg s'assied près d'une des portes de la galerie.*) Enfin, je vous retrouve !... J'ai cru quelquefois je ne parviendrais à vous rencontrer au milieu de cette population dansante.

LA COMTESSE, *avec dépit.*

Je ne puis croire, Monsieur, que depuis près de deux heures...

ALFRED, *sans faire attention à son humeur.*

Voici votre éventail !... vous devez avoir bien souffert de mon oubli ?... Il fait là-dedans une chaleur !... J'ai parcouru tous les salons... partout des femmes charmantes...

et pourtant vous n'étiez pas là!... Enfin, je vous retrouve et j'oublie toutes mes tribulations de la nuit... Maintenant vous allez me dire...

LA COMTESSE.

Oui; mais avant de vous parler du projet qui m'occupe, je puis vous apprendre en ce moment que décidément je donne Ernestine... à M. Amédée de Saint-Almon...

ALFRED, *à part.*

Ciel!...

LA COMTESSE.

Mon frère l'exige... et en y bien réfléchissant, ce mariage est très avantageux... Ma fille partira pour Brest le lendemain même du jour des noces.

ALFRED.

Quoi! vous pourrez vous séparer de votre chère Ernestine?

LA COMTESSE.

Avec le baron mon frère elle sera toujours dans sa famille.

ALFRED.

Eh! Madame, M. le baron lui rendra-t-il sa mère chérie; et si vous croyez que la sensible Ernestine puisse se faire illusion sur ce point, qui pourra tromper votre cœur, à vous... à vous! le modèle des mères... et dont la sensibilité exquise...

LA COMTESSE.

Alfred, toute réflexion à ce sujet serait désormais inutile... vous n'étiez pas là pour m'éclairer de vos sages conseils, et j'ai promis à mon frère...

ALFRED.

Non, certes, je n'étais pas là!... si je m'y fusse trouvé vous n'eussiez pas donné si légèrement votre consentement à un mariage qui vous perd sans retour dans l'opinion du monde!

LA COMTESSE, *étonnée.*

Que voulez-vous dire?...

ALFRED.

En vérité, comtesse, vous agissez comme une femme de dix-huit à vingt ans... Je rends justice aux nobles qualités de votre ame... mais plus vous êtes belle, brillante et recherchée, plus vous avez des ennemis, des envieux... et surtout des envieuses... Voyez, se dira-t-on avec empressement, comme la comtesse a saisi l'occasion de

se débarrasser de sa fille... cette jeune beauté lui portait ombrage, elle l'exile au fond d'une province... Là-dessus, les propos les plus absurdes sur la dureté de votre cœur... les discussions les plus humiliantes pour vous sur les charmes de votre fille... Elle n'a donc point d'amis, se dira-t-on encore, pour lui faire apercevoir le ridicule qu'elle se donne?... et comme je fais profession d'être l'un de vos plus sincères admirateurs; comme l'on nous voit tous les jours ensemble, c'est sur moi que le blâme retombera... Je sais qu'en noble chevalier, je saurai, les armes à la main, faire respecter votre honneur offensé... mais en acceptant cette tâche honorable, je ne pourrai m'empêcher de convenir que toutes les apparences sont contre vous.

AIR : Époux imprudent.

Voyez où de la calomnie
Pourront aller les discours odieux,
Votre vertu même est ternie
Par ses propos insidieux!
Hâtez-vous donc d'ouvrir les yeux!
Qu'une fille qui vous est chère
Se montre ici sur votre cœur;
Quand on vous prendrait pour sa sœur,
Soyez fière d'être sa mère.

LA COMTESSE, *tendant la main à Alfred.*

Que je suis heureuse d'avoir un ami comme vous!... retournons au bal.

ALFRED.

Je suis à vos ordres. (*ils remontent la scène, Wilberg se lève et a l'air de vouloir parler à son ami.*) Ah! j'oubliais. (*ils redescendent tous trois.*) ce pauvre Wilberg!... il désire danser un quadrille avec vous... il m'a chargé de vous prier... (*la comtesse fait un mouvement d'hésitation.*) Oh! rassurez-vous..... c'est un excellent danseur!... le Zéphyr des bords de la Baltique... Chevalier Wilberg, présentez la main à madame (*il la présente.*), elle vous fait l'honneur de danser le premier quadrille avec vous.

LA COMTESSE.

Mais...

ALFRED, *à Wilberg.*

Saluez donc! (*il salue.*) *à la comtesse.* Vous êtes trop bonne pour lui refuser cela, il en serait très mortifié.

LA COMTESSE, *regardant Wilberg.*

J'accepte.

ALFRED, *à son ami.*

Saluez encore. (*Il salue.*)

LA COMTESSE, *à part à Alfred.*

Mais à condition que vous resterez auprès de moi.

ALFRED, *lui baisant la main.*

Je ne vous quitte plus. (*Ils se disposent à sortir.*)

SCENE V.

LES MÊMES, LE BARON, AMÉDÉE.

LE BARON, *à Amédée.*

Venez, venez, mon ami; tout est arrangé... ma sœur et moi nous sommes enfin d'accord... pour la première fois peut-être, et l'aimable Ernestine est à vous... (*à la comtesse.*) Ma sœur, voici votre gendre; veuillez lui apprendre vous-même.

AMÉDÉE, *passant près de la comtesse.*

Ah! Madame, si vous pouviez lire dans mon cœur, vous y verriez que le respect le plus tendre...

LA COMTESSE.

Je suis désespérée, Monsieur, que mon frère se soit hâté de vous apprendre un projet qui n'était rien moins qu'arrêté... (*elle regarde Alfred,*) après avoir sérieusement réfléchi... je me suis décidée à ne pas marier ma fille.

LE BARON, *stupéfait.*

Hein!

AMÉDÉE.

Baron!...

LE BARON, *furieux.*

Ma sœur!

(*On entend la musique du bal.*)

LA COMTESSE.

AIR d'une contredanse.

Ce nœud qui me chagrine
Ne s'accomplira pas,
Et ma chère Ernestine
Restera dans mes bras.

LE BARON.

Malgré votre promesse,
Malgré tout votre esprit,
Vous voulez que ma nièce?...

LA COMTESSE, *avec hauteur.*

Je le veux,.. il suffit!

ENSEMBLE.

LE BARON, *à part.*

Sans peine je devine
Ce changement, hélas!
Mais ma chère Ernestine
Ne me quittera pas.

AMÉDÉE, *au baron.*

Sans peine je devine
Ce changement, hélas!
Mais ma chère Ernestine
Je ne la perdrai pas!

LA COMTESSE, *à son frère.*

Ce nœud qui me chagrine, etc.

ALFRED, *à part.*

La comtesse est divine!
Pour moi plus d'embarras;
Oui, ma chère Ernestine,
Je ne te perdrai pas.

(*La comtesse sort avec Wilberg.*)

SCENE VI.

LE BARON, *qui se tient dans le fond*, ALFRED, AMÉDÉE.

AMÉDÉE, *à Alfred.*

De grace, un mot, Monsieur... c'est à vous, je ne puis en douter, que je dois l'affront que je viens de recevoir, et demain au point du jour...

ALFRED, *légèrement.*

A midi, si vous voulez bien; car je présume que je me coucherai tard ce matin.

AMÉDÉE.

A midi, soit; je serai chez vous. (*Il sort.*)

ALFRED, *le suivant.*

Ne m'oubliez pas.... je vous attendrai pour me réveiller... (*Il va pour sortir, le baron le retient.*)

SCENE VII.

LE BARON, ALFRED.

LE BARON.

A moi, maintenant, Monsieur; si vous voulez bien le permettre.

ALFRED.

Je suis à vos ordres, commandeur... je sais trop le respect que je dois au frère de madame la comtesse de Mirval, à l'oncle de la charmante Ernestine...

LE BARON.

Eh bien! Monsieur, je vous somme de me répondre avec franchise.. que voulez-vous être, de mon beau-frère ou de mon neveu?

ALFRED.

Je ne sais pas, Monsieur!...

AIR : De Gaspard.

Par sa jeunesse et sa fraîcheur
Ernestine règne en mon ame,
Et par ses vertus votre sœur
Me brûle d'une noble flamme.
Je ne sais plus, en vérité,
A qui décerner la couronne...
Et me voilà comme l'été
Entre le printemps et l'automne. } *bis.*

LE BARON.

Monsieur, je sais que vous êtes un cavalier fort gai, fort aimable et de très bonne maison; on dit que vous êtes sans fortune, et je trouve tout naturel que vous cherchiez à faire un brillant mariage; c'est aux riches héritières et aux riches douairières à se défendre, cela ne me regarde pas. Mais, corbleu! vous ne pouvez pas épouser deux femmes à la fois; et je veux que, sans désemparer vous vous décidiez pour ma nièce ou pour ma sœur!

ALFRED.

Moi, Monsieur... je suis décidé pour celle qui voudra de moi... A vous dire vrai... malgré toutes les bontés dont madame votre sœur m'honore, je ne crois pas qu'elle puisse se résoudre à m'accorder sa main... (*confidemment.*) Une femme de son âge, qui épouse un jeune

homme du mien se donne un ridicule dans le monde, et madame votre sœur a trop d'esprit...

LE BARON.

Pour ajouter encore celui-là à tous ceux qu'elle a déjà, n'est-ce pas?

ALFRED.

Je crois enfin, que la naïve Ernestine me conviendrait mieux... sous tous les rapports.

LE BARON.

Moi, je le crois comme vous; mais j'ai disposé de la main d'Ernestine.

ALFRED.

Ah! je vous connais, Monsieur le baron! vous l'aimez trop pour vouloir la sacrifier.

LE BARON.

C'est vrai!

ALFRED.

Et si j'avais le bonheur de plaire à votre charmante nièce, vous seriez le premier à m'accorder sa main.

LE BARON, *malignement.*

Vous croyez?...

ALFRED.

J'en suis sûr.

LE BARON, *à part.*

Parbleu! je tiens mon homme. (*haut.*) Heureusement pour mes projets, Ernestine n'a point d'amour pour vous.

ALFRED.

C'est possible... je ne lui ai jamais parlé de mes sentimens... j'ai trop de délicatesse pour cela; mais elle en aura... quand je le voudrai.

LE BARON.

Vous croyez, Monsieur?... Eh bien! je vous donne ici ma parole de marin que si Ernestine vous accorde la préférence sur M. de Saint-Almon, c'est à vous que je la donnerai; mais aussi, vous allez me promettre que si ma nièce ne vous aime pas, vous déterminerez vous-même sa mère à consentir au mariage d'Ernestine avec votre rival.

ALFRED.

Je vous en fais le serment, Monsieur! et vous devez y compter... je suis peut-être un étourdi... je crois même que je le suis positivement... Mais quand j'ai donné ma parole d'honneur, c'est fini... J'espère du reste que vous ne chercherez pas à prévenir le cœur d'Ernestine contre

moi, avant que je ne sois assuré de ces sentimens... et que vous me ferez loyalement la guerre.

LE BARON.

Oui, Monsieur! je ne l'ai jamais fait autrement... Allez demander à messieurs les Anglais... corbleu!

AIR : Au son du fifre et du tambour.

Je garderai sans cesse la mémoire
D'un jour fameux, où maître de la mer,
Trois bricks anglais croyaient ternir ma gloire;
Je vins, je vis, ils sautèrent en l'air!...
Mon ami, vous pouvez m'en croire:
Mon projet est de vous traiter
Comme ceux que j'ai fait sauter. (*bis.*)

ALFRED.

Infiniment sensible, Monsieur le baron.

LE BARON, *à part.*

Allons préparer une dernière leçon à ma sœur. (*haut.*) Je vous quitte, Monsieur, demain vous parlerez à ma nièce, et si elle vous préfère... eh bien!... (*brusquement.*) Adieu, Monsieur! (*Il sort.*)

SCENE VIII.

ALFRED, *seul.*

Demain!... M. le baron ignore que je sais qu'Ernestine est au bal en domino bleu... Mon aventure de cette nuit est charmante!... Il faut avouer que j'ai joué de bonheur! me trouver là, tout justement, pour voir le vieux baron enlevant sa nièce afin de la conduire au bal... J'avais une peur d'être découvert!... L'essentiel est de retrouver Ernestine et de l'éloigner de la baronne d'Orville qui veille sur elle... Si je puis lui parler en particulier, l'amitié qu'elle a pour moi aura bientôt fait place à l'amour... et dès que je serai sûr de son aveu... celui de sa mère sera bientôt obtenu... La comtesse m'aime, je ne puis pas me le dissimuler... mais elle est femme d'esprit, elle craint le ridicule... Le billet que j'ai fait écrire par ce pauvre Wilberg, dont personne ne connaît l'écriture, est heureusement parvenu à la princesse, et d'après cet écrit, la comtesse n'osant plus me prendre pour son mari... se hâtera de me prendre pour son gendre... c'est dans l'ordre... On marche vers cette galerie... (*il re-*

monte la scène.) C'est la princesse et madame de Mirval... La comtesse doit être encore furieuse contre moi... Wilberg ne lui aura pas fait grace d'une ritournelle... mais il me sera facile de l'apaiser... elle est si bonne, si tendre!... Le baron m'a demandé ce que je voulais être de son neveu ou de son beau-frère... Ma foi, je ferai tous mes efforts pour être l'un, et si je ne puis y parvenir, je me déciderai à être l'autre... (*Il sort.*)

SCENE IX.

LA PRINCESSE, LA COMTESSE.

LA PRINCESSE, *un billet à la main.*

AIR : Me voici.

Calmez-vous! (*bis.*)

LA COMTESSE, *furieuse.*

J'étouffe de colère!

LA PRINCESSE.

Ma chère, calmez-vous!
L'écrit est d'un jaloux.
Vous êtes belle, on vous désire,
Et quelque rival maltraité
Aujourd'hui, m'aura fait écrire
Ces mots...

LA COMTESSE.

C'est une indignité!...

LA PRINCESSE, *examinant l'écrit.*

L'écriture m'est étrangère...
La reconnaissez-vous?

LA COMTESSE.

Non, mais
A de fiel, à ces malins traits,
Puis-je méconnaître mon frère...

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE.

Calmez-vous, etc.

LA COMTESSE.

Mon courroux
A reconnu mon frère,
Cet écrit, entre nous,
N'est pas d'un cœur jaloux.

LA PRINCESSE.

Votre frère, mon amie, est-ce qu'il est à mon bal?

LA COMTESSE.

Je l'ai vu... et d'ailleurs il serait encore à cent lieues de Paris, que je ne pourrais m'empêcher de reconnaître ses expressions et son amitié. (*Elle lit.*)

« Madame, un sentiment trop tendre vous unit à la « comtesse de Mirval, pour ne point vous opposer à l'in- « signe folie qu'elle médite ; sans égard pour son nom, « son rang et... son âge..., elle veut épouser un jeune « homme de vingt ans, et ses vrais amis ont compté sur « les droits que vous donne votre amitié, Madame, pour « l'empêcher de se donner un ridicule éternel. »

Quel autre qu'un frère pourrait écrire ainsi... Je suis la plus malheureuse des femmes!

LA PRINCESSE.

C'est prendre bien au sérieux, ma chère Hortense, les avis maladroits d'une lettre anonyme, et d'une lettre folle surtout... car je connais trop bien votre raison pour craindre que vous songiez jamais... Si cela était vrai, je devrais... et vous devriez remercier l'anonyme, car alors il serait véritablement votre ami... (*déchirant l'écrit.*) Mais c'est une folie à laquelle il ne faut pas faire la moindre attention, et je suis fâchée maintenant de vous avoir montré cet écrit... Venez, mon amie; retournons au bal... l'ambassadeur va venir...

LA COMTESSE, *accablée.*

Je vous demande la permission de rester dans cette galerie.

LA PRINCESSE.

Vous n'y serez pas long-temps seule, je vous en avertis; il est vrai que vous pourrez vous réfugier dans mon appartement... Vous connaissez le secret de cette porte... Adieu; je vous laisse... mais au nom du ciel, soyez plus raisonnable. (*Elle sort.*)

LA COMTESSE, *seule.*

Oui, je n'en puis douter, cet écrit est de mon frère... Ce procédé vient de fixer toutes mes résolutions... Il décide de mon sort et de celui d'Ernestine... Ma fille n'épousera point Saint-Alme; et le jeune Alfred recevra ma main et ma fortune!... Je balançais... cet écrit me détermine !... Et pourquoi donc hésiterais-je encore?... Alfred m'aime, je ne puis en douter... Il a des vertus réelles, et le bonheur qui m'attend m'absoudra du ridicule dont on me menace... Hâtons-nous de retrouver Alfred... (*Fausse sortie.*) C'est lui, je crois, que j'aper-

çois... Mais que vois-je?... il suit les pas d'une femme masquée... Il lui parle... Cette taille... cette tournure... Serait-ce la femme du banquier... Voilà donc ce qui l'éloigne de moi... Je frémis!.. Si je pouvais... Ah! cette porte... (*elle l'ouvre.*) D'ici je puis tout voir et tout entendre... (*Elle se cache.*)

SCENE XI.

LA COMTESSE, ALFRED, ERNESTINE, *en domino bleu.* (*Le baron et Saint-Almon, couverts d'un domino, et leur masque à la main paraissent dans le fond et disparaissent ensuite.*)

ALFRED.

Venez... il n'y a personne ici.

ERNESTINE, *toujours masquée.*

Puisque vous m'avez reconnue, M. Alfred, de grâce ne prononcez pas mon nom..... je me suis égarée dans le bal.

ALFRED, *à part.*

C'est encore ce bon Wilberg qui m'a rendu ce service.

ERNESTINE.

Je ne sais maintenant où retrouver les personnes avec lesquelles je suis venue..... mais je suis avec vous, et je n'ai rien à craindre, vous êtes notre ami.

LA COMTESSE, *à part.*

Cette voix ne m'est pas inconnue... écoutons.

ALFRED.

Oui, votre ami... votre véritable ami... et combien je rends grâce au hasard qui vous offre à moi... Il y a si long-temps que je désirais trouver l'occasion de vous parler de mon amour.

LA COMTESSE, *retenant un cri.*

(*à part.*) Grand Dieu!

ERNESTINE, *étonnée.*

Votre amour... je croyais que vous n'aviez pour moi que de l'amitié.

ALFRED.

Je le croyais aussi... mais l'amour et l'amitié se res-

semblent si fort auprès des femmes... que j'ai pu facilement m'abuser...; et vous-même vous croyez n'avoir que de l'amitié pour moi... je ne serais pas étonné que ce fût de l'amour.

ERNESTINE, *avec innocence.*

Vous croyez, M. Alfred.

ALFRED.

Je l'espère, du moins... et cette espérance est déjà le bonheur pour moi... On vous aura dit... que j'étais léger, volage, inconséquent... C'est vrai!... J'étais tout cela... mais je ne le suis plus... depuis que je vous adore, et quand vous le voudrez... ma parole d'honneur! je serai le plus raisonnable de tous les hommes.

LA COMTESSE, *à part.*

Le perfide!

ERNESTINE, *de même.*

M. Alfred, je ne vous comprends pas.

LA COMTESSE, *à part.*

La coquette!

ALFRED.

Les momens sont précieux. (*à part.*) Allons, un peu d'éloquence. (*haut.*) On va venir sans doute... laissez-moi vous dire combien vous m'êtes chère!... Laissez-moi vous apprendre qu'Alfred n'a jamais aimé que vous, et que le plus ardent de mes désirs est de pouvoir passer ma vie à vos pieds.

LA COMTESSE, *s'avançant après avoir fermé la porte avec force.*

C'en est trop!

ALFRED, *alterné.*

La comtesse!

ERNESTINE, *s'éloignant d'Alfred.*

(*A part.*) Grand Dieu!... c'est maman!... et mon oncle, qui m'abandonne.

ALFRED, *à part.*

C'est un tour du vieux baron.

LA COMTESSE, *tâchant de se maîtriser.*

Vous restez interdit, Monsieur... Vous ne m'attendiez pas, je suppose?...

ALFRED, *balbutiant.*

Non... certainement...

LA COMTESSE, *avec dépit.*

Et c'est sans doute pour Madame que vous m'avez laissé vous attendre une grande partie de la nuit?...

ERNESTINE, *tristement et à part.*

Comme elle a l'air fâché.

ALFRED, *à part.*

Je ne sais plus que lui dire... Si elle savait...

LA COMTESSE, *de même.*

Je veux croire que madame réunit toutes les qualités qui peuvent fixer un homme comme vous... Je conçois même qu'un homme comme vous puisse n'avoir jamais que... madame... mais les convenances du monde, et même la plus simple politesse... vous faisaient un devoir. (*bas avec colère.*) Quelle est cette femme?

ALFRED.

Oh! pour cela, comtesse, je ne puis vous la nommer.

ERNESTINE, *à part.*

Si je pouvais retrouver mon oncle! (*Elle veut sortir.*)

LA COMTESSE.

Restez, Madame, restez... Je suis l'amie de M. Alfred, (*avec ironie.*) et je voudrais bien connaître les personnes qui, comme vous, savent faire son bonheur!.. vous ne répondez pas?...

ALFRED, *à part.*

La situation est nouvelle, par exemple.

ERNESTINE, *à part.*

Je tremble.

TRIO DE BLANCHARD.

LA COMTESSE, *bas.*

Alfred, je puis vous pardonner encore,
Mais il faut m'apprendre son nom!

ALFRED.

Non!

LA COMTESSE.

Non!

ALFRED.

Non, non!...

LA COMTESSE, *de même.*

Songez-y bien, de vous j'implore
Cet acte de soumission.

ALFRED

Non!

LA COMTESSE.

Non...

ALFRED.

Non... non!...

ENSEMBLE.

(à part.)

Ah! je ne puis, j'espère,
Lui dire ici son nom.
Oui, je dois le lui taire,
Et malgré le pardon.

LA COMTESSE, *à part.*

J'étouffe de colère!
Je veux savoir son nom...
Pourquoi donc ce mystère
Quand j'offre le pardon?

ERNESTINE, *à part.*

Ah! sa douleur amère
Lui trouble la raison,
Et jamais de ma mère
Je n'aurai mon pardon.

LA COMTESSE, *à Ernestine.*

Madame daignera peut-être
Me dire ici quel est son nom?

ERNESTINE, *tremblante.*

Non!

LA COMTESSE.

Non!...

ALFRED ET ERNESTINE.

Non! non!...

LA COMTESSE.

Quoi! ne pas se faire connaître
Quand on a droit à l'admiration?

ERNESTINE, *de même.*

Non!

LA COMTESSE.

Non!...

ALFRED ET ERNESTINE.

Non, non!

LA COMTESSE.

Cette audace est trop forte;
La colère m'emporte:
Je cède à mes transports jaloux.

ALFRED ET ERNESTINE, *à part.*

Comment éviter son courroux?

LA COMTESSE, *l'emportant*

Alfred! quelle est donc cette femme?

ALFRED.

Je ne puis vous dire son nom.

LA COMTESSE.

Non!

ALFRED.

Non, non!

LA COMTESSE, *à Ernestine.*

Ne peut-on connaître madame?

ERNESTINE.

Non...

LA COMTESSE.

Non...

ALFRED.

Non, non!

ENSEMBLE.

(*à part.*)

La fureur la transporte.
S'emporter de la sorte,
C'est une déraison:
Oui! je dois cacher son nom. (*bis.*)

LA COMTESSE.

Oh! l'injure est trop forte!
La fureur me transporte,
C'est une trahison!
Oui! je connaîtrai son nom! (*bis.*)

ERNESTINE.

La colère l'emporte,
Je suis à moitié morte;
Il n'est plus de pardon,
Oui! si je lui dis mon nom.

(*A la fin du morceau, la comtesse, au comble de la colère, s'avance vers Ernestine, qui ôte son masque.*)

ERNESTINE.

Maman!

LA COMTESSE, *avec un cri terrible.*

Ma fille! (*Elle tombe évanouie dans les bras d'Alfred. Il la dépose sur un fauteuil. La princesse, le baron et Amédée qui ont paru au fond pendant le dernier ensemble du trio s'empressent auprès de la comtesse; Ernestine est aux genoux de sa mère.*

ALFRED, *à part.*

Je crois que je n'ai plus rien à faire ici pour le moment... Eh! Wilberg, suivez-moi! (*Il sort, Wilberg le suit.*)

SCENE XII ET DERNIÈRE.

LA PRINCESSE, LA COMTESSE, LE BARON, ERNESTINE, AMÉDÉE.

DANSEURS *entrant dans la galerie et se plaçant pour danser.*

(*On entend la musique du bal plus rapprochée.*)

LA PRINCESSE.

Mon amie.... ma chère Hortense, revenez à vous.

LA COMTESSE, *avec égarement.*

Ma fille!... mon Ernestine!

ERNESTINE, *aux genoux de sa mère.*

Maman, pardonne-moi... pardonne-moi.

LA COMTESSE, *revenant à elle.*

Ernestine!.. comment se fait-il?

LA PRINCESSE, *à madame de Mirval.*

Votre frère m'a tout dit; mais voyez que de monde, mon amie... ce n'est pas le moment de vous expliquer... (*aux danseurs.*) Que les quadrilles se forment! (*à la comtesse.*) Ne laissez pas voir votre émotion, ou tout le bal saurait votre aventure... Voilà votre fille qui vous adore et que vous aimez tant... elle épouse M. de Saint-Almon qui est un jeune homme charmant. (*à un danseur*). Dites à l'orchestre de commencer. (*à la comtesse.*) Point de faiblesse, ma chère Hortense, on a les yeux sur nous.

LA COMTESSE, *prenant la main de la princesse.*

Excellente Amélie!... mon frère!...

(*Le baron tend les bras à la comtesse, qui s'y précipite.*)

LA PRINCESSE.

En place pour notre quadrille, on commence!

CHŒUR FINAL.

Air nouveau de M. Hus-Desforges.

Que le plaisir et la folie
Ici se montrent tour à tour;
Et pour fêter notre Amélie,
Dansons jusqu'au retour du jour!

LA PRINCESSE, *au public.*

A ma fête je vous invite,
Venez y briller chaque soir ;
J'attends, Messieurs, votre visite,
Trop heureuse de vous revoir.

LA COMTESSE ET ERNESTINE, *au public.*

Ne montrez pas votre colère
Par le silence et l'abandon !

ERNESTINE.

Au bal suivez toujours ma mère,

LA COMTESSE.

Gardez ma fille à la maison.

CHŒUR.

Que le plaisir et la folie, etc.

(*La princesse, le baron, la comtesse, Ernestine et Saint-Almon se placent pour danser le quadrille, et au moment où ils font le premier salut le rideau tombe.*)

FIN.